This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

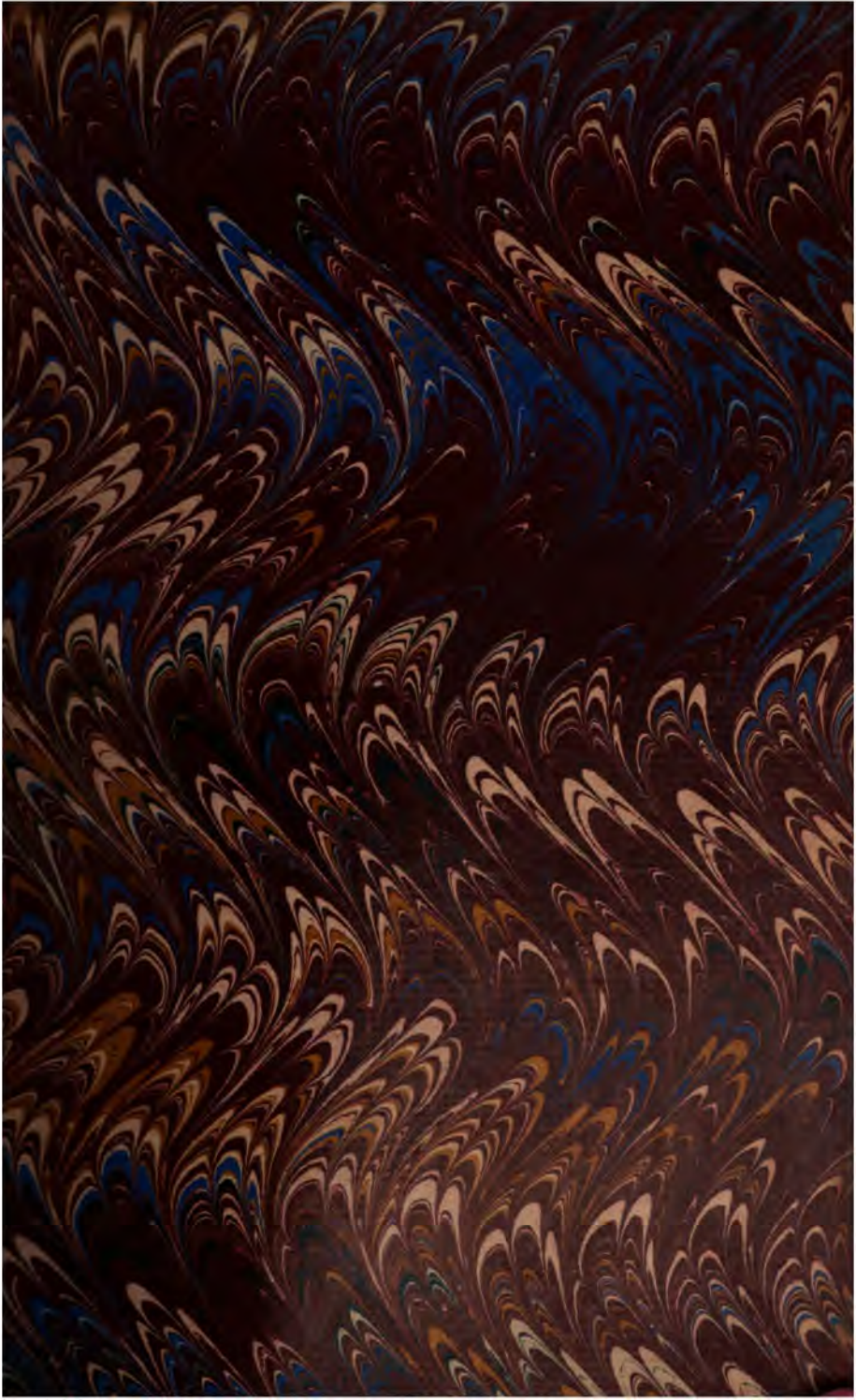
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~253 e 4~~

BS 3/10(4)

~~A/S 4989 A.23~~



LES ESSAIS

DE

MONTAIGNE

Il a été fait de cette édition un tirage spécial, ainsi composé :

30 exemplaires sur papier de Chine, à 30 fr. le volume.
100 exemplaires sur papier Whatman, à 20 fr. le volume.

130 exemplaires, numérotés.

LES ESSAIS

DE

MONTAIGNE

RÉIMPRIMÉS SUR L'ÉDITION ORIGINALE DE 1588

AVEC NOTES, GLOSSAIRE ET INDEX

PAR MM. H. MOTHEAU ET D. JOUAUST

ET PRÉCÉDÉS D'UNE

NOTE PAR M. S. DE SACY

de l'Académie française

Portrait gravé à l'eau-forte par Gaucherel

TOME QUATRIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXV

THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
21 MAR. 1939

NOTICE

SUR MONTAIGNE

Si nous avions à atteindre dans leur essence et à caractériser d'un mot les *Essais*, peut-être hésiterions-nous sur le choix de ce mot.

Il en est un qui s'impose, historique, connu de tous, le fameux « Sçay-je? » ou « Que sçay-je? » que Montaigne portait, dans ses armes, à l'emblème d'une balance : devise de l'homme du monde, qui semble avoir été encore celle de l'écrivain. Partout, en effet, dans son livre, on retrouve la trace de cet esprit de justice tenant la balance égale entre les parties, n'excluant aucun argument, accueillant tous les genres de preuves, laissant libre cours aux débats, mais d'ordinaire se récusant à l'heure solennelle du jugement, ou enveloppant sa sentence dans des considérants si bien tirés de l'incertitude des choses humaines qu'elle équivaut à l'euphémique « Que sçay-je? » des armoiries.

Et cependant ce n'est pas cette interrogation souriante, cette parole de réserve, que nous voudrions inscrire en épigraphe au frontispice des *Essais*.

Vraie en politique, dans ces temps furieux du XVIe siècle où les affirmations violentes et les intolérances des partis qui s'égorgeaient au nom de Dieu ne laissaient aux âmes pacifiques que l'excuse souvent périlleuse de l'abstention, elle devient non pas fausse, car Montaigne est un génie trop personnel pour se séparer ainsi de lui-même, mais tout au moins exagérée, appliquée à son œuvre. Elle offre ici ce piège qu'elle est d'aspect pyrrhonien, et que, sur la foi de Pascal, trop malade du doute pour croire à son innocuité chez autrui, on s'est habitué à en faire comme l'expression heureuse, comme la formule vivante de la pensée intime du philosophe. C'est par elle qu'on salue d'abord Montaigne en signe de reconnaissance, le *sceptique* Montaigne, voulions-nous dire, car cette autre expression consacrée était appelée invinciblement par la première, et toutes deux sont également de style.

Non, Montaigne n'est pas un sceptique dans l'acception philosophique du terme; il est loin, quoi que Pascal en dise, de mettre « toutes choses dans un doute si universel et si général que, l'homme doutant même s'il doute, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos ». Ce doute aigu, érigé en doctrine, qui fait litière de tout ce qui est debout, et qui, n'ayant plus à quoi s'en prendre, se retourne contre lui-même et se dévore, s'il était vrai venant de Montaigne et qu'il pût se conclure des *Essais,* aurait été, ou un grand mensonge chez cet homme « de bonne foy », si sensible aux réalités de l'existence, ou une insanité inexplicable dans ce cerveau robuste pénétré de lumière vive. Mais il n'en est rien que l'assertion fiévreuse de Pascal. Montaigne avait ses convictions, les fortes, celles qui servent d'assises et qui permettent de douter impunément du reste. Apologiste de Raymond Sebond, il croyait fermement en Dieu; ami de La Boëtie, il a eu le culte de l'amitié, de la sainte amitié, à laquelle il a élevé un de ces autels en or pur qui défient les injures du temps; enfin, lecteur assidu de Plutarque et nourri de la moelle des anciens, il a professé pour

l'héroïsme une admiration sans mélange. Dieu, la fraternité, le devoir! Avec cette trinité de croyances et dans la contingence universelle des autres vérités, il pouvait se reposer de croire, sinon prendre un secret plaisir à mettre en perpétuelle contradiction avec lui-même l'homme, ce passant, qui, dans son mystérieux voyage sur la terre, « ondoyant et divers », flotte entre mille routes et court à tous les mirages. C'est là précisément le doute provisoire, *méthodique,* celui qui consiste à n'accepter pour vrai que ce qui est évidemment prouvé, introduit dans le monde par Socrate sous les formes familières de la conversation, et dont Descartes, en le serrant de plus près et en lui imprimant la rigueur d'une science, devait faire la pierre angulaire de la philosophie moderne.

Montaigne est de cette race féconde de douteurs; mais, plus moraliste que philosophe proprement dit et curieux avant tout de lui-même, s'il a une porte ouverte sur le dehors d'où il observe volontiers les autres, et au-dessus de laquelle on pourrait écrire « Que sçay-je? », il a aussi ce qu'il appelle son « arriere-boutique », où il se retire de préférence pour interroger l'homme intime et lui arracher son secret. S'attaquer à soi, se chercher, et, au mépris de l'amour-propre, ne se faire grâce d'aucune découverte; arriver enfin, sans visées plus hautes, pour sa satisfaction personnelle et la commodité de ses amis, à laisser de soi un portrait scrupuleusement ressemblant, telle a été sa préoccupation maîtresse, sa tâche caressée, et il serait difficile de ne pas distinguer la note dominante qui se dégage des *Essais*. Aussi la formule générale dans laquelle ils peuvent se résumer est-elle encore le Γνῶθι σεαυτὸν grec :

CONNAIS-TOI TOI-MÊME!

Voilà, presque à coup sûr, si l'usage eût été alors aux épigraphes, celle que Montaigne aurait écrite de sa main en tête de son livre, comme le *Mens agitat molem* sur lèquel il n'était pas permis au lecteur de se méprendre.

C'est à cette sage sentence qu'il a conformé tous les actes de sa vie. Socrate en avait fait un cri de guerre dans sa lutte contre les sophistes de son temps; à deux mille ans de distance et en présence du même esprit d'aventure dans l'ordre moral, Montaigne se contente de la cultiver dans la retraite et de l'appliquer à son usage. Mais ce rôle peu militant se déduira tout au long des considérations biographiques qui vont suivre.

« Je nasquis entre unze heures et midi, le dernier jour de febvrier mil cinq cens trente trois », a pris soin de préciser lui-même Montaigne. Il mourut le 13 septembre 1592.

S'il y a action et réaction de la société sur l'individu et de l'individu sur la société, s'il est vrai d'une vérité incontestable que l'histoire tout entière est faite de noms propres, et que chaque époque se résout dans ses grands hommes, dans ses hommes marquants en tous genres, qui plus, qui moins, qui parfois seuls représentent l'esprit de leur temps, dont ils signent, pour ainsi dire, les aspirations anonymes, ces deux dates sont éloquentes : elles mettent Montaigne dans son jour, comme Montaigne leur prête à son tour sa lumière, et c'est un jugement d'ensemble qu'il faut porter ici.

Qu'on y songe : la Renaissance ! le XVIe siècle ! et, dans le XVIe siècle, la partie la plus critique de ce siècle de crise ! — de 1559 à 1589, sous le règne des derniers Valois, alors que Montaigne vivait sa vie d'homme, — quelle époque dans notre histoire et on peut dire dans l'histoire de l'humanité ! Ce n'est plus le moyen âge, ce n'est plus même la période juvénile de la Renaissance, et ce n'est pas encore les temps modernes; c'est la période immédiate dont ils vont sortir, c'est presque la dernière heure de leur enfantement convulsif après une gestation laborieuse de douze siècles.

Chose admirable que l'histoire de l'esprit humain, non plus réduite à une collection et à une similitude monotone de phénomènes ! Dégager les masses, saisir un plan dans la mobilité des événements de ce monde, retrouver l'unité agrandie, universalisée, de notre nature dans l'unité de la civilisation, et,

à la lueur de cette synthèse, déduire tous les agissements de l'homme collectif, n'est-ce pas, au spectacle émouvant d'un drame à mille faces, joindre l'attrait jaloux du problème à déterminer, de l'inconnue à résoudre?

Le monde oriental, qui représente l'enfance de l'humanité, s'était immobilisé des milliers d'années dans la contemplation et dans une idée vague de l'infini. La religion y enveloppait tout, y absorbait tout, y retenait tout en puissance. Il était besoin, au début, de cette éducation de force comprimant les races, les bridant au delà même des limites assignées au premier âge, comme il est bon chez l'individu que l'état d'innocence ne cesse pas de fait avec les prodromes de la puberté, dans l'intérêt de la plus grande projection ultérieure de sa vitalité d'adulte. Aussi, avec le monde grec et romain, quelle explosion d'activité! quelle descente du ciel! quelle prise de possession de la terre! en un mot, quel épanouissement dans le fini, ce second terme qui, dans l'ordre de développement de notre nature, se pose au déclin des croyances primitives et après l'absorption tyrannique de l'être par le Dieu caché! Mais l'antiquité devait mourir à son tour de la négligence de l'infini, comme l'Orient était mort de sa pratique excessive, chacun de ces mondes n'ayant eu à tâche que de mettre en relief un seul des côtés de la dualité humaine. Et il fallait qu'il en fût ainsi : il est conforme à la loi naturelle, il est du destin que, partant d'une synthèse spontanée, qui est la confusion de la vérité, pour arriver à une synthèse réfléchie, qui est cette même vérité dévoilée autant qu'elle peut l'être ici-bas, nous expérimentions à part l'un et l'autre des deux grands éléments qui sont dans la conscience, l'infini d'abord, le fini ensuite, avant de chercher le troisième terme qui doit les rapprocher, et qui, en se fondant avec eux, constitue la triplicité harmonieuse que tout homme porte en soi, mais dont il n'a la pleine connaissance et la jouissance éclairée qu'après la décomposition et l'étude particulière de chacune de ses parties. Deux premiers mondes s'étaient usés dans la représentation

des deux premières idées fondamentales de l'humanité; il appartenait au monde chrétien, et il lui incombe encore, de couronner l'édifice par l'application de la troisième grande idée nécessaire et dernière, qui n'est autre que le rapport du fini à l'infini, de l'homme et de l'univers à Dieu.

Mais, comme tout est dans tout, et que, lorsqu'on parle d'une époque et de sa mission providentielle, cela s'entend de la prédominance, à cette époque, d'un des éléments constitutifs de notre nature, sans l'exclusion des deux autres, le monde chrétien devait, en les reprenant de plus haut et en les épurant, résumer ses devanciers, avant d'affirmer son rôle propre et de partir de son vol. Le moyen âge, qui ouvre l'ère nouvelle, a, comme l'Orient, pour note dominante la religion, mais une religion supérieure à celle de l'Inde et à celle de la Grèce de toute la distance qui sépare le Dieu unique et créateur du christianisme des trente mille divinités capricieuses de l'Olympe ou du Brahma hiéroglyphique des Védas. La religion est et sera toujours le fond d'une civilisation qui commence ou qui recommence, avec une action plus ou moins enveloppante, avec plus ou moins de ténacité à maintenir l'autorité plénière de la foi contre les droits imprescriptibles de la réflexion. D'ailleurs n'est-ce pas la religion elle-même qui prête toujours la première main à l'émancipation de la pensée? L'initiation aux mystères implique un commencement d'explication qui mène à la théologie, d'où doit sortir le libre examen. Ainsi en fut-il au moyen âge, où la scolastique, d'abord humble servante de la foi régnante, tendit peu à peu à se séparer de l'Église et à devenir l'arme des philosophes. Mais déjà au XVe siècle les papes ne songent plus à une théocratie universelle. Ce beau rêve s'est évanoui avec l'écroulement de la féodalité et la revendication par chaque peuple de sa personnalité et de son indépendance. La vie temporelle fait irruption de toutes parts dans le spirituel et y mêle ses énergies terrestres. Entraînée par le courant séculier, l'Église elle-même cherche, dès ce temps-là, à asseoir en Italie,

à côté du royaume des Cieux, un royaume de ce monde qui lui permette de prendre corps et de lutter du glaive autant que de la foi. La prise de Constantinople par les Turcs, en dispersant en Europe, avec les beaux esprits byzantins, les trésors intellectuels de la Grèce ancienne, dont ils avaient conservé le dépôt, vient encore accentuer le mouvement du côté des choses de la terre. L'invention de l'imprimerie, la découverte de l'Amérique et autres merveilles flottant dans l'air y aident aussi pour leur part. Partout, c'est entre le fini et l'infini comme un bouillonnement d'eaux rivales à leur confluent, en attendant que, ondes apaisées, elles aillent d'un même cours dans la plaine. Mais, pour arriver à un commencement de paix, il fallait traverser tout le XVIe siècle. Luther venait d'être condamné en Sorbonne, et les effroyables persécutions qui s'ensuivirent contre les novateurs allaient populariser la Réforme en France et réveiller en faveur de Calvin qui continuait le maître, et aussi en faveur de Rabelais qui entrait en scène et en qui devait s'incarner la Renaissance, un premier esprit de tolérance singulièrement favorable à la propagation des idées nouvelles, lorsque naquit Montaigne.

Son père, Pierre Eyquem[1], seigneur de Montaigne[2], dont

---

1. Eyquem est le nom patronymique des Montaigne. Eyquem, Eyquelm ou Ayquem fut une appellation familiale très répandue en Guyenne pendant le moyen âge. On lit dans les *Essais*, liv. II, ch. XVI : « Les miens se sont autresfois surnommez Eyquem, surnom qui touche encore une maison cogneuë en Angleterre » ; et on en a conclu que la famille était d'origine anglaise. C'est une erreur : le nom est essentiellement de source gasconne. Ce qui est vrai, c'est que les Eyquem de Montaigne, durant la domination anglaise sur le continent, contractèrent des alliances avec les étrangers, comme il est dit, liv. II, ch. XII : « C'est une nation (l'anglaise) à laquelle ceux de mon quartier ont eu autresfois une si privée accointance qu'il reste encore en ma maison aucunes traces de nostre ancien cousinage. » Donc ce sont les Eyquem d'Angleterre qui sont d'extraction française, et non les Eyquem de France d'extraction anglaise. Montaigne ne parle pas des liens de parenté qui auraient pu le rattacher aux autres Eyquem de la Guyenne.

2. Montaigne est le nom du domaine que la famille possédait près le

toute la noblesse reposait sur un maigre titre d'écuyer, était un petit homme brun et nerveux, à la stature droite, correct de mœurs comme de représentation, un de ces heureux, venus dans leur temps, vivant sévèrement de la vie présente, sans regrets du passé, sans tourment de l'avenir, sans autre fièvre que celle du devoir; un de ces croyants-nés de la chose établie, toujours prêts à recevoir le mot d'ordre et à y conformer leur conduite, fidèles au prince, gardiens inflexibles des saines traditions, non pas sans initiative, mais ne l'exerçant que dans les limites permises; esprits bourgeois en somme, dirions-nous aujourd'hui, mais soldats disciplinés, formant le gros de l'armée sociale et indispensables à l'équilibre d'une nation[1].

---

village de Saint-Michel, à cinq lieues de Bergerac, et où le château qui servait de résidence était situé sur une hauteur. Ce château avait été, sinon bâti, au moins considérablement agrandi par Pierre. « Mon pere, dit Montaigne, liv. III, ch. IX, aymoit à bastir le lieu où il estoit nay. » Il signale d'autres familles du même nom qui existaient à cette époque : « Il y a une famille à Paris et à Montpelier qui se surnomme Montaigne; une autre en Bretaigne et en Xaintonge, de la Montaigne. » *Essais*, liv. II, ch. XVI.

1. Voici le portrait que Montaigne trace de son père dans l'édition de 1595, liv. II, ch. II :

« Il parloit peu et bien, et si mesloit son langage de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout espaignols... Le port, il l'avoit d'une gravité douce, humble et tres modeste; singulier soing de l'honnesteté et decence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval : monstrueuse foy en ses paroles, et une conscience et religion, en general, penchant plustost vers la superstition que vers l'autre bout : pour un homme de petite taille, plein de vigueur et d'une stature droitte et bien proportionnée; d'un visage aggreable, tirant sur le brun; adroit et exquis en touts nobles exercices. J'ay veu encore des cannes farcies de plomb, desquelles on dit qu'il s'exerceoit les bras pour se preparer à ruer la barre ou la pierre, ou à l'escrime, et des souliers aux semelles plombées, pour s'alleger au courir et au sauter. Du prim-sault, il a laissé en memoire des petits miracles : je l'ay veu, pardelà soixante ans, se moquer de nos alaigresses, se jetter avec sa robbe fourrée sur un cheval, faire le tour de la table sur son pouce, ne monter guere en sa chambre sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos, il disoit qu'en toute une province, à peine y avoit il une femme de qualité qui fust mal nommée; recitoit des estranges privautez, nommément siennes, avec des hon-

Nous retrouverons de ce type dans l'auteur des *Essais*. La différence sera qu'à la même circonspection paternelle dans la conduite le fils alliera les plus grandes audaces de la pensée.

Comme tous les hommes qui relèvent de leurs œuvres et qui n'en sont que plus scrupuleux à ne pas démériter, Pierre, après avoir porté longtemps les armes en Italie et avoir largement payé la dette du sang sur les champs de bataille, rentrait en France pour s'y marier et pratiquer dans toute leur austérité éclairée les devoirs du chef de famille, du citoyen et du loyal sujet; du sujet qui ne fait pas seulement acte d'obéissance, mais encore qui croit à son roi et qui se modèle sur lui par les bons côtés. François Ier avait rapporté de ses guerres d'Italie le goût des lettres et des arts, et il avait affirmé ce goût par la fondation du Collège de France et de l'Imprimerie royale, et par un accueil gracieux fait aux peintres, aux savants, aux poètes, à tous les représentants illustres de l'intelligence; Pierre, à l'exemple de son roi, et quoiqu'il n'eût aucune connaissance des lettres, ouvrit sa maison aux gens de savoir et mit comme de la religion à cultiver leur société[1].

Né dans le temple, le futur auteur des *Essais*, Michel, de-

---

nestes femmes, sans soupçon quelconque; et, de soy, juroit sainctement estre venu vierge à son mariage; et si, c'estoit apres avoir eu longue part aux guerres delà les monts, desquelles il nous a laissé un papier journal de sa main, suyvant poinct par poinct ce qui s'y passa, et pour le publiq, et pour son privé. Aussi se maria il bien avant en aage, l'an M.D.XXVIII, qui estoit son trentetroisiesme, sur le chemin de son retour d'Italie. »

1. Montaigne dit à ce sujet, liv. II, ch. XII :

« Ma maison a esté de long temps ouverte aux gens de sçavoir et en est fort conneuë : car mon pere, qui l'a commandée cinquante ans et plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle dequoy le roy François premier embrassa les lettres et les mit en credit, rechercha avec grand soing et depence l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy comme personnes sainctes et ayans quelque particuliere inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles, et avec d'autant plus de reverence et de religion qu'il avoit moins de loy d'en juger, car il n'avoit aucune connoissance des lettres, non plus que ses predecesseurs. »

vait d'abord en respirer l'air et s'imprégner de son esprit. Il bénéficia même de raffinements qui auraient pu déflorer une originalité moins tranchée que la sienne. On sait que son père, sur la remarque que lui en firent les lettrés de son entourage, convaincu que le principal obstacle pour arriver à la connaissance et à la grandeur d'âme de ces anciens Grecs et Romains qui hantaient alors tous les cerveaux, provenait de la longueur et de la défectuosité avec lesquelles on enseignait leur langue à la jeunesse, imagina un nouveau mode d'instruction. Il plaça, auprès du berceau de son fils, un docteur en latinité à côté de sa nourrice; lui-même il apprit autant de latin qu'il put, et il en fit apprendre à toute sa maison ce qui était indispensable pour jargonner dans cet idiome, avec défense expresse de parler une autre langue devant Michel; si bien que celui-ci avait plus de six ans avant qu'il entendît « non plus de françois ou de perigourdin que d'arabesque », et qu'il maniait le latin à embarrasser dans la conversation des humanistes comme Muret et Buchanan [1]. Quant au grec, il l'apprit un peu plus tard en manière de jeu. Cette éducation en serre chaude, souvent énervante et bonne seulement pour les intelligences neutres réduites à vivre d'emprunts, tomba cette fois sur un fonds trop riche pour en alanguir les énergies natives: elle fut pour Michel la culture appropriée qui lui facilita par la suite l'éclosion de ce merveilleux français qu'on a appelé la langue de Montaigne, et qui lui permit de sertir dans l'or des *Essais* les plus fins joyaux de l'héritage antique, d'une enchâssure si intégrante que texte et citations semblent se confondre en un trésor commun.

Il ne faut pas croire que Montaigne ait été un enfant prodige, un de ces petits phénomènes de précocité qui font l'orgueil des parents et l'ébahissement des sots. Le fait de parler couramment le latin à six ans et plus prestement que ses pré-

---

1. *Essais*, liv. I, ch. XXVI.

cepteurs, lorsqu'on a bégayé ses premiers mots dans cette langue, n'est pas plus extraordinaire que de babiller gentiment, à ce même âge, sa langue maternelle, de façon à dérouter des étrangers, quelque versés qu'ils soient dans celle-ci, s'ils ne la possèdent que par étude. Sans vouloir trop prendre à la lettre ce qu'il raconte de la pesanteur de ses premières années, on n'en doit pas moins admettre dans une certaine mesure que Montaigne n'a pas été ce qu'on appelle un enfant mièvre et éveillé. C'était un gros garçon à joues pleines et à taille compacte, une de ces bonnes natures tranquilles dont on n'augure rien de mauvais pour l'avenir, mais aussi dont on n'attend rien de remarquable. Il aimait déjà le nonchaloir et la vie méditative à résister à toutes les attractions des amusements de l'enfance. Toutefois, sous cette apparence molle et endormie, il nourrissait des imaginations hardies et des opinions au-dessus de son âge; mais, par un secret instinct d'artiste, il les renfermait en lui-même, patient de l'heure où il serait capable de leur donner l'essor dans la forme rêvée; ou bien, s'il s'en échappait quelques-unes, elles étaient rares et portaient trop encore le cachet de l'inconscience pour qu'on y prît sérieusement garde. Les feux de paille brillent d'abord aux yeux parce qu'ils se dissipent en flambées; les incendies durables, à flamme continue, qui doivent devenir ces grandes lumières dont les siècles sont éclairés, couvent, au contraire, longtemps avant d'éclater. Le danger pour eux est qu'ils ne s'éteignent ou ne s'entravent sous une enveloppe trop résistante; et il importe, dans ce cas, d'aider à leur éruption. Si son père n'avait pas eu l'inspiration heureuse de lui faire sucer, pour ainsi dire, le latin à la mamelle, il est très vraisemblable qu'avec « l'esprit mousse, l'apprehension tardive et l'incroiable defaut de memoire » dont il se vante, Montaigne se serait mal débrouillé plus tard de son rudiment, lui qui oubliait le grec pour ne l'avoir appris qu'après le premier âge, et qui, de son aveu, ne rapportait du collège de Guyenne, où on le tint six ans, aucun fruit qu'il pût mettre en compte. Et

ce n'est pas dans l'âge adulte qu'il aurait songé à rattraper cette première culture de l'intelligence, qui ne se rattrape jamais complètement : sa nature indépendante et rêveuse eût invinciblement reculé devant la série d'efforts et la persistance d'application qu'imposent les conquêtes tardives; il eût trouvé là des aspects de servitude et un épouvantail au vagabondage de son imagination, à « la folle du logis », comme il l'appelait, qui fut son impérieuse maîtresse. Sans doute, Montaigne aurait été encore Montaigne par plus d'un côté; mais, sans la connaissance intime du latin et avec le peu de ressources qu'offrait alors la langue française, à l'état de formation et de débrouillement, adieu peut-être à la meilleure part des qualités de son style, à cette nervosité et à cette ampleur romaines qu'il s'était assimilées, dont il avait fait sa chair et son sang. Heureusement il n'en fut rien.

Sûr désormais de retrouver à discrétion une richesse aussi foncièrement acquise et, en quelque sorte, consubstantielle à lui-même, Montaigne pouvait, en attendant l'heure de la maturité de l'écrivain, faire violence à ses goûts et déférer aux projets d'avenir que son père avait sur lui. Pierre Eyquem, propriétaire d'une maison à Bordeaux, jouissant, depuis 1530, du droit de bourgeoisie dans cette cité où, deux fois déjà, la confiance de ses concitoyens l'avait appelé au poste de jurat, destinait son fils à la magistrature. Michel dut donc étudier le droit et suivit probablement les cours de la fameuse université de Toulouse. Quoi qu'il en soit, nous le retrouvons, vers la fin de l'année 1557, faisant partie de la Cour des Aides de Périgueux alors qu'elle fut réunie au Parlement de Bordeaux, soit que son père, nommé conseiller à cette cour en 1554 et élu la même année maire de Bordeaux, eût résigné à cette époque, ne pouvant tenir les deux places, sa charge de conseiller en faveur de son fils, soit qu'il lui eût acheté un siège, les années suivantes, à cette même cour.

Le plus clair du bénéfice que Montaigne retira d'une *vacation* pour laquelle il ne se sentait pas d'aptitude fut l'occasion

qu'elle lui fournit, en le rendant collègue de La Boëtie, de contracter et de célébrer plus tard une de ces amitiés légendaires, comme on en connaît à peine quelques-unes dans l'histoire. L'amitié fut la grande passion de Montaigne et lui a inspiré un des plus beaux chapitres des *Essais*. Ce n'est pas qu'il ait ignoré l'amour. Le feu de l'amour, il le confesse, « est plus actif, plus cuisant et plus aspre; mais c'est un feu temeraire et volage, ondoyant et divers, feu de fiebvre, subject à accez et remises et qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié (au contraire), c'est une chaleur generale et universelle, temperée au demeurant et égale, une chaleur constante et rassize, toute douceur et pollissure, qui n'a rien d'aspre et de poignant ». Et quand il vient à conclure, en ce qui le regarde, entre l'amitié et l'amour : « Ces deux passions, dit-il, sont entrées chez moy en connoissance l'une de l'autre, mais en comparaison jamais, la premiere maintenant sa route d'un vol hautain et superbe et regardant desdaigneusement cette cy passer ses pointes bien loing au dessoubs d'elle. » Certes, il aima tendrement son père et il ne manque jamais à témoigner de sa piété filiale en paroles émues; mais, comme il dit, « des enfans aux peres, c'est plustost respect qu'amitié ». La distance entre eux est trop grande pour prêter à ces communications libres et de plain-pied dont les parfaits amis sont jaloux. Il lui fallait, pour satisfaire cette grande passion, — nous allions dire ce génie de l'amitié, — qu'il portait en lui, une de ces rencontres qui paraissent fortuites, mais qui ne sont sans doute que des effets naturels, mathématiques, du magnétisme encore mal expérimenté des âmes. Bien avant de devenir son collègue au Parlement de Bordeaux, Montaigne connaissait déjà de réputation Estienne de La Boëtie, pour son discours de *la Servitude volontaire* dont le manuscrit avait couru de tous côtés « ès mains des gens d'entendement ». La lecture de ce discours, tout chaud de l'étude renaissante de l'antiquité, avait été pour lui comme une révélation. Il se sentit emporté du coup, à quinze ans, d'un invincible élan de sympathie

vers le jeune écrivain de dix-huit qui venait de traiter si vaillamment, à la manière antique, de la liberté contre la tyrannie. Cette force d'aspiration vers l'ami pressenti devait fatalement aboutir; et lorsqu'elle eut son effet, dix ans plus tard, ce fut, au premier contact, comme un foudroiement, comme la détonation de victoire de ces électricités disjointes et longtemps errantes qui se retrouvent enfin et s'abîment l'une dans l'autre, d'une pénétration si intime qu'on ne saurait plus distinguer la part de chacune. Hélas! cet accord parfait de deux belles âmes ne devait durer que l'espace de quelques années. La mort seule était capable de le rompre, et elle le rompit d'un coup brutal, laissant pour toujours Montaigne à vif du déchirement de la moitié de lui-même. Aussi quels accents lui a inspirés cette séparation cruelle! Ils sont sur toutes les lèvres : « Depuis le jour que je le perdy, je ne fay que traîner languissant; et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous estions à moitié de tout, il me semble que je luy desrobe sa part. J'estois desjà si fait et accoustumé à estre deuxiesme partout qu'il me semble n'estre plus qu'à demy »... Est-ce là communément la capacité aimante d'un sceptique et d'un égoïste?

Même durant cette union, Montaigne, qui estimait que « l'amitié a les bras assez longs pour se tenir et se joindre d'un coing du monde à l'autre », avait profité des loisirs que lui laissait sa charge de conseiller et des facilités que lui procuraient les influences de sa famille pour se livrer à son goût des voyages. Ce n'est pas ici un des traits les moins caractéristiques de sa physionomie que ce goût si vif, si persistant jusque dans la vieillesse, allié à une certaine apathie corporelle et à un grand amour de la solitude. Il en donne lui-même les raisons[1], qui se retrouvent, au reste, dans les profondeurs de la nature humaine, tant il est vrai que, sous des

1. *Essais*, liv. III, ch. IX.

apparences égoïstes et en ayant l'air de ne peindre que soi, Montaigne a peint l'homme en général, sa personnalité étant trop puissante pour qu'il n'ait pas fait d'un portrait le type ressemblant où se reconnaît toute la race. La raison-mère, celle d'où découlent les autres, c'est ce désir inné, cette appétence des choses meilleures que chacun porte au fond du cœur, et qui parfois, faute d'objet où se prendre, nous pousse à chercher des dérivatifs dans le mouvement pour le mouvement et les pérégrinations à l'aventure. « Ouy, je le confesse, dit-il, je ne vois rien, seulement en songe et par souhait, où je me puisse tenir : le seul desir de la varieté me paye et la possession de la diversité, au moins si aucune chose me paye. A voyager, cela mesme me nourrit que je me puis arrester sans interest et que j'ay où m'en divertir commodéement. » Par le voyage, on peut réaliser en partie, — quiconque, du moins, ne se complaît pas qu'en soi-même et n'estime pas que sa chose, — le rêve souvent caressé de dépouiller le vieil homme et de s'ouvrir à des impressions neuves. Si on ne sait pas ce qu'on cherche, on sait toujours ce qu'on fuit, et c'est encore profit véritable, ne fît-on qu'échapper pour un temps aux tyrannies de l'habitude : civilités de voisinage, préoccupations domestiques et autres petites misères de la vie assise, plus troublantes quelquefois pour le rêveur et l'homme d'étude que les bruits du grand chemin, la presse des cours, les rumeurs et les coudoiements de la foule; mais combien d'autres motifs de fuir et d'oublier dans ce XVIe siècle en proie aux guerres intestines ! Puis encore, comme presque tous les nonchalants, d'habitude très-soucieux de leur santé, Montaigne avait un exercice de corps préféré, unique, dans lequel il excellait, celui du cheval, et voyager était pour lui une occasion toute trouvée de pratiquer largement son hygiène favorite. Enfin, — et il résultera ici de ses *promenades* un fruit autrement durable, — le penseur, le futur grand écrivain, était poussé sans doute, en courant le monde, par un secret instinct de voir et de comparer, sentant bien que, pour connaître les hommes,

il ne suffit pas de les avoir étudiés dans l'histoire, il faut de plus s'être frotté à eux et les avoir pris sur le fait.

Donc, dès ce temps-là, préludant aux pérégrinations plus longues qu'il devait entreprendre par la suite, Montaigne fit plusieurs voyages à la Cour. Il se conformait en cela, d'ailleurs, aux nouvelles mœurs de la noblesse française, qui, depuis le règne de François Ier et à l'incitation de ce monarque, avait rompu avec les traditions d'isolement et d'indépendance d'un autre âge pour affluer autour du maître et servir de parure à la royauté. Mais, s'il suivait le courant, il n'y était entraîné, comme on le pense, par aucune considération de faveur ou d'avancement : la courtisanerie qu'implique l'art de se pousser ou de se maintenir aux places répugnait à toute sa nature, et il était bien plutôt homme à prendre auprès des princes le rôle scabreux de conseiller[1]. Ce qui l'attirait à la Cour, lui le moraliste, lui le curieux de la vie, est-il besoin de le dire? c'était la Cour elle-même, c'était ce rendez-vous permanent de tout ce qu'un grand pays renferme d'hommes marquants et de plus jolies femmes, sans compter les étrangers de distinction toujours de passage. Là, perdu dans le nombre, il observait. Et quel champ plus favorable ouvert à l'observation qu'un lieu unique dans le royaume où venait se quintessencier la race; où, sous l'étincellement du trône et le bon plaisir du pouvoir, s'enflammaient les convoitises, se heurtaient les prétentions et où, amenés par la lutte à se produire, les caractères se dessinaient violemment en relief, livrant à la pleine lumière tous les secrets de leurs angles!

Si l'on en croyait ses déclarations, Montaigne serait venu souvent à la Cour et y aurait fait des séjours de longue durée : « *J'y ay passé partie de la vie,* dit-il en un endroit, et suis faict à me porter allegrement aux grandes compaignies, *pourveu que*

---

1. « C'est une douce passion que la vengeance... Pour en distraire dernierement un jeune prince, je ne luy allois pas disant qu'il falloit prester la jouë à celuy qui vous avoit frappé l'autre... » *Essais*, liv. III, ch. IV.

ce soit par intervalle et à mon poinct[1]. » Mais, nonobstant cette confidence, dont la fin du reste restreint singulièrement l'affirmation du début, il est difficile d'admettre que, ne poursuivant à la Cour ni le profit ni les emplois[2], et ayant eu d'autre part à compter toujours quelque peu avec sa bourse[3] et aussi avec les exigences, d'abord de son siège au Parlement de Bordeaux, ensuite de ses fonctions de maire élu par deux fois de cette même ville, il ait été un hôte aussi assidu des cours qu'il veut bien le dire. La contemplation pure des hommes et la seule curiosité spéculative, quelque prise qu'elles eussent sur sa nature de chercheur, étaient contrebalancées par une passion au moins égale du repos et de la solitude et surtout par une haine mortelle de toute contrainte; et celle que n'aurait pas manqué de lui imposer une fréquentation trop étroite des grands eût été la pire et la moins supportée, en tant que servitude volontaire dont il n'aurait eu à se prendre qu'à lui-même, et à laquelle il se fût certainement dérobé dès les premières pointes. On doit donc faire ici la part d'une légère exagération gasconne, fruit de terroir, plus inconsciente que préméditée, mais qui, acceptée à la lettre, pourrait avoir pour conséquence de tromper sur le côté indépendant du caractère de notre philosophe.

Quoi qu'il en soit, il est probable qu'il se rendit à la Cour, au mois de juin 1559, pour les fêtes données à l'occasion du double mariage de Mesdames Élisabeth et Marguerite de France avec le roi d'Espagne et le duc de Savoie, et alors il aurait assisté au pas d'armes des Tournelles qui se termina si tragi-

1. *Essais*, liv. III, ch. III.

2. « Les princes me font assez de bien quand ils ne me font point de mal : c'est ce que j'en demande. » *Ibid.*, ch. IX. — Nous pourrions citer dix autres passages dans le même sens.

3. « Les voyages ne me blessent que par la despence, qui est grande et outre mes forces, ayant accoustumé d'y estre avec equippage non necessaire seulement, mais aussi honneste. Il me les en faut faire d'autant plus courts et moins frequents. » — *Ibid.*, liv. III, ch. IX. (Édition de 1595.)

quement pour Henri II[1]. Il est certain, du moins, qu'au mois de septembre suivant il portait le drap noir[2] qui « estoit de requeste[3] » à la Cour pour le deuil du roi, et qu'il accompagnait François II, conduisant en Lorraine sa sœur Claude mariée au duc Charles III[4]. Il est certain encore, d'après son propre témoignage, qu'il était à Rouen, avec Charles IX, lorsqu'on présenta à ce prince des sauvages d'Amérique[5], genre d'exhibition fréquente à cette époque; et cela dut se

1. A propos de « jeux de main », il dit : « J'en ay veu en ma vie enterrer deux princes de nostre sang. » *Essais*, liv. III, ch. VIII. — Il ne peut être question ici que du roi Henri II et de Henri de Bourbon-Montpensier, prince du sang royal, morts l'un et l'autre des suites de blessures reçues dans les deux derniers tournois qui se donnèrent en France, à Paris en 1559, et à Orléans en 1560. Aux termes de sa déclaration, Montaigne aurait été témoin oculaire dans les deux accidents. Mais l'expression *J'ay veu* pourrait bien n'être, dans l'espèce, qu'une forme plus vive de rappeler des faits passés hors de la présence du narrateur, mais qui, étant du domaine général de l'histoire, sont pour chaque contemporain comme s'ils avaient été accomplis sous ses yeux. Il n'en va pas tout à fait ainsi pour de simples particularités historiques. Par exemple lorsque, employant le même tour, il dit, liv. I, ch. XLVI : « J'ay veu le roy Henry second ne pouvoir jamais nommer à droit un gentilhomme de ce quartier de Gascougne », il parle d'un fait trop particulier pour qu'il n'en ait pas été réellement témoin. D'où l'on doit conclure que, s'il n'est que supposable que Montaigne a assisté aux fêtes royales de 1559, il est certain qu'il est venu à la Cour sous Henri II, à une époque quelconque, qu'il nous est impossible de préciser.

2. « A peine fusmes-nous un an, pour le dueil du roy Henry second, à porter du drap à la Cour... » *Ibid.*, liv. I, ch. LXIII. — A prendre encore cette déclaration à la lettre, on ne devrait pas hésiter à croire que Montaigne ne fût resté à la Cour pendant toute l'année de deuil. Mais, à ce compte, il faudrait admettre aussi, ou que le Parlement de Bordeaux se montrait singulièrement coulant sur la durée des congés qu'il accordait à ses membres, ou que Montaigne en prenait bien à son aise avec ledit Parlement.

3. D'AUBIGNÉ, *Histoire universelle*, liv. I, ch. XIII.

4. « Je vis un jour, à Barleduc, qu'on presentoit au roy François second, pour la recommandation de la memoire de René, roy de Sicile, un pourtraict qu'il avoit luy-mesmes fait de soy. » *Essais*, liv. II, ch. XVII.

5. « Trois d'entre eux... furent à Roüan du temps que le feu roy Charles neufiesme y estoit... Je parlay à l'un d'eux fort long temps. » *Ibid.*, liv. I, ch. XXXI.

passer au mois d'octobre 1562[1]. Plus tard, en 1565, il vit de nouveau la Cour, mais, cette fois, à Bordeaux, pendant la grande tournée politique que la reine mère entreprit avec son fils à sa majorité, pour imposer aux provinces et réagir contre l'esprit d'indépendance locale éclos de toutes parts au souffle des passions religieuses.

Les événements se précipitaient, la situation devenait grave : ce n'était plus le temps, pour le conseiller Montaigne, de s'adonner aux loisirs nonchalants et de se désintéresser des devoirs de sa charge. Si peu de chaleur et de conviction qu'il apportât dans l'exercice de sa profession judiciaire et quelque soin qu'il prît d'éviter les occasions de s'y produire en s'effaçant volontiers derrière ses collègues, encore dut-il tenir à honneur de ne plus se dérober aussitôt que les circonstances firent de son siège au Parlement un poste de combat; et on sait que le Parlement de Bordeaux, autant et peut-être plus qu'aucun autre Parlement du royaume, en raison sans doute de la proximité de la Navarre et des menées calvinistes en Guyenne des princes de Bourbon, était vite descendu des régions sereines, où doit planer la Justice, pour prendre parti avec fureur dans la cause du catholicisme contre la réforme. Au commencement, ce zèle catholique n'avait eu à s'exercer qu'exceptionnellement et dans des cas isolés; d'ailleurs l'édit de pacification de 1562, dû à la haute sagesse du chancelier de L'Hospital, était venu d'abord imposer une certaine réserve. Mais, déjà impatient d'un peu de contrainte, l'esprit de persécution n'en reprenait bientôt qu'avec plus d'élan; Parlement et clergé se mettaient à rivaliser d'intolérance et contribuaient dès lors, pour beaucoup, à entretenir, s'ils ne l'avaient eux-mêmes créé, le courant d'opinion qui permit, quelques années plus tard, et rendit possible à la politique des gouvernants la grande tuerie lâche, le

1. Sous Charles IX, la Cour se transporta deux fois à Rouen, d'abord au mois d'octobre 1562, à l'occasion du siège de la ville, qui était au pouvoir des huguenots, et, en second lieu, du 16 au 26 août 1563, pour la cérémonie de la déclaration de majorité du roi. Or, le 9 août de

monstrueux guet-apens de la Saint-Barthélemy[1]. Les choses sur cette pente, Montaigne, disions-nous, mis moralement en demeure de sortir de son indifférence professionnelle, dut tenir à honneur de s'affirmer dans sa compagnie, qui prenait si violemment parti; et tout porte à croire que, s'affirmant, il conforma ses actes de magistrat aux sentiments de tolérance, d'humanité et de justice que nous connaissons chez lui de l'homme privé et de l'écrivain.

De preuves matérielles à l'appui de notre assertion, il est vrai que nous n'en avons pas : Montaigne n'a guère parlé nulle part, même par allusion, de ses fonctions dans la magistrature[2], et ce qui reste des registres du Parlement de Bordeaux ne contient aucun argument en faveur de notre thèse[3]. Ce n'est donc

---

cette dernière année, Montaigne assistait déjà son ami La Boëtie dans sa maladie, et ne le quittait plus jusqu'à sa mort. Son voyage à Rouen doit donc remonter à 1562.

1. Sur la conduite et l'esprit du Parlement de Guyenne, considéré comme corps politique, aux XVe et XVIe siècles, on peut consulter utilement les articles que le jurisconsulte Laferrière a publiés dans *le Droit* (1837) et dans la *Revue de Bretagne* (1843), sous le titre de *Fragment d'histoire parlementaire d'après les registres secrets du Parlement de Bordeaux*.

2. L'exemplaire des *Éphémérides* de Beuther, annoté par Montaigne et ses descendants, conservé dans la famille et communiqué au docteur Payen, qui en a donné une impression, ne contient aucune date relative à ses fonctions dans la magistrature. Son *Journal de voyage*, publié en 1774, garde le même silence. Quant aux *Essais*, c'est à peine si on peut y relever quelques expressions douteuses sur le point en question. Seule, la lettre qu'il écrivit à son père lors de la mort de La Boëtie, et qu'il publia plus tard, contient cette mention explicite : « Comme je revenois du palais... » Heureusement, des témoignages étrangers viennent suppléer à cette trop grande discrétion : Antoine Loysel, prononçant, le 22 août 1582, le discours de clôture de la session de la chambre de justice à Bordeaux, nomme Montaigne parmi ceux qu'il appelle « les lumieres de ce ressort »; de Thou, dans la notice nécrologique qu'il lui consacre (*Hist.*, liv. CIV, année 1592), rappelle ainsi sa magistrature : *Olim in Burdigalensi senatu assessor dignissimus.*

3. On sait que la bibliothèque publique de la ville de Bordeaux possède une copie d'une partie des registres secrets de l'ancien Parlement, copie qui serait une reproduction des registres conservés au château de la

proprement ici, de notre part, qu'une conjecture; mais cette conjecture est si puissante, elle est si adéquate à l'expression de la vérité qu'on aurait mauvaise grâce à ne pas l'accepter pour telle. Toutefois il ne faudrait pas exagérer notre pensée. Lorsque nous avançons qu'à partir d'une certaine époque Montaigne a dû s'affirmer dans sa compagnie, nous n'entendons pas par là qu'il s'y soit transformé en *leader*, comme on dirait aujourd'hui, du parti de la résistance, non pas même qu'il y ait joué un rôle quelque peu détaché et en vue : son énergie d'action, du moins pour la chose publique, ne s'élevait pas à cette puissance; plus tard même, nous le verrons, maire de Bordeaux, se couvrir d'excellentes raisons pour se dispenser de courage civique en temps d'épidémie. Nous voulons dire seulement, — et ceci rentre tout à fait dans la mesure de son caractère, — que, ne se sentant pas taillé pour les luttes de front et convaincu, en outre, de l'inanité, sinon de la discordance, d'un langage trop haut et trop direct de la raison au milieu de la surexcitation générale, il dut grossir la petite phalange des conseillers sages qui, moins par leurs discours que par leur attitude, leurs votes, leurs conseils, leur silence même,

---

Brède par la famille de Montesquieu. Cette partie de registres contient peu de chose sur Montaigne. D'abord, on y trouve signalées quelques-unes de ses absences ou de ses présences; le docteur Payen a relevé les dates suivantes : novembre 1561, février et novembre 1562, novembre 1563, novembre 1568, pour les présences; mars et décembre 1561, novembre 1564 et novembre 1565, pour les absences. On y lit encore que, le 24 juillet 1570, le roi accepta la résignation de l'office de conseiller au Parlement faite par Michel de Montaigne en faveur de Florimond de Raymond. Enfin, il existe, annexée aux registres, une quittance sur parchemin signée Michel de Montaigne, dont voici la teneur : « Je, Michel Eyquem de Montaigne, conseiller du roy en la Court du Parlement de Bourdeaulx, et auparavant en la Court des generaux, confesse avoir reçu comptant... la somme de quatre-vingt-treize sols tournois... à moy ordonnée pour le payement de mes gaiges et à cause de mon dict office durant un quartier... et en ai quitté et quitte... par ces presentes signées de ma main... le quatriesme jour d'octobre, l'an mil cinq cent soixante sept. » Tels sont les maigres documents fournis sur Montaigne par les archives parlementaires.

protestaient de biais dans le Parlement contre les entraînements de la majorité et refrénaient parfois la fougue de ses résolutions, se rangeant avec elle et l'accompagnant sur le terrain de la fermeté contre l'hérésie, de la répression légale des crimes, de l'obéissance bien entendue à la royauté, mais l'abandonnant aux limites où commencent le fanatisme, les vengeances collectives, l'esprit de corps, les excès de zèle, l'insubordination[1].

Un autre motif qui ne laissa pas non plus d'attacher Montaigne à sa *vacation* en le faisant rompre pour un temps avec ses habitudes nomades, ce fut son mariage. Au mois de septembre 1565, il avait épousé Françoise de la Chassaigne[2], fille de Joseph de la Chassaigne, un de ses collègues au Parlement de Bordeaux. Non pas, au moins, que l'amour ait été pour quelque chose dans tout cela[3]. Montaigne, comme nous l'avons déjà exposé au cours de cette notice, était né surtout pour les affections viriles, s'étant toujours montré beaucoup

---

1. Cette ligne de conduite, qui aurait été suivie par Montaigne dans le Parlement, est, pour ainsi dire, écrite dans les *Essais*, si jamais on a pu conclure des paroles à la probabilité des actes. Qu'on se rappelle les passages où il s'élève avec tant d'éloquence contre l'imperfection et la multiplicité des lois, contre la vénalité des charges, contre l'horrible institution de la question, contre les condamnations appliquées par les tribunaux avec la dernière rigueur en matière de sorcellerie : « En conscience, dit-il de malheureux sorciers, je leur eusse plustost ordonné de l'ellebore. »

2. Déjà alliée à la famille de Montaigne par le mariage d'Adrienne de la Chassaigne avec Raymond Eyquem, seigneur de Bussaguet, oncle de Michel.

3. « De mon dessein, j'eusse fuy d'espouser la Sagesse mesme, si elle m'eust voulu ; mais, nous avons beau dire, la coustume et l'exemple de la vie commune nous emporte. La plus part de mes actions se conduit par exemple, non par chois. Toutesfois je ne m'y (au mariage) conviay pas proprement, on m'y mena et y fus porté par des occasions estrangeres : car non seulement les choses incommodes, mais il n'en est aucune si laide et vitieuse et evitable qui ne puisse devenir acceptable par quelque condition et accident, tant l'humaine posture est vaine. Et y fus porté certes plus mal preparé lors et plus rebours que je ne suis à present aprés l'avoir essayé. » *Essais*, liv. III, ch. v.

plus inquiet de son père que de sa mère[1], de son ami que de sa femme. D'ailleurs, fût-il né pour l'amour, qu'il se serait encore gardé d'un mariage d'inclination[2]. L'amour dans le mariage, il faut bien le dire, est une utopie moderne, un rêve humanitaire fondé sur l'égalité des sexes et dont l'émancipation progressive de la femme parviendra sans doute un jour à faire une réalité courante et incontestée, mais qui jusqu'à présent ne s'est traduit dans les faits qu'à l'état d'exceptions curieuses et peu probantes, confirmant la règle plus qu'elles ne menacent de l'absorber. Le XVIe siècle n'en était pas encore à débattre une éventualité semblable : on s'en tenait alors volontiers à la vieille croyance commode, consacrée par les textes les plus décisifs du droit canon, de la supériorité de l'homme sur la femme depuis la chute de l'Éden; ou, si des esprits plus larges ou moins jaloux d'autorité, d'accord en cela, au reste, avec la saine doctrine évangélique, admettaient la réhabilitation générale de l'espèce par la rédemption sans acception de sexes, cette égalité toute morale n'impliquait aucunement l'émancipation de la femme dans le mariage. Honorée, respectée, gardienne du foyer, image vivante de la vertu dans la maison, la femme pouvait avoir tout le prestige domestique de la matrone romaine ou tout le rayonnement intime de la sainte, mais un mari aurait répudié en elle les plus discrètes prétentions de l'amante comme incompatibles avec les qualités sévères de la mère et de l'épouse. L'amour était demeuré l'apanage exclusif des courtisanes, filles ou dames de Cour; et

---

1. Antoinette de Louppes, issue d'une famille espagnole dont le nom primordial était Lopès. « Sa mere, qui estoit Espaignole de la maison de Lopès », dit Pierre de Lancre, parent par alliance de Montaigne et, à ce titre, devant être bien informé. *Incredulité et mescreance du sortilege.*

2. « Je ne vois point de mariages qui faillent plustost et se troublent que ceux qui s'acheminent par la beauté et desirs amoureux : il y faut des fondemens plus solides et plus constans, et y marcher d'aguet; cette bouillante allegresse n'y vaut rien. » *Essais*, liv. III, ch. v.

Il dit encore : « Ung bon mariage, s'il en est, refuse la compagnie et conditions de l'amour, il tache à representer celles de l'amitié ». *Ibid.*

plus d'un homme grave, marié pour se conformer à l'usage et pour faire souche, s'il se fût senti en veine de trop vive tendresse, n'aurait pas hésité à se répandre au dehors plutôt que d'exposer son ménage aux risques d'une électrisation décevante[1]. Ce principe de prudence conjugale qui, au siècle suivant, était encore celui d'Arnolphe et qui, aujourd'hui même, compte ses adhérents parmi le plus grand nombre, Montaigne l'acceptait sans réserve; mais son imagination était trop dans la tête pour que, entrant au mariage, il eût besoin de recourir au dérivatif des maîtresses. Aussi, sans efforts, sans héroïsme, mais non point sans sagesse, — car il ne manquait pas de tempérament et avait connu les orages du cœur[2], — fut-il un bon mari dans le sens vulgaire et solide du mot[3]. Il eut, comme on sait, six filles dont cinq moururent en bas âge et dont une seule, Léonor, mariée d'abord à François de Latour, puis, en secondes noces, à Charles de Gamaches, sauva, à dé-

---

1. « Il faut, dict Aristote, toucher sa femme prudemment et severement, depeur qu'en la chatouillant trop lascivement le plaisir ne la face sortir hors des gons de la raison. » *Essais*, liv. III, ch. v.

Et ailleurs : « C'est une religieuse liaison et devote que le mariage : voilà pourquoy le plaisir qu'on en tire, ce doit estre un plaisir retenu, serieux et meslé à quelque peu de severité; ce doit estre une volupté prudente et conscientieuse... Les roys de Perse appeloient leurs femmes à la compaignie de leurs festins; mais, quand le vin venoit à les eschaufer en bon escient et qu'il falloit tout à fait lascher la bride à la desbauche, ils les renvoyoient en leur privé pour ne les faire participantes des excez de leurs appetits desreglez et immoderez, et faisoient venir en leur lieu des femmes ausquelles ils n'eussent point cette obligation et ce respect. » *Ibid.*, liv. I, ch. xxx.

2. « C'est aussi pour moy un doux commerce que celuy des honnestes femmes et bien nées... Mais c'est un commerce où il se faut tenir un peu sur ses gardes, et notamment ceux en qui le corps peut beaucoup comme en moy. Je m'y eschauday en mon enfance, et y souffris toutes les rages que les poëtes disent advenir à ceux qui s'y laissent aller sans ordre et sans jugement. Il est vray que ce coup de fouet m'a servy depuis d'instruction. » *Ibid.*, liv. III, ch. III.

3. « Tout licencieux qu'on me tient, j'ay en verité plus severement observé les loix de mariage que je n'avois ny promis ny esperé. » *Ibid.*, ch. v.

faut du nom, la descendance de Michel de Montaigne[1]. Ah! s'il avait eu un fils, comme il se serait acquitté envers lui de la dette de reconnaissance que lui-même il avait contractée pour son éducation envers le meilleur des pères! comme il aurait eu à cœur d'expérimenter à son profit tous les sages préceptes dont il a composé pour un autre l'admirable chapitre *de l'Institution des enfans*[2]! Nous n'en voulons pour preuve que l'air de détachement profond, que l'affectation d'indifférence avec laquelle il se défend d'avoir jamais désiré ce qu'il lui avait toujours été impossible d'obtenir de la fécondité de sa femme[3].

Mais revenons sur nos pas. Trois ans environ après son mariage, le 18 juin 1568[4], Michel perdait son père et devenait

---

1. Léonor, la seconde fille de Montaigne par rang de naissance, eut de François de Latour une fille, Françoise, laquelle épousa Honoré de Lur et mourut en couches de son premier enfant, Charles de Lur, né en 1612 et tué en 1639 au siège de Salces en Roussillon, sans laisser de postérité. De son deuxième mariage avec Charles de Gamaches, elle eut aussi une fille, Marie, qui épousa en 1627 le frère du mari de Françoise de Latour, Louis de Lur, frère puîné d'Honoré.

Marie eut cinq enfants : Philibert, Charles-François, Marguerite, Jeanne-Honorée et Claude-Madeleine. Les deux premiers moururent sans postérité; quant à la postérité de Marguerite, qui avait été mariée au marquis de Lanau, elle s'éteignit au XVIIIe siècle, et ce n'est plus que par Jeanne-Honorée et par Claude-Madeleine que la descendance féminine de Montaigne s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans les personnes des O'Kelly-Farrell, des de Ségur, des de Pontac, etc.

2. *Essais*, liv. I, ch. XXVI, dédié à Diane de Foix, comtesse de Gurson.

3. « Les choses presentes m'embesoignent assez. Aussi n'ay-je poinct cette forte liaison qu'on dict attacher les hommes à l'advenir par les enfans qui portent leur nom et leur honneur, et en doibs desirer à l'avanture d'autant moins s'ils sont si desirables... (Je) n'ay jamais estimé qu'estre sans enfans fust un defaut qui deut rendre la vie moins complete et moins contente : la vacation sterile a bien aussi ses commoditez. Les enfans sont du rolle des choses qui n'ont pas fort dequoy estre desirées, notamment à cette heure qu'il seroit si difficile de les rendre bons. » *Ibid.*, liv. III, ch. IX.

4. Junius 18. Ce iourd'hui lan 1568 mourut Pierre de Montaigne mon pere eagé de 72 ans 3 moës, apres avoir esté lontams tourmanté d'une

par ce fait, en sa qualité d'aîné [1], le chef de la famille : honneur qu'il était loin d'avoir ambitionné, tant à cause de sa piété

---

pierre à la vessie, et laissa 5 enfans masles et 3 filles. Il fut anterré à Montaigne au tumbeau de ses ancetres. *Éphémérides.*

1. On a discuté longtemps et longuement sur le point de savoir s Michel était bien l'aîné de la famille ou s'il ne l'était devenu que par la mort de deux de ses frères. Le document qui avait donné lieu à cette controverse est cette phrase des *Essais :* « J'estois nay 25 ans et plus avant la maladie de mon pere, *le troisiesme de ses enfans en rang de naissance.* » Cette phrase, il est vrai, était battue en brèche par le passage suivant des mêmes *Essais*, qui semblait confirmer le rang de primogéniture de Michel : « A l'adventure, eust on faict une injustice de me deplacer de mon rang pour avoir esté le plus lourd et plombé, non seulement que tous mes freres, mais que tous les enfans de ma province. » Toutefois, la première déclaration était si catégorique que MM. Grün et Payen avaient cru devoir maintenir à Michel sa qualité de puîné, et ne le faisaient succéder aux biens et au titre de son père qu'après la mort de deux de ses frères. La découverte des *Éphémérides* sembla venir en partie à l'appui de cette thèse. Le manuscrit ne donne, en effet, de dates positives que pour l'âge de quatre frères sur les cinq qui sont accusés dans la note citée plus haut, relative à la mort de Pierre de Montaigne : Michel, né le 28 février 1533 ; Thomas, le 17 mai 1534 ; Pierre, le 10 novembre 1535 ; Bertrand, le 20 août 1560. Arnaud seul ne figure pas dans ce livre de famille, et MM. Payen et Grün en avaient conclu que cet Arnaud devait être un des deux enfants qui avaient précédé Michel en rang de naissance, et que probablement ce n'était qu'à sa mort, arrivée quelque temps après celle de leur père, que Michel était devenu à son tour seigneur de Montaigne. Mais un premier acte authentique, retrouvé aux archives de la Gironde dans les minutes des notaires, détruisit cette erreur : c'est l'acte de partage entre Michel et ses frères, en date du 22 août 1568, dans lequel il est dit qu'Arnaud « nasquit le quatorziesme jour de septembre l'an mil cinq cent quarante et ung », c'est-à-dire le quatrième seulement en rang de naissance. Un autre acte non moins authentique, le testament d'Antoinette de Louppes, mère des Montaigne, morte en 1601, vint faire foi également de l'aînesse de Michel : la testatrice cite par son nom chacun de ses cinq fils, tant morts que vivants, et parle de la maison de Montaigne dont, dit-elle, « feu Michel de Montaigne, *mon fils aisné*, a joui paisiblement ». Enfin, à défaut de textes précis, il est un argument d'ordre moral que nous ne sachions pas qu'on ait fait valoir, mais qui à lui seul aurait suffi pour trancher d'abord la question. Est-il présumable, en effet, que si, dès son plus bas âge, Michel n'avait pas été l'héritier présomptif de la maison de Montaigne, son père l'eût élevé si précieusement à l'exclusion de ses frères, lui « le

filiale, qui lui rendait chers les jours paternels, que pour l'espèce de servitude, — car il les appréhendait toutes ! — qui allait résulter pour lui de la responsabilité attachée à son nouveau titre. La perspective du commandement était moins faite pour flatter son orgueil que pour effaroucher sa nonchalance. « Jamais homme, avoua-t-il plus tard, ne se laissa aller plus plainement et plus lâchement au soing et gouvernement d'un tiers que je fairois si j'avois à qui... J'estoy, ce croi-je, plus propre à vivre de la fortune d'autruy, s'il se pouvoit sans obligation et sans servitude; et si ne sçay, à l'examiner de prés, si, selon mon humeur et mon sort, ce que j'ay à souffrir des affaires, et des serviteurs et des domestiques, n'a point plus d'abjection, d'importunité et d'aigreur que n'auroit la suitte d'un homme, nay plus grand que moy, qui me guidat un peu à mon aise[1]. » Il ne s'en employa pas moins, quoique « despiteusement », à la bonne gestion de la maison de Montaigne, qui ne périclita en rien sous son gouvernement : car il était de ceux qui, s'ils regimbent contre une responsabilité acceptée, ne la trahissent jamais. Ici, d'ailleurs, dans toute cette police d'affaires domestiques, il n'avait qu'à suivre les errements de son père[2], sans se mettre davantage en frais d'imagination. C'en était encore assez, il est vrai, pour « l'embesongner » au delà de ses souhaits. La chute d'une ardoise, les friponneries d'un valet, une

---

plus lourd et plombé » de tous? — Cependant comment ramener à cette conclusion la phrase si expresse des *Essais* : « J'estois nay 25 ans et plus avant la maladie de mon pere, *le troisiesme de ses enfans en rang de naissance?* » Il n'est qu'une explication, répondent péremptoirement MM. de Gourgues et Malvezin, qui, l'un après l'autre, ont réfuté sur ce point MM. Payen et Grün : Pierre de Montaigne, marié en 1528, a pu avoir avant 1533, année de la naissance de Michel, deux enfants qui n'auront vécu que peu de jours, et qui n'en auront pas moins compté pour les rangs de naissance. Nous ajouterons que ces enfants devaient être des filles : des garçons, croyons-nous, eussent eu, à cette époque, l'honneur d'une mention plus particulière.

1. *Essais*, liv. III, ch. IX.

2. « J'ayme à me servir de son exemple et de ses reigles, et y attacheray mes successeurs autant que je pourray. » *Ibid.*

mesure à prendre, un marché à débattre, autant d'atteintes graves à sa quiétude ! Aussi, plus d'une fois, lorsqu'une pièce ira de travers ou que l'imminence de la situation exigera des solutions trop précipitées, plutôt que d'éclairer les choses de trop près ou de se prononcer *ab irato*, préférera-t-il passer condamnation ou s'en remettre à la fortune du soin de conclure pour lui : car autant il lui était facile d'abandonner du tout ses affaires et d'en accepter indifféremment les pires résultats, autant il lui était difficile de s'y prendre sans s'en peiner hors de raison ; et c'étaient toujours les plus minces qui lui devenaient lors les plus sensibles comme étant plus drues et ayant les épines plus déliées. En somme, la fortune aidant, il parvenait encore à faire ce qu'on appelle dans la langue du droit un père de famille diligent : son administration privée, vue de loin et en gros, n'offrait rien que de correct dans son ensemble, et il pouvait s'en féliciter, bien qu'il eût la modestie de ne pas s'en attribuer toute la gloire[1].

Cependant, le soin d'une maison et à la fois une charge au Parlement, c'était là trop de la moitié pour un homme gros des *Essais* et dont le génie arrivait à terme. Aux approches d'une parturition intellectuelle, si misérable qu'elle soit, les plus mondains eux-mêmes éprouvent le besoin impérieux de se relâcher de leur mondanité pour se recueillir un temps sans partage et solliciter dans la retraite la Divinité secourable, le Dieu accoucheur ! S'il en est ainsi des cœurs légers, que ne devait-il pas en être de Montaigne, lui qui vivait de préférence la vue renversée, regardant au dedans de lui, n'ayant affaire qu'à lui, se considérant sans cesse, se contrôlant, se goûtant, se roulant, comme il dit[2], en lui-même, et qui, dans l'enfantement de l'œuvre merveilleuse que nous connaissons,

1. « Quand je considere mes affaires de loing et en gros, je trouve, soit pour n'en avoir la memoire guere exacte, qu'ils sont allez jusques à cette heure en prosperant outre mes comptes et mes raisons. » *Essais*, liv. III, ch. IX.

2. *Ibid.*, liv. II, ch. XVII.

n'était pas de ces indigents à faire appel au Dieu caché pour se contenter d'une aumône? Il lui fallait à discrétion les voix familières de la solitude, il lui fallait tout entière l'oisiveté féconde du contemplateur, sans aucune de ces attaches officielles qui garrottent l'esprit, qui le secouent et le détournent dans l'exercice même de la pensée. Aussi, après quelques hésitations, mais qui n'étaient encore ici qu'un hommage rendu à la mémoire de son père, il résigna sa charge de conseiller[1]. Et, une fois libre envers le monde, il lui pardonnera volontiers et y reviendra souvent, n'étant rien moins que misanthrope et haïssant avant tout la servitude et l'obligation[2]. D'ailleurs, la preuve que chez lui le contemplateur n'excluait pas l'homme sociable, c'est que, quittant la robe du magistrat pour s'affranchir, ce semble, de toute gêne du côté du monde, il s'empressa de la troquer contre l'épée du soldat : épée innocente, si l'on veut, et dont il n'est pas bien sûr qu'il se soit servi[3],

---

1. Il aurait pu résigner sa charge aussitôt après la mort de son père, mais il attendit deux ans : ce ne fut, en effet, que le 24 juillet 1570, lisons-nous dans les registres du Parlement de Bordeaux, que cette résignation eut lieu en faveur de Florimond de Raymond. Sans doute qu'un trop grand empressement à se démettre d'un office qu'il tenait de la main de son père lui eût semblé une sorte d'injure à sa mémoire.

2. « Il y a des naturels particuliers, retirez et internes. Ma forme essentielle est propre à la communication et à la production : je suis tout au dehors et en evidence, nay à la societé et à l'amitié. La solitude que j'ayme et que je presche, ce n'est principallement que ramener à moy mes affections et mes pensées, restreindre et resserrer non mes pas, mais mes desirs et mon soing, resignant la solicitude estrangere et fuyant mortellement la servitude et l'obligation. » *Essais*, liv. III, ch. III.

3. Que Montaigne ait porté l'épée, rien de plus certain : d'abord ses contemporains l'attestent, entre autres Brantôme, qui même plaisante sur la manière dont il la portait; ensuite, le tombeau que Mme de Montaigne fit élever à son mari dans l'église des Feuillants à Bordeaux est celui d'un homme de guerre, avec statue du défunt vêtu de l'armure, le casque et les brassards à ses côtés. Mais que Montaigne se soit servi de l'épée, il serait téméraire de l'affirmer, nul jusqu'ici n'ayant pu dire à quelle occasion. La présomption serait plutôt que, obéissant à la tendance assez commune qui fait que nous nous piquons de ce dont nous sommes

mais qui, ne fût-elle qu'un costume, n'impliquait de sa part, il faut en convenir, aucun parti pris de réclusion absolue.

---

e moins capables, il a cédé à la vanité bourgeoise de jouer au soldat en en revêtant le costume.

Le plus qu'on peut inférer de certains passages des *Essais*, c'est qu'il aurait fait partie, à la suite de la noblesse du Périgord, de quelques-uns de ces nombreux camps volants qui, dans ces temps de guerre civile, couvraient la campagne, par exemple lorsqu'il dit, liv. III, ch. XIII :

« Entre les aspretés de la guerre, (je) compte ces espaisses poussieres dans lesquelles on nous tient enterrez en esté tout le long d'une journée » ; et encore, même chapitre : « Depuis quelques années, aux courvées de la guerre, quand toute la nuict y court, comme il advient communement, aprés cinq ou six heures l'estomac me commence à troubler avec vehemente douleur de teste, et n'arrive poinct au jour sans vomir. Comme les autres s'en vont desjeuner, je m'en vay dormir, et, au partir de là, aussi gay qu'auparavant. »

Mais il ne faut pas oublier que si ces excursions de bandes de volontaires donnaient lieu fréquemment à des rencontres sanglantes, souvent aussi elles n'étaient que de simples promenades militaires, surtout aux époques de trêve ; et c'est à ces époques-là que Montaigne dut évoluer.

En vain, comme preuve d'un exercice sérieux de sa profession militaire, a-t-on objecté le tableau de guerre suivant, chaud d'une note qui semble personnelle :

« Il n'est occupation plaisante comme le militaire : occupation et noble en execution, car la plus forte, genereuse et superbe de toutes les vertus est la vaillance ; et noble en sa cause : il n'est point d'utilité, ny plus juste, ny plus universelle que la protection du repos et grandeur de son pays. La compaignie de tant d'hommes vous plaist, nobles, jeunes, actifs ; la veue ordinaire de tant de spectacles tragiques ; la liberté de cette conversation sans art, et une façon de vie masle et sans ceremonie ; la varieté de mille actions diverses ; cette courageuse harmonie de la musique guerriere, qui vous entretient et eschauffe et les oreilles et l'ame ; l'honneur et noblesse de cet exercice, son aspreté mesme et sa difficulté. Vous vous conviez aux rolles et hazards particuliers selon que vous jugez de leur esclat et de leur importance, et voyez quand la vie mesme y est excusablement employée,

Pulchrumque mori succurrit in armis. »

Essais, liv. III, ch. XIII.

Cette description éloquente est sans doute d'un homme qui a vu, mais non pas d'un homme qui a pratiqué, car elle ne précise rien et sonne creux comme une aspiration ou un regret. Montaigne, en somme, avait mieux à faire que de se dépenser au métier des armes. La plume a aussi sa vaillance, et il est de ses traits qui ne le cèdent à aucun coup d'épée.

Le premier emploi qu'il fit de sa liberté ne fut pas à son profit. Il avait à s'acquitter d'abord d'une dette pieuse contractée depuis sept ans envers lui-même au lit de mort de son ami et pendant sept ans différée, évidemment pour cause de « vacation judiciaire », Montaigne, avons-nous dit, étant de ces délicats à qui il faut les coudées franches et qui n'entreprennent rien qu'à leur aise. Héritier de la bibliothèque et des papiers de La Boëtie, c'est par La Boëtie qu'il devait commencer. Il s'occupa donc avant tout de préparer une édition des principales œuvres de son ami [1], puis il se mit en route pour Paris afin d'en surveiller l'impression.

On était alors en l'an de grâce 1570. Après le traité d'Amboise, après la paix *fourrée* de Longjumeau, la paix *boiteuse et mal assise* de Saint-Germain venait de suspendre pour la troisième fois les hostilités générales entre les calvinistes et les catholiques; les chemins étaient redevenus praticables : le moment paraissait choisi pour une chevauchée de longue haleine. Montaigne, en effet, chevaucha cette fois sans encombre[2], et, arrivé au terme de son voyage, put procéder en toute tranquillité à la bonne impression de l'édition originale des œuvres

1. Il ne donna pas d'abord, dans son édition de 1571, les vers français de La Boëtie; il ne les fit paraître que l'année suivante. Quant au discours de *la Servitude volontaire* du même, bien qu'il l'admirât plus que personne, et que le manuscrit courût le monde depuis longtemps, il laissa à d'autres le soin de le publier, le considérant comme une arme dangereuse à mettre entre les mains des partis, qui pouvaient s'en servir à mauvaise fin et qui, en effet, en firent plus tard une arme de guerre.

2. Les voyageurs n'avaient pas toujours cette bonne chance par ces temps de guerre civile du XVIe siècle, ainsi que Montaigne le raconte de lui-même dans les *Essais*, liv. III, ch. XII : « Une autre fois, me fiant à je ne sçay quelle treve qui venoit d'estre publiée en nos armées, je m'acheminai à un voyage par pays estrangement chatouilleux. Je ne fus pas si tost esventé que voylà trois ou quatre cavalcades de divers lieux pour m'attraper : l'une me joingnit à la troisiesme journée, où je fus chargé par quinze ou vingt gentils-hommes masquez, bien montez et bien armez, suyvis d'une ondée d'argolets. Me voylà pris et rendu, retiré dans l'espais d'une forest voisine, desmonté, devalizé, mes coffres fouillez, ma boyte prise, chevaux et esquipage dispersé à nouveaux maistres... »

de La Boëtie, fréquenter la Cour ou se tenir à l'écart suivant sa fantaisie, vivre enfin, pendant plusieurs mois, de cette vie indépendante de Paris dont il était si passionné appréciateur[1].

Rentré dans son château vers le commencement de l'année 1571, il se recueillit encore quelque temps comme à l'approche d'une grande confession, et enfin, la même année[2], il commençait au jour le jour, quelquefois aussi avec des pauses ou même avec d'assez longs intervalles[3], mais sans jamais le clore et pour ne l'abandonner qu'à sa mort, ce « livre de bonne foy », ces merveilleux mémoires, appelés modestement des *Essais* par leur auteur et qui sont encore aujourd'hui l'Encyclopédie la plus vivante, le Dictionnaire de la conversation le plus aimable que l'on puisse consulter; car, sortis d'une même plume et écrits au souffle d'une imagination sans rivale, ils ont le caractère de l'individualité, la forte unité de l'ensemble en même temps que tout le charme et la variété d'une causerie universelle.

---

1. « Je ne veux pas oublier cecy, que je ne me mutine jamais tant contre la France que je ne regarde Paris de bon œil : elle a mon cueur dés mon enfance; et m'en est advenu comme des choses excellentes : plus j'ay veu depuis d'autres villes belles, plus la beauté de cette-cy peut et gaigne sur mon affection. Je l'ayme par elle mesme, et plus en son propre estre que rechargée de pompe estrangiere; je l'ayme tendrement jusques à ses verrues et à ses taches. Je ne suis François que par cette grande cité, grande en peuples, grande en noblesse de son assiette, mais sur tout grande et incomparable en variété et diversité de commoditez, la gloire de la France et l'un des plus notables ornemens du monde. » *Essais*, liv. III, ch. IX.

2. C'est vers la fin de 1571 que Montaigne a dû commencer les *Essais*. En effet, il dit au chap. XX du Ier livre : « Il n'y a justement que quinze jours que j'ay franchi 39 ans. » Né, comme on se le rappelle, le 28 février 1533, il écrivait donc ce chapitre au mois de mars 1572; et il aurait écrit les premiers vers la fin de l'année précédente, car il dit dans le dernier chapitre du second livre, imprimé en 1580 : « Je me suis envieilly de sept ou huict ans depuis que je commençay. »

3. « Ce fagotage de tant de diverses pieces se faict en cette condition, que je n'y mets la main que lorsqu'une trop lasche oisiveté me presse, et non ailleurs que chez moy. Ainsin il s'est basty à diverses poses et intervalles. » *Ibid.*, liv. II, ch. XXXVII.

Une causerie sur toutes choses, telle est, en effet, l'œuvre que Montaigne devait poursuivre pendant vingt ans et qui, en tant que causerie entreprise avec l'entière bonhomie du *moi*, sans avoir rien de ses prétentions *haïssables*, — n'en déplaise à Pascal! — deviendra, par le respect du fait et l'impartialité des appréciations, une des pages les plus fidèles, sinon la plus éloquente, de l'histoire de l'esprit humain au XVIe siècle. Cela s'entend que, si Montaigne répugne au rôle militant d'avocat, tenu si brillamment avant lui par Rabelais, dans la grande cause de la Renaissance, il s'en constituera volontiers le juge, et que, pour n'être pas homme à passionner les débats, il ne s'en désintéressera pas non plus jusqu'à abdiquer toute manière de voir propre. Sa netteté de vision ne fera ici, au contraire, qu'accentuer sa note personnelle en donnant encore plus de puissance à sa parole, à sa faculté maîtresse de bien dire, de dire fortement et inventivement.

A chaque homme de génie sa tâche dans la représentation complexe des idées dominantes par lesquelles vivent plus ou moins glorieusement les nations aux différentes époques. Age initiateur, âge de transition, le XVIe siècle fut en France plus que partout ailleurs, par la politique néfaste des derniers Valois, une ère de sang et de convulsions terribles. L'heure solennelle avait sonné, l'heure des situations mûres, où le choc devient inévitable entre le passé qui s'immobilise et l'avenir à bout de patience. Un ultramontanisme intraitable avait appelé la Réforme; le souffle libre des républiques antiques, sorti des ruines de Constantinople et répandu en Europe, ne pouvait longtemps être contenu dans les bornes étroites de la discipline ecclésiastique du moyen âge. Il fallait prendre parti : Luther porta le premier coup et l'Allemagne se fit protestante; l'Espagne, terrorisée, recula devant l'Inquisition et resta sous le joug de l'Église; plus tard l'Angleterre et les autres pays du Nord devaient se prononcer et arriver à une conclusion. Seule, la France, par l'hésitation de ses gouvernants, qui flottèrent entre une demi-tolérance et des persécutions atroces,

qui ne surent ni se rallier entièrement à Rome, ni s'en détacher tout à fait, devint le champ de bataille désigné où les religions se donnèrent carrière et vidèrent tout au long leur querelle, laquelle encore n'aboutit qu'à une transaction, à l'édit de Nantes, conclu de guerre lasse et ayant laissé subsister l'équivoque.

Mais cette ère sanglante avait débuté comme une idylle, comme une préface de l'âge d'or; — la Renaissance n'avait-elle pas été patronnée d'abord par les papes et bercée dans le giron de l'Église, qui avait cru pouvoir la diriger toujours à son gré? — Elle eut donc aussi chez nous sa période de jeunesse, son âge blond, l'âge où domine la foi et où les espérances s'affirment. Il avait été réservé à Rabelais et à Calvin de traduire ces débuts heureux, quoique vite assombris et traversés de sinistres lueurs. L'orage éclata, enveloppant presque toute la dernière moitié du siècle; et c'est en plein cataclysme, au milieu d'une confusion qui semblait menacer du chaos, que, pour sa part, il incomba à Montaigne de résumer la situation et de dire en quelque sorte le mot de la fin.

Dans une crise semblable, le dernier mot aurait pu être un cri de désespoir : soit une négation amère du progrès humain providentiel, soit encore, sinon en même temps, un appel suprême à un retour vers le passé, au salut par l'écrasement définitif de la raison devant l'Église. Certes le côté tragique aurait gagné à ces explosions du sentiment : l'homme qui se jette résolûment en avant ou qui répudie l'avenir avec la même énergie s'impose autrement à l'imagination que celui qui cherche son équilibre entre les deux termes. Mais l'heure des grands partis était passée, et c'est d'équilibre qu'il s'agissait alors, d'un moyen terme à trouver qui, sous peine de mort, conciliât les extrêmes. Mieux valait donc encore entrer dans l'effacement d'un rôle de conciliateur et devenir l'homme de la situation, que de donner bruyamment à côté dans un rôle à caractère et de n'être plus qu'une brillante individualité en dehors, que le représentant attardé d'un autre âge.

Du même âge, si l'on veut. Mais quelle différence des fraîches énergies du matin encore baigné d'aurore aux lassitudes et à la poussière du soir, alors que la nuit tombe et que la lutte du jour en se prolongeant menace la sécurité du lendemain! Ne serait-ce pas maintenant l'heure de la trêve? l'heure, au moins, de compter ses morts? Et, en présence de tant de sang répandu, de tous ces cadavres amoncelés des deux parts, sans coup décisif jamais porté, sans prévision justifiée dans l'un ou dans l'autre camp d'une dernière victoire prochaine, pourquoi, au lieu d'une trêve, ne pas conclure tout de suite la paix? Les bases d'une conciliation sont-elles donc si difficiles à asseoir, dans l'état d'impuissance réciproque où en sont réduits les partis? Quoi! d'aucun côté on ne peut se réclamer du triomphe final, et chacun persisterait encore dans des prétentions radicales! Chacun est donc bien sûr d'être le champion exclusif de la bonne cause! Et si la vérité était chez l'adversaire? ou plutôt, si elle n'était ni là ni ici; qu'elle fût au-dessus, comme il arrive d'ordinaire dans les conflits humains? La question vaut qu'on s'y arrête : le doute est parfois le commencement de la sagesse, et on n'a que faire d'une devise héroïque là où un *Que sais-je?* opportun vient répondre exactement à la nécessité présente.

Là se place Montaigne, dans ce rôle de conciliateur, qui était alors le seul à jouer et que seul alors il pouvait jouer. Il ne fallait pour cette fin ni un pur érudit comme Amyot, ni un professeur comme Ramus, ni même un avocat comme Bodin : l'étude, l'école, le barreau, autant de centres d'où l'on dogmatise plus ou moins sous des formes différentes. La voix écoutée devait être celle de l'homme placé en dehors de toute profession, de l'homme du monde parlant le langage du monde avec une supériorité, il est vrai, et un génie d'invention encore inconnus, mais n'en faisant pas moins appel à tous, dans le langage profane de tous, sur les graves matières confisquées jusque-là par les savants et réservées par eux au huis clos de la discussion. Il était bon aussi qu'au demi-sourire du sage, ce

causeur aimable joignît une pointe d'ironie et comme un semblant d'égoïsme : cela était, dans l'état des esprits, pour le faire accepter de chacun et pour convaincre de son entière impartialité. N'est-ce pas là, dans les grandes lignes, le portrait que Montaigne a laissé de lui-même? Voyons.

« C'est moy que je peins... Je suis moy-mesme la matiere de mon livre », commence-t-il par dire dans la préface, et, précisant davantage, il ajoute plus loin : « Ce ne sont mes gestes que j'escris, c'est moy, c'est mon essence[1]. » Dernière déclaration qui vient rassurer sur ce que la première pouvait faire craindre de trop personnel. C'est moins, en effet, la peinture de l'homme individuel que Montaigne s'est proposé de faire, avec ses particularités, ses accidents d'existence, ses petites exceptions presque toujours interprétées à vanité, que l'étude en sa personne non de ce qui nous différencie, mais de ce qui nous rapproche de nos semblables; en d'autres termes, s'il se cantonne en lui-même, s'il se fait centre, ce n'est point par orgueil, c'est simplement parce qu'il a su retrouver tous les hommes dans l'homme, atteindre toute l'espèce dans l'individu — l'homme n'est-il pas un microcosme, comme l'a défini Aristote[2]? — Cette acuité de vision intuitive, il ne s'en servira pas au moins pour professer, pour déduire toute une philosophie transcendante. Il est bien incapable d'un tel effort! puis il n'a pas cette ambition. La sienne est de vivre mollement la vie « pour la vivre au double des autres ». Il ne veut rien qui lui coûte[3]; et il aurait tort de faire violence à sa nature, puisque son épicuréisme est celui du sage, à qui il ne suffit pas de jouir, à qui il faut encore le secret de son bonheur. Ce secret, hélas! c'est que l'homme est « un subject

1. *Essais*, liv. II, ch. VI. (Édition de 1595.)

2. Montaigne a dit lui-même : « Chaque homme porte la forme entiere de l'humaine condition. » *Ibid.*, liv. III, ch. II.

3. « La gloire, voire celle des quatre fils Aymon, est trop cher achetée à un homme de mon humeur, si elle luy couste trois bons accez de cholique. » *Ibid.*, liv. II, ch. XXXVII.

merveilleusement vain, divers et ondoyant », et qu' « il est malaisé d'y fonder et establir jugement constant et uniforme »; c'est que « nostre façon ordinaire est d'aller après les inclinations de nostre apetit, à gauche, à dextre, contre-mont, contre-bas, selon que le vent des occasions nous emporte », rien n'étant « si soupple et erratique que nostre entendement, soulier de Theramenes bon à tous pieds ». Bref, « l'homme n'est en tout et partout que rapiessèment et bigarrure... Nous sommes tout de lopins et d'une contexture si monstrueuse et si diverse que chaque piece, chaque moment faict son jeu; et se trouve autant de difference de nous à nous-mesmes que de nous à autruy. » Aussi « nous ne dirons jamais assez d'injures au desreglement de nostre esprit », et « nous ne pouvons jamais estre assez mesprisez selon nostre merite[1] ».

Conclusion : une profonde misanthropie? Point du tout; Montaigne « ayme la vie et la cultive, telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroier ». Un incurable scepticisme? Pas davantage; le doute, poussé au noir, n'est pas dans son tempérament; pour lui, la philosophie a des aspects moins sombres : « Qui me l'a masquée, s'écrie-t-il, de ce faux visage pasle et hideux? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoué et, à

---

1. Corroborons ces extraits par la citation suivante, qui est d'une note plus intime :

« Non seulement le vent des accidens me remue selon son inclination, mais en outre je me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture; et qui y regarde primement ne se trouve guere deux fois en mesme estat. Je donne à mon ame tantost un visage, tantost un autre, selon le costé où je la couche. Si je parle diversement de moy, c'est que je regarde diversement. Toutes les contrarietez s'y trouvent, selon quelque tour et en quelque façon. Honteux, insolent; bavard, taciturne; laborieux, delicat; ingenieux, hebeté; chagrin, debonnaire; menteur, veritable : tout cela, je le vois en moy aucunement, selon que je me vire; et quiconque s'estudie bien attentifvement trouve en soy, voire en son jugement mesme, cette volubilité et discordance. Je n'ay rien à dire de moy entierement, simplement et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot. *Distinguo* est le plus universel membre de ma logique. » *Essais*, liv. II, ch. 1er.

peu que je ne die, follastre. Elle ne presche que feste et bon temps : une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son giste. » Quoi donc alors? Rien que la satisfaction personnelle d'être arrivé à la découverte d'une vérité qui, il est vrai, si elle ne flatte pas notre amour-propre, n'est pas faite toutefois pour nous décourager absolument : car, à tout prendre, s'il nous est difficile d'asseoir nos jugements d'une assiette fixe; si « nos actions se contredisent communement de si estrange façon qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique », c'est sans doute que « nostre fin estant en l'autre monde, il n'y a point de fin ici bas en nos inquisitions », et que l'âme y est « tousjours en apprentissage et en epreuve ». Ce qu'il y a de certain, du moins, c'est qu'il ne nous est pas donné sur la terre, « cette branloire perenne où tout branle sans cesse et du branle public et de son branle propre, et où la constance mesme n'est qu'un branle plus languissant », il ne nous y est pas donné, disons-nous, de « connoistre les choses par la force et selon la loy de leur essence ». L'être nous échappant, nous en sommes donc réduits à « peindre le passage », c'est-à-dire la variété, le changement, les contradictions apparentes. Malheureusement, il est rare que nous nous renfermions dans la modestie du rôle que la nature nous a assigné : l'absolu nous tente, nous voulons échapper à l'homme, et il arrive que, « au lieu de nous transformer en anges, nous nous transformons en bestes[1] », selon l'expression même de Montaigne, expression dont Pascal a fait son profit. Convenons donc franchement de notre impuissance à connaître en réalité des choses, n'accordons à nos imaginations que l'importance qui leur est due, et que le dernier terme de notre sagesse soit l'aveu même de notre ignorance et de notre vanité. Dire : *Oui,* c'est téméraire; dire : *Non,* c'est encore affirmer; *Que sais-je?* est la vraie formule qui ne nous engage pas *ultra vires,* autrement dit par delà l'humain.

---

1. *Essais,* liv. III, ch. XIII.

Cela est du scepticisme, soit; mais, en tout cas, ce n'est que le scepticisme de la prudence et de l'observation impartiale, un scepticisme à la Socrate, éminemment propre à nous garantir contre le dogmatisme des doctrinaires, en nous ramenant avant tout à l'étude de l'homme intime, au *Connais-toi toi-même* du philosophe grec.

Nous ne saurions trop le répéter, Montaigne n'a pas eu d'autre visée que celle de s'examiner curieusement et de se connaître[1]. Les lettres mêmes, qu'il a cultivées avec tant d'éclat, n'ont été pour lui qu'une distraction préférée[2]; il cherchait surtout dans les livres ce qui a trait à l'homme pour en tirer des témoignages à l'appui de ses propres observations psychologiques[3], comme il appert des nombreuses citations dont il corrobore chacune de ses thèses. Il était ainsi, et il aurait été fâché qu'on se méprît sur son compte, « qu'on se pipât en lui », suivant sa forte expression. « Je vis du jour à la journée, disait-il, et, parlant en reverence, je ne vis que pour moy, mes desseins se terminent là. » Parole d'égoïste, si l'on s'en tient à la lettre; au fond, pure réserve, façons d'amateur qui a bien le tempérament de l'écrivain, mais qui ne se croit pas assez du métier pour s'imposer au public et qui se retranche derrière sa personnalité, la seule qu'il prétende avoir voulu mettre en cause.

Cela entendu, on comprend l'action que devait avoir la parole imagée, l'expression savoureuse, toute cette langue

---

1. « Je m'estudie plus qu'autre subject : c'est ma metaphisique, c'est ma phisique... J'aymerois mieux m'entendre bien en moy qu'en Platon. » *Essais*, liv. III, ch. XIII.

2. « De m'estre rongé les ongles à l'estude de Platon ou d'Aristote, ou opiniatré aprés quelque science solide, je ne l'ay jamais faict : ce n'est pas mon occupation. » *Ibid.*, liv. I, ch. XXVI.

3. « Il n'est rien pourquoy je me vueille rompre la teste, non pas pour la science mesme, de quelque grand pris qu'elle soit. Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si j'estudie, je n'y cherche que la science qui traicte de la connoissance de moy mesmes. » *Ibid.*, liv. II, ch. X.

créée à son usage, d'un homme en apparence si parfaitement retiré d'autrui, alors que l'occasion l'amenait à dire son mot sur les choses du temps. Et l'occasion naissait à chaque page : « car, de se tenir chancelant et metis aux troubles de son pays et en une division publique », non plus qu'en toutes choses, il ne le trouvait « ny bon ny honneste » ; il voulait « qu'on prît party », ne fût-ce que pour affirmer « qu'on ne sçavoit rien » ; et lors il se prononçait plus éloquemment que personne, étant doué, de l'aveu même de Voltaire, d'une vivacité d'impression qui n'a peut-être pas eu d'égale, et ajoutons, d'un bonheur de langage, d'un pittoresque, d'un imprévu, d'un trouvé dans l'expression, à nous rendre fades toute la polissure et la perfection de notre phraséologie moderne.

Ainsi, en politique, quoique ce ne fût pas là précisément « de son gibier », il avait été témoin de trop de bouleversements et il se voyait, chaque jour, trop exposé dans sa retraite aux accidents de la guerre civile[1], pour que ses instincts de solitaire ne fissent pas de lui un conservateur déclaré. Les penseurs s'accommodent généralement mal des révolutions effectives, lors même qu'elles sont l'application de leurs théories les plus caressées : de la révolution dans l'idée à la révolution dans le fait, il y a souvent place pour deux hommes différents, dont le premier renie volontiers le second comme étant un zélateur indiscret et un perturbateur de l'ordre social et du repos privé. Ces deux hommes se retrouvent également chez Montaigne, à un degré ou, pour le moins, avec des conséquences qu'il ne soupçonnait peut-être pas. C'est très-bien de faire, comme il le conseille, deux parts de sa vie : « de se ranger, au dehors, au modele commun, et, au dedans, de retirer son ame de la presse et de la tenir en liberté et puissance de juger librement des choses ». Encore faut-il, pour

1. Voir, notamment, le passage où il raconte que la franchise de sa physionomie sauva son château d'un pillage prémédité. *Essais*, liv. III, ch. XII.

que ces sortes de marché tiennent, que l'homme du dedans, le libre-penseur « de l'arriere-boutique », ne soit pas en contradiction formelle avec l'homme du dehors, avec le très humble serviteur des institutions existantes. L'accord rompu, le public sait bien à qui entendre ; il ne se trompera pas dans cette partition à deux voix pour démêler la note sentie de la note convenue, de la note de circonstance. Que Montaigne, « desgouté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte, pour en avoir veu des effets trés dommageables », se demande « s'il se peut trouver si evident profit au changement d'une loy receue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer », et dise avec force : « Les loix se maintiennent en credit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont loix : c'est le fondement mystique de leur auctorité, elles n'en ont point d'autre ; et quiconque obeit à la loy parce qu'elle est juste ne luy obeit pas justement par où il doibt » ; il n'en porte pas moins la plus grave atteinte à la majesté du pouvoir établi, auquel il déclare hautement se rallier, lorsque, à la même heure, parlant privément des princes, il leur attribue tous les défauts de notre nature, avec cette circonstance aggravante que, voulant aussi légèrement que nous, ils peuvent davantage. « Les âmes des empereurs et des savatiers, dit-il, sont jettées à mesme moule. Considerant l'importance des actions des princes et leur pois, nous nous persuadons qu'elles soyent produites par quelques causes aussi poisantes et importantes. Nous nous trompons : ils sont poussez et retirez en leurs mouvemens par les mesmes ressors que nous sommes aux nostres. La mesme raison qui nous faict tanser avec un voisin dresse entre les princes une guerre ; la mesme raison qui nous faict foïter un laquais, tombant en un roy, luy faict ruiner une nation entiere. » Mais, du moins, le pacte qui lie les sujets au souverain, s'il n'a pas pour base le respect, doit-il sa vertu à des considérations d'intérêt ? Écoutons la réponse : « En nos actions accoustumées, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu vois grimpant contremont les ruines de

ce mur, furieux et hors de soy, en bute de tant de harquebuzades; et cet autre tout cicatricé, transi et pasle de faim, deliberé de crever plutost que de luy ouvrir la porte, penses-tu qu'ils y soyent pour eux? Pour tel, à l'adventure, qu'ils ne virent onques et qui ne se donne aucune peine de leur faict, plongé cependant en l'oysiveté et aux delices. » Qu'invoquant après cela la raison d'État, Montaigne vienne dire des rois : « Toute inclination et soubmission leur est deuë, sauf celle de l'entendement; ma raison n'est pas duite à se courber et flechir, ce sont mes genoux »; ces génuflexions, d'où l'âme est absente, sont la négation même du culte de la royauté.

La religion, au XVIe siècle, était trop connexe à la politique pour que, partisan de l'autorité constituée, Montaigne ne tînt pas également pour le Catholicisme officiel contre la Réforme, même tolérée. Sous prétexte de défendre celui-là contre les nouveautés dangereuses mises en crédit par Luther et de confondre l'orgueil humain, source de toute révolte, on sait à quelle hauteur d'éloquence il s'est élevé dans sa paraphrase de la *Théologie naturelle de Raimond Sebond,* soit que, mettant l'homme face à face avec l'univers, il lui demande si c'est pour sa commodité et son service qu'ont été établis et se continuent durant les siècles « ce bransle admirable de la voute celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulans si fierement sur sa teste et les mouvemens espouvantables de cette mer infinie »; soit que, nous ravalant aux animaux, il nous défie de produire nos titres de supériorité sur eux et de les trouver non pas même dans le dernier effort de la raison humaine, dans la philosophie, amas d'incertitudes et de contradictions, « poësie sophistiquée, tintamarre de cervelles ». Mais ce sont là des arguments de sentiment qui, s'ils ont leur valeur en tant qu'ils brident les masses et les retiennent sous le joug de la foi, n'infirment en rien les droits imprescriptibles de la raison à poursuivre par la science, même au prix de chutes ridicules ou funestes, la solution des grands problèmes que les mystiques attendent de la révélation. Et cela est vrai aussi au fond pour

Montaigne, quoi qu'il en dise. Il avait entrepris la traduction de la *Théologie* de Sebond sur l'ordre de son père; il y trouva des motifs à des mouvements oratoires et, l'artiste venant au secours du bourgeois timoré, il ne manqua pas à envelopper dans la même réprobation et les schismatiques et les fauteurs de rébellion, tous ceux qui, au nom de l'entendement individuel, arrivent à ébranler les bases de l'État et à compromettre la paix publique. « Le moyen que je prens, s'écrie-t-il, pour rabatre cette frenaisie et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise de l'homme; leur arracher des poings les chetives armes de leur raison; leur faire baisser la teste et mordre la terre soubs l'authorité et reverance de la majesté divine. C'est à elle seule qu'apartient la science et la sapience; elle seule qui peut estimer de soy quelque chose et à qui nous desrobons ce que nous nous comptons et ce que nous nous prisons. » Il a beau venir dire encore, à l'appui de sa thèse, qu'il n'est qu'une religion vraie au monde, la religion catholique, et que les plus excellents hommes de l'antiquité, comme Socrate et Caton, ont été vertueux en vain et inutilement pour avoir ignoré le Dieu véritable, on a peine à concilier ces déclarations, toutes de prudence, avec la réserve qu'il a déjà faite du for intérieur et avec d'autres déclarations comme celle-ci : « Nous ne recevons nostre religion qu'à nostre façon et par nos mains, et non autrement que les autres religions se reçoyvent. Nous nous sommes rencontrez au païs où elle estoit en usage; ou nous regardons son ancienneté ou l'authorité des hommes qui l'ont maintenue, ou creignons les menaces qu'ell' attache aux mescreans, ou suyvons ses promesses. Une autre religion, d'autres tesmoings, pareilles promesses et menaces nous pourroyent imprimer par mesme voye une croyance contraire. *Nous sommes chrestiens, à mesme titre que nous sommes Perigordins ou Alemans.* » Que pourrait-on articuler de plus fort en faveur de la légitimité de chaque religion,

puisque l'on avoue qu'aucune ne s'impose invinciblement et que c'est au hasard de la naissance que nous sommes redevables de celle que nous pratiquons? Concluons donc hardiment avec Montaigne contre Montaigne même[1] à l'adoration valable de la Divinité, sous quelque forme sincère que cette adoration se produise, autrement dit, à la liberté de conscience, qui était au fond du grand mouvement du XVIe siècle et qui devait obtenir une première satisfaction sérieuse à l'avènement de Henri IV.

Outre la religion et la politique, le XVIe siècle, en France, s'est compliqué d'un troisième élément qui a grandement influé sur les deux autres : nous voulons parler des lettres, auxquelles la diffusion récente des chefs-d'œuvre de l'antiquité venait d'insuffler une vie nouvelle, de procurer une *renaissance,* selon le mot qui a servi à caractériser le siècle. Quoique les lettres en elles-mêmes ne fussent pas, ainsi que nous l'avons dit, la principale affaire de Montaigne, et qu'il les aimât moins pour leur propre beauté que pour l'appoint qu'il en tirait à ses réflexions personnelles, son éducation première, son goût pour l'observation, son génie propre d'écrivain, tout le portait vers ces grands modèles de Rome et de la Grèce, les seuls alors à mettre en compte, offrant, sous la transparence de langues parfaites, les profondeurs idéales d'immenses civilisations disparues : double profit pour un idiome en labeur et une civilisation encore mineure. On le voit bien à l'abondance extraordinaire de citations anciennes qu'il a répandues dans les *Essais,* à sa connaissance intime du latin dont il s'est

1. La preuve qu'il n'aurait pas demandé mieux que de s'arranger, le cas échéant, résulte des lignes suivantes : « A la verité, et ne crains point de l'advouer, je porterois facilement au besoing une chandelle à S. Michel, l'autre à son serpent, suivant le dessein de la vieille; je suivray le bon party jusques au feu, mais exclusivement si je puis. Que Montaigne s'engouffre quant et la ruyne publique, si besoin est; mais s'il n'est pas besoin et s'il ne sert, je sçauray bon gré à la fortune qu'il se sauve; et autant que mon devoir me donne de corde, je l'employe à sa conservation. » *Essais,* liv. III, ch. 1er.

approprié les plus riches qualités de style, à l'originalité et à la sûreté de jugement avec lesquelles il apprécie les grands écrivains de l'antiquité, par exemple, lorsqu'il compare Sénèque et Plutarque, ses deux auteurs favoris, ayant tous deux « cette notable commodité pour son humeur qu'ils traitent la science à pieces décousues », l'un « plein de pointes et de saillies », l'autre « de choses », celui-là, qui « vous eschauffe plus et vous esmeut », celui-ci, qui « vous contente davantage et vous paye mieux », l'un, qui « nous guide », l'autre, qui « nous pousse » ; ou bien lorsque, parlant de Cicéron, dont le génie tout contraire n'allait pas au sien, il dit non sans raison, mais avec une pointe d'injustice, que ses ouvrages « languissent autour du pot » ; que ce qu'il a « de vif et de mouelle est estouffé par la longueur de ses apprets » : car lui, Montaigne, il n'aime que les discours « qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte », il ne veut pas « qu'on employe le tems à le rendre attantif », il arrive « tout preparé dés le logis » ; il ne lui faut point « d'alechement ny de saulce », il « mange bien la viande toute crue ». Bref, il avoue, nonobstant la restriction que nous lui avons entendu faire au nom de la religion, que « les escrits des anciens, — il entend les bons escrits, pleins et solides, — le tentent et le remuent quasi où ils veulent » ; que « celuy qu'il oit luy semble tousjours le plus roide », et qu' « il les trouve avoir raison chacun à son tour, quoy qu'ils se contrarient ». C'est-à-dire que Montaigne était acquis aux idées d'humanité, de tolérance[1], de vertu civile[2], à tout ce que le contact de l'anti-

---

1. A une époque de bon plaisir, d'inquisition et de tortures, il a dit : « C'est mettre ses conjectures à bien haut pris que d'en faire cuire un homme tout vif. » *Essais*, liv. III, ch. XI.

Et encore : « C'est une dangereuse invention que celle des gehenes, et semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité. » *Ibid.*, liv. II, ch. V. « Quant à moy, en la justice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté. » *Ibid.*, ch. XI.

2. Qui plus que lui a admiré les grands citoyens, qu'ils eussent nom

quité avait développé soudain d'amour de lumière terrestre et d'hostilité contre les superstitions[1] et la pédanterie[2] du moyen âge. Seulement, il vivait dans la défiance de ces choses parce que, suivant la loi fatale des transitions, elles avaient été interprétées à mauvaise fin : il ne croyait plus pour le présent à leur pratique bienfaisante, à leur vulgarisation heureuse; en un mot, sans renier le progrès, il en était arrivé à le dénoncer comme inopportun, et c'est en quoi il se sépare de l'esprit de la Renaissance, de même que nous l'avons vu se séparer, pour des causes semblables, de l'esprit de la Réforme, en rejetant la liberté des cultes après avoir admis la liberté de conscience.

Où est le mal? Qui donc s'avisera de lui imputer à blâme

Socrate, Épaminondas ou L'Hospital? Morts ou vivants, ils étaient tous ses amis, et c'est des morts surtout qu'il parlait le plus affectueusement, parce que sa louange n'était pas gênée. « J'ay attaqué cent querelles, dit-il, pour la deffence de Pompeius et pour la cause de Brutus. Cette accointance dure encore entre nous... Ce seroit ingratitude de mespriser les reliques et images de tant d'honnestes hommes et si valeureux, que j'ay veu vivre et mourir, et qui nous donnent tant de bonnes instructions par leur exemple, si nous les sçavions suivre. » *Essais*, liv. III, ch. IX.

1. « Il y a du mal'heur d'en estre là, que la meilleure touche de la verité, ce soit la multitude des croians en une presse où les fols surpassent de tant les sages en nombre... Jusques à cette heure, tous ces miracles et evenemens estranges se cachent devant moy. Je n'ay veu monstre et miracle au monde plus exprés que moymesme. » *Ibid.*, ch. XI.

« Quant les vignes gelent en mon village, mon prebstre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, et juge que la pepie en tienne des-jà les cannibales. » *Ibid.*, liv. I, ch. XXVI.

2. Avec quelle verve n'a-t-il pas daubé ces *latineurs* de collège dont toute la science n'est que babil, et qui s'évertuent à faire de leurs écoliers des ânes chargés de livres! Sortant de leurs mains, le disciple sait encore dire : « Cicéron s'exprime ainsi; Voilà l'opinion de Platon; Ce sont les mots mesmes d'Aristote. » Mais lui, que dit-il? qu'opine-t-il? que juge-t-il? Autant en ferait bien un perroquet. Voire mais, en dehors de l'école et avec les seules ressources de l'entendement, comment s'en tirera-t-il si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme? « Le jambon fait boire, le boire désaltère, par quoi le jambon désaltère... »

Voir les chapitres sur le *Pedantisme* et l'*Institution des enfans*.

cette dualité flagrante de la personne humaine, dans un temps où le bouleversement de la société autorisait cette réserve de l'homme intime en regard de cet abandon de l'homme extérieur? Certes Montaigne ne se pique point d'héroïsme [1]; d'aucuns même pourraient prétendre qu'il manque de caractère. A ses circonspections on oppose les vaillances de Rabelais, à ses doutes les affirmations de Calvin; on se plaît à relever autour de lui tout ce qui a porté la marque du courage et de la volonté pour lui en dresser comme un acte d'accusation. Mais qui ne voit que, venu tard dans le siècle, à la date des désillusions et des mécomptes et alors que la persévérance dans la foi pouvait passer pour de l'aveuglement, il emprunte son originalité de son indécision même, qui n'est autre que celle de l'époque? Quand, également fatigués de la lutte, les partis ont des retours de conscience et se prennent à douter de leurs plus fermes convictions, quel meilleur arbitre qu'un maître douteur pour ramener les prétentions de chacun à leur valeur respective et les réduire à la modestie d'un compromis?

Arbitrage tout moral, d'ailleurs, et de déduction! Car Montaigne n'est point de ces officieux qui offrent leurs services; il est même de ceux qu'on ne songe point à solliciter, parce qu'on sait trop qu'ils exciperaient de leur incompétence. Mais il est l'homme dont on tire le trait de lumière, le mot révélateur, la phrase lapidaire et épigraphique qui sert de thème et soutient le discours. Sa vraie autorité, en effet, est moins dans les appréciations topiques qu'il a pu émettre, en passant, sur des actualités littéraires, politiques, religieuses ou autres, que dans l'essence même de son œuvre, dans l'esprit qui s'en dégage : esprit de sincérité et d'investigation hardie, appliqué à l'étude particulière de la personne et, en quelque sorte, à des vérités d'un ordre purement autopsychologique, mais,

---

1. Il n'a pas craint de dire : « En quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fût-ce soubs la peau d'un veau, je ne suis pas home qui y reculasse. » *Essais*, liv. I, ch. xx.

néanmoins, trop absolues dans leur relativité apparente et trop marquées au coin de l'ouvrier pour qu'on ne les ait pas transportées, par généralisation, de l'individu à l'homme et de l'homme à la société. C'est que, sous ses allures vagabondes, Montaigne obéit à un mot d'ordre, qui est celui du siècle : l'affranchissement de la pensée. Son indiscipline cache une méthode, s'il nous est permis d'employer ce mot à une époque où la chose qu'il représente n'existait pas encore. Et, nous risquant davantage, nous oserions dire que cette méthode est celle dont la science vit aujourd'hui et qu'elle pousse à l'extrême, la méthode expérimentale, celle qui rompt avec la tradition, méconnaît le dogme, rejette toute formule *a priori*, pour n'admettre que l'autorité du fait, que le témoignage du phénomène pris sur l'heure et analysé tout chaud. Nulle trace, bien entendu, dans les *Essais*, de ce dogmatisme d'un nouveau genre ; on ne débute pas d'ordinaire par les exagérations d'un système. Cette rigueur de l'enquête matérielle, ces férocités modernes d'anatomiste, toute cette prédominance souveraine du fait sur l'idée est d'une école et non de la vérité. La vérité, au XVIe siècle, au sortir de cette autre école non moins exclusive d'idéalisme religieux qui a étreint tout le moyen âge, était dans un sage retour à l'homme et à la nature. Il importait alors, — qu'on nous permette l'expression, — de se relâcher de Dieu pour son œuvre, ce qui était encore lui rester fidèle. Au surplus, il est dans l'ordre éternel de passer du sentiment à la réflexion, de chercher à comprendre après s'être contenté de croire ; et le temps était venu de revendiquer les droits de la raison et de préparer la voie aux laborieuses conquêtes de l'intelligence.

Montaigne fut un de ces précurseurs, et il est le premier depuis l'antiquité, qui, s'inspirant de Socrate, a remis en honneur dans le monde le doute philosophique, principe du raisonnement expérimental. Cette gloire, croyons-nous, revenait de droit à un causeur, à un de ces dilettanti de la science qui ne songent pas à parler pour l'auditoire ; elle eût juré tombant à

un docteur comme Pierre Charron, l'arrangeur systématique, pour ne pas dire l'ordonnateur funèbre, des libres fantaisies des *Essais*, qui se piquait de professer la sagesse là où son maître s'était borné à être sage. Le doute, en effet, est chose aimable tenant du sourire, mais tournant vite au rictus et à la négation morose dès qu'on cherche à le mettre en ordre, aussitôt qu'on en vient à pédanter dans les règles. Fait pour bonne part d'ironie, il procède volontiers par réticence, dégageant le présent sans condamner le passé, tout en réservant l'avenir. Sa caractéristique est une tendance marquée à mettre sans cesse l'esprit hors de cause, afin de lui ménager toujours la plus grande somme possible de liberté et d'initiative. Tel il est chez Montaigne, avec une nuance de bonhomie qui ne doit pas faire prendre le change sur l'entière candeur dont on gratifie habituellement l'auteur des *Essais*. La bonne foi s'assaisonne fort bien d'un grain de malice; et souvent la parfaite innocence n'est que la parfaite ignorance, quand elle n'est pas la parfaite bêtise. Celui qui a dit si finement, parlant des sauvages, après le parallèle, non précisément à leur désavantage, qu'il venait de faire de leurs mœurs avec les nôtres : « Tout cela ne va pas trop mal; mais quoy! ils ne portent point de hauts de chausses »; — qui a dit encore : « Les princes me font assez de bien quand ils ne me font pas de mal », déclaration que nous retrouvons plus tard dans la bouche malicieuse du Figaro de Beaumarchais; — et encore : « C'est le desjeuner d'un petit ver que le cœur et la vie d'un grand et triumphant empereur », apophthegme d'une ironie saisissante dont s'est inspiré Shaskspeare dans *Hamlet;* ou enfin : « Tel a esté miraculeux au monde auquel sa femme et son valet n'ont rien veu seulement de louable », d'où le proverbe satirique : *Nul n'est un grand homme pour son valet de chambre;* celui, disons-nous, qui a proféré de telles paroles, entre cent autres du même esprit, ne saurait être rangé parmi les candides. Mais son doute n'est point amer : s'il a parfois le trait qui pince, il ne va jamais jusqu'au sarcasme qui déchire,

et il tomberait encore moins dans la plaisanterie qui énerve et dissout. En définitive, doute sain, doute robuste, né du bon sens et se renfermant dans les limites du bon sens. Le problème de l'existence est si complexe qu'il y a sagesse à ne l'aborder qu'avec circonspection et à s'en tenir aux solutions nettes. Cette prudence nous laisse sur la terre, il est vrai, mais pourquoi anticiper le ciel? Que de loin en loin un sublime malade comme Pascal rompe l'équilibre et exalte le but, cela est bon, car c'est le but qui explique la route et il importe de ne pas le perdre de vue; mais il est de chaque jour de s'accommoder du voyage, d'abord en en acceptant pleinement la nécessité, puis donc en se gardant des impatiences, en réagissant contre les lassitudes et, sans jamais répudier sa part dans la fortune commune, en se préparant à tous événements et en tenant toujours haut son cœur, quelque chose qui arrive. Montaigne est le sage qui, prêchant d'exemple, nous convie à la modération en toutes choses. Son livre, ou plutôt son journal, s'il n'est pas le code des héros ni le bréviaire des saints, est le conseiller de tout le monde, nous entendons de tous les délicats, de ceux qui se plaisent avec Horace et La Fontaine et qui n'acceptent de leçons de tempérance que de la bouche du maître: car la mesure elle-même comporte un idéal; son écueil est dans la fadeur, et qui s'en tient aux couleurs honnêtes pour la peinture des vertus privées risque fort d'émasculer la morale à l'usage des impuissants.

Ce serait ici le lieu, pour clore notre étude sur le génie de Montaigne, de caresser en amoureux une longue analyse de la langue si touffue, si originale, des *Essais*. Malheureusement, aujourd'hui, c'est un champ où il ne reste même plus à glaner, et le goût du lecteur répugne aux admirations réchauffées. Néanmoins comment ne point parler style quand il s'agit de Montaigne? Chez lui la forme est maîtresse, il lui doit son immortalité. Sa parole a le son, la couleur, la verdeur à la fois et la succulence d'un verbe arraché tout vif à la confusion des langues et reforgé à neuf dans le cerveau d'un homme pour

l'unique besoin de sa pensée. Aussi, quel accord de l'un et de l'autre! On chercherait en vain à séparer l'homme de l'auteur; et, comme celui-là est l'imagination, le naturel et la franchise en personne, celui-ci participe des mêmes qualités [1], et le mot de Buffon, cette fois, se trouve réalisé de tous points : le style des *Essais* est bien Montaigne même, Montaigne tout entier, qui avait regret que les lois de la décence ne lui permissent pas de se montrer « nud » et qui « s'estoit ordonné d'oser dire tout ce qu'il osoit faire ». On peut lire *les Confessions* et sortir en curieux de l'intimité de Rousseau; il est impossible de fermer les *Essais* sans se séparer de Montaigne comme d'un ami. Cela ne tient pas seulement à des différences de caractère, à des questions délicates de moralité, lesquelles ne sont pas toujours des obstacles aux affinités électives. Il est une raison plus déterminante dans la cordialité de l'accueil. L'abandon provoque infailliblement l'abandon; et ici l'un se livre, l'autre ne fait que se laisser voir. Rousseau avoue tout

---

1. On peut appliquer à Montaigne ce qu'il avoue de ses préférences en matière de langage : « Il en est de si sots qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieuë pour courir aprés un beau mot. Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suyvre; et que le gascon y arrive si le françois n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'aye aucune souvenance des mots. Le parler que j'ayme, c'est un parler simple et naif, tel sur le papier qu'à la bouche, un parler succulent et nerveux, court et serré, plustost difficile que ennuieux, esloingné d'affectation et d'artifice, desreglé, descousu et hardy : chaque lopin y face son corps. » *Essais*, liv. I, ch. XXVI.

Et, prenant d'illustres exemples, il dit de Cicéron et de Pline le Jeune, qui l'un et l'autre semblent s'être ingéniés à tourner correctement des lettres familières : « Sied-il pas bien à deux consuls romains, souverains magistrats de la chose publique emperiere du monde, d'employer leur loisir à ordonner et fagoter gentiment une belle missive, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrisse? Que feroit pis un simple maistre d'école qui en gaignat sa vie? Si les gestes de Xenophon et de Cæsar n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence, je ne croy pas qu'ils les eussent jamais escris : ils ont cherché à recommander non leur dire, mais leur faire... Fy de l'eloquence qui nous laisse envie de soy, non des choses! » *Ibid.*, ch. XL.

jusqu'à ses turpitudes et à ses vilenies, mais l'ostentation de l'aveu décèle l'orgueil du coupable; on devine l'homme qui entend bénéficier même de ses fautes et à qui il ne déplaît pas de s'isoler dans la bouderie d'une existence exceptionnelle. Montaigne, n'ayant rien de bas à cacher ou à jeter en défi, va le train de la foule, plein d'indulgence pour autrui, parce qu'il se sent pétri du limon commun et qu'il a besoin d'indulgence pour lui-même, pour tous les petits démentis quotidiens infligés par la versatilité de notre nature à l'immuabilité de nos principes.

Dans ces conditions d'égalité, tant de franchise, une si entière ouverture de cœur, sont bien faites pour séduire; l'investigation de l'homme par ses ouvrages perd bientôt le caractère d'une étude silencieuse poursuivie solitairement: ce n'est plus un livre qu'on a entre les mains, c'est une conversation qui s'engage. L'illusion est d'autant plus naturelle que l'on ne trouve pas vestige de préméditation dans l'ordonnance des *Essais*. Ils sont bien divisés par chapitres, et ces chapitres ont bien des titres qui semblent annoncer un programme, mais le plus souvent il en est comme de l'éloge de Simonide où il n'est traité que pour acquit du sujet promis, heureux quand le pauvre sujet n'est pas là seulement pour la montre! « Je n'ay point d'autre sergent de bande à ranger mes pieces que la fortune, déclare l'auteur. A mesure que mes resveries se presentent, je les entasse; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se trainent à la file. Je veux qu'on voye mon pas naturel et ordinaire ainsi detraqué qu'il est. » Nulle discipline! ce ne sont que « des sauts et des gambades ». Tout se passe comme dans une causerie animée où le hasard d'un mot ouvre la porte à mille excursions capricieuses, à toutes sortes de vagabondages à côté. L'allure fortuite de la pensée chez un homme d'imagination entraîne toujours l'expression la plus spontanée, c'est-à-dire la plus propre; mais lorsque, en outre, cet homme est un savant et surtout un linguiste, et cela dans des temps presque voisins de la barbarie, au moment décisif où la langue en fusion attend la mise en œuvre du génie pour

entrer dans la circulation, l'expression la plus propre est auss la plus forte et la plus savoureuse, parce qu'elle est portée à sa toute-puissance par le fait même de sa création et qu'elle n'a encore rien perdu de sa virginité ou de sa signification native. Le naturel et la bonhomie de Montaigne que l'on cite toujours et que l'on a raison de citer sont moins dans son style une qualité unique que la qualité enveloppante qui renferme toutes les autres et qui n'exclut ni la précision, ni la véhémence, ni la magnificence, ni même l'ingéniosité et la finesse, ni aucun des artifices donnant du relief au langage, du rythme et de la variété à la phrase. Nourri des anciens dès la mamelle, il en avait fait sa chair et son sang, et c'est naturellement qu'il employait à l'occasion les ressources de la rhétorique la plus raffinée et les plus subtils procédés de l'art des Sénèque et des Quintilien. Causeur, il embrasse tous les sujets et en prend sans effort tous les tons. Pas de page des *Essais* qui ne témoigne avec éclat de cette ampleur de gamme, de cette étonnante variété de couleurs. Citer des exemples serait faire injure au lecteur, qui pourroit répliquer aussitôt par vingt citations tout aussi concluantes[1]. Ce qu'il faut citer, a-t-on dit, c'est la

---

1. Toutefois faisons-lui cette injure, qu'il nous pardonnera certainement si elle lui fournit l'occasion de se moquer de nous.

Voici d'abord, dans le style simple, mais toujours coloré par l'imagination chez Montaigne et relevé par le trait, plusieurs lignes qui sont comme un premier crayon du *Misanthrope* de Molière :

« La vertu assignée aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encoingneures et couddes, pour s'apliquer et joindre à l'humaine foiblesse... J'ay autresfois essayé d'employer au service des negotiations publiques les opinions et reigles de vivre, ainsi rudes, neufves, impolies ou impollues, comme je les ay nées chez moy ou raportées de mon institution et desquelles je me sers commodéement en particulier; une vertu scholastique et novice : je les y ay trouvées dangereuses et ineptes. Celuy qui va dans la presse, il faut qu'il gauchisse, qu'il serre ses couddes, qu'il recule ou qu'il avance, voire qu'il quitte le droict chemin selon ce qu'il rencontre; qu'il vive non tant selon soy que selon autruy, non selon ce qu'il se propose, mais selon ce qu'on luy propose, selon le temps, selon les hommes, selon les affaires. Je sens que, si j'avois à me dresser tout à faict à telles occupations, il m'y faudroit beaucoup de changement et de

manière de Montaigne, et en effet elle est partout trop caractérisée pour qu'on n'ait pas l'embarras du choix des exemples,

---

rabillage. Quand je pourrois cela sur moy, — et pourquoy ne le pourrois je pas avec le temps et le soing? — je ne le voudrois pas. De ce peu que je me suis essayé en cette occupation du monde, je m'en suis d'autant degousté : je me sens fumer en l'ame par fois aucunes tentations vers l'ambition, mais je me bande et obstine au contraire. » *Essais*, liv. III, ch. IX.

On a beaucoup discuté et on discute encore sur l'énigme d'Alceste. Il semble que le Sphinx n'ait plus qu'à se précipiter dans l'abîme devant la distinction si nette que Montaigne fait de lui-même en homme privé qui a raison de s'abandonner à la franchise de ses allures, et en homme public qui a tort de ne pas vouloir en rabattre avec le monde. Pour rendre ce défaut sensible au théâtre, Molière a dû dédoubler le personnage et opposer Philinte à Alceste, sans plus tenir pour l'un que pour l'autre, son idéal étant l'homme parfait rêvé par Montaigne : un Alceste qui aurait de l'urbanité ou un Philinte qui ne manquerait pas de caractère. Mais rien n'est moins scénique que la perfection. Aussi est-il resté dans la vérité de son art en présentant sa comédie comme il l'a fait, et en laissant au spectateur le soin d'en dégager la moralité qui ne saurait plus faire de doute pour personne, Montaigne aidant.

— En compulsant bien les œuvres de La Bruyère, il ne serait pas impossible d'y retrouver, non surpassées en raillerie et en âpreté, les paraphrases des passages suivants :

« Quand ces ametes (petites âmes), naines et chetives, s'en vont embabouynant et pensent espendre leur nom pour avoir jugé à droict un affaire ou continué l'ordre des gardes d'une porte de ville, ils en montrent d'autant plus le cul qu'ils esperent en hausser la teste... La renommée ne se prostitue pas à si vil conte. Les actions rares et exemplaires à qui elle est deuë ne souffriroient pas la compagnie de cette foule innumerable de petites actions journalieres. Le marbre eslevera vos titres tant qu'il vous plaira pour avoir faict rapetasser un pan de mur ou descroter un ruisseau public, mais non pas les hommes qui ont du sens. » *Ibid.*, liv. III, ch. X.

« Nous loüons un cheval de ce qu'il est vigoureux et adroit, non de son harnois; un levrier de sa vitesse, non de son colier; un oyseau de son aile, non de ses longes et sonettes. Pourquoy de mesmes n'estimons nous un homme par ce qui est sien? Il a un grand train, un beau palais, tant de credit, tant de rente : tout cela est autour de luy, non en luy. Vous n'achetez pas un chat en poche... Pourquoy, estimant un homme, l'estimez vous tout enveloppé et empacqueté?... Vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain, si vous l'avez despouillé : il le faut juger par luy mesme, non par ses atours. Et, comme dit trés-plaisamment un ancien : *Sçavez vous pourquoy vous l'estimez grand? vous y comptez la hau-*

et alors c'est le livre tout entier qu'il faut lire. Bornons-nous donc à constater, sans plus d'inventaire, l'entassement prodi-

---

teur de ses patins. La base n'est pas la statue. Mesurez le sans ses eschaces; qu'il mette à part ses richesses et honneurs; qu'il se presente en chemise! A il le corps propre à ses functions, sain et allegre? Quelle ame a il? Est-elle belle, capable et heureusement garnie de toutes ses pieces? Est-elle riche du sien, ou de l'autruy? La fortune n'y a elle que voir?... Un tel homme est cinq cens brasses au dessus des royaumes et des duchez : il est luy mesmes à soy son empire et ses richesses; il vit satisfait, content et allegre... Et toutefois l'aveuglement de nostre usage est tel que nous en faisons peu ou point d'estat; là où, si nous considerons un paisan et un roy, il se presente soudain à nos yeux un' extreme disparité, qui ne sont differents par maniere de dire qu'en leurs chausses : car, comme les joueurs de comedie, vous les voyez sur l'eschaffaut faire une mine de duc et d'empereur; mais tantost aprés les voylà devenuz valets et crocheteurs miserables, qui est leur nayfve et originelle condition. » *Essais,* liv. I, ch. XLII.

« Regardons à terre : les pauvres gens que nous y voyons espandus, la teste penchante aprés leur besongne, qui ne sçavent ny Aristote, ny Caton, ny exemple, ny precepte; de ceux là tire nature, tous les jours, des effects de constance et de patience plus purs et plus roides que ne sont ceux que nous estudions si curieusement en l'escole. Combien en vois je ordinairement qui mescognoissent la pauvreté; combien qui desirent la mort ou qui la passent sans alarme et sans affliction? Celuy là qui fouyt mon jardin, il a, ce matin, enterré son pere ou son fils. Les noms mesme dequoy ils appellent les maladies en adoucissent et amollissent l'aspreté : la phtisie, c'est la toux pour eux; la dysenterie, devoyement d'estomac; une pleuresis, c'est un morfondement; et, selon qu'ils les nomment doucement, ils les supportent aussi. Elles sont bien griefves quand elles rompent leur travail ordinaire; ils ne se couchent que pour mourir. » *Ibid.*, liv. III, ch. XII.

— Le précepte d'Horace, traduit sagement par Boileau dans les deux vers si connus :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément,

avait déjà été commenté par Montaigne d'une façon autrement pittoresque :

« J'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer et font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais, à faute d'eloquence, ne les pouvoir mettre en evidence : c'est une baye. Sçavez vous, à mon advis, que c'est que cela? Ce sont des ombrages qui leur viennent de quelques conceptions informes qu'ils ne peuvent desmeler et esclaircir au dedans, ny par consequent produire au dehors. Ils ne s'en-

gieux de richesses qui fait ressembler les *Essais* à un de ces bazars merveilleux de l'Orient où, dans le pêle-mêle des choses

---

tendent pas encore eux mesmes; et voyez les un peu begayer sur le point de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'est à l'acouchement, mais qu'ils ne font que lecher encores cette matiere imparfaicte. De ma part, je tiens que qui a en l'esprit une vive imagination, il la produira, soit en bergamasque, soit par mines s'il est muet. » *Essais*, liv. I, ch. XXVI.

— Dans le genre magnifique, nous avons eu déjà l'occasion de citer, page XLIII, un morceau d'éloquence qui, par le mouvement, la pompe et la grandeur du sujet, rappelle le fameux exorde de l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre : « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires... » Il y a encore la peinture, reproduite dans toutes les notices, de l'homme de cœur, « qui tombe obstiné en son courage, qui pour quelque dangier de la mort voisine ne relasche aucun point de sa constance et asseurance... » Le passage suivant est d'une touche non moins superbe :

« Ce grand corps (une armée), à tant de visages et de mouvemans, qui semble menasser le ciel et la terre, ce furieux monstre à tant de bras et à tant de testes, c'est tousjours l'homme, foyble, calamiteux et miserable; ce n'est qu'une formilliere esmeuë et eschaufée. Un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le faux pas d'un cheval, le passage fortuite d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouée matiniere, suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voylà fondu et esvanouy; qu'on luy esvante seulement un peu de poussiere aux yeux, comme aux mouches à miel de nostre poëte (allusion à des vers de Virgile qui viennent d'être cités sur les combats des abeilles), voylà toutes nos enseignes, nos legions, et le grand Pompeius mesmes, à leur teste, rompu et fracassé. *Ibid.*, liv. II, ch. XII.

Et encore : « Il m'advient souvant d'imaginer avec quelque plaisir les dangiers mortels et les attendre : je me plonge, la teste baissée, stupidement dans la mort, sans la considerer et recognoistre, comme dans une profondeur muette et obscure qui m'engloutit tout d'un saut et m'accable en un instant d'un puissant sommeil, plein d'insipidité et indolence. » *Ibid.*, liv. III, ch. IX.

— Enfin, ce sont les notes les plus variées, tout un concert :

« Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font aprés le miel, qui est tout leur; ce n'est plus thin ny marjolaine. » Quoi de plus charmant? Et aussi sur les senteurs : « Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moy et combien j'ay la peau propre à s'en abreuver... particulierement les moustaches que j'ay pleines... Si j'en approche mes gans ou mon mouchoir, la senteur y tiendra tout un jour; elles respondent du lieu d'où je viens. Les estroits baisers de la jeunesse,

les plus diverses, des plus magnifiques et des plus luxueuses comme des plus humbles et des plus usuelles, il n'est pas une

---

savoureux et gourmans, s'y colloyent autresfois et s'y tenoient plusieurs heures aprés. » *Essais*, liv. I, ch. XXVI et LV.

Ici, la note malicieuse : « Je voudroy que chacun escrivit ce qu'il sçait et autant qu'il en sçait... Tel peut avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere ou d'une fontaine, qui ne sçait au reste que ce que chacun sçait. Il entreprendra toutes-fois, pour faire courir ce petit lopin, d'escrire toute la physique. » Ou bien : « Je voy souvent qu'on nous propose des images de vie, lesquelles, ny le proposant ny les auditeurs n'ont aucune esperance de suyvre, ny, qui plus est, envie. De ce mesme papier où il vient d'escrire l'arrest de condemnation contre un adultere, le juge en desrobe un lopin pour en faire un poulet à la femme de son compaignon. » *Ibid.*, liv. I, ch. XXX, et liv. III, ch. IX.

Puis mille traits, ou profondément philosophiques comme ceux-ci : « Les dieux nous vendent tous les biens qu'ils nous donnent. — Chaque homme porte la forme entiere de l'humaine condition. — Nos folies ne me font pas rire, ce sont nos sagesses. » *Ibid.*, liv. II, ch. XX, et liv. III, ch. II et III.

Ou moraux à rappeler l'auteur des *Maximes :* « Nous ne quittons pas tant les vices comme nous les changeons et, à mon opinion, en pis. — Il y a bien à dire entre les boutées et saillies de l'ame ou une resolue et constante habitude. — Je voy qu'en nos vices mesmes nous appellons Dieu à nostre ayde et au complot de nos fautes. » *Ibid.*, liv. III, ch. II, liv. II, ch. XXIX, et liv. I, ch. LVI.

Ou humoristiques : « Combien avons nous de goujats, compaignons de nostre gloire? Celuy qui se tient ferme dans une tranchée descouverte, que faict il en cela que ne facent devant lui cinquante pauvres pioniers qui luy ouvrent le pas et le couvrent de leurs corps pour cinq sous de païe par jour? » *Ibid.*, liv. II, ch. XVI.

Ou pittoresques : « Les dieux se jouent de nous à la pelote et nous agitent à toutes mains. — Nostre monde n'est formé qu'à l'ostentation : les hommes ne s'enflent que de vent et se manient à bonds, comme les balons. » *Ibid.*, liv. III, ch. IX et XII.

Ou antithétiques : « Je ne fay que la pincer (l'art), ils l'esgorgent. — Au lieu d'y tendre les bras (aux corrections de l'expérience), nous y tendons les griffes. — Pour estre plus sçavans, ils n'en sont pas moins ineptes... En quelque main (la science), c'est un sceptre; en quelque autre, une marotte. » *Ibid.*, liv. II, ch. XXXVII, et liv. III, ch. VIII.

Ou tournant même au jeu de mots : « Les haires ne rendent pas tousjours heres ceux qui les portent. » *Ibid.*, liv. II, ch. XXXIII.

Nous passons sous silence les traits salés, quoiqu'ils soient dans la tradition gauloise et qu'il y en ait de bien jolis, par exemple les femmes qui, lorsqu'elles boudent l'amour, « n'y vont que d'une f... »

pièce qui ne soit à la vieille marque, qui n'ait son cachet d'originalité, sa valeur artistique. L'harmonie de l'ensemble résulte ici de la profusion et de la disparate même des détails.

Le détail, la forme, le style, en un mot, là est la grande gloire de Montaigne. Les inventeurs succombent ordinairement sous le poids de leurs inventions; le temps les relègue peu à peu dans l'histoire, où ils passent à l'état de phénomènes et n'ont plus que l'importance d'une date. Mais tels sont la rareté et le bonheur de ton génie, ô Montaigne! qu'après avoir posé les assises de l'édifice, si tu ne l'as pas élevé, tu en avais préparé du moins les meilleures pierres et sculpté les marbres les plus puissants. Aujourd'hui encore, c'est dans ton chantier inépuisable que, lorsque le monument s'écaille ou menace ruine par des côtés, on a le plus de chance de trouver les forts matériaux qui le réornementent ou le consolident. La langue créée par toi de toutes pièces vit de la réalité d'une langue consacrée par l'usage, tant tu as su rester dans la nature, tant celle-ci, en récompense, t'a soufflé l'expression unique que les rides de l'âge ne sauraient atteindre! Le peu qui semble en avoir vieilli : quelques mots, quelques tours, ou trop rapprochés du latin, ou tirant au gascon, est moins l'effet des ans que de notre inconstance habituelle; et il n'est pas sûr que nous n'y revenions comme à des nouveautés que nous nous reprocherons d'avoir délaissées pour des formes moins vives. Car tout de toi est jeune, ô Montaigne! En vain tu es notre aïeul de trois siècles, nous te revendiquons comme un contemporain. Tu parles notre langue, peut-être avec rudesse, ou plutôt nous parlons la tienne en l'efféminant; et c'est là précisément le propre du maître d'avoir une vigueur d'accent et une âpreté que les disciples sont impuissants à reproduire et qu'ils remplacent par de l'élégance et du raffinement. Mais c'est bien la même langue, et tu restes toujours et nous te proclamons bien haut un de nos plus grands maîtres dans l'art d'écrire!

La grande curiosité fait tort à la petite. Quand on vient d'étudier un homme au front, on a mauvaise grâce à tourner

ensuite autour de ses chausses, d'autant mieux que les chausses du génie ne se distinguent pas nécessairement de celles du vulgaire. D'ailleurs Montaigne s'est peint avec tant d'abondance, il s'est si bien détaillé par le menu, que c'est de sa bouche même qu'il faut recueillir, si l'on veut y retrouver du piquant, tout ce qu'il importe de savoir sur son caractère et ses habitudes. Nous n'avons pas été toutefois sans aborder, dans cette notice, quelques points biographiques, ceux surtout qui ont trait au caractère et qui chez l'homme aident à compléter la physionomie de l'écrivain. Dans cet ordre d'idées, il nous restera peu de chose à ajouter.

En dehors, l'intérêt ne saurait être bien vif à répéter ce qui a été mis en lumière par les commentateurs et ce que tout le monde sait : — Que Montaigne fut nommé par Charles IX chevalier de l'ordre de Saint-Michel, vers le temps où il s'enfermait dans son château pour y commencer la rédaction de ses *Essais;* — Qu'à ce titre s'en joignit pour lui un autre, tout aussi honorifique, celui de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, lequel ne nécessitait pas la présence du titulaire à la Cour, pas plus qu'aujourd'hui la prestation de serment et l'inscription au tableau de l'ordre des avocats n'entraînent l'obligation de plaider, si l'on n'a pas été désigné d'office par un président de chambre; et nos présidents de chambre font comme les rois d'alors, ils ne désignent que ceux qui s'offrent; — Que, venant de terminer la première édition des *Essais* et sentant les atteintes de la pierre et de la colique, il partit de chez lui, le 22 juin 1580, et visita successivement, pour sa santé et aussi pour la satisfaction de ses instincts nomades, les principaux établissements d'eaux thermales de la Lorraine, de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Italie; — Qu'à Rome, où il séjourna cinq mois, il ambitionna et obtint « une bulle authentique de bourgeoisie romaine, pompeuse en seaux et lettres dorées, et octroyée avec toute gratieuse liberalité »; — Que de Rome il était retourné à ses bains préférés *della Villa,* près de Lucques, lorsque, le 7 sep-

tembre 1581, il reçut la nouvelle de sa nomination de maire de Bordeaux, nomination d'autant plus flatteuse qu'elle était due à l'élection et qu'il ne l'avait pas sollicitée, mais que toutefois il n'accepta que sur une invitation comminatoire du roi Henri III[1], à qui les Bordelais s'étaient adressés pour vaincre son refus; — Que sa bonne administration lui assura de nouveau les suffrages des électeurs, qui, au mois d'août 1583, le maintinrent pour deux autres années dans ses fonctions de maire; — Que cette haute dignité (car Bordeaux alors était un centre, une sorte de capitale du Midi, et avait ses privilèges) lui valut l'honneur d'être « envoyé en Cour pour les affaires de la ville, avec amples memoires et instructions »; mission dans laquelle il réussit pleinement; — Que la réputation qu'il avait déjà acquise par la publication des *Essais*[2], sa franchise et son

1. Voici cette lettre, découverte dans les archives de la mairie de Bordeaux par M. Buchon, qui l'a publiée en 1838 dans les *Notices littéraires, Chronique des seigneurs de Foix et de Béarn,* et que M. Payen a reproduite dans ses *Documents inédits :*

« Monsieur de Montaigne, pour ce que j'ay en estime grande vostre fidellité et zellée devotion à mon service, ce m'a esté plaisir d'entendre que vous ayez esté esleu maior de ma ville de Bourdeaulx, ayant eu tres agreable et confirmé ladicte eslection et d'autant plus vollontiez qu'elle a esté sans brigue et en vostre lointaine absence. A l'occasion de quoy mon intention est, et vous ordonne et enjoincts bien expressement que sans delay ne excuse reveniez, au plus tost que la presente vous sera rendue, faire le deu et service de la charge où vous avez esté si legitimement appellé. Et vous ferez chose qui me sera tres agreable, et le contraire me desplairoit grandement, priant Dieu, monsieur de Montaigne, qu'il vous ayt en sa saincte garde.

« Escript de Paris le xxve jour de novembre mil cinq cens quatre vingt ung.

Signé « Henry ».

Et plus bas : « de Neufville ».

Au-dessous : « A monsieur de Montaigne, chevalier de mon ordre, gentilhomme ordinaire de ma chambre estant de present à Rome. »

A la date de la lettre, Montaigne n'était plus à Rome. Il y était bien retourné après avoir reçu à Lucques la nouvelle de sa nomination, mais il en était reparti dès le 15 octobre pour rentrer en France à petites journées. Le 30 novembre, il arrivait à son château.

2. En 1582, précisément pendant le voyage qu'il fit à la Cour comme

désintéressement bien connus, l'influence que lui donnait en Guyenne sa qualité de premier magistrat municipal d'une ville comme Bordeaux, le firent choisir plusieurs fois pour « negotier entre les princes »[1], c'est-à-dire entre les rois de France et de Navarre, qui se disputaient la partie dans cette grande province, rempart du calvinisme, « où se formoient toutes les tempestes qui venoient ensuite retomber sur le reste du royaume[2] »; — Qu'enfin le voisinage de la petite cour de Navarre à Nérac lui facilita des rapports directs avec le Béarnais, qui ne dédaigna pas de lui rendre visite à son château de Montaigne, et avec qui, tout Henri IV que celui-ci fût devenu, il ne cessa de correspondre jusqu'à sa mort.

Mais il est intéressant d'interroger le philosophe sous le dignitaire et de voir si l'on ne découvrira pas au fond l'homme éternel avec ses petites faiblesses et son incurable vanité. Ainsi Montaigne, destiné par son père à la magistrature, homme de robe en effet pendant des années, n'avait rien tant ambitionné depuis sa jeunesse que le collier de Saint-Michel[3], réservé primitivement et encore sous Henri II à la haute noblesse, aux gens d'épée[4]; et à peine l'a-t-il obtenu, grâce à l'avilissement

---

représentant de la ville de Bordeaux, Henri III lui dit, un jour, que son livre lui plaisait beaucoup. Le fait est rapporté par un contemporain, qui nous a conservé la réponse de Montaigne : « Sire, il faut donc necessairement que je plaise à Vostre Majesté puisque mon livre luy est agreable, car il ne contient autre chose qu'un discours de ma vie et de mes actions. » Lacroix du Maine et Duverdier, *Bibliothèque françoise.*

1. « En ce peu que j'ay eu à negotier entre nos princes, dit-il au IIIe livre des *Essais*, en ces divisions et subdivisions qui nous deschirent aujourd'huy... »

2. De Thou, *Histoire*, liv. LXXIV.

3. « Je requerois de la fortune, autant qu'autre chose, l'ordre Sainct Michel, estant jeune, car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse françoise et tresrare. » *Essais*, liv. II, ch. XII.

4. L'ordre de Saint-Michel fut fondé par Louis XI, le 1er août 1469, et était destiné à remplacer celui de l'Etoile qu'avait institué le roi Jean et qui avait perdu sa valeur primitive par trop de profusion. Le premier article des statuts porte : « En l'ordre de Sainct Michel y aura trente six chevaliers gentils hommes de nom et d'armes, sans reproche, dont le roy

de l'Ordre depuis François II, qu'il ne manque pas de se plaindre aussitôt du discrédit dans lequel il est tombé[1] ; son

---

sera le chef. » L'ordre perdit toute son importance sous les trois derniers Valois. Ce furent les Guises qui profitèrent de leur ascendant sur le jeune François II pour commencer à prodiguer l'ordre avec excès, et s'en faire un moyen de gouvernement.

1. Après avoir dit, comme nous l'avons cité plus haut, qu'il avait requis de la fortune, étant jeune, l'ordre de Saint-Michel alors que la distribution en était rare, il ajoute amèrement : « Elle me l'a plaisamment accordé : au lieu de me monter et hausser de ma place pour y avaindre, elle m'a bien plus gratieusement traité, elle l'a ravallé et rabaissé jusques à mes espaules et au dessoubs. »

Il explique d'ailleurs fortement dans quelles limites doivent se renfermer les récompenses d'honneur : « C'est, à la verité, une bien bonne et profitable coustume de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excellens, et de les contenter et satis-faire par des recompenses qui ne chargent aucunement le public et qui ne coustent rien au prince... L'ordre Sainct Michel, qui a esté si long temps en honneur parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle-là, de n'avoir communication de aucune autre commodité. Cela faisoit que autre-fois il n'y avoit ne charge ny estat, quel qu'il fut, auquel la noblesse pretendit avec tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur, la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse qu'utile. Car, à la verité, les autres dons et presens n'ont pas leur usage si noble, d'autant qu'on les employe à toute autre sorte d'occasions : c'est une monnoye à toute espece de marchandise. Par des richesses, on paye le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancer, le voltiger, le parler et les plus viles offices qu'on reçoive ; voire et le vice mesme s'en paye, la flatterie, le maquerelage, la trahison, et semblable, que nous employons à nostre usage par l'entremise d'autruy : ce n'est pas merveille si la vertu reçoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoye que celle qui luy est propre et particuliere, toute noble et genereuse...

« Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont autre pris et estimation que cette là, que peu de gens en jouyssent, il n'est, pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouveroit plus de gens qu'au temps passé qui meritassent nostre ordre, il n'en faloit pas pourtant corrompre l'estimation. Et peut aysément advenir que plus de gens le meritent, car il n'est aucune des vertuz qui s'espende si aysément que la vaillance militaire... Mais je dy, quand plus de gens en seroyent dignes qu'il ne s'en trouvoit autresfois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal ; et eut mieux vallu faillir à n'en estrener pas tous ceux à qui il estoit deu

amour-propre ne retrouve plus son compte à avoir été satisfait en compagnie de beaucoup d'autres. Une dérogation en sa faveur aurait été sans doute d'une marque plus flatteuse, et notre avis est que pareille dérogation eût été ici amplement justifiée ; mais elle n'était pas dans l'esprit de l'institution non plus que dans celui du temps. Les ordres de chevalerie étaient alors tout ou rien : un mets royal ou la curée. Ainsi encore, le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi qu'il obtint après avoir résigné sa charge de conseiller et dont il se parait volontiers[1], sans se soucier de l'emploi qui n'allait pas

---

que de perdre pour jamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si propre et si utile. » *Essais*, liv. II, ch. VII.

A l'exemple de Louis XI, Henri III ayant institué en 1578 un ordre nouveau, celui du Saint-Esprit, pour remédier à l'avilissement de l'ordre de Saint-Michel, Montaigne rabroue le nouveau venu par des paroles de mauvais augure : « Or, de s'atendre, en effaçant et abolissant cette-cy, de pouvoir soudain remettre en credit et renouveller une semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licencieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à present ; et en adviendra que la derniere encourra dés sa naissance les incommoditez qui viennent de ruiner l'autre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre auroyent besoing d'estre extremement tendues et contraintes, pour luy donner authorité ; et cette saison tumultuere n'est pas capable d'une bride courte et reglée : outre ce qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu. » *Ibid.*

1. En tête de la première édition des *Essais* (Bordeaux, 1580), il prend la qualité de chevalier de l'ordre de Saint-Michel et de gentilhomme de la chambre du roi. La même mention se trouve reproduite sur son diplôme de citoyen romain et sur la seconde édition, publiée en 1581, de la traduction de Raymond Sebond. Dans son grand voyage, dont le but était l'Italie, il fit mieux : passant par Augsbourg, où l'habitude était d'honorer les étrangers selon leur qualité, il cache sa condition pour qu'on la croie supérieure à ce qu'elle était réellement, et affecte, afin de se distinguer encore davantage, de se promener seul, tout un jour, à l'écart de ses compagnons de voyage, qui étaient M. de Mattecoulon, son frère, MM. d'Estissac, de Caselis et du Hautoy ; aussi fut-il pris pour un baron et traité en conséquence. C'est du moins ce qui ressort du récit de son voyage en Italie dont le chanoine Prunis découvrit le manuscrit, dans de vieux papiers de famille, écrit en partie de la main de Montaigne, et qui fut édité pour la première fois en 1774 par Meunier de Querlon.

à son indépendance, constituait évidemment pour lui, avec son collier de Saint-Michel, un certificat authentique de noblesse à opposer aux mauvaises langues qui, comme Brantôme[1] par exemple, auraient pu dauber les Montaigne sur leur gentilhommerie, le père n'ayant été qu'écuyer, le fils sortant de porter la robe. Quant à sa bulle de bourgeoisie romaine et à la joie avouée avec laquelle il l'a transcrite tout au long dans son livre, ce n'est pas nous qui en sourirons. Qui n'a vécu par le souvenir avec ces grandes ombres du temps passé? Qu'on nous dise le sceptique, ayant des lettres, qui reste froid encore aujourd'hui à la magie de ces syllabes : *Urbs Roma! Civis romanus?* Au XVIe siècle, l'antiquité avait bien un autre prestige! Et que ne devait pas être Rome pour Montaigne, lui qui en avait d'abord parlé la langue à l'exclusion de la sienne et dont les premières imaginations s'étaient rapportées toutes

1. Brantôme, qui était de grande maison, semble avoir pris particulièrement Montaigne à partie, avec la rage d'un Saint-Simon, dans toutes les questions de noblesse et de prérogatives. Ainsi, ayant à déplorer l'avilissement de l'ordre de Saint-Michel, c'est Montaigne qu'il cite parmi les promus indignes : « Nous avons veu, dit-il, des conseillers, sortis des cours de parlement, quitter la robe et le bonnet quarré et se mettre à traisner l'espée, et les charger aussitost de ce collier, sans autre forme d'avoir fait guerre; comme fit le sieur de Montaigne, duquel le mestier estoit meilleur de continuer sa plume à escrire ses *Essays*. » Il attribue sa nomination dans l'ordre non à son mérite, mais aux seules démarches du marquis de Trans, voisin et ami de Montaigne : « Le marquis de Tran (*sic*) impetra du roy aysement un ordre à un de ses voisins, pensez qu'en se mocquant, car il estoit un grand mocqueur. » *Discours sur les capitaines illustres*, article TAVANNE.

On a donné des raisons à cette animosité : on a dit que, par sa naissance, Brantôme devait tenir aux traditions de la haute noblesse et être l'ennemi des gens de robe; que, Périgourdin comme Montaigne, et fréquentant à la cour de Nérac, il était resté attaché quand même à la reine Marguerite dont il était idolâtre, tandis que Montaigne s'était promptement rallié au roi de Navarre, fort mal avec sa femme. Ces raisons ont leur valeur, mais la raison profonde, celle dont Brantôme se fût certainement le plus défendu, pourrait bien être la secrète jalousie que le seigneur de Bourdeilles ne devait pas manquer de nourrir contre un confrère en lettres de la force de Montaigne. Il n'y a que les écrivains entre eux pour en remontrer aux coquettes sur le chapitre de la perfidie.

à la grande cité[1]? S'y rattacher par un lien officiel, devenir citoyen romain, même de la Rome moderne, c'était la réalisation d'un de ces rêves d'enfant pleins de merveilles rétrospectives, qui nous poursuivent délicieusement toute la vie et devant lesquels la raison est heureuse de son impuissance. Où perce seulement un peu de vanité dans cette affaire de bulle, c'est lorsqu'il donne à entendre qu'elle lui a été octroyée spontanément, sans doute comme un hommage rendu au mérite et à la science, tandis que, au contraire, il avait employé tout ce qu'il avait de crédit pour l'obtenir. C'est ce qu'on a su plus tard par la publication de papiers intimes, dont la version circonstanciée et indéniable sur ce point est en contradiction formelle avec la version arrangée des *Essais*[2]. Enfin, à la

1. « Le soing des morts nous est en recommandation. Or, j'ay esté nourry dés mon enfance avec ceux icy; j'ay eu connoissance des affaires de Romme long temps avant que je l'aye eue de ceux de ma maison. Je sçavois le Capitole et son plant avant que je sceusse le Louvre, et le Tibre avant la Seine. J'ay eu plus en teste les conditions et fortunes de Lucullus, Metellus et Scipion, que je n'ay d'aucuns hommes des nostres... Me trouvant inutile à ce siecle, je me rejecte à cet autre, et en suis si embabouyné que l'estat de ceste vieille Romme, libre, juste et florissante (car je n'en ayme ny la naissance ny la vieillesse), m'interesse et me passionne. Parquoy je ne sçauroy revoir si souvent l'assiette de leurs rues et de leurs maisons, et ces ruynes profondes jusques aux antipodes, que je ne m'y amuse. Il me plaist de considerer leur visage, leur port et leurs vestements; je remache ces grands noms entre les dents et les fais retentir à mes oreilles. Des choses qui sont en quelque partie grandes et admirables, j'en admire les parties mesmes communes : je les visse volontiers deviser, promener et soupper. » *Essais*, liv. III, ch. IX.

2. Voici ce qu'on lit dans son journal de voyage : « Je recherchai et emploïai tous mes cinq sans de nature pour obtenir le titre de citoyen romein, ne fut ce que pour l'antien honur et religieuse memoire de son authorité. J'y trouvai de la difficulté; toutefois je la surmontai, n'y ayant emploïé nulle faveur, voire ny la science seulemant d'aucun François. L'authorité du pape y fut amploïée, par le moïen de Philippo Musotti, son maggiordomo, qui m'avoit pris en singuliere amitié, et s'y pena fort; et m'en fut despeché lettres 30 Id. martii 1581, qui me furent randues le 5 d'avril tres autantiques, en la mesme forme et faveur de paroles que les avoit eues le seigneur Jacomo Buon Compagnon, duc de Sero, fils du pape. »

mairie de Bordeaux, où il n'en administra que mieux, dans des temps de trouble, en ne faisant pas de zèle et en ne confondant jamais Montaigne avec le maire[1], il eut une défaillance : il abandonna son poste devant la peste qui sévit d'une manière intense en 1585. Ses fonctions allaient expirer, l'ennemi était aux portes de son château, qui pouvait être pillé[2]; le soin de sa maison, sa famille à protéger, l'emportèrent dans son cœur sur les intérêts de la chose publique. Que des fonction-

---

1. « Mon opinion, dit-il, est qu'il se faut prester à autruy et ne se donner qu'à soy-mesme... J'ay peu me mesler des charges publiques sans me despartir de moy, de la largeur d'une ongle. Cette aspreté et violence de desir empesche plus qu'elle ne sert à la conduitte de ce qu'on entreprend... Nous ne conduisons jamais bien la chose de laquelle nous sommes possedez et conduicts... J'en vois qui se transforment et se transsubstantient en autant de nouvelles figures et de nouveaux estres qu'ils entreprennent de charges, et qui se prelatent jusques au foye et aux intestins, et entreinent leur office jusques en leur garderobe... Ils enflent et grossissent leur ame et leur discours naturel à la hauteur de leur siege magistral. Le maire et Montaigne ont toujours esté deux, d'une separation bien claire. »

Puis, il répond aux accusations de mollesse portées contre son gouvernement : « Aucuns disent de cette mienne occupation de ville que je m'y suis porté en homme qui s'esmeut trop laschement et d'une affection languissante... De cette langueur naturelle on ne doibt pourtant tirer aucune preuve d'impuissance (car faute de soing et faute de sens, ce sont deux choses)... Si l'occasion y eut esté, il n'est rien que j'eusse espargné... Ils disent aussi cette mienne vacation s'estre passée sans marque et sans trace. Il est bon! on accuse ma cessation en un temps où quasi tout le monde estoit convaincu de trop faire... Non pas la chose, mais l'apparence paye les hommes. S'ils n'oyent du bruict, il leur semble qu'on dorme. Mes humeurs sont contradictoires aux humeurs bruyantes... Je n'accuse pas un magistrat qui dorme, pourveu que ceux qui sont soubs sa main dorment quand et luy : les loix dorment de mesme. » *Essais*, liv. III, ch. x.

2. « Une forte charge de nos troubles se croupit plusieurs mois, de tout son pois, droict sur moy. J'avois d'une part les ennemys à ma porte, d'autre part les picoreurs, pires ennemys, et essayois toute sorte d'injures militaires à la fois... Le peuple y souffrit bien largement lors... On le pilla, et à moy par consequent, jusques à l'esperance, luy ravissant tout ce qu'il avoit à s'aprester à vivre pour longues années. » *Ibid.*, liv. III, ch. xii.

naires-nés lui jettent la pierre! Montaigne, qui n'avait rien moins que la vocation administrative, fonctionnaire malgré lui, n'étant que de passage sur son siège, à qui par conséquent l'honneur professionnel et le souci de l'avancement ne pouvaient pas tenir lieu, au besoin, de courage civique; Montaigne, disons-nous, s'il fut coupable, ce ne peut être que de n'avoir pas été un héros.

Puis, quoi! l'idée prime le fait : on compte par le monde beaucoup de héros contre un écrivain de génie.

HENRI MOTHEAU.

ESSAIS

DE

MICHEL DE MONTAIGNE

LIVRE TROISIESME.

CHAPITRE VIII.

De l'Art de conferer.

C'EST un usage de nostre justice d'en condamner aucuns pour le seul exemple des autres. On ne corrige pas celuy qu'on pend, on corrige les autres par luy. Je faicts de mesmes. Mes erreurs sont tantost naturelles et irremediables ; mais ce que les honnestes hommes profitent au public en se faisant imiter, je le profiteray à l'avanture à me faire eviter.

Nonne vides Albi ut male vivat filius, utque
Barrus inops? magnum documentum ne patriam rem
Perdere quis velit.

Publiant et accusant mes imperfections, quelqu'un apprendra à les craindre. Les parties que j'estime le plus en moy tirent plus d'avantage de m'accuser que de me recommander : voilà pourquoi j'y retombe et m'y arreste plus souvant. Mais, quand tout est conté, on ne parle jamais de soy sans perte : les propres condemnations sont tousjours accruës, les louanges mescruës. Il en peut estre aucuns de ma complexion, qui m'instruis mieux par contrarieté que par exemple et par fuite que par suite. A cette sorte de discipline regardoit le vieux Caton, quand il dict que les sages ont plus à apprendre des fols que les fols des sages; et cet ancien joueur de lyre, que Pausanias recite avoir accoustumé contraindre ses disciples d'aller ouyr un mauvais sonneur qui logeoit vis à vis de luy, où ils apprinsent à hayr ses desaccords et fauces mesures. L'horreur de la cruauté me rejecte plus avant en la clemence qu'aucun patron de clemence ne me sçauroit attirer. Un bon escuyer ne redresse pas tant mon assiete comme faict un procureur ou un Venitien à cheval, et une mauvaise façon de langage reforme mieux la mienne que ne faict une bonne. Tous les jours la sotte contenance d'un autre m'advertit et m'advise. Ce qui poind touche et esveille mieux que ce qui plaist. Ce temps est propre à nous amender à reculons, par disconvenance plus que par accord, par difference que par similitude. Estant peu aprins par les bons exemples, je me sers des mauvais, desquels la leçon est ordinaire : la veuë ordinaire de la volerie, de la perfidie, a reiglé mes meurs et contenu.

Le plus fructueux et naturel exercice de nostre es-

prit, c'est à mon gré la conference. J'en trouve l'usage plus doux que d'aucune autre action de nostre vie; et c'est la raison pourquoy, si j'estois asture forcé de choisir, je consentirois plustost, ce crois-je, de perdre la veuë que l'ouir ou le parler. Les Atheniens et encore les Romains conservoient en grand honneur cet exercice en leurs academies. De nostre temps, les Italiens en retiennent quelques vestiges, à leur grand profict, comme il se voit par la comparaison de nos entendemens aux leurs. L'estude des livres, c'est un mouvement languissant et foible qui n'eschauffe poinct: là où la conference apprend et exerce en un coup. Si je confere avec une ame forte et un roide jousteur, il me presse les flancs, me pique à gauche et à dextre; ses imaginations eslancent les miennes; la jalousie, la gloire, la contention, me poussent et rehaussent au dessus de moy-mesmes: et l'unisson est qualité du tout ennuyeuse en la conference. Comme nostre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et reiglez, il ne se peut dire combien il perd et s'abastardit par le continuel commerce et frequentation que nous avons avec les esprits bas et maladifs. Il n'est contagion qui s'espande comme celle-là; je sçay par assez d'experience combien en vaut l'aune. J'ayme à contester et à discourir, mais c'est avec peu d'hommes et pour moy : car de servir de spectacle aux grands et faire à l'envy parade de son esprit et de son caquet, je trouve que c'est un mestier trés-messeant à un homme d'honneur.

La sottise est une mauvaise qualité; mais de ne la pouvoir supporter et s'en despiter et ronger, comme

il m'advient, c'est une autre sorte de maladie qui ne doit guere à la sottise en importunité; et est-ce qu'à present je veux accuser du mien. J'entre en conference et en dispute avec grande liberté et facilité, d'autant que l'opinion trouve en moy le terrein mal propre à y penetrer et y pousser de hautes racines : nulles propositions m'estonnent, nulle creance me blesse, quelque contrarieté qu'elle aye à la mienne. Il n'est si frivole et si extravagante fantasie qui ne me semble bien sortable à la production de l'esprit humain. Nous autres, qui privons nostre jugement du droict de faire des arrests, regardons mollement les opinions diverses, et si nous n'y prestons le jugement, nous y prestons aiséement l'oreille. Où l'un plat est vuide du tout en la balance, je laisse vaciller l'autre sous les songes d'une vieille; et me semble estre excusable si je suis plustost le nombre impair, le jeudy au pris du vendredy; si je m'aime mieux douziesme ou quatorziesme que treziesme à table; si je vois plus volontiers un liévre costoyant que traversant mon chemin quand je voyage, et donne plustost le pied gauche que le droict à chausser. Toutes telles ravasseries, qui sont en credit autour de nous, meritent au moins qu'on les escoute : pour moy, elles emportent seulement l'inanité, mais elles l'emportent. Encores sont en poids les opinions vulgaires et casuelles autre chose que rien en nature; et qui ne s'y laisse aller jusques là tombe, à l'avanture, au vice de l'opiniastreté pour eviter celuy de la superstition.

Les contradictions donc des jugemens ne m'offencent ny m'alterent; elles m'esveillent seulement et m'exercent. Nous fuyons à la correction; il s'y faudroit

presenter et produire, notamment quand elle vient par forme de conferance, non de rejance. A chaque opposition on ne regarde pas si elle est juste, mais, à tort ou à droit, comment on s'en deffera : au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes. Je souffrirois estre rudement heurté par mes amis : Tu es un sot, tu resves. J'ayme entre les galans hommes qu'on s'exprime courageusement, que les mots aillent où va la pensée : il nous faut fortifier l'ouie et la durcir contre cette tandreur du son ceremonieux des parolles. J'ayme une societé et familiarité forte et virile, une amitié qui se flatte en l'aspreté et vigueur de son commerce comme l'amour és morsures et esgratigneures sanglantes. Quand on me contrarie, on esveille mon attention, non pas ma cholere ; je m'avance vers celuy qui me contredit, qui m'advertit : la cause de la verité devroit estre la cause commune à l'un et à l'autre. Que respondra-il ? la passion du courroux luy a desjà frappé le jugement ; le trouble s'en est saisi avant la raison. Il seroit utile qu'on passast par gageure le jugement de nos disputes ; qu'il y eut une marque materielle de nos pertes, affin que nous en tinssions conte, et que mon valet me peut dire : « Il vous costa l'année passée cent escus à vingt fois d'avoir esté ignorant et opiniastre. » Je festoye et caresse la verité en quelque main que je la trouve, et m'y rends alaigrement, et luy tends mes armes vaincues, de loing que je la vois approcher ; et cerche certes plus la frequentation de ceux qui me gourment que de ceux qui me craignent. C'est un plaisir fade et nuisible d'avoir affaire à gens qui nous admirent et facent place. Antisthenes commanda à ses enfans de ne sçavoir jamais gré

ny grace à homme qui les louat. Je me sens bien plus fier de la victoire que je gaigne sur moy quand, en l'ardeur mesme du combat, je me faicts plier soubs la force de la raison de mon adversaire, que je ne me sens gré de la victoire que je gaigne sur luy par sa foiblesse. En fin, je reçois et advoue toute sorte d'atteinctes qui sont de droict fil, pour foibles qu'elles soient, mais je suis impatient de celles qui se donnent sans forme. Il me chaut peu de la matiere et me sont les opinions unes, et la victoire du subject à peu prés indifferente. Tout un jour je contesteray paisiblement, si la conduicte du debat se suit avec ordre; mais, au rebours, si elle est trouble et des-reglée, je quitte la chose et m'attache à la forme avec despit et indiscretion, et me jette à une façon de debattre testuë, malicieuse et imperieuse, dequoy j'ay à rougir aprés.

De vray, à quoy faire vous mettez vous en voie de quester la verité avec celuy qui n'a ny pas ny alleure qui vaille? On ne faict poinct tort au subject quand on le quicte pour voir du moyen de le traicter; je ne dis pas moyen scholastique et artiste, je dis moyen naturel, d'un sain entendement. Que sera-ce en fin? L'un va en orient, l'autre en occident; ils perdent le principal et l'escartent dans la presse des incidens : au bout d'une heure de tempeste, ils ne sçavent ce qu'ils cerchent; l'un est bas, l'autre haut, l'autre costié; qui se prend à un mot et une comparaison; qui ne sent plus ce qu'on luy oppose, tant il est engagé en sa course, et pense à se suyvre, non pas à vous respondre; qui, se trouvant foible de reins, craint tout, refuse tout, mesle dés l'entrée et trouble la dispute. Pourveu que cettuy-cy frappe,

il ne luy chaut combien il se descouvre ; l'autre compte ses mots et les poise pour raisons ; celuy-là n'y emploie que l'advantage de sa voix et de ses poulmons ; en voilà qui conclud contre soy-mesme, et cettuy-cy qui vous assourdit de prefaces et digressions inutiles ; ce dernier ne voit rien en la raison, mais il vous tient assiegé sur la closture dialectique de ses clauses et sur les formules de son art.

Or, qui n'entre en deffiance des sciences, et n'est en doubte s'il s'en peut tirer quelque solide fruict au service de la vie, à considerer l'usage que nous en avons ? Qui a pris de l'entendement en la logique ? Où sont ses belles promesses ? Voit-on plus de barbouillage au caquet des harengeres qu'aux disputes publiques des hommes de cette profession ? J'aymeroy mieux que mon fils apprint aux tavernes à parler qu'aux escholes de la parlerie. Ayez un maistre és arts, conferez avec luy : que ne nous faict-il sentir cette excellence artificielle, et ne ravit les femmes et les ignorans, comme nous sommes, par l'admiration de la fermeté de ses raisons, de la beauté de son ordre ? que ne nous domine-il et persuade comme il veut ? Un homme si avantageux en matiere et en conduicte, pourquoy mesle-il à son escrime les injures, l'indiscretion et la rage ? Qu'il oste son chapperon, sa robbe et son latin ; qu'il ne batte pas nos aureilles d'Aristote tout pur et tout cru, vous le prendrez pour l'un d'entre nous, ou pis. Il me semble, de cette implication et entrelasseure du langage par où ils nous pressent, qu'il en va comme des joueurs de passe-passe : leur soupplesse combat et force nos sens, mais elle n'esbranle aucunement nostre creance ;

hors ce bastelage, ils ne font rien qui ne soit commun et vile. Pour estre plus sçavans, ils n'en sont pas moins ineptes. J'ayme et honore le sçavoir autant que ceux qui l'ont; et, en son vray usage, est le plus noble et puissant acquest des hommes. Mais en ceux là (et il en est un nombre infiny de ce genre) qui en establissent leur fondamentale suffisance et valeur, qui se raportent de leur entendement à leur memoire et ne peuvent rien que par livre, je le hay, si je l'ose dire, un peu plus que la bestise. En mon pays et de mon temps, la doctrine amande assez les bourses, rarement les ames. Si elle les rencontre mousses, elle les aggrave et suffoque, masse crue et indigeste; si desliées, elle les purifie volontiers, clarifie et subtilise jusques à l'exinanition. C'est chose de qualité à peu prés indifferente; trés-utile accessoire à une ame bien née, pernicieux à une autre ame et dommageable; ou plustost chose de trés-noble et trés-pretieux usage, qui ne se laisse pas posseder à vil pris : en quelque main, c'est un sceptre; en quelque autre, une marotte.

Mais suyvons. Quelle plus grande victoire attendez vous que d'apprendre à vostre ennemy qu'il ne vous peut combatre? Quand vous gaignez l'avantage de vostre proposition, c'est la verité qui gaigne; quand vous gaignez l'avantage de l'ordre et de la conduite, c'est vous qui gaignez. L'agitation et la chasse est proprement de nostre rolle : nous ne sommes pas excusables de la conduire mal et impertinemment. De faillir à la prise, c'est autre chose : car nous sommes nais à quester la verité; il appartient de la posseder à une plus grande puissance. Elle n'est pas, comme di-

soit Democritus, cachée dans le fons des abismes, mais plustost eslevée en hauteur infinie en la cognoissance divine. Ce n'est pas à qui mettra dedans, mais à qui faira les plus belles courses. Autant peut faire le sot celuy qui dict vray, que celuy qui dict faux : car nous sommes sur la maniere, non sur la matiere du dire. Mon humeur est de regarder plus à la forme qu'à la substance, plus à l'advocat qu'à la cause, comme Alcibiades ordonnoit qu'on fit. Tout homme peut dire veritablement; mais dire ordonnéement, prudemment et suffisamment, peu d'hommes le peuvent. Par ainsi, la fauceté qui vient d'ignorance ne m'offence point, c'est l'ineptie. J'ay rompu plusieurs marchez qui m'estoyent utiles, par l'impertinence de la contestation de ceux avec qui je marchandois. Je ne m'esmeus pas une fois l'an des fautes de ceux sur lesquels j'ay puissance; mais, sur le poinct de la bestise et opiniastreté de leurs allegations, excuses et defences asnieres et brutales, nous sommes tous les jours à nous en prendre à la gorge. Ils n'entendent ny ce qui se dict ny pourquoy, et respondent de mesme; c'est pour desesperer. Je ne sens heurter rudement ma teste que par une autre teste, et entre plustost en composition avec le vice de mes gens qu'avec leur temerité, importunité, et leur sottise. Qu'ils facent moins, pourveu qu'ils soyent capables de faire : vous vivez en esperance d'eschauffer leur volonté; mais d'une souche il n'y a ny qu'esperer ny que jouyr qui vaille.

Or quoi, si je prens les choses autrement qu'elles ne sont? Il peut estre; et pourtant j'accuse mon impatience, et tiens premierement qu'elle est également

vitieuse en celuy qui a droict comme en celuy qui a tort : car c'est tousjours un' aigreur tyrannique de ne pouvoir souffrir une forme diverse à la sienne; et puis, qu'il n'est, à la verité, point de plus grande fadese et plus constante que de s'esmouvoir et piquer des fadeses du monde, ny plus heteroclite, car elle nous formalise principallement contre nous; et ce philosophe du temps passé n'eust jamais eu faute d'occasion à ses pleurs tant qu'il se fut consideré. Combien de sottises dis-je et respons-je tous les jours selon moy-mesme, et volontiers combien plus frequentes selon autruy! Voyre mais, pourquoy, sans nous esmouvoir, rencontrons nous quelqu'un qui ayt le corps tortu et mal basty, et ne pouvons souffrir le rencontre d'un esprit mal rengé sans nous mettre en cholere? Cette aspreté tient plus au juge qu'à la faute. Ayons tousjours en la bouche ce mot de Platon : « Ne suis-je pas moymesmes en coulpe? mon advertissement se peut-il pas contourner en moy? » Sage et divin refrain qui fouete la plus universelle et commune erreur des hommes. C'est veritablement dict et bien à propos :

Stercus cuique suum bene olet.

Somme, il faut vivre entre les vivans et laisser chacun courre sa mode, sans nostre soing et sans alteration.

Les sens sont nos propres et premiers juges, qui n'apperçoivent les choses que par les accidens extremes; et n'est merveille si en toutes les pieces du service de nostre societé il y a un si perpetuel et universel meslange de ceremonies et apparences superfi-

cielles, si que la meilleure et plus effectuelle part des polices consiste en cela. C'est tousjours à l'homme que nous avons affaire, duquel la condition est merveilleusement corporelle. Que ceux qui nous ont voulu bastir, ces années passées, un exercice de religion si contemplatif et immateriel, ne s'estonnent point s'il s'en trouve qui pensent qu'elle fut eschapée et fondue entre leurs doigts si elle ne tenoit parmy nous comme marque, tiltre et instrument de division et de part, plus que par soy-mesmes. Comme en la conference, la gravité, la robbe et la fortune de celuy qui parle donne souvent credit à des propos vains et ineptes, il n'est pas à presumer qu'un monsieur si suivy, si redouté, n'aye au dedans quelque suffisance autre que populaire, et qu'un homme à qui on donne tant de commissions et de charges, si desdaigneux et si morguant, ne soit plus habile que cet autre qui le salue de si loing et que personne n'employe. Non seulement les mots, mais aussi les grimaces de ces gens là, se considerent et mettent en compte, chacun s'appliquant à y donner quelque belle et solide interpretation. S'ils se rabaissent à la conference commune, et qu'on leur presente autre chose qu'aprobation et reverence, ils vous assomment de l'authorité de leur experience: ils ont ouy, ils ont veu, ils ont faict; vous estes accablé d'exemples. Je leur dirois volontiers que le fruict de l'experience d'un chirurgien n'est pas l'histoire de ses practiques, et se souvenir qu'il a guery quatre empestez et trois gouteux, s'il ne sçait de cet usage tirer dequoy former son jugement, et ne nous sçait faire sentir qu'il en soit de-

venu plus sage au service de son art. Si les voyages et les charges les ont amendez, c'est à la production de leur entendement de le faire paroistre. Ce n'est pas assez de compter les experiences, il les faut poiser et assortir, et les faut avoir digerées et alambiquées pour en tirer les raisons et conclusions qu'elles portent. Il ne fut jamais tant d'historiens. Bon est il tousjours et utile de les ouyr, car ils nous fournissent tout plain de belles instructions et louables du magasin de leur memoire : grande partie, certes, au service de la vie ; mais nous ne cerchons pas cela pour cette heure, nous cerchons si ces recitateurs et recueilleurs sont louables eux mesme.

Je hay toute sorte de tyrannie, et la parliere, et l'effectuelle. Je me bande volontiers contre ces vaines circonstances qui pipent nostre jugement par les sens ; et, me tenant au guet de ces grandeurs extraordinaires, ay trouvé que ce sont, en somme, des hommes comme les autres :

> *Rarus enim ferme sensus communis in illa Fortuna.*

A l'avanture, les estime l'on et aperçoit moindres qu'ils ne sont, d'autant qu'ils entreprennent plus et se montrent plus : ils ne respondent point au faix qu'ils ont pris. Il faut qu'il y ayt plus de vigueur et de pouvoir au porteur qu'en la charge ; celuy qui n'a pas remply sa force, il vous laisse deviner s'il a encore de la force au delà, et s'il a esté essayé jusques à son dernier point ; celuy qui succombe à sa charge, il descouvre sa mesure et la foiblesse de ses espaules. C'est

pourquoy on voit tant d'ineptes ames entre les sçavantes, et plus que d'autres : il s'en fut faict des bons hommes de mesnage ; bons marchans, bons artizans, leur vigueur naturelle estoit taillée à cette proportion. C'est chose de grand poix que la science, ils fondent dessoubs : pour estaller et distribuer cette noble et puissante matiere, pour l'employer et s'en ayder, leur engin n'a ny assez de vigueur, ny assez de maniement : elle ne peut qu'en une forte nature, or elles sont bien rares. Voilà comment ils se gastent et affolent.

Humani qualis simulator simius oris,
Quem puer arridens pretioso stamine serum
Velavit, nudasque nates ac terga reliquit,
Ludibrium mensis.

A ceux pareillement qui nous regissent et commandent, qui tiennent le monde en leur conduicte, ce n'est pas assez d'avoir un entendement commun, de pouvoir ce que nous pouvons ; ils sont bien loing au dessoubs de nous, s'ils ne sont bien loing au dessus. Comme ils promettent plus, ils doivent aussi plus ; et pourtant leur est le silence non seulement contenance de respect et gravité, mais encore souvent de profit et de mesnage : car Megabysus, estant allé voir Appelles en son ouvrouer, fut long temps sans mot dire, et puis commença à discourir de ses ouvrages, dont il receut cette rude reprimende : « Tandis que tu as gardé silence, tu semblois quelque grande chose, à cause de tes cheines et de ta pompe ; mais maintenant qu'on t'a ouy parler, il n'est pas jusques aux garsons de ma

boutique qui ne te mesprisent. » Ces magnifiques atours, ce grand estat, ne luy permettoient point d'estre ignorant d'une ignorance populaire, et de parler impertinemment de la peinture : il devoit maintenir, muet, cette externe et præsomptive suffisance. A combien de sottes ames, en mon temps, a servy une mine froide et taciturne de tiltre de prudence et de capacité !

Les dignitez, les charges, se donnent necessairement plus par fortune que par merite; et a l'on tort souvent de s'en prendre aux roys. Au rebours, c'est merveille qu'ils y aient tant d'heur, y ayant si peu d'adresse : car la nature ne leur a pas donné la veuë qui se puisse estendre à tant de peuples, pour discerner de la precellence, et perser nos poitrines, où loge la cognoissance de nostre volonté et de nostre suffisance. Il faut qu'ils nous trient par conjecture et à tastons, par la race, les richesses, la doctrine, la voix du peuple : trés-foibles argumens. Qui pourroit trouver moien qu'on en peut juger par justice, et choisir les hommes par raison, establiroit de ce seul trait une parfaite forme de police.

« Ouy mais, il a mené à point ce grand affaire » : c'est dire quelque chose, mais ce n'est pas assez dire, car cette sentence est justement receuë, qu'il ne faut pas juger les conseils par les evenemens ; et s'aperçoit on ordinairement, aux actions du monde, que la fortune, pour nous apprendre combien elle peut en toutes choses, et qui prent plaisir à rabatre nostre presomption, n'aiant peu faire les malhabiles sages, elle les fait heureux, à l'envy de la vertu ; et se mesle volontiers à favoriser les executions où l'operation

est plus purement sienne. D'où il se voit tous les jours que les plus simples d'entre nous mettent à fin de tresgrandes besongnes et publiques et privées; et, comme Siramnes le Persien respondit à ceux qui s'estonnoient comment ses affaires succedoient si mal, veu que ses propos estoient si sages, qu'il estoit seul maistre de ses propos, mais du succez de ses affaires c'estoit la fortune, ceux-cy peuvent respondre de mesme, mais d'un contraire biais. La plus part des choses du monde se font par elles mesmes,

Fata viam inveniunt.

L'issuë authorise souvent une tresinepte conduite. Nostre entremise n'est quasi qu'une routine, et plus communéement consideration d'usage et d'exemple que de raison. Estonné de la grandeur de l'affaire, j'ay autrefois sceu par ceux qui l'avoient mené à fin leurs motifs et leur addresse; je n'y ay trouvé que des advis vulgaires : et les plus vulgaires et usitez sont aussi peut estre les plus seurs et plus commodes à la pratique, sinon à la montre. Quoy, si les plus plattes raisons sont les mieux assises, les plus molles et les plus battues se couchent mieux aux affaires? Pour conserver l'authorité du conseil des roys, il n'est pas besoing que les personnes profanes y participent et y voyent plus avant que de la premiere barriere : il se doibt reverer à credit et en bloc, qui en veut nourrir la reputation. Ma consultation esbauche un peu la matiere, et la considere legierement par ses premiers

visages : le fort et principal de la besongne, j'ay accoustumé de le resigner au ciel :

Permitte divis cætera.

L'heur et le mal'heur sont à mon gré deux souveraines puissances. C'est imprudence d'estimer que l'humaine prudence puisse remplir le rolle de la fortune ; et vaine est l'entreprise de celuy qui presume d'embrasser et causes et consequences, et mener par la main le progrez de son faict, vaine sur tout aux deliberations guerrieres. Il ne fut jamais tant de circonspection et prudence militaire, notamment en nostre nation, comme j'en vois en usage : seroit ce que chacun crainct de se perdre en chemin, se reservant à la catastrophe de ce jeu ? Je dis plus, que nostre sagesse mesme et consultation suit pour la plus part la conduicte du hazard. Ma volonté et mon discours se remue tantost d'un air, tantost d'un autre ; et y a plusieurs de ces mouvemens qui se gouvernent sans moy : ma raison a des impulsions et agitations journallieres :

Vertuntur species animorum, et pectora motus
Nunc alios, alios, dum nubila ventus agebat,
Concipiunt.

Qu'on regarde qui sont les plus puissans aus villes et qui font mieux leurs besongnes, on trouvera ordinairement que ce sont les moins habiles. Il est advenu aux femmes, aux enfans et aux insensez de commander des grands Estats à l'esgal des plus suffisans princes. Nous attribuons les effects de leur bonne for-

tune à leur prudence : parquoy je dis bien, en toutes façons, que les evenemens sont debiles tesmoings de nostre pris et capacité.

Or j'estois sur ce point, qu'il ne faut que voir un homme eslevé en dignité : quand nous l'aurions cogneu, trois jours devant, homme de peu, il coule insensiblement en nos opinions une image de grandeur de suffisance ; et nous persuadons que, croissant de trein et de credit, il est creu de merite. Nous jugeons de luy non selon sa valeur, mais à la mode des getons, selon la prerogative de son rang. Que la chanse tourne aussi, qu'il retombe et se remesle à la presse, chacun s'enquiert avec admiration de la cause qui l'avoit guindé si haut : « Est-ce luy, faict on? N'y sçavoit il autre chose quand il y estoit? Les princes se contentent ils de si peu? Nous estions vrayment en bonnes mains ! » C'est chose que j'ay veu souvant de mon temps ; voyre, et le masque des grandeurs qu'on represente aus comedies nous touche aucunement et nous pipe. Ce que j'adore moy-mesmes aus roys, c'est la foule de leurs adorateurs. Toute inclination et soubmission leur est deuë, sauf celle de l'entendement : ma raison n'est pas duite à se courber et flechir, ce sont mes genoux.

Melanthius, interrogé ce qu'il luy sembloit de la tragedie de Dionysius : « Je ne l'ay, dict-il, point veuë, tant elle est offusquée de langage. » Aussi la pluspart de ceux qui jugent les discours des grans debvroient dire : « Je n'ay point entendu son propos, tant il estoit offusqué de gravité, de grandeur et de majesté. » Antisthenes suadoit un jour aus Atheniens qu'ils comman-

dassent que leurs asnes fussent aussi bien employez au labourage des terres comme estoyent les chevaux : surquoy il luy fut respondu que cet animal n'estoit pas nay à un tel service. « C'est tout un, repliqua il; il n'y va que de vostre ordonnance, car les plus ignorans et incapables hommes que vous employez aus commandemens de vos guerres ne laissent pas d'en devenir incontinent trés-dignes, parce que vous les y employez. » A quoy touche l'usage de tant de peuples qui canonizent le roy qu'ils ont faict d'entre eux, et ne se contentent point de l'honnorer s'ils ne l'adorent. Ceux de Mexico, depuis que les ceremonies de son sacre sont parachevées, n'osent plus le regarder au visage; ains, comme s'ils l'avoyent deifié par sa royauté, entre les serements qu'ils luy font jurer de maintenir leur religion, leurs loix, leurs libertez, d'estre vaillant, juste et debonnaire, il jure aussi de faire marcher le soleil en sa lumiere accoustumée, desgouster les nuées en temps oportun, courir aux rivieres leur cours, et faire porter à la terre toutes choses necessaires à son peuple.

Je suis divers à cette façon commune, et me deffie plus de la suffisance quand je la vois accompaignée de grandeur de fortune et de recommandation populaire. Il nous faut prendre garde combien c'est de parler à son heure, de choisir son point, de rompre le propos ou le changer d'une authorité magistrale, de se deffendre des oppositions d'autruy par un mouvement de teste, un sous-ris ou un silence, devant une assistance qui tremble de reverence et de respect. Un homme de monstrueuse fortune, venant mesler son

advis à certain leger propos qui se demenoit tout lâchement en sa table, commença justement ainsi : « Ce ne peut estre qu'un menteur ou ignorant qui dira autrement que, etc. » Suyvez cette pointe philosophique, un pouignart à la main.

Voicy un autre advertissement duquel je tire grand usage, c'est qu'aus disputes et conferences tous les mots qui nous semblent bons ne doivent pas incontinent estre acceptez. La plus part des hommes sont riches d'une suffisance estrangere. Il peut advenir à tel de dire un beau traict, une bonne responce et sentence, et la mettre en avant sans en cognoistre la force. Il n'y faut point tousjours ceder, quelque verité ou beauté qu'elle ait. Ou il la faut combatre à escient, ou se tirer arriere, soubs couleur de ne l'entendre pas, pour taster de toutes parts comment elle est logée en son autheur. Il peut advenir que nous nous enferrons, et aidons au coup outre sa portée. J'ay autrefois employé, à la necessité et presse du combat, des revirades qui ont faict faucée outre mon dessein et mon esperance : je ne les donnois qu'en nombre, on les recevoit en pois. Tout ainsi comme, quand je debats contre un homme vigoureux, je me plais d'anticiper ses conclusions, je luy oste la peine de s'interpreter, j'essaye de prevenir son imagination imparfaicte encores et naissante ; l'ordre et la pertinence de son entendement m'advertit et menace de loing : de ces autres, je faicts tout le rebours ; il ne faut rien entendre que par eux, ny rien presupposer. S'ils jugent en parolles universelles, « Cecy est bon, cela ne l'est pas », et qu'ils rencontrent, voyez si c'est la fortune qui rencontre pour

eux. Ils disent une bonne chose, sçachons jusques où ils la cognoissent, voyons par où ils la tiennent. Nous les aydons à employer ce beau mot et cette belle raison qu'ils ne possedent pas, ils ne l'ont qu'en garde : ils l'auront produicte à l'avanture et à tastons, nous la leur mettons en credit et en pris. Vous leur prestez la main ; à quoy faire? Ils ne vous en sçavent nul gré, et en deviennent plus ineptes. Ne les secondez pas, laissés les aller : ils manieront cette matiere comme gens qui ont peur de s'eschauder ; ils n'osent luy changer d'assiete et de jour, ny l'enfoncer. Croslez là tant soit peu, elle leur eschappe, ils vous la quittent, toute forte et belle qu'elle est : ce sont belles armes, mais elles sont mal emmanchées. Combien de fois en ay-je veu l'experience ! Or, si vous venez à les esclaircir et confirmer, ils vous saisissent et desrobent incontinent cet avantage de vostre interpretation : « C'estoit ce que je voulois dire, voylà justement ma conception ; si je ne l'ay ainsin exprimé, ce n'est que faute de langue. » Souflez ; il faut employer la malice mesme à corriger cette fiere bestise. C'est injustice et inhumanité de secourir et redresser celuy qui n'en a que faire, et qui en vaut moins. J'ayme à les laisser embourber et empestrer encore plus qu'ils ne sont, et si avant, s'il est possible, qu'en fin ils se recognoissent.

La sottise et desreglement de sens n'est pas chose guerissable par un traict d'advertissement. Nous devons ce soing aux nostres, et cette assiduité de correction et d'instruction ; mais d'aller prescher le premier passant et regenter l'ignorance ou ineptie du premier rencontré, c'est un usage auquel je veux grand

mal. Rarement le fais-je, aus propos mesme qui se passent avec moy; et quite plustost tout que de venir à ces instructions reculées et magistrales. Mais aux choses qui se disent en commun ou entre autres, pour fauces et absurdes que je les juge, je ne me jette jamais à la traverse ny de parolle ny de signe. Au demeurant, rien ne m'offence tant en la sottise que dequoy elle se plaist plus que aucune raison ne se peut raisonnablement plaire. C'est mal'heur, que la prudence vous deffend de vous satisfaire et fier de vous, et vous en envoye tousjours mal content et craintif, là où l'opiniastreté et la temerité remplissent leurs hostes d'esjouïssance et d'asseurance. C'est aux plus mal habiles de regarder les autres hommes par dessus l'espaule, s'en retournans tousjours du combat plains de gloire et d'allegresse. Et le plus souvent encore il advient que cette outrecuidance de langage et gayeté de visage leur donne gaigné à l'endroit de l'assistance, qui est communément foible et incapable de bien juger et discerner les vrays avantages.

Pouvons nous pas mesler au tiltre de la conference et communication les devis pointus et coupez que l'alegresse et la privauté introduict entre les amis, gossans et gaudissans plaisamment et vifvement les uns les autres? exercice auquel ma gayeté naturelle me rend assez propre; et, s'il n'est aussi tendu et serieux que cet autre exercice que je viens de dire, il n'est pas moins aigu et ingenieux. Pour mon regard, j'y fournis plus de liberté que d'esprit, et y ay plus d'heur que d'invention ; mais je suis parfaict en la souffrance, car j'endure la revenche non seulement aspre,

mais indiscrete aussi, sans alteration. Et à la charge qu'on me faict, si je n'ay dequoy repartir brusquement sur le champ, je ne vay pas m'amuser à suivre cette pointe, d'une contestation ennuyeuse et lasche, tirant à l'opiniastreté; je la laisse passer et, baissant joyeusement les oreilles, remets d'en avoir ma raison à quelque heure meilleure : n'est pas marchant qui tousjours gaigne. La plus part changent de visage et de voix où la force leur faut, et, par une importune cholere, au lieu de se venger, accusent leur foiblesse ensemble et leur impatience. En cette gaillardise, nous pinçons par fois des cordes secrettes de nos imperfections, lesquelles, rassis, nous ne pouvons toucher sans offence; et nous entreadvertissons utillement de nos deffauts. Il y a d'autres jeux de main, indiscrets et aspres, à la françoise, que je hay mortellement; j'ay la peau tendre et sensible : j'en ay veu en ma vie enterrer deux princes de nostre sang.

Au reste, quand je veux juger de quelqu'un, je luy demande combien il se contente de soy, jusques où son parler ou sa besongne luy plaist. Je veux eviter ces belles excuses : « Je le fis en me joüant;

Ablatum mediis opus est incudibus istud;

je n'y fus pas une heure; je ne l'ay reveu depuis. » Or, fais-je, laissons donc ces pieces; donnez m'en une qui vous represente bien entier, par laquelle il vous plaise qu'on vous mesure. Et puis, que trouvez vous le plus beau en vostre ouvrage? Est-ce ou cette partie ou cette cy? la grace, ou la matiere, ou l'invention, ou le juge-

ment, ou la science? Car ordinairement je m'aperçoy qu'on faut autant à juger de sa propre besongne que de celle d'autruy, non seulement pour l'affection qu'on y mesle, mais pour n'avoir la suffisance de la cognoistre et distinguer. L'ouvrage, de sa propre force et fortune, peut seconder l'ouvrier outre son invention et connoissance. Pour moy, je ne juge la valeur d'autre besongne plus obscurement que de la mienne, et loge les Essais tantost bas, tantost haut, fort inconstamment et doubteusement. Il y a plusieurs livres utiles, à raison de leurs subjects, desquels l'autheur ne tire aucune recommandation, et des bons livres comme des bons ouvrages qui font honte à l'ouvrier. J'escriray la façon de nos convives et de nos vestemens, et l'escriray de mauvaise grace; je publieray les edits de mon temps et les lettres des princes qui passent és mains publiques; je feray un abbregé sur un bon livre, et tout abbregé sur un bon livre est un sot abbregé, lequel livre viendra à se perdre, et choses semblables. La posterité retirera utilité singuliere de telles compositions; moy, quel honneur, si n'est de ma bonne fortune? Bonne part des livres fameux sont de cette condition.

Quand je leux Philippe de Comines, il y a plusieurs années, tresbon autheur certes, j'y remarquay ce mot pour non vulgaire : qu'il se faut bien garder de faire tant de service à son maistre qu'on l'empesche d'en trouver la juste recompence. Je devois louer l'invention, non pas luy; je la r'encontray en Tacitus, il n'y a pas long temps : *Beneficia eo usque læta sunt dum videntur exsolvi posse; ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur*. Le suject, selon qu'il est, peut faire trouver un

homme sçavant et memorieux; mais, pour juger en luy les parties plus siennes et plus dignes, la force et beauté de son ame, il faut sçavoir ce qui est sien et ce qui ne l'est point, et, en ce qui n'est pas sien, combien on luy doibt, en consideration du chois, disposition, ornement et langage qu'il y a fourny. Quoy, s'il a emprunté la matiere et empiré la forme, comme il advient souvent? Nous autres, qui avons peu de practique avec les livres, sommes en cette peine, que, quand nous voyons quelque belle invention en un poëte nouveau, quelque fort argument en un prescheur, nous n'osons pourtant les en louer que nous n'ayons prins instruction de quelque sçavant si cette piece leur est propre ou si elle est estrangere. Jusque lors je me tiens tousjours sur ma garde.

Je viens de courre d'un fil l'histoire de Tacitus (ce qui ne m'advient guere; il y a vint ans que je ne mis en livre une heure de suite); et l'ay faict à la suasion d'un gentilhomme que la France estime beaucoup, tant pour sa valeur propre que pour une constante forme de suffisance et bonté qui se voit en plusieurs freres qu'ils sont. Je ne sçache point d'autheur qui mesle à un registre public tant de consideration des meurs et inclinations particulieres. Il n'est pas en cela moins curieux et diligent que Plutarque, qui en a faict expresse profession. Cette forme d'histoire est de beaucoup la plus utile : les mouvemens publics dependent plus de la conduicte de la fortune, les privez de la nostre. Et si n'en a point oublié ce qu'il devoit à l'autre partie. C'est plustost un jugement que narration d'histoire; il y a plus de preceptes que de contes : ce

n'est pas un livre à lire, c'est un livre à estudier et apprendre; il est si plain de sentences qu'il y en a à tort et à droict; c'est une pepiniere de discours ethiques et politiques pour la provision et ornement de ceux qui tiennent rang au maniement du monde. Il plaide tousjours par raisons solides et vigoreuses, d'une façon pointue et subtile, suyvant le stile affecté du siecle : ils aymoyent tant à s'enfler, qu'où ils ne trouvoyent de la pointe et subtilité aux choses, ils l'empruntoyent des parolles. Il ne retire pas mal à l'escrire de Seneque : il me semble plus charnu, Seneque plus aigu. Son service est plus propre à un estat trouble et malade, comme est le nostre present; vous diriez souvent qu'il nous peinct et qu'il nous pinse.

Ceux qui doubtent de sa foy s'accusent assez de luy vouloir mal d'ailleurs. Il a les opinions saines et pend du bon party aux affaires romaines. Je me plains un peu toutesfois dequoy il a jugé de Pompeius plus aigrement que ne porte l'advis des gens de bien qui ont vescu et negotié avec luy; de l'avoir estimé du tout pareil à Marius et à Sylla, sinon d'autant qu'il estoit plus couvert. On n'a pas exempté d'ambition son intention au gouvernement des affaires, ny de vengeance; et ont crainct ses amis mesme que la victoire l'eust emporté outre les bornes de la raison, mais non pas jusques à une mesure si effrenée : il n'y a rien en sa vie qui nous ayt menassé d'une si expresse cruauté et tyrannie. Encores ne faut-il pas contrepoiser le soubçon à l'evidence : ainsi je ne l'en crois pas. Que ses narrations soient naïfves et droictes, il se pourroit à l'avanture argumenter de cecy mesme, qu'elles ne s'appli-

quent pas tousjours exactement aux conclusions de ses jugements, lesquels il suit selon la pente qu'il y a prise, souvent outre la matiere qu'il nous montre, laquelle il n'a daigné incliner d'un seul air. Il n'a pas besoing d'excuse d'avoir approuvé la religion de son temps, selon les loix qui luy commandoient, et ignoré la vraye. Cela, c'est son malheur, non pas son defaut.

J'ay principalement consideré son jugement et n'en suis pas bien esclarcy par tout. Comme ces mots de la lettre que Tibere vieil et malade envoyoit au Senat : « Que vous escriray-je, Messieurs, ou comment vous escriray-je, ou que ne vous escriray-je poinct, en ce temps? Les dieux et les déesses me perdent pirement que je ne me sens tous les jours perir, si je le sçay! » je n'apperçois pas pourquoy il les applique si certainement à un poignant remors qui tourmente la conscience de Tibere; aumoins lors que j'estois à mesme, je ne le vis point.

Cela m'a semblé aussi un peu lâche, qu'ayant eu à dire qu'il avoit exercé certain honorable magistrat à Romme, il s'aille excusant que ce n'est point par ostentation qu'il l'a dit. Ce traict me semble bas de poil pour une ame de sa sorte : car le n'oser parler rondement de soy a quelque faute de cœur : un jugement roide et hautain, et qui juge de soy sainement et seurement, il use à toutes mains des propres exemples ainsi que de chose estrangere, et tesmoigne franchement de soy comme de chose tierce. Il faut passer pardessus ces regles populaires de la civilité en faveur de la verité et de la liberté.

Si ses escris rapportent aucune chose de ses con-

ditions, c'estoit un grand personnage, droicturier et courageux, non d'une vertu superstitieuse, mais philosophique et genereuse. On le pourra trouver hardy en ses tesmoignages : comme où il tient qu'un soldat portant un fais de bois, ses mains se roidirent de froid et se collerent à sa charge, si qu'elles y demeurerent attachées et mortes, s'estant departies des bras. J'ay accoustumé en telles choses de plier soubs l'authorité de si grands tesmoings.

Ce qu'il dict aussi, que Vespasian, par la faveur du dieu Serapis, guarit en Alexandrie une femme aveugle en luy oignant les yeux de sa salive, et je ne sçay quel autre miracle, il le faict par l'exemple et devoir de tous bons historiens. Ils tiennent registre des evenemens d'importance : parmy les accidens publics sont aussi les bruits et opinions populaires. C'est leur rolle de reciter les communes creances, non pas de les regler. Cette part touche les theologiens et les philosophes, directeurs des consciences. Pourtant tressagement, ce sien compaignon et grand homme comme luy : *Equidem plura transcribo quam credo : nam nec affirmare sustineo de quibus dubito, nec subducere quæ accepi :* c'est tresbien dict. Qu'ils nous rendent l'histoire plus selon qu'ils reçoivent que selon qu'ils estiment. Moy qui suis roy de la matiere que je traicte, et qui n'en dois conte à personne, ne m'en crois pourtant pas du tout : je hasarde souvent des boutades de mon esprit, qui ne me contentent pas; mais je les laisse courir à l'avanture, voir si quelque autre s'en contentera. Les jugemens, voire pareils en force, ne sont pas tousjours pareils en application et en goust.

Voilà ce que la memoire m'en represente en gros et assez incertainement. Tous jugemens universels sont lâches et dangereux.

CHAPITRE IX.

De la Vanité.

Il n'en est à l'avanture aucune plus expresse que d'en escrire si vainement. Ce que la Divinité nous en a si divinement exprimé devroit estre soingneusement et continuellement medité par les gens d'entendement. Qui ne voit que j'ay pris une route par laquelle, sans cesse et sans travail, j'iray autant qu'il y aura d'ancre et de papier au monde? Je ne puis tenir registre de ma vie par mes actions, fortune les met trop bas; je le tiens par mes fantasies. Si ay-je veu un gentilhomme qui ne communiquoit sa vie que par les operations de son ventre; vous voyiez chez luy, en montre, un ordre de bassins de sept ou huict jours : c'estoit son estude, ses discours; tout autre propos luy puoit. Ce sont icy, un peu plus civilement, des excremens d'un vieil esprit, dur tantost, tantost lâche, et tousjours indigeste. Et quand seray-je à bout de representer une continuelle agitation et mutation de mes pensées, en quelque matiere qu'elles tombent, puisque Diomedes remplit six mille livres du seul sub-

ject de la grammaire? Que doit produire le babil, puisque le begaiement et desnouement de la langue estouffa le monde d'une si horrible charge de volumes! Tant de paroles pour les paroles seules! O Pythagoras, que n'esconjuras-tu cette tempeste!

On accusoit un Galba, du temps passé, de ce qu'il vivoit oiseusement : il respondit « que chacun devoit rendre raison de ses actions, non pas de son sejour. » Il se trompoit : car la justice a cognoissance et animadvertion aussi sur ceux qui chaument.

Mais il y devroit avoir quelque coërction des loix contre les escrivains ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabons et faineants; on banniroit des mains de nostre peuple et moy et cent autres. Ce n'est pas moquerie, l'escrivaillerie semble estre quelque simptome d'un siecle desbordé : quand escrivismes nous tant que depuis que nous sommes en trouble? quand les Romains tant que lors de leur ruyne. Outre ce, que l'affinement des esprits, ce n'en est pas l'assagissement en une police, cet embesoingnement oisif naist de ce que chacun se prent lâchement à l'office de sa vacation et s'en desbauche. La corruption du siecle se faict par la contribution particuliere de chacun de nous : les uns y conferent la trahison, les autres l'injustice, l'irreligion, la tyrannie, l'avarice, la cruauté, selon qu'ils sont plus puissans; les plus foibles y apportent la sottise, la vanité, l'oisiveté, desquels je suis. Il semble que ce soit la saison des choses vaines quand les dommageables nous pressent. En un temps où le meschamment faire est si commun, de ne faire que inutilement il est comme louable. Je me console

que je seray des derniers sur qui il faudra mettre la main. Ce pendant qu'on pourvoira aux plus pressans, j'auray loy de m'amender : car il me semble que ce seroit contre raison de poursuyvre les menus inconvenients, quand les grands nous infestent. Et le medecin Philotimus, à un qui luy presentoit le doit à penser, à qui il recognoissoit au visage et à l'haleine un ulcere aux poulmons : « Mon amy, fit-il, ce n'est pas à cette heure le temps de t'amuser à tes ongles. »

Je vis pourtant sur ce propos, il y a quelques années, qu'un personnage duquel j'ay la memoire en recommendation singuliere, au milieu de nos grands maux, qu'il n'y avoit ny loy, ny justice, ny magistrat qui fit son office non plus qu'à cette heure, alla publier je ne sçay quelles reformations sur les habillements, la cuisine et la chicane. Ce sont amusoires dequoy on paist un peuple mal-mené, pour dire qu'on ne l'a pas du tout mis en oubly. Ces autres font de mesme qui s'arrestent à deffendre, à toute instance, des formes de parler, les dances et les jeux, à un peuple perdu de toute sorte de vices execrables : il n'est pas temps de se laver et decrasser quand on est atteint d'une bonne fievre.

Quand à moy, j'ay cette autre pire coustume que, si j'ay un escarpin de travers, je laisse encores de travers et ma chemise et ma cappe : je desdaigne de m'amender à demy. Quand je suis en mauvais estat, je m'acharne au mal, je m'abandonne par desespoir et me laisse aller vers la cheute; je m'obstine à l'empirement et ne m'estime plus digne de mon soing: ou tout bien ou tout mal. Ce m'est faveur que la desolation de cet estat se rencontre à la desolation de mon aage : je

souffre plus volontiers que mes maux en soient rechargez que si mes biens en eussent esté troublez. Les paroles que j'exprime au malheur sont paroles de despit : mon courage se herisse au lieu de s'applatir ; et, au rebours des autres, je me trouve plus devot en la bonne qu'en la mauvaise fortune, suyvant le precepte de Xenophon, si non suyvant sa raison ; et faicts plus volontiers les doux yeux au ciel pour le remercier que pour le requerir. J'ay plus de soing d'augmenter la santé quand elle me rit, que je n'ay de la remettre quand je l'ay escartée : les prosperitez me servent de discipline et d'instruction, comme aux autres les adversitez et les verges. La bonne fortune m'est un singulier esguillon à la moderation et modestie : la priere me gaigne, la menace me rebute.

Parmy les conditions humaines, cette-cy est assez commune, de nous plaire plus des choses estrangeres que des nostres, et d'aymer le remuement et le changement.

Ipsa dies ideo nos grato perluit haustu
Quod permutatis Hora recurrit equis.

J'en tiens ma part. Ceux qui suyvent l'autre extremité, de s'aggreer en eux-mesmes, d'estimer ce qu'ils possedent au dessus de tout le reste, et de ne reconnoistre aucune forme plus belle que celle qu'ils voyent, s'ils ne sont plus advisez que nous, ils sont à la verité plus heureux : je n'envie poinct leur sagesse, mais ouy leur bonne fortune. Cette humeur avide des choses nouvelles et inconnues ayde bien à nourrir en moy le de-

sir de voyager, mais assez d'autres circonstances y conferent : je me destourne volontiers du gouvernement de ma maison. Il y a quelque commodité à commander, fut-ce dans une grange, et à estre obey des siens, mais c'est un plaisir trop uniforme et languissant. Et puis il est par necessité meslé de plusieurs pensements fascheux : tantost l'indigence et oppression de vostre peuple, tantost la querelle d'entre vos voisins, tantost l'usurpation qu'ils font sur vous, vous afflige :

Aut verberatæ grandine vineæ,
Fundusque mendax, arbore nunc aquas
Culpante, nunc torrentia agros
Sidera, nunc hyemes iniquas;

et que à peine en six mois envoiera Dieu une saison dequoy vostre receveur se contente bien à plain; et que, si elle sert aux vignes, elle ne nuise aux prez :

Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol,
Aut subiti perimunt imbres, gelidæque pruinæ,
Flabraque ventorum violento turbine vexant;

joinct le soulier neuf êt bien formé de cet homme du temps passé, qui vous blesse le pied; et que l'estranger n'entend pas combien il vous couste et combien vous prestez à maintenir l'apparence de cet ordre qu'on voit en vostre famille, et qu'à l'avanture l'achetez vous trop cher.

Je me suis pris tard au mesnage. Ceux que nature avoit faict naistre avant moy m'en ont deschargé long temps. J'avois desjà pris un autre ply, plus selon

ma complexion. Toutesfois, de ce que j'en ay veu, c'est chose plus empeschante que difficile : quiconque est capable d'autre chose le sera bien aiséement de celle-là. Si je cherchois à m'enrichir, cette voye me sembleroit trop longue: j'eusse servy les roys, trafique plus fertile que toute autre. Puis que je ne cerche qu'à passer, je le puis faire, Dieu mercy, sans grande attention. Au pis aller, courez tousjours par retranchement de despence devant la pauvreté : c'est à quoy je m'attends, et de me reformer avant qu'elle m'y force. J'ay estably en mon ame assez de degrez à me passer de moins que ce que j'ay; je dis, passer avec contentement. Mon vray besoing n'occupe pas si justement tout ce que j'ay, que, sans venir au vif, fortune n'ait où mordre sur moy. Ma presence, toute ignorante et desdaigneuse qu'elle est, preste grande espaule à mes affaires domestiques : je m'y employe, mais despiteusement; joinct que j'ay cela chez moy que, pour brusler à part la chandelle par mon bout, l'autre bout ne se descharge de rien. Tant y a que le dommage qui vient de mon absence ne me semble point meriter, pendant que j'auray dequoy le porter, que je refuse d'accepter les occasions qui se presentent de me distraire de cette assistance penible.

Il y a tousjours quelque piece qui va de travers. Les negoces, tantost d'une maison, tantost d'une autre, vous tirassent. Vous esclairez toutes choses de trop prés : vostre perspicacité vous nuit icy, comme si faict elle assez ailleurs. Je me desrobe aux occasions de me fascher et me destourne de la connoissance des choses qui vont mal, et si ne puis tant faire qu'à toute heure

je ne heurte chez moy en quelque rencontre qui me desplaise. Vaines pointures et honteuses, mais tousjours pointures. Les plus menus empeschemens sont les plus persans; et comme les petites lettres offencent et lassent plus les yeux, aussi nous piquent plus les petits affaires. A mesure que ces espines domestiques sont drues et desliées, elles nous mordent plus aigu et sans menace, nous surprenant facilement à l'impourveu. Or nous monstre assez Homere combien la surprise donne d'avantage, qui faict Ulysse pleurant de la mort de son chien et ne pleurant point des pleurs de sa mere : le premier accident, tout legier qu'il estoit, l'emporta, d'autant qu'il en fut inopinéement assailly; il soustint le second, plus impetueux, parce qu'il y estoit preparé. Ce sont legieres occasions qui pourtant troublent la vie : c'est chose tendre que nostre vie, et aisée à blesser. Depuis que j'ay le visage tourné vers le chagrin, pour sotte cause qui m'y aye porté, j'irrite l'humeur de ce costé là, qui se nourrit aprés et s'exaspere de son propre branle, attirant et emmoncellant une matiere sur autre dequoy se paistre :

Stillicidi casus lapidem cavat :

ces continuelles goutieres m'enfoncent et m'ulcerent. Quand je considere mes affaires de loing et en gros, je trouve, soit pour n'en avoir la memoire guere exacte, qu'ils sont allez jusques à cette heure en prosperant, outre mes contes et mes raisons. J'en retire, ce me semble, plus qu'il n'y en a; leur bon heur me trahit. Mais suis-je au dedans de la besongne, voy-je marcher toutes ces parcelles,

Tum vero in curas animum diducimus omnes,

mille choses m'y donnent à desirer et craindre. De les abandonner du tout, il m'est trés-facile; de m'y prendre sans m'en peiner, trés-difficile. C'est pitié d'estre en lieu où tout ce que vous voyez vous enbesongne et vous concerne : et me semble jouyr plus gayement les plaisirs d'une maison estrangiere et y apporter le goust plus libre et pur.

Mon pere aymoit à bastir le lieu où il estoit nay; et, en toute cette police d'affaires domestiques, j'ayme à me servir de son exemple et de ses reigles, et y attacheray mes successeurs autant que je pourray. Si je pouvois mieux pour luy, je le feroys. Je me glorifie que sa volonté s'exerce encores et agisse par moy. Jà à Dieu ne plaise que je laisse faillir entre mes mains aucune image de vie que je puisse rendre à un si bon pere! Ce que je me suis meslé chez moy d'achever quelque vieux pan de mur et de renger quelque piece de bastiment mal dolé, ç'a esté certes plus regardant à son intention qu'à mon contentement. Car, quant à mon application particuliere, ny ce plaisir de bastir qu'on dict estre si attrayant, ny la chasse, ny les jardins, ny ces autres plaisirs de la vie retirée, ne me peuvent beaucoup amuser. C'est chose dequoy je me veux mal comme de toutes autres opinions qui me sont incommodes. Je ne me soucie pas tant de les avoir vigoreuses et doctes, comme je me soucie de les avoir aisées et commodes à la vie.

Ceux qui, en m'oyant dire mon insuffisance aux occupations du mesnage, vont me soufflant aux oreilles que

c'est desdain, et que je laisse de sçavoir les instrumens du labourage, ses saisons, son ordre, comment on faict mes vins, comme on ente, et de sçavoir le nom et la forme des herbes et des fruicts et l'aprest des viandes dequoy je vis, pour avoir à cueur quelque plus haulte science, ils me font mourir : ce n'est pas mespris, c'est sottise, et plustost bestise que gloire. Je m'aimerois mieux bon escuyer que bon logitien :

Quin tu aliquid saltem potius, quorum indiget usus,
Viminibus mollique paras detexere junco?

Or j'arreste bien chez moy le plus ordinairement, mais je voudrois m'y plaire plus qu'ailleurs :

Sit meæ sedes utinam senectæ,
Sit modus lasso maris, et viarum,
Militiæque!

Je ne sçay si j'en viendray à bout. Je voudrois qu'au lieu de quelque autre piece de sa succession, mon pere m'eust resigné cette passionnée amour qu'en ses vieux ans il portoit à son mesnage. Il estoit bien heureux de ramener ses desirs à sa fortune et de se sçavoir plaire de ce qu'il avoit. La philosophie politique aura bel accuser la bassesse et sterilité de mon occupation, si j'en puis prendre le goust. Je suis de cet avis, que la plus noble vacation et la plus juste est de servir au publiq et estre utile à beaucoup. Pour mon regard, je m'en despars : partie par conscience, car par où je vois le pois qui touche telles vacations, je vois aussi le peu de moyen que j'ay d'y fournir : partie par poltronerie; je

me contente de jouïr le monde sans m'en empresser, de vivre une vie seulement excusable et qui seulement ne poise ny à moy ny à autruy.

Jamais homme ne se laissa aller plus plainement et plus lâchement au soing et gouvernement d'un tiers que je fairois, si j'avois à qui. L'un de mes souhaits pour cette heure, ce seroit de trouver un gendre qui sceut appaster commodéement mes vieux ans et les endormir, entre les mains de qui je deposasse en toute souveraineté la conduite et usage de mes biens; qu'il en fit ce que j'en fais et gaignat sur moy ce que j'y gaigne, pourveu qu'il y apportat un courage vrayement reconnoissant et amy. Mais quoy! nous vivons en un monde où la loyauté des propres enfans est inconnue.

Qui a la garde de ma bourse en voyage, il l'a pure et sans contrerole; aussi bien me tromperoit il en contant; et, si ce n'est un diable, je l'oblige à bien faire par une si abandonnée confiance. La plus commune seureté que je prens de mes gens, c'est la mesconnoissance: je ne presume les vices qu'aprés que je les ay veus, et m'en fie plus aux jeunes, que j'estime moins gastez par mauvais exemple. J'oi plus volontiers dire, au bout de deux mois, que j'ay despandu quatre cens escus, que d'avoir les oreilles battues, tous les soirs, de trois, cinq, sept: si ay-je esté desrobé aussi peu que autre. Il est vray que je preste un peu l'espaule à l'ignorance; je nourris à escient, aucunement trouble et incertaine, la science de mon arjant: jusques à certaine mesure, je suis content d'en pouvoir doubter. Il faut laisser un peu de place à la desloyauté ou imprudence de vostre valet: s'il vous en reste en gros

de quoy faire vostre effect, cet excez de la liberalité de la fortune, laissez le un peu plus courre à sa mercy. O le vilein et sot estude, d'estudier son argent, se plaire à le manier et reconter! c'est par là que l'avarice faict ses aproches.

Depuis dixhuict ans que je gouverne des biens, je n'ay sceu gaigner sur moy de voir ny tiltres ny mes principaux affaires, qui ont necessairement à passer par ma science et par mon soing. Ce n'est pas un mespris philosophique des choses transitoires et mondaines; je n'ay pas le goust si espuré, et les prise pour le moins ce qu'elles valent; mais certes c'est faitardise et mollesse inexcusable et puerile. J'estoy, ce croi-je, plus propre à vivre de la fortune d'autruy, s'il se pouvoit sans obligation et sans servitude; et si ne sçay, à l'examiner de prés, si, selon mon humeur et mon sort, ce que j'ay à souffrir des affaires, et des serviteurs, et des domestiques, n'a point plus d'abjection, d'importunité et d'aigreur que n'auroit la suitte d'un homme nay plus grand que moy, qui me guidat un peu à mon aise. Crates fit pis, qui se jetta en la franchise de la pauvreté pour se deffaire des indignitez et cures du mesnage. Cela ne fairois-je pas, je hay la pauvreté à pair de la douleur; mais, ouy bien, changer cette sorte de vie à une autre moins noble et moins affaireuse.

Absent, je me despouille de tous tels pensemens; et sentirois moins lors la ruyne d'une tour que je ne faics, present, la cheute d'une ardoyse. Mon ame se démesle bien ayséement à part, mais, en presence, elle souffre comme celle d'un vigneron: j'esleve assez mon courage à l'encontre des inconveniens; les yeux, je ne puis.

Sensus! ô Superi, sensus!

Je suis, chez moy, respondant de tout ce qui va mal. Peu de maistres, je parle de ceux de moienne condition comme est la mienne, et, s'il en est, ils sont plus heureux, se peuvent tant reposer sur un second qu'il ne leur reste bonne part de la charge. Cela oste beaucoup du plaisir que je devrois prendre chez moy de la visitation et assemblée de mes amis. La plus inepte contenance et plus vile d'un gentilhomme en sa maison, c'est de le voir empesché de l'ordre de sa police, parler à l'oreille d'un valet, en menacer un autre des yeux; elle doit couler insensiblement et representer un train ordinaire: et treuve laid qu'on entretienne ses hostes du traictement qu'on leur faict, autant à l'excuser qu'à la vanter. J'ayme l'ordre et la netteté,

Et cantharus et lanx
Ostendunt mihi me,

au pris de l'abondance; et regarde chez moy exactement à la necessité, peu à la parade. Si un valet se bat chez autruy, si un plat se verse, vous n'en faites que rire: vous dormez, ce pendant que monsieur renge avec son maistre d'hostel ses affaires pour vostre traitement du lendemain.

Quand je voyage, je n'ay à penser qu'à moy et à l'emploicte de mon argent; cela se dispose d'un seul precepte. Il est requis trop de parties à amasser, je n'y entens rien; à despendre, je m'y entens un peu, et à donner jour à ma despence, qui est de vray son principal usage; mais je m'y attens trop ambitieusement,

qui la rend inegalle et difforme, et en outre immoderée en l'un et l'autre visage. Si elle paroit, si elle sert, je m'y laisse indiscrettement aller, et me resserre autant indiscrettement si elle ne luit et si elle ne me rit.

Qui que ce soit, ou art ou nature, qui nous imprime cette condition de vivre par la relation à autruy, nous faict beaucoup plus de mal que de bien. Nous nous defraudons de nos propres utilitez pour former les apparences à l'opinion commune. Il ne nous chaut pas tant quel soit nostre estre en nous et en effaict, comme quel il soit en la cognoissance publique. Les biens mesmes de l'esprit, et la sagesse nous semble sans fruict, si elle n'est jouie que de nous, si elle ne se produict à la veuë et approbation estrangere. Il y en a de qui l'or coulle à gros bouillons par des lieux sousterreins, imperceptiblement; d'austres l'estandent tout en lames et en feuilles: si qu'aus uns les liars valent escuz, aux autres le rebours, le monde estimant l'emploite et la valeur selon la montre. Tout soing curieus autour des richesses sent à l'avarice; leur dispensation mesme et la liberalité trop ordonnée et artificielle, elles ne valent pas une advertance et sollicitude penible. Qui veut faire sa despence juste la faict estroitte et contrainte. La garde ou l'emploite sont de soy choses indifferentes, et ne prennent couleur de bien ou de mal que selon l'application de nostre volonté.

L'autre cause qui me convie à ces promenades, c'est la disconvenance aux meurs presentes de nostre estat. Je me consolerois ayséement de cette corruption, pour le regard de l'interest public,

Pejoraque sæcula ferri
Temporibus, quorum sceleri non invenit ipsa
Nomen, et a nullo posuit natura metallo;

mais pour le mien, non. J'en suis en particulier trop pressé : car en mon voisinage nous sommes tantost, par la longue licence de ces guerres civiles, envieillis en une forme d'estat si desbordée,

Quippe ubi fas versum atque nefas,

qu'à la verité c'est merveille qu'elle se puisse maintenir :

Armati terram exercent, semperque recentes
Convectare juvat prædas et vivere rapto.

En fin je vois, par nostre exemple, que la societé des hommes se tient et se coust, à quelque pris que ce soit : en quelque assiete qu'on les couche, ils s'appilent et se rengent en se remuant et s'entassant, comme des corps mal unis qu'on empoche sans ordre trouvent d'eux-mesme la façon de s'accommoder, se joindre et s'emplacer les uns parmy les autres, souvent mieux que l'art ne les eust sceu disposer. Le roy Philippus fit un amas des plus meschans hommes et incorrigibles qu'il peut trouver, et les logea tous en une ville qu'il leur fist bastir, qui en portoit le nom. J'estime qu'ils dressarent des vices mesme une contexture politique entre eux et une commode et juste societé. Je vois non une action, ou trois, ou cent, mais des meurs en usage commun et receu si monstrueuses, en inhumanité sur tout et desloyauté, qui est pour moy la

pire espece des vices, que je n'ay point le courage de les concevoir sans horreur, et les admire quasi autant que je les deteste. L'exercice de ces meschancetez insignes porte marque de vigueur et force d'ame autant que d'erreur et desreglement. La necessité compose les hommes et les assemble. Cette cousture fortuite se forme aprés en loix, car il en a esté d'aussi farouches qu'aucune opinion humaine puisse enfanter, qui toutesfois ont maintenu leurs corps avec autant de santé et longueur de vie que celles de Platon et Aristote sçauroyent faire. Et certes toutes ces descriptions de police, feintes par art, se trouvent ridicules et ineptes à mettre en practique.

Ces grandes et longues altercations, de la meilleure forme de societé et des reigles plus commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement à l'exercice de nostre esprit : comme il se trouve és arts plusieurs subjects qui ont leur essence en l'agitation et en la dispute, et n'ont aucune vie hors delà. Telle peinture de police seroit de mise en un nouveau monde, mais nous prenons les hommes obligez desjà et formez à certaines coustumes; nous ne les engendrons pas comme Pyrrha ou comme Cadmus. Par quelque moyen que nous ayons loy de les redresser et renger de nouveau, nous ne pouvons guieres les tordre de leur ply accoustumé que nous ne rompons tout. On demandoit à Solon s'il avoit estably les meilleures loys qu'il avoit peu aux Atheniens : « Ouy bien, respondit-il, de celles qu'ils eussent receuës. »

Non par opinion, mais par verité, l'excellente et meilleure police est à chacune nation celle soubs la-

quelle elle s'est maintenuë. Sa forme et commodité essentielle despend de l'usage. Nous nous desplaisons volontiers de la condition presente; mais je tiens pourtant que d'aller desirant le commandement de peu en un estat populaire, ou en la monarchie une autre sorte de gouvernement, c'est vice et folie.

Ayme l'estat tel que tu le vois estre :
S'il est royal, ayme la royauté ;
S'il est de peu, ou bien communauté,
Ayme l'aussi, car Dieu t'y a faict naistre.

[Ainsi en parloit] le bon monsieur de Pibrac, que nous venons de perdre, un esprit si gentil, les opinions si saines, les meurs si douces. Cette perte et celle qu'en mesme temps nous avons faicte de monsieur de Foix sont pertes importantes à nostre couronne. Je ne sçay s'il reste à la France de quoy substituer un autre coupple pareil à ces deux Gascons, en syncerité et en suffisance, pour le conseil de nos roys. C'estoyent ames diversement belles, et certes, selon le siecle, rares et belles, chacune en sa forme. Mais qui les avoit logées, en ce siecle, si disconvenables et si disproportionnées à nostre corruption et à nos tempestes ?

Rien ne presse un estat que l'innovation : le changement donne seul forme à l'injustice et à la tyrannie. Quand quelque piece se démanche, on peut l'estayer; on peut s'opposer à ce que l'alteration et corruption naturelle à toutes choses ne nous esloingne trop de nos commencemens et principes; mais d'entreprendre à refondre une si grande machine et en changer les fondements, c'est à faire à ceux qui veulent amender

les deffauts particuliers par une confusion universelle et guarir les maladies par la mort. Le monde est inepte à se guarir : il est si impatient de ce qui le presse qu'il ne vise qu'à s'en deffaire, sans regarder à quel pris. Nous voyons par mille exemples qu'il se guarit ordinairement à ses despens. La descharge du mal present n'est pas guarison, s'il n'y a en general amendement de condition. Pour nous voir bien piteusement agitez, car que n'avons nous faict ?

Eheu! cicatricum et sceleris pudet,
Fratrumque : quid nos dura refugimus
Ætas? quid intactum nefasti
Liquimus? unde manum juventus
Metu Deorum continuit? quibus
Pepercit aris?

je ne vay pas soudain me resolvant :

Ipsa si velit Salus,
Servare prorsus non potest hanc familiam :

nous ne sommes pas pourtant, à l'avanture, à nostre dernier periode.

La conservation des estats est chose qui vray-semblablement surpasse nostre intelligence. En toutes nos fortunes, nous nous comparons à ce qui est au dessus de nous et regardons vers ceux qui sont mieux : mesurons nous à ce qui est au dessous ; il n'en est point de si malotru qui ne trouve mille exemples où se consoler. Et, comme disoit Solon : « Qui dresseroit un tas de tous les maux ensemble, il n'est aucun qui ne choisit

plustost de raporter avec soy les maux qu'il a que de venir à division legitime, avec tous les autres hommes, de ce tas de maux, et en prendre sa quotte part. » Nostre police se porte mal ; il en a esté pourtant de plus malades sans mourir. Les dieux se jouent de nous à la pelote et nous agitent à toutes mains :

Enimvero Dii nos homines quasi pilas habent.

Les astres ont fatalement destiné l'estat de Romme pour patron de ce qu'ils peuvent en ce genre : il comprend en soy toutes les formes et avantures qui touchent un estat, tout ce que l'ordre y peut, et le trouble, et l'heur, et le malheur. Qui se doit desesperer de sa condition, voyant les secousses et mouvemens dequoy celuy-là fut agité et qu'il supporta? Si l'estenduë de la domination est la santé d'un estat (dequoy je ne suis aucunement d'advis), celuy-là ne fut jamais si sain que quand il fut le plus malade. La pire de ses formes luy fut la plus fortunée. A peine reconnoit-on l'image d'aucune police soubs les premiers empereurs : c'est la plus horrible et espesse confusion qu'on puisse concevoir. Toutesfois il la supporta et y dura, conservant non pas une monarchie resserrée en ses limites, mais tant de nations si diverses, si esloignées, si mal affectionnées, si desordonnéement commandées et injustement conquises :

Nec gentibus ullis
Commodat in populum, terræ pelagique potentem,
Invidiam fortuna suam.

Tout ce qui branle ne tombe pas. La contexture d'un si grand corps tient à plus d'un clou ; il tient mesme

par son antiquité, comme les vieux bastimens ausquels l'aage a desrobé le pied, sans crouste et sans cyment, qui pourtant vivent et se soustiennent en leur propre poix,

Nec jam validis radicibus hærens,
Pondere tuta suo est.

D'avantage, ce n'est pas bien procedé de reconnoistre seulement le flanc et le fossé pour juger de la seureté d'une place : il faut voir par où on y peut venir, en quel estat est l'assaillant. Peu de vaisseaux fondent de leur propre poix et sans violence estrangere. Or tournons les yeux par tout, tout crolle autour de nous : en tous les grands estats, soit de chrestienté, soit d'ailleurs, que nous cognoissons, regardez y, vous y trouverez une evidente menasse de changement et de ruyne :

Et sua sunt illis incommoda, parque per omnes
Tempestas.

Les astrologues ont beau jeu à nous advertir, comme ils font, de grandes alterations et mutations prochaines : leurs devinations sont presentes et palpables, il ne faut pas aller au ciel pour cela. Nous n'avons pas seulement à tirer consolation de cette societé universelle de mal et de menasse, mais encores quelque esperance pour la durée de nostre estat, d'autant que naturellement rien ne tombe là où tout tombe : la maladie universelle est la santé particuliere ; la conformité est qualité ennemie à la dissolution. Pour moy, je n'en entre point au desespoir, et me semble y voir des routes à nous sauver :

Deus hæc fortasse benigna
Reducet in sedem vice.

Qui sçait si Dieu voudra qu'il en advienne comme des corps qui se purgent et remettent en meilleur estat par longues et griefves maladies, lesquelles leur donnent une santé plus entiere et plus nette que celle qu'elles leur avoient osté ?

Ce qui me poise le plus, c'est qu'à compter les simptomes de nostre mal, j'en vois autant de naturels, et de ceux que le ciel nous envoye et proprement siens, que de ceux que nostre desreiglement et l'imprudence humaine y conferent. Encores en ces ravasseries icy crains-je la trahison de ma memoire, que, par inadvertance, elle m'aye faict enregistrer une chose deux fois. Je hay à me reconnoistre, et ne retaste jamais qu'envis ce qui m'est une fois eschappé. Or je n'apporte icy rien de nouvel apprentissage, ce sont imaginations communes : les ayant à l'avanture conceuës cent fois, j'ay peur de les avoir desjà enrollées. La redicte est par tout ennuyeuse, fut ce dans Homere ; mais elle est ruineuse aux choses qui n'ont qu'une montre superficielle et passagiere. Je me desplais de l'inculcation, voire aux choses utiles, comme en Seneque.

Ma memoire s'empire cruellement tous les jours,

Pocula Lethæos ut si ducentia somnos
Arente fauce traxerim.

Il faudra doresnavant, car, Dieu mercy, jusques à cette heure il n'en est pas advenu de faute, que, au lieu que les autres cerchent temps et occasion de penser à ce

qu'ils ont à dire, je fuye à me preparer, de peur de m'attacher à quelque obligation de laquelle j'aye à despendre. L'estre tenu et obligé me fourvoie, et le despendre d'un si foible instrument qu'est ma memoire. Je ne lis jamais cette histoire que je ne m'en offence d'un ressentiment propre et naturel :

Lyncestez, accusé de conjuration contre Alexandre, le jour qu'il fut mené en la presence de l'armée, suyvant la coustume, pour estre ouy en ses deffences, avoit en sa teste une harangue estudiée, de laquelle, tout hesitant et begayant, il prononça quelques paroles. Comme il se troubloit de plus en plus, ce pendant qu'il luicte avec sa memoire et qu'il la retaste, le voilà chargé et tué à coups de pique par les soldats qui luy estoient plus voisins, le tenant pour convaincu : son estonnement et son silence leur servit de confession. Ayant eu en prison tant de loisir de se preparer, ce n'est à leur advis plus la memoire qui luy manque, c'est la conscience qui luy bride la langue et luy oste la force. Vrayment c'est bien dict : on s'estonne du lieu, de l'assistance, de l'expectation, lors mesme qu'il n'y va que de l'ambition de bien dire; que peut-on faire quand c'est une harangue qui porte la vie en consequence?

Pour moy, cela mesme que je sois lié à ce que j'ay à dire sert à m'en desprendre. Quand je me suis commis et assigné entierement à ma memoire, je pends si fort sur elle que je l'accable ; elle s'effraye de sa charge. Autant que je m'en rapporte à elle, je me mets hors de moy jusques à essaier ma contenance; et me suis veu quelque jour en peine de celer la servitude en laquelle

j'estois entravé : là où mon dessein est de representer en parlant une profonde nonchalance et des mouvemens fortuites et impremeditez, comme naissans des occasions presentes, aymant aussi cher ne rien dire qui vaille que de montrer estre venu premedité pour bien dire; chose messeante, sur tout à gens de ma profession. On a laissé par escrit de l'orateur Curio que, quand il proposoit la distribution des pieces de son oraison en trois, ou en quatre, ou le nombre de ses arguments et raisons, il luy advenoit volontiers ou d'en oublier quelqu'un, ou d'y en adjouster un ou deux de plus. Je me suis tousjours bien gardé de tomber en cet inconvenient, ayant hay ces promesses et prescriptions, non seulement pour la deffiance de ma memoire, mais aussi pour ce que cette forme retire trop à l'artiste. Baste, que je me suis meshuy promis de ne prendre plus la charge de parler en lieu de respect : car, quant à parler en lisant son escript, outre ce qu'il est monstrueux, il est de grand desavantage à ceux qui par nature pouvoient quelque chose en l'action; et de me jetter à la mercy de mon invention presente, encore moins : je l'ay lourde et trouble, qui ne sçauroit fournir à soudaines necessitez et importantes.

Laisse, lecteur, courir encore ce coup d'essay et ce troisiesme alongeail du reste des pieces de ma peinture. J'adjouste, mais je ne corrige pas : premierement, par ce que celuy qui a hypothecqué au monde son ouvrage, je trouve apparence qu'il n'y aye plus de droict; qu'il die, s'il peut, mieux ailleurs, et ne corrompe la besongne qu'il nous a venduë. De telles gens il ne faudroit rien acheter qu'aprés leur mort. Qu'ils y

pensent bien avant que de se produire : qui les haste ? Secondement, que, pour mon regard, je crains de perdre au change : mon entendement ne va pas tousjours avant, il va à reculons par fois. Je ne me deffie guiere moins de mes fantasies, pour estre secondes ou tierces que premieres, ou presentes que passées. Nous nous corrigeons aussi sottement souvent qu'aux autres. Je suis envieilly de huit ans depuis mes premieres publications ; mais je fais doute que je sois amandé d'un pouce.

La faveur publique m'a donné un peu plus de hardiesse que je n'esperois ; mais ce que je crains le plus, c'est de saouler : j'aymerois mieux poindre que lasser, comme a fait un honneste homme de mon temps. La louange est tousjours plaisante, de qui et pourquoy qu'elle vienne : si faut il, pour s'en aggréer justement, estre informé de sa cause. Les imperfections mesme ont leur moyen de se recommander. L'estimation vulgaire et commune se voit le plus souvent peu heureuse en rencontre ; et, de mon temps, je suis trompé si les pires escrits ne sont ceux qui ont gaigné le dessus du vent populaire. Certes, je rends grace à des honnestes hommes qui daignent prendre en bonne part mes foibles efforts : il n'est lieu où les fautes de la façon paroissent tant qu'en une matiere qui de soy n'a point de recommendation. Ne te prens point à moy, lecteur, de celles qui se coulent icy par la fantasie ou inadvertance d'autruy ; chaque main, chaque ouvrier, y apporte les siennes. Je ne me mesle ny d'ortografe, et ordonne seulement qu'ils suivent l'ancienne, ny de la punctuation : je suis peu expert en l'un et en l'autre.

Où ils rompent du tout le sens, je m'en donne peu de peine, car aumoins ils me deschargent; mais où ils en substituent un faux, comme ils font si souvent, et me destournent à leur conception, ils me perdent. Toutesfois, quand la sentence n'est forte à ma mesure, un honeste homme la doit refuser pour mienne. Qui connoistra combien je suis peu laborieux, combien je suis faict à ma mode, croira facilement que je redicterois plus volontiers encore autant d'Essais que de m'assujettir à les resuivre pour cette puerile correction.

Je disois donc tantost qu'estant planté en la plus profonde miniere de ce nouveau metal, non seulement je suis privé de grande familiarité avec gens d'autre humeur et opinions que les miennes, et qui se tiennent d'un neud qui fuit à tout autre neud, mais encore je ne suis pas sans hazard parmy ceux à qui tout est egalement loisible, et desquels la plus part ne peut meshuy empirer son marché envers nostre justice, d'où naist l'extreme degré de licence. Contant toutes les particulieres circonstances qui me regardent, je ne trouve homme des nostres à qui la deffence des loix couste, et en guain cessant, et en dommage emergeant, disent les clercs, plus qu'à moy. Comme maison de tout temps libre, ouverte et officieuse à chacun, car je ne me suis jamais laissé induire d'en faire un outil de guerre offensive, à laquelle je me mesle plus volontiers où elle est le plus esloingnée de mon voisinage, ma maison a merité assez d'affection populaire, et seroit bien malaisé de me gourmander sur mon fumier; et estime à un merveilleux chef d'œuvre et exemplaire qu'elle soit encore vierge de sang et de sac, soubs un

si long orage, tant de changemens et agitations voisines. Car, à dire vray, il estoit possible à un homme de ma complexion d'eschapper à une forme constante et continue, quelle qu'elle fut; mais les invasions et incursions contraires, et alternations et vicissitudes de la fortune autour de moy, ont jusqu'à cette heure plus exasperé que amolly l'humeur du pays, et me rechargent de dangers et difficultez invincibles. J'eschape, mais il me desplaist que ce soit plus par fortune, voire et par ma prudence, que par justice; et me desplaist d'estre hors la protection des loix et soubs autre sauvegarde que la leur. Comme les choses sont, je vis plus qu'à demy de la faveur d'autruy, qui est une rude obligation. Je ne veux debvoir ma seureté ny à la bonté et benignité des grands qui s'aggréent de ma legalité et liberté, ny à la facilité des meurs de mes predecesseurs et miennes : car quoy si j'estois autre? Si mes deportemens et la franchise de ma conversation obligent mes voisins ou la parenté, c'est cruauté qu'ils s'en puissent acquiter en me laissant vivre, et qu'ils puissent dire : « Nous luy condonnons sa maison et sa vie, comme il conserve nos femmes et nos beufs au besoing. »

De longue main chez moy, nous avons part à la louange de Licurgus Athenien, qui estoit general depositaire et gardien des bourses de ses concitoyens. Or je tiens qu'il faut vivre par droict et par auctorité, non par grace. Combien d'honnestes hommes ont mieux aimé perdre la vie que la devoir! Je fuis à me submettre à toute sorte d'obligation, mais sur tout à celle qui m'attache par devoir d'honneur. Je ne trouve

rien si cher que ce qui m'est donné, et ce pourquoy ma volonté demeure hypothequée par tiltre de gratitude; et reçois plus volontiers les offices qui sont à vendre. Je croy bien: pour ceux-cy, je ne donne que de l'argent; pour les autres, je me donne moy-mesme.

Le neud qui me tient par la loy d'honnesteté me semble bien plus pressant et plus poisant que n'est celuy de la contrainte civile. On me garrote plus doucement par un notaire que par moymesme. N'est-ce pas raison que ma conscience soit beaucoup plus engagée à ce en quoy on s'est simplement fié d'elle? Ailleurs, ma foy ne doit rien, car on ne luy a rien presté: qu'on s'ayde de la fiance et asseurance qu'on a prise hors de moy. J'aymeroy bien plus cher rompre la prison d'une muraille et des loix que de ma parole. La condemnation que je faits de moy est plus vifve et plus vigoureuse que n'est celle dés juges, qui ne me prennent que par le visage de l'obligation commune; l'estreinte que ma conscience me donne est plus serrée et plus severe : je suy lachement les debvoirs ausquels on m'entraineroit si je n'y allois. Si l'action n'a quelque splendeur de liberté, elle n'a point de grace et d'honneur:

Quod me jus cogit, vix voluntate impetrent:

où la necessité me tire, j'ayme à lacher la volonté, *quia quicquid imperio cogitur, exigenti magis quam præstanti acceptum refertur.* J'en sçay qui suyvent cet air jusques à l'injustice, donnent plustost qu'ils ne rendent, prestent plustost qu'ils ne payent, font plus

escharsement bien à celuy à qui ils en sont tenus. Je ne vois pas là, mais je touche contre.

J'ayme tant à me descharger et desobliger que j'ay par fois compté à profit les ingratitudes, offences et desplaisirs que j'avois receu de ceux à qui, ou par nature ou par accident, j'avois quelque devoir d'amitié, prenant cette occasion de leur faute à autant d'acquit et descharge de ma debte. Encore que je continue à leur payer les offices apparents de la raison publique, je trouve grande espargne pourtant à me soulager un peu de l'attention et sollicitude de ma volonté au dedans et de l'obligation interne de mon affection, laquelle j'ay un peu bien violente et pressante où je m'adonne, aumoins pour un homme qui ne veut aucunement estre en presse ; et me sert cette mesnagerie de quelque consolation aux imperfections de ceux qui me touchent. Je suis bien desplaisant qu'ils en vaillent moins, mais tant y a aussi que j'en espargne quelque chose de mon application et engagement envers eux. J'approuve celuy qui ayme moins son enfant et son cousin, d'autant qu'il est ou teigneux ou bossu, et non seulement quand il est malicieux, mais aussi quand il est malheureux et mal nay (Dieu mesme en a rabbatu cela de son pris et estimation naturelle), pourveu qu'il se porte en ce refroidissement avec moderation et exacte justice. Pour moy, la proximité n'allege pas les deffaults, elle les aggrave plustost.

Aprés tout, selon que je m'entends en la science du bien-faict et de recognoissance, qui est une subtile science et de grand usage, je ne vois guere homme plus libre et moins endebté que je suis jusques à cette heure.

Ce que je doibts, je le doibts aux obligations communes et naturelles. Il n'en est point qui soit plus nettement quitte d'obligations et bienfaicts estrangers,

Nec sunt mihi nota potentum
Munera.

Les princes me font assez de bien quand ils ne me font point de mal : c'est ce que j'en demande. O combien je suis tenu à Dieu de ce qu'il luy a pleu que j'aye receu immediatement de sa grace tout ce que j'ay ! qu'il a retenu particulierement à soy toute ma debte ! J'essaye à n'avoir necessairement besoing de personne : c'est chose que chacun peut en soy, mais plus facilement ceux que Dieu a mis à l'abry des necessitez naturelles et urgentes. Il fait bien piteux et hazardeux despendre d'un autre. Nous mesme, qui est la plus juste adresse et la plus seure, ne nous sommes pas assez asseurez. Je n'ay rien mien que moy, et si en est la possession manque et empruntée. Je me cultive et m'augmente de tout mon soing pour y trouver dequoy me satisfaire, quand tout m'abandonneroit. On jouit bien plus librement et plus gayement des biens estrangers, quand ce n'est pas une jouyssance obligée et contrainte par le besoing, et qu'on a, et en sa volonté, et en sa fortune, la force et les moiens de s'en passer. J'ai trés-volontiers cerché l'occasion de bien faire et d'attacher les autres à moy, et me semble qu'il n'est point de plus doux usage de nos moyens ; mais j'ay encore plus fuy à recevoir que je n'ay cerché à donner. Ma fortune ne m'a guere permis de bien

faire à autruy; et ce peu qu'elle m'en a permis, elle l'a assez meigrement logé. Si elle m'eust faict naistre pour tenir quelque rang entre les hommes, j'eusse esté ambitieux de me faire aymer, peu de me faire craindre ou admirer. L'exprimeray je plus insolamment? j'eusse autant regardé au plaire que au prouffiter.

Je veux donc dire que, s'il faut ainsi debvoir quelque chose, ce doibt estre à plus legitime titre que celuy dequoy je parle, auquel la loy de cette miserable guerre m'engage, et non d'un si gros debte comme celuy de ma totale conservation : il m'accable.

Je me suis couché mille foys chez moy, imaginant qu'on me trahiroit et assommeroit cette nuict là, composant avec la fortune que ce fut sans effroy et sans langueur; et me suis escrié, aprés mon patenostre :

Impius hæc tam culta novalia miles habebit!

Quel remede? c'est le lieu de ma naissance et de la plus part de mes ancestres; ils y ont mis leur affection et leur nom. Nous nous durcissons à tout ce que nous accoustumons; et à une miserable condition comme est la nostre, ç'a esté un tresfavorable present de nature que l'accoustumance, qui endort nostre sentiment à la souffrance de plusieurs maux. Les guerres civiles ont cela de pire que les autres guerres, de nous mettre chacun en garnison en sa propre maison :

Quam miserum porta vitam muroque tueri,
Vixque suæ tutum viribus esse domus!

C'est grande extremité d'estre pressé jusques dans

son mesnage et repos domestique. Ce malheur me touche plus que nul autre, pour la condition du lieu où je me tiens, qui est tousjours le premier et le dernier à la batterie de nos troubles, et où la paix n'a jamais son visage entier :

Tum quoque, cum pax est, trepidant formidine belli.

Quoties pacem fortuna lacessit,
Hac iter est bellis. Melius, fortuna, dedisses
Orbe sub Eoo sedem, gelidaque sub Arcto,
Errantesque domos.

Je tire par foys le moyen de me fermir contre ces considerations de la nonchalance et lascheté : elles nous menent aussi aucunement à la resolution. Il m'advient souvant d'imaginer avec quelque plaisir les dangiers mortels, et les attendre : je me plonge, la teste baissée, stupidement dans la mort, sans la considerer et recognoistre, comme dans une profondeur muette et obscure qui m'engloutit tout d'un saut et m'accable en un instant d'un puissant sommeil, plein d'insipidité et indolence. Et, en ces morts courtes et violentes, la consequence que j'en prevoy me donne plus de consolation que l'effait de trouble. Je ne m'estrange pas tant de l'estre mort comme j'entre en confidence avec le mourir. Je m'envelope et me tapis en cet orage, qui me doibt aveugler et ravir de furie, d'une charge prompte et insensible.

Encore s'il advenoit, comme disent aucuns jardiniers, que les roses et violettes naissent plus odoriferantes prés des aux et des oignons, d'autant qu'ils espuisent et tirent à eux ce qu'il y a de mauvaise odeur en

la terre; aussi que ces depravées natures humassent tout le venin de mon air et du climat, et m'en rendissent d'autant meilleur et plus pur par leur voisinage, que je ne perdisse pas tout! Cela n'est pas; mais de cecy il en peut estre quelque chose, que la bonté est plus belle et plus attraiante quand elle est rare, et que la contrarieté et diversité roidit et resserre en soy le bien faire, et l'enflamme par la jalousie de l'opposition et par la gloire.

Je respons ordinairement à ceux qui me demandent raison de mes voyages, que je sçay bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cerche. Si on me dict que parmy les estrangers il y peut avoir pareilles maladies, et que leurs meurs ne valent pas mieux que les nostres, je respons, premierement, qu'il est mal-aysé,

Tam multæ scelerum facies!

secondement, que c'est toujours gain de changer un mauvais estat à un estat incertain, et que les maux d'autruy ne nous doivent pas poindre comme les nostres.

Je ne veux pas oublier cecy, que je ne me mutine jamais tant contre la France que je ne regarde Paris de bon œil : elle a mon cueur dés mon enfance; et m'en est advenu comme des choses excellentes : plus j'ay veu depuis d'autres villes belles, plus la beauté de cette-cy peut et gaigne sur mon affection. Je l'ayme par elle mesme, et plus en son propre estre que rechargée de pompe estrangiere; je l'ayme tendrement jusques à ses verrues et à ses taches. Je ne suis François que par

cette grande cité, grande en peuples, grande en noblesse de son assiette, mais sur tout grande et incomparable en varieté et diversité de commoditez; la gloire de la France et l'un des plus notables ornemens du monde. Dieu en chasse loing nos divisions! Entiere et unie, je la trouve deffendue de toute autre violence. Je l'advise que, de tous les partis, le pire sera celuy qui la metra en division, et ne crains pour elle qu'elle mesme; et crains pour elle autant certes que pour autre piece de cet estat. Tant qu'elle durera, je n'auray faute de retraicte où rendre mes abboys, suffisante à me faire perdre le regret de tout'autre retraicte.

Non parce que Socrates l'a dict, mais parce qu'en verité c'est mon humeur, et à l'avanture non sans quelque tort, j'estime tous les hommes mes compatriotes et embrasse un Polonois comme un François, postposant cette lyaison nationnale à l'universelle et commune. Je ne suis guere feru de la douceur d'un air naturel: les cognoissances toutes neufves et toutes miennes me semblent bien valoir ces autres communes et fortuites cognoissances du voisinage; les amitiez pures de nostre acquest emportent ordinairement celles ausquelles la communication du climat ou du sang nous joignent. Nature nous a mis au monde libres et desliez; nous nous emprisonnons en certains destroits, comme les roys de Perse, qui s'obligeoient de ne boire jamais autre eau que celle du fleuve de Choaspez, renonçoyent par sottise à leur droict d'usage en toutes les autres eaux, et assechoient pour leur regard tout le reste du monde.

Outre ces raisons, le voyager me semble un exer-

cice profitable. L'ame y a un continuel embesongnement à remarquer des choses incogneuës et nouvelles; et je ne sçache point meilleure escolle, comme j'ay dict souvent, à former la vie que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, et luy faire gouster une si perpetuelle varieté de formes de nostre nature. Le corps n'y est ny oisif ny travaillé, et cette moderée agitation le tient en haleine. Je me tiens à cheval sans demonter, tout choliqueux que je suis, et sans m'y ennuyer, huict et dix heures,

Vires ultra sortemque senectæ.

Nulle saison m'est ennemye, que le chaut aspre d'un soleil poignant : car les ombrelles dequoy, depuis les anciens Romains, l'Italie se sert, chargent plus les bras qu'ils ne deschargent la teste. J'ayme les pluyes et les crotes comme les canes. La mutation d'air et de climat ne me touche point; tout ciel m'est un : je ne suis battu que des alterations internes que je produicts en moy; et celles là m'arrivent moins en voyageant. Je suis malaisé à esbranler; mais, estant avoyé, je vay tant qu'on veut. J'estrive plus aux petites entreprises qu'aux grandes, et à m'equiper pour faire une journée et visiter un voisin que pour un juste voyage. J'ay apris à faire mes journées à l'espagnole, d'une traicte, grandes et raisonnables journées; et, aux extremes chaleurs, les passe de nuict, du soleil couchant jusques au levant. L'autre façon de repaistre en chemin, en tumulte et haste pour la disnée, notamment aux jours cours, est incommode. Mes chevaux en valent mieux : jamais

cheval ne m'a failli, qui a sceu faire avec moy la premiere journée. Je les abreuve par tout, et regarde seulement qu'ils ayent assez de chemin de reste pour battre leur eau. La paresse à me lever donne loisir à ceux qui me suyvent de disner à leur ayse avant partir. Pour moy, je ne mange jamais trop tard ; l'appetit me vient en mangeant, et point autrement ; je n'ay point de faim qu'à table.

Aucuns se plaignent dequoy je me suis agreé à continuer cette occupation, marié et tantost vieil. Ils ont tort. Il est mieux temps d'abandonner sa famille quand on l'a mise en train de continuer sans nous, quand on y a laissé de l'ordre qui ne demente point sa forme passée. C'est bien plus d'imprudence de s'esloingner, laissant en sa maison une garde moins fidelle, et qui ayt moins de soing de pourvoir à vostre besoing.

La plus utile et honnorable science et occupation à une femme, c'est la science du mesnage. J'en vois quelcune avare, de mesnagere fort peu. C'est sa maistresse qualité, et qu'en moyenne sorte de fortune on doibt chercher en mariage avant tout' autre; c'est le seul doire qui sert à ruyner ou sauver nos maisons. Je l'en mets au propre, luy laissant par mon absence tout le gouvernement en main. Je vois avec despit, en plusieurs mesnages, monsieur revenir maussade et tout vilain du tracas des affaires, environ midy, que madame est encore aprés à se coiffer et atiffer en son cabinet : c'est à faire aux reynes, encores ne sçay-je. Il est ridicule et injuste que la pompe et l'oysiveté de nos femmes soit entretenuë de nostre sueur et travail. Si le

mary fournit de matiere, nature mesme veut qu'elles fournissent de forme.

Quant aux devoirs de l'amitié maritale qu'on pense estre interessez par cette absence, je ne le crois pas; au rebours, c'est une intelligence qui se refroidit volontiers par une trop continuelle assistance, et que l'assiduité blesse. Toute femme estrangere nous semble honneste femme; et chacun sent par experience que la continuation de se voir ne peut representer le plaisir que l'on sent à se perdre et reprendre à secousses. Je sçay que l'amitié a les bras assez longs pour se tenir et se joindre d'un coin de monde à l'autre, et notamment cette cy, où il y a une continuelle communication d'offices qui en reveillent l'obligation et la souvenance. Les stoïciens disent bien qu'il y a si grande colligance et relation entre les sages que celuy qui disne en France repaist son compaignon en Ægypte; et qui estend seulement son doigt où que ce soit, tous les sages qui sont sur la terre habitable en sentent ayde. La jouyssance et la possession appartiennent principalement à l'imagination. De Romme en hors, je tiens et regente ma maison et les commoditez que j'y ay laissé : je voy croistre mes murailles, mes arbres et mes rentes, et descroistre, à deux doigts prés, comme quand j'y suis :

Ante oculos errat domus, errat forma locorum.

Si nous ne jouyssons que ce que nous touchons, adieu nos escuz quand ils sont en nos coffres, et nos enfans s'ils sont à la chasse. Nous les voulons plus prés. Au jardin, est ce loing? à une demy journée?

Quoy! dix lieües, est-ce loing ou prés? Si c'est prés, quoy! onze, douze, treze? et ainsi pas à pas. Vrayment, celle qui prescrira à son mary le quantiesme pas finit le prés, et le quantiesme pas donne commencement au loin; je suis d'advis qu'elle l'arreste entre-deux :

Excludat jurgia finis...
Utor permisso, caudæque pilos ut equinæ
Paulatim vello, et demo unum, demo etiam unum,
Dum cadat elusus ratione ruentis acervi;

et qu'elles appellent hardiment la philosophie à leur secours : à qui quelqu'un pourroit reprocher, puis qu'elle ne voit ny l'un ny l'autre bout de la jointure entre le trop et le peu, le long et le court, le leger et le poisant, le prés et le loing, puis qu'elle n'en recognoist le commencement ny la fin, qu'elle juge bien incertainement du millieu. Sont elles pas encore femmes et amyes des trespassez, qui ne sont pas au bout de cettuy cy, mais en l'autre monde? Nous embrassons et ceux qui ont esté, et ceux qui ne sont point encore, non que les absens. Nous n'avons pas faict marché, en nous mariant, de nous tenir continuelement accouez l'un à l'autre, comme je ne sçay quels petis animaux que nous voyons. Mais ce mot de ce peintre si excellent de leurs humeurs seroit il point de mise en ce lieu, pour representer la cause de leurs plaintes?

Uxor, si cesses, aut te amare cogitat,
Aut tete amari, aut potare, aut animo obsequi,
Et tibi bene esse soli, cum sibi sit male.

Ou bien seroit ce pas que de soy l'opposition et con-

tradiction les entretient et nourrit, et qu'elles s'accommodent assez, pourveu qu'elles vous incommodent?

En la vraye amitié, de laquelle je suis expert, je me donne à mon amy plus que je ne le tire à moy. Je n'ayme pas seulement mieux luy faire bien que s'il m'en faisoit, mais encore qu'il s'en face qu'à moy: il m'en faict lors le plus quand il s'en faict, et si l'absence luy est ou plaisante ou utile, elle m'est bien plus douce que sa presence; et ce n'est pas proprement absence quand il y a moyen de s'entr'advertir. J'ay tiré autrefois usage de nostre esloingnement et commodité; nous remplissions mieux et estandions la possession de la vie en nous separant: il vivoit, il jouissoit, il voyoit pour moy, et moy pour luy, autant plainement que s'il y eust esté: l'une partie demeuroit oisifve quand nous estions ensemble; nous nous confondions: la separation du lieu rendoit la conjonction de nos volontez plus riche. Cette fain insatiable de la presence corporelle accuse un peu la foiblesse en la jouyssance des ames.

Quant à la vieillesse qu'on m'allegue; au rebours, c'est à la jeunesse à s'asservir aus opinions communes et se contraindre pour autruy. Elle peut fournir à tous les deux, au peuple et à soy: nous n'avons que trop à faire à nous seuls. A mesure que les commoditez naturelles nous faillent, soustenons nous par les artificielles. C'est injustice d'excuser la jeunesse de suyvre ses plaisirs et deffendre à la vieillesse d'en cercher.

« Mais en tel aage vous ne reviendrez jamais d'un si long chemin. » Que m'en chaut-il? Je ne l'entreprens ny pour en revenir, ny pour le parfaire: j'entreprens

seulement de me branler pendant que le branle me plaist : mon dessein est divisible par tout, il n'est pas fondé en grandes esperances; chaque journée en faict le bout, et le voyage de ma vie se conduict de mesme. J'ay veu pourtant assez de lieux esloignez où j'eusse desiré qu'on m'eust arresté. Pourquoy non, si Chrysippus, Cleanthes, Diogenes, Zenon, Antipater, tant d'honnestes hommes de la secte la plus refroingnée, abandonnerent bien leur pays sans aucune occasion de s'en plaindre et seulement pour la beauté d'un autre air? Certes, le plus grand desplaisir de mes peregrinations, c'est que je n'y puisse apporter cette resolution d'establir ma demeure où je me plairroy, et qu'il me faille tousjours proposer de revenir pour m'accommoder aux humeurs communes.

Si je craingnois de mourir en autre air que celuy de ma naissance, si je pensois mourir moins à mon aise esloingné des miens, à peine sortiroy-je hors de France : je ne sortirois pas sans effroy hors de ma parroisse, je sens la mort qui me pince continuellement la gorge ou les reins. Mais je suis autrement faict : elle m'est une par tout. Si toutesfois j'avois à choisir, ce seroit, ce croy-je, plustost à cheval que dans un lict, hors de ma maison et esloigné des miens. Il y a plus de crevecœur que de consolation à prendre congé de ses amis. J'oublie volontiers ce devoir de nostre entrejent, car des offices de l'amitié celuy-là est le seul desplaisant; et oublierois ainsi volontiers à dire ce grand et eternel adieu. S'il se tire quelque commodité de cette assistance, il s'en tire cent incommoditez. J'ay veu plusieurs, mourans bien piteusement, assiegez de tout ce

train : cette presse les estouffe. C'est contre le devoir, et est tesmoignage de peu d'affection et de peu de soing de vous laisser mourir en repos : l'un tourmente vos yeux, l'autre vos oreilles, l'autre la bouche ; il n'y a sens ny membre qu'on ne vous fracasse. Le cœur vous serre de pitié d'ouyr les plaintes des amis, et de despit, à l'avanture, d'ouyr d'autres plaintes, feintes et masquées. Qui a tousjours eu le goust tendre, affoibly, il l'a encore plus : il luy faut, en une si grande necessité, une main douce et accommodée à son sentiment, pour le grater justement où il luy cuit, ou qu'on ne le grate point du tout. Si nous avons besoing de sage femme à nous mettre au monde, nous avons bien besoing d'un homme encore plus sage à nous en sortir. Tel, et amy, le faudroit-il achetter bien cherement pour le service d'une telle occasion.

Je ne suis point arrivé à cette vigueur desdaigneuse qui se fortifie en soy-mesme, que rien n'ayde ny ne trouble ; je suis d'un point plus bas : je cerche à conniller et à me desrober de ce passage, non par crainte, mais par art. Ce n'est pas mon advis de faire en cette action preuve ou montre de ma constance. Pour qui ? lors cessera tout le droict et interest que j'ay à la reputation. Je me contente d'une mort recueillie en soy, quiete et solitaire, toute mienne, convenable à ma vie retirée et privée : au rebours de la superstition romaine, où on estimoit malheureux celuy qui mouroit sans parler et qui n'avoit ses plus proches à luy clorre les yeux. J'ay assez affaire à me consoler, sans avoir à consoler autruy ; assez de pensées en la teste, sans que les circonstances m'en apportent de

nouvelles, et assez de matiere chez moy à m'entretenir sans l'emprunter. Cette partie n'est pas du rolle de la societé, c'est l'acte à un seul personnage. Vivons et rions entre les nostres, allons mourir et rechigner entre les inconneus. On trouve, en payant, qui vous tourne la teste et qui vous frote les pieds; qui ne vous presse qu'autant que vous voulez, vous presentant un visage indifferent, vous laissant vous entretenir et plaindre à vostre mode.

Je me deffais tous les jours, par discours, de cette humeur puerile et inhumaine qui faict que nous desirons d'esmouvoir par nos maux la compassion et le deuil en nos amis. Nous faisons valoir nos inconveniens outre leur mesure pour attirer leurs larmes; et la fermeté que nous louons en chacun à soustenir sa mauvaise fortune, nous l'accusons et hayssons en nos proches, quand c'est en la nostre. Nous ne nous contentons pas qu'ils se ressentent de nos maux, si encores ils ne s'en affligent. Il faut estendre la joye, mais retrencher autant qu'on peut la tristesse. Je represente mes maladies, pour le plus, telles qu'elles sont, et evite les parolles de mauvais prognostique et exclamations composées. Sinon l'allegresse, aumoins la contenance rassise des assistans est propre prés d'un sage malade. Pour se voir en un estat contraire, il n'entre point en querelle avec la santé; il luy plaist de la contempler en autruy, forte et entiere, et en jouyr au moings par compaignie. Pour se sentir fondre contre-bas, il ne rejecte pas du tout les pensées de la vie, ny ne fuyt aux entretiens communs. Je veux estudier la maladie quand je suis sain; quand elle y est, elle faict son im-

pression assez réele, sans que mon imagination l'aide. Nous nous preparons, avant la main, aux voiages que nous entreprenons, et y sommes resolus : l'heure qu'il nous faut monter à cheval, nous la donnons à l'assistance, et, en sa faveur, l'estendons.

Je sens ce proffit inesperé de la publication de mes meurs, qu'elle me sert aucunement de regle : il me vient par fois quelque consideration de ne trahir ma peinture. Cette publique declaration m'oblige de me tenir en ma route et à ne desmentir l'image de mes conditions, communéement moins desfigurées et contredites que ne porte la malignité et maladie des jugements d'aujourd'huy. L'uniformité et simplesse de mes meurs produict bien un visage d'aisée interpretation; mais, parce que la façon en est un peu nouvelle et hors d'usage, elle donne trop beau jeu à l'envie. Si est-il qu'à qui me veut loyallement injurier, il me semble fournir bien suffisamment où mordre en mes imperfections advouées et cogneuës, et dequoy s'y saouler, sans s'escarmoucher au vent. Si, pour en præoccuper moy-mesme l'accusation et la descouverte, il luy semble que je luy esdente sa morsure, c'est raison qu'il preigne son droict vers l'amplification et extention, l'offence a ses droicts outre la justice; et que les vices dequoy je luy montre des racines chez moy, il les estire en arbres; qu'il y emploie non seulement ceux qui me possedent, mais ceux aussi qui ne font que me menasser, injurieux vices et en qualité et en nombre; qu'il me batte par là. Tant y a que, tout conté, il me semble qu'aussi souvent on me louë qu'on me desprise outre mesure : comme il me semble aussi que dés mon en-

fance, en rang et degré d'honneur, on m'a donné lieu plustost au dessus qu'au dessoubs de ce qui m'appartient.

Outre ce profit que je tire d'escrire de moy, j'en espere cet autre, que, s'il advient que mes humeurs plaisent et accordent à quelque honneste homme avant que je meure, il recerchera de nous joindre. Je luy donne beaucoup de pays gaigné : car tout ce qu'une longue connoissance et familiarité luy pourroit avoir acquis en plusieurs années, il le voit en trois jours en ce registre, et plus seurement et exactement. Si, à si bonnes enseignes, je sçavois quelqu'un qui me fut propre, certes je l'irois trouver bien loing : car la douceur d'une sortable et aggreable compaignie ne se peut assez acheter, à mon gré. O un amy ! Combien est vraye cette ancienne sentence, que l'usage en est plus necessaire et plus doux que des elemens de l'eau et du feu !

Pour revenir à mon conte, il n'y a donc pas beaucoup de mal de mourir loing et à part. Mais encore ceux qui en viennent là, de trainer languissans un long espace de vie, ne debvroient, à l'avanture, souhaiter d'empescher de leur misere une grande famille. A qui ne se rendent-ils en fin ennuyeux et insupportables ? Les offices communs n'en vont poinct jusques là. Vous apprenez la cruauté par force à voz meilleurs amis, durcissant et femme et enfans, par long usage, à ne sentir et à ne plaindre plus vos maux. Les souspirs de ma cholique n'apportent plus d'esmoy à personne. Et quand nous tirerions quelque plaisir de leur conversation, ce qui n'advient pas tousjours, pour la disparité des con-

ditions qui produict ayséement mespris ou envie envers qui que ce soit, n'est-ce pas trop d'en abuser tout un aage? Plus je les verrois se contraindre de bon cœur pour moy, plus je plainderois leur peine. Nous avons loy de nous appuyer, non pas de nous coucher si lourdement, sur autruy, et nous estayer en leur ruyne : comme celuy qui faisoit esgorger des petits enfans pour se servir de leur sang à guarir une sienne maladie; ou cet autre à qui on fournissoit des jeunes tendrons à couver la nuict ses vieux membres, et mesler la douceur de leur haleine à la sienne aigre et poisante. Je conseillerois volontiers Venise pour la retraicte d'une telle condition et foiblesse de vie.

« Mais, en un si long voyage, vous serez arresté miserablement en un caignart où tout vous manquera. » La plus part des choses necessaires, je les porte quant et moy : et puis, nous ne sçaurions eviter la fortune si elle entreprend de nous courre sus. Il ne me faut rien d'extraordinaire quand je suis malade : ce que nature ne peut en moy, je ne veux pas qu'un bolus le face. Tout au commencement de mes fiévres et des maladies qui m'atterrent, entier encores et voisin de la santé, je me reconcilie à Dieu par les derniers offices chrestiens; et m'en trouve plus libre et deschargé, et me semble en avoir d'autant meilleure raison de la maladie. De notaire et de conseil, il m'en faut moins que de medecins. Ce que je n'auray estably de mes affaires, tout sain, qu'on ne s'attende point que je le face malade. Ce que je veux faire pour le service de la mort est tousjours fait; je n'oserois le deslaier d'un seul jour. Et s'il n'y a rien de faict, c'est à dire : ou que

le doubte m'en aura retardé le choix, car par fois c'est bien choisir de ne choisir pas, ou que tout à fait je n'auray rien voulu faire.

J'escris mon livre à peu d'hommes et à peu d'années : si c'eut esté une matiere de durée, il l'eust fallu commettre à un langage plus ferme. Selon la variation continuelle qui a suivy le nostre jusques à cette heure, qui peut esperer que sa forme presente soit en credit d'icy à cinquante ans? et pourtant ne crains-je poinct d'y inserer plusieurs articles privez qui consument leur usage entre les hommes qui vivent aujourd'huy, et qui touchent la particuliere science d'aucuns, qui y verront plus avant que de la commune intelligence. Je ne veux pas, aprés tout, comme je vois souvent agiter la memoire des trespassez, qu'on aille debatant : « Il jugeoit, il vivoit ainsin. Il vouloit cecy. S'il eust parlé sur sa fin, il eust dict, il eust donné. Je le connoissois mieux que tout autre. » Or, autant que la bienseance me le permet, je fais icy sentir mes inclinations et affections; mais plus librement et plus volontiers le fais-je de bouche à quiconque desire en estre informé. Tant y a qu'en ces memoires, si on y regarde, on trouvera que j'ay tout dict, ou tout designé : ce que je ne puis exprimer, je le montre au doigt :

Verum animo satis hæc vestigia parva sagaci
Sunt, per quæ possis cognoscere cætera tute.

Je ne laisse rien à desirer et deviner de moy. Si on doibt s'en entretenir, je veus que ce soit veritablement et justement. Je reviendrois volontiers de l'autre monde pour démentir celuy qui me formeroit autre

que je n'estois, fut ce pour m'honorer. Des vivans mesme, je sens qu'on parle tousjours autrement qu'ils ne sont. Et si, à toute force, je n'eusse maintenu un amy que j'ay perdu, on me l'eust deschiré en mille contraires visages. Je sçay bien que je ne lairray aprés moy aucun respondant si affectionné de bien loing et entendu en mon faict comme j'ay esté au sien, ny personne à qui je vousisse pleinement compromettre de ma peinture : luy seul jouyssoit de ma vraye image, et l'emporta. C'est pourquoy je me deschiffre moy-mesme si curieusement.

Pour achever de dire mes foibles humeurs, j'advoue qu'en voyageant je n'arrive gueres en logis où il ne me passe par la fantasie si j'y pourray estre, et malade, et mourant, à mon aise : je veus estre logé en lieu qui me soit bien particulier, sans bruict, non maussade, ou fumeux, ou estouffé. Je cherche à flatter la mort par ces frivoles circonstances, ou, pour mieux dire, à me descharger de tout autre empeschement, affin que je n'aye qu'à m'attendre à elle, qui me poisera volontiers assez, sans autre recharge. Je veux qu'elle ayt sa part à l'aisance et commodité de ma vie : ce en est un grand lopin, et d'importance; et espere meshuy qu'il ne dementira pas le passé.

La mort a des formes plus aisées les unes que les autres, et prend diverses qualitez selon la fantasie de chacun. Entre les naturelles, celle qui vient d'affoiblissement et appesantissement me semble molle et douce; entre les violentes, j'imagine plus mal aiséement un precipice qu'une ruine qui m'accable, et un coup tranchant d'une espée qu'une harquebousade, et eusse plus-

tost beu le breuvage de Socrates que de me fraper comme Caton. Et quoy que l'effect soit un, si sent mon imagination difference, comme de la mort à la vie, à me jetter dans une fournaise ardente ou dans le canal d'une platte riviere. Ce n'est qu'un instant; mais il est de tel pois, que je donneroy volontiers plusieurs jours de ma vie pour le passer à ma mode. Puisque la fantasie d'un chacun trouve du plus et du moins en son aigreur, puisque chacun a quelque chois entre les formes de mourir, essayons un peu plus avant d'en trouver quelqu'une deschargée de tout desplaisir. Pourroit on pas la rendre encore voluptueuse, comme les Commorans d'Antonius et de Cleopatra? Je laisse à part les efforts que la philosophie et la religion produisent, aspres et exemplaires. Mais entre les hommes de peu, il s'en est trouvé, comme un Petronius et un Tigellinus à Romme, condamnez par les empereurs de se donner la mort selon les reigles de ce temps là, qui l'ont comme endormie par la mollesse de leurs apprests : ils l'ont faicte couler et glisser parmy la lâcheté de leurs occupations accoustumées, entre des garses et bons compaignons; nul propos de consolation, nulle mention de testament, nulle affectation ambitieuse de constance, nul discours de leur condition future; mais entre les jeux, les festins, facecies, entretiens communs et populaires, et la musique, et des vers amoureux. Ne sçaurions nous imiter cette resolution en plus honneste contenance? Puis qu'il y a des mors bonnes aux fols, bonnes aux sages, trouvons en qui soyent bonnes à ceux d'entre d'eux.

En cette commodité de logis que je cerche, je n'y

mesle pas la pompe et l'amplitude, je la hay plustost; mais certaine proprieté simple, qui se rencontre plus souvant aux lieux où il y a moins d'art, et que nature honore de quelque grace toute sienne : *non ampliter, sed munditer convivium; plus salis quam sumptus.* Et puis, c'est à faire à ceux que les affaires entrainent en plain hyver par les Grisons, d'estre surpris en chemin en cette extremité. Moy, qui le plus souvant voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal : s'il faict laid à droicte, je prens à gauche; si je me trouve mal propre à monter à cheval, je m'arreste. Et faisant ainsi, je ne vois à la verité rien qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison : il est vray que je trouve la superfluité tousjours superflue, et remarque quelque empeschement en la delicatesse mesme et en l'abondance. Ay-je laissé quelque chose à voir derriere moy, j'y retourne, c'est tousjours mon chemin : je ne trace aucune ligne certaine, ny droicte ny courbe. Ne trouve-je point où je vay ce qu'on m'avoit dict, comme il advient souvent que les jugemens d'autruy ne s'accordent pas aux miens et les ay trouvez plus souvant faux, je ne plains pas ma peine, j'ay apris que ce qu'on disoit n'y est point.

J'ay la complexion du corps libre, et le goust commun, autant qu'homme du monde : la diversité des façons d'une nation à autre ne me touche que par le plaisir de la varieté. Chaque usage a sa raison. Soyent des assietes d'estain, de bois, de terre, bouilly ou rosty, beurre ou huyle de nois ou d'olive, chaut ou froit, tout m'est un; et si un que, vieillissant, j'accuse cette genereuse faculté, et auroy besoin que la delicatesse et

le chois arrestat l'indiscretion de mon appetit, et par fois soulageat mon estomac. J'ay honte de voir noz hommes enyvrez de cette sotte humeur, de s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur semble estre hors de leur element quand ils sont hors de leur vilage; où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons et abominent les estrangeres. Retrouvent ils un compatriote en Hongrie, ils festoyent cette avanture; les voylà à se ralier et à se recoudre ensemble, à condamner tant de meurs barbares qu'ils voient. Pourquoy non barbares, puis qu'elles ne sont françoises? Encore sont ce les plus habilles qui les ont recogneuës pour en mesdire. La plus part ne prennent l'aller que pour le venir : ils voyagent couverts et resserrez, d'une prudence taciturne et incommunicable, se defendans de la contagion d'un air incogneu. Ce que je dis de ceux là me ramentoit, en chose semblable, ce que j'ay par fois aperceu en aucuns de noz jeunes courtisans : ils ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte, nous regardent comme gens de l'autre monde, avec desdain ou commiseration. Ostez leur les entretiens des mysteres de la court, ils sont hors de leur gibier, aussi neufs pour nous et malhabiles, comme nous sommes à eux. On dict bien vray qu'un honneste homme, c'est un homme meslé. Au rebours, je peregrine tressaoul de nos façons, non pour cercher des Gascons en Sicile, j'en ay assez laissé au logis : je cerche des Grecs plustost et des Persans; j'acointe ceux là, je les considere; c'est là où je me preste et où je m'employe. Et qui plus est, il me semble que je n'ay rencontré guere de manieres qui ne vaillent les nostres : je couche de

peu, car à peine ay-je perdu mes girouettes de veuë.

Au demeurant, la plus part des compagnies fortuites que vous rencontrez en chemin ont plus d'incommodité que de plaisir : je ne m'y attache point, asture mesmement que la vieillesse me particularise et sequestre aucunement des formes communes. Vous souffrez pour autruy, ou autruy pour vous : l'un et l'autre inconvenient est poisant; mais le dernier me semble encore plus rude. C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honneste homme, d'entendement ferme et de meurs conformes aux vostres, qui ayme à vous suyvre, et qui prenne plaisir à vous assister : j'en ay eu faute en tous mes voyages. Mais une telle compagnie, il la faut avoir choisie et acquise dés le logis. Nul plaisir n'a goust pour moy sans communication : il ne me vient pas seulement une gaillarde pensée en l'ame, qu'il ne me fâche de l'avoir produite seul, et n'ayant à qui l'offrir. L'opinion d'Architas me plaist, qu'il feroit desplaisant au ciel mesme, et à se promener dans ces grands et divins corps celestes, sans l'assistance d'un compaignon. Mais il vaut mieux encore estre seul qu'en compaignie ennuyeuse et inepte. Aristippus s'aymoit à vivre estrangier par tout.

Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis,

je choisirois à la passer le cul sur la selle,

Visere gestiens,
Qua parte debacchentur ignes,
Qua nebulæ pluviique rores.

« Avez vous pas des passe-temps plus aysez? De quoy avez vous faute? Vostre maison est elle pas en bel air et sain, suffisamment fournie, et capable plus que suffisamment? Vostre famille n'en laisse elle pas en reiglement plus au dessoubs d'elle qu'elle n'en a au dessus en eminence? Y a il quelque pensée locale qui vous ulcere, extraordinaire, irremediable,

Quæ te nunc coquat et vexet sub pectore fixa?

Où pensez vous pouvoir estre sans empeschement et sans destourbier? *Nunquam simpliciter fortuna indulget.* Voyez donc qu'il n'y a que vous qui vous empeschez; et vous vous suyvrez par tout, et vous plaindrez par tout, car il n'y a satisfaction ça bas que pour les ames ou brutales ou divines. Qui n'a du contentement à une si juste occasion, où pense il le trouver? A combien de milliers d'hommes arreste une telle fortune que la vostre le but de leurs souhaits? Reformez vous seulement, car en cela vous pouvez tout, là où vous n'avez droict que de patience envers la fortune. »

Je voy la raison de cet advertissement, et la voy trés-bien; mais on auroit plustost faict, et plus pertinemment, de me dire en un mot: « Soyez sage. » Cette resolution est outre la sagesse; c'est son ouvrage et sa production. Ainsi faict le medecin, qui va criaillant aprés un pauvre malade languissant qu'il se resjouysse: il luy conseilleroit un peu moins ineptement, s'il luy disoit: « Soyez sain. » Pour moy, je ne suis qu'homme de la commune sorte. C'est un precepte salutaire, certain et d'aisée intelligence : « Contentez vous du vostre », c'est

à dire, de la raison; l'execution pourtant n'en est non plus aus plus sages qu'en moy. C'est une parolle populaire, mais elle a une terrible estandue : que ne comprend elle? Toutes choses tombent en discretion et mesure. Je sçay bien qu'à le prendre à la lettre, ce plaisir de voyager porte tesmoignage d'inquietude et d'irresolution : aussi sont ce nos maistresses qualitez et prædominantes. Ouy, je le confesse, je ne vois rien, seulement en songe et par souhait, où je me puisse tenir : le seul desir de la varieté me paye, et la possession de la diversité; aumoins si aucune chose me paye. A voyager, cela mesme me nourrit, que je me puis arrester sans interet, et que j'ay où m'en divertir commodéement.

J'ayme la vie privée, par ce que c'est par mon chois que je l'ayme, non par disconvenance à la vie publique, qui est à l'avanture autant selon ma complexion. J'en sers plus gayement mon prince, par ce que c'est par libre eslection de mon jugement et de ma raison, et que je n'y suis pas rejecté ny contrainct, pour estre irrecevable à tout autre party, et malvoulu : ainsi du reste. Je hay les morceaux que la necessité me taille; toute commodité me tiendroit à la gorge de laquelle seule j'aurois à despendre :

Alter remus aquas, alter mihi radat arenas :

une seule corde ne m'arreste jamais à mon aise. « Il y a de la vanité, dictes vous, en cet amusement. » Mais où non? et ces beaux preceptes sont vanité, et vanité nostre sagesse. Ces exquises subtilitez ne sont pro-

pres qu'au presche : ce sont discours qui nous veulent envoyer tous bastez en l'autre monde. La vie est un mouvement materiel et corporel, action imparfaicte de sa propre essence, et desreglée : je m'emploie à la servir selon elle.

Quisque suos patimur manes.

A quoy faire ces poinctes eslevées de la philosophie sur lesquelles aucun estre humain ne se peut rassoir, et ces regles qui excedent nostre usage et nostre force ?

Je voy souvent qu'on nous propose des images de vie, lesquelles, ny le proposant, ny les auditeurs, n'ont aucune esperance de suyvre, ny, qui plus est, envie. De ce mesme papier où il vient d'escrire l'arrest de condemnation contre un adultere, le juge en desrobe un lopin pour en faire un poulet à la femme de son compaignon; et tel condamne des hommes à mourir pour des crimes qu'il n'estime point fautes. J'ay veu en ma jeunesse un galant homme presenter d'une main au peuple des vers excellens et en beauté et en desbordement, et de l'autre main, en mesme instant, la plus quereleuse et espineuse reformation theologienne de quoy le monde se soit desjeuné il y a long temps. Les hommes vont ainsin : on laisse les loix et preceptes suivre leur voie; nous en tenons une autre, non par desreiglement de meurs seulement, mais par opinion souvent et par jugement contraire. Sentez lire un discours de philosophie, l'invention, l'eloquence, la pertinence frape incontinent vostre esprit

et vous esmeut : il n'y a rien qui chatouille et poigne vostre conscience; ce n'est pas à elle qu'on parle, est-il pas vray? Si disoit Ariston, que ny une esteuve ny une leçon n'est d'aucun fruict si elle ne nettoye et ne decrasse. On peut s'arrester à l'escorce, mais c'est aprés qu'on en a retiré la mouele : comme, aprés avoir avalé le bon vin d'une belle coupe, nous en considerons les graveures et l'ouvrage. En toutes les chambrées de la philosophie ancienne, cecy se trouvera qu'un mesme ouvrier y publie des reigles de temperance et publie ensemble des escris d'amour et desbauche. Ce n'est pas qu'il y ait une conversion miraculeuse qui les agite à ondées; mais c'est que Solon se represente tantost soy-mesme, tantost en forme de legislateur; tantost il parle pour la presse, tantost pour soy; et prend pour soy les reigles libres et naturelles s'asseurant, d'une santé ferme et entiere :

Curentur dubii medicis majoribus ægri.

Aux estomacs tendres, il faut des reigles contraintes et artificielles : ainsi font nos medecins qui mangent le melon et boivent le vin fraiz, ce pendant qu'ils tiennent leur patient obligé au sirop et à la panade. « Je ne sçay quels livres, disoit la courtisane Lays, quelle sapience, quelle philosophie; mais ces gens là battent aussi souvant à ma porte que nuls autres. » D'autant que nostre licence nous porte tousjours au delà de ce qui nous est loisible et permis, on a estressy, souvant outre la raison, les preceptes et loys de nostre vie :

Nemo satis credit tantum delinquere quantum
Permittas.

Il seroit à desirer qu'il y eust plus de proportion du commandement à l'obeyssance; et semble la visée injuste, à laquelle on ne peut atteindre. Il n'est si homme de bien, qu'il mette à l'examen des loix toutes ses actions et pensées, qui ne soit pendable dix fois en sa vie, voire tel qu'il seroit trés-grand dommage et trés-injuste de punir et de perdre :

Ole, quid ad te
De cute quid faciat ille, vel illa sua?

Et tel pourroit n'offenser point les loix, qui n'en meriteroit point la loüange d'homme de vertu, tant cette relation est trouble et inegale. Nous n'avons garde d'estre gens de bien selon Dieu ; nous ne le sçaurions estre selon nous. L'humaine sagesse n'arriva jamais aux devoirs qu'elle s'estoit elle mesme prescrit ; et, si elle y estoit arrivée, elle s'en prescriroit d'autres au delà, où elle aspirat tousjours et pretendit, tant nostre estat est ennemy de consistance.

Au pis aller, cette difforme liberté de se presenter à deux endroicts, et les actions d'une façon, les discours de l'autre, soit loisible à ceux qui disent les choses; mais elle ne le peut estre à ceux qui se disent eux-mesme, comme je fay : il faut que j'aille de la plume comme des pieds. La vie commune doibt avoir conferance aux autres vies. La vertu de Caton estoit vigoreuse outre la raison de son siecle; et à un homme qui se mesloit de gouverner les autres, destiné au service commun, il se pourroit dire que c'estoit une justice, sinon injuste, au moins vaine et hors de saison. La

vertu assignée aus affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encoigneures et couddes, pour s'apliquer et joindre à l'humaine foiblesse, meslée et artificielle, non droitte, nette, constante, ny purement innocente. Les annales reprochent jusques à cette heure à quelqu'un de nos roys de s'estre trop simplement laissé aller aux consciencieuses persuasions de son confesseur. Les affaires d'Estat ont des preceptes plus hardis :

Exeat aula
Qui vult esse pius.

J'ay autresfois essayé d'employer au service des negotiations publiques les opinions et reigles de vivre, ainsi rudes, neufves, impolies ou impollues, comme je les ay nées chez moy ou raportées de mon institution, et desquelles je me sers commodéement en particulier ; une vertu scholastique et novice : je les y ay trouvées dangereuses et ineptes. Celuy qui va en la presse, il faut qu'il gauchisse, qu'il serre ses couddes, qu'il recule ou qu'il avance, voire qu'il quitte le droict chemin, selon ce qu'il rencontre ; qu'il vive non tant selon soy que selon autruy, non selon ce qu'il se propose, mais selon ce qu'on luy propose, selon le temps, selon les hommes, selon les affaires. Je sens que si j'avois à me dresser tout à faict à telles occupations, il m'y faudroit beaucoup de changement et de rabillage. Quand je pourrois cela sur moy (et pourquoy ne le pourrois je avec le temps et le soing ?), je ne le voudrois pas. De ce peu que je me suis essayé en cette occupa-

tion du monde, je m'en suis d'autant degousté : je me sens fumer en l'ame par fois aucunes tentations vers l'ambition, mais je me bande et obstine au contraire :

At tu, Catulle, obstinatus obdura.

On ne m'y appelle guieres et je m'y convie aussi peu. Nous ne sçavons pas distinguer les facultez des hommes ; elles ont des divisions et bornes mal-aysées à choisir et delicates. De conclurre, par la suffisance d'une vie particuliere, quelque suffisance à l'usage public, c'est mal conclud : tel se conduict bien qui ne conduict pas bien les autres, et tel dresse bien un siege qui dresseroit mal une bataille, et discourt bien en privé qui harengueroit mal un peuple ou un prince. Voyre à l'aventure est-ce plustost tesmoignage à celuy qui peut l'un de ne pouvoir point l'autre, qu'autrement. Nostre suffisance est detaillée à menues pieces ; la mienne n'a point de latitude, et si est chetifve en nombre. Saturninus, à ceux qui luy avoyent deferé tout commandement : « Compaignons, fit-il, vous avez perdu un bon capitaine pour en faire un mauvais general d'armée. »

Qui se vante, en un temps malade comme cettuy-cy, d'employer au service du monde une vertu nayfve et exquise ; ou il ne la cognoit pas, les opinions se corrompant avec les meurs (de vray, oyez la leur peindre, oyez la plus part se vanter de leurs deportemens et former leurs reigles ; au lieu de peindre la vertu, ils peignent l'injustice toute pure et le vice, et la presentent ainsi fauce à l'institution des princes) ; ou,

s'il la cognoist, il se vante à tort, et, quoy qu'il die, faict mille choses dequoy sa conscience l'accuse. Je croirois volontiers Seneca de l'experience qu'il en fit en pareille occasion, pourveu qu'il m'en voulut parler à cœur ouvert. La plus honorable marque de bonté en une telle necessité, c'est recognoistre librement sa faute et celle d'autruy, appuyer et retarder de sa puissance l'inclination vers le mal, suyvre envis cette pente, mieux esperer et mieux desirer. J'aperçois, en ces desmambremens de la France et divisions où nous sommes tombez, chacun se travailler à deffendre sa cause, mais, jusques aux meilleurs, avec desguisement et mensonge. Qui en escriroit rondement en escriroit temererement et vitieusement. Le plus juste party, si est-ce encore le membre d'un corps vermoulu et vereux ; mais d'un tel corps le membre moins malade s'appelle sain et à bon droit, d'autant que nos qualitez n'ont tiltre qu'en la comparaison : l'innocence civile se mesure selon les lieux et saisons. J'aymerois bien à voir en Xenophon une telle louange d'Agesilaus. Estant prié par un prince voisin, avec lequel il avoit autresfois esté en guerre, de le laisser passer en ses terres, il l'octroya, luy donnant passage à travers le Peloponnese; et non seulement ne l'emprisonna ou empoisonna, le tenant à sa mercy, mais l'accueillit courtoisement sans luy faire offence. A ces humeurs là, ce ne seroit rien dire ; ailleurs et en autre temps, il se fera compte de la franchise et magnanimité d'une telle action : ces babouyns capettes s'en fussent moquez, si peu retire l'innocence spartaine à la françoise.

Nous ne laissons pas d'avoir des hommes ver-

tueux, mais c'est selon nous. Qui a ses meurs establies en reglement au dessus de son siecle, ou qu'il torde et émousse ses regles, ou, ce que je luy conseille plustost, qu'il se retire à quartier et ne se mesle point de nous. Qu'y gaigneroit-il ?

Egregium sanctumque virum si cerno, bimembri
Hoc monstrum puero, et miranti jam sub aratro
Piscibus inventis, et fœtæ comparo mulæ.

On peut regretter les meilleurs temps, mais non pas fuyr aux presens; on peut desirer autres magistrats, mais il faut, ce nonobstant, obeyr à ceux icy; et à l'advanture y a il plus de recommendation d'obeyr aux mauvais qu'aux bons. Autant que l'image des loix receuës et antiennes de cette monarchie reluyra en quelque coin, m'y voilà planté : si elles viennent par malheur à se contredire, troubler et empescher entr'elles, et produire deux pars de chois doubteux et difficile, mon election sera volontiers d'eschapper et me desrober à cette tempeste; nature m'y pourra prester ce pendant la main, ou les hazards de la guerre. Entre Cesar et Pompeius, je me fusse franchement declaré; mais entre ces trois voleurs qui vindrent depuis, ou il eust fallu se cacher, ou suyvre le vent : ce que j'estime loisible quand la raison ne guide plus.

Quo diversus abis?

Cette farcisseure est un peu hors de mon theme. Je m'esgare, mais plustost par licence que par mesgarde : mes fantasies se suyvent, mais par fois c'est de loing,

et se regardent, mais d'une veuë oblique. Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas tousjours la matiere; souvent ils la denotent seulement par quelque marque, comme ces autres noms, Sylla, Cicero, Torquatus. J'ayme l'alleure poetique, à sauts et à gambades, et vois au change, indiscrettement et tumultuairement. Il faut avoir un peu de folie, qui ne veut avoir plus de sottise. Mille poëtes trainent et languissent à la prosaïque; mais la meilleure prose ancienne reluit par tout de la vigueur et hardiesse poëtique, et represente quelque air de sa fureur: il luy faut certes quitter la maistrise et preeminence en la parlerie. J'entends que la matiere se distingue soy-mesmes : elle montre assez où elle se change, où elle conclud, où elle commence, où elle se reprend, sans l'entrelasser de paroles de liaison et de cousture, introduictes pour le service des oreilles foibles ou nonchallantes, et sans me gloser moymesme. Qui est celuy qui n'ayme mieux n'estre pas leu que de l'estre en dormant ou en fuyant? Puisque je ne puis arrester l'attention du lecteur par le pois, *manco male* s'il advient que je l'arreste par mon embrouilleure. « Voire mais il se repentira aprés de s'y estre amusé. » C'est mon, mais il s'y sera tousjours amusé. Et puis il est des humeurs comme cela, à qui l'intelligence porte desdain, qui m'en estimeront mieux de ce qu'ils ne sçauront ce que je dis; ils conclurront la profondeur de mon sens par l'obscurité, laquelle, à parler en bon escient, je hay, et l'eviterois si je me sçavois contrefaire. Aristote se vante en quelque lieu de l'affecter : vitieuse imagination! J'avois à dire que je veus mal à cette raison trouble-

feste; et que ces projects extravagants qui travaillent la vie, et ces opinions si fines, si elles ont de la verité, je la trouve trop chere et incommode. Au rebours, je m'emploie à faire valoir la vanité mesme et la grosserie, si elle m'apporte du contentement; et me laisse aller aprés mes inclinations naturelles sans les contreroller de si prés.

J'ay veu ailleurs des maisons ruynées, et des statues, et du ciel, et de la terre : ce sont tousjours des hommes. Tout cela est vray; et si pourtant ne sçauroy revoir si souvent le tombeau de cette ville, si grande et si puissante, que je ne l'admire et revere. Le soing des morts nous est en recommandation. Or, j'ay esté nourry dés mon enfance avec ceux icy; j'ay eu connoissance des affaires de Romme long temps avant que je l'aye eue de ceux de ma maison. Je sçavois le Capitole et son plant avant que je sceusse le Louvre, et le Tibre avant la Seine. J'ay eu plus en teste les conditions et fortunes de Lucullus, Metellus et Scipion, que je n'ay d'aucuns hommes des nostres. Ils sont trespassez; si est bien mon pere aussi entierement qu'eux, et s'est esloigné de moy et de la vie, autant en dixhuict ans que ceux-là ont faict en seize cens; duquel pourtant je ne laisse pas d'embrasser et practiquer la memoire, l'amitié et societé, d'une parfaicte union et trés-vive. Voire, de mon humeur, je me rends plus officieux envers les trespassez : ils ne s'aydent plus, ils en requierent, ce me semble, d'autant plus mon ayde. La gratitude est là justement en son lustre; le bien-faict est moins richement assigné où il y a retrogradation et reflexion. Arcesilaus, visitant Appelles malade et le

trouvant en pauvre estat, luy fourra tout bellement soubs le chevet du lict de l'argent qu'il luy donnoit, et, en le luy celant, luy donnoit en outre exemption de luy en sçavoir gré. Ceux qui ont merité de moy de l'amitié et de la reconnoissance, ne l'ont jamais perdue pour n'y estre plus ; je les ay mieux payez et plus soigneusement, absens et ignorans : je parle plus affectueusement de mes amis, quand il n'y a plus moyen qu'ils le sçachent. Or, j'ay attaqué cent querelles pour la deffence de Pompeius et pour la cause de Brutus. Cette accointance dure encore entre nous ; les choses presentes mesmes, nous ne les tenons que par la fantasie. Me trouvant inutile à ce siecle, je me rejecte à cet autre, et en suis si embabouyné que l'estat de cette vieille Romme, libre, juste et florissante (car je n'en ayme ny la naissance ny la vieillesse) m'interesse et me passionne. Parquoy je ne sçauroy revoir si souvent l'assiette de leurs rues et de leurs maisons, et ces ruynes profondes jusques aux antipodes, que je ne m'y amuse. Il me plaist de considerer leur visage, leur port et leurs vestements ; je remache ces grands noms entre les dents et les fais retentir à mes oreilles. Des choses qui sont en quelque partie grandes et admirables, j'en admire les parties mesmes communes : je les visse volontiers deviser, promener et soupper. Ce seroit ingratitude de mespriser les reliques et images de tant d'honnestes hommes et si valeureux, que j'ay veu vivre et mourir, et qui nous donnent tant de bonnes instructions par leur exemple, si nous les sçavions suivre.

Et puis cette mesme Romme que nous voyons me-

rite qu'on l'ayme, confederée de si long temps et par tant de tiltres à nostre couronne, seule ville commune et universelle : le magistrat souverain qui y commande est reconneu pareillement ailleurs, c'est la ville metropolitaine de toutes les nations chrestiennes : l'Espaignol et le François, chacun y est chez soy ; pour estre des princes de cet Estat, il ne faut qu'estre de chrestienté, où qu'elle soit. Il n'est lieu çà bas que le ciel ayt embrassé avec telle influence de faveur et telle constance : sa ruyne mesme est glorieuse et enflée; encore retient elle au tombeau des marques et image d'empire. Quelqu'un se blasmeroit et se mutineroit en soy-mesme de se sentir chatouiller d'un si vain plaisir. Nos humeurs ne sont pas trop vaines, qui sont plaisantes. Quelles qu'elles soient qui contentent constamment un homme capable de sens commun, je ne sçaurois avoir le cœur de le pleindre.

Je doibs beaucoup à la fortune dequoy jusques à cette heure elle n'a rien fait contre moy outrageux et au delà de ma force. Seroit ce pas sa façon de laisser en paix ceux de qui elle n'est point importunée?

Quanto quisque sibi plura negaverit,
A Diis plura feret. Nil cupientium
Nudus castra peto...
Multa petentibus
Desunt multa.

Si elle continue, elle m'en envoyera trés-content et satisfaict :

Nihil supra
Deos lacesso.

Mais gare le heurt! il en est mille qui rompent au

port. Je me console aiséement de ce qui adviendra icy quand je n'y seray plus ; les choses presentes m'embesoingnent assez,

Fortunæ cætera mando.

Aussi n'ay-je poinct cette forte liaison qu'on dict attacher les hommes à l'advenir par les enfans qui portent leur nom et leur honneur, et en doibs desirer à l'avanture d'autant moins s'ils sont si desirables. Je ne tiens que trop au monde et à cette vie par moy-mesme; je me contente d'estre en prise de la fortune par les circonstances proprement necessaires à mon estre, sans luy alonger par ailleurs sa jurisdiction sur moy ; et n'ay jamais estimé qu'estre sans enfans fut un defaut qui deut rendre la vie moins complete et moins contente. La vacation sterile a bien aussi ses commoditez. Les enfans sont du rolle des choses qui n'ont pas fort dequoy estre desirées, notamment à cette heure qu'il seroit si difficile de les rendre bons ; et si ont justement dequoy estre regrettées, à qui les perd aprés les avoir acquises.

Celuy qui me laissa ma maison en charge prognostiquoit que je la deusse ruyner, regardant à mon humeur si peu casaniere. Il se trompa : me voicy comme j'y entray, sinon un peu mieux, sans office pourtant et sans benefice.

Au demeurant, si la fortune ne m'a faict aucune offence violente et extraordinaire, aussi n'a-elle pas de grace. Tout ce qu'il y a de ses dons chez nous, il y est avant moy et au delà de cent ans. Je n'ay aucun bien essentiel et solide que je doive à sa liberalité : elle m'a

faict quelques faveurs venteuses, honnoraires et titulaires, sans substance; et me les a aussi, à la verité, non pas accordées, mais offertes, Dieu sçait! à moy qui suis tout materiel, qui ne me paye que de la realité, encores bien massive, et qui, si je l'osois confesser, ne trouverois l'avarice guere moins excusable que l'ambition, ny la douleur moins evitable que la honte, ny la santé moins desirable que la doctrine, ou la richesse que la noblesse.

Parmy ses faveurs vaines, je n'en ay poinct qui plaise tant à cette niaise humeur qui s'en paist chez moy, qu'une bulle authentique de bourgeoisie romaine qui me fut octroyée dernierement que j'y estois, pompeuse en seaux et lettres dorées, et octroyée avec toute gratieuse liberalité. Et par ce qu'elles se donnent en divers stile, plus ou moins favorable; et qu'avant que j'en eusse veu, j'eusse esté bien aise qu'on m'en eust monstré un formulaire, je veux, pour satisfaire à quelqu'un, s'il s'en trouve malade de pareille curiosité à la mienne, la transcrire icy en sa forme:

QUOD Horatius Maximus, Martius Cecius, Alexander Mutus, almæ urbis Conservatores, de Illmo viro Michaele Montano, equite Sancti Michaelis, et a cubiculo Regis Christianissimi, Romana Civitate donando, ad Senatum retulerunt; S. P. Q. R. de ea re ita fieri censuit :

Cum, veteri more et instituto, cupide illi semper studioseque suscepti sint, qui, virtute ac nobilitate præstantes, magno Reip. nostræ usui atque ornamento fuissent vel esse aliquando possent, Nos, majorum nostrorum exemplo atque auctoritate permoti, præclaram hanc consuetudinem nobis imitandam ac

servandam fore censemus. Quamobrem, cum Ill^mus Michael Montanus, eques Sancti Michaelis, et a cubiculo Regis Christianissimi, Romani nominis studiosissimus, et familiæ laude atque splendore et propriis virtutum meritis dignissimus sit qui summo Senatus Populique Romani judicio ac studio in Romanam Civitatem adsciscatur, placere Senatui P. Q. R. Ill^mum Michaelem Montanum, rebus omnibus ornatissimum, atque huic inclyto Populo charissimum, ipsum posterosque in Romanam Civitatem adscribi ornarique omnibus et præmiis et honoribus quibus illi fruuntur qui Cives Patritiique Romani nati aut jure optimo facti sunt. In quo censere Senatum P. Q. R. se non tam illi jus civitatis largiri quam debitum tribuere, neque magis beneficium dare quam ab ipso accipere, qui, hoc civitatis munere accipiendo, singulari civitatem ipsam ornamento atque honore affecerit. Quam quidem S. C. auctoritatem iidem Conservatores per Senatus P. Q. R. scribas in acta referri, atque in Capitolii curia servari, privilegiumque hujusmodi fieri, solitoque urbis sigillo communiri curarunt. Anno ab urbe condita CXↃ CCCXXXI, post Christum natum M. D. LXXXI, III Idus Martii.

HORATIUS FUSCUS, *sacri S. P. Q. R. scriba.*

VINCEN. MARTHOLUS, *sacri S. P. Q. R. scriba.*

N'estant bourgeois d'aucune ville, je suis bien aise de l'estre de la plus noble qui fut et qui sera onques. Si les autres se regardoient attentivement, comme je fay, ils se trouveroient, comme je fay, pleins d'inanité et de fadaise. De m'en deffaire, je ne puis sans me deffaire moy-mesmes. Nous en sommes tous confits, tant les uns que les autres ; mais ceux qui ne le sentent en ont un peu meilleur compte, encore ne sçay-je.

Cette opinion et usance commune de regarder ailleurs qu'à nous a bien pourveu à nostre affaire. C'est

un objet plein de mescontentement; nous n'y voyons que misere et vanité. Pour ne nous desconforter, nature a rejetté bien à propos l'action de nostre veuë au dehors. Nous allons en avant à vau l'eau; mais de rebrousser vers nous nostre course, c'est un mouvement penible : la mer se brouille et s'empesche ainsi quand elle est repoussée à soy. Regardez, dict chacun, les mouvements du ciel, regardez au public, à la querelle de cestuy-là, au pouls d'un tel, au testament de cet autre; somme, regardez toujours haut ou bas, ou à costé, ou devant, ou derriere vous. C'estoit un commandement paradoxe que nous faisoit anciennement ce dieu à Delphes : Regardez dans vous, reconnoissez vous; tenez vous à vous; vostre esprit et vostre volonté qui se consomme ailleurs, ramenez la en soy-mesme : vous vous escoulez, vous vous respandez; appilez vous, soutenez vous; on vous trahit, on vous dissipe, on vous desrobe à vous. Voy tu pas que ce monde tient toutes ses veues contraintes au dedans, et ses yeux ouverts à se contempler soy-mesme? C'est tousjours vanité pour toy, dedans et dehors, mais elle est moins vanité quand elle est moins estendue. Sauf toy, ô homme, disoit ce dieu, chaque chose s'estudie la premiere, et a, selon son besoin, des limites à ses occupations et desirs. Il n'en est une seule si vuide et necessiteuse que toy, qui embrasses l'univers : tu es le scrutateur sans connoissance, le magistrat sans jurisdiction, et, aprés tout, le badin de la farce.

CHAPITRE X

De mesnager sa volonté.

Au pris du commun des hommes, peu de choses me touchent, ou, pour mieux dire, me tiennent : car c'est raison qu'elles touchent, pourveu qu'elles ne nous possedent. J'ay grand soin d'augmenter par estude et par discours ce privilege d'insensibilité, qui est naturellement bien avancé en moy. J'espouse et me passionne par consequant de peu de choses. J'ay la veuë clere, mais je l'attache à peu de choses ; le sens, delicat et mol ; mais l'apprehension et l'application, je l'ay dure et sourde : je m'engage difficilement. Autant que je puis, je m'employe tout à moy ; et, en ce subject mesme, je briderois pourtant et soutiendrois volontiers mon affection qu'elle ne s'y plonge trop entiere, puis que c'est un subject que je possede à la mercy d'autruy et sur lequel la fortune a plus de droict que je n'ay : de maniere que, jusques à la santé que j'estime tant, il me seroit besoing de ne la pas desirer, et m'y adonner si furieusement que j'en trouve les maladies importables. Mais aux affections qui me distrayent de moy et attachent ailleurs, à celles là certes m'oppose-je de toute ma force. Mon opinion est qu'il se faut prester à autruy et ne se donner qu'à soy-mesme. Si ma volonté se trouvoit aisée à se hypothequer et à s'appliquer, je n'y

durerois pas; je suis trop tendre, et par nature et par usage,

Fugax rerum, securaque in otia natus.

Les debats contestez et opiniastrez qui doneroyent en fin advantage à mon adversaire, l'issue qui rendroit honteuse ma chaude poursuite, me rongeroit à l'avanture bien cruellement. Si je mordois à mesme, comme font les autres, mon ame n'auroit jamais la force de porter les alarmes et emotions qui suyvent ceux qui embrassent tant; elle seroit incontinent disloquée par cette agitation intestine. Si quelquefois on m'a poussé au maniement d'affaires estrangieres, j'ay promis de les prendre en main, non pas au poulmon et au foye; de m'en charger, non de les incorporer; de m'en soigner, ouy; de m'en passionner, nullement: j'y regarde, mais je ne les couve point. J'ay assez affaire à disposer et renger la presse domestique que j'ay dans mes entrailles et dans mes veines, sans y loger et me fouler d'une presse estrangere; et suis assez interessé de mes affaires essentiels, propres et naturels, sans en convier d'autres forains. Ceux qui sçavent combien ils se doivent, et de combien d'offices ils sont obligez à eux, trouvent que nature leur a donné cette commission plaine assez et nullement oysifve : Tu as bien largement affaire chez toy, ne t'esloingne pas.

Les hommes se donnent à louage; leurs facultez ne sont pas pour eux, elles sont pour ceux à qui ils s'asservissent : leurs locataires sont chez eux, ce ne sont pas eux. Cette humeur commune ne me plaict pas. Il faut mesnager la liberté de nostre ame et ne l'hypothe-

quer qu'aux occasions justes; lesquelles sont en bien petit nombre, si nous jugeons sainement. Voyez les gens apris à se laisser emporter et saisir : ils le font par tout, aux petites choses comme aux grandes, à ce qui ne les touche point comme à ce qui les touche; ils s'ingerent indifferemment où il y a de la besongne, et sont sans vie quand ils sont sans agitation tumultuaire. Leur esprit cerche son repos au branle, comme les enfans au berceau. Ils se peuvent dire autant serviables à leurs amys comme importuns à eux mesme. Personne ne distribue son argent à autruy, chacun y distribue son temps et sa vie ; il n'est rien dequoy nous soyons si prodigues que de ces choses là, desquelles seules l'avarice nous seroit utile et louable. Je prens une complexion toute diverse : je me tiens sur moy, et communéement desire mollement ce que je desire, et desire peu ; m'occupe et embesongne de mesme, rarement et tranquillement. Tout ce qu'ils veulent et conduisent, ils le font de toute leur volonté et vehemence. Il y a tant de mauvais pas que, pour le plus seur, il faut un peu legierement et superficiellement couler ce monde. La volupté mesme est douloureuse en sa profondeur,

Incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.

Messieurs de Bordeaux m'esleurent maire de leur ville, estant esloigné de France et encore plus esloigné d'un tel pensement. Je m'en excusay; mais on m'aprint que j'avois tort, le commandement du roy aussi s'y interposant. C'est une charge qui en doibt sembler

d'autant plus belle qu'elle n'a ny loyer ny guain, autre que l'honneur de son execution. Elle dure deux ans, mais elle peut estre continuée par seconde election : ce qui advient trés-rarement. Elle le fut à moy, et ne l'avoit esté que deux fois auparavant, quelques années y avoit, à monsieur de Lanssac, et freschement à monsieur de Biron, mareschal de France, en la place duquel je succeday; et laissay la mienne à monsieur de Matignon, aussi mareschal de France : glorieux de si noble assistance;

Pacisque bonus bellique minister uterque.

La fortune voulut part à ma promotion, par cette particuliere circonstance qu'elle y mit du sien, non vaine du tout : car Alexandre hocha du nez les ambassadeurs corinthiens qui luy offroyent la bourgeoisie de leur ville; mais quand ils vindrent à luy deduire comment Bacchus et Hercules estoyent aussi en ce registre, il les en remercia gratieusement.

A mon arrivée, je me deschiffray fidelement et consciencieusement tout tel que je me sens estre; sans memoire, sans vigilance, sans experience et sans vigueur; sans hayne aussi, sans ambition, sans avarice et sans violence : à ce qu'ils fussent informez et instruicts de ce qu'ils avoyent à attendre de mon service. Et par ce que la cognoissance de feu mon pere les avoit seule incitez à cela, et l'honneur de sa memoire, je leur adjoustay bien clairement que je serois trés-marry que chose quelconque fit autant d'impression en ma volonté, comme avoyent faict autrefois en la

sienne leurs affaires et leur ville, pendant qu'il l'avoit en gouvernement, en ce mesme lieu auquel ils m'avoient appellé. Il me souvenoit de l'avoir veu vieil, en mon enfance, l'ame cruellement agitée de cette tracasserie publique, oubliant le doux air de sa maison, où la foiblesse des ans l'avoit attaché long temps avant, et son mesnage, et sa santé, et en mesprisant certes sa vie, qu'il y cuida perdre, engagé pour eux à des longs et penibles voyages. Il estoit tel ; et luy partoit cette humeur d'une grande bonté de nature : il ne fut jamais ame plus charitable et populaire. Ce train que je louë en autruy, je n'aime point à le suivre, et ne suis pas sans excuse.

Il avoit ouy dire qu'il se falloit oublier pour le prochain ; que le particulier ne venoit en aucune consideration au pris du general. La plus part des reigles et preceptes du monde prennent ce train de nous pousser hors de nous et chasser en la place, à l'usage de la societé publique ; ils ont pensé faire un bel effect de nous destourner et distraire de nous, presupposans que nous n'y tinsions que trop et d'une attache trop naturelle, et n'ont espargné rien à dire pour cette fin : car il n'est pas nouveau aux sages de prescher les choses comme elles servent, non comme elles sont. Quand ils nous ordonnent d'aymer, avant nous, trois, quattre et cinquante degrez de choses, ils representent l'art des archiers qui, pour arriver au point, vont prenant leur visée grande espace au dessus de la bute. Pour dresser un bois courbe, on le recourbe au rebours.

J'estime qu'au temple de Pallas, comme nous voyons en toutes autres religions, il y avoit des mys-

teres apparens pour estre montrez au peuple, et d'autres mysteres plus secrets et plus nobles pour estre montrés seulement à ceux qui en estoyent profez. Il est vray-semblable que en ceux icy se trouve le vray point de l'amitié que chacun se doibt, non une amitié molle et indiscrete, en laquelle il advient ce qui se voit au lierre, qu'il corrompt et ruyne la paroy qu'il cherit et qu'il accole, mais une amitié salutaire et reiglée, également utile et plaisante. Qui en sçait les devoirs et les exerce, il est vrayement du cabinet des Muses, il a attaint le sommet de la sagesse humaine et de nostre bon heur. Cettuy-cy, sçachant exactement ce qu'il se doibt, trouve dans son rolle, qu'il doibt appliquer à soy l'usage des autres hommes et du monde, et, pour ce faire, contribuer à la societé publique les devoirs et offices qui le touchent. La principale et plus legitime charge que nous ayons, c'est à chacun sa conduite. Comme qui oublieroit de bien et saintement vivre et penseroit estre quite de son devoir en y acheminant et dressant les autres, ce seroit un sot : tout de mesme, qui abandonne en son propre le sainement et gayement vivre pour en servir autruy prent à mon gré un mauvais et desnaturé parti.

Je ne veux pas qu'on refuse aux charges qu'on prend l'attention, les pas, les parolles, et la sueur, et le sang au besoing,

Non ipse pro charis amicis
Aut patria timidus perire;

mais c'est par emprunt et accidentalement, l'esprit se tenant tousjours en repos et en santé ; non pas sans action,

mais sans vexation, sans passion. L'agir simplement luy coste si peu qu'en dormant mesme il agit. Mais il luy faut donner le branle avec discretion : car le corps reçoit les charges qu'on luy met sus, justement selon qu'elles sont; l'esprit les estant et les appesantit souvant à ses despens, leur donnant la mesure que bon luy semble. On faict pareilles choses avec divers efforts et differente contention de volonté. L'un va bien sans l'autre : car combien de gens se hazardent tous les jours aux guerres, dequoy il ne leur chaut, et se pressent aux dangers des batailles, desquelles la perte ne leur troublera pas le voisin sommeil? Tel en sa maison, hors de ce dangier qu'il n'oseroit avoir regardé, est plus passionné de l'yssue de cette guerre et en a l'ame plus travaillée que n'a le soldat qui y employe son sang et sa vie.

J'ai peu me mesler des charges publiques, sans me despartir de moy, de la largeur d'une ongle. Cette aspreté et violence de desir empesche plus qu'elle ne sert à la conduitte de ce qu'on entreprend; nous remplit d'impatience envers les evenemens ou contraires ou tardifs, et d'aigreur et de soupçon envers ceux avec qui nous negotions. Nous ne conduisons jamais bien la chose de laquelle nous sommes possedez et conduicts. Celuy qui n'y employe que son jugement et son adresse, il y procede plus gayement; il feinct, il ploye, il differe tout à son aise, selon le besoing des occasions; il faut d'atainte, sans tourment et sans affliction, prest et entier pour une nouvelle entreprise; il marche tousjours la bride à la main. En celuy qui est enyvré de cette intention violente et tyrannique, on voit par necessité beaucoup d'indiscretion et d'injustice; l'impetuosité de

son desir l'emporte. Ce sont mouvemens temeraires, et, si fortune n'y preste beaucoup, de peu de fruict. La philosophie veut qu'au chastiement des offences receuës, nous en distrayons la cholere, non afin que la vengeance en soit moindre, ains, au rebours, afin qu'elle en soit d'autant mieux assennée et plus poisante; à quoy il luy semble que cette impetuosité porte empeschement: comme en la precipitation, *festinatio tarda est*, la hastiveté se donne elle mesme la jambe, s'entrave et s'arreste. Pour exemple, selon ce que j'en vois par usage ordinaire, l'avarice n'a point de plus grand destourbier que soy-mesme : plus elle est tendue et vigoreuse, moins elle en est fertile. Communement elle attrape plus promptement les richesses, masquée d'un'image de liberalité.

Un gentil'homme trés-homme de bien et mon amy, cuyda troubler la santé de sa teste par une trop passionnée attention et affection aux affaires d'un prince, son maistre; lequel maistre s'est ainsi peinct soy-mesmes à moy : que il voit le pois des negoces comme un autre, mais qu'à ceux qui n'ont point de remede, il se resout soudain à la souffrance; aux autres, aprés y avoir ordonné les provisions necessaires, ce qu'il peut faire promptement par la vivacité de son esprit, il attend en repos ce qui s'en peut suyvre. De vray, je l'ay veu à mesme, maintenant une grande nonchalance et liberté d'actions] et de visage au travers de bien grands affaires et espineux. Je le trouve plus grand et plus capable en une mauvaise qu'en une bonne fortune.

Considerez qu'aux actions mesmes qui sont vaines et frivoles, au jeu des eschets, de la paume, et sembla-

bles, cet engagement aspre et ardant d'un desir impetueus jette incontinent l'esprit et les membres à l'indiscretion et au trouble. On s'esblouit, on s'embarrasse soy-mesme. Celuy qui se porte plus moderéement envers le gain et la perte, il est tousjours chez soy; moins il se pique et passionne au jeu, il le conduict d'autant plus avantageusement et seurement.

Nous empeschons, au demeurant, la prise et la serre de l'ame à luy donner tant de choses à saisir. Les unes, il les luy faut seulement presenter, les autres attacher, les autres incorporer. Elle peut voir et sentir toutes choses, mais elle ne se doibt paistre que de soy, et doibt estre instruicte de ce qui la touche proprement et qui proprement est de son avoir et de sa substance. Les loix de nature nous aprenent ce que justement il nous faut. Aprés que les sages nous ont dict que, selon elle, personne n'est indigent et que chacun l'est selon l'opinion, ils distinguent ainsi subtilement les desirs qui viennent d'elle de ceux qui viennent du desreiglement de nostre fantasie. Ceux desquels on voit le bout sont siens, ceux qui fuient devant nous et desquels nous ne pouvons joindre la fin sont nostres. La pauvreté des biens est aisée à guerir; la pauvreté de l'ame, impossible. Metrodorus vivoit du pois de douze onces par jour; Epicurus, à moins; Metroclez dormoit en hyver avec les moutons, en esté aux cloistres des eglises.

Si ce que nature exactement et originelement nous demande pour la conservation de nostre estre est trop peu (comme de vray combien ce l'est, et combien à bon compte nostre vie se peut maintenir, il ne se doibt exprimer mieux que par cette consideration, que c'est si

peu qu'il eschappe la prise et le choc de la fortune par sa petitesse), dispensons nous de quelque chose plus outre; appellons encore nature l'usage et condition de chacun de nous; taxons nous, traitons nous à cette mesure; estandons nos appartenances et nos comptes jusques là, car jusques là il me semble bien que nous avons quelque excuse. L'accoustumance est une seconde nature et non moins puissante; et, pour mon humeur, j'aymerois quasi esgalement qu'on m'ostat la vie que si on me l'estausoit et retranchoit bien loing de l'estat auquel je l'ai vescue si long temps. Je ne suis plus en termes d'un grand changement et de me jetter à un nouveau train et inusité, non pas mesme vers l'augmentation : il n'est plus temps de devenir autre. Et, comme je plaindrois quelque grande fortune qui me tombast à cette heure entre mains, qu'elle ne seroit venuë en temps que j'en peusse jouyr,

Quo mihi fortunas, si non conceditur uti?

je ne me reforme pareillement guere en sagesse pour l'usage et commerce du monde, sans regret que cet amendement me soit arrivé si tard que je n'aye plus loisir d'en user : je n'ay d'oresenavant besoing d'autre suffisance que de patience contre la mort et la vieillesse. A quoy faire une nouvelle science de vie à telle declinaison, et une nouvelle industrie à me conduire en cette voye où je n'ay plus que trois pas à marcher? Aprenez voir la rhetorique à un homme relegué aux desers d'Arabie. Il ne faut point d'art à la cheute. Somme, je suis aprés à achever cet homme, non à en

refaire un autre. Par long usage, cette forme m'est passée en substance, et fortune en nature.

Je dis donc que chacun d'entre nous foiblets est excusable d'estimer sien ce qui est compris soubs cette mesure; mais aussi, au delà de ces limites, ce n'est plus que confusion : c'est la plus large estandue que nous puissions octroier à nos droicts. Plus nous amplifions nostre besoing et possession, d'autant plus nous engageons nous aux coups de la fortune et des adversitez. La carriere de nos desirs doit estre circonscripte et restraincte à un court limite des commoditez les plus proches et contiguës; et doit, en outre, leur course se manier non en ligne droite qui face bout ailleurs, mais en rond duquel les deux pointes se tiennent et terminent en nous par un brief contour. Les actions qui se conduisent sans cette reflexion, s'entend voisine reflexion et essentielle, comme sont celles des avaritieux, des ambitieux et tant d'autres qui courent de pointe, desquels la course les emporte tousjours devant eux, ce sont actions vaines et maladives.

La plus part de nos vacations sont farcesques : *mundus universus exercet histrioniam*. Il faut jouer deuement nostre rolle, mais comme rolle d'un personnage emprunté. Du masque et de l'apparence, il n'en faut pas faire une essence réelle, ny de l'estranger le propre. Nous ne sçavons pas distinguer la peau de la chemise. J'en vois qui se transforment et se transsubstantient en autant de nouvelles figures et de nouveaux estres qu'ils entreprennent de charges, et qui se prelatent jusques au foye et aux intestins, et entreinent leur office jusques en leur garderobe. Je ne puis leur

apprendre à distinguer les bonnetades qui les regardent de celles qui regardent leur commission, ou leur suite, ou leur mule. *Tantum se fortunæ permittunt etiam ut naturam dediscant.* Ils enflent et grossissent leur ame et leur discours naturel à la hauteur de leur siege magistral. Le maire et Montaigne ont tousjours esté deux, d'une separation bien claire. Pour estre advocat ou financier, il n'en faut pas mesconnoistre la fourbe qu'il y a en telles vacations. Un honneste homme n'est pas comptable du vice ou sottise de son mestier et ne doibt pourtant en refuser l'exercice; c'est l'usage de son pays et il y a du proffict : il faut vivre du monde et s'en paistre tel qu'on le trouve. Mais le jugement d'un empereur doit estre au dessus de son empire, et le voir et considerer comme accident estranger; et luy, doit sçavoir jouyr de soy à part et se communicquer comme Jacques et Pierre, au moins à soymesmes.

Je ne sçay pas m'engager si profondement et si entier. Quand ma volonté me donne à un party, ce n'est pas d'une si violente obligation que mon entendement s'en infecte. Aus dissentions presentes de cet Estat, mon interest ne m'a faict mesconnoistre ny les qualitez louables en mes adversaires, ny celles qui sont reprochables en ceux que j'ay suivy. Hors le neud du debat, je me suis maintenu en equanimité et pure indifference : dequoy je me gratifie d'autant que je voy communement faillir au contraire. Ceux qui alongent leur cholere et leur haine au delà des affaires, comme faict la plus part, montrent qu'elle leur part d'ailleurs et de cause particuliere : tout ainsi comme, à qui estant

guary de son ulcere la fiévre demeure encore, montre qu'elle avoit un autre principe plus interne. Je veux que l'avantage soit pour nous ; mais je ne forcene point, s'il ne l'est. Le Ciel n'a point veu un si poisant desaccord que celuy de Cesar et de Pompeius, ny ne verra pour l'advenir. Toutefois il me semble reconnoistre en ces belles ames une grande moderation de l'un envers l'autre. C'estoit une jalousie d'honneur et de commandement, qui ne les emporta pas à haine furieuse et indiscrete, sans malignité et sans detraction. En leurs plus aigres exploits, je descouvre quelque demeurant de respect et de bien-veuillance ; et juge ainsi, que, s'il leur eust esté possible, chacun d'eux eust desiré de faire son affaire sans la ruyne de son compaignon plustost qu'avec sa ruyne. Combien autrement il en va de Marius et de Sylla ! prenez y garde.

Il ne faut pas se precipiter si esperdument aprés nos affections et interests. Comme, estant jeune, je m'opposois au progrez de l'amour que je sentoy trop avancer sur moy, et estudiois qu'il ne me fut si aggreable qu'il vint à me forcer en fin et captiver du tout à sa mercy : je fais de mesme à toutes autres occasions où ma volonté se prend ; je me panche à l'opposite de son inclination, comme je la voy se plonger et enyvrer de son vin : je fuis à nourrir son plaisir si avant que je ne l'en puisse plus r'avoir sans perte sanglante. Les ames qui par stupidité ne voyent les choses qu'à demy jouyssent de cette heur, que les nuisibles les blessent moins : c'est une ladrerie spirituelle qui a quelque air de santé, et telle santé que la philosophie ne mesprise pas du tout ; mais pourtant ce n'est pas raison de la nommer

sagesse, ce que nous faisons souvent. Et de cette maniere se moqua quelqu'un anciennement de Diogenes, qui alloit embrassant en plain hyver, tout nud, une image de neige pour l'essay de sa patience ; celuy-là le rencontrant en cette démarche : « As-tu grand froid à cette heure? luy fit-il. — Du tout poinct, respond Diogenes. — Or, suyvit l'autre, que penses-tu donc faire de difficile et d'exemplaire à te tenir là? » Pour mesurer la constance, il faut necessairement sçavoir la souffrance.

Mais les ames qui auront à voir les evenements contraires et les injures de la fortune en leur profondeur et aspreté, qui auront à les poiser et gouster selon leur aigreur naturelle et leur charge, qu'elles employent leur art à se garder d'en enfiler les causes, et en destournent les advenues. Que fit le roy Cotys : il paya liberalement la belle et riche vaisselle qu'on luy avoit presentée ; parce qu'elle estoit singulierement fragile, il la cassa incontinent luy-mesme pour s'oster de bonne heure une si aisée matiere de courroux contre ses serviteurs. J'aymois autresfois les jeux hazardeux des cartes et dets : je m'en suis deffaict il y a long temps, pour cela seulement que, quelque bonne mine que je fisse en ma perte, je ne laissois d'en avoir au dedans de la cuison et de la piqueure. Un homme d'honneur qui doit sentir un desmentir et une offence jusques au cœur, qu'il evite le progrez des altercations contentieuses. Je fuis les complexions tristes et les hommes hargneux, comme les empestez ; et aux propos que je ne puis traicter sans interest et sans emotion, je ne m'y mesle si le devoir ne m'y force. La plus seure façon est donc se preparer avant les occasions.

Je sçay bien qu'aucuns sages ont pris autre voye et n'ont pas craint de se harper et engager jusques au vif à plusieurs objects. Ces gens là s'asseurent de leur force, soubs laquelle ils se mettent à couvert en toute sorte de succez enemis, faisant luicter les maux par la vigueur de la patience :

Velut rupes vastum quæ prodit in æquor,
Obvia ventorum furiis expostaque ponto,
Vim cunctam atque minas perfert cœlique marisque,
Ipsa immota manens.

N'ataquons pas ces exemples, nous n'y arriverions poinct. Ils s'obstinent à voir resoluement et sans se troubler la ruyne de leur pays, qui possedoit et commandoit toute leur volonté. Pour nos ames communes, il y a trop d'effort et trop de rudesse à cela. Caton en abandonna la plus noble vie qui fut onques. A nous autres petits, il faut fuyr l'orage de plus loing; il faut pourvoir au sentiment, non à la patience, et eschever aux coups que nous ne sçaurions parer. Socrates ne dit point : « Ne vous rendez pas aux attraicts de la beauté; soustenez-la, efforcez vous au contraire. » Il n'espere point que la jeunesse en puisse venir à bout. « Fuyez-la, faict-il, courez hors de sa veuë et de son rencontre comme d'une poison puissante qui s'eslance et frappe de loing. » Et le Sainct Esprit de mesme : *Ne nos inducas in tentationem.* Nous ne prions pas que nostre raison ne soit combatue et surmontée par la concupiscence, mais qu'elle n'en soit pas seulement essayée; que nous ne soyons conduits en estat où nous ayons seulement à souffrir les approches, solicitations et tentations du

peché ; et supplions nostre Seigneur de maintenir nostre conscience tranquille, plainement et parfectement delivrée du commerce du mal.

Qui desirera du bien à son païs comme moy sans s'en ulcerer ou maigrir, il sera desplaisant, mais non pas transi, de le voir menassant ou sa ruyne, ou une durée non moins ruyneuse. Pauvre vaisseau que les flots, les vents et le pilotte tirassent à si contraires desseins !

In tam diversa, magister,
Ventus et unda trahunt.

Qui ne bée poinct aprés la faveur des princes, comme aprés chose dequoy il ne se sçauroit passer, ne se pique pas beaucoup de la froideur de leur recueil et de leur visage, ny de l'inconstance de leur volonté. Qui ne couve point ses enfans ou ses honneurs d'une propension tyrannique ne laisse pas de vivre commodéement aprés leur perte. Qui fait bien principalement pour sa propre satisfaction ne s'altere guere pour voir les hommes juger de ses actions contre son merite. Un quart d'once de patience pourvoit à tels inconvenients. Je me trouve bien de cette recepte, me rachetant des commencemens au meilleur conte que je puis, et me sens avoir eschapé par son moyen beaucoup de travail et de difficultez. Avec bien peu d'effort, j'arreste ce premier branle de mes esmotions et abandonne l'affaire qui me commence à poiser, et avant qu'il m'emporte. Je sens à temps les petits vents qui me viennent taster et bruire au dedans, avantcoureus de la tempeste :

Ceu flamina prima,

Cum deprensa fremunt sylvis, et cæca volutant
Murmura, venturos nautis prodentia ventos.

A combien de fois me suis-je faict une bien evidente injustice pour fuir le hazard de la recepvoir encore pire des juges, aprés un siecle d'ennuys, et d'ordes et viles pratiques plus ennemies de mon naturel que n'est la geine et le feu? J'ay tant faict par mes journées (à la bonne heure le puisse-je dire) que me voicy encore vierge de procés, qui n'ont pas laissé de se convier à plusieurs fois à mon service par bien juste titre, si j'eusse voulu y entendre, et vierge de querelles : j'ay, sans offence de pois passive ou active, escoulé tantost une longue vie, et sans avoir ouy pis que de mon nom : rare grace du ciel.

Nos plus grandes agitations ont des ressorts et causes ridicules. Combien encourut de ruyne nostre dernier duc de Bourgongne pour la querelle d'une charretée de peaux de mouton ! Et l'engraveure d'un cachet, fut-ce pas la premiere et maistresse cause du plus horrible crollement que cette machine aye onques souffert? car Pompeius et Cæsar, ce ne sont que les rejettons et la suitte des deux autres. Et j'ay veu de mon temps les plus sages testes de ce royaume assemblées, avec grande ceremonie et publique despence, pour des negoces et accords desquels la vraye decision despendoit ce pendant en toute souveraineté des devis du cabinet des dames et inclination de quelque fammelette. Regardez pourquoy celuy-là s'en va courre fortune de son honneur et de sa vie, à tout son espée et son poignart ; qu'il vous die d'où vient la source de ce

debat, il ne le peut faire sans rougir, tant l'occasion en est vaine et frivole.

A l'enfourner, il n'y va que d'un peu d'avisement; mais, depuis que vous estes embarqué, toutes les cordes tirent. Il y faict besoing de grandes provisions bien plus difficiles et importantes. Or il faut proceder au rebours du roseau qui produict une longue tige et droicte de la premiere venue; mais aprés, comme s'il s'estoit alanguy et mis hors d'haleine, il vient à faire des neuds frequens et espais, comme des pauses qui montrent qu'il n'a plus cette premiere vigueur et constance. Il faut plustost commencer bellement et froidement, et garder son haleine et ses vigoureux eslans au fort et perfection de la besongne.

Nous guidons les affaires en leurs commencemens, et les tenons à nostre mercy; mais par aprés quand ils sont esbranlez, ce sont eux qui nous guident et emportent, et avons à les suyvre. J'en trouve qui se mettent inconsideréement et furieusement en lice, et s'alentissent en la course. Comme Plutarque dict que ceux qui, par le vice de la mauvaise honte, sont mols et faciles à accorder quoy qu'on leur demande, sont faciles aprés à faillir de parole et à se desdire : pareillement, qui entre legerement en querelle est subject d'en sortir aussi legerement. Cette mesme difficulté, qui me garde de l'entamer, m'inciteroit quand je serois esbranlé et eschauffé. C'est une mauvaise façon : depuis qu'on y est, il faut aller ou crever; de faute de prudence on retombe en faute de cœur, qui est encore moins supportable.

La pluspart des accords de nos querelles du jourd'hui sont honteux et menteurs : nous ne cerchons

qu'à sauver les apparences, et trahissons cependant et desadvouons nos vrayes intentions. Nous plastrons le faict : nous sçavons comment nous l'avons dict et en quel sens, et les assistans le sçavent, et nos amis à qui nous avons voulu faire sentir nostre avantage. C'est aux despens de nostre franchise et de l'honneur de nostre courage que nous desadvouons nostre pensée et cerchons des conillieres en la fauceté pour nous accorder. Nous nous desmentons nous mesmes, pour sauver un desmentir que nous avons donné à un autre.

Il ne faut pas regarder si vostre action ou vostre parole peut avoir autre interpretation; c'èst vostre vraie et sincere interpretation qu'il faut meshuy maintenir, quoy qu'il vous couste. On parle à vostre vertu et à vostre conscience ; ce ne sont pas parties à mettre en masque : laissons ces vils moyens et ces expediens à la chicane du palais. Les excuses et reparations que je voy faire tous les jours pour purger l'indiscretion me semblent plus laides que l'indiscretion mesme. Il vaudroit mieux l'offencer encore un coup que de s'offencer soymesme en faisant telle amende à son adversaire. Vous l'avez bravé, esmeu de cholere, et vous l'allés rapaiser et flatter en vostre froid et meilleur sens : ainsi vous vous soubmettez plus que vous ne vous estiez advancé. Je ne trouve aucun dire si vicieux à un gentilhomme, comme le desdire me semble luy estre honteux, quand c'est un desdire qu'on luy arrache par authorité ; d'autant que l'opiniastreté luy est plus excusable que la pusillanimité. Les passions me sont autant aisées à eviter comme elles me sont difficiles à moderer. Qui ne peut atteindre à cette noble impassi-

bilité stoïcque, qu'il se sauve au giron de cette mienne stupidité populaire. Ce que ceux-là faisoient par vertu, je me duits à le faire par complexion. La moyenne region loge les tempestes; les deux extremes, des hommes philosophes et des hommes ruraus, concurrent en tranquillité et en bon heur :

Fœlix qui potuit rerum cognoscere causas
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes,
Panaque, Sylvanumque senem, Nymphasque sorores!

De toutes choses les naissances sont foibles et tendres. Pourtant faut-il avoir les yeux ouverts aux commencements : car comme lors en sa petitesse on n'en descouvre pas le dangier, quand il est accreu, on n'en trouve plus le remede. J'eusse rencontré un million de traverses tous les jours plus mal aysées à digerer, au cours de l'ambition, qu'il ne m'a esté mal aysé d'arrester l'inclination naturelle qui m'y portoit :

Jure perhorrui
Late conspicuum tollere verticem.

Toutes actions publiques sont subjectes à incertaines et diverses interpretations, car trop de testes en jugent. Aucuns disent de cette mienne occupation de ville (et je suis content d'en parler un mot, non qu'elle le vaille, mais pour servir de patron de mes meurs en telles choses), que je m'y suis porté en homme qui s'esmeut trop laschement et d'une affection languissante ; et ils ne sont pas du tout esloignez d'apparence.

J'essaie à tenir mon ame et mes pensées en repos; et si elles se desbauchent parfois à quelque impression rude et penetrante, c'est à la verité sans mon conseil. De cette langueur naturelle on ne doibt pourtant tirer aucune preuve d'impuissance (car faute de soing et faute de sens, ce sont deux choses), et moins de mescognoissance et ingratitude envers ce peuple, qui employa tous les plus extremes moyens qu'il eust en ses mains à me gratifier, et avant m'avoir cogneu, et aprés; et fit bien plus pour moy en me redonnant ma charge qu'en me la donnant premierement. Je luy veux tout le bien qui se peut; et certes, si l'occasion y eust esté, il n'est rien que j'eusse espargné pour son service. Je me suis esbranlé pour luy comme je fais pour moymesme. C'est un bon peuple, guerrier et genereux, capable pourtant d'obeyssance et discipline, et de servir à quelque bon usage s'il y est bien guidé. Ils disent aussi cette mienne vacation s'estre passée sans marque et sans trace. Il est bon! on accuse ma cessation en un temps où quasi tout le monde estoit convaincu de trop faire. J'ay un agir esmeu, où la volonté me tire; mais cette pointe est ennemye de perseverance. Qui se voudra servir de moy selon moy, qu'il me donne des affaires où il face besoing de la vigueur et de la liberté, qui ayent une conduitte droicte et courte, et encores hazardeuse, j'y pourray quelque chose; s'il la faut longue, subtile, laborieuse, artificielle et tortue, il faira mieux de s'adresser à quelque autre.

Toutes charges importantes ne sont pas difficiles. J'estois preparé à m'embesongner plus rudement un

peu, s'il en eust esté grand besoing : car il est en mon pouvoir de faire quelque chose plus que je ne fais et que je n'ayme à faire. Je ne laissay, que je sçache, aucun mouvement que le devoir requist en bon escient de moy ; j'ay facilement oublié ceux que l'ambition mesle au devoir et couvre de son titre. Ce sont ceux qui, le plus souvant, remplissent les yeux et les oreilles et contentent les hommes. Non pas la chose, mais l'apparence les paye. S'ils n'oyent du bruict, il leur semble qu'on dorme. Mes humeurs sont contradictoires aux humeurs bruyantes. J'arresterois bien un trouble sans me troubler, et chastierois un desordre sans alteration. Ay-je besoing de cholere et d'inflammation, je l'emprunte et m'en masque. Mes meurs sont mousses, plustost fades qu'aspres. Je n'accuse pas un magistrat qui dorme, pourveu que ceux qui sont soubs sa main dorment quand et luy : les loix dorment de mesme. Pour moy, je louë une vie glissante, sombre et muette ; ma fortune le veut ainsi. Je suis nay d'une famille qui a coulé sans esclat et sans tumulte, et, de longue memoire, particulierement ambitieuse de preud'hommie.

Nos hommes sont si formez à l'agitation et ostentation, que la bonté, la moderation, l'equabilité, la constance et telles qualitez mornes et obscures ne se sentent plus. Les corps raboteux se sentent, les polis se manient imperceptiblement. La maladie se sent ; la santé, peu ou point ; ny les choses qui nous oignent, au pris de celles qui nous poignent. C'est agir pour sa reputation et proffit particulier, non pour le bien, de remettre à faire en la place ce qu'on peut faire en la chambre du conseil, et en plain midy ce qu'on eust

faict la nuict precedente, et d'estre jaloux de faire soymesme ce que son compaignon faict aussi bien. Ainsi faisoyent aucuns chirurgiens de Grece les operations de leur art sur des eschauffaux, à la veuë des passans, pour en acquerir plus de practique et de chalandise. Ils jugent que les bons reiglemens ne se peuvent gouster qu'au son de la trompette. L'ambition n'est pas un vice de petis compagnons et de tels efforts que les nostres. On disoit à Alexandre : « Vostre pere vous lairra une grande domination, aysée et pacifique. » Ce garçon estoit envieux des victoires de son pere et de la justice de son gouvernement. Il n'eust pas voulu jouyr l'empire du monde mollement et paisiblement. Cette maladie est, à l'avanture, excusable en une ame si forte et si plaine. Quand ces ametes naines et chetives s'en vont enbabouynant, et pensent espendre leur nom pour avoir jugé à droict un affaire, ou continué l'ordre des gardes d'une porte de ville, ils en montrent d'autant plus le cul qu'ils esperent en hausser la teste. Ce menu bien faire n'a ne corps ne vie; il va s'esvanouyssant en la premiere bouche, et ne se promeine que d'un carrefour de ruë à l'autre. Entretenez en hardiment vostre fils et vostre valet, comme cet antien qui, n'ayant autre auditeur de ses loüanges et consent de sa valeur, se bravoit avec sa chambriere, en s'escriant : « O Perrete, le galant et suffisant homme de maistre que tu as ! » Entretenez vous en vous-mesme au pis aller : comme un conseillier de ma connoissance, ayant desgorgé une battelée de paragrafes d'une extreme contention et pareille ineptie, s'estant retiré de la chambre du conseil au pissoir du

palais, fut ouy marmotant entre les dens tout conscientieusement : « *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo, da gloriam.* » Qui ne peut d'ailleurs, si se paye de sa bourse.

La renommée ne se prostitue pas à si vil conte. Les actions rares et exemplaires à qui elle est deuë ne souffriroient pas la compagnie de cette foule innumerable de petites actions journalieres. Le marbre eslevera vos titres tant qu'il vous plaira pour avoir faict rapetasser un pan de mur ou descroter un ruisseau public, mais non pas les hommes qui ont du sens. Le bruit ne suit pas toute bonté, si la difficulté et estrangeté n'y est joincte : voyre ny la simple estimation n'est deuë à toute action qui nait de la vertu, selon les stoïciens ; et ne veulent qu'on sçache seulement gré à celuy qui par temperance s'abstient d'une vieille chassieuse. Nous avons les voluptez sortables à nostre fortune ; n'usurpons pas celles de la grandeur. Les nostres sont plus naturelles, et d'autant plus solides et seures qu'elles sont plus basses. Puis que ce n'est par conscience, aumoins par ambition refusons l'ambition : desdaignons cette fain de renommée et d'honneur, basse et belistresse, qui nous le faict coquiner de toute sorte de gens par moyens abjects et à quelque vil pris que ce soit : c'est honte d'estre ainsi honnoré. Aprenons à n'estre non plus avides que nous ne sommes capables de gloire. De s'enfler de toute action utile et innocente, c'est à faire à gens à qui elle est extraordinaire et rare : ils la veulent mettre pour ce qu'elle leur couste. A mesure qu'un bon effect est plus esclatant, je rabats de sa bonté le soupçon en quoy j'entre qu'il

soit produict, plus pour estre esclatant que pour estre bon : estalé, il est à demy vendu. Ces actions là ont bien plus de grace qui eschapent de la main de l'ouvrier, nonchalamment et sans bruict, et que quelque honneste homme choisit aprés et releve de l'ombre, pour les pousser en lumiere à cause d'elles mesmes.

Je n'avois qu'à conserver et durer, qui sont effects sourds et insensibles. L'innovation est de grand lustre, mais elle est interdicte en ce temps, où nous sommes pressez et n'avons à nous deffendre que de la nouvelleté. En somme, les occasions en cette charge ont suivy ma complexion, dequoy je leur sçay trés-bon gré. Est-il quelqu'un qui desire estre malade pour voir son medecin en besoigne, et faudroit il pas foyter le medecin qui nous desireroit la peste pour mettre son art en practique? Je n'ay point eu cett'humeur inique et assez commune de desirer que le trouble et maladie des affaires de cette cité rehaussast et honnorat mon gouvernement : j'ay presté de bon cueur l'espaule à leur aysance et facilité. Qui ne me voudra sçavoir gré de l'ordre, de la douce et muette tranquillité qui a accompaigné ma conduite, aumoins ne peut-il me priver de la part qui m'en appartient par le titre de ma bonne fortune. Et je suis ainsi faict, que j'ayme autant estre heureux que sage, et devoir mes succez purement à la grace de Dieu qu'à l'entremise de mon operation. J'avois assez disertement publié au monde mon insuffisance en tels maniemens publiques; j'ay encore pis que l'insuffisance : c'est qu'elle ne me desplaict guiere et que je ne cerche guiere à la guarir, veu le train de vie que j'ay desseigné. Je ne me suis en cette occupa-

tion non plus satisfaict à moy-mesme, mais à peu prés j'en suis arrivé à ce que je m'en estois promis; et a y de beaucoup surmonté ce que j'en avois promis à ceux à qui j'avois à faire : car je promets volontiers un peu moins de ce que je puis et de ce que j'espere tenir. Je m'asseure n'y avoir laissé ny offence ny haine : d'y laisser regret et desir de moy, je sçay à tout le moins bien cela, que je ne l'ay pas fort souhaité :

Mene huic confidere monstro!
Mene salis placidi vultum fluctusque quietos
Ignorare!

CHAPITRE XI

Des Boyteux.

Il y a deux ou trois ans qu'on acoursit l'an de dix jours en France. Combien de changemens doivent suyvre cette reformation! ce fut proprement remuer le ciel et la terre à la fois : ce neantmoins, il n'est rien qui bouge de sa place; mes voisins trouvent l'heure de leurs semences, de leur recolte, l'opportunité de leurs negoces, les jours nuisibles et propices, au mesme point justement où ils les avoyent assignez de tout temps; ny l'erreur ne se sentoit en nostre usage, ny l'amendement ne s'y sent, tant il y a d'incertitude par tout, tant nostre aperce-

vance est grossiere. On dict que ce reiglement se pouvoit conduire d'une façon moins incommode, soustraiant, à l'exemple d'Auguste, pour quelques années, le jour du bissexte, qui, ainsi comme ainsin, est un jour d'empeschement et de trouble, jusques à ce qu'on fut arrivé à satisfaire exactement ce debte; ce que mesme on n'a pas faict par cette correction, et demeurons encores en arrerages de quelques jours; et si par mesme moyen on pouvoit prouvoir à l'advenir, ordonnant qu'aprés la revolution de tel ou tel nombre d'années, ce jour extraordinaire seroit tousjours eclipsé; si que nostre mesconte ne pourroit dores en avant exceder vingt et quatre heures. Nous n'avons autre compte du temps que les ans: il y a tant de siecles que le monde s'en sert; et si, c'est une mesure que nous n'avons encore achevé d'arrester, et telle, que nous doubtons tous les jours quelle forme les autres nations luy ont diversement donné et quel en estoit l'usage. Quoy, ce que disent aucuns, que les cieux se comprimment vers nous en vieillissant et nous jettent en incertitude des heures mesme et des jours? et des moys, ce que dict Plutarque, qu'encore de son temps l'astrologie n'avoit sceu borner le mouvement de la lune? nous voylà bien accommodez pour tenir registre des choses passées!

Je ravassois presentement, comme je fais souvant, sur ce, combien l'humaine raison est un instrument libre et vague. Je vois ordinairement que les hommes, aux faicts qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en cercher la raison qu'à en cercher la verité: ils laissent là les choses et s'amusent à traiter les causes;

ils passent par dessus les presuppositions, mais ils examinent curieusement les consequences. Ils commencent ordinairement ainsi : « Comment est-ce que cela se faict? » « Mais se fait il? » faudroit il dire. Nostre discours est capable d'estoffer cent autres mondes et d'en trouver les principes et la contexture. Il ne luy faut ny matiere ny baze : laissez le courre; il bastit aussi bien sur le vuide que sur le plain, et de l'inanité que de matiere,

Dare corpus idonea fumo.

Je trouve quasi par tout qu'il faudroit dire : « Il n'en est rien; » et employerois souvant cette responce; mais je n'ose, car ils crient que c'est une deffaicte produicte de foiblesse d'esprit et d'ignorance; et me faut ordinairement bateler par compaignie à traicter des subjects et comptes frivoles que je mescrois entierement : joinct qu'à la verité il est un peu rude et quereleux de nier tout sec une proposition de faict; et peu de gens faillent, notamment aux choses mal-aysées à persuader, d'affermer qu'ils l'ont veu, ou d'alleguer des tesmoins desquels l'authorité arreste nostre contradiction. Suyvant cet usage, nous sçavons les fondemens et les causes de mille choses qui ne furent onques; et s'escarmouche le monde en mille questions, desquelles et le pour et le contre est faux.

La verité et le mensonge ont leurs visages conformes; le port, le goust et les alleures pareilles. Nous les regardons de mesme œil. Je trouve que nous ne sommes pas seulement lâches à nous defendre de la piperie, mais que nous cerchons et convions à nous y

enferrer : nous aymons à nous embrouiller en la vanité, comme conforme à nostre estre.

J'ay veu la naissance de plusieurs miracles de mon temps. Encore qu'ils s'estoufent en naissant, nous ne laissons pas de prevoir le train qu'ils eussent pris s'ils eussent vescu leur aage : car il n'est que de trouver le bout du fil, on en desvide tant qu'on veut; et y a plus loing de rien à la plus petite chose du monde, qu'il n'y a de celle là jusques à la plus grande. Or les premiers qui sont touchez de ce commencement d'estrangeté, venant à semer leur histoire, sentent, par les oppositions qu'on leur fait, où loge la difficulté de la persuasion, et vont calfeutrant cet endroict de quelque piece fauce. Ainsi va tout ce bastiment s'estoffant et formant de main en main, de maniere que le plus esloigné tesmoin en est mieux instruict et persuadé que le plus voisin, et le dernier que le premier. C'est un progrez naturel : car quiconque croit quelque chose estime que c'est ouvrage de charité de la persuader à un autre, et, pour ce faire, ne craint poinct d'adjouster de son invention, autant qu'il voit estre necessaire en son compte, pour suppléer à la resistance et au deffaut qu'il pense estre en la conception d'autruy. Moy-mesme, qui fais singuliere conscience de mentir et qui ne me soucie guiere de donner creance et authorité à ce que je dis, m'apperçoy toutesfois, aux propos que j'ay en main, qu'estant eschauffé, je grossis et enfle mon subject par vois, mouvemens, vigueur et force de parolles, et encore par extention et amplification, non sans interest de la verité nayfve; mais je le fais en condition pourtant, qu'au premier qui me rameine et qui me demande la

verité nuë et cruë, je quitte soudain mon effort et la luy donne sans exaggeration, sans emphase et remplissage.

Il n'est rien à quoi communement les hommes soient plus tendus qu'à donner voye à leurs opinions : où le moyen ordinaire nous faut, nous y adjoustons le commandement, la force, le fer et le feu. Il y a du mal'heur d'en estre là, que la meilleure touche de la verité, ce soit la multitude des croians en une presse où les fols surpassent de tant les sages en nombre. C'est chose difficile de resoudre son jugement contre les opinions communes. La premiere persuasion, prinse du subject mesme, saisit les simples; de là elle s'espend aux habiles soubs l'authorité du nombre et ancienneté des tesmoignages. Pour moy, de ce que je n'en croirois pas un, je n'en croirois pas cent uns, et ne juge pas les opinions par les ans.

Il y a peu de temps que l'un de nos princes, en qui la goute avoit perdu un beau naturel et une allegre composition, se laissa si fort persuader au raport qu'on faisoit des merveilleuses operations d'un prestre, qui par la voie des parolles et des gestes guerissoit toutes maladies, qu'il fit un long voiage pour l'aller trouver, et, par la force de son apprehension, persuada et endormit ses jambes pour quelques heures, si qu'il en tira du service qu'elles avoient desapris luy faire il y avoit long temps. Si la fortune eust laissé emmonceler cinq ou six telles advantures, elles estoient capables de metre ce miracle en nature. On trouva, depuis, tant de simplesse et si peu d'art en l'architecte de tels ouvrages qu'on le jugea indigne d'aucun chastiement : comme si feroit on de la

plus part de telles choses, qui les reconnoistroit en leur giste. Nostre veuë represente ainsi souvent de loing des images estranges qui s'esvanouissent en s'approchant : *nunquam ad liquidum fama perducitur.*

C'est merveille de combien vains commencemens et frivoles causes naissent ordinairement si fameuses impressions. Cela mesmes en empesche l'information : car, pendant qu'on cherche des causes et des fins fortes et poisantes, et dignes d'un si grand nom, on pert les vrayes; elles eschapent de nostre veuë par leur petitesse; et, à la verité, il est requis un bien prudent, attentif et subtil inquisiteur en telles recherches, indifferent et non preoccupé. Jusques à cette heure, tous ces miracles et evenemens estranges se cachent devant moy. Je n'ay veu monstre et miracle au monde plus exprés que moymesme: on s'apprivoise à toute estrangeté par l'usage et le temps; mais plus je me hante et me connois, plus ma difformité m'estonne, moins je m'entens en moy.

Le principal droict d'avancer et produire tels accidens est reservé à la fortune. Passant avant hier dans un village, à deux lieues de ma maison, je trouvay la place encore toute chaude d'un miracle qui venoit d'y faillir, par lequel le voisinage avoit esté amusé plusieurs mois; et commençoient les provinces voisines de s'en esmouvoir et y accourir à grosses troupes de toutes qualitez. Un jeune homme du lieu s'estoit joué à contrefaire, une nuict, en sa maison la voix d'un esprit, sans penser à autre finesse qu'à jouyr d'un badinage present. Cela luy ayant un peu mieux succedé qu'il n'esperoit, pour estendre sa farce à plus de ressorts, il y associa une fille de village, du tout stupide

et niaise; et furent trois en fin de mesme aage et pareille suffisance, et de presches domestiques en firent des presches publics, se cachans soubs l'autel de l'eglise, ne parlans que de nuict et deffendans d'y apporter aucune lumiere. De paroles qui tendoient à la conversion du monde et menace du jour du jugement (car ce sont subjects soubs l'authorité et reverence desquels l'imposture se tapit plus aiséement), ils vindrent à quelques visions et mouvements si niais et si ridicules qu'à peine y a-il rien si grossier au jeu des petits enfans: si toutesfois la fortune y eust voulu prester un peu de faveur, qui sçait jusques où se fut accreu ce battelage? Ces pauvres diables sont à cette heure en prison et porteront volontiers la peine de la sottise commune; et ne sçay si quelque juge se vengera sur eux de la sienne. On voit cler en cette-cy, qui est descouverte; mais en plusieurs choses de pareille qualité, surpassant nostre connoissance, je suis d'advis que nous soustenions nostre jugement, aussi bien à rejetter qu'à recevoir.

Il s'engendre beaucoup d'abus au monde de ce qu'on nous apprend à craindre de faire profession de nostre ignorance : nous parlons de toutes choses par precepte et resolution. Le stile à Romme portoit que ce mesme qu'un tesmoin deposoit pour l'avoir veu de ses yeux, et ce qu'un juge ordonnoit de sa plus certaine science, estoit conceu en cette forme de parler : « Il me semble. » On me faict hayr les choses vray-semblables quand on me les plante pour infaillibles. J'ayme ces mots qui amollissent et moderent la temerité de nos propositions : « A l'avanture, Aucunement, Quelque, On dict,

Je pense, » et semblables; et si j'eusse eu à dresser des enfans, je leur eusse tant mis en la bouche cette façon de respondre : « Qu'est-ce à dire? Je ne l'entens pas, Il pourroit estre, Est-il vray? » qu'ils eussent plustost gardé la forme d'apprentis à soixante ans, que de representer les docteurs à dix ans, comme ils font. Qui veut guerir de l'ignorance, il faut la confesser. Voire dea, il y a quelque ignorance forte et genereuse qui ne doit rien en honneur et en courage à la science.

Je vy en mon enfance un procés que Corras, conseiller de Toulouse, fist imprimer, d'un accident estrange : de deux hommes qui se presentoient l'un pour l'autre. Il me souvient (et ne me souvient aussi d'autre chose) qu'il me sembla avoir rendu l'imposture de celuy qu'il jugea coulpable si merveilleuse et excedant de si loing nostre connoissance et la sienne qui estoit juge, que je trouvay beaucoup de hardiesse en l'arrest qui l'avoit condamné à estre pendu. Recevons quelque forme d'arrest qui die, « La court ny entend rien : » plus librement et ingenuement que ne firent les Areopagites, lesquels, se trouvans pressez d'une cause qu'ils ne pouvoient desvelopper, ordonnerent que les parties en viendroient à cent ans.

Les sorcieres de mon voisinage courent fortune de leur vie, sur l'advis de chaque nouvel autheur qui vient de donner corps à leurs songes. Pour accommoder les exemples que la divine parolle nous donne de telles choses, trés-certains et irrefragables exemples, et les attacher à nos evenemens modernes, puisque nous n'en voyons ny les causes ny les moyens, il y faut autre engin que le nostre : il appartient, à l'avanture, à ce seul

trés-puissant tesmoignage de nous dire : « Cettuy-cy en est, et celle-là, et non cet autre. » Dieu en doit estre creu, c'est vrayement bien raison; mais non pourtant un d'entre nous qui s'estonne de sa propre narration (et necessairement il s'en estonne, s'il n'est hors de sens), soit qu'il l'employe au faict d'autruy, soit qu'il l'employe contre soy-mesme.

Je suis lourd et me tiens un peu au massif et au vray-semblable, evitant les reproches anciens : *Majorem fidem homines adhibent iis quæ non intelligunt. Cupidine humani ingenii libentius obscura creduntur.* Je vois bien qu'on se courrouce; et me deffend on d'en doubter, sur peine d'injures execrables : nouvelle façon de persuader. Pour Dieu mercy, ma creance ne se manie pas à coups de poing. Qu'ils gourmandent ceux qui accusent de fauceté leur opinion; je ne l'accuse que de difficulté et de hardiesse, et condamne l'affirmation opposite, egalement avec eux, sinon si imperieusement. Qui establit son discours par braverie et commandement montre que la raison y est foible. Pour une altercation verbale et scolastique, qu'ils ayent autant d'apparence que leurs contradicteurs; mais en la consequence effectuelle qu'ils en tirent, ceux-cy ont bien de l'avantage. A tuer les gens, il faut une clarté lumineuse et nette; et est nostre vie trop réele et essentielle pour garantir ces accidens supernaturels et fantastiques. Quant aux drogues et poisons, je les mets hors de mon compte; ce sont homicides, et de la pire espece : toutesfois en cela mesme, on dict qu'il ne faut pas tousjours s'arrester à la propre confession de ces gens icy, car on leur a veu par fois s'accuser

d'avoir tué des personnes qu'on trouvoit saines et vivantes.

En ces autres accusations extravagantes, je dirois volontiers que c'est bien assez qu'un homme, quelque recommendation qu'il aye, soit creu de ce qui est humain : de ce qui est hors de sa conception et d'un effect supernaturel, il en doit estre creu lors seulement qu'une approbation supernaturelle l'a authorisé. Ce privilege qu'il a pleu à Dieu donner à aucuns de nos tesmoignages ne doibt pas estre avily et communiqué legerement. J'ay les oreilles battuës de mille tels comptes : « Trois le virent un tel jour en levant; trois le virent lendemain en occident, à telle heure, tel lieu, ainsi vestu. » Certes, je ne m'en croirois pas moy-mesme. Combien trouve-je plus naturel et plus vraysemblable que deux hommes mentent, que je ne fay qu'un homme en douze heures passe, quand et les vents, d'orient en occident! combien plus naturel que nostre entednement soit emporté de sa place par la volubilité de nostre esprit detraqué, que cela, qu'un de nous soit envolé sur un balay, au long du tuiau de sa cheminée, en chair et en os, par un esprit estrangier! Ne cherchons pas des illusions estrangeres et inconneuës, nous qui sommes perpetuellement agitez d'illusions domestiques et nostres. Il me semble qu'on est pardonnable de mescroire une merveille, autant qu'on peut en destourner et elider la verification par voie non merveilleuse; et suis l'advis de sainct Augustin : qu'il vaut mieux pancher vers le doute que vers l'asseurance, és choses de difficile preuve et dangereuse creance.

Il y a quelques années que je passay par les terres

d'un prince souverain, lequel, en ma faveur et pour rabatre mon incredulité, me fit cette grace de me faire voir en sa presence, en lieu particulier, dix ou douze prisonniers de cette nature, et une vieille entre autres, vrayment bien sorciere en laideur et deformité, trés-fameuse de longue main en cette profession. Je vis et preuves et libres confessions, et je ne sçay quelle marque insensible sur cette miserable vieille; et m'enquis, et parlay tout mon saoul, y apportant la plus saine attention que je peusse; et ne suis pas homme qui me laisse guiere garroter le jugement par preoccupation. En fin et en conscience, je leur eusse plustost ordonné de l'ellebore que de la cicue. La justice a ses propres corrections pour telles maladies.

Quant aux oppositions et arguments que des honnestes hommes m'ont faict, et là, et souvent ailleurs, je n'en ay poinct senty qui m'attachent et qui ne souffrent solution tousjours plus vray-semblable que leurs conclusions. Bien est vray que les preuves et raisons qui se fondent sur le faict, celles là je ne les desnoue point; aussi n'ont elles point de bout : je les tranche souvent comme Alexandre son neud. Aprés tout, c'est mettre ses conjectures à bien haut pris que d'en faire cuire un homme tout vif : ce que je dis, comme celuy qui n'est ny juge ny conseiller des roys, ny s'en estime de bien loing digne, ains homme du commun, nay et voué à l'obeissance de la raison publique, et en ses faicts, et en ses dicts. Qui mettroit mes resveries en compte, au prejudice de la plus chetive loy de son village, ou opinion, ou coustume, il se feroit grand tort et encores autant à moy. Je ne serois pas si hardy

à parler s'il m'appartenoit d'en estre creu ; et fut ce que je respondis à un grand, qui se plaingnoit de l'aspreté et contention de mes enhortemens. Vous sentant bandé et preparé d'une part, je vous propose l'autre, de tout le soing que je puis, pour esclarcir vostre jugement, non pour l'attirer. Dieu tient vos courages et vous fournira de chois. Je ne suis pas si presomptueux de desirer seulement que mes opinions donnassent pante à chose de telle importance: ma fortune ne les a pas dressées à si puissantes et eslevées conclusions. Certes, j'ay non seulement des complexions en grand nombre, mais aussi des opinions assez, desquelles je desgouterois volontiers mon fils, si j'en avois. Quoy, si les plus vrayes ne sont pas tousjours les plus commodes à l'homme? tant il est de sauvage composition.

A propos ou hors de propos, il n'importe, on dict en Italie en commun proverbe, que celuy-là ne cognoit pas Venus en sa parfaicte douceur qui n'a couché avec la boiteuse. La fortune ou quelque particulier accident ont mis il y a long temps ce mot en la bouche du peuple, et se dit des masles comme des femelles : car la royne des Amazones respondit au Scyte qui la convioit à l'amour : Ἄριστα χωλὸς οἴφει. Le boiteux le faict le mieux. En cette republique feminine, pour fuir la domination des masles, elles les stropioient dés l'enfance, bras, jambes, et autres membres qui leur donnoient avantage sur elles, et se servoient d'eux à ce seulement à quoy nous nous servons d'elles par deçà. J'eusse dict que le mouvement detraqué de la boiteuse apportast quelque nouveau goust à la besongne et quelque pointe

de douceur à ceux qui l'essayent; mais je viens d'apprendre que mesme la philosophie ancienne en a decidé : elle dict que les jambes et cuisses des boiteuses ne recevant, à cause de leur imperfection, l'aliment qui leur est deu, il en advient que les parties genitales qui sont au dessus sont plus plaines, plus nourries et vigoureuses; ou bien que ce defaut empeschant l'exercice, ceux qui en sont entachez dissipent moins leurs forces et en viennent plus entiers aux operations de Venus : qui est aussi la raison pourquoy les Grecs descrioient les tisserandes d'estre plus chaudes que les autres femmes, à cause du mestier sedentaire qu'elles font, sans grand exercice du corps. Dequoy ne pouvons-nous raisonner à ce pris là? De celles icy je pourrois aussi dire que ce tremoussement, que leur ouvrage leur donne ainsin assises, les esveille et sollicite, comme faict les dames le crolement et tremblement de leurs coches.

Ces exemples servent-ils pas à ce que je disois au commencement : que nos raisons anticipent souvent l'effect, et ont l'estendue de leur jurisdiction si infinie qu'elles jugent et s'exercent en l'inanité mesme et au non estre? Outre la flexibilité de nostre invention à forger des raisons à toute sorte de songes, nostre imagination se trouve pareillement facile à recevoir des impressions de la fauceté par bien frivoles apparences : car, par la seule authorité de l'usage ancien et publique de ce mot, je me suis autresfois faict à croire avoir receu plus de plaisir d'une femme de ce qu'elle n'estoit pas droicte, et mis cela au compte de ses graces.

Torquato Tasso, en la comparaison qu'il faict de la France à l'Italie, dict avoir remarqué cela, que nous avons les jambes plus greles que les gentils-hommes italiens, et en attribue la cause à ce que nous sommes continuellement à cheval : qui est une cause de laquelle Suetone tire une toute contraire conclusion, car il dict au rebours que Germanicus avoit grossi les siennes par continuation de ce mesme exercice. Il n'est rien si soupple et erratique que nostre entendement : c'est le soulier de Theramenez, bon à tous pieds ; et il est double et divers, et les matieres doubles et diverses. « Donne moy une dragme d'argent, disoit un philosophe cynique à Antigonus. — Ce n'est pas present de roy, respondit-il. — Donne moy donc un talent. — Ce n'est pas present pour cynique. »

Seu plures calor ille vias et cæca relaxat
Spiramenta, novas veniat qua succus in herbas;
Seu durat magis, et venas astringit hiantes,
Ne tenues pluviæ, rapidive potentia solis
Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat.

Ogni medaglia ha il suo riverso. Voilà pourquoy Clitomachus disoit anciennement que Carneades avoit surmonté les labeurs de Hercules, pour avoir arraché des hommes le consentement, c'est à dire l'opinion et la temerité de juger. Cette fantasie de Carneades, si vigoureuse, nasquit, à mon advis, anciennement de l'impudence de ceux qui font profession de sçavoir, et de leur outre-cuidance desmesurée. On mit Æsope en vente avec deux autres esclaves. L'acheteur s'enquit du premier ce qu'il sçavoit faire ; celuy là, pour se faire

valoir, respondit monts et merveilles, qu'il sçavoit et cecy et cela; le deuxiesme en respondit de soy autant ou plus. Quand ce fut à Æsope, et qu'on luy eust aussi demandé ce qu'il sçavoit faire : « Rien, fit-il, car ceux cy ont tout preoccupé; ils sçavent tout. » Ainsin est il advenu en l'escole de la philosophie : la fierté de ceux qui attribuoyent à l'esprit humain la capacité de toutes choses causa en d'autres, par despit et par emulation, cette opinion qu'il n'est capable d'aucune chose. Les uns tiennent en l'ignorance cette mesme extremité que les autres tiennent en la science, afin qu'on ne puisse nier que l'homme ne soit immodéré par tout, et qu'il n'a point d'arrest que celuy de la necessité et impuissance d'aller outre.

CHAPITRE XII.

De la Phisionomie.

QUASI toutes les opinions que nous avons sont prinses par authorité et à credit. Il n'y a point de mal : nous ne sçaurions pirement choisir que par nous, en un siecle si foible. Cette image des discours de Socrates que ses amys nous ont laissée, nous ne l'approuvons que pour la reverence de l'approbation publique : ce n'est pas par nostre cognoissance; ils ne sont pas selon nostre goust et usage. S'il naissoit à cette heure quelque chose de pareil, il est

peu d'hommes qui le prisassent. Nous n'apercevons les graces que pointues, bouffies et enflées d'artifice. Celles qui coulent soubs la nayfveté et la simplicité eschapent ayséement à une veuë grossiere comme est la nostre; elles ont une beauté delicate et cachée : il faut la veuë nette et bien purgée pour descouvrir cette secrette lumiere. Est-ce pas la naifveté, selon nous, germeine à la sottise, et qualité de reproche et d'injure! Socrates faict mouvoir son ame d'un mouvement naturel et commun. Ainsi dict un paysan, ainsi dict une femme : ce sont inductions et similitudes tirées des plus vulgaires et cogneues operations des hommes; chacun l'entend. Soubs une si vile forme, nous n'eussions jamais choisi la noblesse et splendeur de ses conceptions admirables, nous qui n'apercevons la richesse qu'en montre et en pompe. Nostre monde n'est formé qu'à l'ostentation : les hommes ne s'enflent que de vent et se manient à bonds, comme les balons. Cettuy-cy ne se propose point des vaines fantasies : sa fin fut de nous fournir de choses et de preceptes qui réelement et plus jointement servent à la vie,

Servare modum, finemque tenere,
Naturamque sequi.

Il fut aussi tousjours un et pareil, et se monta non par boutades, mais par complexion, au dernier poinct de vigueur; ou, pour mieux dire, il ne monta rien, mais ravala plustost et ramena à son poinct originel et naturel, et luy soubmit la vigueur, les aspretez et les difficultez : car, en Caton, on void bien à clair que c'est une alleure forcée et tenduë bien loing au dessus des

communes; aux nobles exploits de sa vie et en sa mort, on le sent tousjours monté sur ses grands chevaux. Cettuy-cy ralle à terre, et, d'un pas mol et ordinaire, traicte les plus utiles discours, et se conduict, et à la mort, et aux plus espineuses traverses qui se puissent presenter, au trein de la vie humaine.

Il est bien advenu que le plus digne homme d'estre cogneu et d'estre presenté au monde pour exemple, ce soit celuy duquel nous ayons plus certaine cognoissance. Il a esté esclairé par les plus clair voyans hommes qui furent onques. Les tesmoins que nous avons de luy sont admirables en fidelité et en suffisance, soit pour juger, soit pour raporter. C'est grand cas d'avoir peu donner tel ordre aux pures imaginations d'un enfant, que, sans les alterer ou les estirer, il en ait produict les plus beaux effects de nostre ame. Il ne la represente ny eslevée ny riche; il ne la represente que saine, mais certes d'une bien allegre et nette santé. Par ces vulguaires ressorts et naturels, par ces fantasies ordinaires et communes, sans s'esmouvoir et sans se piquer, il dressa non seulement les plus reglées, mais les plus hautes et vigoreuses actions et meurs qui furent onques. Voyez le plaider devant ses juges, voyez par quelles raisons il esveille son courage aux hazards de la guerre, quels arguments fortifient sa patience contre la calomnie, la tyrannie, la mort, et contre la teste de sa femme : il n'y a rien d'emprunté de l'art et des sciences; les plus simples y recognoissent leurs moyens et leur force; il n'est possible d'aller plus arriere et plus bas. Il a faict grand service à l'humaine nature de montrer combien elle peut d'elle mesme.

Nous sommes chacun plus riche que nous ne pensons; mais on nous dresse à l'emprunt et à la queste, on nous duict à nous servir plus de l'autruy que du nostre. En aucune chose l'homme ne sçait s'arrester au point de son besoing. De volupté, de richesse, de puissance, il en embrasse plus qu'il n'en peut estreindre : son avidité est incapable de moderation. Je trouve qu'en curiosité de sçavoir, il en est de mesme: il se taille de la besongne bien plus qu'il n'en peut faire et bien plus qu'il n'en a affaire. J'ay pris plaisir de voir, en quelque lieu, des hommes, par devotion, faire veu d'ignorance comme de chasteté, de pauvreté, de pœnitence. C'est aussi chastrer nos appetits desordonnez d'esmousser cette cupidité qui nous espoinçonne à l'estude des livres, et de priver l'ame de cette complaisance voluptueuse qui nous chatouille par l'opinion de science. Il ne nous faut guiere de doctrine pour vivre à nostre aise; et Socrates nous aprend qu'elle est en nous, et la maniere de l'y trouver et de s'en ayder. Toute cette nostre suffisance, qui est au delà de la commune et naturelle, est vaine et superflue; c'est beaucoup si elle ne nous charge et trouble plus qu'elle ne nous sert : ce sont des excez fievreux de nostre esprit, instrument brouillon et inquiete. Recueillez vous, vous trouverez en vous les arguments de la nature contre la mort, vrais, et les plus propres à vous servir à la necessité : ce sont ceux qui font mourir un paisan et des peuples entiers aussi constamment qu'un philosophe. La science, essayant de nous armer de nouvelles deffences contre les inconveniens naturels, nous a, crains-je, plus imprimé en la fantasie leur grandeur et

leur pois, qu'elle n'a ses raisons et subtilitez à nous en couvrir.

A voir les efforts que Seneque se donne pour se preparer contre la mort, à le voir suer d'ahan pour se roidir et pour s'asseurer, et se desbatre si long temps en cette perche, j'eusse esbranlé sa reputation, s'il ne l'eut, en mourant, trés-vaillamment maintenuë. Son agitation si ardante, si animée, montre qu'il estoit pressé de son adversaire. La façon de Plutarque, d'autant qu'elle est plus desdaigneuse et plus destendue, elle est, selon moy, d'autant plus forte et persuasive : je croyrois ayséement que son ame avoit les mouvements plus asseurez et plus reiglés. L'un, plus aigu, nous esveille, pique et eslance en sursaut, touche plus l'esprit; l'autre, plus solide, nous informe, establit et conforte constamment, touche plus l'entendement.

A quoi faire nous allons nous gendarmant par ces subtilitez et efforts de la science? Regardons à terre : les pauvres gens que nous y voyons espandus, la teste penchante aprés leur besongne, qui ne sçavent ny Aristote, ny Caton, ny exemple, ny precepte; de ceux là tire nature tous les jours des effects de constance et de patience plus purs et plus roides que ne sont ceux que nous estudions si curieusement en l'escole. Combien en vois je ordinairement qui mescognoissent la pauvreté; combien qui desirent la mort ou qui la passent sans alarme et sans affliction? Celuy là qui fouyt mon jardin, il a, ce matin, enterré son pere ou son fils. Les noms mesme dequoy ils appellent les maladies en adoucissent et amollissent l'aspreté. La phtisie, c'est la toux pour eux; la dysenterie, devoyement d'estomac;

un pleuresis, c'est un morfondement; et, selon qu'ils les nomment doucement, ils les supportent aussi. Elles sont bien griefves quand elles rompent leur travail ordinaire; ils ne se couchent que pour mourir.

J'escrivois cecy environ le temps qu'une forte charge de nos troubles se croupit plusieurs mois, de tout son pois, droict sur moy. J'avois d'une part les ennemys à ma porte, d'autre part les picoreurs, pires ennemys; et essayois toute sorte d'injures militaires à la fois :

Hostis adest dextra lævaque a parte timendus,
Vicinoque malo terret utrumque latus.

Monstrueuse guerre! Les autres agissent au dehors; cette-cy encore contre soy se ronge et se desfaict par son propre venin. Elle est de nature si maligne et ruineuse qu'elle se ruine quand et quand le reste, et se deschire et desmembre de rage. Nous la voyons plus souvent se dissoudre par elle mesme que par disette d'aucune chose necessaire, ou par la force ennemye. Toute discipline la fuyt. Elle vient guarir la sedition et en est pleine, veut chastier la desobeyssance et en montre l'exemple, et, employée à la deffence des loix, faict sa part de rebellion à l'encontre des siennes propres. Où en sommes nous? nostre propre medecine porte infection!

Nostre mal s'empoisonne
Du secours qu'on luy donne.

Exuperat magis ægrescitque medendo.

Omnia fanda, nefanda, malo permista furore,
Justificam nobis mentem avertere Deorum.

En ces maladies populaires, on peut distinguer sur le commencement les sains des malades; mais quand elles viennent a durer, comme la nostre, tout le corps s'en sent, et la teste et les talons : aucune partye n'est exempte de corruption, car il n'est air qui se hume si gouluement, qui s'espande et penetre comme faict la licence. Nos armées ne se lient et tiennent plus que par simant estranger : des François on ne sçait plus faire un corps d'armée constant et reglé. Quelle honte! Il n'y a qu'autant de discipline que nous en font voir des soldats empruntez. Quant à nous, nous nous conduisons à discretion, et non pas du chef, chacun selon la sienne; il a plus affaire au dedans qu'au dehors : c'est à luy de suivre, courtizer et plier, à luy seul d'obeir; tout le reste est libre et dissolu. Il me plaist de voir combien il y a de lascheté et de pusillanimité en l'ambition; par combien d'abjection et de servitude il luy faut arriver à son but. Mais cecy me deplaist il de voir des natures debonnaires et capables de justice se corrompre tous les jours au maniement et commandement de cette confusion. La longue souffrance engendre la coustume; la coustume, le consentement et l'imitation. Nous avions assez d'ames mal nées, sans gaster les bonnes et genereuses : si que, si nous continuons, il restera mal-ayséement à qui fier la santé de cet Estat, au cas que fortune nous la redonne :

Hunc saltem everso juvenem succurrere seclo
Ne prohibete!

Mais est-il quelque mal en une police qui vaille estre combatu par une drogue si mortelle? non pas, disoit

Favonius, l'usurpation de la possession tyrannique d'un Estat. L'ambition, l'avarice, la cruauté, la vengeance, n'ont point assez de propre et naturelle impetuosité; amorchons les et les attisons par le glorieux titre de justice et devotion. Il ne se peut imaginer un pire visage des choses qu'où la meschanceté vient à estre legitime et prendre avec le congé du magistrat le manteau de la vertu.

Le peuple y souffrit bien largement lors, non les dommages presens seulement,

Undique totis
Usque adeo turbatur agris,

mais les futurs aussi. Les vivans y eurent à patir, si eurent ceux qui n'estoient encore nays. On le pilla, et à moy par consequent, jusques à l'esperance, luy ravissant tout ce qu'il avoit à s'aprester à vivre pour longues années :

Quæ nequeunt secum ferre aut abducere perdunt,
Et cremat insontes turba scelesta casas.

Muris nulla fides, squallent populatibus agri.

Outre cette secousse, j'en souffris d'autres. J'encorus les inconveniens que la moderation aporte en telles maladies. Je fus pelaudé à toutes mains; au Gibelin j'estois Guelphe, au Guelphe Gibelin : quelqu'un de mes poëtes dict bien cela, mais je ne sçay où c'est. La situation de ma maison et l'acointance des hommes de mon voisinage me presentoient d'un visage, ma vie et mes actions d'un autre. Il ne s'en faisoit

point des accusations formées, car il n'y avoit où mordre; je ne desempare jamais les loix, et qui m'eust recerché m'en eust deu de reste : c'estoyent suspitions muettes et desrobées, ausquelles il n'y a jamais faute d'apparence en un meslange si confus, non plus que d'espris ou envieux ou ineptes. Un ambitieux s'en fut pandu; si eust faict un avaritieux. Je n'ay soing quelconque d'acquerir :

Sit mihi quod nunc est, etiam minus; et mihi vivam
Quod superest ævi, si quid superesse volent Dii.

Mais les pertes qui me viennent par l'injure d'autruy, soit larrecin, soit violence, me pinsent environ comme à un homme malade et geiné d'avarice. L'offence a sans mesure plus d'aigreur que n'a la perte. Mille diverses sortes de maux accoureurent à moy à la file : je les eusse plus gaillardement souffers à la foule.

Je pensay desjà, entre mes amys, à qui je pourrois commettre une vieillesse necessiteuse et disgratiée : aprés avoir rodé les yeux par tout, je me trouvay en pourpoint. Pour se laisser tomber à plomb et de si haut, il faut que ce soit entre les bras d'une affection solide, vigoreuse et fortunée : elles sont rares, s'il y en a. En fin je cogneuz que le plus seur estoit de me fier à moy-mesme de moy et de ma necessité, et, s'il m'advenoit d'estre froidement en la grace de la fortune, que je me recommandasse de plus fort à la mienne, m'atachasse, regardasse de plus prés à moy; et me resolus que c'estoyent utiles inconveniens, d'autant, premierement, qu'il faut avertir à coups de foyt les mauvais dis-

ciples, quand la rayson n'y peut assez. Je me presche, il y a si long temps, de me tenir à moy et separer des choses estrangeres : toutesfois, je tourne encores tousjours les yeux à costé ; l'inclination, un mot favorable d'un grand, un bon visage, me tente. Dieu sçait s'il en est cherté en ce temps et quel sens il porte ! J'oys encore sans rider le front les subornemens qu'on me faict pour me tirer en place marchande, et m'en deffens si mollement qu'il semble que je souffrisse plus volontiers d'en estre vaincu. Or, à un esprit si indocile il faut des bastonnades ; et faut rebattre et resserrer à bons coups de mail ce vaisseau qui se desprent, se descout, qui s'eschape et desrobe de soy. Secondement, que cet accident me servoit d'exercitation pour me preparer à pis, si je, qui, et par le benefice de la fortune et par la condition de mes meurs, esperois estre des derniers, venois à estre des premiers attrapé de cette tempeste, m'instruisant de bonne heure à contraindre ma vie et la renger pour un nouvel estat. La vraye liberté, c'est pouvoir toutes choses sur soy.

En un estat ordinaire et tranquille, on se prepare à des accidens moderez et communs ; mais en cette confusion où nous sommes depuis trente ans, tout homme françois, soit en particulier, soit en general, se voit à chaque heure sur le point de l'entier renversement de sa fortune : d'autant faut-il tenir son courage fourny de provisions plus fortes et vigoureuses. Sçachons gré au sort de nous avoir fait vivre en un siecle non mol, languissant ny oisif : tel qui ne l'eust esté par autre moyen se rendra fameux par son malheur.

Tant est que ce crollement m'anima certes plus qu'il

ne m'atterra, à l'aide de ma conscience, qui se portoit non paisiblement seulement, mais fierement; et ne trouvois en quoy me plaindre de moy. Aussi, comme Dieu n'envoie jamais non plus les maux que les biens tous purs aux hommes, ma santé tint bon ce temps là, outre son ordinaire; et, ainsi que sans elle je ne puis rien, il est peu de choses que je ne puisse avec elle. Elle me donna moyen d'esveiller toutes mes provisions et de porter la main au devant de la playe qui eust passé volontiers plus outre; et esprouvay en ma patience que j'avoy quelque tenue contre la fortune, et qu'à me faire perdre mes arçons il me falloit un grand heurt. Je ne le dis pas pour l'irriter à me faire une charge plus vigoureuse : je suis son serviteur, je luy tends les mains; pour Dieu, qu'elle se contente! Si je sens ses assaux? si fois. Mais, comme ceux que la tristesse accable et possede se laissent pourtant par intervalles tastonner à quelque plaisir et leur eschappe un soubsrire, je puis aussi assez sur moy pour rendre mon estat ordinaire paisible et deschargé d'ennuyeuse imagination; mais je me laisse pourtant, à boutades, surprendre des morsures de ces malplaisantes pensées, qui me battent pendant que je m'arme pour les chasser ou pour les luicter.

Voicy un autre rengregement de mal qui m'arriva à la suitte du reste : et dehors et dedans ma maison, je fus accueilly d'une peste, vehemente au pris de toute autre : car, comme les corps sains sont subjects à plus griefves maladies, d'autant qu'ils ne peuvent estre forcez que par celles là, aussi mon air trés-salubre, où, d'aucune memoire, la contagion, bien que voisine,

n'avoit sceu prendre pied, venant à s'empoisonner, produisit des effects estranges et inouys,

Mista senum et juvenum densantur funera; nullum
Sæva caput Proserpina fugit.

J'eus à souffrir cette plaisante condition, que la veue de ma maison m'estoit effroiable. Tout ce qui y estoit estoit sans garde et à l'abandon de qui en avoit envie. Moy, qui suis si hospitalier, fus en trés-penible queste de retraicte pour ma famille, une famille esgarée, faisant peur à ses amis et à soy-mesme, et horreur où qu'elle cerchast à se planter : ayant à changer de demeure, soudain qu'un de la troupe commençoit à se douloir du bout du doigt. Toutes maladies sont prises pour peste; on ne se donne pas le loisir de les reconnoistre. Et c'est le bon que, selon les reigles de l'art, à tout danger qu'on approche, il faut estre quarante jours en transe de ce mal, l'imagination vous exerceant ce pendant à sa mode et enfievrant vostre santé mesme.

Tout cela m'eust beaucoup moins touché si je n'eusse eu à me ressentir de la peine d'autruy, et servir six mois miserablement de guide à cette caravane : car je porte en moy mes preservatifs, qui sont resolution et souffrance. L'apprehension ne me presse guere, laquelle on crainct particulierement en ce mal; et si, estant seul, je l'eusse voulu prendre, c'eust esté une fuite bien plus gaillarde et plus esloingnée. C'est une mort qui ne me semble des pires : elle est communéement courte, d'estourdissement, sans douleur, consolée par la con-

dition publique, sans ceremonie, sans deuil, sans presse. Mais, quant au monde des environs, la centiesme partie des ames ne se peust sauver :

Videas desertaque regna
Pastorum, et longe saltus lateque vacantes.

En ce lieu, mon meilleur revenu est manuel : ce que cent hommes travailloient pour moy chaume pour long temps.

Or lors, quel exemple de resolution ne vismes nous en la simplicité de tout ce peuple? Generalement, chacun renonçoit au soing de la vie : les raisins demeurerent suspendus aux vignes, le bien principal du pays; tous indifferemment se preparans et attendans la mort, à ce soir ou au lendemain, d'un visage et parolle si peu effroyée qu'il sembloit qu'ils eussent compromis à cette necessité, et que ce fut une condemnation universelle et inevitable. Elle est tousjours telle; mais à combien peu tient la resolution au mourir! la distance et difference de quelques heures, la seule consideration de la compaignie, nous en rend le goust tout divers. Voyez ceux-cy : pource qu'ils meurent en mesme mois, enfans, jeunes, vieillards, ils ne s'estonnent plus, ils ne se pleurent plus. J'en vis qui craingnoient de demeurer derriere comme en une horrible solitude, et n'y conneu communéement autre soing que des sepultures; il leur faschoit de voir les corps espars emmy les champs, à la mercy des bestes, qui y peuplerent incontinent. Tel, sain, faisoit desjà sa fosse, d'autres s'y couchoient encore vivans; et un maneuvre des miens, à tout ses mains

et ses pieds, attira sur soy la terre en mourant. Estoit ce pas s'abrier pour s'endormir plus à son aise? Somme, que toute une nation fut incontinent, par usage, logée en une desmarche qui ne cede en roideur à aucune resolution estudiée et consultée.

La plus part des instructions de la science à nous encourager ont plus de montre que de force, et plus d'ornement que de fruict. Nous avons abandonné nature et luy voulons apprendre sa leçon, elle qui nous menoit si heureusement et si seurement; et ce pendant les traces de son instruction et ce peu qui, par le benefice de l'ignorance, reste de son image empreint en la vie de cette tourbe rustique d'hommes impolis, la science est contrainte de l'aller tous les jours empruntant pour en faire patron, à ses disciples, de constance, d'innocence et de tranquillité. Il faict beau voir que ceux-cy, plains de tant de belles cognoissances, ayent à imiter cette sotte simplicité, et à l'imiter aux premieres actions de la vertu; et que nostre sapience apreigne des bestes mesmes les plus utiles enseignemens aux plus grandes et necessaires parties de nostre vie, comme il nous faut vivre et mourir, mesnager nos biens, aymer et eslever nos enfans, entretenir justice : singulier tesmoignage de l'humaine maladie; et que cette raison qui se manie à nostre poste, trouvant tousjours quelque diversité et nouvelleté, ne laisse chez nous aucune trace apparente de la nature; et en ont faict les hommes comme les parfumiers de l'huile : ils l'ont sophistiquée de tant d'argumentations et de discours adjoustez du dehors qu'elle en est devenue variable et particuliere à chacun, et a perdu son propre visage, constant et uni-

versel, et nous faut en cercher tesmoignage des bestes, non subject à faveur, corruption, ny à diversité d'opinions : car il est bien vray qu'elles mesmes ne vont pas tousjours exactement dans la route de nature; mais ce qu'elles en desvoyent, c'est si peu que vous en appercevez tousjours l'orniere. Tout ainsi que les chevaux qu'on meine en main font bien des bonds et des escapades, mais c'est la longueur de leurs longes, et suyvent ce neantmoins tousjours les pas de celuy qui les guide; et comme l'oiseau prend son vol, mais sous la bride de sa filiere.

A quoy nous sert cette curiosité qui nous faict preoccuper tous les inconvenients de l'humaine nature, et nous preparer avec tant de peine à l'encontre de ceux mesme qui n'ont à l'avanture poinct à nous toucher? ou, comme les plus fievreux, car certes c'est fiévre, aller dés à cette heure vous faire donner le fouet, par ce qu'il peut advenir que fortune vous le fera souffrir un jour? Jettez vous en l'experience de tous les maux qui vous peuvent arriver, ou aumoins des plus extremes : esprouvez vous là, disent-ils; asseurez vous là. Au rebours, le plus facile et plus naturel seroit en descharger mesme sa pensée. Ils ne viendront pas assez tost : leur vray estre ne nous dure pas assez; il faut que nostre esprit l'estende et l'alonge, et qu'avant la main il l'incorpore en soy et s'en entretienne comme s'ils ne poisoient pas assez à nos sens. La science nous faict volontiers un bon office de nous instruire bien exactement des dimentions des maux,

Curis acuens mortalia corda;

ce seroit grand dommage si partie de leur grandeur eschapoit à nostre sentiment et cognoissance.

Il est certain qu'à la plus part la preparation à la mort a donné plus de tourment que n'a faict la souffrance. Si vous ne sçavez pas mourir, ne vous chaille; nature vous en informera sur le champ, plainement et suffisamment; elle fera exactement cette besongne pour vous : n'en empeschez vostre soing :

Incertam frustra, mortales, funeris horam
Quæritis, et qua sit mors aditura via.

Pœna minor certam subito perferre ruinam,
Quod timeas gravius sustinuisse diu.

Nous troublons la vie par le soing de la mort, et la mort par le soing de la vie. Ce n'est pas contre la mort que nous nous preparons, c'est chose trop momentanée : à dire vray, nous nous preparons contre les preparations de la mort. La philosophie nous ordonne d'avoir la mort tousjours devant les yeux, de la prevoir et considerer avant le temps, et nous donne, aprés, les reigles et les precautions pour prouvoir à ce que cette prevoiance et cette pensée ne nous blesse. Ainsi font les medecins qui nous jettent aux maladies, affin qu'ils ayent où employer leurs drogues et leur art.

A les juger par l'utilité et par la verité naifve, ces leçons de la simplicité ne cedent à l'avanture gueres à celles que nous presche la doctrine; au contraire. Les hommes sont divers en goust et en force : il les

faut mener à leur bien selon eux et par routes diverses. Je ne vy jamais paysan de mes voisins entrer en cogitation de quelle contenance et asseurance il passeroit cette heure derniere : nature luy apprend à ne songer à la mort que quand il se meurt. Et lors, il y a meilleure grace qu'Aristote, lequel la mort presse doublement, et par elle, et par une si longue premeditation : pourtant fut-ce l'opinion de Cæsar que la moins premeditée mort estoit la plus heureuse et plus deschargée. Est-ce pas ce que nous disons, que la stupidité, faute d'apprehension et bestise du vulgaire luy donne cette patience aux maux plus grande que nous n'avons, et cette profonde nonchalance des sinistres accidens futurs et de la mort à venir? Pour Dieu! s'il est ainsi, tenons d'ores en avant escolle de bestise : c'est l'extreme fruict que les sciences nous promettent, auquel cette-cy conduict si doucement ses disciples.

Nous n'aurons pas faute de bons regens, interpretes de la simplicité naturelle ; Socrates en sera l'un. Car, de ce qu'il m'en souvient, il parle environ en ce sens aux juges qui deliberent de sa vie :

« J'ay peur, Messieurs, si je vous prie de ne me faire mourir, que je m'enferre en la delation de mes accusateurs, qui est que je fais plus l'entendu que les autres, comme ayant quelque cognoissance plus interne des choses qui sont au dessus et au dessous de nous. Je sçay que je n'ay ny frequenté, ny recogneu la mort, ny n'ay veu personne qui ayt essayé ses qualitez pour m'en instruire. Ceux qui la craingnent presupposent la cognoistre ; quant à moy, je ne sçay ny quelle elle est, ny quel il faict en l'autre monde. A l'avanture est

la mort chose indifferente, à l'avanture desirable. Les choses que je sçay estre mauvaises, comme d'offencer son prochain et desobeir au superieur, soit Dieu, soit homme, je les evite soingneusement; celles desquelles je ne sçay si elles sont bonnes ou mauvaises, je ne les sçauroy craindre. Vous en ordonnerez doncq comme il vous plaira. »

Voylà pas un plaidoyer puerile, d'une hauteur inimaginable, et employé en quelle necessité? Certes, une si nonchallante et molle consideration de sa mort meritoit que la posterité la considerast d'autant plus pour luy : ce qu'elle fit; et il n'y a rien en la justice si juste que ce que la fortune fit à sa recommandation. Car les Atheniens eurent en telle abomination ceux qui en avoient esté cause qu'on les fuyoit comme personnes excommuniées; on tenoit pollu tout ce à quoy ils avoient touché; personne à l'estuve ne lavoit avec eux, personne ne les saluoit ny accointoit; si qu'en fin ne pouvant plus porter cette hayne publique, ils se pendirent eux-mèmes.

Si quelqu'un estime que, parmy tant d'autres exemples que j'avois à choisir pour le service de mon propos és dicts de Socrates, j'aye mal trié cettuy-cy, et qu'il juge ce discours estre eslevé au dessus des opinions communes; je l'ay faict à escient : car je juge autrement, et tiens que c'est un discours, en rang et en naifveté, bien plus arriere et plus bas que les opinions communes; il represente la pure et premiere fantasie de nature. Car il est croyable que nous avons naturellement craincte de la douleur, mais non de la mort, à cause d'elle mesmes : c'est une partie de nostre

estre non moins essentielle que le vivre. A quoy faire nous en auroit nature imprimé la hayne et l'horreur, veu qu'elle luy tient rang de trés-grande utilité pour nourrir la succession et vicissitude de ses ouvrages ; et qu'en cette besongne universelle elle sert plus de naissance et d'augmentation que de perte ou ruyne ?

Sic rerum summa novatur.

La deffaillance d'une vie est le passage à mille autres vies. Et voyons les bestes non seulement la souffrir gayement (la plus part des chevaux hannissent en mourant, les cignes la festoient de leurs chants), mais la rechercher encores à leur besoing, comme disent plusieurs exemples des elephans.

Outre ce, la façon d'argumenter de laquelle se sert icy Socrates est elle pas admirable esgalement en simplicité et en vehemence ? Vrayment il est bien plus aisé de parler comme Aristote et vivre comme Cæsar, qu'il n'est aisé de parler et vivre comme Socrates. Là, loge l'extreme degré de perfection et de difficulté : l'art n'y peut joindre. Or nos facultez ne sont pas ainsi dressées ; nous ne les essayons ny ne les cognoissons ; nous nous investissons de celles d'autruy et laissons chomer les nostres : comme quelqu'un pourroit dire de moy que j'ay seulement faict icy un amas de fleurs estrangeres ; que je n'y ay fourny du mien que le filet à les joindre.

Certes, j'ay donné à l'opinion publique que ces ornements empruntez m'accompaignent, mais je n'entends pas qu'ils me couvrent et qu'ils me cachent :

c'est le rebours de mon dessein, qui ne veux faire montre que du mien, et de ce qui est mien par nature; et, si je m'en fusse creu, à tout hazard j'eusse parlé tout fin seul. Tel allegue Platon et Homere, qui ne les veid onques; et moy, ay prins des lieux assez ailleurs qu'en leur source. Sans peine et sans suffisance, ayant mille volumes de livres autour de moy en ce lieu où j'escris, j'emprunteray presentement, s'il me plaist, d'une douzaine de tels ravaudeurs, gens que je ne feuillette guiere, dequoy enrichir le traicté de la Phisionomie. Il ne faut que l'espitre liminaire d'un alemand pour me farcir d'allegations; et nous allons quester par là une friande gloire à piper le sot monde. Un president se vantoit, où j'estois, d'avoir amoncelé deux cens tant de lieux estrangers en un sien arrest presidental : pusillanime et absurde vanterie, à mon gré, pour un tel subject et telle personne. Je desrobe mes larrecins et les desguise. Ceux cy les mettent en parade et en compte : aussi ont ils plus de credit avec les loix que moy. Comme ceux qui desrobent les chevaux, je leur peins le crin et la queuë, et par fois je les esborgne : si le premier maistre s'en servoit à bestes d'amble, je les mets au trot, et au bast s'ils servoyent à la selle.

Si j'eusse voulu parler par science, je n'eusse pas tant tardé; j'eusse escript du temps plus voisin de mes estudes, que j'avois plus d'esprit et de memoire, et me fusse plus fié à la vigueur de cet aage là qu'à cettuy-icy, si j'en eusse voulu faire mestier. Deux de mes cognoissans, grands hommes en cette faculté, ont perdu par moitié, à mon advis, d'avoir refusé de se mettre au

jour à quarante ans pour attendre les septante. La maturité a ses deffauts comme la verdeur, et pires; et autant est la vieillesse incommode à cette nature de besongne qu'à toute autre. Quiconque met sa decrepitude soubs la presse faict folie, s'il espere en espreindre des humeurs qui ne sentent au disgratié, au resveur et à l'assopi. Nostre esprit se constipe et s'espessit en vieillissant. Je dis pompeusement et opulemment l'ignorance, et dys la science megrement et piteusement. J'ay choisi le temps où ma vie, que j'ay à peindre, je l'ay toute devant moy; ce qui en reste tient plus de la mort : et de ma mort seulement, si je la rencontrois babillarde comme font d'autres, donrrois je encores volontiers advis au peuple en deslogeant.

Socrates a esté un patron admirable en toutes grandes qualitez; mais j'ay despit qu'il eust rencontré un corps et un visage si vilain et si disconvenable à la beauté de son ame. Il n'est rien plus vray-semblable que la conformité et relation du corps à l'esprit. Il n'est pas à croire que cette dissonance advienne sans quelque accident qui a interrompu le cours ordinaire : comme il disoit de sa laideur qu'elle en accusoit justement autant en son ame, s'il ne l'eust corrigée par institution. Je ne puis dire assez souvant combien j'estime la beauté, qualité puissante et advantageuse. Il l'appelloit une courte tyrannie. Nous n'en avons point qui la surpasse en credit, ny que j'estime tenir plus de rang au commerce des hommes; elle se presente au devant, seduict et preoccupe nostre jugement avec grande authorité et merveilleuse impression. Non seulement aux hommes qui me servent, mais aux bestes aussi, je la considere à

deux doits prés de la bonté. Si me semble il que ce traict et façon de visage, et ces lineaments par lesquels on argumente aucunes complexions internes et nos fortunes à venir, est chose qui ne loge pas bien directement et simplement soubs le chapitre de beauté et de laideur; non plus que toute bonne odeur et serenité d'air n'en promet pas la santé, ny toute espesseur et puanteur l'infection en temps pestilent. Ceux qui accusent les dames de contre-dire leur beauté par leurs meurs ne rencontrent pas tousjours : car, en une face qui ne sera pas trop bien composée, il peut loger quelque air de probité et de fiance; comme, au rebours, j'ay leu par fois entre deux beaux yeux des menasses d'une nature maligne et dangereuse. Il y a des phisionnomies favorables; et, en une presse d'ennemys victorieux, vous choisirés incontinent, parmy des hommes incogneus, l'un plustost que l'autre à qui vous rendre et fier vostre vie, et non proprement par la consideration de la beauté.

C'est une foible garantie que la mine : toutesfois elle a quelque consideration; et si j'avois à les foyter, ce seroit plus rudement les meschans qui dementent et trahissent les promesses que nature leur avoit plantées au front; je punirois plus aigrement la malice en une apparence debonnaire. Il semble qu'il y ait aucuns visages heureux, d'autres malencontreux; et crois qu'il y a quelque art à distinguer les visages debonnaires des nyais, les severes des rudes, les malicieux des chagrins, les desdaigneux des melancholiques, et telles autres qualitez voisines. Il y a des beautez non fieres seulement, mais aigres; il y en a d'autres douces, et,

encores au delà, fades. D'en prognostiquer les avantures futures, ce sont questions que je laisse indecises.

J'ay pris, comme j'ay dict ailleurs, bien simplement et cruement pour mon regard ce precepte ancien : que nous ne sçaurions faillir à suivre nature; que le souverain precepte, c'est de se conformer à elle. Je n'ay pas corrigé, comme Socrates, par institution et force de la raison, mes complexions naturelles, et n'ay aucunement troublé par art mon inclination. Je me laisse aller comme je suis venu, je ne combats rien, mes deux maistresses pieces vivent de leur grace en pais et bon accord; mais le lait de ma nourrice a esté, Dieu mercy! mediocrement sain et temperé.

J'ay un visage favorable et en forme et en interpretation,

Quid dixi habere me? Imo habui, Chreme!

Heu! tantum attriti corporis ossa vides!

et qui faict une contraire montre à celuy de Socrates. Il m'est souvant advenu que, sur le simple credit de mon port et de mon air, des personnes qui n'avoyent aucune cognoissance de moy s'y sont grandement fiées, soit pour leurs propres affaires, soit pour les miennes; et en ay tiré és pays estrangiers des faveurs singulieres et rares. Mais ces deux experiences valent, à l'avanture, que je les recite particulierement.

Un quidam delibera de surprendre ma maison et moy. Son art fut d'arriver seul à ma porte et d'en presser un peu instamment l'entrée. Je le cognoissois de nom, et avois occasion de me fier de luy comme de

mon voisin, et aucunement mon alié. Je luy fis ouvrir. Le voicy tout effroyé, son cheval hors d'haleine, fort harassé. Il m'entretint de cette fable : qu'il venoit d'estre rencontré à une demie lieuë de là par un sien ennemy, lequel je cognoissois aussi, et avois ouy parler de leur querelle; que cet ennemy luy avoit merveilleusement chaussé les esperons, et qu'estant surpris et plus foible de beaucoup, il s'estoit jetté à ma porte à sauveté; qu'il estoit en grand peine de ses gens, lesquels il disoit tenir pour morts et desfaicts, ayans esté rencontrez en desordre et fort escartés les uns des autres. J'essayay tout nayfvement de le conforter, asseurer et rafreschir. Tantost aprés, voylà quatre ou cinq de ses soldats qui se presentent en mesme contenance et effroy pour entrer, et puis d'autres, et d'autres encores aprés, bien equipez au demeurant et bien armez, jusques à vingt cinq ou trante, feingnants avoir leur ennemy à leurs talons. Je n'ignorois pas en quel siecle je vivois, combien ma maison pouvoit estre enviée, et, nonobstant ce vain intervalle de guerre auquel lors nous estions, j'avois plusieurs exemples d'autres maisons de ma cognoissance ausquelles il estoit mes-advenu de mesme. Tant y a que, trouvant qu'il n'y avoit point d'acquest d'avoir commencé à faire plaisir si je ne parfaisois, et ne pouvant me desfaire sans tout rompre, je me laissay aller au party le plus naturel et le plus simple, comme je fais tousjours, et commenday qu'ils entrassent. Aussi, à la verité, je suis peu deffiant et soubçonneus de ma nature; je penche volontiers vers l'excuse et interpretation plus douce : je prens les hommes selon le commun ordre, et ne croy pas ces inclinations per-

verses et desnaturées, si je n'y suis forcé par grand tesmoignage, non plus que les monstres et miracles. Et suis homme, en outre, qui me commets volontiers à la fortune et me laisse aller à corps perdu entre ses bras : dequoy jusques à cette heure j'ay eu plus d'occasion de me louër que de me plaindre, et l'ay trouvée plus sage que moy. Il y a quelques actions en ma vie desquelles on peut justement nommer la conduite difficile, ou, qui voudra, prudente. De celles là mesmes, posez que la tierce partie soit du mien, certes les deux tierces sont richement à elle. Ceux cy se tindrent à cheval dans ma cour, le chef avec moy en ma sale, qui n'avoit voulu qu'on establat son cheval, disant avoir à se retirer incontinent qu'il auroit eu nouvelles de ses gens. Il se veid maistre de son entreprise : et n'y restoit sur ce poinct que l'execution. Souvant depuis il a dict, car il ne craingnoit pas de faire ce compte, que mon visage et ma franchise luy avoient arraché la trahison des poings. Il remonta à cheval, ses gens ayants continuellement les yeux sur luy pour voir quel signe il leur donneroit, bien estonnez de le voir sortir et abandonner son avantage.

Une autrefois, me fiant à je ne sçay quelle treve qui venoit d'estre publiée en nos armées, je m'acheminai à un voyage par pays estrangement chatouilleux. Je ne fus pas si tost esventé que voylà trois ou quatre cavalcades de divers lieux pour m'attraper : l'une me joingnit à la troisiesme journée, où je fus chargé par quinze ou vingt gentils-hommes masquez, bien montez et bien armez, suyvis d'une ondée d'argolets. Me voylà pris et rendu, retiré dans l'espais d'une forest voisine, des-

monté, devalizé, mes cofres fouillez, ma boyte prise, chevaux et esquipage dispersé à nouveaux maistres. Nous fumes long temps à contester dans ce halier sur le faict de ma rançon, qu'ils me tailloyent si haute qu'il paroissoit bien que je ne leur estois guere cogneu. Ils entrerent en grande contestation de ma vie. De vray, il y avoit plusieurs circonstances qui me menassoyent du dangier où j'en estois. Je me maintins tousjours, sur le tiltre de ma trefve, à leur quitter seulement le gain qu'ils avoyent faict de ma despouille, qui n'estoit pas à mespriser, sans promesse d'autre rançon. Aprés deux ou trois heures que nous eusmes esté là et qu'ils m'eurent faict monter sur un cheval qui n'avoit garde de leur eschaper, et commis ma conduitte particuliere à quinze ou vingt harquebousiers, et dispersé mes gens à d'autres, ayant ordonné qu'on nous menast prisonniers diverses routes, et moy desjà acheminé à deux ou trois harquebousades de là,

Jam prece Pollucis, jam Castoris implorata :

voicy une soudaine et trés-inopinée mutation qui les print. Je vis revenir à moy le chef, non plus avec ses menasses, mais avec parolles plaines de courtoisie, se mettant en peine de recercher en la troupe mes hardes escartées, et me faisant rendre les principales, selon qu'il s'en pouvoit recouvrer, jusques à ma bource et ma boyte. Le meilleur present qu'ils me firent, ce fut en fin ma liberté : le reste ne me touchoit guieres au pris. La vraye cause d'un changement si nouveau et de ce ravisement sans aucune impulsion apparente, et d'un

repentir si miraculeux, en tel temps, en une entreprinse pourpensée et deliberée, et devenue juste par l'usage (car d'arrivée je leur confessay ouvertement le party duquel j'estois et le chemin que je tenois), certes je ne sçay pas bien encores quelle elle est. Tant y a que le plus apparent de la troupe, qui se demasqua et me fit cognoistre son nom (j'essayerois volontiers à mon tour quelle mine il feroit en un pareil accident), me redict lors plusieurs fois que je devoy cette delivrance à mon visage, liberté et fermeté de mes parolles, qui me rendoyent indigne d'une telle mes-adventure, et me demanda asseurance d'une pareille. Il est possible que la bonté divine se voulut servir de ce vain instrument pour ma conservation : elle me garentit encore l'endemain d'autres dangers pires, desquels ceux cy mesme m'avoyent adverty. Le dernier est encore en pieds pour en faire le compte; le premier fut tué il n'y a pas long temps.

Si mon visage ne respondoit pour moy, si on ne lisoit en mes yeux et en ma voix la simplicité de mon intention, je n'eusse pas duré sans querelle et sans offence si long temps, avec cette liberté indiscrete de dire à tort et à droict ce qui me vient en fantasie et juger temerairement des choses. Cette façon peut paroistre avec raison incivile et mal accommodée à nostre usage; mais outrageuse et malitieuse, je n'ay veu personne qui l'en ayt jugée, ne qui se soit piqué de ma liberté, s'il l'a receuë de ma bouche : les paroles redictes ont autre son et autre sens. Aussi ne hay-je personne, et suis si lâche à offencer que, pour le service de la raison mesme, je ne le puis faire; et lors que

l'occasion m'a convié aux condemnations crimineles, j'ay plustost manqué à la justice. A moy, qui ne suis que valet de trefles, peut toucher ce qu'on disoit de Charillus, roy de Sparte : « Il ne sçauroit estre bon, puis qu'il n'est pas mauvais aux meschants. » Ou bien ainsi, car Plutarque mesme le presente en ces deux visages, comme mille autres choses, diversement et contrairement : « Il faut bien qu'il soit bon, puis qu'il l'est aux meschants mesme. » Comme aux actions legitimes, je me fasche de m'y employer quand c'est envers ceux qui s'en desplaisent; aussi, à dire verité, aux illegitimes, je ne fay pas assez de conscience de m'y employer quand c'est envers ceux qui y consentent.

CHAPITRE XIII

De l'Experience.

Il n'est desir plus naturel que le desir de connoissance. Nous essayons tous les moyens qui nous y peuvent mener. Quand la raison nous faut, nous y employons l'experience, qui est un moyen plus foible et plus vile; mais la verité est chose si grande que nous ne devons desdaigner aucune entremise qui nous y conduise. La raison a tant de formes que nous ne sçavons à laquelle nous prendre; l'experience n'en a pas moins. La consequence que nous

voulons tirer de la conference des evenemens est mal seure, d'autant qu'ils sont tousjours dissemblables. Il n'est aucune qualité si universelle en cette image des choses que la diversité et varieté. Et les Grecs, et les Latins, et nous, pour le plus exprés exemple de similitude, nous servons de celuy des œufs : toutesfois il s'est trouvé des hommes, et notamment un en Delphes, qui recognoissoit des marques de difference entre les œufs, si qu'il n'en prenoit jamais l'un pour l'autre. La dissimilitude s'ingere d'elle mesme en nos ouvrages : nul art peut arriver à la similitude. Ny Perrozet, ny autre, ne peut si soigneusement polir et blanchir l'envers de ses cartes qu'aucuns joueurs ne les distinguent, à les voyr seulement couler par les mains d'un autre. La ressemblance ne faict pas tant un comme la difference faict autre.

Pourtant l'opinion de celuy-là ne me plaist guiere qui pensoit par la multitude des loix brider l'authorité des juges en leur taillant leurs morceaux : il ne sentoit point qu'il y a autant de liberté et d'estendue à l'interpretation des loix qu'à leur façon. Et ceux-là se moquent qui pensent appetisser nos debats et les arrester en nous r'appellant à l'expresse parolle de la Bible : d'autant que nostre esprit ne trouve pas le champ moins spatieux à contreroller le sens d'autruy qu'à representer le sien, et comme s'il y avoit moins d'animosité et d'aspreté à gloser qu'à inventer. Nous voyons combien il se trompoit, car nous avons en France plus de loix que tout le reste du monde ensemble, et plus qu'il n'en faudroit à reigler tous les mondes d'Epicurus : et si avons tant laissé à opiner et decider à nos juges qu'il

ne fut jamais liberté si puissante et si licencieuse. Qu'ont gaigné nos legislateurs à choisir cent mille especes et faicts particuliers, et y attacher cent mille loix? Ce nombre n'a aucune proportion avec l'infinie diversité des actions humaines. La multiplication de nos inventions n'arrivera pas à la variation des exemples. Adjoustez y en cent fois autant, il n'adviendra pas pourtant que, des evenemens à venir, il s'en trouve aucun qui, en tout ce grand nombre de milliers d'evenemens choisis et enregistrez, en rencontre un auquel il se puisse joindre et apparier si exactement qu'il n'y reste quelque circonstance et diversité qui requiere diverse consideration de jugement : il y a peu de relation de nos actions, qui sont en perpetuelle mutation, avec les loix fixes et immobiles. Les plus desirables, ce sont les plus rares, plus simples et generales; et encore crois-je qu'il vaudroit mieux n'en avoir point du tout que de les avoir en tel nombre que nous avons.

Nature les donne tousjours plus heureuses que ne sont celles que nous nous donnons, tesmoing la peinture de l'aage doré des poëtes et l'estat où nous voyons vivre les nations qui n'en ont point d'autres. En voylà qui, pour tous juges, employent en leurs causes le premier passant qui voyage le long de leurs montaignes; et ces autres eslisent, le jour du marché, quelqu'un d'entre eux qui sur le champ decide tous leurs procés. Quel danger y auroit-il que les plus sages vuidassent ainsi les nostres selon les occurrences et à l'œil, et sans obligation d'exemple et de consequence? A chaque pied son soulier. Le roy Ferdinand, envoyant des colonies aux Indes, prouveut sagement

qu'on n'y menast aucuns escholiers de la jurisprudence, de crainte que les procés ne peuplassent en ce nouveau monde, comme estant science, de sa nature, generatrice d'altercation et division : jugeant avec Platon que c'est une mauvaise provision de pays que jurisconsultes et medecins.

Pourquoy est-ce que nostre langage commun, si aisé à tout autre usage, devient obscur et non intelligible en un contract et testament; et que celuy qui s'exprime si clairement, quoy qu'il die et escrive, ne trouve en cela aucune maniere de se declarer qui ne tombe en doubte et contradiction? si ce n'est que les princes de cet art, s'appliquans d'une peculiere attention à trier des mots solemnes et former des clauses artistes, ont tant poisé chaque sillabe, espluché si primement chaque espece de cousture, que les voilà enfrasquez et embrouillez en l'infinité des figures et si menuës partitions qu'elles ne peuvent plus tomber soubs aucun reiglement et prescription ny aucune certaine intelligence. Qui a veu des enfans essayans de renger à certain nombre une masse d'argent vif? plus ils le pressent et pestrissent, et s'estudient à le contraindre à leur loy, plus ils irritent la liberté de ce generéux metal; il fuit à leur art et se va menuisant et esparpillant au delà de tout compte : c'est de mesme, car en subdivisant ces subtilitez on apprend aux hommes d'accroistre les doubtes; on nous met en trein d'estendre et diversifier les difficultez, on les alonge, on les disperse. En semant les questions et les retaillant, on faict fructifier et foisonner le monde en incertitude et en querelles. Nous doubtions sur Ulpian,

redoutons encore sur Bartolus et Baldus. Il falloit effacer la trace de cette diversité innumerable d'opinions, non poinct s'en parer et en entester la posterité.

Je ne sçay qu'en dire, mais il se sent par experience que tant d'interpretations dissipent la verité et la rompent. Aristote a escrit pour estre entendu : s'il ne l'a peu, moins le fera un moins habile et un tiers que celuy qui traite sa propre imagination. Nous ouvrons la matiere et l'espandons en la destrempant; d'un subject nous en faisons mille, et retombons, en multipliant et subdivisant, à l'infinité des atomes d'Epicurus. Jamais deux hommes ne jugerent pareillement de mesme chose; et est impossible de voir deux opinions semblables exactement, non seulement en divers hommes, mais en mesme homme à diverses heures. Ordinairement je trouve à doubter en ce que le commentaire n'a daigné toucher. Je bronche plus volontiers en pays plat, comme certains chevaux que je connois qui chopent plus souvẽnt en chemin uny.

Qui ne diroit que les glosses augmentent les doubtes et l'ignorance, puis qu'il ne se voit aucun livre, soit humain, soit divin, auquel le monde s'embesongne, duquel l'interpretation face tarir la difficulté? Le centiesme commentaire le renvoye à son suivant, plus espineux et plus scabreux que le premier ne l'avoit trouvé. Quand est il convenu entre nous : « Ce livre en a assez, il n'y a meshuy plus que dire? » Cecy se voit mieux en la chicane. On donne authorité de loy à infinis docteurs, infinis arrests, et à autant d'interpretations. Trouvons nous pourtant quelque fin au besoin

d'interpreter? S'y voit-il quelque progrés et advancement vers la tranquillité? Nous faut-il moins d'advocats et de juges que lors que cette masse de droict estoit encore en sa premiere enfance? Au rebours, nous obscurcissons et ensevelissons l'intelligence; nous ne la descouvrons plus qu'à la mercy de tant de clostures et barrieres. Les hommes mescognoissent la maladie naturelle de leur esprit : il ne faict que fureter et quester, et va sans cesse tournoiant, bastissant et s'empestrant en sa besongne comme nos vers de soye, et s'y estouffe : *mus in pice*. Il pense remarquer de loing je ne sçay quelle apparence de clarté et verité imaginaire; mais, pendant qu'il y court, tant de difficultez luy traversent la voye d'empeschemens et de nouvelles questes qu'elles l'esgarent et l'enyvrent : non guiere autrement qu'il advint aux chiens d'Esope, lesquels, descouvrant quelque apparence de corps mort floter en mer et ne le pouvant approcher, entreprindrent de boire cette eau, d'assecher le passage, et s'y tuerent. Ce n'est rien que foiblesse particuliere qui nous faict contenter de ce que d'autres ou que nous-mesmes avons trouvé en cette chasse de cognoissance; un plus habile ne s'en contentera pas. Il y a tousjours place pour un suyvant et route par ailleurs. Il n'y a point de fin en nos inquisitions : nostre fin est en l'autre monde. Les poursuites de l'esprit humain sont sans terme et sans forme; son aliment, c'est doubte et ambiguité : ce que declaroit assez Apollo, parlant tousjours à nous doublement, obscurement et obliquement, ne nous repaissant pas, mais nous amusant et embesongnant. C'est un mouvement perpetuel, sans arrest et sans but.

Ses inventions s'eschauffent, se suyvent et s'entreproduisent l'une l'autre :

> Ainsi voit l'on, en un ruisseau coulant,
> Sans fin l'une eau aprés l'autre roulant;
> Et tout de rang, d'un eternel conduict,
> L'une suit l'autre, et l'une l'autre fuyt.
> Par cette cy celle-là est poussée,
> Et cette cy par l'autre est devancée :
> Tousjours l'eau va dans l'eau, et tousjours est-ce
> Mesme ruisseau, et tousjours eau diverse.

Il y a plus affaire à interpreter les interpretations qu'à interpreter les choses, et plus de livres sur les livres que sur autre subject : nous ne faisons que nous entregloser. Combien souvent, et sottement à l'avanture, ay je estandu mon livre à parler de soy! J'ay veu en Alemagne que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations sur le doubte de ses opinions, et plus, qu'il n'en esmeut sur les Escritures sainctes. Nostre contestation est verbale : je demande que c'est que Nature, Volupté, Cercle et Substitution. La question est de parolles et se paye de mesme. Une pierre, c'est un corps; mais qui presseroit : « Et corps, qu'est-ce?—Substance. —Et substance, quoy? » ainsi de suitte, acculeroit en fin le respondant au bout de son calepin. On eschange un mot pour un autre mot, et souvent plus incogneu : je sçay mieux que c'est qu'Homme que je ne sçay que c'est Animal, ou Mortel, ou Raisonnable. Pour satisfaire à un doubte, ils m'en donnent trois : c'est la teste de Hydra. Socrates demandoit à Menon que c'estoit que Vertu.

« Il y a, fit Menon, vertu d'homme et de femme, de magistrat et d'homme privé, d'enfant et de vieillart.— Voicy qui va bien! s'escria Socrates : nous estions en cherche d'une vertu, en voicy un exaim. » Nous communiquons une question, on nous en redonne une ruchée. Comme nul evenement et nulle forme ressemble entierement à une autre, aussi ne differe nulle de l'autre entierement. Toutes choses se tiennent par quelque similitude, tout exemple cloche, et la relation qui se tire de l'experience est tousjours defaillante et imparfaicte : on joinct toutesfois les comparaisons par quelque coin. Ainsi servent les loix et s'assortissent ainsin à chacun de nos affaires par quelque interpretation estirée, contrainte et biaise.

Puisque les loix ethiques, qui regardent le devoir particulier de chacun en soy, sont si difficiles à dresser, comme nous voyons qu'elles sont, ce n'est pas merveille si celles qui gouvernent tant de particuliers le sont d'avantage. Considerez la forme de cette justice qui nous regit, c'est un vray tesmoignage de l'humaine imbecillité, tant il y a de contradiction et d'erreur. Ce que nous trouvons faveur et rigueur en la justice, et y en trouvons tant que je ne sçay si l'entre-deux s'y trouve si souvent, ce sont parties maladives et membres injustes du corps mesmes et essence de la justice. Des paysans viennent de m'advertir en haste qu'ils ont laissé presentement en une forest qui est à moy un homme meurtry de cent coups, qui respire encores, et qui leur a demandé de l'eau par pitié et du secours pour le soubslever : disent qu'ils n'ont osé l'approcher et s'en sont fuis, de peur que les gens

de la justice ne les y attrapassent, et, comme il se fait de ceux qu'on rencontre prés d'un homme tué, ils n'eussent à rendre compte de cet accident à leur totale ruyne, n'ayant ny suffisance ny argent pour deffendre leur innocence. Que leur eusse-je dict? Il est certain que cet office d'humanité les eust mis en peine.

Combien avons nous descouvert d'innocens avoir esté punis, je dis sans la coulpe des juges; et combien en y a-il eu que nous n'avons pas descouvert? Cecy est advenu de mon temps : certains sont condamnez à la mort pour un homicide, l'arrest sinon prononcé, au moins conclud et arresté. Sur ce poinct, les juges sont advertis par les officiers d'une court subalterne voisine, qu'ils tiennent quelques prisonniers, lesquels advouent disertement cet homicide et apportent à tout ce faict une lumiere indubitable. On delibere si pourtant on doit interrompre et differer l'execution de l'arrest donné contre les premiers. On considere la nouvelleté de l'exemple et sa consequence pour accrocher les jugemens; que la condemnation est juridiquement passée, les juges privez de repentance. Somme, ces pauvres diables sont consacrez aux formules de la justice. Philippus, ou quelque autre, prouveut à un pareil inconvenient en cette maniere. Il avoit condamné en grosses amendes un homme envers un autre, par un jugement resolu. La verité se descouvrant quelque temps aprés, il se trouva qu'il avoit iniquement jugé. D'un costé estoit la raison de la cause, de l'autre costé la raison des formes judiciaires : il satisfit aucunement à toutes les deux, laissant en son estat la sentence et recompensant de sa bourse l'interest du condamné.

Mais il avoit affaire à un accident reparable : les miens furent pendus irreparablement.

Tout cecy me faict souvenir de ces anciennes opinions : qu'il est force de faire tort en detail qui veut faire droict en gros, et injustice en petites choses qui veut venir à chef de faire justice és grandes; que l'humaine justice est formée au patron de la medecine, selon laquelle tout ce qui est utile est aussi juste et honneste; et de ce que tiennent les stoiciens, que nature mesme œuvre contre justice en la plus part de ses operations.

Il n'y a remede : j'en suis là comme Alcibiades, que je ne me representeray jamais, que je puisse, à homme qui decide de ma teste, où mon honneur et ma vie dépende de l'industrie et soing de mon procureur plus que de mon innocence. Je me hazarderois à une telle justice qui me reconneut du bienfaict comme du malfaict, où j'eusse autant à esperer que à craindre. L'indemnité n'est pas monnoye suffisante à un homme qui n'est pas seulement exempt de malfaire, mais qui faict mieux que les autres. Nostre justice ne nous presente que l'une de ses mains, et encore la gauche; quiconque il soit, il en sort avecques perte.

Nul juge n'a encore, Dieu mercy, parlé à moy comme juge, pour quelque cause que ce soit, ou mienne ou tierce, ou criminelle ou civile; nulle prison m'a receu, non pas seulement pour m'y promener. L'imagination m'en rend la veue, mesme du dehors, desplaisante. Je suis si affady aprés la liberté, que qui me deffenderoit l'accez de quelque coin des Indes, j'en vivroys aucunement plus mal à mon aise; et tant que

je trouveray terre ou air ouvert ailleurs, je ne croupiray en lieu où il me faille cacher. Mon Dieu! que mal pourroy-je souffrir la condition où je vois tant de gens, clouez à un quartier de ce royaume, privés de l'entrée des villes principalles et des courts, et de l'usage des chemins publics, pour avoir querellé nos loix! Si celles que je sers me menassoient seulement le bout du doigt, je m'en irois incontinent en trouver d'autres où que ce fût. Toute ma petite prudence, en ces guerres civiles où nous sommes, s'employe à ce qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller et venir.

Or les loix se maintiennent en credit non par ce qu'elles sont justes, mais par ce qu'elles sont loix : c'est le fondement mystique de leur authorité, elles n'en ont poinct d'autre. Et quiconque obeyt à la loy par ce qu'elle est juste, ne luy obeyt pas justement par où il doibt. Les nostres françoises prestent aucunement la main, par leur desreiglement et deformité, au desordre et corruption qui se voit en leur dispensation et execution. Le commandement est si trouble et inconstant qu'il excuse aucunement et la desobeyssance et le vice de l'interpretation, de l'administration et de l'observation. Quel que soit donq le fruict que nous pouvons avoir de l'experience, à peine servira beaucoup à nostre institution celle que nous tirons des exemples estrangers, si nous faisons si mal nostre proffict de celle que nous avons de nous-mesme, qui nous est plus familiere et certes plus suffisante à nous instruire de ce qu'il nous faut.

Je m'estudie plus qu'autre subject : c'est ma metaphisique, c'est ma phisique.

Qua Deus hanc mundi temperet arte domum;
Qua venit exoriens, qua deficit, unde coactis
Cornibus in plenum menstrua luna redit;
Unde salo superant venti, quid flamine captet
Eurus, et in nubes unde perennis aqua,

Quærite, quos agitat mundi labor.

J'aymerois mieux m'entendre bien en moy qu'en Platon. De l'experience que j'ay de moy, je trouve assez dequoy me faire sage, si j'estoy bon escholier. Qui remet en sa memoire l'excez de sa cholere passée, et jusques où cette fiévre l'emporta, voit la laideur de cette passion mieux que dans Aristote, et en conçoit une haine plus juste. Qui se souvient des maux qu'il a couru, de ceux qui l'ont menassé, des legeres occasions qui l'ont remué d'un estat à autre, se prepare par là aux mutations futures et à la recognoissance de sa condition. La vie de Cæsar n'a poinct plus d'exemple que la nostre pour nous : et emperiere, et populaire, c'est tousjours une vie que tous accidents humains regardent. Escoutons y seulement; nous nous disons tout ce dequoy nous avons principalement besoing. Qui se souvient de s'estre tant et tant de fois mesconté de son propre jugement est-il pas un sot de n'en entrer pour jamais en deffiance? Quand je me trouve convaincu par la raison d'autruy d'une opinion fauce, je n'apprens pas tant ce qu'il m'a dict de nouveau, et cette ignorance particuliere ce seroit peu d'acquest, comme en general j'apprens ma debilité et la trahison de mon entendement, d'où je tire la reformation de toute la

masse. En toutes mes autres erreurs je fais de mesme, et sens de cette reigle grande utilité à la vie. Je ne regarde pas l'espece et l'individu comme une pierre où j'aye bronché; j'apprens à craindre mon alleure par tout et m'attens à la reigler. Les faux pas que ma memoire m'a fait si souvant, lors mesme qu'elle s'asseure le plus de soy, ne se sont pas inutilement perduz : elle a beau me jurer à cette heure et m'asseurer, je secouë les oreilles; la premiere opposition qu'on faict à son tesmoignage me met en suspens, et n'oserois me fier d'elle en chose d'importance, ny la garentir sur le faict d'autruy; et n'estoit que je ne voy que mentir, et que ce que je fay par faute de memoire, les autres le font encore plus souvant par faute de foy, je prendrois tousjours, en chose de faict, la verité de la bouche d'un autre plustost que de la mienne. Si chacun espioit de prés les effects et circonstances des passions qui le regentent, comme j'ay faict de celles à qui j'estois tombé en partage, il les verroit venir et ralantiroit un peu leur impetuosité et leur course : elles ne nous sautent pas tousjours au colet d'un prinsaut, il y a de la menasse et des degrets :

Fluctus uti primo cœpit cum albescere vento,
Paulatim sese tollit mare, et altius undas
Erigit, inde imo consurgit ad æthera fundo.

Le jugement tient chez moy un siege magistral, aumoins il s'en efforce soingneusement; il laisse mes appetis aller leur trein, et la haine et l'amitié, voire et celle que je me porte à moy-mesme, sans s'en alterer et corrompre. S'il ne peut reformer les autres parties selon

soy, aumoins ne se laisse il pas difformer à elles; il faict son jeu à part.

L'advertissement à chacun de se cognoistre doibt estre d'un important effect, puisque ce Dieu de science et de lumiere le fit planter au front de son temple, comme comprenant tout ce qu'il avoit à nous conseiller. Les difficultez et l'obscurité ne s'apperçoivent en chacune science que par ceux qui y ont entrée : car encore faut-il quelque degré d'intelligence à pouvoir remarquer qu'on ignore, et faut pousser à une porte pour sçavoir qu'elle nous est close. Ainsin en cette-cy de se cognoistre soy-mesme, ce que chacun se voit si resolu et satisfaict, ce que chacun y pense estre suffisamment entendu, signifie que chacun n'y entend rien du tout. Moy, qui ne fais autre profession, y trouve une profondeur et varieté si infinie que mon apprentissage n'a autre fruict que de me faire sentir combien il me reste à apprendre. A moy et à ma foiblesse si souvant recogneuë je doibs l'inclination que j'ay à la modestie, à l'obeyssance des creances qui me sont prescrites, à une constante froideur et moderation d'opinions, et la hayne à cette arrogance importune et quereleuse se croyant et fiant toute à soy, ennemye capitale de discipline et de verité. Oyez-les regenter : les premieres sotises qu'ils mettent en avant, c'est au stile qu'on establit les religions et les loix. Aristarchus disoit qu'anciennement à peine se trouva il sept sages au monde, et que de son temps à peine se trouvoit il sept ignorans : aurions nous pas plus de raison que luy de le dire en nostre temps? L'affirmation et l'opiniastreté sont signes ordinaires de bestise et d'igno-

rance. Cettuy-cy aura donné du nez à terre cent fois pour un jour; le voylà sur ses ergots, aussi resolu et entier que devant: vous diriez qu'on luy a infuz, depuis, quelque nouvelle ame et vigueur d'entendement, et qu'il luy advient comme à cet ancien fils de la Terre qui reprenoit nouvelle fermeté et se renforçoit par sa cheute,

Cui, cum tetigere parentem,
Jam defecta vigent renovato robore membra.

Ce testu indocile pense il pas reprendre un nouvel esprit pour reprendre une nouvelle dispute? C'est par mon experience que j'accuse l'humaine bestise, qui est, à mon advis, le plus seur party de l'escole du monde. Ceux qui ne la veulent conclurre en eux par un si vain exemple que le mien ou que le leur, qu'ils la recognoissent par Socrates, le plus sage qui fut onques, au tesmoignage des dieux et des hommes.

Cette longue attention que j'employe à me considerer me dresse à juger aussi passablement des autres; et est peu de choses dequoy je parle plus heureusement et excusablement. Il m'advient souvant de voir et distinguer plus exactement les conditions de mes amys qu'ils ne font eux mesmes. J'en ay estonné quelqu'un par la pertinence de ma description, et l'ay adverty de soy. Pour m'estre, dés mon enfance, dressé à mirer ma vie dans celle d'autruy, j'ay acquis une complexion studieuse en cela; et, quand j'y pense, je laisse eschaper autour de moy peu de choses qui y servent, contenances, humeurs, discours. J'estudie tout : ce qu'il me faut fuyr, ce qu'il me faut suyvre. Ainsin à mes amys,

je descouvre, par leurs productions, leurs inclinations internes, non pour renger cette infinie varieté d'actions, si diverses et si descoupées, à certains genres et chapitres, et distribuer distinctement mes partages et divisions en classes et regions cogneuës :

Sed neque quam multæ species, et nomina quæ sint,
Est numerus.

Je prononce ma sentence par articles descousus, comme de chose qui ne se peut dire à la fois et en bloc. La relation et la conformité ne se trouvent poinct en telles ames que les nostres, viles et communes. La sagesse est un bastiment solide et entier dont chaque piece tient son rang et porte sa marque. Je laisse aux artistes, et ne sçay s'ils en viennent à bout en chose si meslée, si menue et fortuite, de renger en bandes cette infinie diversité de visages, et arrester nostre inconstance et la mettre par ordre. Non seulement je trouve mal-aisé d'attacher nos actions les unes aux autres ; mais, chacune à part soy, je trouve mal-aysé de la designer proprement par quelque qualité principalle, tant elles sont doubles et bigarrées à divers lustres. Il faict besoing des oreilles bien fortes pour s'ouyr franchement juger ; et, par ce qu'il en est peu qui le puissent souffrir sans morsure et sans amertume, ceux qui se hazardent de l'entreprendre envers nous nous montrent un singulier effect d'amitié : car c'est aimer sainement d'entreprendre à blesser et offencer pour proffiter. Je trouve rude de juger celluy-là en qui les mauvaises qualitez surpassent les bonnes.

Quelque fois on me demandoit à quoy j'eusse pensé estre bon, qui se fût advisé de se servir de moy pendant que j'en avois l'aage :

Dum melior vires sanguis dabat, æmula necdum
Temporibus geminis canebat sparsa senectus :

« A rien, » fis-je; et m'excuse volontiers de ne sçavoir faire chose qui m'esclave à autruy. Mais j'eusse dict ses veritez à mon maistre et eusse contrerolé ses meurs, s'il eust voulu : non en gros, par leçons scholastiques que je ne sçay point, et n'en vois naistre aucune vraye reformation en ceux qui les sçavent, mais les observant pas à pas, à toute oportunité, et en jugeant à l'œil, piece à piece, simplement et naturellement, luy faisant veoyr quel il est en l'opinion commune, m'opposant à ses flateurs. Il n'y a nul de nous qui ne valût moins que les roys, s'il estoit ainsi continuellement trahy et pipé, comme ils sont, de cette race de gens. Comment, si Alexandre, ce grand et roy et philosophe, ne s'en peut deffendre? J'eusse eu assez de fidelité, de jugement et de liberté pour cela. Ce seroit un office sans nom, autrement il perdroit son effect et sa grace; et est un rolle qui ne peut indifferemment appartenir à tous : car la verité mesme n'a pas ce privilege d'estre employée à toute heure et en toute sorte; son usage, tout noble qu'il est, a ses circonscriptions et limites. Il advient souvant, comme le monde est, qu'on la lâche à l'oreille du prince non seulement sans fruict, mais dommageablement et encore injustement; et ne me fera l'on pas accroire qu'une sainte remonstrance ne puisse estre

appliquée vitieusement, et que l'interest de la substance ne doive souvent ceder à l'interest de la forme. Je voudrois à ce mestier un homme content de sa fortune,

Quod sit esse velit, nihilque malit,

et nay de moyenne fortune : d'autant que, d'une part, il n'auroit point de craincte de toucher vifvement et profondement le cœur du maistre, pour ne perdre par là le cours de son advancement; et, d'autre part, pour estre d'une condition moyenne, il auroit plus aysée communication à toute sorte de gens.

Un prince n'est pas à croire, quand il se vante de sa constance à attendre le rencontre de l'ennemy pour le service de sa gloire, si pour son proffit et amendement il ne peut souffrir la liberté des parolles d'un amy, qui n'ont autre effort que de luy pincer l'ouye, le reste de leur operation estant en sa main. Or il n'est aucune condition d'hommes qui ayt si grand besoing que ceux-là de vrays et libres advertissemens. Ils soustiennent une vie publique et ont à agreer à l'opinion de tant de spectateurs que, comme on a accoustumé de leur taire tout ce qui les divertit de leur route, ils se trouvent, sans le sentir, engagez en la hayne et detestation de leurs peuples pour des occasions souvent qu'ils eussent pu eviter, à nul interest de leurs plaisirs mesme, qui les en eut advisez et redressez à temps. Communement leurs favorits regardent à soy plus qu'au maistre : et il leur va de bon, d'autant qu'à la verité la plus part des offices de la vraye amitié sont envers le souverain en un rude

et perilleus essay ; de maniere qu'il y faict besoing non seulement de beaucoup d'affection et de franchise, mais encore de courage.

En fin toute cette fricassée que je barbouille icy n'est qu'un registre des essais de ma vie, qui est, pour l'interne santé, exemplaire assez à prendre l'instruction à contre-poil. Mais quant à la santé corporelle, personne ne peut fournir d'experience plus utile que moy, qui la presente pure, nullement corrompue et alterée par art et par opination. L'experience est proprement sur son fumier au subject de la medecine, où la raison luy quite toute la place. Tibere disoit que quiconque avoit vescu vingt ans se debvoit respondre des choses qui luy estoyent nuisibles ou salutaires, et se sçavoir conduire sans medecine. Elle faict profession d'avoir tousjours l'experience pour touche de son operation. Ainsi Platon avoit raison de dire que, pour estre vray medecin, il seroit necessaire que celuy qui l'entreprendroit eust passé par toutes les maladies qu'il veut guarir et par tous les accidens et circonstances dequoy il doit juger. C'est raison qu'ils prennent la verole, s'ils la veulent sçavoir panser. Vrayement je m'en fierois à celuy là : car les autres nous guident comme celuy qui peint les mers, les escueils et les ports, estant assis sur sa table, et y faict promener le modele d'un navire en toute seurté : jettez le à l'effect, il ne sçait par où s'y prendre. Ils font telle description de nos maux que faict un trompette de ville qui crie un cheval ou un chien perdu : Tel poil, telle hauteur, telle oreille ; mais presentez le luy, il ne le cognoit pas pourtant.

Pour Dieu! que la medecine me face un jour quelque bon et perceptible secours, voir comme je crieray de bonne foy :

Tandem efficaci do manus scientiæ!

Les arts, qui promettent de nous tenir le corps en santé et l'ame en santé, nous promettent beaucoup; mais aussi n'en est-il point qui tiennent moins ce qu'elles promettent. Et, en nostre temps, ceux qui font profession de ces arts entre nous en montrent moins les effects que tous autres hommes. On peut dire d'eus, pour le plus, qu'ils vendent les drogues medecinales; mais qu'ils soyent medecins, cela ne peut on dire à les voir et ceux qui se gouvernent par eux. J'ay assez vescu pour mettre en compte l'usage qui m'a conduict si loing : pour qui en voudra gouster, j'en ay faict l'essay, son eschançon. En voicy quelques articles, comme la souvenance me les fournira.

Ma forme de vie est pareille en maladie comme en santé : mesme lict, mesmes heures, mesmes viandes me servent et mesme breuvage. Je n'y adjouste du tout rien que la moderation du plus et du moins, selon ma force et appetit. Ma santé, c'est maintenir sans destourbier mon estat accoustumé. Je voy que la maladie m'en desloge d'un costé; si je crois les medecins, ils m'en destourneront de l'autre : et par fortune et par art me voylà hors de ma route. Je ne croys rien plus certainement que cecy : que je ne sçauroy estre offencé par l'usage des choses que j'ay si long temps accoustumées. C'est à la coustume de donner forme à nostre vie, telle

qu'il luy plaist : elle peut tout en cela ; c'est le breuvage de Circé, qui diversifie nostre nature comme bon luy semble. Combien de nations, et à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serain, qui nous blesse si apparemment ! et nos bateliers et nos paysans s'en moquent. Vous faites malade un Aleman de le coucher sur un matelas, comme un Italien sur la plume et un François sans rideau et sans feu. L'estomac d'un Espagnol ne dure pas à nostre forme de manger, ny le nostre à boire à la souysse.

Un Aleman me fit plaisir, à Auguste, de combatre l'incommodité de noz fouyers par ce mesme argument dequoy nous nous servons ordinairement à condamner leurs poyles : car, à la verité, cette chaleur croupie, et puis la senteur de cette matiere reschauffée dequoy ils sont composez, enteste la plus part de ceux qui n'y sont experimentez, à moy non. Mais, au demeurant, estant cette challeur eguale, constante et universelle, sans lueur, sans fumée, sans le vent que l'ouverture de nos cheminées nous apporte, elle a bien par ailleurs dequoy se comparer à la nostre. Que n'imitons nous l'architecture romaine ? car on dict qu'anciennement le feu ne se faisoit en leurs maisons que par le dehors et au pied d'icelles, d'où s'inspiroit la chaleur à tout le logis par les tuyaux practiquez dans l'espais du mur, lesquels alloient embrassant les lieux qui en devoient estre eschauffez : ce que j'ay veu clairement signifié, je ne sçay où, en Seneque. Cettuy-cy, m'oyant louër les commoditez et beautez de sa ville, qui le merite certes, commença à me plaindre dequoy j'avois à m'en esloigner ; et des premiers inconveniens qu'il m'allega, ce fut la

poisanteur de teste que m'apporteroient les cheminées ailleurs. Il avoit ouï faire cette plainte à quelqu'un et nous l'attachoit, estant privé, par l'usage, de l'appercevoir chez luy. Toute chaleur qui vient du feu m'affoiblit et m'appesantit; si disoit Evenus que le meilleur condiment de la vie estoit le feu : je prens plustost toute autre façon d'eschaper au froid.

Nous craingnons les vins au bas; en Portugal, cette fumée est en delices, et est le breuvage des princes. En somme, chaque nation a plusieurs coustumes et usances qui sont non seulement incogneuës, mais farouches et miraculeuses à quelque autre nation. Que ferons nous à ce peuple qui ne fait recepte que de tesmoignages imprimez, qui ne croit les hommes s'ils ne sont en livre, ny la verité si elle n'est d'aage competant? Il y a bien pour luy autre pois de dire : « Je l'ay leu, » que si vous dictes : « Je l'ay ouy dire. » Mais moy, qui ne mescrois non plus la bouche que la main des hommes, et qui sçay qu'on escript autant indiscretement qu'on parle, et qui estime ce siecle comme un autre passé, j'allegue aussi volontiers un mien amy que Aulugele et que Macrobe, et ce que j'ay veu que ce qu'ils ont escrit. Je dis souvent que c'est pure sottise qui nous fait courir aprés les exemples estrangers et scholastiques : leur fertilité est pareille, à cette heure, à celle du temps d'Homere et de Platon. Mais n'est-ce pas que nous cherchons plus l'honneur de l'allegation que la verité du discours? comme s'il estoit plus noble d'emprunter de la boutique de Vascosan ou de Plantin nos preuves que de ce qui se voit en nostre village; ou bien, certes, que nous n'avons pas l'esprit d'esplucher et faire valoir ce

qui se passe devant nous, et le juger assez vifvement pour le tirer en exemple : car si nous disons que l'authorité nous manque pour donner foy à nostre tesmoignage, nous le disons hors de propos; d'autant qu'à mon advis, des plus ordinaires choses et plus communes et cogneuës, si nous sçavions trouver leur jour, se peuvent former les plus grands miracles de nature et les plus merveilleux exemples, notamment sur le subject des actions humaines.

Or, sur mon subject, laissant les exemples que je sçay par les livres : un gentil-homme, qui s'est acquité dignement de plusieurs charges, disoit, où j'estois, qu'il estoit allé de Madril à Lisbonne, en plain esté, sans boire. Il se porte vigoureusement pour son aage, et n'a rien d'extraordinaire en l'usage de sa vie que cecy, d'estre deux ou trois mois, voire un an, ce m'a-il dict, sans boire. Il sent de l'alteration, mais il la laisse passer, et tient que c'est un appetit qui s'alanguit aiséement de soy-mesme; et boit plus par caprice que pour le besoing ou pour le plaisir.

En voicy d'un autre : il n'y a pas long temps que je rencontray l'un des plus sçavans hommes de France, entre ceux de non mediocre fortune, estudiant au coin d'une sale qu'on luy avoit rembarré de tapisserie, et autour de luy un tabut de ses valets plain de licence. Il me dict qu'il faisoit son profit de ce tintamarre, comme si, battu de ce bruict, il se ramenast et reserrast plus en soy pour la contemplation, et que cette tempeste de voix repercutast ses pensées au dedans. Estant escholier à Padoue, il eust son estude si long temps logé à la batterie des coches et du tumulte de la place qu'il se

forma non seulement au mespris, mais à l'usage du bruit, pour le service de ses estudes. Je suis bien au contraire : j'ay l'esprit tendre et facile à prendre l'essor; quand il est empesché à part soy, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine.

Regardez la difference du vivre de mes valets à bras à la mienne ; les Scythes et les Indes n'ont rien plus esloingné de ma force et de ma forme. Je sçay avoir retiré de l'aumosne des enfans pour m'en servir, qui bien tost aprés m'ont quicté, et ma cuisine et leur livrée, seulement pour se rendre à leur premiere vie; et en trouvay un amassant depuis des moules emmy la voirie pour son disner, que par priere ny par menasse je ne sceu distraire de la saveur et douceur qu'il trouvoit en l'indigence. Les gueux ont leurs magnificences et leurs voluptez comme les riches, et, dict-on, leurs dignitez et ordres politiques. Ce sont effects de l'accoustumance : elle nous peut duire non seulement à telle forme qu'il luy plaist (pourtant, disent les sages, nous faut-il planter à la meilleure qu'elle nous façilitera incontinent), mais au changement et à la variation, qui est le plus noble et le plus utile de ses apprentissages. La meilleure de mes complexions corporelles, c'est d'estre flexible et peu opiniastre : j'ay des inclinations plus propres et ordinaires et plus agreables que d'autres; mais avec bien peu d'effort je m'en destourne et me coule aiséement à la façon contraire. Un jeune homme doit troubler ses regles pour esveiller sa vigueur, la garder de moisir et s'apoltronir; et n'est train de vie si sot et si debile que celuy qui se conduict par ordonnance et discipline :

Ad primum lapidem vectari cum placet, hora
Sumitur ex libro ; si prurit frictus ocelli
Angulus, inspecta genesi collyria quærit.

Il se rejettera souvent aux excez mesme, s'il m'en croit: autrement la moindre desbauche le ruyne; il se rend incommode et desaggreable en conversation. La plus contraire qualité à un honneste homme, c'est la delicatesse et obligation à certaine façon particuliere; et elle est particuliere si elle n'est ploiable et soupple. Il y a de la honte de laisser à faire par impuissance ou de n'oser ce qu'on voit faire à ses compaignons. Que telles gens gardent leur cuisine. Par tout ailleurs il est indecent, mais à un homme de guerre il est vitieux et insupportable; lequel, comme disoit Philopœmen, se doit accoustumer à toute diversité et inegalité de vie.

Quoy que j'aye esté dressé autant qu'on a peu à la liberté et à l'indifference, si est-ce que par nonchalance m'estant, en vieillissant, plus arresté sur certaines formes (mon aage est hors d'institution et n'a meshuy dequoy regarder ailleurs que à se maintenir), la coustume a desja, sans y penser, imprimé si bien en moy son caractere en certaines choses, que j'appelle excez de m'en despartir : et, sans m'essaier, ne puis ny dormir sur jour, ny faire collation entre les repas, ny desjeuner, ny m'aller coucher sans grand intervalle aprés le soupper, ny faire des enfans qu'avant le sommeil, ny les faire debout, ny porter ma sueur, ny m'abreuver d'eau pure ou de vin pur, ny me tenir nud teste long temps, ny me faire tondre aprés disner; et me passerois autant malaiséement de mes gans que de

ma chemise, et de me laver à l'issuë de table et à mon lever, et de ciel et rideaux à mon lict, comme de choses bien necessaires. Je disnerois sans nape; mais à l'alemande, sans serviette blanche, trés-incommodéement; je les barbouille plus qu'eux et les Italiens ne font, et m'ayde peu de cullier et de fourchete. Je plains qu'on n'aye suyvy un train que j'ay veu commencer à l'exemple des roys : qu'on nous changeast de serviette selon les services, comme d'assiette. Nous tenons de ce laborieux soldat Marius que, vieillissant, il devint si delicat en son boire qu'il ne le pouvoit prendre que dans une sienne couppe particuliere. Les tasses me desplaisent et l'argent au pris du verre, et d'estre servy à boire d'une main inaccoustumée et estrangere et en verre commun; et me laisse aller au choix de certaine forme de verres. Je dois plusieurs telles mollesses à l'usage. Nature m'a aussi, d'autre part, apporté les siennes : comme de ne soustenir plus deux plains repas en un jour sans surcharger mon estomac, ny l'abstinence pure de l'un des repas sans me remplir de vents, assecher ma bouche, estonner mon appetit; de m'offenser d'un long serain, car, depuis quelques années, aux courvées de la guerre, quand toute la nuict y court, comme il advient communement, aprés cinq ou six heures l'estomac me commence à troubler avec vehemente douleur de teste, et n'arrive poinct au jour sans vomir. Comme les autres s'en vont desjeuner, je m'en vay dormir, et, au partir de là, aussi gay qu'au paravant. J'avois tousjours appris que le serain ne s'espandoit qu'à la naissance de la nuict; mais, hantant, ces années passées, familierement et long temps un sei-

gneur imbu de cette creance, que le serain est plus aspre et dangereux sur l'inclination du soleil une heure ou deux avant son coucher, lequel il evite soingneusement, et mesprise celuy de la nuict, il m'a cuidé imprimer non tant son discours que son sentiment.

Quoy! que le doubte mesme et inquisition de l'imagination nous frappe et nous change? Ceux qui cedent tout à coup à ces pantes attirent l'entiere ruyne sur eux; et plains plusieurs gentils-hommes qui, par la sottise de leurs medecins, se sont mis en chartre tous jeunes et entiers. Encores vaudroit-il mieux souffrir un reume que de perdre pour jamais par desacoutumance le commerce de la vie commune, en action de si grand usage. Estendons nostre possession jusque aux derniers moyens. Le plus souvent on s'y durcit en s'opiniastrant, et corrige l'on sa complexion, comme fit Cæsar le haut mal à force de le mespriser et corrompre. On se doit adonner aux meilleures regles, mais non pas s'y asservir, si ce n'est à celles, s'il y en a quelqu'une, ausquelles l'obligation et servitude soit utile.

Et les Roys et les philosophes fientent, et les dames aussi : les autres ont pour leur part la discretion et la suffisance, moy l'ingenuité et la liberté; les vies publiques se doivent à la ceremonie, la mienne cachée et privée jouit de toute dispence naturelle; soldat et Gascon sont qualitez aussi un peu subjettes à l'indiscretion. Parquoy je diray cecy de cette action, qu'il est besoing de la renvoyer à certaines heures prescriptes et nocturnes, et s'y forcer par coustume et assubjectir, comme j'ay faict, mais non s'assubjectir, comme j'ay faict en vieillissant, au soing de particuliere commodité de lieu et de

siege pour ce service, et le rendre empeschant par longueur et mollesse : toutesfois, aux plus sales services, est-il pas aucunement excusable de requerir plus de soing et de netteté ? J'ay veu beaucoup de gens de guerre incommodez du desreiglement de leur ventre : le mien et moy ne nous faillons jamais au poinct de nostre assignation, qui est au saut du lict, si quelque violente occupation ou maladie ne nous trouble.

Je ne juge donc point, comme je disois, où les malades se puissent mettre mieux en seurté qu'en se tenant coy dans le train de vie où ils se sont eslevez et nourris : le changement, quel qu'il soit, estonne et blesse. Allez croire que les chastaignes nuisent à un Perigourdin ou à un Lucquois, et le laict et le fromage aux gens de la montaigne. On leur va ordonnant une non seulement nouvelle, mais contradictoire forme de vie : mutation qu'un sain ne pourroit souffrir. Ordonnez de l'eau à un Breton de soixante dix ans, enfermez dans une estuve un homme de marine, deffendez le promener à un laquay basque : ils les privent de mouvement et en fin d'air et de lumiere.

An vivere tanti est?
Cogimur a suetis animum suspendere rebus,
Atque ut vivamus vivere desinimus.
Hos superesse reor quibus et spirabilis aer,
Et lux qua regimur redditur ipsa gravis?

S'ils ne font autre bien, ils font aumoins cecy, qu'ils preparent de bonne heure les patiens à la mort, leur sapant peu à peu et retranchant l'usage de la vie.

Et sain et malade, je me suis volontiers laissé aller

aux appetits qui me pressoient. Je donne grande authorité à mes desirs et propensions. Je n'ayme point à guarir le mal par le mal; je hay les remedes qui importunent plus que la maladie. D'estre subject à la cholique et subject à m'abstenir du plaisir de manger des huitres, ce sont deux maux pour un : le mal nous pinse d'un costé, la regle de l'autre. Puisque on est au hazard de se mesconter, hazardons nous plustost à la suitte du plaisir. Le monde faict au rebours et ne pense rien utile qui ne soit penible ; la facilité luy est suspecte. Mon appetit en plusieurs choses s'est assez heureusement accommodé par soy-mesme et rangé à la santé de mon estomac ; l'acrimonie et la pointe des sauces m'agréerent estant jeune; mon estomac s'en ennuyant depuis, le goust l'a incontinent suyvy. Quoy que je reçoive desagreablement me nuit, et rien ne me nuit que je face avec faim et allegresse. Je n'ay jamais receu nuisance d'action qui m'eust esté bien plaisante; et si ay fait ceder à mon plaisir bien largement toute conclusion medicinalle; et me suis, jeune,

Quem circumcursans huc atque huc sæpe Cupido
Fulgebat crocina splendidus in tunica,

presté autant licentieusement et inconsideréement qu'autre au desir qui me tenoit saisi,

Et militavi non sine gloria,

plus toutesfois en continuation et en durée qu'en saillie :

Sex me vix memini sustinuisse vices.

Il y a du malheur, certes, et du miracle à confesser en quelle foiblesse d'ans je me rencontray premierement en sa subjection. Ce fut bien rencontré, car ce fut long temps avant l'aage de choix et de cognoissance : il ne me souvient point de moy de si loing ; et peut on marier ma fortune à celle de Quartilla, qui n'avoit point memoire de son fillage :

Inde tragus, celeresque pili, mirandaque matri
Barba meæ.

Les medecins ploient ordinairement avec utilité leurs regles à la violence des envies aspres qui surviennent aux malades. Ce grand desir ne se peut imaginer si estranger et vicieux que nature ne s'y applique. Et puis, combien est-ce de contenter la fantaisie? A mon opinion, cette piece là importe de tout, aumoins au delà de toute autre. Les plus griefs et ordinaires maux sont ceux que la fantasie nous charge. Ce mot Espagnol me plaist à plusieurs visages : *Defienda me Dios de my*. Je plains, estant malade, de quoy je n'ay quelque desir qui me donne ce contentement de l'assouvir ; à peine m'en destourneroit la medecine. Autant en fay-je sain, je ne vois guere plus qu'esperer et vouloir. C'est pitié d'estre alanguy et affoibly jusques au souhaiter.

L'art de medecine n'est pas si resolue que nous soyons sans authorité, quoy que nous facions : elle change selon les climats et selon les lunes, selon Farnel et selon l'Escale. Si vostre medecin ne trouve bon que vous dormez, que vous usez de vin ou de telle viande, ne vous chaille ; je vous en trouveray un autre qui ne sera pas de son advis : la diversité des arguments et

opinions medicinales embrasse toute sorte de formes. Je vis un miserable malade crever et se pasmer d'alteration pour se guarir, et estre moqué depuis par un autre medecin condamnant ce conseil comme nuisible: avoit-il pas bien employé sa peine? Il est mort freschement de la pierre un homme de ce mestier, qui s'estoit servy d'extreme abstinence à combatre son mal : ses compagnons disent qu'au rebours ce jeusne l'avoit asseché et luy avoit cuit le sable dans les roignons.

J'ay aperceu qu'aux blesseures et aux maladies, le parler m'esmeut et me nuit autant que desordre que je face. La voix me couste et me lasse : car je l'ay haute et efforcée, si que, quand je suis venu à entretenir l'oreille des grands d'affaires de pois, je les ay mis souvent en soing de moderer ma voix.

Ce compte merite de me divertir. Quelqu'un, en certaine eschole grecque, parloit haut comme moy ; le maistre des ceremonies luy manda qu'il parlast plus bas : « Qu'il m'envoye, fit-il, le ton auquel il veut que je parle. » L'autre luy replica qu'il print son ton des oreilles de celuy à qui il parloit. C'estoit bien dict, pourveu qu'il s'entende : « Parlez selon ce que vous avez affaire à vostre auditeur » : car, si c'est à dire : « Suffise vous qu'il vous oye, ou reglez vous par luy, » je ne trouve pas que ce fut raison. Le ton et mouvement de la voix a quelque expression et signification de mon sens, c'est à moy à le conduire pour me representer. Il y a voix pour instruire, voix pour flater ou pour tancer. Je veux que ma voix non seulement arrive à luy, mais, à l'avanture, qu'elle le frape et qu'elle le perse. Quand je mastine mon laquay

d'un ton aigre et poignant, il seroit bon qu'il vint à me dire : « Mon maistre, parlez plus doux, je vous oys bien. » La parole est moitié à celuy qui parle, moitié à celuy qui l'escoute. Cettuy-cy se doibt preparer à la recevoir selon le branle qu'elle prend : comme entre ceux qui jouent à la paume, celuy qui soustient se desmarche et s'apreste selon qu'il voit remuer celuy qui luy jette le coup et selon la forme du coup.

L'experience m'a encores appris cecy : que nous nous perdons d'impatience. Les maux ont leur vie et leurs bornes, il leur faut donner passage : je trouve qu'ils arrestent moins chez moy qui les laisse faire ; et en ay perdu de ceux qu'on estime plus opiniastres et tenans, de leur propre decadence, sans ayde et sans art, et contre ses reigles. Laissons faire un peu à nature, elle entend mieux ses affaires que nous. « Mais un tel en mourut. » Si ferez vous, sinon de ce mal là, d'un autre : et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayant trois medecins à leur costé ? L'exemple est un patron libre, universel et à tout sens. Si c'est une medecine voluptueuse, acceptez la ; c'est tousjours autant de bien present. J'ay laissé envieillir et mourir en moy, de mort naturelle, des reumes, defluxions gouteuses, relaxation, battemens de cœur, micraines et autres accidens, que j'ay perdu quand je m'estois à demy formé à les nourrir. On les esconjure mieux par courtoisie que par braverie. Il faut souffrir doucement les loix de nostre condition : nous sommes pour vieillir, pour affoiblir, pour estre malades, en despit de toute medecine. C'est la premiere leçon que les Mexicains font à leurs enfans, quand, au partir du ventre des meres, ils les vont saluant ainsin :

« Enfant, tu es venu au monde pour endurer : endure, souffre et tais toy. »

C'est injustice de se douloir qu'il soit advenu à quelqu'un ce qui peut advenir à chacun. Voyez un vieillart qui demande à Dieu qu'il luy maintienne sa santé entiere et vigoreuse, c'est à dire qu'il le remette en jeunesse :

Stulte, quid hæc frustra votis puerilibus optas ?

n'est-ce pas folie ? Sa condition ne le porte pas. Mon bon homme, c'est faict : on ne vous sçauroit plus redresser, on vous plastrera et estançonnera un peu :

Non secus instantem cupiens fulcire ruinam,
Diversis contra nititur obicibus,
Donec certa dies, omni compage soluta,
Ipsum cum rebus subruat auxilium.

Il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peut eviter. Nostre vie est composée, comme l'armonie du monde, de choses contraires, aussi de divers tons, douz et aspres, aigus et plats, mols et graves : le musicien qui n'en aymeroit que les uns, que voudroit il dire ? il faut qu'il s'en sçache servir en commun et les mesler ; et nous aussi, les biens et les maux qui sont consubstantiels à nostre vie. Nostre estre ne peut, sans ce meslange ; et y est l'une bande non moins necessaire que l'autre. D'essayer à regimber contre la necessité naturelle, c'est representer la folie de Ctesiphon, qui entreprenoit de faire à coups de pied contre sa mule.

Je consulte peu des alterations que je sens, car ces

gens icy sont avantageux, quand ils vous tiennent à leur misericorde : ils vous gourmandent les oreilles de leurs prognostiques, et, me surprenant autre fois affoibly du mal, m'ont injurieusement traicté de leurs dogmes et contenance magistrale, me menassant tantost de grandes douleurs, tantost de mort prochaine. Je n'en estois abbatu ny deslogé de ma place, mais j'en estois heurté et poussé : si mon jugement n'en est ny changé ny troublé, au moins il en estoit empesché ; c'est tousjours agitation et combat.

Or je trete mon imagination le plus doucement que je puis et la deschargerois, si je pouvois, de toute peine et contestation ; il la faut secourir et flatter, et piper qui peut. Mon esprit est propre à ce service, il n'a point faute d'apparences par tout. S'il persuadoit comme il presche, il me secourroit heureusement.

Vous en plaict il un exemple ? Il dict que c'est pour mon mieux que j'ay la gravele ; que les bastimens de mon aage ont naturellement à souffrir quelque goutiere (il est temps qu'ils commencent à se lâcher et desmentir, c'est une commune necessité, et n'eust on pas faict pour moy un nouveau miracle : je paye par là le loyer deu à la vieillesse, et ne sçaurois en avoir meilleur compte) ; que la compaignie me doibt consoler, estant tombé en l'accident le plus ordinaire des hommes de mon temps (j'en vois par tout d'affligez de mesme nature de mal, et m'en est la societé honorable, d'autant qu'il se prend plus volontiers aux grands : son essence a de la noblesse et de la dignité) ; que des hommes qui en sont frapez il en est peu de quittes à meilleure raison ; et si, il leur couste la peine d'un facheux

regime et la prise ennuieuse et quotidienne des drogues medicinales, là où je le doy purement à ma bonne fortune : car quelques bouillons communs de l'eringium et herbe du turc, que deux ou trois fois j'ay avalé en faveur des dames qui, plus gratieusement que mon mal n'est aigre, m'en offroyent la moitié du leur, m'ont semblé également faciles à prendre et inutiles en operation. Ils ont à payer mille veux à Esculape et autant d'escus à leur medecin de la profluvion de sable aysée et abondante que je reçoy souvent par le benefice de nature. « La crainte de ce mal, faict-il, t'effraioit autresfois quand il t'estoit incogneu ; les cris et le desespoir de ceux qui l'aigrissent par leur impatience t'en engendroient l'horreur. C'est un mal qui te bat les membres par lesquels tu as le plus failly : tu es homme de conscience,

Quæ venit indigne pœna dolenda venit.

Regarde ce chastiement, il est bien doux au pris d'autres, et d'une faveur paternelle : regarde sa tardifveté, il n'incommode et occupe que la saison de ta vie qui, ainsi comme ainsin, est mes-huy perdue et sterile, ayant faict place à la licence et plaisirs de ta jeunesse comme par composition. La crainte et pitié que le peuple a de ce mal te sert de matiere de gloire; qualité de laquelle si tu as le jugement purgé et en as guery ton discours, tes amys pourtant en recognoissent encore quelque teinture en ta complexion. Il y a plaisir à ouyr dire de soy : Voylà bien de la force, voylà bien de la patience. On te voit suer d'ahan, pallir, rougir, trembler, vomir jusques au sang, souffrir des contractions et convulsions estranges, degouter par foys de grosses larmes des yeux,

rendre les urines espesses, noires et effroyables, ou les avoir arrestées par quelque pierre espineuse et herissée qui te pouint et escorche cruellement le col de la verge ; entretenant cependant les assistans d'une contenance commune, raillant à pauses avec les dames, tenant ta partie en un discours tendu, excusant de parolle ta douleur et rabatant de ta souffrance. Te souvient il de ces gens du temps passé qui recerchoyent les maux avec si grand faim, pour tenir leur vertu en haleine et en exercice ? Mets le cas que nature te porte et te pousse à cette noble escole, en laquelle tu ne fusses jamais entré de ton gré. Si tu me dis que c'est un mal dangereux et mortel, quels autres ne le sont ? car c'est une piperie medecinale d'en excepter aucuns qu'ils disent n'aller point de droict fil à la mort : qu'importe s'ils y vont par accident et s'ils glissent et gauchissent ayséement vers la voye qui nous y meine ? La cholique est souvent non moins vivace que nous : il se voit des hommes ausquels elle a continué depuis leur enfance jusques à leur extreme vieillesse ; et s'ils ne luy eussent failly de compaignie, elle estoit pour les assister plus outre : vous la tuez plus souvent qu'elle ne vous tue. Et quand elle te presenteroit l'image de la mort voisine, seroit ce pas un bon office à un homme de tel aage de le ramener aux cogitations de sa fin ? Considere combien artificielement et doucement elle te desgouste de la vie et desprend du monde, non te forçant d'une subjection tyrannique, comme tant d'autres maux que tu vois aux vieillarts qui les tiennent continuellement entravez et sans relache de foyblesses et douleurs, mais par advertissemens et instructions reprises à intervalles, entremeslant des

longues pauses de repos, comme pour te donner moyen de mediter et repeter sa leçon à ton ayse. Pour te donner moyen de juger sainement et prendre party en homme de cœur, elle te presente l'estat de ta condition entiere et en bien et en mal, et, en mesme jour, une vie tres-alegre tantost, tantost insupportable. Si tu n'accoles la mort, au moins tu luy touches en paume une fois le moys. On n'a point à se plaindre des maladies qui partagent loyallement le temps avec la santé. »

Je suis obligé à la fortune de quoy elle m'assaut si souvent de mesme sorte d'armes : elle m'y façonne et m'y dresse par usage, m'y durcit et habitue. Je sçay à peu prés mes-huy en quoy j'en doibs estre quitte. Me sert aussi l'accoustumance à mieux esperer pour l'advenir : car, la conduicte de ce vuidange ayant continué si long temps, il est à croire que nature ne changera point ce trein, et n'en adviendra autre pire accident que celuy que je sens. En outre, la condition de cette maladie n'est point mal advenante à ma complexion prompte et soudaine. Quand elle m'assaut mollement, elle me faict peur, car c'est pour long temps; mais naturellement elle a des excez vigoreux et gaillarts; elle me secouë à outrance pour un jour ou deux. Mes reins ont duré quarante ans sans alteration; il y en a tantost quatorze qu'ils ont changé d'estat. Les maux ont leur periode comme les biens. A l'avanture est cet accident à sa fin. L'aage affoiblit la chaleur de mon estomac; sa digestion en estant moins parfaicte, il renvoye cette matiere cruë à mes reins : pourquoy ne pourra estre, à certaine revolution, affoiblie pareillement la chaleur de mes reins, si qu'ils ne puissent plus pe-

trifier mon flegme, et nature s'acheminer à prendre quelque autre voye de purgation? Les ans m'ont evidemment faict tarir aucuns reumes : pourquoy non ces excremens qui fournissent de matiere à la grave?

Mais est-il rien doux au pris de cette soudaine mutation, quand d'une douleur extreme je viens, par le vuidange de ma pierre, à recouvrer comme d'un esclair la belle lumiere de la santé, si libre et si pleine, comme il advient en nos soudaines et plus aspres choliques? Y a il rien en cette douleur soufferte qu'on puisse contrepoiser au plaisir d'un si prompt amandement? De combien la santé me semble plus belle aprés la maladie, si voisine et si contigue que je les puis recognoistre en presence l'une de l'autre, en leur plus haut appareil, où elles se mettent à l'envy comme pour se faire teste et contrecarre! Tout ainsi que les stoyciens disent que les vices sont utilement introduicts pour donner pris et faire espaule à la vertu, nous pouvons dire, avec meilleur raison et conjecture moins hardie, que nature nous a fourni la douleur pour l'honneur et service de la volupté et indolence. Lors que Socrates, aprés qu'on l'eust deschargé de ses fers, sentit la friandise de cette demangeson que leur pesanteur avoit causé en ses jambes, il se resjouyt à considerer l'estroitte alliance de la douleur à la volupté, comme elles sont associées d'une liaison necessaire, si qu'à tours elles se suyvent et s'entr'engendrent; et s'escrioit au bon Esope qu'il deut avoir pris de cette consideration un corps propre à une belle fable.

Le pis que je voye aux autres maladies, c'est qu'elles ne sont pas si griefves en leur effect comme elles sont

en leur yssue : on est un an à se ravoir, tousjours plein de foiblesse et de crainte; il y a tant de hazard et tant de degrez à se reconduire à sauveté que ce n'est jamais faict. Avant qu'on vous aye deffublé d'un couvrechef et puis d'une calote, avant qu'on vous aye rendu l'usage de l'air, et du vin, et de vostre femme, et des melons, c'est grand cas si vous n'estes recheu en quelque nouvelle misere. Cette-cy a ce privilege qu'elle s'emporte tout net, là où les autres laissent tousjours quelque impression et alteration qui rend le corps susceptible de nouveau mal, et se prestent la main les uns aux autres. Ceux là sont excusables qui se contentent de leur possession sur nous, sans l'estendre et sans introduire leur sequele; mais courtois et gratieux sont ceux de qui le passage nous apporte quelque utile consequence. Depuis ma cholique, je me trouve deschargé d'autres accidens, plus ce me semble que je n'estois auparavant, et n'ay point eu de fievre depuis. J'argumente que les vomissemens extremes et frequens que je souffre me purgent; et, d'autre costé, mes degoustemens et les jeusnes estranges que je passe digerent mes humeurs peccantes, et nature vuide en ces pierres ce qu'elle a de superflu et nuysible. Qu'on ne me die point que c'est une medecine trop cher vendue : car quoy, tant de puans breuvages, cauteres, incisions, suées, setons, dietes, et tant de formes de guarir qui nous apportent souvent la mort pour ne pouvoir soustenir leur violence et importunité? Par ainsi, quand je suis atteint, je le prens à medecine; quand je suis exempt, je le prens à constante et entiere delivrance.

Voicy encore une faveur de mon mal, particuliere :

c'est qu'à peu prez il faict son jeu à part et me laisse faire le mien, ou il ne tient qu'à faute de courage; en sa plus grande esmotion, je l'ay tenu dix heures à cheval. Souffrez seulement, vous n'avez que faire d'autre regime; jouez, disnez, courez, faictes cecy et faictes encore cela si vous pouvez, vostre desbauche y servira plus qu'elle n'y nuira. Dictes en autant à un verolé, à un gouteux, à un hernieux. Les autres maladies ont des obligations plus universelles, geinent bien autrement nos actions, troublent tout nostre ordre et engagent à leur consideration tout l'estat de la vie. Cettecy ne faict que pinser la peau; elle vous laisse l'entendement et la volonté en vostre disposition, et la langue, et les pieds, et les mains; elle vous esveille plustost qu'elle ne vous assopit. L'ame est frappée de l'ardeur d'une fievre, et aterrée d'une epilepsie, et disloquée par une aspre micraine, et en fin estonnée par toutes les maladies qui blessent la masse et les plus nobles partyes : ici, on ne l'ataque point; s'il luy va mal, à sa coulpe, elle se trahit elle mesme, s'abandonne et se desmonte. Il n'y a que les fols qui se laissent persuader que ce corps dur et massif qui se cuyt en nos roignons se puisse dissoudre par breuvages : parquoy, depuis qu'il est esbranlé, il n'est que de luy donner passage; aussi bien le prendra il.

Je remarque encore cette particuliere commodité, que c'est un mal auquel nous avons peu à diviner : nous sommes dispensez du trouble auquel les autres maus nous jettent par l'incertitude de leurs causes, et conditions, et progrez; trouble infiniement penible. Nous n'avons que faire de consultations et interpretations

doctorales; les sens nous montrent que c'est et où c'est.

Par tels argumens, et forts et foibles, comme Cicero le mal de sa vieillesse, j'essaye d'endormir et amuser mon imagination et gresser ses playes. Si elles s'empirent demain, demain nous y pourvoyerons d'autres eschapatoires. Or, sens je quelque chose qui crosle, ne vous attendez pas que j'aille m'amusant à recognoistre mon pous et mes urines pour y prendre quelque prevoyance ennuyeuse : je seray assez à temps à sentir le mal, sans l'alonger par le mal de la crainte. Je ne me juge que par vray sentiment, non par discours. A quoy faire, puisque je n'y veux apporter que l'attente et la patience? Voulez vous sçavoir combien je gaigne à cela? Regardez ceux qui font autrement et qui dependent de tant de diverses persuasions et conseils; combien souvent l'imagination les presse sans le corps! J'ay maintesfois prins plaisir, estant en seurté et delivré de ces accidens dangereux, de les communiquer aux medecins comme naissans lors en moy : je souffrois l'arrest de leurs horribles conclusions bien à mon aise, et en demeurois de tant plus obligé à Dieu de sa grace, et mieux instruict de la vanité de cet art.

Il n'est rien qu'on doive tant recommander à la jeunesse que l'activeté et la vigilance : nostre vie n'est que mouvement. Je m'esbranle difficilement et suis tardif par tout, à me lever, à me coucher et à mes repas; c'est matin pour moy que sept heures, et, où je gouverne, je ne disne ny avant onze, ny ne soupe qu'aprés six heures. J'ay autrefois attribué la cause des fiévres et maladies où je suis tombé à la pesanteur et assoupis-

sement que le long sommeil m'avoit apporté, et me suis tousjours repenty de me r'endormir le matin. J'ayme à coucher dur et seul, voire sans femme, à la royalle, un peu bien couvert. On ne bassine jamais mon lict ; mais, depuis la vieillesse, on me donne, quand j'en ay besoing, des draps à eschauffer les pieds et l'estomach. On trouvoit à redire au grand Scipion d'estre dormart, non à mon advis pour autre raison, sinon qu'il faschoit aux hommes qu'en luy seul il n'y eust aucune chose à redire. Si j'ay quelque curiosité en mon traictement, c'est plustost au coucher qu'à autre chose, mais je cede en general autant que tout autre à la necessité. Le dormir a occupé une grande partie de ma vie ; et le continuë encores en cet aage, huict ou neuf heures d'une halaine. Je me retire avec utilité de cette propension paresseuse, et en vauls evidemment mieux ; je sens un peu le coup de la mutation, mais c'est faict en trois jours. Et n'en voy guieres qui vive à moins quand il est besoin, et qui s'exerce plus constamment, ny à qui les corvées poisent moins. Mon corps est capable d'une agitation ferme, mais non pas vehemente et soudaine. Je fuis meshuy les exercices violents et qui me meinent à la sueur : mes membres se lassent avant qu'ils s'eschauffent. Je me tiens debout tout le long d'un jour, et ne m'ennuye poinct à me promener ; mais, sur le pavé, je ne puis aller qu'à cheval ; à pied, je me crotte jusques aux fesses ; et les petites gens sont subjets par ces ruës à estre choquez, à faute d'apparence. J'ayme à me reposer, soit couché, soit assis, les jambes autant ou plus hautes que le siege.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire : oc-

cupation et noble en execution, car la plus forte, genereuse et superbe de toutes les vertus est la vaillance; et noble en sa cause : il n'est point d'utilité, ny plus juste, ny plus universelle que la protection du repos et grandeur de son pays. La compaignie de tant d'hommes vous plaist, nobles, jeunes, actifs; la veue ordinaire de tant de spectacles tragiques; la liberté de cette conversation sans art, et une façon de vie masle et sans ceremonie; la varieté de mille actions diverses; cette courageuse harmonie de la musique guerriere qui vous entretient et eschauffe et les oreilles et l'ame; l'honneur et noblesse de cet exercice, son aspreté mesme et sa difficulté. Vous vous conviez aux rolles et hazards particuliers selon que vous jugez de leur esclat et de leur importance, et voyez quand la vie mesme y est excusablement employée,

Pulchrumque mori succurrit in armis.

De craindre les hazards communs qui regardent une si grande presse, de n'oser ce que tant de sortes d'ames osent, c'est à faire à un cœur vile et bas outre mesure. La compagnie asseure jusques aux enfans. Si d'autres vous surpassent en science, en grace, en force, en fortune, vous avez des causes tierces à qui vous en prendre; mais de leur ceder en fermeté d'ame, vous n'avez à vous en prendre qu'à vous. La mort est plus abjecte, plus languissante et penible dans un lict qu'en un combat; les fiévres et les catarres, autant doleureux et mortels qu'une harquebusade. Qui seroit faict à porter valeureusement les accidents de la vie commune n'au-

roit poinct à grossir son courage pour se rendre gendarme.

Je suis nay de tous les sens corporels, entiers quasi à la perfection. Mon estomac est commodéement bon comme est ma teste, et le plus souvent se maintiennent au travers de mes fiévres et aussi mon haleine. J'ay passé l'aage auquel aucunes nations, non sans occasion, avoient prescript une si juste fin à la vie qu'elles ne permettoient point qu'on l'excedat; si ay-je encore des remises, quoy qu'inconstantes et courtes, si nettes qu'il y a peu à dire de la santé et indolence de ma jeunesse. Je ne parle pas de la vigueur et allegresse, ce n'est pas raison qu'elle me suyve hors ses limites :

Non hoc amplius est liminis, aut aquæ
Cœlestis, patiens latus.

Mon visage me descouvre incontinent. Tous mes changemens commencent par là, et un peu plus aigres qu'ils ne sont en effect. Je fais souvent pitié à mes amis avant que j'en sente la cause. Mon miroir ne m'estonne pas : car, en la jeunesse mesme, il m'est advenu plus d'une fois de chausser ainsin un teinct et un port trouble et de mauvais prognostique sans grand accident; en maniere que les medecins, qui ne trouvoient au dedans cause qui respondit à cette alteration externe, l'attribuoient à l'esprit et à quelque passion secrete qui me rongeast au dedans : ils se trompoient. Si le corps se gouvernoit autant selon moy que faict l'ame, nous marcherions un peu plus à nostre aise. Je l'avois lors, non seulement exempte de trouble, mais encore plaine de satisfaction et de feste, comme elle est

le plus ordinairement, moytié de sa complexion, moytié de son dessein :

Nec vitiant artus ægræ contagia mentis.

Je tiens que cette sienne temperature a relevé maintesfois le corps de ses cheutes : il est souvent abbatu ; que si elle n'est enjouée, elle est au moins en estat tranquille et reposé. J'eus la fiévre quarte, quatre ou cinq mois, qui m'avoit tout desvisagé ; l'esprit alla tousjours non paisiblement seulement, mais plaisamment. Si la douleur est hors de moy, l'affoiblissement et langueur ne m'attrissent guiere. Je vois plusieurs defaillances corporelles, qui font horreur seulement à nommer, que je craindrois moins que mille passions et agitations d'esprit que je vois en usage. Je prens party de ne plus courre, c'est assez que je me traine; ny ne me plains de la decadence naturelle qui me tient aux talons ;

Quis tumidum guttur miratur in Alpibus?

non plus que je ne regrette que ma durée ne soit aussi longue et entiere que celle d'un chesne.

Je n'ay poinct à me plaindre de mon imagination : j'ay eu peu de pensées en ma vie qui m'ayent seulement interrompu le cours de mon sommeil, si elles n'ont esté du desir, qui m'esveillat sans m'affliger. Je songe peu souvent, et lors c'est des choses fantastiques et des chimeres, produictes communément de pensées plaisantes, plustost ridicules que tristes; et tiens qu'il est vray que les songes sont loyaux interpretes de nos

inclinations, mais il y a de l'art à les assortir et entendre.

Je ne choisis guiere à table et me prens à la premiere chose et plus voisine, et me remue mal volontiers d'un goust à un autre. La presse des plats et des services me desplaist autant qu'autre presse : je me contente aiséement de peu de mets ; et hay l'opinion de Favorinus, qu'en un festin il faut qu'on vous desrobe la viande où vous prenez goust et qu'on vous en substitue tousjours une nouvelle, et que c'est un miserable souper si on n'a saoulé les assistans de croupions de divers oiseaux, et que le seul bequefigue merite qu'on le mange entier. J'use familierement de viandes sallées : si ayme-je mieux le pain sans sel ; et mon boulanger chez moy n'en sert pas d'autre pour ma table, contre l'usage du pays. On a eu, en mon enfance, principalement à corriger le refus que je faisois des choses que communement on ayme le mieux en cet aage : sucres, confitures, pieces de four. Mon gouverneur combatit cette hayne de viandes delicates comme une espece de delicatesse. Aussi, n'est elle autre chose que difficulté de goust, où qu'il s'applique. Qui oste à un enfant certaine particuliere et obstinée affection au pain bis et au lart, ou à l'ail, il luy oste la friandise. Il en est qui font les laborieux et les patiens pour regretter le bœuf et le jambon parmy les perdris : ils ont bon temps ; c'est la delicatesse des delicats, c'est le goust d'une molle fortune qui s'affadit aux choses ordinaires et accoustumées. Laisser à faire bonne chere de ce qu'un autre la faict, avoir un soing curieux de son traictement, c'est l'essence de ce vice :

Si modica cœnare times olus omne patella.

Il y a bien vrayment cette difference, qu'il vaut mieux obliger son desir aux choses plus aisées à recouvrer; mais c'est tousjours vice de s'obliger. J'appellois autresfois delicat un mien parent, qui avoit desapris en nos galeres à se servir de nos licts et se despouiller pour se coucher.

Si j'avois des enfans masles, je leur desirasse volontiers ma fortune : le bon pere que Dieu me donna, qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde, m'envoia dés le berceau nourrir à un pauvre village des siens et m'y tint autant que je fus en nourrisse et encores au delà, me dressant à la plus basse et commune façon de vivre. Ne prenez jamais et donnez encore moins à vos femmes la charge de leur nourriture; laissez les former à la fortune soubs des loix populaires et naturelles; laissez à la coustume de les dresser à la frugalité et à l'austerité; qu'ils ayent plustost à descendre de l'aspreté qu'à monter vers elle. Son humeur visoit encore en une autre fin, de me ralier avec le peuple et cette condition d'hommes qui a besoin de nostre ayde; et estimoit que je fusse tenu de regarder plutost vers celuy qui me tend les bras que vers celuy qui me tourne le dos. Et fut cette raison pourquoy aussi il me donna à tenir sur les fons à des personnes de la plus abjecte fortune, pour m'y obliger et attacher.

Son dessein n'a pas du tout mal succedé : je m'adonne volontiers aux petits, soit pour ce qu'il y a plus de gloire, soit par naturelle compassion, qui peut in-

finiement en moy. Je condamne en nos troubles la cause de l'un des partis, mais plus quand elle fleurit et qu'elle prospere; elle m'a par fois aucunement concilié à soy pour la voir miserable et accablée. Combien volontiers je considere la belle humeur de Chelonis, fille et femme de roys de Sparte! Pendant que Cleombrotus, son mary, aux desordres de sa ville, eust avantage sur Leonidas son pere, elle fit la bonne fille, se r'allia avec son pere, en son exil, en sa misere, s'opposant au victorieux. La chance vint elle à tourner, la voilà changée de vouloir avec la fortune, se rangeant courageusement à son mary, lequel elle suivit par tout où sa ruine le porta, n'ayant ce semble autre chois que de se jetter au party où elle faisoit le plus de besoin et où elle se monstroit plus pitoyable. Je me laisse plus naturellement aller aprés l'exemple de Flaminius, qui se prestoit à ceux qui avoient besoin de luy plus qu'à ceux qui luy pouvoient bien-faire, que je ne fais à celuy de Pyrrus, propre à s'abaisser soubs les grans et à s'enorgueillir sur les petis.

Les longues tables me nuisent : car, soit pour m'y estre accoustumé enfant, à faute de meilleure contenance, je mànge autant que j'y suis; pourtant chez moy, je m'y mets volontiers quelque temps aprés les autres, sur le patron d'Auguste ; mais je ne l'imite pas en ce qu'il en sortoit aussi avant les autres. Au rebours, j'ayme à me reposer long temps aprés et en ouyr conter, pourveu que je ne m'y mesle point : car je me lasse et me blesse de parler l'estomac plain, autant comme je trouve l'exercice de crier et contester avant le repas trés-salubre et plaisant.

Ceux qui ont soing de moy ont bon marché de me desrober ce qu'ils pensent m'estre nuisible : car, en telles choses, je ne desire jamais ny ne trouve à dire ce que je ne vois pas ; mais aussi, de celles qui se presentent, ils perdent leur temps de m'en prescher l'abstinence ; si que, quand je veus jeusner, il me faut mettre à part des soupeurs et qu'on me presente justement autant qu'il est besoin pour une reglée collation ; car, si je me mets à table, j'oublie ma resolution. Quand j'ordonne qu'on change d'aprest à quelque viande, mes gens sçavent que c'est à dire que mon appetit est alanguy et que je n'y toucheray point. En toutes celles qui le peuvent souffrir, je les ayme peu cuites, et les ayme fort mortifiées et jusques à l'alteration de la senteur, en plusieurs. Il n'y a que la dureté qui generalement me fache (de toute autre qualité, je suis aussi nonchalant et souffrant qu'homme que j'aye cogneu); si que, contre l'humeur commune, entre les poissons mesme il m'advient d'en trouver et de trop frais et de trop fermes. Ce n'est pas la faute de mes dents que j'ay eu tousjours bonnes jusques à l'excellence, et que l'aage ne commence de menasser qu'à cette heure. J'ay aprins dés l'enfance à les froter de ma serviette, et le matin, et à l'entrée et issuë de la table.

Dieu faict grace à ceux à qui il soustrait la vie par le menu, c'est le seul benefice de la vieillesse ; la derniere mort en sera d'autant moins plaine et nuisible : elle ne tuera plus qu'un demy ou un quart d'homme. Voilà une dent qui me vient de choir sans douleur, sans effort, c'estoit le terme naturel de sa durée et cette partie de mon estre et plusieurs autres sont

desjà mortes, autres demy mortes, des plus actives et qui tenoient le premier rang pendant la vigueur de mon aage. C'est ainsi que je fons et eschape à moy. Quelle bestise sera-ce à mon entendement de sentir le saut de cette cheute desjà si avancée, comme si elle estoit entiere? je ne l'espere pas. La mort se mesle et confond par tout à nostre vie : le declin præoccupe son heure et s'ingere au cours de nostre avancement mesme. J'ay des portraits de ma forme de vingt et cinq et de trente cinq ans; je les compare avec celuy d'asteure : combien de fois ce n'est plus moy! combien est mon image presente plus esloingnée de celles là que de celle de mon trespas! C'est trop abusé de nature de la trainer si loing qu'elle soit contrainte de nous quitter, et abandonner nostre conduite, nos yeux, nos dens, nos jambes et le reste à la mercy d'un secours estranger et mandié, et nous resigner entre les mains de l'art lasse de nous suivre.

Je ne suis excessivement desireux ny de salades, ny de fruits, sauf les melons. Mon pere haïssoit toute sorte de sauces, je les aime toutes. Le trop manger m'empeche; mais, par sa qualité, je n'ay encore cognoissance bien certaine qu'aucune viande me nuise; comme aussi je ne remarque ny lune plaine ny basse, ny l'automne du printemps. Il y a des mouvemens en nous, inconstans et incogneus; car des refors, pour exemple, je les ay trouvez premierement commodes, depuis facheux, à present de rechef commodes. En plusieurs choses, je sens mon estomac et mon appetit aller ainsi diversifiant; j'ay rechangé du blanc au clairet, et puis du clairet au blanc.

Je suis friant de poisson et fais mes jours gras des maigres, et mes festes des jours de jeusne : je croy ce qu'aucuns disent, qu'il est de plus aisée digestion que la chair. Comme je fais conscience de manger de la viande le jour de poisson, aussi fait mon goust de mesler le poisson à la chair : cette diversité me semble trop esloingnée.

Dés ma jeunesse, je desrobois par fois quelque repas : ou affin d'esguiser mon appetit au lendemain (car, comme Epicurus jeusnoit et faisoit des repas maigres pour accoustumer sa volupté à se passer de l'abondance, moy, au rebours, pour dresser ma volupté à faire mieux son profit et se servir plus alaigrement de l'abondance); ou je jeusnois pour conserver ma vigueur au service de quelque action de corps ou d'esprit, car et l'un et l'autre s'apparesse cruellement en moy par la repletion, et sur tout je hay ce sot accouplage d'une deesse si saine et si alegre avec ce petit dieu indigest et roteur, tout bouffy de la fumée de sa liqueur; ou pour guarir mon estomac malade, ou pour estre sans compaignie propre : car je dy, comme ce mesme Epicurus, qu'il ne faut pas tant regarder ce qu'on mange qu'avec qui on mange, et louë Chilon de n'avoir voulu promettre de se trouver au festin de Periander avant que d'estre informé qui estoyent les autres conviez. Il n'est point de si doux apprest pour moy, ny de sauce si appetissante que celle qui se tire de la societé.

Je croys qu'il est plus sain de menger plus bellement et moins, et de menger plus souvent; mais je veux faire valoir l'appetit et la faim : je n'aurois nul plaisir

à trainer, à la medecinale, trois ou quattre chetifs repas par jour ainsi contrains. L'extreme fruict de ma santé, c'est la volupté : tenons nous à la premiere, presente et cogneuë. J'evite la constance en ces loix de jeusne: qui veut qu'une forme luy serve fuye à la continuer; nous nous y durcissons, nos forces s'y endorment; six mois aprés, vous y aurez si bien acoquiné vostre estomac que vostre proffit ce ne sera que d'avoir perdu la liberté d'en user autrement sans dommage.

Je ne porte les jambes et les cuisses non plus couvertes en hyver qu'en esté, un bas de soye tout simple. Je me suis laissé aller pour le service de mes reumes à tenir la teste plus chaude, et le ventre pour ma cholique : mes maux s'y habituarent en peu de jours et desdaignarent mes ordinaires provisions; j'estois monté d'une coife à un couvrechef et d'un bonnet à un chapeau double; les embourreures de mon pourpoint ne me servent plus que de garbe : ce n'est rien si je n'y adjouste une peau de lievre ou de vautour, une calote à ma teste. Suyvez cette gradation, vous irez beau train. Je n'en feray rien; et me desdirois volontiers du commencement que j'y ay donné, si j'osois. Tombez vous en quelque inconvenient nouveau? cette reformation ne vous sert plus, vous y estes accoustumé : cerchez en une autre. Ainsi se ruinent ceux qui se laissent empestrer à des regimes contraincts et s'y astreignent superstitieusement : il leur en faut encore, et encore aprés, d'autres au delà; ce n'est jamais faict.

Pour nos occupations et le plaisir, il est beaucoup plus commode, comme faisoyent les anciens, de perdre le disner et remettre à faire bonne chere à l'heure de la

retraicte et du repos sans rompre le jour : ainsi le faisois-je autrefois. Pour la santé, je trouve despuis par experience, au rebours, qu'il vaut mieux disner et que la digestion se faict mieux en veillant.

Je ne suis guiere subject à estre alteré, ny sain, ny malade : j'ay bien volontiers lors la bouche seche, mais sans soif, et ne bois communement que du desir qui m'en vient en mangeant et bien avant dans le repas. Je bois assez bien pour un homme de commune façon : en esté, et en un repas appetissant, je n'outrepasse poinct seulement les limites d'Auguste, qui ne beuvoit que trois fois precisement; mais, pour n'offenser la reigle de Democritus, qui deffendoit de s'arrester à quattre comme à un nombre mal fortuné, je coule, à un besoing, jusques à cinq, trois demysetiers environ; car les petis verres sont les miens favoris et me plaict de les vuider, ce que d'autres evitent comme chose mal seante. Je trempe mon vin plus souvent à moitié, par fois au tiers d'eau; et quand je suis en ma maison, d'un antien usage que son medecin ordonnoit à mon pere et à soy, on mesle celuy qu'il me faut dés la somelerie, deux ou trois heures avant qu'on serve. La forme de vivre plus usitée et commune est la plus belle : toute particularité m'y semble à eviter, et haïrois autant un Aleman qui mit de l'eau au vin qu'un François qui le boiroit pur. L'usage publiq donne loy à telles choses.

Je crains un air empesché et fuys mortellement la fumée (la premiere reparation où je courus chez moy, ce fut aux cheminées et aux retrets, vice commun des vieux bastimens et insupportable); et, entre les aspretés

de la guerre, compte ces espaisses poussieres dans lesquelles on nous tient enterrez en esté tout le long d'une journée. J'ay la respiration libre et aisée; et se passent mes morfordements le plus souvent sans offence du poulmon et sans toux.

L'aspreté de l'esté m'est plus ennemie que celle de l'hyver : car, outre l'incommodité de la chaleur, moins remediable que celle du froid, et outre le coup que les rayons du soleil donnent à la teste, mes yeux s'offencent de toute lueur esclatante ; je ne sçaurois à cette heure disner assiz vis à vis d'un feu ardent et lumineux. Pour amortir la blancheur du papier, au temps que j'avois plus accoustumé de lire, je couchois sur mon livre une piece de verre et m'en trouvois fort soulagé. J'ignore jusques à present, à cinquante quattre ans, l'usage des lunettes et vois aussi loing que je fis onques et que tout autre : il est vray que, sur le declin du jour, je commence à sentir du trouble et de la foiblesse à lire, de quoy l'exercice a tousjours travaillé mes yeux, mais sur tout nocturne.

Mon marcher est prompt et ferme ; et ne sçay lequel des deux, ou l'esprit ou le corps, j'arreste plus malaiséement en mesme point. Le prescheur est bien de mes amys qui oblige mon attention tout un sermon. Aux lieux de ceremonie, où chacun est si bandé en contenance, où j'ay veu les dames tenir leurs yeux mesme si certains, je ne puis que quelque piece des miennes n'extravague tousjours : encore que j'y sois assis, j'y suis peu rassis ; et pour la gesticulation ne me trouve guiere sans baguette à la main, soit à cheval ou à pied.

Il y a de l'indecence, outre ce qu'il nuit à la santé, voire et au plaisir, de manger gouluement comme je fais : je mors souvent ma langue, par fois mes doits, de hastiveté. Diogenes, rencontrant un enfant qui mangeoit ainsin, en donna un soufflet à son precepteur. J'en pers le loisir de parler, qui est un si doux condiment des tables, pourveu que ce soyent des propos de mesme, plaisans et courts.

Il y a de la jalousie et envie entre nos plaisirs : ils se choquent et empechent l'un l'autre. Alcibiades, homme bien entendu à faire bonne chere, chassoit la musique mesme des tables pour qu'elle ne troublat la douceur des devis. Varro demande cecy au service du convive : l'assemblée de personnes, belles de presence et agreables de conversation, qui ne soyent ny muets ny bavarts ; netteté et delicatesse aux vivres et au lieu, et le temps serain. Moy, qui ne manie que terre à terre, hay cette inhumaine sapience qui nous veut rendre ennemis de la culture et plaisir du corps. Je trouve pareille injustice de prendre à contre cœur les voluptez naturelles que de les prendre trop à cœur : il ne les faut ny suyvre ny fuir, mais il les faut recevoir ; je les reçois un peu plus grassement et gratieusement, et me laisse plus volontiers aller vers la pante naturelle. Il en est de nostre jeunesse qui protestent ambitieusement de les fouler aux pieds : que ne renoncent ils encores au respirer ? que ne vivent-ils du leur, sans secours de leur forme ordinaire ? Que Mars, ou Pallas, ou Mercure, les sustantent pour voir, au lieu de Venus, de Cerez et de Bacchus. Ces humeurs vanteuses se peuvent forger quelque contentement : car que ne peut sur nous

la fantasie? mais, de sagesse, elles n'en tiennent tache. Je hay qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aus nues pendant que nous avons le corps à table. Je ne veux pas que l'esprit s'y cloue et qu'il s'y croupisse, mais je veux qu'il s'y applique. Quand je dance, je dance; quand je dors, je dors: voyre, et quand je me promeine solitairement en un beau vergier, si mes pensées se sont entretenues des occurrences estrangieres quelque partie du temps, quelque autre partie je les rameine à la promenade au vergier, à la douceur de cette solitude et à moy.

Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjoinctes pour nostre besoing nous fussent aussi voluptueuses; et nous y convie non seulement par la raison, mais aussi par l'appetit : c'est injustice de corrompre ses reigles. Quand je vois et Cæsar et Alexandre, au plus espais de sa grande besongne, jouyr si plainement des plaisirs humains et corporels, je ne dis pas que ce soit relascher son ame, je dis que c'est la roidir, sousmetant par vigueur de courage à l'usage de la vie commune ces violentes occupations et laborieuses pensées. Je prens plaisir de voir un general d'armée au pied d'une breche qu'il veut tantost attaquer, se prestant tout entier et delivre à son disner entre ses amys. C'est aux petites ames ensepvelies du pois des affaires de ne s'en sçavoir purement desmesler, de ne les sçavoir et laisser et reprendre:

O fortes pejoraque passi
Mecum sæpe viri, nunc vino pellite curas:
Cras ingens iterabimus æquor.

Soit par gosserie, soit à certes, que le vin theologal et doctoral est passé en proverbe, et leurs festins, je trouve que c'est raison qu'ils en disnent d'autant plus commodéement et plaisamment qu'ils ont utilement et serieusement employé la matinée à l'exercice de leur escole. La conscience d'avoir bien employé les autres heures est un juste et savoureux condimant des tables. Ainsin ont vescu les sages : et cette inimitable contention à la vertu qui nous estonne en l'un et l'autre Caton, cett'humeur severe jusques à l'importunité s'est ainsi mollement submise et pleue aux loix de l'humaine condition, et de Venus et de Bacchus.

Le relachement et facilité honore, ce semble, à merveilles et sied mieux à une ame forte et puissante. Epaminondas n'estimoit pas que de se mesler à la dance des garçons de sa ville et de s'y embesongner avec attention fut chose qui desrogeat à l'honneur de ses glorieuses victoires et à la plus reiglée reformation de meurs qui fut jamais en homme. Et parmy tant d'admirables actions du jeune Scipion (tout compté, le premier homme des Romains), il n'est rien qui luy donne plus de grace que de le voir nonchalamment et puerilement baguenaudant à amasser et choisir des coquilles, et jouer à Cornichon va devant, le long de la marine avec Lælius; et, s'il faisoit mauvais temps, s'amusant et se chatouillant à representer par escript, en comedies, les plus populaires et basses actions des hommes. Je suis extremement despit dequoy le plus beau couple de vies qui fut dans Plutarque, de ces deux grands hommes, se rencontre des premiers à estre perdu; ny chose plus remercable en Socrates,

que ce que, tout vieil, il trouve le temps de se faire instruire à baller et jouer des instrumens, et le tient pour bien employé. Cettuy-cy s'est veu en ecstase, debout, un jour entier et une nuict, en presence de toute l'armée grecque, surpris et ravy par quelque profonde pensée. Il s'est veu continuellement marcher à la guerre les pieds nuds, porter mesme robe en hyver et en esté, surmonter tous ses compaignons en patience de travail, ne menger point autrement en festin qu'en son ordinaire. Mais estoit-il convié de boire à lut par devoir de civilité, c'estoit aussi celuy de l'armée à qui en demeuroit l'avantage; et ne refusoit ny à jouer aux noysettes avec les enfans, ny à courir avec eux sur un cheval de bois et y avoit bonne grace : car toutes actions, dict la philosophie, siesent également bien et honnorent egallement le sage. On a dequoy, et ne doibt on jamais se lasser de presenter l'image de ce personnage à tous exemples et formes de perfection.

Le peuple se trompe : on va bien plus facilement par les bouts où l'extremité sert de borne, d'arrest et de guide que par la voye du millieu large et ouverte, et selon l'art que selon nature, mais bien moins noblement aussi et moins recommandablement. Il n'est rien si beau et legitime que de faire bien l'homme et deuëment, ny science si ardue que de bien sçavoir vivre cette vie; et de nos maladies la plus sauvage, c'est hayr et desdaigner nostre estre. Qui veut escarter son ame le face hardiment, s'il peut, lors que le corps se portera mal, pour la descharger de cette contagion : ailleurs, au contraire, qu'elle l'assiste et favorise et ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs et de s'y complaire

conjugalement, y apportant, si elle est plus sage, la moderation, de peur que, par indiscretion, ils ne se confondent avec le desplaisir. J'ordonne à la mienne de regarder et la douleur et la volupté, de veuë pareillement ferme, mais gayement l'une, l'autre severement, et, selon ce qu'elle y peut aporter, autant soingneuse d'en esteindre l'une que d'estendre l'autre.

J'ay un dictionnaire tout à part moy : je passe le temps, quand il est mauvais et incommode; quand il est bon, je ne le veux pas passer, je le gouste, je m'y arreste : il faut courir le mauvais et se rassoir au bon. Cette fraze ordinaire de Passe-temps et de Passer le temps represente l'usage de ces prudentes gens qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie que de la couler et eschapper, de la passer, gauchir et, autant qu'il est en eux, ignorer et fuir, comme chose de qualité ennuyeuse et desdaignable; mais je la cognois autre, et la trouve et prisable et commode, voyre en sa decadence où je la tiens; et nous l'a nature mise en main, garnie de telles circonstances et si favorables que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous si elle nous presse et si elle nous eschappe inutilement. Je me compose pourtant à la perdre sans regret, mais comme perdable de sa condition, non comme moleste et importune. Il y a du mesnage à la jouyr : je la jouys doublement des autres, car la mesure en la jouyssance depend du plus ou moins d'application que nous y prestons. Principallement à cette heure que j'aperçoy la mienne si briefve en temps, je la veux grossir et estendre en pois ; je veux arrester la promptitude de sa fuite par la promptitude de ma sesie, et, par la vigueur

de l'usage compenser la hastiveté de son escoulement : à mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la faut rendre plus profonde et plus pleine.

Les autres sentent la douceur d'un contentement et de la prosperité, je la sens ainsi qu'eux, mais ce n'est pas en passant et glissant : si la faut il estudier, savourer et ruminer, pour en rendre graces condignes à celuy qui nous l'ottroye. Ils jouyssent les autres plaisirs comme ils font celluy du sommeil, sans les cognoistre. A celle fin que le dormir mesme ne m'eschapat ainsi stupidement, j'ay autresfois trouvé bon qu'on me le troublat pour que je l'entrevisse. Je consulte d'un contentement avec moy, je ne l'escume pas ; je le sonde et retaste, et plie ma raison à le recueillir, devenue chagreigne et desgoutée. Me trouve-je en quelque assiete tranquile ? y a il quelque volupté qui me chatouille ? je ne la laisse pas friponer aux sens, j'y associe mon ame, non pas pour s'y enyvrer, mais pour s'y agréer, non pas pour s'y perdre, ains pour s'y trouver ; et l'employe de sa part à se mirer dans ce prospere estat, à en poiser et estimer le bon heur et amplifier. Elle mesure combien c'est qu'elle doibt à Dieu d'estre en repos de sa conscience et d'autres passions intestines, d'avoir le corps en sa santé naturelle, jouyssant ordonnéement et pleinement des functions molles et flateuses, dequoy il luy plait compenser par sa grace les douleurs dequoy sa justice nous bat à son tour ; combien luy vaut d'estre logée en tel point que, où qu'elle jette sa veuë, le ciel est calme autour d'elle ; nul desir, nulle crainte ou doubte qui luy trouble l'air, aucune difficulté par dessus laquelle son imagination ne passe sans offence. Cette consideration

prent grand lustre de la comparaison des conditions differentes : ainsi, je me represente en mille visages ceux que la fortune ou que leur propre erreur emporte et tempeste, et encores ceux cy plus prés de moy qui reçoyvent si lachement et incurieusement leur bonne fortune. Ce sont gens qui passent voyrement leur temps; ils outrepassent le present et ce qu'ils possedent pour servir à l'esperance et pour des ombrages et vaines images que la fantasie leur met au devant,

Morte obita quales fama est volitare figuras,
Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus,

lesquelles hastent et allongent leur fuite à mesme qu'on les fuit. Le fruit et but de leur poursuitte, c'est poursuivre : comme Alexandre disoit que la fin de son travail, c'estoit travailler,

Nil actum credens cum quid superesset agendum.

Pour moy donc, j'ayme la vie et la cultive telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroier. Je ne vay pas desirant qu'elle eust à dire la necessité de boire et de manger, et que nous nous sustentissions, mettant seulement en la bouche un peu de cette drogue par laquelle Epimenides se privoit d'appetit et se maintenoit; ny qu'on produisit stupidement des enfans par les doigts ou par les talons; que le corps fut sans desir et sans chatouillement : ce sont plaintes d'ingratitude. J'accepte de bon cœur ce que nature a faict pour moy, et m'en agrée et l'en remercie. On fait tort à ce grand et tout

puissant Donneur de mespriser son don, l'alterer et desfigurer.

Des opinions de la philosophie, j'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides, c'est à dire les plus humaines et nostres ; mes discours sont, conformèement à mes meurs, bas et humbles. Nature est un doux guide, mais non pas plus doux que prudent et juste. Je queste par tout sa piste : nous l'avons confonduë de traces bastardes et artificielles. Est-ce pas erreur d'estimer aucunes actions moins dignes, de ce qu'elles sont necessaires ? Si ne m'osteront-ils pas de la teste que ce ne soit un trés-convenable mariage du plaisir avec la necessité. A quoy faire desmembrons nous en divorce un bastiment tissu d'une si joincte et fraternelle correspondance ? Au rebours, renouons le par mutuels offices : que l'esprit esveille et vivifie la pesanteur du corps ; le corps arreste la legereté de l'esprit et la fixe. Il n'y a piece indigne de nostre soin en ce present que Dieu nous a faict : nous en devons conte jusques à un poil. Et n'est pas une commission farcesque à l'homme de conduire l'homme selon sa condition naturelle : elle est simple, naïfve, et nous l'a le Createur donnée serieusement et expressement.

Or sus, pour voir, faictes vous dire un jour, les amusemens et imaginations que celuy là met en sa teste et pour lesquelles il destourne sa pensée d'un bon repas et plainct l'heure qu'il emploie à se nourrir, vous trouverez qu'il n'y a rien si fade en tous les mets de vostre table que ce bel entretien de son ame (le plus souvent, il nous vaudroit mieux dormir tout à faict que de veiller à ce à quoy nous veillons) ; et trouverez que

son discours et intentions ne valent pas vostre capirotade. Quand ce seroient les ravissemens d'Archimedes mesme, que seroit-ce ? Je ne touche pas icy et ne mesle point à cette voirie d'hommes que nous sommes et à cette vanité de desirs et cogitations qui nous divertissent, ces ames venerables, eslevées par ardeur de devotion et religion à une constante et consciencieuse meditation des choses divines : c'est un estude privilegié. Nos estudes sont tous mondains; et, entre les mondains, les plus naturels sont les plus justes.

Esope vid son maistre qui pissoit en se promenant : « Quoy donq ! fit-il, nous faudra-il chier en courant ? » Mesnageons le temps, encore nous en reste-il beaucoup d'oisif et mal employé. Nostre esprit n'a volontiers pas assez d'autres heures à faire ses besongnes sans se desassocier du corps en ce peu d'espace qu'il luy faut pour sa necessité. Ils veulent se mettre hors d'eux et eschapper à l'homme, c'est folie : au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bestes; au lieu de se hausser, ils s'abattent. Et des humaines sciences, celles-là me semblent plus terrestres qui sont le plus haut montées; et je ne trouve rien si bas et si mortel en la vie d'Alexandre que ses fantasies autour de sa deification. Philotas le mordit plaisamment par sa responce. Il s'estoit conjouy avec luy, par lettre, de l'oracle de Jupiter Hammon, qui l'avoit logé entre les Dieux : « Pour ta consideration, j'en suis bien aise; mais il y a de quoy plaindre les hommes qui auront à vivre avec un homme et luy obeyr, lequel excede la mesure d'un homme. » La gentille inscription, dequoy les Athe-

niens honorerent la venue de Pompeius en leur ville, se conforme à mon sens :

D'autant es tu Dieu, comme
Tu te recognois homme.

C'est une absolue perfection, et comme divine, de sçavoir jouyr loiallement de son estre. Nous cherchons d'autres conditions pour n'entendre l'usage des nostres, et sortons hors de nous pour ne sçavoir quel il y fait. Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rangent au modelle commun, sans merveille, sans extravagance. Or la vieillesse a un peu besoin d'estre traictée plus doucement et plus delicatement. Recommandons la à ce Dieu protecteur de santé et de sagesse, mais gaye et sociale :

Frui paratis et valido mihi,
Latoe, dones, et, precor, integra
Cum mente, nec turpem senectam
Degere, nec cythara carentem.

NOTES

TOME PREMIER

Page 1. *Ou me fusse tendu et bandé en ma meilleure demarche.* Il est à remarquer que ce membre de phrase ne se trouve que dans l'*Avis au lecteur* placé en tête de l'édition de 1588. La première édition, celle de 1580, n'en fait pas mention ; et la dernière, celle de 1595, a reproduit textuellement avec sa date l'*Avis au lecteur* de 1580.

3. *Édouard, prince de Galles,* fils d'Édouard III, roi d'Angleterre. Le trait d'héroïsme des trois gentilshommes français rapporté ici par Montaigne est tiré de Froissart, vol. I, chap. 289.

— *Guienne,* ancienne province de France, théâtre sanglant de luttes séculaires entre Français et Anglais pendant presque tout le moyen âge.

4. *Guelphe, duc de Bavieres,* fut assiégé par Conrad III, en 1140, dans Weinsberg, ville de la haute Bavière. Voy. Calvisius, *Opus chronologicum.*

5. *Si est la pitié passion vitieuse aux stoïques.* C'est-à-dire : « Cependant les stoïques (ou stoïciens) tiennent la pitié pour une passion condamnable ». Phrase de construction latine. *Si* y est employé dans l'acception restrictive, qu'il avait fréquemment autrefois, de *néanmoins, toutefois, cependant.*

6. *Absolut à toutes peines.* A grand'peine, avec beaucoup de peine. Il est regrettable que nous nous soyons privés de ce prétérit du verbe absoudre sans l'avoir remplacé.

6. *Zénon de Mamerte,* est nommé *Sthénon, Stennius* et *Stenis* par Plutarque. Montaigne, qui citait souvent de mémoire, en a fait Zénon, probablement en souvenir du grand philosophe de l'antiquité.

— Encore d'après Plutarque, ce ne serait pas à *Péruse* ou à *Pérouse,* ville de l'Étrurie, que Sylla s'est montré impitoyable, mais bien à *Préneste,* ville du Latium.

8. *Ayant apperçeu un de ses domestiques. Domestique* doit s'entendre ici comme *ami, familier de la maison,* sens qu'il avait encore au

XVIIe siècle, et ainsi qu'il ressort d'ailleurs 21 lignes plus bas. C'est le *necessitudo* des Latins.

P. 28. *Un prince des nostres.* Sous les derniers Valois, il y avait à distinguer entre les princes des maisons de France, de Bourbon et de Lorraine, qui se disputaient le pouvoir. Bien qu'alliée aux deux premières par les femmes et ayant de profondes racines dans le pays, la maison de Lorraine, représentée par les Guises, n'en était pas moins d'origine étrangère. Montaigne marque cette différence en disant *un prince des nostres* quand il entend parler d'un membre de la maison de Lorraine, et *nos princes* pour désigner les représentants des maisons de France et de Bourbon. Ici, ce *prince des nostres* est Charles de Guise, le fameux cardinal de Lorraine, qui se trouvait au concile de Trente en 1563, lors de l'assassinat de son frère aîné François de Guise et lors de la mort, à la suite de la journée de Dreux, d'un frère bâtard, abbé de Cluny, grand prieur par conséquent.

9. *Diriguisse malis.* Avoir été pétrifiée par la douleur. (Ovide, *Métam.*, VI, 304.) Le texte d'Ovide porte : *diriguitque malis.*

— *Et via vix...* Enfin c'est avec peine qu'il recouvre la voix pour exprimer sa douleur (Virg., *Æn.*, XI, 150). La traduction littérale :

« La douleur ouvre enfin le passage à sa voix », ne nous paraît pas rentrer dans le génie de notre langue.

— *Chi puo dir...* Qui peut dire comme il brûle est dans un petit feu. (Pétrarque, sonnet 137.)

— *Misero quod omnes...* Misérable que je suis ! l'amour trouble tous mes sens. A ta vue, ô Lesbie ! je suis hors de moi, il est au-dessus de mes forces de parler ; ma langue s'embarrasse, une flamme subtile court dans mes veines, mes oreilles résonnent de mille bruits confus, et le voile de la nuit s'étend sur mes yeux. (Catulle, *Carm.*, LI, 5.)

10. *Curæ leves...* Les légers soucis sont bavards, les grandes passions silencieuses. (Sénèque, *Hipp.*, acte II, sc. 3, v. 607.)

— *Talua.* Lisez *Talva*, ou mieux *Talna.*

— *Ut me conspexit...* Dès qu'elle me voit venir, dès qu'elle aperçoit de tous côtés les armes troyennes, éperdue, frappée d'un si grand prodige, elle demeure immobile à ce spectacle ; son sang se glace, elle tombe, et ce n'est que longtemps après qu'elle peut enfin parler. (Virg., *Æn.*, III, 306.)

12. *Quisquam...* Il est rare que nous nous déracinions pour ainsi dire et rejetions de la vie. Dans son ignorance de l'avenir, l'homme s'imagine qu'une partie de lui-même lui survit, et il ne peut s'affranchir d'un corps périssable (Lucrèce, III, 890). Ce n'est pas là tout à fait le texte de Lucrèce, mais Montaigne est coutumier de ces arrangements dans les citations.

— *Bertrand du Glesquin mourut au siege du chasteau de Rancon.* Du Guesclin mourut le 13 juillet 1380, au siège de Châteauneuf-de-Randon ou Randan, situé entre Mende et Le Puy. Voy. les *Mémoires* de Brantôme, t. II, p. 220.

P. 12. Ce que Montaigne rapporte de *Barthelemy d'Alviane* est traduit de Guichardin, liv. XII. Voy. aussi Brantôme, t. II, p. 219.

— *De vray, en chose voisine, par les loix grecques...* Façon de s'exprimer toute latine. Nous dirions aujourd'hui : « Et, à ce sujet, nous trouvons dans les lois grecques que... »

13. *Vischa.* On lit « Zischa » dans l'édition de 1595.

14. *L'empereur Maximilian, bisayeul du roy Philippes qui est à present.* Philippe II, roi d'Espagne, mort en 1598, fils de Charles-Quint, petit-fils de Philippe Ier et arrière-petit-fils de l'archiduc d'Autriche Maximilien Ier, empereur d'Allemagne.

16. *Si j'avois à m'en empescher plus avant.* Si j'avais à choisir.

... *heureux qui...*, Pour : « Heureux ceux qui ! » Ponctuation défectueuse. Mettez un point devant *heureux* et isolez la phrase.

17. *Ventus ut amittit vires...* De même que le vent, si d'épaisses forêts ne viennent pas lui faire obstacle, perd ses forces et se dissipe dans l'espace. (Lucain, III, 362.)

— *Pannonis haud aliter...* Ainsi l'ourse de Pannonie devient plus féroce après avoir été atteinte du javelot que retient la mince courroie de Lybie. Furieuse, elle se rue sur sa blessure et poursuit le fer qui tourne avec elle. (Id., VI, 220.)

18. *Se gorger d'une bale de dets.* Se gorger de dés à jouer, plein la pochette qui les renferme.

— *La rivière de Gyndus.* Fleuve d'Assyrie. Les Latins disaient *Gyndes.* Lisez *riviere* sans accent sur l'e pénultième.

19. *Lucius Martius.* Martius est prénommé *Quintus* dans Tite-Live, XLII, 37.

— *Dolus an virtus...* Ruse ou valeur, qu'importe entre ennemis? (Virg., *Æn.*, II, 390.)

— *Disons que où la peau du lyon ne peut suffire, qu'il y faut coudre un lopin de celle du renard.* Le second *que* est redondant et forme un pléonasme qui n'a pas été reproduit dans l'édition de 1595.

20. *Deffendans Mouson contre le comte de Nansaut.* Pont-à-Mousson contre le comte de Nassau.

20. *Regge.* Voyez, sur le siège de Reggio, Martin du Bellay, liv. I, et Guichardin, liv. XIV.

— *La plus foible.* — *Le plus foible* (1595).

— *Ptolomæus* ou mieux *Ptolemæus*, conformément à l'orthographe latine.

21. *Mussidan.* Petite ville du Périgord.

22. *Yvoy* ou *Carignan*, petite ville sur la rivière de Chiers, dans le département des Ardennes.

23. *Bertheuille.* Lisez « Bertheville ».

— *Fu il vincer...* Il est toujours glorieux de vaincre, que la victoire soit due au hasard ou à l'habileté. (Arioste, chant XV.)

— *Cosa.* Mettez une virgule au lieu d'un point après *cosa.*

— *Malo me...* J'aime mieux avoir à me plaindre de la fortune qu'à rougir de la victoire. (Quinte-Curce, IV, 13.)

P. 23. *Atque idem fugientem...* Il (Mézence) dédaigne de frapper Orode dans sa fuite, de lui lancer le trait qui le blesserait par derrière; il court à lui, et c'est de front, d'homme à homme, qu'il l'attaque: il veut vaincre non par surprise, mais par la seule force des armes. (VIRG., *Æn.*, X, 732.)

24. *Comtes de Horne et d'Aiguemond.* Philippe II de Montmorency-Nivelles, comte de Horn, et Lamoral, comte d'Egmont, décapités le 4 juin 1568.

25. *Le masson de Herodote.* Voy. HÉRODOTE, II, 121.

26. *Sicut aquæ...* Ainsi, dans les vases d'airain où une onde agitée réfléchit les rayons du soleil ou l'image adoucie de la lune, les reflets de lumière voltigent de tous côtés, à droite, à gauche, ou s'élèvent subitement et vont frapper les plus hauts lambris. (VIRG., *Æn.*, VIII, 22.)

— *Velut ægri somnia...* Ils se forgent des chimères, vrais songes de malade. (HORACE, *Art poétique*, vers 7.)

— *Quisquis...* Vers de MARTIAL, VII, épig. 73, que Montaigne a traduit avant de le citer.

— *Variam...* L'esprit se dissipe dans l'oisiveté. (LUCAIN, IV, 704.)

27. Montaigne se plaint à plusieurs reprises de sa mémoire dans le cours des *Essais;* il ajoute ici que cette plainte ne trouvait autour de lui que des incrédules. Nous serions tentés de partager ce scepticisme, en présence de l'immensité de souvenirs qu'il a su mettre en œuvre. La mémoire-écho, toute résonnante, qui va si bien aux têtes creuses, a pu lui manquer, mais certes il avait la bonne, la mémoire des sensations, des sentiments et des idées : il aurait mal récité une leçon, mais il l'eût analysée mieux que personne.

28. *Qui ne sçay rien. Qui* est le relatif du pronom *me* (à moi) employé précédemment.

— *Aussi, qu'il me souvient.* Proposition complétive, qui a pour primordiale celle du commencement de l'alinéa. Lisez : « Je me console aussi de ce qu'il me souvient. »

— *Comme disoit cet ancien.* Cicéron, dans sa défense de Ligarius contre César : *Oblivisci nihil soles, nisi injurias.*

29. *Ils inventent marc et tout.* Résidu et suc, c'est-à-dire de toutes pièces.

31. *Qui fut que.* — *Ce fut que* (1595).

— *L'accusa.* — *L'acculla* (1595).

32. *Onc ne furent.* Vers de la Boétie, terminant le quatorzième sonnet des *Vers françois* publiés par Montaigne en 1572.

33. *Les commoditez de l'advocat.* Le mot *commodité* est pris ici dans le sens de son étymologie latine *commoditas*, bon ordre, opportunité, convenance, exigence d'une situation, chose qu'il faut faire.

35. *Estrangères.* Lisez « estrangeres », sans accent sur l'*e* pénultième.

36 *Cur hanc tibi...* Pourquoi, maître de l'Olympe, lorsque les pauvres mortels sont en butte à tant de maux présents, leur faire connaître encore, par de cruels présages, leurs malheurs futurs ? Que si tes desseins doivent s'accomplir, fais qu'ils restent cachés et nous frappent à l'improviste !

Qu'il nous soit permis du moins d'espérer en tremblant ! (Lucain, II, 4.)

P. 36. *Ne se presentant occasion de le faire.* Occasion *de changer de parti.* Voyez à la fin de la phrase.

37. *Fossan. Fossano,* ville de Piémont.

— *Prudens futuri...* Un dieu prudent nous a caché d'une nuit épaisse les événements de l'avenir, et se rit du mortel qui s'inquiète autrement du destin. Celui-là est maître de lui-même et passe heureusement la vie qui peut dire chaque jour : « J'ai vécu ! » Qu'importe que demain Jupiter voile le ciel de nuages sombres ou nous ménage la clarté d'un beau jour ? Satisfaits du présent, ne soyons pas assez fous pour chercher au delà. (Horace, *Odes,* III, xxix, et II, xvi, à partir des deux derniers vers.)

— *Sans le conseil de son discours. Discours* est pris ici, par métonymie, pour *raison :* c'est l'effet pour la cause.

39. *Laurens... pere de la royne mere du roy.* Père de Catherine de Médicis, mère de Henri III, alors régnant.

40. *En cette rapsodie.* En ces essais, faits de pièces et de morceaux.

— *Il vaut mieux que je l'offence pour une fois que à moy tous les jours.* — *Que moy tous les jours* (1595).

41. *L'entrée du pape et de l'empereur à Bouloigne.* De Clément VII et de Charles-Quint, en 1532.

— Le chapitre XIV de notre édition est devenu le chapitre XL de l'édition de 1595.

42. *S'il le peut maintenir.* Lisez : « s'il se peut maintenir. »

43. *Mors utinam...* O Mort ! plût aux dieux que tu dédaignasses les lâches et que la vertu fût le seul titre à tes préférences ! (Lucain, IV, 580.)

44. *Rapportoit à celle de son maistre.* — *Se rapportoit* (1595).

— *Abandonner leur mestier.* — *Leur gaudisserie* (1595).

45. Le nombre des Xantiens sauvés malgré eux ne dépassa pas cinquante, dit Plutarque dans sa *Vie de Brutus.*

— *Par divers visages de discours.* Par diverses apparences de discours, autrement dit par des arguments spécieux.

47. *Qui nisi...* Si les sens nous trompent, la raison nous trompe également. (Lucrèce, IV, 486.)

— *De notre escot.* De notre parti, avec nous.

47. *Aut fuit...* Ou la mort a été, ou elle sera ; rien n'est présent en elle : c'est bien moins elle-même que son attente qui est cruelle. — Le premier vers est de la Boétie, le second d'Ovide, *Épître d'Ariane à Thésée.*

48. *Avida...* La vertu est avide de périls. (Sénèque, *De Providentia.*)

— *C'est bien loing de fuir le mal et la douleur, ce que disent les sages que...* C'est-à-dire : « Il y a loin entre fuir le mal et la douleur et ce que disent les sages, à savoir que... »

49. *Lætius est...* La vertu est d'autant plus douce qu'elle nous a plus coûté. (Lucain, IX, 404.)

— *Tantum doluerunt...* Plus ils se livrent à la douleur, plus ils souffrent. (S. Aug., *De Civ. Dei,* I, 10.)

P. 51. *Celuy qui ne daigna interrompre la lecture de son livre pendant qu'on l'incisoit?* Voy. SÉNÈQUE, *Epist.*, 78.

— *Mais c'estoit un philosophe.* Il s'agit ici probablement du philosophe Anaxarque, torturé par Nicocréon, tyran de Cypre. Voy. DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Anaxarque*, IX, 58.

— *Vellere...* Il est des femmes qui ont soin d'arracher leurs cheveux blancs et qui s'écorchent le visage pour se faire une nouvelle peau. (TIBULLE, I, 8, 45.)

52. *Nostre sainct guide*, Jésus-Christ.

— *Par un tesmoing trés-digne de foy.* Joinville dans ses *Mém.*, t. I, p. 54.

55. *Tot per...* A travers tant de mers orageuses ! (CATULLE, IV, 18.)

— *Nous avons mille et mille colleges qui la passent commodéement.* C'est-à-dire : « Nous avons mille et mille congrégations (ou couvents) qui passent la vie commodément. »

56. *Plus je m'estois chargé.* — *De monnoye*, ajoute l'édition de 1595 : ce qui ne fait que restreindre le sens et ne le rend pas plus clair.

57. *Sus certain morceau.* Lisez : « sur... »

— *Enuys.* Lisez : « envys. »

— *Comme au Siracusain.* — *Comme le Siracusain* (1595). Nous avons déjà relevé une variante de cette nature, et il en est nombre de semblables que nous passerons désormais sous silence. Cette forme indirecte, qui semble rompre avec l'ordre grammatical de la phrase, est elliptique : « Comme (il advint) au Syracusain. » C'est le *ad* des Latins signifiant *pour, quant à, en ce qui concerne.*

— *Le plaisir de certain voyage de grande despence.* De son voyage en Italie, selon toute apparence.

60. *Qui n'en sçait bien.* C'est-à-dire : « Quand on n'en sçait bien.

— *Comme fit le capitaine Martin du Bellay... le capitaine de S. Bony.* C'est-à-dire : « Comme le capitaine Martin du Bellay fit pendre le capitaine de S. Bony. »

— *Ou se met encore en compte.* Lisez : « où » adverbe.

61. *Les Tamburlans, Mahumets.* La dynastie de Tamerlan, prince mongol, et celle de l'Arabe Mahomet.

— *Fiere, hautaine.* Se rapporte à *sommation et deffi.*

— *Pour avoir rendu Boulogne.* A Henri VIII, roi d'Angleterre.

62. *Du temps de nos peres, le seigneur de Franget...* — En 1523.

63. *Nansau.* Ou *Nassau.*

— *Basti al nocchiero...* Que le nocher se borne à parler des vents, le laboureur de ses taureaux, le guerrier de ses blessures, le pasteur de ses brebis. — Traduction italienne des deux vers suivants de Properce, II, 1 :

Navita de ventis, de tauris narrat arator,
Enumerat miles vulnera, pastor oves.

64. *Optat ephippia...* Le bœuf pesant voudrait porter la selle, et le cheval tirer la charrue. (HORACE, *Epist.*, I, XIV, 43.)

— Mettez deux points après *qui en sont les escrivains.*

P. 64. *L'histoire du seigneur de Langey*. Voyez les *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY, liv. V, fol. 227.

66. *Obstupui*... Je suis frappé de stupeur, mes cheveux se hérissent et ma langue reste glacée. (VIRG., *Æn.*, II, 774.)

— *Et la croix blanche à la rouge*. Couleurs de croix qui servaient à distinguer les catholiques des calvinistes pendant les guerres de religion du XVIe siècle.

— *Lorsque Monsieur de Bourbon print Rome*. En 1527.

67. *Adeo pavor*... Tant la peur s'effraye, même de ce qui pourrait lui porter secours. (QUINTE-CURCE, III, 11.)

68. *Scilicet ultima*... Il ne faut jamais perdre de vue le dernier jour de l'homme, et ne déclarer personne heureux, avant qu'il ne soit mort et réduit en cendres. (OVIDE, *Métam.*, III, 135.)

69. *Ludovic Sforce*... Prisonnier de Louis XII, il fut enfermé, l'an 1500, dans une cage de fer, et mourut à Loches.

— *Usque adeo*... Tant il est vrai qu'une force secrète renverse les choses humaines et se fait un jeu de fouler aux pieds l'orgueil des faisceaux et des haches consulaires. (LUCRÈCE, V, 1231.)

— *Nimirum*... J'ai vécu trop d'un jour ! (MACROBE, *Saturnales*, II, 7.)

70. *Nam veræ voces*... Alors les mots ne sortent plus seulement de la bouche, ils partent du fond du cœur ; alors le masque tombe et l'homme reste. (LUCRÈCE, III, 57.)

— *Dict un ancien*. SÉNÈQUE, *Epist.*, 102.

72. *La saincte parolle*. — *La saincte escriture* (1595).

— *Omnes eodem cogimur*... Nous marchons tous à la mort. Notre sort s'agite dans l'urne. Un peu plus tôt, un peu plus tard, le nom de chacun de nous doit sortir, et la barque fatale nous emportera tous vers l'éternel exil. (HORACE, *Od.*, II, III, 25.)

73. *Non siculæ dapes*... Les mets les plus exquis ne parviendront pas à chatouiller leurs palais ; ni le chant des oiseaux, ni les accords de la lyre, ne leur rendront le sommeil. (ID., *Od.*, III, I, 18.)

— *Audit iter*... Il s'inquiète du chemin, il compte les jours, il mesure sa vie sur la longueur de la route, tourmenté sans cesse par l'idée du supplice qui l'attend. (CLAUDIEN, *in Ruf.*, II, 137.)

— *Qui capite*... Puisqu'il s'est mis dans la tête d'avancer à reculons. (LUCRÈCE, IV, 474.)

74. *Ils vous le patissent*. C'est-à-dire : « Ils vous en font une pâtisserie. »

— *Vixerunt*. Ils ont vécu.

— *Commençant en janvier*. Chez nous, l'année a eu différents points de départ : le 1er mars, sous les rois de la première race ; le jour de Noël, sous ceux de la seconde ; le jour de Pâques, sous ceux de la troisième jusqu'à Charles IX, qui, par une ordonnance rendue en 1563, fixa le commencement de l'année au 1er janvier.

— *Il m'en faut pour le moins encore autant*. Montaigne s'est trouvé à dix-huit ans de compte, étant mort en 1592, dans sa soixantième année.

P. 74. *Avoir encore un an.* — *Avoir encore vingt ans* (1595).

75. *Quid quisque...* L'homme ne pourra jamais prévoir les dangers de chaque heure. (HORACE, *Od.*, II, XIII, 13.)

— *Du pape Clement mon voisin.* Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, élu pape en 1305 sous le nom de Clément V.

— Le roi de France qui fut tué *en se jouant* est Henri II, blessé à mort dans un tournoi par Montgommery, le 29 juin 1559 ; et l'ancêtre *choqué par un pourceau* est Philippe, fils aîné de Louis le Gros, couronné du vivant de son père.

— *A l'airre.* — *A l'airte* (1595). On explique cette dernière leçon en faisant venir *à l'airte* de l'italien *all' erta*, d'où *alerte* comme orthographe définitive. Mais *à l'airre* de la première leçon rentre tout aussi bien dans le sens de la phrase, *l'aire* ayant servi et servant encore aujourd'hui à désigner, dans l'ouest de la France, la partie découverte de la maison, la cour de ferme où se bat le blé. Se tenir *à l'aire*, c'est comme si l'on disait se tenir *hors de la maison*. N'est-ce pas le cas d'Eschyle, qui, menacé au dedans, cherche son salut au dehors ?

76. *Prætulerim delirus...* J'aimerais mieux passer pour fou, si ma folie me plaît ou si je ne m'en aperçois pas, que d'être sage et d'en souffrir. (HORACE, *Epist.*, II, II, 126.)

77. *Nempe...* Car il poursuit l'homme mûr dans sa fuite, et il n'épargne pas davantage la timide jeunesse qui cherche à lui échapper. (ID., *Od.*, III, II, 14.)

— *Ille licet...* Couvrez-vous de fer et d'airain, la mort vous frappera encore sous votre armure. (PROPERCE, III, 18, 25.)

78. *Omnem crede diem...* Imagine-toi que chaque jour est ton jour suprême et tu accepteras avec reconnaissance celui que tu n'espérais plus. (HORACE, *Epist.*, I, IV, 13.)

— *Jucundum...* Quand j'étais à la fleur de l'âge. (CATULLE, LXVIII, 16.)

79. *Jam fuerit...* Bientôt le temps présent ne sera plus, et nous ne pourrons pas le rappeler. (LUCRÈCE, III, 928.)

80. *Quid brevi fortes...* Pourquoi, quand la vie est si courte, former tant de projets ? (HORACE, *Od.*, II, XVI, 17.)

— *Miser...* Malheureux, ô malheureux ! disent-ils, un seul jour néfaste suffit pour empoisonner tous les bonheurs de la vie. (LUCRÈCE, III, 911.)

80. *Manent...* Je n'achèverai donc pas mon œuvre, je laisserai donc imparfaits ces remparts superbes ! (VIRG., *Æn.*, IV, 88.) — Il y a *pendent*, et non *manent*, dans le texte de Virgile.

— *Cum moriar...* Que la mort me surprenne au milieu de mon travail ! (OVIDE, *Amor.*, II, X, 36.)

81. *Illud in his rebus...* Ils n'ajoutent pas que la mort nous enlève le regret des choses les plus chères. (LUCRÈCE, III, 913.) — Le texte de Lucrèce porte, et l'édition de 1595 s'y est conformée, *earum* et non *carum* à la fin du premier vers. Le sens et la mesure pouvant également s'accommoder de *carum*, nous avons conservé le mot, en rappelant que Montaigne ne se faisait pas faute de remanier les citations à son usage.

P. 81. *Quin etiam...* C'était jadis la coutume d'égayer les festins par le meurtre et d'y donner en spectacle des combats de gladiateurs; ceux-ci tombaient souvent parmi les coupes et inondaient de sang les tables du banquet. (SILIUS ITALICUS, XI, 51.)

83. *Heu !...* Hélas ! quelle part reste-t-il aux vieillards dans la vie? (MAXIMIAN., *vel Pseudo*-GALLUS, I, 16.)

— *Non vultus...* Ni le visage cruel d'un tyran, ni l'Auster furieux qui bouleverse l'Adriatique, rien ne peut ébranler sa fermeté, non pas même Jupiter lançant ses foudres. (HORACE, *Od.*, III, III, 3.)

84. *In manicis...* Je te tiendrai sous la garde la plus étroite, pieds et poings liés. — Un dieu, quand je voudrai, me délivrera. — Ce dieu, je pense, est la mort. La mort est le dernier terme des choses. (ID., *Epist.*, I, XVI, 76.)

— *Inter se...* La vie est une propriété commune à tous les mortels; c'est le flambeau qu'on se passe de main en main, comme aux courses sacrées. (LUCRÈCE, II, 75.)

85. *Prima quæ vitam...* La première heure de votre vie est une heure de moins que vous avez à vivre. (SÉNÈQUE, *Hercul. fur.*, acte III, 874.)

— *Nascentes morimur...* Naître, c'est commencer de mourir : notre fin se rattache déjà à notre naissance. (MANILIUS, *Astronom.*, IV, 16.)

— *Cur non ut plenus...* Pourquoi ne pas sortir du banquet de la vie en convive rassasié? (LUCRÈCE, III, 951.)

— *Cur amplius...* A quoi bon prolonger des jours dont on ne saurait pas faire un meilleur usage que par le passé? (ID., III, 954.)

— *Versamur...* Nous tournons toujours dans le même cercle. (ID., III, 1093.)

— *Atque in se...* Et l'année roule sur elle-même et reprend ses mêmes travaux. (VIRG., *Géorg.*, II, 402.)

86. *Nam tibi præterea...* Je ne puis rien imaginer, rien inventer de nouveau pour vous plaire : c'est toujours la reproduction des mêmes choses. (LUCRÈCE, III, 957.)

— *Vous n'en rebattrez rien.* — *Rabattrez* (1595).

— *Licet quod vis...* Vivez autant de siècles que vous voudrez, la mort n'en restera pas moins éternelle. (LUCRÈCE, III, 1103.) Lisez *quot*, et non pas *quod*, comme porte la leçon de 1588.

— *In vera...* Ignorez-vous qu'il ne vous survivra pas un autre vous-même qui, vivant, puisse vous pleurer mort et gémir debout sur votre cadavre? (LUCRÈCE, III, 898.)

— *Nec sibi...* Alors, nous n'avons à nous inquiéter ni de nous ni de la vie, et il ne nous reste aucun regret de l'existence. (ID., III, 932.)

— *Multo mortem...* (LUCRÈCE, III, 939.) La phrase qui précède le texte latin en est la traduction.

87. *Respice enim...* Considérez, en effet, que les siècles déjà écoulés sont pour nous comme s'ils n'étaient pas. (LUCRÈCE, III, 985.)

— *Omnia te...* Les races futures vous suivront à leur tour. (ID., III, 981.)

— *Nam nox nulla...* Il n'est pas une seule nuit, il n'est pas un jour,

où l'on n'entende, mêlés aux vagissements du nouveau-né, les cris de douleur poussés autour d'un cercueil. (LUCRÈCE, V, 579.)

P. 88. *Fortis imaginatio...* Une forte imagination produit l'événement même. (SÉNÈQUE, *Epist.*, 24.)

89. *Devenu fol par discours.* — *Par sagesse* (1595).

— *Ut quasi...* (LUCRÈCE, IV, 1029.) Montaigne vient de paraphraser ce que la traduction rigoureuse de ces deux vers aurait de trop cru pour nos oreilles françaises.

— *Cyppus, roy d'Italie.* Cippus, préteur romain, ne fut jamais roi d'Italie; seulement les devins lui avaient prédit qu'il le deviendrait s'il rentrait à Rome, mais il préféra s'exiler. Voy. PLINE, XI, 58, et VALÈRE MAXIME, V, 6.

— *Antigonus.* — *Antiochus* (1595). En effet, il s'agit ici d'Antiochus, et non d'Antigonus.

— *Ces siecles passez, et par vehement desir de luy et de sa mere.* Ponctuation défectueuse. Mettez point et virgule devant le premier *et* et virgule après *mere*. Ces mots français se rattachent au latin qui suit.

— *Vota puer...* Iphis pays, garçon, les vœux qu'il avait faits étant fille. (OVIDE, *Métam.*, IX, 793.)

90. *Passant à Victry le François, je peux voir un homme...* On lit, au contraire, dans le *Voyage de Montaigne*, t. I, p. 13 : « *Nous ne le sceumes voir parce qu'il estoit au village.* »

— *Ces plaisantes liaisons des mariages.* Cela s'entend des *nouements d'éguillettes.*

92. *Elle ne l'a fait.* — *Elle ne la fait* (1595).

94. *Dum spectant oculi...* En regardant des yeux malades, les yeux le deviennent eux-mêmes, et beaucoup de maux se transmettent ainsi d'un corps à un autre. (OVIDE, *De Remedio amoris*, v. 615.)

— *Nescio quis...* Je ne sais quel œil fascine mes tendres agneaux. (VIRG., *Bucol.*, III, 103.)

97. *Nam quodcunque...* Tout ce qui sort de sa nature cesse par là même d'exister sous sa première forme. (LUCRÈCE, II, 752.)

— *Ce roy...* Mithridate VI, roi de Pont, avait habitué, dit l'histoire, on corps au poison, dans le but de déjouer toute tentative d'empoisonnement sur sa personne.

98. *Indes nouvelles.* Dénomination sous laquelle on désigna d'abord l'Amérique.

99. *Par conséquent.* Lisez « par consequent ».

— *Les plus apparents.* Sous-entendez « personnages ».

101. *Le nez et levres à dire.* Le nez et les lèvres de moins.

103. *Cio.* Chio, île de l'Archipel.

104. Tous ces exemples de mœurs, le plus grand nombre bizarres, quelques-uns monstrueux, quelques-uns aussi tout-à-fait invraisemblables, sont donnés par Montaigne sur la foi d'autrui. Ils sont tirés des auteurs anciens et des récits merveilleux qui circulaient alors sur l'Amérique, qu'on venait de découvrir.

P. 104. *Nil adeo magnum*... Il n'est rien de si grand et de si admirable au début que, peu à peu, on ne s'habitue à admirer moins. (LUCRÈCE, II, 1027.)

106. *Ceux-là la robe longue, ceux-cy la courte.* Jusqu'au XVIe siècle, *robe longue* s'est dit de la noblesse et du clergé, et *robe courte* de la profession militaire.

106. *Forme receues.* Lisez « formes » au pluriel.

107. *Νόμοις*... Il est beau d'obéir aux lois de son pays.

— *Le législateur des Thuriens.* Charondas. (DIODORE DE SICILE, XII, 24.)

— *Les deux cordes que Phrinys avoit adjousté à la musique.* Phrynis, de Mitylène, passe pour avoir ajouté deux nouvelles cordes à la cithare, qui n'en avait d'abord que sept. Aristophane lui en fait un reproche dans ses *Nuées*.

— *Cette vieille espée roüillée de la justice de Marseille.* Voy. VALÈRE MAXIME, II, 6, 7.

108. *Heu! patior*... Hélas! je ne souffre rien dont je ne sois l'auteur! (OVIDE, *Epist. Phyllidis Demoph.*, v. 48.)

— *Honesta oratio est.* Le prétexte est honnête. (TÉRENCE, *And.*, acte I, sc. 1, v. 114.)

110. *Nous présente.* Lisez « nous presente ».

— *A la vérité.* Lisez « à la verité. »

111. *Celuy qui ordonna qu'elles dormissent vint et quatre heures.* Agésilas. Voy. PLUTARQUE, *Vie d'Agésilas.*

— *Cet autre qui du mois de juin fit le second may.* Alexandre. Voy. PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre.*

112. *Un prince des nostres.* François de Lorraine, duc de Guise.

113. *L'empereur Auguste*... C'est ici tout au long une traduction du traité *de la Clémence*, de Sénèque. Il est curieux de rapprocher la version de Montaigne de celle de Corneille dans *Cinna*.

115. *Je le quitte* (l'empire).

116. *Il n'en advint pas de mesmes au nostre.* Au duc de Guise dont il a été parlé plus haut, lequel fut assassiné, en 1563, au siège d'Orléans, par un gentilhomme angoumoisin, Poltrot de Méré, parent de La Renaudie.

120. *Si ses amis le vouloit tuer.* Lisez « vouloient ».

— *Je sçay un grand*... Henri de Navarre probablement.

— *Par telles persuasions, qu'il se resserre*... C'est-à-dire : « Par telles persuasions, (qui sont) qu'il, etc. »

121. *Le plus deffiant de nos roys*... Louis XI, dont l'action rapportée ici est blâmée par Commines dans ses *Mémoires*, liv. II, c. 5 à 7.

122. *Il la devoit avaller entiere.* C'est-à-dire : « Il devait aller jusqu'au bout de sa résolution. »

— *Pas bon.* Lisez « pas fort bon ».

123. *Cæsar.* Lisez « Cæsar ».

125. *Magis magnos*... Parbleu! les plus grands clercs ne sont pas les plus fins, a traduit Régnier, *Sat.*; 3.

126. *Une fille, la premiere de nos princesses.* Il s'agit probablement de Marguerite, qui, depuis le mariage de sa sœur Claude avec Charles III,

duc de Lorraine, et avant de devenir reine de Navarre, était restée la fille, la première des princesses de France.

P. 127. *Ce geometrien de Siracuse.* Archimède.

128. *Derrière.* Lisez « derriere ».

129. *Ce riche Romain.* Calvisius Sabinus. Voy. Sénèque, *Epist.*, 27.

— *Ils supplissent sa place.* — *Ils suppleassent en sa place* (1595).

130. *Μίσω...* Vers d'Euripide que Montaigne traduit après l'avoir cité.

— *Si cupidus...* S'il est avare, s'il est vantard, s'il est plus vil que l'agneau de Patavie. (Juv., VIII, 12.)

131. *Vos...* O vous, nobles patriciens, qui ne daignez pas tourner la tête pour voir ce qui se passe derrière vous, surprenez donc un peu les grimaces qu'on vous y fait ! (Perse, I, 61.)

— *Qui fut il y a mil'ans.* C'est pour : « Qui fut depuis mille ans ». Turnebus est du XVIe siècle.

132. *Queis arte...* Que, par grâce particulière, Prométhée a formées d'un meilleur limon. (Juv., XIV, 54.)

— *Ὡς οὐδὲν...* Montaigne donne la traduction de ce vers.

134. *Il failloit.* — *Il falloit* (1595).

— *Τύπτω.* Je frappe.

— *In genere demonstrativo.* Dans le genre démonstratif.

135. *Des empereurs d'armée. Imperator*, d'où nous avons fait *empereur*, signifiait en latin : chef d'armée, général.

137. *Si me gratifiè-je.* Lisez « gratifie-je ».

139. *L'article precedant.* Ce qui fait l'objet du chapitre XXV.

141. *La mettre sur le trottoër. La* (l'âme).

142. *Che non...* Il m'est aussi agréable de douter que de savoir. (Dante, *Inferno*, XI, 93.)

143. *Qui règne.* Lisez « qui regne ».

144. *Santa rotonda.* C'est l'ancien *Panthéon* qu'Agrippa fit bâtir sous le règne d'Auguste.

— *Qui en veut faire un homme de bien.* Ponctuation défectueuse. Mettez deux points avant *qui*, et une virgule après *bien*.

— *Vitamque...* Qu'il vive en plein air et au milieu des périls. (Hor., *Od.*, III, II, 5.)

146. *Quæ tellus...* Quelle terre est engourdie par le froid, quelle autre brûlée par le soleil, quel vent favorable pousse les vaisseaux en Italie. (Properce, IV. III, 39.)

150. *Quid fas...* Ce qu'il est permis de désirer ; à quoi sert l'argent ; dans quelle large mesure on doit se dévouer à la patrie et à la famille ; ce que Dieu a voulu que tu fusses sur la terre, et quel rang il t'a assigné dans la société ; ce que nous sommes et dans quel dessein nous avons reçu l'être. (Perse, III, 69.)

— *Et quo...* Et comment il évitera ou supportera les peines. (Virg., *Æn.*, III, 459.)

— *Sapere aude...* Ose être sage, commence. Celui qui diffère de bien vivre ressemble à ce voyageur naïf qui attend, pour passer le fleuve, que

l'eau soit écoulée; cependant le fleuve coule toujours et coulera éternellement. (Hor., *Epist*, I, 1, 40.)

P. 150. *Quid*... Quelle est l'influence attachée aux Poissons, ou au signe enflammé du Lion, ou à celui du Capricorne qui se baigne dans la mer d'Hespérie ? (Properce, IV, 1, 89.)

151. *Ti*... Que m'importent à moi les Pléiades ? Que m'importe la constellation du Bouvier ! (Anacr., *Od.*, XVII, 10.)

152. *De leur silence*. Lisez « de leur science ».

— *Deprendas*... Tu peux reconnaître au visage, qui les reflète également, et les tourments secrets de l'âme et ses joies intimes. (Juv., IX, 18.)

153. *Baroco et Baralipton*. Deux termes de l'ancienne logique scolastique.

— *Udum*... L'argile est molle et humide. Vite, hâtons-nous et, sans perdre un instant, façonnons-la sur la roue. (Perse, III, 23.)

— *Son grand disciple*. Alexandre, dont il est parlé plus bas.

154. *Petite hinc*... Jeunes et vieux, tirez de là des conclusions pour votre conduite ; faites-vous un viatique pour l'hiver. (Perse, V, 64.)

— *A la vérité*, Lisez « à la verité ».

155. *Æque*... Elle sert aux riches, elle sert aux pauvres, et, négligée, elle nuit également aux enfants et aux vieillards. (Hor., *Epist.*, I, 1, 25.)

157. *Accomodable a toutes choses*. Lisez « à » prépositjon.

158. *Omnis*... Aristippe sut s'accommoder de toute condition et de toute fortune. (Hor., *Epist.*, I, xvii, 23.)

— *Quem*... J'admirerai celui qui supporte la bonne comme la mauvaise fortune, et qui joue son rôle avec grâce dans l'une et dans l'autre situation. (Id., *ibid.*, I, xvii. 25 et 29.)

— *Indifférence*. Lisez « indifference ».

160. *Verbaque*... Quand vous possédez votre sujet, les mots suivent. (Hor., *Art poét.*, 311.)

— *Cum res*... Même traduction. (Sénèque, *Controv.*, III, *præm.*)

— *Ne faict pas son laquais*... c'est-à-dire « ne le sçait pas son laquais... » Le verbe *faire* est mis ici pour éviter la répétition du verbe *sçavoir*, employé précédemment.

161. *L'éloquence* Lisez « l'eloquence ».

— *Emunctæ*... Ses vers sont négligés, mais il a de l'esprit. (Hor., *Sat.*, I, iv, 8.)

161. *Tempora*... Changez les modes et les temps, intervertissez l'ordre des mots, vous retrouverez toujours le poète dans ses membres dispersés. (Id., *ibid.*, I, iv, 57 et 61.)

— *A la vérité*. Lisez « verité » avec le premier e muet.

162. *Délicates*. Lisez « delicates ».

— *Le gascon, y arrive*. Enlevez la virgule.

167. *Adjouster ou soing*. Lisez « au » et non « ou ».

— *Ny fais encore le corps*. C'est-à-dire « ny ne connois encore la chose ».

P. 168. *Alter...* A peine avais-je atteint ma douzième année. (VIRG., *Bucol.*, VIII, 39.)

— *Puerente.* Lisez « Guerente. »

169. *Qui le valent.* Qui valent cela, c'est-à-dire, qui en sont dignes.

— *Société.* Lisez « societé ».

170. *Somnia...* Songes, visions magiques, miracles, sorcières, apparitions nocturnes et autres prodiges de Thessalie. (HOR., *Epist.*, II, II, 208.)

171. *Jam...* Rassasiés de vivre, nous ne daignons plus lever la tête vers ces temples lumineux du ciel. (LUCRÈCE, II, 1037.) Lisez *cœli* et non *cæli*.

— *Si nunc...* Si maintenant, par une apparition soudaine, elles s'offraient pour la première fois à nos yeux, nous ne trouverions rien dans la nature à leur comparer; et nous n'aurions rien su imaginer de semblable avant de les avoir vues. (ID., *ibid.*, 1032.)

172. *Scilicet...* Un fleuve nous paraît grand lorsque nous n'en avons pas vu de plus grand : ainsi d'un arbre, ainsi d'un homme, ainsi de toute chose que nous n'avons pas comparée dans son espèce. (LUCRÈCE, VI, 674.)

174. *Très importants.* Lisez « trés » avec l'é fermé.

176. *Variété.* Lisez « varieté ».

— *Desinit...* C'est le corps d'une belle femme avec une queue de poisson. (HOR., *Art poét.*, 4.)

177. *Cet edict de janvier.* L'édit de 1562, qui accordait aux réformés l'exercice public de leur religion.

— *Le livret de ses œuvres que j'ay fait mettre en lumiere.* A Paris, en 1571, chez Médéric Morel.

— *A cette piece.* « La Servitude volontaire. »

178. *Tesmoing celuy.* — *Tesmoing Aristippus* (1595).

179. *Et ipse...* Connu moi-même pour mon affection paternelle envers mes frères. (HOR., *Od.* II, II, 6.)

— *Neque...* Car je ne suis pas inconnu à la déesse qui mêle une douce amertume aux soucis de l'amour. (CATULLE, LXVIII, 17.)

— *Come segue...* Tel, par la chaleur et le froid, à travers montagnes et vallées, le chasseur poursuit le lièvre; il le désire tant qu'il fuit; l'a-t-il atteint, il le dédaigne. (ARIOSTO, cant. X, stanz. 7.)

185. *Nil...* Tant que je serai sage, je ne trouverai rien de comparable à un tendre ami. (HOR., *Sat.*, I, V, 44.)

186. *Quem...* Jour malheureux, mais que j'honorerai toujours, puisque telle a été la volonté des dieux. (VIRG., *Æn.*, V, 49.)

— *Nec fas...* Et j'ai décidé de ne plus prendre aucun plaisir tant que je serai séparé de l'ami avec qui je partageais tout. (TÉRENCE, *Heautont.*, acte Ier, sc. I, v. 97.)

— *Illam meæ...* Puisque une mort prématurée m'a ravi cette autre partie de mon âme, qu'ai-je à faire, dans la vie, de l'autre moitié qui

m'est moins chère? Un même jour a causé notre ruine commune. (Hor., *Od.* II, xvii, 5.)

P. 187. *Quis*,.. Pourquoi avoir honte ou cesser de pleurer une tête si chère? (Id., *ibid.*, I, xxiv, 1.)

— *O misero*... O mon frère! que je suis malheureux de t'avoir perdu! Avec toi ont péri d'un coup toutes nos joies et ce charme que ta douce amitié répandait sur la vie. En mourant, frère, tu as brisé tout mon bonheur, mon âme est descendue au tombeau avec la tienne; depuis que tu n'es plus, j'ai dit adieu à l'étude et à toutes les choses de l'intelligence. Ne pourrai-je donc plus te parler ni t'entendre? Jamais donc plus je ne te verrai, ô frère qui m'étais plus cher que la vie? Ah! du moins, je t'aimerai toujours! (Catulle, LXVIII, 20, et LXV, 9, pour les trois derniers vers.)

187. *Ce garson de dixhuict ans.* — *De seize ans* (1595).

— *Parce que j'ay trouvé que cet ouvrage a esté depuis mis en lumiere et à mauvaise fin.* Le traité *de la Servitude volontaire*, dont M. Jouaust a donné une édition (Paris, 1872, in-16), avait été imprimé pour la première fois en 1578 dans le 3e volume des *Memoires de l'estat de France sous Charles IX.*

188. *Sarlac.* Ou *Sarlat*, petite ville du Périgord où naquit La Boétie.

189. *Et n'entrez en jalousie dequoy vous n'avez que le reste de ce que pieça j'en ay faict imprimer sous le nom de monsieur de Foix.* En 1572, Montaigne avait publié chez Fédéric Morel, à Paris, des *Vers françois* de la Boétie et les avait mis sous le patronage du comte de Foix.

192. *Espérance.* Lisez « esperance ».

— *Lumière.* Lisez « lumiere ».

193. *Ce dit maint un de moy.* C'est-à-dire : « Plus d'un dit de moy cecy. »

194. *Tu seras ma Dourdoigne.* La Boétie désigne celle qu'il aime par le nom de *Dourdoigne.*

— *Vesere.* Rivière qui se jette dans la Dordogne.

196. *Les bois, les monts, les baisses* (les vallées), *vois* (je vais) *tranchant* (franchissant).

— *Qui pour tribut la fille voulut prendre, ayant le frere et le mouton sauvez.* Allusion à la fable d'Hellé et de son frère Phryxus, qui voulurent traverser la mer sur le dos du bélier à la toison d'or. Phryxus et le bélier se sauvèrent, mais Hellé périt dans les flots.

200. *Ægrie.* Lisez « Œagrie ».

205. *Insani*... Le sage peut être appelé insensé, le juste injuste, si les bornes de la vertu sont outrepassées. (Hor., *Epist.*, I, vi, 15.)

207. *Il les r'envoyoient.* Lisez « ils » au pluriel.

— *Fortunæ*... Vers de Properce, III, vii, 44, que Montaigne a traduit avant de le citer.

210. *Où Villegaignon print terre.* Au Brésil, en 1557.

211. *La mer Majour.* La mer Noire.

— *Hæc*... On dit que ces pays, qui ne formaient autrefois qu'un

seul continent, ont été violemment séparés par la force des eaux. (VIRG., *Æn.*, III, 414.)

P. 212. *Sterilisque...* Et un marais, longtemps stérile et battu de la rame, nourrit aujourd'hui les villes voisines et connaît la charrue féconde du laboureur. (HOR., *Art poét.*, 65.)

215. *Et veniunt...* Le lierre n'en vient que mieux sans culture, l'arbousier ne croît jamais plus beau que dans les antres solitaires, et le chant des oiseaux, pour être naturel, n'en est que plus doux. (PROPERCE, I, II, 10.)

217. *Hos...* Telles sont les premières lois de la nature. (VIRG., *Georg.*, II, 20.)

221. *Vascones...* On dit que les Gascons prolongèrent leur vie en usant d'aliments semblables. (JUV., *Sat.*, XV, 93.) Retranchez la virgule qui est après *usi*.

228. *Id...* Et tous les genres de cette espèce. (HOR., *Sat.*, I, II, 2.)

229. Le 25 juin 1589, l'armée catholique subit un échec partiel à la Roche l'Abeille, après avoir été victorieuse le mois précédent à Jarnac et lorsqu'au mois d'octobre suivant elle devait gagner la bataille de Moncontour.

— Le 7 octobre 1571, les Turcs perdirent une grande bataille navale dans le golfe de Lépante contre les flottes combinées de l'Espagne, de Venise et du Pape.

230. Ἢ ζῆν... Ou une vie tranquille ou une mort heureuse. — Il est beau de mourir lorsque la vie est un opprobre. — Il vaut mieux ne pas vivre que de vivre malheureux. (*Sentences grecques.*)

231. *Il ny a homme.* Lisez « n'y ».

233. *Conjugis...* Contrainte de s'arracher des bras de son nouvel époux, avant que les longues nuits d'une couple d'hivers eussent rassasié l'avidité de leur amour. (CATULLE, LXVIII, 81.)

234. *Assiegant pour nous la ville d'Eronne.* Eronne ou Arone, sur le lac Majeur. Lisez « assiegeant ».

Isabel royne d'Angleterre ayant à repasser de Zelande en son royaume. En 1326. Voy. FROISSART.

235. Ταυτόματον... Vers de MÉNANDRE, traduit par Montaigne.

238. *Proptereaque...* Et que, dans ce but, presque tous les êtres sont couverts ou de cuir, ou de poils, ou de coquilles, ou de callosités, ou d'écorce. (LUCRÈCE, IV, 936.)

239. *Tum...* Qui, tête nue, bravait la pluie et les torrents du ciel. (SILIUS ITALICUS, I, 250.)

— *Celuy que les Polonois ont choisi pour leur roy aprés le nostre.* Les Polonais choisirent Étienne Bathory après le duc d'Anjou, qui était retourné en France pour y régner sous le nom de Henri III, en 1574.

240. *Nudaque...* Le vin gelé conserve la forme du vase qui le contenait ; on ne le boit pas liquide, la distribution en est faite par morceaux. (OVIDE, *Trist.*, III, X, 23.)

P. 241. *Virtutem*... Ils croient que la vertu n'est qu'un mot et que le bois sacré n'est que du bois vulgaire. (Hor., *Epist.*, I, vi, 31.)

243. *Sit*... Que, de son vivant, Caton soit plus grand même que César ! (Martial, VI, 32.)

— *Et invictum*... Et Caton invaincu, ayant vaincu la mort. (Manilius, *Astronom.*, IV, 87.)

— *Victrix*... La cause victorieuse plut aux dieux, la cause des vaincus à Caton. (Lucain, I, 128.)

— *Et cuncta*... L'univers à ses pieds, hormis le fier Caton. (Hor., *Od.*, II, 1, 23.)

— *Et le maistre du cœur*... Le coryphée, le premier de tous.

— *His*... Et Caton qui leur dicte des lois. (Virg., *Æn.*, VIII, 670.)

244. *Et cosi*... Ainsi l'âme couvre ses passions d'un masque, triste sous un visage gai, gai sous un visage triste. (Pétrarque, fol. 23.)

245. *Tutumque*... Et, dès qu'il crut pouvoir s'attendrir sans péril sur son gendre, il feignit de pleurer et tira quelques gémissements d'une poitrine joyeuse. (Lucain, IX, 1037.)

245. *Hæredis*... Les pleurs de l'héritier sont des ris sous le masque. (Publius Syrus, *apud A. Gellium*, XVII, 14.)

246. *Estne*.., Vénus est-elle odieuse aux nouvelles mariées, ou celles-ci se moquent-elles de la joie de leurs parents par toutes ces larmes fausses qu'elles versent en abondance au seuil de la chambre nuptiale ? Que les dieux me protègent, si ces larmes sont vraies ! (Catulle, LXVI, 15.)

— *Largus*... Car, source féconde de lumière, le soleil brillant inonde sans cesse le ciel d'une clarté renaissante et projette rayons sur rayons. (Lucrèce, V, 282.)

247. *Nil*... Rien de si prompt que l'âme lorsqu'elle conçoit ou qu'elle agit ; elle est plus mobile que tout ce que nous voyons dans la nature. (Id., III, 183.)

248. *Rari*... Les bons sont rares : à peine en pourrait-on compter autant que Thèbes a de portes, ou le Nil d'embouchures. (Juvénal, XIII, 26.)

249. *Ratio*... C'est la raison et la prudence, et non ces plages d'où l'on voit l'étendue des mers, qui dissipent les chagrins. (Hor., *Epist.*, I, xi, 25.)

— *Et post*... Boileau a traduit : « Le chagrin monte en croupe et galope avec lui. » (Hor., *Od.*, III, 1, 39.)

250. *Hæret*... Le trait mortel reste attaché à son flanc. (Virg., *Æn.*, IV, 73.)

— *Quid*... Pourquoi chercher des lieux éclairés d'un autre soleil ? Suffit-il donc de fuir sa patrie pour se fuir soi-même ? (Hor., *Od.*, II, xvi, 18.)

— *Rupi*... J'ai rompu mes fers, direz-vous. Oui, comme le chien qui a tiré sur sa chaîne et qui, dans sa fuite, en traîne une partie à son cou. (Perse, *Sat.*, V, 158.)

251. *Nisi*... Si l'âme n'est pas rassise, que de périls, que de combats

ingrats à supporter! Que d'âcres soucis, que d'inquiétudes rongent l'homme livré à ses passions! Combien traînent de désastres à leur suite l'orgueil, la luxure, la colère! Combien, la dissipation et la paresse! (Lucrèce, V, 44.)

P. 251. *In culpa*... Vers d'Hor., *Epist.*, I, xiv, 13, traduit par Montaigne.

252. *In solis*... Sois à toi-même le monde dans ta solitude. (Tibulle, IV, xiii, 12.)

253. *Vah!*... Comment peut-on se mettre en tête d'aimer quelque chose plus que soi-même? (Térence, *Adelphes*, act. I, sc. 1, v. 13.)

255. *Tuta*... Pour moi, quand la fortune m'est contraire, je loue la médiocrité et me contente de peu; vient-elle à me sourire, je proclame qu'il n'y a de sages et d'heureux que ceux dont le revenu est fondé sur de bonnes terres. (Hor., *Epist.*, I, xv, 42.)

256. *Conentur*... Qu'ils ramènent les choses à eux, non eux aux choses. (Hor., *Epist.*, I, 1, 19.)

— *Democriti*... Démocrite laissait les troupeaux des voisins manger ses moissons, pendant que, dégagé de son corps, son esprit voyageait. (Id., *ibid.*, I, xii, 12.)

257. *Usque*... Quoi donc! ton savoir n'est-il rien, si l'on ne sait pas que tu as du savoir? (Perse, *Sat.*, I, 23.)

258. *Unusquisque*... Vers de Properce, II, xxv, 38, traduit par Montaigne.

— *Tacitum*... Parcourant à pas lents les bois silencieux et m'occupant de tout ce qui est digne d'un sage et d'un honnête homme. (Hor., *Epist.*, I, iv, 4.)

259. *Carpamus*... Jouissons de la vie: nous n'avons à nous que les jours que nous donnons au plaisir. Bientôt nous serons de la cendre, une ombre, un vain mot. (Perse, *Sat.*, V, 151.)

— *Tun*... Vieux radoteur, ne t'exerces-tu donc dans la solitude qu'à parler pour la foule? (Perse, *Sat.*, I, 22.)

— *Deux Philosophes*. Épicure et Sénèque.

261. *Des deux premiers*. De Pline et de Cicéron.

263. *Imperet*... Qu'il commande, implacable envers l'ennemi qui résiste, clément envers l'ennemi terrassé. (Hor., *Carm. sæcul.*, 51.)

— *Orabunt*... Que d'autres plaident éloquemment; que d'autres, à l'aide du compas, décrivent les mouvements du ciel et prédisent le cours des astres; son rôle à lui est de savoir gouverner. (Virg., *Æn.*, VI, 849.)

267. *La fama*... La renommée, qui, par la douceur de sa voix, vous enchante, superbes mortels, et vous paraît si belle, n'est rien qu'un écho, un songe, ou plutôt l'ombre d'un songe qui se dissipe et s'évanouit au vent. (Tasso, *Gerusal.*, cant. XIV, st. 63.)

268. *Vous avez peu que tenir à l'encontre*. C'est-à-dire: «Il s'en faut de peu que vous ne teniez pas à l'encontre.»

270. *Volucrem*... Nous louons un cheval pour sa vitesse et pour les palmes nombreuses qu'il a remportées dans les cirques aux applaudissements d'une foule bruyante. (Juv., VIII, 57.)

P. 271. *Regibus...* Les rois ont cette coutume, lorsqu'ils achètent des chevaux, de les examiner couverts, de peur que, si le cheval a la tête belle et le pied mou, comme il arrive souvent, l'acheteur ne se laisse séduire par l'aspect d'une croupe arrondie, d'une tête fine ou d'une fière encolure. (Hor., *Sat.*, I, II, 86.)

272. *Sapiens...* Est-il sage et maître de lui ? ne craint-il ni la pauvreté, ni la mort, ni l'esclavage ? sait-il résister à ses passions et mépriser les honneurs ? renfermé tout entier en lui-même, rond et poli comme la boule que rien n'empêche de rouler, ne laisse-t-il aucune prise à la fortune ? Id., *Sat.*, II, VII, 57.)

272. *Que reste il ?* Sous-entendez « à désirer ».

— *Nonne...* Ne voyons-nous pas que la nature n'exige de nous rien de plus qu'un corps sain et une âme sereine, exempte de soucis et de crainte ? (Lucrèce, II, 16.)

273. *Scilicet...* Parce que brillent sur lui, enchâssées dans l'or, de grosses émeraudes de la plus belle eau, et parce qu'il est paré de magnifiques habits couleur vert de mer, qu'il a bientôt fait de souiller dans les orgies et dans de honteux plaisirs. (Id., IV, 1123.)

— *Non enim...* Ni les trésors ni le licteur consulaire ne chassent les inquiétudes et les soucis qui voltigent sous les lambris dorés. (Hor., *Od.*, II, XVI, 9.)

— *Re veraque...* A la vérité, les craintes et les soucis, inséparables de l'homme, ne s'effrayent point du fracas des armes ; ils fréquentent hardiment à la cour des rois et n'ont aucun respect pour l'éclat qui environne le trône. (Lucrèce, II, 47.)

274. *Nec...* La fièvre brûlante ne vous quittera pas plus tôt parce que vous êtes étendu dans la pourpre et parmi les broderies que si vous gisez sur le grabat du plébéien. (Id., II, 34.)

274. *Puellæ...* Que les jeunes filles se l'arrachent, que partout les roses naissent sous ses pas. (Perse, *Sat.*, II, 38.)

275. *Hæc..* Les choses valent selon le possesseur : bonnes à qui sait s'en servir, mauvaises à qui en mésuse. (Térence, *Heaut.*, act. I, sc. 3, v. 21.)

Non domus... Ce ne sont pas ces terres, ce palais, ces monceaux d'or et d'argent qui guériront de la fièvre celui qui les possède, ou qui purgeront son âme de toute inquiétude : la jouissance exige la santé de l'âme et du corps. Pour qui désire ou qui craint, toutes ces richesses sont comme des tableaux à un chassieux ou des onguents à un podagre : quand le vase est impur, tout ce qu'on y verse s'aigrit. (Hor., *Epist.*, I, II, 47.)

— *Totus...* Cousu d'or et d'argent. (Tibulle, I, II, 70.)

276. *Si ventri...* Si votre ventre est libre, si vos poumons et vos jambes font leur office, toutes les richesses des rois ne pourront rien ajouter à votre bonheur. (Hor., *Epist.*, I, XII, 5.)

— *Ut satius...* Il est plus doux d'obéir que de commander. (Lucrèce, V, 1126.)

P. 277. *Pinguis*... Trop d'amour nous dégoûte, comme l'excès d'un mets agréable affadit l'estomac. (Ovide, *Amor*, II, xix, 25.)

— *Plerumque*... Un peu de changement ne déplaît pas aux princes : quelquefois, un repas frugal, sans tapis et sans pourpre, sous le toit du pauvre, leur a déridé le front. (Hor., *Od.*, III, xxix, 13.)

279. *Maximum*... Le plus grand avantage de la royauté, c'est que le peuple est obligé non seulement de souffrir, mais encore de louer les actions du maître. (Sénèque, *Thyest.*, act: II, sc. 1, v. 30.)

281. *Nimirum*... C'est sans doute parce qu'il ne connaissait pas bien les bornes qu'on doit mettre à ses désirs et jusqu'où va le plaisir véritable. (Lucrèce, V, 1431.)

282. *Mores*... Chacun est l'artisan de sa fortune. (Corn. Nepos, *Vie d'Atticus*, c. 11.)

286. *Préparé*. Lisez « preparé ».

287. *Dernière*. Lisez « derniere ».

288. *La bataille de Dreux*. Gagnée le 19 décembre 1562 par les catholiques sur les protestants.

290. *Guienne* vient d'*Aquitania*, d'où l'on a fait *Aquienne*, puis *Guienne*, et non de *Guillaume*, selon le dit qu'en rapporte Montaigne.

595. L'orthographe du nom de *Du Guesclin* a été très contestée. Voy., à ce sujet, un récit plaisant de Froissart, vol. III, c. 75.

Que Σ *mit* T *en procès*. Allusion au *Jugement des voyelles* par Lucien.

295. *Non levia*... Il ne s'agit pas ici d'un prix de peu de valeur. (Virg., *Æn.*, XII, 764.)

296. *Id cinerem*... Croyez-vous que ce soit là de quoi toucher la cendre et les mânes des morts? (Id., *ibid.* IV, 34.)

— *Ad hæc*... C'est le mobile auquel obéirent les généraux romains, grecs et barbares, c'est à cette fin qu'ils rapportèrent tant de fatigues et de labeurs, tant il est vrai que la soif de la gloire est plus grande que celle de la vertu. (Juv., *Sat.* X, 137.)

— Ἐκέων... Vers d'Homère, *Iliade*, XX, 249, que Montaigne traduit après l'avoir cité.

— *Vince*... Annibal vainquit les Romains, mais il ne sut pas profiter de sa victoire. (Pétrarque, *Sonnets*, 3e partie, f. 141.)

297. *Dum*... Lorsque la fortune se déclare et que tout cède à la terreur. (Lucain, VII, 734.)

298 *Vincitur*... Qui défie la mort n'est pas vaincu sans qu'il en coûte au vainqueur. (Id., IV, 275.)

300. *Auoir*. Lisez « avoir. »

304. *Et male*... Souvent l'imprévoyance réussit et la prudence nous trompe; la fortune n'est pas toujours avec les plus dignes, elle se porte indistinctement de l'un ou de l'autre côté : c'est qu'il est une puissance supérieure qui nous domine et qui tient sous ses lois toutes les choses mortelles. (Manilius, IV, 95.)

306. *Cædebant*... Vainqueurs et vaincus se ruaient, se massacraient; nul ne songeait à fuir. (Virg., *Æn.* X, 756.)

P. 307. *Et quo...* Quand on abandonne aux vents le soin de diriger ses coups. L'épée est la force du soldat, et toutes les nations guerrières combattent par l'épée. (LUCAIN, VIII, 384.)

308. *Et gens...* Les Massiliens montent leurs chevaux à nu, et, ignorants du frein, ils les dirigent avec une verge. (ID., IV, 682.)

— *Venit...* Et le Sarmate aussi se nourrit du sang de ses chevaux. (MARTIAL, *Spectacul. lib.*, épig. 3.)

309. *Et ne passent les autres à la montre.* C'est-à-dire « Et on n'admet point d'autres chevaux que ceux-là dans les revues » ; en d'autres termes : « On ne montre pas les autres ».

— *Dahas.* Les Dahes. Voy. QUINTE-CURCE, VII, 7.

310. *Sa selle.* Lisez « la selle ».

312. *Sinistras...* Ils s'enveloppent la main gauche de leur saie et tirent l'épée. (CÉSAR, *de Bello civili*, I, 75.)

— *Quod pectus...* Tu t'épiles la poitrine, les jambes et les bras. (MARTIAL, II, 62.)

— *Psilothro...* Elle oint sa peau de vigne blanche (employée comme dépilatoire) ou l'enduit de craie détrempée dans du vinaigre. (ID., VI, 93.)

313. *Inde...* Alors, du haut du lit où il était couché, Enée parla ainsi. (VIRG., *Æn.* II, 2.)

— *Gratatus...* Et, te félicitant, je te donnerai des baisers avec de douces paroles. (OVIDE, *De Ponto*, IV, IX, 13.)

313. *At tibi...* Montaigne vient de donner à entendre ce que signifie ce vers de MARTIAL, II, 58.

— *Pusi...* Souvent les petits garçons, dans leur sommeil, croient lever leur robe pour pisser dans les demi-cuves. (LUCRÈCE, IV, 1024.)

314. *Has...* Gardez ces mets pour vous, riches voluptueux; nous n'aimons pas la cuisine ambulante. (MARTIAL, VII, 48.)

315. *Plutarque françois.* Le Plutarque traduit par Amyot.

— *Inguina...* Un esclave, en caleçon de cuir noir, se tient à tes ordres lorsque, nue, tu prends un bain chaud. (ID. VII, 35.)

316. *Dum...* Une heure entière se passe à faire payer les voyageurs et à atteler la mule qui doit tirer la barque. (HOR., *Sat.*, I, V, 13.)

— *Spondam...* La ruelle du roi Nicomède. (SUÉTONE, *Cæsar*, c. 49.)

— *Quis...* Vite, esclaves, que l'on rafraîchisse le phalerne dans les eaux de cette source qui coule ici près. (HOR., *Od.*, II, XI, 18.)

— *O Jane!...* O Janus! toi à qui on ne fait pas les cornes par derrière, ni les oreilles d'âne, ni à qui on ne tire la langue autant que pourrait le faire un chien d'Apulie qui a soif. (PERSE, *Sat.* I, 58.)

318. *Alter...* Dès qu'ils avaient mis le pied hors de la maison, l'un riait, l'autre pleurait. (JUV., *Sat.* X, 28.)

— *Notre.* Lisez « nostre ».

320. *Vérité.* Lisez « verité ».

321. *Nec...* Il explique qu'il n'est pas d'une mince importance de distinguer entre le découpage du lièvre et celui du poulet. (JUV., *Sat.* V, 123.)

P. 321. *Hoc...* « Ceci est trop salé, ceci est brûlé, ceci est fade. Ah! voilà qui est bien! Souvenez-vous de faire ainsi une autre fois. » Je les instruis soigneusement, autant que me le permettent mes faibles lumières. Enfin, Déméa, je les exhorte à se mirer dans leur vaisselle comme dans un miroir et les avertis de tout ce qu'ils ont à faire. (Térence, *Adel.*, acte III, sc. 3, v. 71.)

322. *Apolidon.* Personnage du roman d'*Amadis de Gaule.*

325. *Dum...* Ce que nous désirons nous semble préférable à tout le reste. Avons-nous la chose rêvée, nous en désirons une autre, et notre soif est toujours aussi insatiable. (Lucrèce, III, 1095.)

— *Nam...* Voyant que les mortels ont à peu près tout ce qui leur est nécessaire, et que cependant, avec des richesses, avec des honneurs, avec de la gloire, avec des enfants bien nés, ils n'échappent pas encore aux chagrins domestiques, ni n'en sont pas moins en butte à mille agitations contraires, il comprit que tout le mal vient du vase même, qui, corrompu intérieurement, gâte tout ce qui y est versé de bon. (Id., VI, 9.)

326. *Communi...* Passage du *De Bello civili*, II, 4, que Montaigne traduit après l'avoir cité.

330. *Mulier...* Vers de Plaute, *Mostell.*, acte I, sc. 3, v. 116, dont Montaigne donne la traduction.

— *Rides nos...* Tu te ris de nous, Coracinus, parce que nous ne sentons rien; j'aime mieux ne rien sentir que sentir bon. (Martial, VI, 55.)

331. *Posthume...* Qui sent toujours bon sent mauvais, Postume. (Id., II, 12.)

— *Namque...* Je sens plus subtilement les mauvaises odeurs qu'un chien de chasse ne subodore le sanglier dans sa bauge. (Hor., *Epod.*, XII, 4.)

332. Mettez *il* devant *m'a tousjours bien semblé.*

334. *Si, nocturnus...* Si, nocturne adultère, tu te couvres la tête d'une cape gauloise. (Juv., VIII, 144.)

337. *Quæ...* Des choses que vous ne pouvez confier aux dieux qu'en les prenant à part. (Perse, II, 4.)

— *Hoc...* Allons, dis à Staïus ce que tu voudrais obtenir de Jupiter. « Grand Jupiter! ô bon Jupiter! » s'écriera Staïus. Et tu crois que Jupiter ne dira pas comme Staïus? (Id., II, 21.)

— *La royne de Navarre Marguerite.* Sœur de François Ier et femme de Henri d'Albret, roi de Navarre. Voyez, pour ce qu'elle raconte ici, sa *Journée* III, *Nouvelle* 25.

338. *Tacito...* Nous murmurons à voix basse des prières criminelles. (Lucain, V, 104.)

— *Haud...* Il ne serait pas facile de proscrire des temples la prière à voix basse : peu d'hommes seraient en état d'exprimer tout haut leurs vœux. (Perse, II, 6.)

339. *Clare...* Qui disait clairement et à haute voix : « Apollon! » puis qui ajoutait tout bas, des lèvres, craignant d'être entendu : « O belle Laverne, donne-moi les moyens de tromper et de passer pour un

homme de bien ; couvre mes fautes du voile de la nuit et mes larcins d'un nuage. « (Hor., *Epist.*, I, xvi, 59.)

P. 339. *Immunis*... La main innocente qui touche l'autel apaise aussi sûrement les dieux irrités avec un simple gâteau de farine et quelques grains de sel que par l'immolation de riches victimes. (Id., *Od.*, III, xxiii, 17.)

343. *Ubi*... Lorsque le corps s'est affaissé sous le poids des ans et que la machine est détraquée, le génie aussi se détraque, l'esprit délire et la langue extravague. (Lucrèce, III, 452.)

TOME DEUXIÈME.

Page 2. *Malum*... C'est une mauvaise résolution que celle sur laquelle on ne peut pas revenir. (A. Gell., XVII, 14.)

3. *Dict un ancien*. Sénèque, *Epist.* 20.

— *Quod*... Il méprise ce qu'il a demandé, il revient à ce qu'il a quitté, et, toujours flottant, il se contredit sans cesse. (Hor., *Epist.*, I, i, 198.)

3. *Ducimur*... Nous sommes conduits, comme l'automate, par des fils qui nous dirigent. (Id., *Sat.*, II, vii, 82.)

4. *Nonne*... Ne voyons-nous pas que l'homme cherche toujours sans savoir ce qu'il veut, et qu'il change continuellement de place, comme s'il pouvait ainsi se délivrer de son fardeau ? (Lucrèce, III, 1070.)

— *Tales*... Les pensées des hommes changent avec chaque jour que Jupiter leur envoie. (Vers traduits de l'*Odyssée*, XVIII, 135, par Cicéron, et conservés par saint Augustin dans sa *Cité de Dieu*, V, 8.)

5. *Verbis*... En des termes à donner du cœur au plus timide. (Hor., *Epist.*, II, ii, 36.)

6 *Quantumvis*... Tout grossier qu'il était, il répondit : « C'est à celui qui a perdu sa bourse d'y aller. » (Id., *ibid.*, II, ii, 39.)

7. *Toujours*. Lisez « tousjours ».

8. *Dict un ancien*. Sénèque, *Epist.* 71 et 72.

9. *Hac*... Sous les auspices de Vénus, la jeune fille passe furtivement à travers ses gardiens endormis, et, seule dans les ténèbres, va rejoindre son amant. (Tibulle, II, i, 75.)

10. *Quos*... Qu'on ne peut franchir, ni en deçà ni au delà, sans s'écarter du droit chemin. (Hor., *Sat.*, I, i, 107.)

— *Nec*... La raison n'arrivera jamais à égaliser dans la faute et celui qui vole des choux dans le jardin d'autrui et celui qui, de nuit, se rend coupable d'un sacrilège. (Id., *Sat.*, I, iii, 115.)

11. *Cum*... Sous l'action du vin, les membres s'alourdissent, les jambes vacillent, la langue s'embarrasse, l'esprit s'égare, les yeux s'obscurcissent ; puis ce sont des cris, des hoquets, des injures. (Lucrèce, III, 475.)

— *Tu sapientium*... O amphore ! c'est ton vin joyeux qui arrache au sage ses plus secrètes pensées. (Hor., *Od.*, III, xxi, 14.)

P. 11. *Hesterno*... Les veines enflées, comme de coutume, du vin qu'il avait bu la veille. (VIRG., *Bucol.*, VI, 15.)

— *Nec*... Et il n'est pas facile de les vaincre, tout ivres, tout bégayants, tout titubants qu'ils sont. (JUV., XV, 47.)

12. *Hoc*... On dit même que, dans cet assaut de vigueur, le grand Socrate remporta autrefois la palme. (*Pseudo*-GALLUS, I, 47.)

— *Narratur*... On raconte aussi du vieux Caton qu'il réchauffait sa vertu dans le vin. (HOR., *Od.*, III, XXI, 11.)

13. *Si munitæ*... Au cas où le vin s'attaquerait au sage. (HOR., *Od.*, III, XXVIII, 4.)

14. *Sudores*... Sous le coup de la terreur, le corps pâlit et se couvre de sueur, la langue s'embarrasse, la voix s'éteint, la vue se trouble, les oreilles tintent, les membres fléchissent, enfin toute la machine s'effondre. (LUCRÈCE, III, 155.)

14. *Humani*... Qu'il ne s'imagine pas être à l'abri des accidents humains ! (TÉRENCE, *Heaut.*, act. I, sc. 1, v. 25.)

— *Sic fatur*... Ainsi parle Enée en pleurant, et il vogue à pleines voiles. (VIRG., *Æn.*, VI, 1.)

16. *Spumantemque*... Dédaignant ces animaux timides, il appelle de ses vœux quelque sanglier écumant, ou un lion à la fauve crinière qui descendît de la montagne. (ID., *ibid.*, IV, 158.)

17. *Cea*. Négrepont, île de l'Archipel.

18. *Comme respondit Boiocalus*. Voy. TACITE, *Annal.*, XIII, 56.

— *Ubique*... La mort est partout, nous le devons à la faveur divine. On peut arracher la vie à l'homme, mais on ne peut lui arracher la mort ; mille chemins y conduisent. (SÉNÈQUE, *Thébaïde*, act. I, sc. 1, v. 151.)

19. *Proxima*... Plus loin se tiennent les attristés, ceux qui, n'ayant à se punir d'aucun crime, se sont donné la mort en haine de la lumière, et ont cru affranchir leur âme. (VIRG., *Æn.*, VI, 434.)

20. *Duris*... Tel est le chêne qui, dans les noires forêts de l'Algide, est élagué par la hache ; au mépris de ses pertes et de ses mutilations, il se rajeunit sous le fer. (HOR., *Od.*, IV, IV, 57.)

— *Non est*... La vertu, mon père, ne consiste pas, comme tu le penses, à craindre la vie, mais à lui résister et à ne jamais la fuir. (SÉNÈQUE, *Théb.*, acte. I, v. 190.)

— *Rebus*... Dans l'adversité, il est facile de mépriser la mort ; il y a bien plus de courage à savoir être malheureux. (MARTIAL, XI, 56.)

— *Si fractus*... Que l'univers s'écroule, ses ruines la frapperont sans l'effrayer. (HOR., *Od.*, III, III, 7.) Lisez *impavidam*, en conformité du texte de 1588.

— *Multos*... La crainte du péril fait souvent qu'on y tombe. L'homme courageux est celui qui est également prêt à braver ou à éviter le danger selon l'occasion. (LUCAIN, VII, 104.)

21. *Usque adeo*... La crainte de la mort va jusqu'à inspirer aux hommes la haine de la vie, jusqu'à leur faire tourner contre eux-mêmes

des mains criminelles, oublieux qu'ils sont de cette vérité que la crainte de la mort est l'unique source de leurs peines. (LUCRÈCE, III, 79.)

P. 21. *Debet*... Il n'a rien, en effet, à craindre d'un mal à venir, s'il ne doit plus exister quand ce mal arrivera. (ID., III, 874.)

22. Εὔλογον ἐξαγωγήν. Sortie raisonnable.

— *Quand Threicion*... Voy. PLUTARQUE, *Vie d'Agis et de Cléomène*.

23. *Sperat*... Étendu sur l'arène, le gladiateur vaincu espère encore la vie, quoique la foule menaçante fasse le geste de mort en renversant le pouce. (PENTADIUS, *De Spe, ap. Virg. Catalecta*.)

23. *Multa*... La succession des jours, le travail du temps, peuvent amener des changements heureux ; souvent, la fortune capricieuse revient à ceux qu'elle a trompés et les relève avec éclat. (VIRG., *Æn.*, XI, 425.)

34. *Occultum*... Nous servant elle-même de bourreau et nous frappant d'un fouet invisible. (JUV., XIII, 195.)

— *Malum*... Le mal retombe sur celui qui l'a conseillé. (*Apud* A. GELLIUM, IV, 5.)

— *Vitasque*... Et perd la vie en laissant son dard dans la blessure qu'elle a faite. (VIRG., *Géorg.*, IV, 238.)

35. *Quippe*... Il est beaucoup de coupables qui, dans le sommeil ou dans le délire de la fièvre, révèlent des crimes qu'ils avaient longtemps tenus cachés. (LUCRÈCE, V, 1157.)

— *Prima*... La première punition du coupable, c'est de ne pouvoir s'absoudre à ses propres yeux. (JUV., *Sat.*, XIII, 2.)

— *Conscia*... Selon le témoignage qu'on se rend à soi-même, on a le cœur rempli de crainte ou d'espérance. (OVIDE, *Fast.*, I, 485.)

38. *Nemo*... Nul ne se réveille, quand une fois il s'est endormi dans la mort. (LUCRÈCE, III, 942.)

39. *Jus*... Mourant, il avait encore cet empire sur lui-même. (LUCAIN, VIII, 636.)

42. *Perche, dubbiosa*... Car, encore incertaine de son retour, l'âme étonnée ne peut s'affermir. (TASSO, *Gerus. lib.*, canto XII, st. 74.)

— *Come*... Comme quelqu'un qui, moitié éveillé, moitié endormi, tantôt ouvre les yeux et tantôt les ferme. (ID., *ibid.*, VIII, 26.)

43. *Vi morbi*... Nous voyons parfois de ces malheureux qui, sous la violence du mal, tombent comme foudroyés : l'écume leur sort de la bouche; ils gémissent, leur corps tremble; hors d'eux-mêmes, ils se raidissent, se tordent, halètent et s'épuisent en toutes sortes de mouvements convulsifs. (LUCRÈCE, III, 485.)

— *Quoy que nous tirons*. Lisez : « Quoy que nous en tirons. »

44. *Vivit*... Il vit sans savoir qu'il vit. (OVIDE, *Trist.*, I, III, 12.)

— *Hunc*... J'exécute des ordres, dit Iris, et je t'affranchis de ton corps en coupant le cheveu blond consacré au dieu des Enfers. (VIRG., *Æn.*, IV, 702.)

45. *Semianimesque*... Les doigts mourants se contractent et ressaisissent le fer qui leur échappe. (ID., *Æn.*, X, 396.)

— *Falciferos*... On dit que des chars armés de faux coupent les

membres des combattants avec tant de raideur qu'on les voit palpiter à terre avant que la douleur du coup soit allée jusqu'à l'âme. (LUCRÈCE, III, 643.)

P. 47. *Ut tandem...* Lorsque enfin mes sens reprirent quelque vigueur. (OVIDE, *Trist.*, I, III, 14.)

51. *Cui...* Pour qui ne voit pas de méchants, les bons ne sauraient exister. (MARTIAL, XII, 82.)

60. *Et errat...* Et il se trompe fort, à mon avis, celui qui croit son autorité mieux établie par la force que par la douceur. (TÉRENCE, *Adelphes*, acte I, sc. 1, v. 40.)

61. *Ma hor...* Mais maintenant il est le mari d'une jeune femme et il est père ; ce double bonheur a amolli son courage. (TASSO, *Gerus. lib.*, canto X, st. 39.)

63. *Solve...* Il n'est que temps de lâcher la bride à ton cheval, si tu ne veux pas que, objet de risée, il butte au bout de la carrière et devienne poussif. (HOR., *Epist.*, I, 1, 8.)

66. *Ille...* Lui seul ignorait ce qui se passait chez lui. (TÉRENCE, *Adelphes*, acte IV, sc. 11, v. 9.)

— *Il est tousjours proclive aux femmes de disconvenir à leurs maris.* C'est-à-dire : « Les femmes ont un penchant naturel à contrarier leurs maris. »

70. *Cette loy, que nul ne veit onques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne.* Il s'agit de la loi salique, qui exclut du trône les filles des rois de France.

74. *Au cas qu'il en eut.* Saint Augustin a eu des enfants avant sa conversion. Voyez ses *Confessions*.

75. *Tentatum...* L'ivoire, attaqué, cède et mollit sous ses doigts. (OVIDE, *Métam.*, X, 283.)

76. *Tegmina...* Ayant, pour se couvrir la tête, des casques de liège. (VIRG., *Æn.*, VII, 742.)

77. *L'usbergo...* Deux des guerriers que je chante ici avaient la cuirasse sur le dos et le casque en tête ; ni jour, ni nuit, depuis qu'ils étaient entrés dans ce château, ils n'avaient quitté cette armure qu'ils portaient aussi aisément que leurs habits, tant ils en avaient l'habitude. (ARIOSTO, canto, XII, st. 30.)

79. *Flexilis...* Le métal flexible semble animé par les membres qu'il recouvre. C'est horrible à voir : on dirait des statues de fer qui marchent, des guerriers qui ont du fer pour organes. Il en est de même des coursiers : leur front est bardé de fer ; sous le fer, leurs flancs sont à l'abri des blessures. CLAUDIEN, *contre Rufin*, II, 358.)

81. *Excutienda...* Donnant mes pensées pour ce qu'elles valent. (PERSE, *Sat.*, V.)

82. *Has...* C'est vers ce but qu'il convient de diriger ma course. (PROPERCE, IV, 1, 70.)

83. *Ny aux Grecs, par ce que mon jugement ne se satisfaict pas d'une moyenne intelligence.* Montaigne n'avait qu'une médiocre intelligence du

grec en comparaison de celle qu'il avait du latin. Il est même allé jusqu'à dire (II, 29) qu'il n'entendait rien à cette première langue ; mais la vérité est qu'il y entendait un peu puisqu'il en cite quelquefois des passages et qu'il déclare ici en avoir une moyenne intelligence.

P. 83. *L'Axioche de Platon.* Il a été reconnu que l'*Axioche* n'est point de Platon.

85. *O seclum...* O siècle grossier et sans goût ! (CATULLE, XLIII, 8.)

— *Liquidus...* Il coule avec tant de pureté et de naturel ! (HOR., *Epist.*, II, II, 120.)

86. *Que nous fuyons la fin de son histoire.* — *Que nous en oublions celle de sa fable* (1595). Cette variante est le commentaire de la leçon un peu énigmatique de 1588.

— *Minus...* Il n'avait pas de grands efforts à faire, le sujet lui tenait lieu d'esprit (MARTIAL, *Préface du liv.* VIII.)

87. *Excursusque...* Il ne tente que de petites courses. (VIRG., *Géorg.*, IV, 194.)

92. *Ego...* Pour moi, j'aimerais mieux être vieux moins longtemps que d'être vieux avant l'âge. (CICÉRON, *De Senect.*)

95. *Patissant.* Participe du verbe *patisser*, faire de la pâtisserie.

96. *Cecy a esté traicté par Bodin.* Dans son ouvrage publié en 1566, sous le titre de *Methodus ad facilem historiarum cognitionem.*

98. Les *Mémoires de Martin du Bellay* contiennent pour partie ceux de son frère *Guillaume.* Voilà pourquoi Montaigne parle de deux seigneurs du Bellay après n'en avoir d'abord cité qu'un.

100. *Sans partie.* Sans partie adverse, sans opposition.

101. *Epaminondas qui estoit d'une tierce secte.* Il était de la secte pythagoricienne. Voy. CICÉRON, *De Offic.*, I, 44.

— *En faveur de la commune.* En faveur des plébéiens.

103. *Ce brigand.* Montaigne parle de Jules César.

— *Deliberata...* Plus fière, parce qu'elle avait résolu de mourir. (HOR., *Od.*, I, XXXVII, 29.)

106. *Haud...* On sait ce que peuvent sur un guerrier la soif de la gloire et l'espoir d'un premier triomphe. (VIRG., *Æn.*, XI, 154.)

107. *Si vitiis...* Si ma nature est bonne et que j'aie seulement quelques défauts, comme un beau visage peut avoir des taches légères. (HOR., *Sat.*, I, VI, 65.)

— *Seu libra...* Soit que je fusse né sous le signe de la Balance, ou sous celui du Scorpion, le plus mauvais de tous, ou sous celui du Capricorne, qui règne en tyran sur la mer d'Hespérie. (HOR., *Od.*, II, XVII, 17.)

108. *Nec...* Je n'ai pas fauté davantage. (JUV., *Sat.*, VIII, 164.)

109. *Cum...* A l'approche du plaisir, quand Vénus va féconder son domaine. (LUCRÈCE, IV, 1099.)

110. *Quis...* Comment ne pas oublier, au milieu de telles distractions, les soucis de l'amour ? (HOR., *Epod.*, II, 37.)

111. *Cet autheur latin.* Suétone.

P. 113. *Questuque...* Et, plaintif, ensanglanté, il semble demander grâce. (VIRG., *Æn.*, VII, 501.)

— *Primoque...* C'est, je crois, du sang des animaux que le fer a été teint pour la première fois. (OVIDE, *Métam.*, XV, 106.)

114. *Morte...* Les âmes ne peuvent mourir : après avoir quitté leurs premières demeures, elles passent dans d'autres qu'elles habitent, et il en est éternellement ainsi. (ID., *ibid.*, 158.)

— *Muta...* Il emprisonne les âmes dans des corps d'animaux : l'âme du cruel va animer un ours, celle du voleur un loup, celle du fourbe un renard ; et, après avoir ainsi, pendant de longues années, subi mille métamorphoses, purifiées enfin dans le fleuve de l'Oubli, elles sont rendues à leur première forme humaine. (CLAUDIEN, *in Rufin.*, III, 482-491.)

115. *Ipse...* Moi-même, il m'en souvient, au temps de la guerre de Troie, j'étais Euphorbe, fils de Panthée. (OVIDE, *Métam.*, XV, 160.)

— *Société.* Lisez « societé ».

— *Crocodilon...* Les uns adorent le crocodile ; d'autres regardent avec une sainte terreur l'ibis engraissé de serpents ; ici brille sur l'autel la statue d'or d'un singe à longue queue ; là on vénère un poisson ; ailleurs, c'est un chien qui fait l'adoration de villes entières. (JUV., XV, 2-7.)

119. *Nam...* On foule aux pieds de bon cœur ce qu'on a trop révéré. (LUCRÈCE, V, 1139.)

122. *Illisos...* Tel un vaste rocher oppose sa masse à la fureur des flots, qui se brisent et se dispersent à ses pieds. (Vers faits par un anonyme à la louange de Ronsard et insérés dans les œuvres de ce poète.)

— *Qui maintint.* Lisez « que maintint ».

124. *Non jam...* Loin de nous plaindre de notre dissolution, nous nous réjouirions plutôt de partir et de laisser notre dépouille mortelle, comme le serpent change de peau ou comme le cerf se défait de son vieux bois. (LUCRÈCE, III, 612.)

125. *Je veuil...* (S. PAUL, *Ep. aux Philipp.*)

127. *Atque...* Dieu n'envie pas à la terre l'aspect du ciel ; en le faisant sans cesse rouler sur nos têtes, il se dévoile sous tous ses aspects, il s'offre lui-même à nous et s'inculque en nous ; il veut être clairement connu, il nous montre qui il est par son œuvre et nous enseigne à méditer ses lois. (MANILIUS, IV, 907.)

— *Si mon imprimeur...* Nous n'avons trouvé dans aucune des éditions des *Essais* parues du vivant de Montaigne les vers auxquels il fait allusion ici. La mention de ces vers a été retranchée de l'édition posthume de 1595.

128. *Si melius...* Si vous avez de meilleurs arguments, produisez-les, sinon soumettez-vous. (HOR., *Epist.*, I, v, 6.)

128. *Je me suis, sans y penser à demy, desjà engagé.* La deuxième virgule doit être placée avant et non après *à demy*.

P. 129. Οὐ γὰρ... Car Dieu ne permet pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse. (HÉRODOTE, VII, 10.)

131. *Cum*... Lorsqu'on contemple au-dessus de sa tête les immenses voûtes du monde et les astres brillants dont elles sont constellées, et qu'on vient à réfléchir sur les révolutions de la lune et du soleil. (LUCRÈCE, V, 1203.)

— *Facta*... Car toutes les actions et la vie des hommes dépendent des astres. (MANIL., III, 58.)

— *Speculataque*... Elle reconnaît que ces astres si éloignés ont sur les hommes une influence secrète; que des lois fixes règlent les mouvements périodiques de l'univers, et que le cours des destinées est déterminé par des signes certains. (ID., I, 60.)

— *Quantaque*... Que les plus grandes révolutions sont produites par ces mouvements insensibles, tant sont hautes ces lois qui commandent aux rois mêmes. (ID., I, 55, et IV, 93.)

132. *Furit*... L'un, furieux d'amour, traverse la mer et va renverser Troie; l'autre est destiné par le sort à donner des lois; ici, des enfants tuent leurs pères; là, des pères leurs enfants, ou ce sont des frères qui s'arment contre leurs frères et s'égorgent entre eux. Il n'en faut pas accuser les hommes; le destin, plus fort, les entraîne et les force à se déchirer et à se punir ainsi de leurs propres mains. Tout cela devait arriver; ains l'a voulu le destin. (ID., IV, 79, 118.)

134. *Et mutæ*... Et les animaux domestiques et les bêtes féroces font entendre des cris différents, selon que la crainte, la douleur ou la joie les agite. (LUCRÈCE, V, 1058.)

— *Non alia*... C'est pour cette raison que nous voyons les enfants suppléer par des gestes à la voix qui leur manque. (ID., V, 1029.)

— *E'l silentio*... Le silence même a son langage : il prie et se fait entendre. (*Aminta del* TASSO, atto II, nel choro, 34.)

135. *His*... A ces signes et à cette police admirable, des sages ont jugé que les abeilles renfermaient une parcelle de la divine intelligence et avaient une âme. (VIRG., *Géorg.*, IV, 219.)

137. *Tum*... Semblable au nautonier que la tempête a jeté sur le rivage, l'enfant gît à terre, nu, sans parole, privé de tous les secours de la vie, au moment où la nature vient de l'arracher avec effort du sein maternel pour le produire à la lumière. Il remplit l'air de ses vagissements, et il a raison, tant de maux l'attendent à son passage dans la vie! Au contraire, les animaux domestiques et les bêtes féroces croissent sans peine ; ils n'ont pas besoin de hochets, ni des caresses et du langage enfantin d'une nourrice; ils ne changent pas de vêtements avec les saisons; enfin, il ne leur faut ni armes ni hautes murailles pour se mettre en sûreté, puisque la nature a pourvu largement à tous leurs besoins. (LUCRÈCE, V, 223.)

138. *Sentit*... Chacun sent sa force et ses besoins. (ID., V, 1032.)

139. *Et tellus*... A l'origine, la terre produisait d'elle-même et fournissait à l'homme les riches moissons et le vin joyeux, les fruits mûrs et

les gras pâturages. Aujourd'hui, à peine accorde-t-elle ses richesses à notre travail; nous en sommes réduits à épuiser nos bœufs et les forces du laboureur. (Lucrèce, II, 1157.)

P. 140. *Comment ne parleroient elles?* — *Elles* (les bêtes nommées à la fin de la page 139).

— *Cosi...* Ainsi, dans une noire fourmilière, on voit des fourmis s'aborder, peut-être chacune pour épier les desseins et la fortune de l'autre. (Dante, *nel Purg.*, c. XXVI, 34.)

141. *Varieque...* Divers oiseaux changent de voix selon les différents temps; il en est même à qui une nouvelle saison inspire un nouveau ramage. (Lucrèce, 1077, 1080, 1082.)

— *Indupedita...* Tout porte les chaînes de la fatalité. (Id., V, 874.)

142. *Res...* Chaque chose a son organisation propre, et toutes conservent les différences que la nature a mises entre elles. (Id., V, 921.)

144. *Ure...* Brûle-moi la tête, si tu veux, ou traverse-moi le corps d'un glaive, ou déchire-moi le dos à coups de fouet. (Tibulle, I, ix, 21.)

145. *Serpente...* La cigogne nourrit ses petits de serpents et de lézards trouvés dans les lieux sauvages, et l'aigle, ministre de Jupiter, chasse dans les forêts le lièvre et le chevreuil. (Juv., XIV, 74 et 81.)

146. *Les pous...* Montaigne fait allusion à la maladie pédiculaire dont mourut Sylla.

— *Qu'elles le sçavent.* — *Elles* (les bêtes).

153. *Siquidem...* Leurs ancêtres (les ancêtres des éléphants) avaient été employés dans les combats par le carthaginois Annibal, par nos généraux romains et par le roi d'Epire; ils transportaient sur leur dos des cohortes ou servaient de cavalerie. (Juv., XII, 107.)

154. *Nomen...* Chacun a son nom et arrive à la voix du maître qui l'appelle. (Martial, IV, 29.)

159. *More...* Vers de Lucrèce, IV, 1261, dont Montaigne a donné le sens avant de les citer.

— *Nam mulier...* (Id., IV, 1266.) Même observation.

— *Jusetic*, Lisez « justice ».

161. *Neque...* Il n'est pas besoin, pour la volupté, de la fille d'un consul. (Hor., *Sat.*, I, ii, 69.)

162. *Nec...* La génisse se livre sans honte à son père, et la cavale au cheval dont elle est née; le bouc s'unit aux chèvres qu'il a engendrées, et l'oiseau féconde l'oiseau à qui il a donné l'être. (Ovide, *Métam.*, X, 325.)

163. *Quando...* Quand un lion plus fort a-t-il arraché la vie à un lion plus faible? Dans quel bois jamais un sanglier a-t-il expiré sous les défenses d'un autre sanglier? (Juv., XV, 160.)

164. *Sæpe...* Souvent entre deux rois (nous dirions reines aujourd'hui) il s'élève dans une ruche de sanglantes querelles; nous laissons à penser dès lors la fureur guerrière dont le peuple est animé. (Virg., *Géorg.*, IV, 67.)

P. 164. *Fulgur*... L'acier renvoie ses éclairs au ciel, et toute la campagne à l'entour brille de l'éclat de l'airain; sous le pas des soldats, la terre tremble, et les monts voisins renvoient jusqu'aux astres les clameurs dont ils sont frappés. (LUCRÈCE, II, 323.)

— *Paridis*... On raconte que l'amour de Pâris pour Hélène amena un duel à mort entre les Grecs et les Barbares. (HOR., *Epist.*, I, II, 6.)

165. *Quod*... Vers attribués à Auguste et conservés par MARTIAL (*Epig.*, XI, XXI, 3). Voyez l'imitation discrète qu'en a faite Fontenelle dans ses *Dialogues des morts*.

— *Avec le congé que vous m'en avez donné*. On suppose que ces paroles sont adressées à la reine Marguerite de France, femme du roi de Navarre, à qui Montaigne aurait envoyé son *Apologie de Sebond*.

— *Quam*... Comme la mer de Libye roule sur la plage ses flots mugissants, quand le fougueux Orion, au retour de l'hiver, se plonge dans les eaux, ou comme les épis pressés sont dorés par un soleil nouveau, soit dans les champs de l'Hermus, soit dans la féconde Lycie, les boucliers résonnent et la terre tremble sous le pas des guerriers. (VIRG., *Æn.*, VII, 718.)

165. *It*... Le noir essaim va dans la plaine. (ID., *Æn.*, IV, 404.)

166. *Car ce fut luy, ce me semble*. Montaigne fait erreur : ce n'est pas Pompée, mais les *Caracitaniens*, que Sertorius vainquit ainsi. Voyez PLUTARQUE, *Vie de Sertorius*.

166. *Hi*... Cette grande animosité, tous ces furieux combats, un peu de poussière en a raison. (VIRG., *Géorg.*, IV, 86.)

— *Il n'est animal au moindre*. C'est-à-dire : « jusqu'au moindre ».

— *Il n'est animal au monde* (1595). C'est le même sens dans les deux leçons.

170. *Post*... Ensuite venait, dépouillé d'ornements, son cheval de bataille Ethon, qui pleurait à grosses larmes. (VIRG., *Æn.*, XI, 89.)

176. *Quippe*... Vous verrez de généreux coursiers, tout endormis qu'ils sont, suer, souffler bruyamment et se raidir, comme s'ils disputaient le prix de la course. (LUCRÈCE, IV, 988.)

— *Venantumque*... Souvent, au milieu d'un profond sommeil, les chiens de chasse viennent à s'agiter tout à coup, à aboyer et à aspirer l'air fréquemment, comme s'ils étaient sur la piste de quelque bête; souvent même, en se réveillant, ils continuent à poursuivre les vains simulacres d'un cerf qu'ils croient voir fuir, jusqu'à ce que, revenus à eux, ils reconnaissent leur erreur. (ID., IV, 992.)

— *Consueta*... Souvent, l'hôte fidèle et caressant de nos maisons, le chien, se dresse en sursaut au milieu du léger sommeil qui alourdissait ses paupières, parce qu'il a cru voir une forme étrangère et des traits inconnus. (ID., IV, 999.)

177. *Turpis*... Un teint belge déparerait un visage romain. (PROPERCE, II, XVII, 26.)

178. *Pronaque*... Tandis qu'il a courbé les animaux et attaché leurs regards à la terre, Dieu a donné à l'homme une tête droite et a voulu

qu'il regardât le ciel et pût contempler les astres. (Ovide, *Métam.*, I, 84.)

P. 179. *Ille...* Il en est qui, pour avoir vu à découvert les parties secrètes de l'objet aimé, ont été pris d'hésitation au moment le plus vif de leurs transports. (Id., *De Remed. amor.*, 429.)

— *Nec...* Nos dames n'y manquent pas : elles ont grand soin de défendre l'entrée de ces arrière-scènes de la vie aux amants qu'elles veulent retenir sous leur joug. (Lucrèce, IX, 1182.)

182. *Illitterati...* Est-ce que, pour être illettré, on est moins vigoureux aux combats de l'amour? (Hor., *Epod.*, VIII, 17.)

183. *Scilicet...* Sans doute vous échapperez par là à la maladie et à la décrépitude, vous ne connaîtrez ni le chagrin ni les soucis, vous aurez une vie plus longue et un sort meilleur. (Juv., XIV, 156.)

184. *Eritis...* Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. (*Genèse*, III, 5.)

— *Ad summum...* Le sage ne voit au-dessus de lui que Jupiter; il se trouve riche, libre, honoré, beau, enfin le roi des rois, d'une santé florissante surtout, à moins toutefois qu'il n'ait la pituite. (Hor., *Epist.*, I, 1, 106.)

185. *Deus...* C'était un dieu, illustre Memmius, oui, c'était un dieu celui qui le premier trouva cette manière de vivre à laquelle on donne aujourd'hui le nom de sagesse, et qui, par art, a fait succéder dans la vie le calme et la lumière à l'agitation et aux ténèbres. (Lucain, V, 8.)

189. Dans son voyage en Italie, Montaigne vit à Ferrare, en novembre 1580, le fameux Torquato Tasso, l'auteur de la *Jérusalem délivrée*, enfermé comme fou à l'hôpital Sainte-Anne.

190. *Pungit...* Nous sommes sensibles à la moindre égratignure, et néanmoins la plénitude de la santé nous laisse indifférents. Nous nous réjouissons de n'être ni pleurétiques ni podagres, et à peine mettons-nous en compte d'être sains et vigoureux. (Vers tirés d'une satire latine d'Estienne de la Boétie.)

191. *Che...*Le souvenir du bien passé double le mal présent.

192. *Qui genus...* Qui, supérieur au genre humain par son génie, a effacé tous les hommes, comme le soleil en se levant éteint les étoiles. (Lucrèce, III, 1056.)

— *Potare...* Je commencerai par boire et par répandre des fleurs, quitte à passer pour fou. (Hor., *Epist.*, I, v, 14.)

193. *Pol!...* Par Pollux! dit-il, vous m'avez tué, mes amis, au lieu de me sauver, comme vous croyez l'avoir fait : car c'est m'enlever toute volupté que de m'arracher l'erreur qui faisait le charme de ma vie. (Id., *Epist.*, II, ii, 138.)

— Ἐν τῷ... (Sophocle, *Ajax*, v. 552.)

— *Vivere...* Si tu ne sais pas user de la vie, cède la place à ceux qui ont cette science. Tu as assez joué, tu as assez mangé et bu; il est temps de faire retraite, car tu pourrais t'enivrer et devenir la risée des

jeunes gens chez qui cette débauche est plus excusable que chez un homme de ton âge. (Hor., *Epist.*, II, II, 213.)

P. 194. *Democritum...* Démocrite, voyant que l'âge avait affaibli ses facultés, se donna volontairement la mort. (Lucrèce, III, 1052.)

195. *Di cittatorie...* D'ajournements, de requêtes, d'informations et de lettres de procuration, ils en ont les poches et les mains pleines, et aussi de liasses de gloses, de consultations et de procédure. Avec de telles gens, les malheureux ne sont jamais en sûreté dans une ville ; ils sont assiégés par derrière, par devant, de tous les côtés, par une foule de notaires, de procureurs et d'avocats. (Ariosto, *Orl. fur.*, canto XIV, st. 84.)

197. *Immortalia...* Exprimant des choses immortelles en termes mortels. (Lucrèce, V, 122.)

199. *Qui vigilans...* Qui dort tout éveillé, qui est presque mort quoique vivant et les yeux ouverts. (Id., III, 1061, 1059.)

201. *Nil...* Quiconque pense qu'on ne peut rien savoir ne sait pas même si l'on sait quelque chose qui permette d'affirmer qu'on ne sait rien. (Id., IV, 470.)

206. Σκοτεινὸς. Ténébreux.

— *Clarus...* C'est par l'obscurité de son langage que Héraclyte s'est attiré la vénération des ignorants. Les sots, en effet, n'estiment et n'admirent que ce qui leur est présenté ent ermes énigmatiques. (Lucrèce, I,640.)

— Chrysippus, dans les *Contredits des philosophes stoïques* de Plutarque, dit tout le contraire de ce que Montaigne lui fait dire ici.

207. *Les œuvres de Dieu...* (Plutarque, *Des Oracles qui ont cessé*, c. 25, traduction d'Amyot.)

211. *La lumiere commune...* — Ronsard, *Remonstrances au peuple de France.*

— *L'ancienneté des hommes, qu'elle avoit...* Ponctuation défectueuse : la virgule doit être placée après « ancienneté », et non après « hommes ».

212. *Quæ...* Toutes choses qui sont indignes des dieux et qui n'ont rien de commun avec leur nature. (Lucrèce, V, 123.)

— *Quid...* A quoi sert d'introduire dans nos temples la corruption de nos mœurs, ô âmes pleines de la terre et vides du ciel ? (Perse, *Sat.*, II, 62 et 61.)

213. *Secreti...* Là, au fond d'un bois de myrtes où conduisent des sentiers perdus, se cachent les victimes de l'amour ; elles ont emporté dans la mort leurs soucis de la terre. (Virg., *Æn.*, VI, 443.)

214. *Hector...* Hector était bien lui-même alors qu'il vivait et combattait, mais son cadavre traîné par les chevaux d'Achille, ce n'était plus Hector. (Ovide, *Trist.*, III, XI, 27.)

— *Quod...* Ce qui change est dissous, donc périt : les parties désagrégées, il n'y a plus de corps. (Lucrèce, III, 756.)

215. *Nec...* Et si le temps rassemblait la matière de notre corps après qu'il a été dissous, et que, reconstituant ce corps tel qu'il est aujourd'hui, il lui rendît la vie, cela ne s'appliquerait plus à nous, dès qu'il y a eu interruption dans le cours de notre existence. (Id., III, 859.)

P. 215. *Scilicet*... Ainsi, l'œil arraché de son orbite ne peut voir aucun objet hors du corps. (Lucrèce, III, 562.)

— *Inter*... Dès que la vie est interrompue, tout mouvement abandonne les sens. (Id., III, 872.)

216. *Et nihil*... Cela ne nous est de rien, puisque nous sommes formés de l'union de l'âme et du corps. (Id., III, 857.)

217. *Sulmone*... Énée saisit quatre jeunes guerriers, fils de Sulmone, et quatre autres nourris aux bords de l'Ufens, pour les immoler aux mânes de Pallas. (Virg., *Æn.*, X, 517.)

218. *Poure*. Lisez « povre ».

— *Et casta*... Et que cette chaste et malheureuse victime, au moment même de son hymen, fût immolée par la main criminelle d'un père. (Lucrèce, I, 99.)

219. *Sæpius*... Autrefois c'était la religion qui inspirait le plus souvent le crime et l'impiété. (Id., I, 83.)

— *Omnia*... Et le ciel, et la terre, et la mer ensemble, ne sont rien à côté de l'universalité du tout. (Id., VI, 679.)

220. *Terramque*... Que la terre, le soleil, la lune, la mer et tous les êtres, ne sont point uniques, mais en nombre infini. (Id., II, 1085.)

220. *Cum*... Qu'il n'y a point dans la nature d'être qui soit seul de son espèce, qui naisse et qui croisse isolé. (Id., II, 1077.)

221. *Quare*... On est donc forcé de convenir qu'il s'est fait encore et encore ailleurs des agglomérations de matières semblables à celles que l'éther embrasse dans sa vaste circonférence. (Id., II, 1064.)

222. *Τίς*... Montaigne a traduit avant de citer. (Diog. Laerce, IX, 73.)

225. *Cras*... Que demain Jupiter couvre le ciel de nuages ou fasse resplendir le soleil dans un ciel pur, il ne pourra faire que ce qui a été n'ait point été, ni détruire ce que l'heure qui fuit a emporté sur ses ailes. (Hor., *Od.*, III, xxix, 43.)

226. *Un grand personnage des nostres*. Il s'agit de Tertullien, qui a dit : *Quis negat Deum esse corpus, et si Deus spiritus sit ?*

— *Quod*... Ils s'effrayent de ce qu'ils ont inventé. (Lucain, I, 486.)

227. *Nosse*... A qui seule il est donné de connaître les dieux et les puissances célestes, ou de savoir qu'il est impossible de les connaître. (Id., I, 452.)

— *Non, si*... Enfle-toi à en crever, tu n'en approcheras pas encore. (Hor., *Sat.*, II, iii, 19.)

229. *Domitosque*... Les Titans firent trembler les palais brillants du vieux Saturne, et tombèrent enfin sous les coups d'Hercule. (Id., *Od.*, II, xii, 6.)

— *Neptunus*... Neptune ébranle de son trident redoutable les murs de Troie et renverse de fond en comble cette cité superbe; de son côté, l'impitoyable Junon se tient aux portes Scées. (Virg., *Æn.*, II, 610.)

— *Hic*... Là sont ses armes, là son char. (Id., *Æn.*, I, 16.)

P. 231. *Temo*... Le timon et les roues étaient d'or, et les rayons d'argent. (OVIDE, *Métam.*, II, 107.)

— *Mundus*... Le monde est un édifice immense entouré de cinq zones et traversé obliquement par une bordure enrichie de douze signes rayonnants d'étoiles, avec le char de la lune et ses deux coursiers. (Vers de VARRON, rapportés par Valérius Probus dans ses notes sur la sixième églogue de Virgile.)

233. *Quæ*... Ce qui maîtrise la mer, ce qui règle les saisons; si les astres ont leur mouvement propre ou obéissent à une force étrangère; pourquoi le disque de la lune croît et décroît régulièrement; enfin comment l'harmonie générale résulte de la discorde de toutes choses. (HOR., *Epist.*, I, XII, 16.)

— *Mais comme une impression spirituelle face une telle faucée dans un subject massif et solide*. C'est-à-dire : « Mais comment une impression spirituelle peut arriver à une pareille intensité d'action dans un sujet corporel ».

238. *Ignoratur*... On ne connaît pas la nature de l'âme : naît-elle avec le corps, ou, au contraire, y est-elle introduite au moment de la naissance? périt-elle avec lui, ou va-t-elle visiter les sombres abîmes? enfin, passe-t-elle, par l'ordre des dieux, dans le corps des animaux? (LUCRÈCE, I, 113.)

239. *Sanguineam*... Il vomit une âme de sang. (VIRG., *Æn.*, IV.)

— *Igneus*... Les âmes ont la vigueur du feu et une céleste origine. (ID., *Æn.*, VI, 730.)

— *Habitum*... Une certaine habitude vitale du corps que les Grecs appellent harmonie. (LUCRÈCE, III, 100.)

240. *Ut*... Comme lorsqu'on dit que la santé appartient au corps, sans que pour cela elle fasse partie de l'homme en santé. (ID., III, 103.)

— *Hic*... Car c'est là qu'on se sent palpiter de crainte et de terreur, là qu'on éprouve les douces émotions de la joie. (ID., III, 142.)

244. *Cætera*... L'autre partie de l'âme, répandue par tout le corps, est assujettie et obéit aux ordres suprêmes de l'intelligence. (ID., III, 144.)

— *Deum*... (VIRG., *Géorg.*, IV, 221). Voyez la traduction en vers de Delille.

— *Instillata*... Ton père t'a inculqué sa vertu : les forts engendrent les forts. (Le premier vers doit être de Montaigne; le deuxième est d'HORACE, *Od.*, IV, IV, 29.

245. *Denique*... Enfin, pourquoi la violence suit-elle la race des lions, la ruse celle des renards, la fuite et la peur celle des cerfs, si ce n'est que l'âme a son germe propre et se développe en même temps que le corps? (LUCRÈCE, III, 741 et 746.)

245. *Si in corpus*... Si l'âme s'insinue dans le corps à la naissance, pourquoi ne nous souvenons-nous pas du passé? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos actions antérieures? (ID., III, 671.)

246. *Nam*... Car, si le changement est si grand que l'âme ne con-

serve aucun souvenir de ce qu'elle a fait, son état, ce me semble, rapproche beaucoup de celui de la mort. (Lucrèce, III, 674.)

P. 247. *Gigni*... Nous sentons qu'elle naît avec le corps, qu'elle croît et vieillit avec lui. (Id., III, 446.)

248. *Mentem*... Nous voyons l'esprit se traiter comme un corps malade et pouvoir être guéri par la médecine. (Id., III, 509.)

— *Corpoream*... Il faut bien que l'âme soit corporelle, puisqu'elle est sensible aux impressions du corps. (Id., III, 176.)

— *Vis*... L'âme est troublée, bouleversée, brisée par la force de ce poison. (Id., III, 498.)

249. *Vis*... Le mal, en se répandant dans les membres, trouble l'âme par sa violence, tout ainsi que la force du vent soulève la mer en vagues écumantes. (Id., III, 491.)

— *Morbis*... Souvent, dans les maladies du corps, l'âme s'égare et se répand en discours sans suite; d'autres fois, une pesante léthargie la plonge comme dans un éternel sommeil; les yeux se ferment, la tête s'abat. (Id., III, 464.)

250. *Quippe*... C'est folie d'unir le mortel à l'immortel, de les croire d'intelligence et en communauté de fonctions. Que doit-on, en effet, imaginer de plus divers, de plus disjoint et de plus opposé que ces deux substances, l'une périssable et l'autre indestructible, que vous prétendez réunir pour les exposer ensemble aux plus terribles désastres? (Id., III, 801.)

— *Simul*... Elle s'affaisse avec lui sous le poids de l'âge. (Id., III, 459.)

— *Non alio*... De la même manière que les pieds peuvent être malades sans que la tête éprouve aucune douleur. (Id., III, 111.)

253. *Denique*... Il est ridicule de supposer que les âmes se trouvent là toutes prêtes au moment précis de l'accouplement des bêtes ou de leur naissance, et que, substances immortelles, elles s'empressent en foule autour d'un corps mortel et se disputent entre elles à qui y sera introduite la première. (Id., III, 777.)

255. *Et moy, je secours*... D'après sa déclaration, Montaigne serait né après dix mois. Mais, en matière de gestation, rien de moins certain que la supputation du temps.

256. *Vous pour qui*... Nous avons déjà dit que cette *Apologie de Sebond* était probablement adressée à Marguerite de France, reine de Navarre.

257. *Chi*... Qui trop se subtilise se pulvérise. (Pétrarque, chant XI.)

260. *Ut*... Comme la cire de l'Hymette s'amollit au soleil, et, pétrie sous le pouce, prend mille formes et devient plus maniable par l'usage. (Ovide, *Métam.*, X, 284.)

261. *Mulciber*... Si Vulcain était contre Troie, Troie avait pour elle Apollon. (Id., *Trist.*, I, II, 5.)

265. *Posterior*... La dernière est toujours la meilleure et nous détourne des anciennes. (Lucrèce, V, 1413.)

266. *Tales*... L'homme change avec chaque jour que lui départit

Jupiter. (Vers de CICÉRON, traduits de l'*Odyssée* d'Homère et conservés par S. Augustin, *De Civ. Dei*, V, 8.)

P. 268. *Quis*... Et qui ne me soucie nullement de savoir quel roi fait tout trembler sous l'Ourse glacée, ou de quoi s'inquiète le roi d'Arménie Tiridate. (HOR., *Od.*, I, XXVI, 3.)

269. *Velut*... Comme une frêle barque surprise en pleine mer par un vent furieux. (CATULLE, *Epigr.*, XXV, 12.)

272. *Qualis*... Ainsi la mer, par un double mouvement, tantôt se précipite vers la côte, couvre les rochers d'écume et se répand au loin sur le rivage; tantôt, retournant sur elle-même et entraînant dans son reflux les cailloux qu'elle avait apportés, elle fuit, et, abaissant ses eaux, laisse la plage à découvert. (VIRG., *Æn.*, XI, 624.)

273. *Quelqu'un s'avisa.* — *Cleanthes le Samien, ou, selon Theophraste, Nicetas, Syracusien, s'advisa* (1595).

274. *Sic*... Ainsi le temps change le prix des choses: l'objet qui était en faveur tombe dans le mépris, tandis que celui qui était méprisé revient en faveur à son tour; on le désire chaque jour davantage; il est admiré, vanté; le voilà hors de comparaison. (LUCRÈCE, V, 1275.)

276. *Deux lignes*... C'est ce qu'on nomme des asymptotes en géométrie.

277. *Nam*... Car ce dont on se sert présentement paraît supérieur à tout le reste. (LUCRÈCE, V, 1411.)

280. Voyez, au sujet des récits merveilleux que Montaigne rapporte sur le nouveau monde, l'*Histoire de la conquête du Mexique* par Antonio Solis.

281. *Quid*... La raison sait-elle ce qu'elle doit craindre ou désirer? Quand jamais a-t-on conçu quoi que ce soit dont on n'ait pas eu à se repentir plus tard, au cas même où les faits ont répondu à la conception? (JUV., *Sat.*, X, 4.)

282. *Conjugium*... Nous demandons une épouse et nous en voulons des enfants, mais il n'y a que Dieu qui sache quels seront ces enfants et quelle sera cette épouse. (ID., *Sat.*, X, 352.)

— *Attonitus*... Étonné d'un mal si nouveau, riche et indigent à la fois, il voudrait fuir ses richesses et prend en horreur l'objet de ses vœux. (OVIDE, *Métam.*, XI, 128.)

— *Virga*... Ta verge et ton bâton m'ont consolé! (*Psalm.*, XXII, 4.)

283. *Si consilium*... Si tu veux un conseil, abandonne aux dieux le soin de ce qui te convient et de ce qui t'est le plus utile: l'homme leur est plus cher que tu ne peux l'être à toi-même. (JUV., *Sat.*, X, 346.)

— *Tres*... Il me semble voir trois convives de goûts différents. Que leur donner? que ne pas leur donner? Tu prives l'un de ce qu'il aime, et ce que tu offres aux deux autres leur déplaît (HOR., *Epist.*, II, II, 61.)

— *Nil*... Ne rien admirer, Numicius, est peut-être le seul moyen de faire et d'assurer son bonheur. (ID., *ibid.*, I, VI, 1.)

287. *Gentes*... On dit qu'il y a des nations où la mère s'unit à son

fils et le père à sa fille, et où l'amour croît en raison de cette parenté. (Ov., *Métam.*, X, 331.)]

P. 288. *Bellum*... O terre hospitalière ! tuportes la guerre : te scoursiers sont armés pour le combat, et c'est le combat qu'ils appellent. Cependant ces fiers animaux étaient attelés d'abord à des chars et avaient l'habitude de marcher fraternellement sous le joug ; tout espoir de paix n'est donc pas perdu. (Virg., *Æn.*, III, 539.)

289. *Inde*... Chaque pays hait les divinités des pays voisins, parce que chacun tient ses dieux pour les seuls véritables : d'où les fureurs aveugles de la foule. (Juv., XV, 36.)

290. *Arcesilaus disoit n'estre considerable en la paillardise de quel costé on le fut*. C'est-à-dire : « Quand on est paillard, il n'est pas plus répréhensible de l'être d'une façon que de l'autre, le mal étant le même de tous les côtés. »

291. *Mœchus*... Jadis mari d'Aufidie, Scévinus, te voilà devenu son amant, aujourd'hui qu'elle est la femme de celui qui était autrefois ton rival. Elle te déplaisait quand elle était à toi, pourquoi te plaît-elle depuis qu'elle est à un autre ? Es-tu donc impuissant dès que tu n'as plus rien à craindre ? (Martial, III, 70.)

— *Nullus*... Il n'est personne dans la ville, ô Cécilianus ! qui ait voulu voir ta femme gratis lorsque ses approches étaient libres ; mais, maintenant que tu la fais garder, les adorateurs abondent. Tu es un habile homme, (Id., I, 74.)

294. *Via*... Ce sont les voies par lesquelles l'évidence pénètre dans le sanctuaire de l'esprit humain. (Lucrèce, V, 103.)

295. *Invenies*... Vous reconnaîtrez que la notion du vrai nous vient primitivement par les sens ; et le témoignage des sens est irrécusable, car quel guide plus fidèle que les sens ? (Id., IV, 479, 483.)

296. *An poterunt*... L'ouïe pourra-t-elle rectifier la vue, ou le tact rectifier l'ouïe ? Le goût suppléera-t-il le tact, ou celui-ci aura-t-il son équivalent dans l'odorat et la vue ? (Id., IV, 487.)

— *Seorsum*... A chacun sa puissance, à chacun sa force propre. (Id., IV, 490.)

297. *Qu'il est ou haut ou costié*. Qu'il a tiré haut ou à côté du but.

299. *Quicquid*... Vers de Lucrèce, V, 577, traduits par Montaigne.

— *Nec*... Et cependant nous ne convenons pas que les yeux se trompent. Il ne faut donc pas leur imputer les erreurs de l'esprit. (Id., IV, 380, 387.)

300. *Proinde*... Les sens ne nous trompent jamais. Si la raison ne peut expliquer pourquoi ce qui est carré de près paraît rond de loin, il vaut encore mieux, a défaut de solution vraie, en donner une fausse de ce double phénomène, plutôt que de laisser échapper l'évidence de ses mains, plutôt que de mentir à sa foi première et de ruiner tous les fondements de crédibilité sur lesquels reposent notre conservation et notre vie : car les intérêts de la raison ne sont pas les seuls ici en jeu ; la vie elle-même ne se conserve qu'avec le secours des sens, c'est sur leur témoignage que

mons évitons les précipices et les autres choses nuisibles. (LUCRÈCE, IV, 500.)

P. 300. *Exstantesque*... Des montagnes qui s'élèvent au-dessus de la mer nous paraissent de loin une même masse, quoique, en réalité, elles soient très distantes l'une de l'autre. Les collines et les champs semblent fuir vers la poupe du vaisseau sur lequel nous naviguons. Si votre cheval s'arrête au milieu d'un fleuve, son corps vous paraît remonter obliquement le courant. (ID., IV, 398, 390, 421.)

302. *Auferimur*... Nous sommes séduits par la parure ; l'or et les pierreries cachent des défauts : une jeune fille est la moindre partie de ce qui nous plaît en elle. Souvent on a peine à trouver ce qu'on aime parmi tant d'ornements : c'est sous cette égide opulente que l'amour trompe nos yeux. (OVIDE, *De Remed. amor.*, I, 343.)

— *Cunctaque*... Il admire tout ce qu'il a d'admirable. L'insensé ! il se désire lui-même, c'est lui-même qu'il approuve, lui-même qu'il convoite ; il brûle de feux qu'il a lui-même allumés. (ID., *Métam.*, III, 424.)

303. *Oscula*... Il la couvre de baisers et s'imagine qu'elle y répond ; il la saisit, il l'étreint, il croit sentir sous ses doigts le frisson de la chair et craint en la pressant de laisser une empreinte livide. (ID., *Métam.*, X, 256.)

304. *Ce beau philosophe*... Démocrite. Il n'est pas certain qu'il se soit crevé les yeux.

305. *Et solem*... On voit deux Thèbes et le soleil double. (VIRG., *Æn.*, IV, 470.)

— *Multimodis*... Nous voyons la difformité et la laideur faire des caprices et recevoir des hommages. (LUCRÈCE, IV, 1152.)

— *In rebus*... Les choses, même les plus exposées à la vue, si nous n'y appliquons notre esprit, se perdent dans l'éloignement de la mémoire. (ID., IV, 812.)

306. *Tentaque*... Entre ces effets la différence est si grande que ce qui est nourriture aux uns est poison mortel aux autres : ainsi, le serpent, au contact de la salive humaine, dépérit et se dévore lui-même. (ID., IV, 638.)

307. *Lurida*... Tout paraît jaune à ceux qui ont la jaunisse. (ID., IV, 533.)

308. *Bina*... Les lampes ont double lumière, les hommes double corps et double visage. (ID., IV, 451.)

— *Et vulgo*... Ainsi font ces voiles jaunes, rouges et bruns, tendus dans nos théâtres et flottant à l'air le long des poteaux qui les soutiennent : leur éclat mobile se réfléchit sur les spectateurs et sur la scène ; les sénateurs, les femmes, les statues des dieux, tout se teint de leur lumière changeante. (ID., IV, 73.)

310. *Ut*... De même, la nourriture, distribuée par tout le corps, périt en changeant de nature. (ID., III, 703.)

311. *Denique*... Vers de LUCRÈCE, IV, 514, dont Montaigne a donné le sens avant de les citer.

P. 314. *Mutat...* Le temps change la face du monde : à un état succède nécessairement un autre état ; rien n'est stable, tout se transforme et la nature est en continuelle métamorphose. (Lucrèce, V, 826.)

316. *Que nous soustenions et fondons.* — *Que nous soustenons et fondons* (1595).

— Toute la partie guillemetée, pages 314 à 316, à l'exception des quatre vers de Lucrèce, est un passage, traduit par Amyot, du traité de Plutarque sur le mot 'Εἰ.

TOME TROISIÈME.

2. *Provehimur...* Nous sortons du port, et la terre et les villes semblent s'éloigner. (Virg., *Æn.*, III, 72.)

2. *Jamque...* Secouant la tête, le vieux laboureur soupire ; il compare le présent avec le passé, vante le bonheur de son père et parle sans cesse de la piété des anciens temps. (Lucrèce, II, 1165.)

— *Italiam...* A défaut du ciel, qui te refuse le rivage de l'Italie, vogues-y sous mes auspices. Si tu as peur, c'est que tu ignores qui tu conduis. Lance-toi sans crainte à travers la tempête, César te protège. (Lucain, V, 579.)

3. *Credit...* César juge enfin le péril à la hauteur de son courage. « Quoi ! dit-il, les dieux ont besoin d'un si grand effort pour me perdre ! Ils assaillent de toute la mer la petite barque où je suis assis. » (Id., V, 653.)

— *Ille...* Lui aussi, à la mort de César, il eut pitié de Rome et se couvrit d'un voile de deuil. (Virg., *Géorg.*, I, 466.)

— *Ce cruel empereur romain.* Caligula. Voy. Suétone, *Caligula.*

4. *Vidimus...* Nous l'avons vu vivant dans un corps tout meurtri, dont on prolongeait l'agonie par un raffinement de cruauté. (Lucain, IV, 178.)

— *Impiger...* Courageux par force. (Id., IV, 798.)

— *Qui l'en eut mis au propre.* C'est-à-dire : « Si on l'eût mis dans ce cas ».

5. *La Brusse.* L'édition de 1588, comme celle de 1595 d'ailleurs, porte *la Prusse,* mais c'est une erreur évidente que nous avons dû corriger. Lucius Domitius fut pris à Corfinium, dans l'Abruzze citérieure, en latin *Aprutium.* Voy. Plutarque, *Vie de César.*

5. *Emori...* Je ne veux pas mourir, mais il me serait indifférent d'être mort. (Cic., *Tusc.*, *Quæst.*, I, 8.)

7. *Invitum...* Sauver un homme malgré lui, c'est comme si on le tuait. (Hor., *Art poét.*, 465.)

11. *Si nunquam...* Si Danaé n'avait pas été enfermée dans une tour d'airain, jamais elle n'eût donné un fils à Jupiter. (Ovide, *Amor.*, II, xix, 27.)

— *Omnium...* En toutes choses, le plaisir croît en raison du péril qui devrait nous en éloigner. (Sénèque, *De Benefic.*, VII, 9.)

P. 11. *Galla*... Repousse-moi, Galla; l'amour se rassasie lorsque ses joies ne sont pas assaisonnées d'un peu de tourment. (MARTIAL, IV, 37.)

— *Et languor*... Et la langueur, et le silence, et les soupirs tirés du fond du cœur. (HOR., *Epod.*, XI, 9.)

12. *Quod*... Ils pressent étroitement l'objet de leur amour jusqu'à le faire souffrir, et souvent ils lui mordent les lèvres. Un secret aiguillon les anime contre l'objet qui allume la fureur de leurs transports. (LUCRÈCE, IV, 1706.)

— *La Marque d'Ancône*. La Marche d'Ancône, en Italie, où est Notre-Dame de Lorette.

— *Au Liege*. A Liège, ou aux eaux de Spa, près de Liège, appelées par Montaigne les bains d'Aspa.

— *Transvolat*... Il dédaigne ce qu'il a sous la main et court après ce qui fuit. (HOR., *Sat.*, I, II, 108.)

— *Nisi*... Si tu ne surveilles pas ta maîtresse, elle cessera bientôt d'être à moi. (OVIDE, *Amor.*, II, XIX, 47.)

— *Tibi*... Tu te plains de ton superflu, et moi du manque du nécessaire. (TÉRENCE, *Phorm.*, acte I, sc. 3, v. 9.)

13. *Si qua*... Si tu veux régner longtemps sur ton amant, dédaigne ses prières. (OVIDE, *Amor.*, II, XIX, 33.)

— *Contemnite*... Amants, faites les dédaigneux : celle qui vous a refusé hier viendra s'offrir à vous aujourd'hui. (PROPERCE, II, XIV, 19.)

— *Et fugit*... Elle court se cacher derrière les saules, mais auparavant elle a fait en sorte d'être aperçue. (VIRG., *Buc.*, III, 65.)

— *Interdum*... Parfois elle a fait de sa robe un rempart contre mes entreprises. (PROPERCE, II, XV, 6.)

15. *Quod*... Ce qui est permis n'a plus de charme; ce qui est défendu irrite les désirs. (OVIDE, *Amor.*, II, XIX, 3.)

— *Latius*... Le mal qu'on croyait avoir étouffé s'étend plus loin. (RUTILIUS, *Itinerar.*, I, 397).

17. *Gloria*... Gloire à Dieu dans les cieux, et paix aux hommes sur la terre. (S. LUC, *Evang.*, II, 14.)

— *Deçà vers nous*... Vers traduits d'HOMÈRE, *Odyssée*, XII, 184.

— *Gloria quantalibet*... Qu'est la plus grande gloire si elle n'est que de la gloire? (JUV., *Sat.*, VII, 81.)

20. *Paulum*... La vertu cachée diffère peu de l'obscure oisiveté. (HOR., *Od.*, IV, IX, 29.)

22. *Credo*... Je crois que, le reste de cet hiver, Roland fit des choses dignes de mémoire ; mais elles ont été si secrètes jusqu'ici que ce n'est pas ma faute si je ne les raconte point : car Roland a toujours été plus prompt à faire de belles actions qu'à les publier, et jamais ses exploits n'ont été divulgués que par des témoins. (ARIOSTO, *Orlando*, cant. XI, st. 81.)

— *Virtus*... La vertu véritable brille d'un éclat sans mélange ; elle ignore les refus honteux, elle ne prend ni ne dépouille la pourpre consulaire au gré d'un peuple volage. (HOR., *Od.*, III, II, 17.)

P. 24. *Risi*... J'ai ri de voir que la ruse pouvait échouer. (Ovide, *Héroïd.*, I, 18.)

— *Laudari*... Je ne hais pas la louange, car j'ai la fibre sensible; mais je me refuse à voir son dernier effort dans un *bravo! très bien!* (Perse, *Sat.*, I, 47.)

— *Falsus*... Qui peut être sensible à de fausses louanges ou redouter la calomnie, si ce n'est un malhonnête homme et un menteur? (Hor., *Epist.*, I, xvi, 39.)

25. *Non, quicquid*... Tu n'épouses pas toutes les opinions subversives de la Rome turbulente, ni ne te charges de redresser sa balance. Ne te cherche pas en dehors de toi-même. (Perse, *Sat.*, I, 5.)

26. *Nunc*... Que la postérité me loue, la pierre qui couvrira mes os n'en sera pas plus légère; mes mânes, mon tombeau, ma cendre fortunée, ne se couronneront pas de fleurs pour cela. (Perse, *Sat.*, I, 27.)

27. *Casus*... C'est un accident ordinaire, arrivé à beaucoup d'autres et pris dans les mille chances de la fortune. (Juv., *Sat.*, XIII, 9.)

— *Ad nos*... A peine si un léger vent en a porté la renommée jusqu'à nous. (Virg., *Æn.*, VII, 646.)

28. *Quos*... Ensevelis dans la gloire d'un moment. (Id., *Æn.*, V, 302.)

30. *In ferrum*... Ils bravaient le fer, ils embrassaient la mort, regardant comme une lâcheté de ménager une vie qui devait renaître. (Lucain, I, 461.)

— *Quæ*... Celle-là succombe qui refuse parce qu'il ne lui est pas permis de faire autrement. (Ovide, *Amor.*, III, iv, 4.)

32. *Ille*... Il confiait ses secrets au papier comme à un ami fidèle. Qu'il en arrivât bien ou mal, jamais il n'eut d'autre confident; aussi s'est-il mis tout entier dans ses ouvrages comme dans un tableau votif. (Hor., *Sat.*, II, i, 30.)

35. *Mediocribus*... Tout défend la médiocrité aux poètes, et les dieux, et les hommes, et les colonnes où l'on affiche leurs ouvrages. (Hor., *Art poét.*, 372.)

— *Verum*... Mais nul ne croit plus en soi qu'un mauvais poète. (Martial, XII, lxiii, 13.)

36. *Cum*... Quand je les relis, j'ai honte de les avoir écrits, parce que j'y vois beaucoup de choses qui, aux yeux mêmes de leur auteur, sont indignes d'être conservées. (Ovide, *De Ponto*, I, v, 15.)

— *Si quid*... Tout ce qui plaît, tout ce qui charme les sens des mortels, nous le devons aux Grâces. (Auteur inconnu.)

38. *Brevis*... Je travaille à être bref, et je deviens obscur. (Hor., *Art poét.*, 25.)

40. *Agros*... Le partage des terres se fit d'abord à proportion de la beauté, de la vigueur et de l'esprit de chacun, car alors la beauté et la vigueur étaient les premières recommandations. (Lucrèce, V, 1109.)

— *Ipse*... Au premier rang marche Turnus, les armes à la main, su-

perbe et dépassant de la tête tous ceux qui l'entourent. (VIRG., *Æn.*, VII, 783.)

P. 41. *Speciosus...* Il était le plus beau d'entre les fils des hommes. (*Ps.*, XLV, 3.)

42. *Unde...* Aussi ai-je les jambes et la poitrine couvertes de poils. (MARTIAL, II, 36.)

— *Minutatim...* Peu à peu les forces et la vigueur se perdent, et la décrépitude va toujours croissant. (LUCRÈCE, II, 1131.)

— *Singula...* Chaque année nous enlève quelque chose de nous-mêmes. (HOR., *Epist.*, II, II, 55.)

43. *Molliter...* Le plaisir de l'étude me faisant oublier la fatigue. (ID., *Sat.*, II, II, 12.)

43. *Tanti...* A ce prix-là, je ne voudrais pas tout le sable du Tage, avec l'or qu'il roule à l'Océan. (JUV., *Sat.*, III, 54.)

— *Non agimur...* L'Aquilon n'enfle pas mes voiles, ni l'Auster ne trouble ma course paisible. En force, en talent, en figure, en vertu, en naissance, je suis des derniers de la première classe, mais des premiers de la dernière. (HOR., *Epist.*, II, II, 201.)

44. *Hæc...* Ce qui échappe aux yeux du maître et dont profitent les voleurs. (ID., *Epist.*, I, VI, 45.)

46. *Spem...* Je n'achète pas à ce prix l'espérance. (TÉRENCE, *Adelph.*, acte II, sc. III, v. 11.)

— *Alter...* Qu'une rame batte les flots, et l'autre le sable du rivage. (PROPERCE, III, III, 23.)

47. *Cui...* Trouvant la condition plus douce sans la poussière de la victoire. (HOR., *Epist.*, I, I, 51.)

— *Turpe...* Il est honteux de se charger la tête d'un poids que l'on ne saurait porter : bientôt les genoux fléchissent et se dérobent au fardeau. (PROPERCE, III, IX, 5.)

48. *Nunc...* Aujourd'hui, si ton ami ne nie pas le dépôt que tu lui as confié, s'il te rend ton vieux sac avec sa vieille monnaie intacte, c'est un prodige de bonne foi qu'il faut inscrire dans les livres toscans et expier par le sang d'une brebis. (JUV., XIII, 60.)

52. *Plenus...* Je suis plein de trous et je perds de tous les côtés. (TÉRENCE, *Eunuch.*, acte I, sc. II, v. 25.)

54. *Le jeune Pline instruira...* Voyez les *Lettres* de PLINE, V, 3, où se trouve un exemple du rigorisme que Pline l'Ancien apportait dans l'emploi du temps.

55. *Nasutus...* Soyez fin, ayez du nez, mais un nez plus long que celui d'Atlas, et confondez par vos plaisanteries Latinus en personne, vous ne parviendrez pas à dire pis de ces bagatelles que je n'en ai dit moi-même. Pourquoi mâcher dans le vide? Il faut de la chair pour mordre et se rassasier. Ici, vous perdez votre peine, répandez ailleurs votre venin sur ceux qui s'admirent : car, pour moi, je sais que tout ceci n'est rien. (MARTIAL, II, 13.)

P. 56. *Nesi*... Ni oui ni non, voilà ce que dit mon cœur. (PÉTRARCA, Venise, 1557, p. 208.)

57. *Dum*... Lorsque l'esprit est dans le doute, il est à la merci de la moindre impulsion. (TÉRENCE, *Andr.*, acte I, sc. VI, v. 32.)

— *Sors*... Le sort tomba sur Mathias. (*Act. Apost.*, I, 26.)

58. *Justa*... Ainsi, lorsque ses plateaux sont chargés d'un poids égal, la balance ne s'abaisse ni ne s'élève d'aucun côté. (TIBULLE, IV, 41.)

— *Cædimur*... On est également battu de part et d'autre. (HOR., *Epist.*, II, II, 97.)

59. *Nunquam*... Il n'est pas d'action si honteuse et si infâme qu'on n'en puisse citer d'encôre pires. (JUV., VIII, 183.)

61. *Mihi*... Vivre et me bien porter, voilà toute ma philosophie. (LUCRÈCE, V, 959.)

— *Nemo*... Personne ne tente de descendre en soi-même. (PERSE, IV, 23.)

65. *Faciasne*... Ferez-vous ce que fit autrefois Polémon converti ? Quitterez-vous la livrée de la débauche, les bandages, les coussins, les vaines parures, comme on raconte de ce jeune débauché qui, assistant un jour par hasard à une leçon de l'austère Xénocrate, arracha de son front et jeta à la dérobée les fleurs dont-il était couronné à la mode des buveurs ? (HOR., *Sat.*, II, III, 253.)

67. *Non recito*... Je ne récite pas ceci à tout venant, ni en tous lieux et en présence de n'importe quelle assemblée ; je le lis seulement à mes amis, lorsqu'ils m'en prient. Il est beaucoup d'auteurs, au contraire, qui déclament leurs ouvrages en plein forum et dans les bains publics. (ID., *Sat.*, I, IV, 72.)

68. *Non equidem*... Mon dessein n'est pas de grossir mon livre de billevésées, de donner du poids à de la fumée ; je parle sans prétention. (PERSE, V, 19.)

69. *Ne toga*... Que les thons et les olives ne manquent d'enveloppe. (MARTIAL, XIII, 1.)

— *Et laxas*... Et je fournirai souvent aux maquereaux des habits où ils seront à l'aise. (CATULLE, XCIV, 8.)

71. *Ce bon compaignon de Grece*. Lysandre. Voyez sa *Vie* dans PLUTARQUE.

72. Le chapitre XIX, sur la *Liberté de conscience*, est consacré à l'empereur Julien, surnommé l'Apostat. La justice que rend ici Montaigne à un ennemi loyal du christianisme faillit être un obstacle à l'obtention de la bulle de bourgeoisie romaine qu'il sollicitait en 1581, pendant son séjour à Rome. *Le maître du sacré palais* blâmait fort ce chapitre ; mais enfin *le censeur*, dit-il, *remit à ma conscience de rhabiller ce que je verrois de mauvais goust*. (*Voyage*, t. II, p. 35.) La bulle obtenue, Montaigne ne rhabilla rien, car ce rhabillage eût été fait au détriment de la vérité que nous devons même à nos ennemis. On sait que, depuis, Voltaire a pris texte de ce chapitre pour toutes ses louanges en faveur de Julien.

78. *Medio*... De la source des plaisirs s'élève comme une amertume

dont on éprouve le dégoût, même au milieu des fleurs. (LUCRÈCE, IV, 1130.)

P. 79. *Est quædam...* Il y a une certaine volupté dans les pleurs. (OVIDE, *Trist.*, IV, III, 27.)

— *Omne...* Les punitions exemplaires ont toujours quelque chose d'inique qui atteint les particuliers, mais dont la société bénéficie. (TACITE, *Annal.*, XIV, 44.)

83. *Au Peru, ils couroyent sur les hommes.* C'est-à-dire que les Péruviens couraient à homme, comme on court à cheval.

85. *Et patimur...* Nous subissons les maux d'une longue paix ; plus terrible que les armes, le luxe nous a domptés. (JUV., VI, 291.)

86. *Nil...* O Némésis ! fais que je ne désire jamais rien que je ne puisse avoir qu'au détriment de son légitime possesseur ! (CATULLE, LXVIII, 77.)

87. *Quid...* C'est à quoi tendaient stupidement ces combats impies de gladiateurs, ces massacres de la jeunesse et toute cette volupté qui se repaissait de sang.

— *Arripe...* Saisissez, ô prince ! une gloire réservée à votre règne, la seule dont il vous reste à grossir l'héritage paternel. Que le sang humain ne soit plus versé dans nos cirques pour le plaisir du peuple ! Contentons-nous du sang des bêtes, et que nos regards ne soient plus souillés par le spectacle de jeux homicides. (PRUDENCE, *contre Symmaque*, II, 643.)

88. *Consurgit...* La vierge modeste se lève à chaque coup, et toutes les fois que le vainqueur égorge son adversaire, elle est ravie ; et, si le vaincu demande grâce, elle renverse le pouce et ordonne qu'il meure. (ID., *Ibid.*, II, 617.)

— *Nunc...* Maintenant ils vendent leur tête et vont mourir dans l'arène ; chacun d'eux s'est fait d'abord un ennemi au milieu de la paix pour venir ensuite le combattre devant le peuple. (MANIL., *Astron.*, IV, 225.)

— *Hos...* Mêlé à ces nouveaux jeux, un sexe inhabile au dur maniement du fer descend effrontément dans l'arène aux applaudissements de la foule et combat à l'instar des gladiateurs. (STACE, *Sylv.*, I, VI, 51.)

90. *Tot...* A tant la Galatie, à tant le Pont, à tant la Lydie. (CLAUDIEN, *In Eutrop.*, I, 203.)

91. *Tantum...* Ce que c'est pourtant que de si bien faire le malade ! Célius n'a plus besoin de feindre qu'il a la goutte. (MARTIAL, VII, 39.)

94. *Sed...* Elle n'a pas besoin pour se redresser d'être excitée de la voix ou caressée du pouce. (ID., XII, 98,)

94. *Fautor...* Tes partisans applaudiront à ton jeu en baissant les deux pouces. (HOR., *Epist.*, I, XVIII, 66.)

— *Converso...* Quand la foule étendait et renversait le pouce, il fallait, pour lui plaire, que tout vaincu fût égorgé. (JUV., III, 36.)

95. *Quelcun, de qui il ne me souvient point.* Ce quelqu'un est Philoclès, général athénien. Voy. PLUTARQUE, *Lysandre*.

P. 96. *Nec...* Et qui ne se plaît à immoler un taureau que s'il résiste. CLAUDIEN, *Epist. ad Hadrian*, v. 30.)

— *Et lupus...* Et le loup, et les ours, et les animaux les moins nobles, s'acharnent sur les mourants. (OVIDE, *Trist.*, III, v, 35.)

99. *Nostre duc d'Orleans deffia le roy d'Angleterre.* Voy. *Chroniques de Monstrelet*, vol. I, c. 9.

101. *Primitiæ...* Malheureux coups d'essai de la jeunesse! dur apprentissage d'une guerre prochaine! (VIRG., *Æn.*, XI, 156.)

— *Non schivar...* Ils ne veulent ni esquiver, ni parer, ni fuir; l'adresse n'a point de part à leur combat; leurs coups ne sont point feints, tantôt directs, tantôt obliques; la colère, la fureur, leur ôtent tout usage de l'art. Ecoutez le choc horrible de ces épées qui se heurtent en plein fer : ils ne rompraient pas d'une semelle; leurs pieds restent immobiles et leurs mains sont toujours en mouvement; d'estoc ou de taille, tous leurs coups portent. (TASSO, *Gerus. lib.*, canto XII, st. 55.)

102. *Qui instruist.* — *Qui instruisit.* (1595.)

103. *Cuncta...* Il frappe tout, parce qu'il craint tout. (CLAUDIEN, *In Eutrop.*, I, 182.)

104. *Imponit...* Le sage lui-même pose des bornes à sa vertu. (JUV., VI, 444.)

105. *Tu secanda...* Nous faisons tailler des marbres à la veille de mourir, et élever des maisons quand nous devrions songer à notre tombeau. (HOR., *Od.*, II, XVIII, 17.)

— *Diversos...* A divers conviennent des choses diverses, chaque âge a ses appétits différents. (*Pseudo*-GALLUS, I, 104.)

107. *A plus prés.* — *A peu pres* (1595.)

— *Et le surprendre en son à tous les jours*, c'est-à-dire « en son état journalier ». *A tous les jours* était autrefois une locution familière employée substantivement. De même, aujourd'hui, nous avons fait des substantifs composés de *quant-à-moi, en-cas, va-tout*, etc.

109. *Non viriliter...* Sa partie décisive n'avait redressé qu'une tête défaillante. (TIBULLE, *Priap.*, 84.)

— *Bragerac.* — Bergerac.

110. *Ubi...* Dès que la torche funèbre est lancée sur le bûcher, la foule pieuse des épouses, les cheveux épars, commence le combat de la mort, luttant à qui, vivante, suivra l'époux, car c'est une honte de lui survivre. Celle qui sort victorieuse de la lutte se précipite dans les flammes et y attend la mort, sa lèvre ardente collée à la lèvre froide du défunt. (PROPERCE, III, XIII, 17.)

112. Le prince d'Orange, fondateur de la république de Hollande, fut en butte à la vengeance des partis. Un premier assassin, Jehan de Jaureguy, le blessa grièvement d'un coup de pistolet à Anvers, le 18 mars 1582; en 1584, le 10 juillet, un nommé Balthazar Gérard eut recours au même mode d'assassinat et le tua dans sa maison, à Delft, en Hollande.

113. Le duc de Guise fut assassiné, comme on sait, au siège d'Orléans,

par Poltrot de Méré, un soir qu'accompagné de deux seuls gentilshommes, il se rendait des avant-postes à sa résidence de Cornei. Voy. les *Mémoires de* Brantome, à l'art. de *M. de Guise*.

P. 116. *Rabie*... Dans la rage qui les emporte, ils ressemblent au rocher abrupt qui, perdant son point d'appui, se précipite tout à coup du haut de la montagne. (Juv., VI, 647.

117. *Gratum*... On t'est reconnaissant de ce que tu as donné à la patrie un nouveau citoyen, pourvu toutefois que tu le rendes propre à la servir, soit dans la culture des champs, soit dans les travaux de la guerre, soit dans la pratique des arts. (Id., XIV, 70.)

118. *Ora*... Sa face se tuméfie de colère, ses veines se gonflent et deviennent noires de sang, ses yeux étincellent d'un feu plus ardent que ceux de la Gorgone. (Ovide, *De Arte amandi*, III, 503.)

122. *Magno*... Ainsi, lorsque la flamme en pétillant s'allume sous un vase d'airain, l'eau, soulevée par la chaleur, frémit, bouillonne, déborde pleine d'écume, et une noire vapeur s'élève dans les airs. (Virg., *Æn.*, VII, 462.)

124. *Et secum*... Et, querelleurs avec eux-mêmes, ils se combattent à outrance. (Claudien, *In Eutrop.*, I, 237.)

— *Mugitus*... Ainsi le taureau, lorsqu'il prélude au combat contre un rival, pousse des mugissements terribles, frappe l'air de ses cornes, charge les troncs d'arbre et disperse de tous côtés l'arène. (Virg., *Æn.*, XII, 103.)

130. Voy. dans Tacite, *Annal.*, IV, 45, le fait du paysan espagnol rapporté par Montaigne.

137. *Ses appetits*. Lisez « ces », démonstratif.

143. *Qualis*... Qui ressemblait à une perle brillante enchâssée dans l'or, ornement d'un collier ou d'une couronne, ou à l'ivoire dont la blancheur éclate, serti de buis ou de térébinthe. (Virg., *Æn.*, X, 134.)

146. *Rheni*... Au passage du Rhin, César était mon général; à Rome, il est mon compagnon : tous les complices sont égaux dans le crime. (Lucain, V, 289.)

149. *Ocior*... Plus rapide que l'éclair, plus prompt que le tigre qui défend ses petits. (Lucain, V, 405.)

— *Ac veluti*... Pareil à un énorme rocher qui, arraché par le vent, ou miné par les pluies, ou détaché par l'action du temps, se précipite du haut de la montagne et bondit sur une pente rapide vers la plaine avec un fracas épouvantable, entraînant avec lui et les arbres, et les troupeaux, et les bergers. (Virg., *Æn.*, XII, 682.)

149. *Rapuitque*... Le soldat prit, pour aller au combat, cette route par laquelle il n'aurait pas osé fuir. Tout mouillé, il se recouvre de ses armes et réchauffe en courant ses membres engourdis par le froid. (Lucain, IV, 151.)

150. *Sic*... Ainsi l'Aufide, qui arrose le royaume de Daunus Apulien, roule, aux époques de crues, ses eaux torrentielles et menace les champs de la ruine de toutes moissons. (Hor., *Od.*, IV, xiv, 25.)

P. 157. *Jactantius*... Celles qui ont le moins de chagrin pleurent avec le plus d'ostentation. (TACITE, *Annal.*, II, 77.)

159. *Extrema*... C'est parmi les pauvres gens que la Justice, quittant la terre, a porté ses derniers pas. (VIRG., *Géorg.*, II, 472.)

161. *Casta*... Lorsque la chaste Arria eut présenté à son mari le fer qu'elle venait de retirer de son sein : « Crois-moi, Pætus, dit-elle, le coup que je viens de me porter ne me fait point de mal ; je ne souffre que de celui que tu vas te donner à ton tour. » (MARTIAL, I, 14.)

168. *Tale*... Il chante sur sa docte lyre des vers tels que ceux qu'Apollon lui-même module sur la sienne. (PROPERCE, II, XXXIV, 79.)

169. *Qui, quid*... Il nous dit mieux et plus clairement que Chrysippe et Crantor ce qui est honnête ou ce qui ne l'est pas, ce qu'il faut faire ou éviter. (HOR., *Epist.*, I, II, 3.)

— *A quo*... Source intarissable où les poètes viennent s'enivrer tour à tour des eaux du Permesse. (OVIDE, *Amor.*, III, IX, 25.)

— *Adde*... Ajoutez-y les compagnons des Muses, parmi lesquels Homère tient le sceptre. (LUCRÈCE, III, 1050.)

— *Cujusque*... Source abondante, qui a coulé avec profusion dans les vers de la postérité ; fleuve immense, divisé en mille petits ruisseaux ; héritage d'un seul profitable à tous. (MANILIUS, II, 8.)

172. *Impellens*... Renversant tout ce qui faisait obstacle à son ambition et se glorifiant de s'ouvrir un chemin à travers les ruines. (LUCAIN, I, 149.)

173. *Qualis*... Tel brille Lucifer, l'astre cher à Vénus, lorsque, sortant des flots, il s'élève vers le ciel et dissipe les ombres de la nuit. (VIRG., *Æn.*, VIII, 589.)

174. *Et velut*... Tels des feux allumés sur divers points dans une forêt pleine de broussailles et de lauriers, ou tels des torrents qui tombent avec fracas du haut des montagnes et courent en bouillonnant à la mer, après avoir tout ravagé sur leur passage. (ID., *Æn.*, XII, 521.)

175. *Il couche de beaucoup*. Terme de jeu. C'est pour dire, ici, que Épaminondas y met beaucoup du sien.

178. *Summum*... Ne craignez ni ne désirez la mort. (MARTIAL, X, 47.)

179. *Et se n'aflige*... Son affliction est telle qu'il se mord les mains, qu'il se mord les lèvres, et que sa joue est sans cesse inondée de pleurs.

181. *Laborum*... Maintenant rien de nouveau ne saurait plus me surprendre : j'ai tout prévu, je suis préparé à tout. (VIRG., *Æn.*, VI, 104.)

— *Ny, mal*. Supprimez la virgule.

— *Tirer des miracles*. — *Trier des miracles* (1595). *Tirer*, c'est-à-dire « puiser à la source de ». Le sens se retrouve à peu près le même dans l'une et l'autre leçon.

189. *Rhedarum*... Le bruit des chars au détour étroit des rues. (JUV., III, 236.)

190. *Heleine*. — *Hypolitus* (1595). C'est, en effet, Hippolyte, et non

Hélène qui fut ramené de mort à vie par Esculape, au VII° chant de l'*Énéide*, dont Montaigne cite quatre vers à l'appui de son dire.

P. 190. *Nam...* Car le Père tout-puissant, indigné qu'un mortel ait été rappelé de la nuit infernale à la lumière du jour, frappa de la foudre le fils d'Apollon, l'inventeur de cet art audacieux, et le précipita sur les bords du Styx. (VIRG., *Æn.*, VII, 770.)

192. *Descouverts.* — *Descouvertes* (1595).

193. *Il y a l'un de leurs amis.* C'est-à-dire Pline, dont tous ces détails sur la médecine ancienne sont tirés. Voy. *Nat. Hist.*, XXIX, 1.

202. *Doccie.* Douches.

— *Alcon...* Hier, Alcon toucha la statue de Jupiter, et, quoique de marbre, le dieu a éprouvé la vertu du médecin. Aujourd'hui, on le tire de son vieux temple et on va l'enterrer, tout dieu et pierre qu'il est. (AUSONE, *Epigr.*, 74.)

203. *Lotus...* Andragoras s'était baigné hier avec nous et avait soupé gaiement; ce matin on l'a trouvé mort. Veux-tu savoir, Faustine, la cause d'un trépas si subit? C'est qu'il avait vu en songe le médecin Hermocrate. (MARTIAL, VI, 53.)

217. *Næ iste...* Probablement, cet homme va me dire avec emphase de grandes sottises. (TÉRENCE, *Heaut.*, acte III, sc. v, v. 8.)

218. *Suave...* Il est doux, pendant la tempête, de contempler du rivage ceux qui luttent en pleine mer contre la fureur des flots. (LUCRÈCE, II, 1.)

219. *En ce peu que j'ay eu à negotier entre nos princes, en ces divisions et subdivisions qui nous deschirent aujourd'hui.* On lit dans les Mémoires de de Thou que Montaigne est intervenu entre le duc de Guise et le roi de Navarre. Mais ce ne doit pas être à cette intervention déjà ancienne que s'applique ce passage des *Essais* : il figure au troisième livre, publié seulement en 1588, et se réfère très vraisemblablement à des événements récents, à ceux qu'amena la reprise des hostilités après la rupture de la paix de Fleix, alors que la guerre était engagée à outrance entre la Ligue et Henri de Bourbon, et que la perte de toute chance de rapprochement avait amené un rengrègement de mal, d'où *ces divisions et subdivisions qui deschiroient* réellement la France à cette époque. Connu et estimé du roi de Navarre, qui lui avait fait visite à son château, et en relation officielle, comme maire de Bordeaux, avec le maréchal de Matignon, lieutenant général du roi de France en Guyenne, Montaigne fut l'intermédiaire tout désigné entre les deux *princes* pour les différends qui pouvaient s'arranger à l'amiable ou qui comportaient des préliminaires de conciliation. Voy. à ce sujet l'*Étude biographique* sur Montaigne, par A. GRUN.

220. *Et qu'elle a.* — *Et en ce qu'elle a* (1595).

— *Porte s'il peut.* C'est-à-dire, « que le coup porte s'il peut ».

224. *Et il succedoit : si m'en desprins-je de belle heure.* C'est-à-dire : « Cela eut de la suite, cela se prolongeait; toutefois je m'en défis de bonne heure. »

P. 227. *Un traistre y trahit l'autre... tesmoing la poisante experience que nous venons d'en sentir.* Il y eut tant de traîtres et de trahisons sous les derniers Valois qu'il serait difficile de mettre ici les noms propres et de dire au juste à quel trait de perfidie il est fait allusion. Mais nous croyons pouvoir affirmer restrictivement que, moins par respect de la royauté que du roi, Montaigne n'a entendu désigner aucun des actes directs de Charles IX, de Henri III ou de Catherine.

228. *Iaropelc...* Voy. MARTIN CROMER, *De Rebus Polon.*, livre V.

230. *J'ay autrefois logé Epaminondas.* Au liv. II, ch. 36.

231. *Et où l'un* (Pompée)... *l'autre* (César)... *le tiers* (Marius).

232. *Et nulla...* Il n'y a pas de puissance pour nous faire enfreindre les dévoirs de l'amitié. (OVIDE, *De Ponto*, I, VII, 37.)

— *Dum...* Tant que l'épée sera hors du fourreau (s'écrie Jules César en guerre contre sa patrie), chassez toute pitié de vos cœurs; que la vue même de vos pères dans le camp opposé ne vous arrête pas, frappez du fer ces têtes vénérables. (LUCAIN, VII, 320.)

234. *Les autres forment l'homme.* Allusion au passage latin de Cicéron : *Alii fingunt hominem...*

238. *Auquel toucher nos actions.* C'est-à dire : « qui serve de pierre de touche à nos actions ».

— *Quæ mens...* Que n'avais-je autrefois l'expérience que j'ai aujourd'hui, ou que mes joues n'ont-elles conservé le duvet de la jeunesse! (HOR., *Od.*, IV, X, 7.)

240. *Sic...* Ainsi, lorsque les bêtes sauvages, déshabituées de leurs forêts, semblent s'être adoucies en captivité, et que, quittant leur mine menaçante, elles souffrent enfin l'empire de l'homme; si elles viennent à goûter d'un peu de sang, toute leur fureur se réveille aussitôt avec leurs appétits sanguinaires; leur gosier altéré se gonfle; elles brûlent de s'assouvir, et c'est à peine si, dans leur rage, elles se retiennent de déchirer leur maître pâle de frayeur. (LUCAIN, IV, 237.)

246. *Celuy qui disoit anciennement.* Sophocle. Voyez CICÉRON, *De Senectute.*

250. *Vitia...* C'est le travail qui fait que nous échappons aux vices de l'oisiveté. (SÉNÈQUE, *Epist.*, 56.)

252. *Cet antien. Cet antien* ou *ancien* est Plutarque. Voy. *De la Pluralité d'amis*, c. II de la version d'Amyot.

253. *Narras...* Vous me dénombrez la race d'Eacus et tous les combats livrés sous les murs sacrés de Troie, mais vous ne me dites pas combien me coûtera le vin de Chio, quel esclave chauffera mon vin, ni dans quelle maison et à quelle heure je me mettrai à l'abri du froid des Pélignes. (HOR., *Od.*, III, XIX, 3.)

— *Favellar* .. Parler sur la pointe d'une fourchette.

254. *Hoc...* C'est dans ce style qu'elles expriment leur crainte, leur colère, leur joie, leur chagrin et jusqu'à leurs plus secrètes pensées. Que dirai-je encore? elles se pâment doctement. (JUV., VI, 189.)

258. *Quicunque...* Quiconque de la flotte grecque s'est sauvé d'entre

les rochers de Capharée, détourne toujours ses voiles des eaux de l'Eubée. (Ovide, *Trist.*, I, 1, 83.)

P. 263. *Uberibus*... Une femme a des larmes toujours prêtes qui coulent à sa volonté. (Juv., *Sat.*, VI, 272.)

265. *Ce fut un ingenieux destour*... Voyez les *Mémoires* de Ph. de Comines, liv. II, c. 3.

— *Du Liege*. De Liège.

266. *Obstupuit*... Étonnée, séduite par le brillant de cette pomme, la vierge se détourne de sa course et saisit l'or qui roule à ses pieds. (Ovide, *Métam.*, X, 666.)

268. *Spero*... S'il est des dieux justes, j'espère que tu trouveras ton supplice parmi les écueils et qu'en expirant tu invoqueras le nom de Didon. Je le saurai, le bruit en viendra jusqu'à moi dans le séjour des mânes. (Virg., *Æn.*, IV, 382, 387.)

269. *Cum*... Lorsque vous vous sentez piqué d'aiguillons trop vifs (Perse, *Sat.*, VI, 73), déchargez votre humeur sur le premier objet qui se rencontre. (Lucrèce, IV, 1062.)

— *Si non prima*... Si à de premières blessures vous n'ajoutez de nouveaux coups, si de nouvelles émotions n'effacent les anciennes. (Id., IV, 1067.)

271. *Folliculos*... Comme ces enveloppes légères dont les cigales se dépouillent en été. (Id., V, 801.)

271. *His*... C'est ainsi que la douleur s'excite elle-même. (Id., II, 42.)

274. *O prima*... O première argile, façonnée si malheureusement par Prométhée ! Qu'il a apporté peu de sagesse à la confection de son œuvre ! Il n'a vu que le corps dans son art, sans se préoccuper de l'esprit ; cependant c'est par l'esprit qu'il aurait dû commencer. (Properce, III, v, 7.)

275. *Mens*... De peur que mon âme ne soit trop attentive à ses maux. (Ovide, *Trist.*, IV, 1, 4.)

— *Animus*... L'âme désire ce qu'elle a perdu et se rejette tout entière dans le passé. (Pétrone, *Satyricon*, c. 128.)

276. *Hoc*... C'est vivre deux fois que de vivre par le souvenir. (Martial, X, xxiii, 7.)

— *Non ponebat*... Il préférait le témoignage de sa conscience aux appréciations de la foule. (Vers d'Ennius cité par Cicéron, *De Officiis*.)

277. *Misce*... Mêle à ta sagesse un grain de folie. (Hor., *Od.*, IV, xii, 27.)

— *Mensque*... Un esprit malade ne peut rien souffrir de pénible. (Ovide, *De Ponto*, I, v, 18.)

— *Et minimæ*... Le moindre choc brise ce qui est déjà fêlé. (Id., *Trist.*, III, xi, 22.)

278 *Particuliers*. Lisez : « particulieres ».

— *Ad nullum*... L'esprit perd sa vigueur dans un corps languissant. (*Pseudo*-Gallus, I, 125.)

279. *Dum*... Que la vieillesse se déride toutes les fois qu'elle le peut. (Hor., *Epod.*, XIII, 7.)

P. 279. *Tetrica...* Il est bon d'égayer la tristesse par des plaisanteries. (Sid. Apollinaire, *Epist.*, I, 9.)

— *Et habet...* Dans cette foule de gens au maintien sévère se cache plus d'un débauché. (Martial, VII, 58, 9.)

280. *Que d'une assistance de devotion à nostre forme.* — *Que d'une messe* (1595.)

282. *Ce chapitre me fera du cabinet.* Cela s'entend que les dames n'oseront lire ce chapitre qu'en particulier, à cause de la liberté avec laquelle Montaigne y parle de l'amour.

— *Ceux qui...* Vers d'Amyot tirés de sa traduction du traité de Plutarque, *Qu'il faut qu'un philosophe converse avec les princes.*

— *Tu, dea...* Toi, Vénus, toi seule, tu gouvernes le monde ; sans toi, rien ne s'élève au jour, rien n'est gai, ni aimable. (Lucrèce, I, 22.)

283. *Agnosco...* Je sens encore les brûlures d'une ancienne flamme. (Virg., *Æn.*, IV, 23.)

— *Nec...* Heureux si, dans mes années d'hiver, je conserve un reste de chaleur. (Auteur inconnu.)

— *Qual...* Ainsi la mer Égée, battue par l'Aquilon ou le Notus, ne s'apaise pas subitement après la tempête ; longtemps tourmentée, elle s'agite et gronde encore. (Tasso, *Gerus. lib.*, canto XII, st. 63.)

283. *Et versus...* Le vers a des doigts et chatouille. (Juv., VI, 196.)

284. *Dixerat...* Elle dit, et, comme il hésite, elle l'entoure mollement de ses beaux bras, plus blancs que la neige. A ce contact, Vulcain sent renaître son ardeur accoutumée ; un feu qu'il connaît le pénètre jusqu'à la moelle des os. Ainsi brille le sillon qui s'ouvre avec le tonnerre et d'où s'échappent les feux dont les nuages sont illuminés.... Ayant dit, Vulcain répond aux embrassements de son épouse, puis, couché sur son sein, il se laisse aller aux charmes d'un sommeil réparateur. (Virg., *Æn.*, VIII, 387, 392.)

285. *Quo...* Afin qu'elle saisisse avec appétit les dons de Vénus et qu'elle les recèle profondément. (Id., *Géorg.*, III, 137.)

286. *Optato..* Unie par l'hymen à l'homme de son choix. (Catulle, *De Coma Beren.*, *Carm.*, LXIV, 79.)

287. *Homo...* L'homme est à l'homme, ou un dieu, ou un loup. (Sentence latine.)

— *Et mihi...* Il m'est plus doux de vivre exempt de cette chaîne. (*Pseudo*-Gallus, I, 61.)

— 289. *Fatum...* Il y a une fatalité attachée à ces parties que cachent nos vêtements : car, si les astres ne te protègent, il ne te servira de rien d'avoir les plus belles apparences de virilité. (Juv., *Sat.*, IX, 32.)

290. *Venus...* Et qui connaissait et l'un et l'autre amour. (Ovide, *Métam.*, III, 323.)

290. *Un empereur et une emperiere.* Cet empereur est Proculus, qui, général d'armée sous Probus, se fit proclamer empereur dans la Gaule. Écrivant à Métianus, il dit, au sujet de l'exploit rapporté par Montaigne : *Centum ex Sarmatia virgines cepi. Ex his una nocte decem inivi. Omnes*

tamen, quod in me erat, mulieres intra dies quindecim reddidi. Voy. FLAV. VOPISCUS, *Vie de Proculus.* Quant à l'*emperiere*, c'est la fameuse Messaline, femme de l'empereur Claude.

P. 291. *Adhuc...* Brûlante encore de volupté, elle se retire épuisée, mais non pas assouvie. (JUV., *Sat.*, VI, 129.)

— *L'arrest de la royne d'Aragon* est mentionné par le jurisconsulte Nicolas Bohier dans ses *Décisions du parlement de Bordeaux*, décis. 317, n° 9. *Unde*, dit-il naïvement ou plutôt malicieusement, *de potentia viri non tantum mirari oportet quantum de querela uxoris.*

292. *Aprés avoir creu et presché cela...* Fin de la phrase périodique qui commence, p. 290, par ces mots : *A l'advis de nostre autheur.*

— *Sit tandem...* Aie enfin de la pudeur, Bassus, ou allons en justice. Tu m'as vendu cet instrument, je l'ai payé très cher, il n'est donc plus à toi. (MARTIAL, XII, XC, 10.)

294. *Motus...* La vierge nubile se plaît à apprendre des danses lascives jusqu'à s'en courbaturer les membres ; elle rêve dès l'enfance à des amours impudiques. (HOR., *Od.*, III, 6, 21.)

294. *Et mentem...* Et que Vénus elle-même leur a inspirée. (VIRG., *Géorg.*, III, 267.)

— *Nec tantum...* Jamais la blanche colombe, ou tel autre oiseau encore plus lascif que vous pourriez nommer, n'a, par de douces morsures, sollicité plus amoureusement les baisers, que la femme qui s'abandonne à sa passion. (CATULLE, *Carm.*, LXVI, 125.)

295. *Necnon...* Les petits livres qui traînent sur les coussins de soie sont parfois l'ouvrage des stoïciens. (HOR., *Epod.*, VIII, 15.)

296. *Ce bonhomme...* Le pape Paul IV.

297. *Omne...* Sur la terre, la race des hommes, les bêtes féroces et les troupeaux ; dans l'eau, les poissons ; dans l'air, les oiseaux aux mille couleurs : tout brûle, tout éprouve les fureurs de l'amour. (VIRG., *Géorg.*, III, 242.)

— *De là leur vient.* — *Leur* (aux femmes).

298. *Num...* Echangerais-tu un seul des cheveux de Licymnie contre tous les trésors du roi de Perse Achémène ou contre les richesses de Mygdon, roi de Phrygie, dans le moment où, tournant la tête, elle apporte sa bouche à tes baisers, ou qu'elle refuse ce qu'elle veut se laisser ravir, quitte à te prévenir bientôt elle-même ? (HOR., *Od.*, II, XII, 21.)

299. *Non de chois.* C'est-à-dire : « parce qu'on en aime un autre ».

301. *Quis...* Qui empêche de prendre de la lumière à la lumière ? En diminue-t-on la première pour cela ? (OVIDE, *De Arte amandi*, III, 93.)

— *De cette cy* (l'envie)... *Quant à l'autre* (la jalousie).

— *Ense...* Aucun adultère, percé de l'épée d'un mari, n'a rougi de son sang les eaux du Styx.

— *Ah ! tum...* Malheureux ! si ton mauvais destin veut que tu sois pris, on te traînera à la porte par les pieds, et tu iras nourrir les muges ou faire pousser les raves ! (CATULLE, *Carm.*, XV, 17.)

— *Atque...* Alors, un dieu des plus légers exprima l'opinion qu'il

consentirait volontiers à être pris ainsi, en pareil flagrant délit. (Ov., *Métam.*, IV, 187.)

P. 302. *Quid*... Pourquoi, ma déesse, chercher des raisons de si loin? Tu n'as donc plus confiance en ma tendresse? (Virg., *Æn.*, VIII, 395.)

— *Arma rogo*... Je te demande des armes pour mon fils. (Id., *ibid.*, 383.)

— *Arma acri*... Il s'agit de faire des armes pour un héros. (Id., *ibid.*, 441.)

— *Nec*... Il n'est pas juste de comparer les hommes aux dieux. (Catulle, *Carm.* LXVIII, 141.)

— *Sæpe*... Souvent la jalousie de Junon ne trouva que trop de pâture dans les infidélités quotidiennes de son mari. (Id., *ibid.*, 138.)

303. *Nullæ*... Il n'y a de haines implacables que celles de l'amour. (Properce, II, viii, 3.)

— *Il fut bon d'un Octavius*. C'est-à-dire : « Il en fut ainsi, on en peut dire autant d'Octavius ».

— *Notumque*... On sait ce que peut la fureur d'une femme. (Virg., *Æn.*, V, 21.)

305. *Languidior*... Le sens de ces deux vers est que le gentilhomme n'avait jamais donné de marques de virilité. (Catulle, *Carm.*, LXVII, 21.)

— *Outre que*... Toute cette fin de phrase se rapporte aux femmes dont il a été parlé plus haut, « qui se vantent d'avoir leur volonté si vierge et si froide. »

306. *Illud*... Elles font souvent ce qu'on fait sans témoin. (Martial, VII, 62.)

— *Offendor*... Je hais moins la femme vicieuse quand elle ne dissimule pas ses vices. (Id., VI, 7.)

307. *Pone*... Mets-la sous clef, donne-lui des gardiens. Mais qui gardera tes gardiens? La femme est rusée, c'est par eux qu'elle commencera. (Juv., *Sat.*, VI, 346.)

309. *Tot*... Jusqu'au général, qui a commandé à tant de légions et qui est supérieur en tant de choses à un infime comme toi. (Lucrèce, III, 1039, 1041.)

— *Fors*... Le sort nous envie jusqu'à la consolation de faire entendre nos plaintes. (Catulle, *Carm.*, LXVII, 170.)

310. *Materiam*... Il cherche sans cesse l'occasion de succomber de nouveau. (Ovide, *Trist.*, IV, i, 34.)

311. *Ubi*... Voulez-vous, elles ne veulent plus ; ne voulez-vous plus, elles veulent. (Térence, *Eunuch.*, acte IV, sc. viii, v. 43.)

— *Concessa*... Il leur répugne de marcher dans les allées. (Lucain, II, 446.)

312. *Irarumque*... Et lâche la bride à ses transports. (Virg., *Æn.*, XII, 499.)

— *Belli*... Souvent le dieu des combats, le redoutable Mars, enivré de ton amour, vient languir dans tes bras. Penché avidement sur ton sein,

son souffle suspendu à tes lèvres, il ne peut assez se repaître de la vue de tes charmes. C'est alors, ô déesse, que, le tenant enlacé de ton beau corps, tu dois choisir le moment de lui parler en faveur de tes protégés. (Lucrèce, I, 33.)

P. 312. *Rejicit, pascit...* Expressions employées dans le dernier passage cité de Lucrèce, et dans celui de Virgile, *Æn.*, VIII, 387, cité page 284.

313. *Plutarque dit qu'il veid le langage latin par les choses.* Dans la *Vie de Démosthène,* Plutarque dit, en parlant du latin qu'il s'était mis à apprendre sur le tard : « Je n'ay pas tant apprins ny tant entendu les choses par les paroles, comme, par quelque usage et cognoissance que j'avois des choses, je suis venu à entendre aucunement les paroles ». (Version d'Amyot.)

315. *Dieu leur doint bien faire !* Mot à mot : « Dieu leur donne bien faire ! » Autrement dit : « Dieu veuille qu'ils aient raison ! »

318. *Quænam...* Cruelle manière de se jouer ! (Claudien, *in Eutrop.*, I, 24.)

318. *Ridentem...* Qu'est-ce qui empêche de dire la vérité en riant ? (Hor., *Sat.*, I, 1, 24.)

320. *Nostri...* Nous nous déplaisons à nous-mêmes. (Térence, *Phorm.*, acte I, sc. III, v. 20.)

— *Exilioque...* Qui désertent, pour un exil volontaire, et leur demeure et un doux intérieur. (Virg., *Géorg.*, II, 511.)

— *O miseri !...* Malheureux ! qui s'imputent leurs joies à crime. (*Pseudo*-Gallus, I, 180.)

321. *Les vers de ces deux poëtes.* Les vers de Virgile sur Vénus et Vulcain, p. 284, et ceux de Lucrèce sur Vénus et Mars, p. 312.

— *Et nudam...* Et je l'ai pressée nue contre mon corps. (Ovide, *Amor.*, I, v, 24.)

323. *Postquam...* Une fois notre passion assouvie, nous comptons pour rien nos promesses et nos serments. (Catulle, *Carm.*, LXIV, 147.)

— *Cujus...* A tel qui a un nez de chien, d'où pendent des glaçons livides dont sa barbe est engluée. J'aimerais mieux cent fois lui baiser le... (Martial, VII, 94.)

324. *Tanquam...* Aussi impassibles que si elles préparaient le vin et l'encens du sacrifice... Vous diriez qu'elles sont absentes ou de marbre. (Id., XI, 103 et 59.)

325. *Tibi...* Si elle se donne à vous seul, si elle marque ce jour-là d'une pierre blanche. (Catulle, LXVIII, 147.)

— *Te tenet...* C'est vous qu'elle presse dans ses bras, mais c'est pour un autre qu'elle soupire. (Tibulle, I, vi, 35.)

326. *Vidi...* J'ai vu naguère un cheval, rebelle au frein, lutter de la bouche et s'élancer comme la foudre. (Ovide, *Amor.*, III, iv, 13.)

327. *Qui ne veut exempter sa conscience, qu'elle exempte son nom.* C'est-à-dire : « Que la femme qui ne veut pas s'abstenir sauve au moins les apparences, prenne soin de sa réputation ». C'est d'ailleurs ce que

Montaigne explique aussitôt, en ajoutant : *Si le fons n'en vaut guere, que l'apparence tienne bon.*

P. 328. *Experta...* Après avoir employé vainement toute son industrie à exciter son époux, elle abandonne enfin une couche impuissante. (MARTIAL, VII, 58.)

329. *Et quærendum...* Il faut chercher ailleurs un époux plus capable de dénouer la ceinture virginale. (CATULLE, *Carm.*, LXVII, 27.)

— *Si blando...* S'il ne peut mener à fin ce doux labeur. (VIRG., *Géorg.*, III, 127.)

— *Ad unum...* Une fois, et je suis au bout de mes forces. (HOR., *Epod.*, XII, 15.)

— *Fuge...* Ne craignez rien de l'homme qui vient d'accomplir son onzième lustre. (ID., *Od.*, II, IV, 12.)

330. *Indum...* Comme un ivoire de l'Inde teint de couleur de pourpre, ou comme des lis qui, mêlés à des roses, en reflètent les vives couleurs. (VIRG., *Æn.*, XII, 67.)

— *Et taciti...* Et ce silence même qui nous accuse. (OVIDE, *Amor.*, I, VII, 21.)

— *Si non longa...* Si elle m'a insuffisamment pourvu; et les dames n'ont sans doute pas tort de mépriser les maigres apparences. Voy. *Veterum poetarum catalecta,* d'où ces vers sont tirés.

— *Si furtiva...* Si, dans l'obscurité de la nuit, elle vous a accordé quelque faveur furtive. (CATULLE, *Carm.*, LXVIII, 145.)

332. *Me tabula...* Le tableau votif que j'ai appendu au mur du temple de Neptune indique à tous que j'ai consacré à ce dieu mes habits encore mouillés du naufrage. (HOR., *Od.*, I, V, 13.)

332. *Hæc...* Si tu prétends l'assujettir à des règles, c'est que tu veux marier la folie avec la raison. (TÉRENCE, *Eunuch.*, acte I, sc. 1, v. 16.)

334. *Dum...* Alors que nous n'en sommes qu'aux premiers cheveux blancs et aux premières atteintes de la vieillesse ; alors qu'il reste encore à la Parque de quoi filer pour nous ; alors que nous avons l'usage de nos jambes et qu'un bâton ne nous est pas absolument indispensable. (JUV., *Sat.*, III, 26.)

336. *Cujus...* Dont la raideur n'a rien à envier à l'arbre qui se dresse sur la colline. (HOR., *Epod.*, XII, 19.)

337. *Possint...* Pour que cette jeunesse ardente ne puisse voir sans rire notre flambeau réduit en cendres. (ID., *Od.*, IV, XIII, 26.)

— *Fate...* Faites-moi du bien pour vous-même.

— *Nolo...* Je ne veux pas arracher la barbe à un lion mort. (MARTIAL, X, 90.)

— *O ego...* Oh ! plaise aux dieux que je puisse te voir telle que, dans mon exil, je me représente ton image ! que je puisse baiser tendrement tes cheveux blanchis par le chagrin et presser dans mes bras ton corps amaigri. (OVIDE, *ex Ponto*, I, IV, 49.)

338. *Quem...* Lorsque, se glissant dans un chœur de jeunes filles, avec ses cheveux flottants et ses traits encore indécis, un jeune homme

peut tromper les yeux les plus clairvoyants sur son sexe. (Hor., *Od.*, II, v, 21.)

P. 338. *Non qu'en la vieillesse.* C'est-à-dire : « à plus forte raison dans la vieillesse ».

— *Importunus...* Car l'importun vole encore au-dessus des chênes dénudés. (Hor., *Od.*, IV, xiii, 9.)

339. *Nam...* Car, à cet âge, si l'on en vient au combat, l'amour est comme un grand feu de paille qui s'éteint en un instant. (Virg., *Géorg.*, III, 98.)

— *Ut...* Ainsi tombe du chaste sein d'une jeune vierge une pomme, don furtif de son amant ; oubliant qu'elle l'a cachée sous sa robe, elle se lève à l'arrivée de sa mère, et le fruit roule à ses pieds. La rougeur qui lui couvre subitement le visage révèle la faute dont elle s'est rendue coupable. (Catulle, *Carm.*, LXV, 19.)

340. *Quelque rencontre.* — *Quelque invention* (1595).

— *Namque...* Ce n'est pas assez de nommer une seule cause ; il faut en dire plusieurs, quoiqu'il n'y en ait qu'une seule de bonne. (Lucrèce, VI, 704.)

347. *Balteus...* Voici la ceinture du théâtre ornée de pierres précieuses, voici le portique tout reluisant d'or. (Calpurnius, *Eclog.*, VII, 47.)

348. *Exeat...* Qu'il s'en aille, dit-il, s'il a quelque pudeur, et qu'il quitte les sièges destinés aux chevaliers, lui qui ne paye pas le cens fixé par la loi. (Juv., *Sat.*, III, 153.)

— *Quoties...* Que de fois avons-nous vu une partie de l'arène s'abaisser, et de l'abîme entr'ouvert surgir tout à coup des bêtes féroces et toute une forêt d'arbres d'or à l'écorce de safran ! Non seulement j'ai vu dans nos amphithéâtres les monstres des forêts, mais aussi des phoques au milieu de combats d'ours et le hideux troupeau des chevaux marins. (Calpurnius, *Eclog.*, VII, 64.)

349. *Quamvis...* Bien qu'un soleil brûlant calcine l'amphithéâtre, on retire les voiles dès que paraît Hermogènes. (Martial, XII, 29.) — Hermogènes était un voleur fameux.

— *Auro...* Et les rets aussi brillent de l'or dont ils sont tissus. (Calpurnius, *Eclog.*, VII, 53.)

350. *Vixere...* Bien des héros vécurent avant Agamemnon ; mais, ensevelis dans une nuit profonde, ils ne nous font pas aujourd'hui verser de larmes. (Hor., *Od.*, IV, ix, 25.)

— *Et supera...* Avant la guerre de Thèbes et la ruine de Troie, beaucoup de poètes avaient chanté d'autres événements. (Lucrèce, V, 327.)

351. *Jamque...* Notre âge n'a plus la même vigueur, ni la terre son ancienne fertilité. (Id., III, 1151.)

— *Concluoit cet autre.* Lucrèce.

— *Verum...* A mon avis, le monde n'est pas ancien, il ne fait que de naître : aussi voyons-nous que certains arts sont en progrès et se per-

fectionnent, notamment celui de la navigation qui se développe chaque jour davantage. (LUCRÈCE, V, 331.)

P. 351. *Nostre monde vient d'en trouver un autre.* L'Amérique.

356. *Tesmoing mes Cannibales.* C'est-à-dire : « tesmoing les gens dont je viens de parler ». Indiens, Cannibales, autant d'expressions génériques qui servaient alors à désigner les indigènes du nouveau monde.

— *Celuy du Peru.* Le roi Atahualpa. Voyez l'*Histoire de l'Amérique*, liv. VI, par Robertson.

357. *L'autre, roy de Mexico.* Le roi Guatimozin. Voyez *idem.*

358. *Non qu'un roy.* C'est-à-dire : « disons plus, un roy ».

359. *Entre les mains d'un prince.* Philippe II.

363. *Tout à l'opposite de l'autre.* A l'opposé de César, qui aurait préféré être le premier dans un village que le second à Rome. Voy. sa *Vie* par PLUTARQUE.

366. *Une si douce saincte.* « Saincte » est mise ici pour « deesse ».

— *Leurs bonnes qualitez.* Celles des princes.

367. *Il s'en peut ressentir.* « Ressentir » a ici le sens de « prévaloir ».

TOME QUATRIÈME.

Page 1. *Nonne...* Ne voyez-vous pas que le fils d'Albius vit mal et que Barrus est dans la misère? Exemples qui nous instruisent à ne pas dissiper notre patrimoine. (HOR., *Sat.*, I, IV, 109.)

10. *Ce philosophe du temps passé.* Héraclite.

2. *Publiant et accusant mes imperfections, quelqu'un apprendra à les craindre.* C'est-à-dire : « En publiant et accusant mes imperfections, j'apprends au lecteur à éviter des imperfections semblables. »

— *Se... contourner en moy.* C'est-à-dire « se retourner contre moy ».

— *Stercus...* Chacun aime l'odeur de son fumier. (Proverbe latin.)

12. *Rarus...* Et même, le sens commun est rare dans cette haute fortune. (JUV., VIII, 73.)

13. *Humani,..* Tel ce singe, imitateur de l'homme, qu'un enfant rieur a habillé d'une précieuse étoffe de soie, en lui laissant le derrière à découvert, à la grande joie des convives. (CLAUDIEN, *in Eutrop.*, I, 303.)

15. *Fata...* Les destins frayent la voie. (VIRG., *Æn.*, III, 395.)

16. *Permitte...* Abandonne le reste aux dieux. (HOR., I, 9, 9.)

— *Vertuntur...* Rien de variable comme les dispositions de l'âme : maintenant une passion l'agite ; que le vent change, c'est une autre qui l'entraînera. (VIRG., *Géorg.*, I, 420.)

20. *Croslez là.* Lisez « la » sans accent.

22. *J'en ay veu en ma vie enterrer deux princes de nostre sang.* Voyez la note 1 de la page XVIII de la Notice.

— *Ablatum...* Cet ouvrage a été arraché, encore imparfait, du métier. (OVIDE, *Trist.*, I, VI, 29.)

P. 23. *Beneficia...* Les bienfaits sont agréables tant qu'on sait pouvoir s'acquitter ; mais, s'ils dépassent nos moyens de reconnaissance, ils nous deviennent odieux. (TACITE, *Annal.*, IV, 18.)

26. Voyez, sur la *lettre de Tibère*, TACITE, *Ann.*, VI, 6.

27. *Equidem...* A la vérité, j'en dis plus que je n'en crois ; mais, si je ne prétends pas affirmer les choses dont je doute, je n'entends pas non plus retirer celles dont je suis sûr. (QUINTE-CURCE, IX, 1.)

29. Pour la réponse de Galba, voyez SUÉTONE, *Galba*.

— Mettez un point d'interrogation après le mot *ruyne*.

31. *Ipsa...* Le jour lui-même ne nous est agréable que parce que chaque heure change de coursiers. Autrement dit : « prend des aspects différents ». (PÉTRONE, *Frag.*, 678.)

32. *Aut verberatæ...* Ou ce sont vos vignes que la grêle a ravagées, ou vos arbres qui manquent d'eau, ou vos champs qui sont inondés, ou c'est un hiver trop rude qui vient tromper toutes vos espérances. (HOR., *Od.*, III, 1, 29.)

— *Aut nimiis...* Tantôt un soleil trop ardent brûle les moissons, tantôt des pluies subites ou d'âpres gelées les détruisent, tantôt la violence du vent les ravage. (LUCRÈCE, V, 216.)

— *Joinct le soulier neuf...* Voy. PLUTARQUE, *Vie de Paul Emile*.

34. *Stillicidi...* L'eau qui tombe goutte à goutte perce le rocher. (LUCRÈCE, I, 314.)

35. *Tum...* Alors mon âme se partage entre mille soucis. (VIRG., *Æn.*, V, 720.)

36. *Quin...* Que ne t'occupes-tu plutôt à des choses utiles ? Par exemple, pourquoi ne ferais-tu pas des paniers d'osier ou des corbeilles de jonc ? (VIRG., *Buc.*, II, 71.)

— *Sit...* Après tant de voyages par terre et par mer, après tant de fatigues et de combats, puissé-je enfin y trouver le repos pour ma vieillesse ! (HOR., *Od.*, II, VI, 6.)

39. *Sensus !...* Les sens ! O dieux ! les sens !

— *Et Cantharus...* J'aime que les plats et les verres reflètent mon image. (HOR., *Epist.*, I, V, 23.)

41. *Pejora...* Je supporterai ces temps pires que le siècle de fer, dans lesquels les noms manquent aux crimes et que la nature ne peut plus désigner par aucun métal. (JUV., *Sat.*, XIII, 28.)

— *Quippe...* Où le juste et l'injuste sont confondus. (VIRG., *Géorg.*, I, 505.)

— *Armati...* On laboure la terre tout armé, on vit de rapines et on ne se plaît que dans le brigandage. (ID., *Æn.*, VII, 748.)

43. *Ainsi en parloit.* Pour la plus grande intelligence de notre texte, nous avons ajouté ces trois mots que nous avons pris à la leçon de 1595.

44. *Eheu !...* Hélas ! nos cicatrices, nos crimes, nos guerres fratricides, nous couvrent de honte ! Enfants de ce siècle, de quoi ne nous sommes-nous pas rendus coupables ? quels forfaits n'avons-nous pas commis ?

Est-il une chose sainte qu'ait respectée notre jeunesse, un autel qu'elle n'ait point profané. (Hor., *Od.*, I, xxxv, 33.)

P. 44. *Ipsa...* La déesse Salus elle-même le voulût-elle, elle serait impuissante à sauver cette famille. (Térence, *Adelph.*, acte IV, sc. 7, v. 43.)

45. *Enimvero...* Les dieux se servent des hommes comme de balles. (Plaute, prolog. des *Captifs*, 22.)

— *Nec...* Et la fortune n'a confié à aucune nation le soin de la venger des maîtres du monde. (Lucain, I, 82.)

46. *Nec...* Il ne se rattache plus à la terre que par de faibles racines; son poids seul le soutient encore. (Id., I, 138.)

Et sua... Ils sont tous malades et menacés de la même tempête. (Auteur inconnu.)

47. *Deus...* Peut-être un dieu, par un retour favorable, nous rendra-t-il notre premier état. (Hor., *Epod.*, XIII, 7.)

— *Pocula...* Comme si, la gorge ardente, j'eusse bu à longs traits les eaux narcotiques du Léthé. (Id., *Epod.*, XIV, 3.)

49. *J'adjouste, mais je ne corrige pas.* Montaigne ajoutait beaucoup plus qu'il ne corrigeait, soit; mais il corrigeait. Nous en avons d'abord sa propre déclaration, liv. II, ch. 12, où il dit : « Je m'eschaude souvent à corriger et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier qui valoit mieux »; puis les nombreuses variantes des diverses éditions des *Essais* sont là comme preuves matérielles.

50. *Qu'aux autres.* — *Comme nous corrigeons les autres* (1595).

51. *Je disois donc tantost qu'estant planté en la plus profonde miniere de ce nouveau metal.* Montaigne a dit, au commencement du chapitre, qu'il vivait dans des temps corrompus. *En la plus profonde miniere de ce nouveau metal* est une image renouvelée sans doute du *siècle de fer* des anciens, par laquelle il rappelle le mauvais tour que le sort lui a joué en le faisant naître dans un siècle pareil à celui-ci.

— *Qui se tiennent d'un neud, qui fuit à tout autre neud.* C'est du nœud de la religion qu'il s'agit.

53. *Quod...* Je ne fais rien de bonne grâce, si ma volonté n'y accède. (Térence, *Adelph.*, acte III, sc. 5, v. 44.)

— *Quia...* Parce que, dans les choses imposées, on sait plus de gré à celui qui commande qu'à celui qui obéit. (Val. Maxime, II, II, 6.)

54. *Je ne vois pas là.* C'est-à-dire : « Je ne vais pas jusque-là ».

55. *Nec...* Les présents des grands me sont inconnus. (D'après Virg., *Æn.*, XII, 519.)

56. *Impius...* Tant de champs cultivés deviendront la proie d'un soldat barbare! (Id., *Bucol.*, I, 71.)

Quam... Qu'il est malheureux d'avoir à protéger sa vie par des murailles et des portes, et d'être à peine en sûreté dans sa propre maison. (Ovide, *Trist.*, IV, I, 69.)

57. *Tum...* Même en paix, nous ne cessons de redouter la guerre. (Ovide, *Trist.*, III, X, 67.)

P. 57. *Quoties*... Toutes les fois que la fortune a rompu la paix, c'est ici le chemin de la guerre. O fortune ! que ne m'as-tu donné plutôt des demeures errantes dans des climats brûlants, ou sous l'Ourse glacée ! (LUCAIN, I, 255, et VI, 251.)

58. *Tam*... Tant le crime s'est multiplié parmi nous ! (VIRG., *Georg.*, I, 506.)

— *Elle* (la ville de Paris) *a mon cueur*...

59. *Fleuve de Choaspez*. Voy. PLUTARQUE, *de l'Exil*, c. 5.

60. *Vires*... Plus que le comportent les forces et la santé de la vieillesse. (VIRG., *Æn.*, VI, 114.)

62. *Ante*... Je vois d'ici ma maison et jusqu'à la moindre disposition des lieux. (D'après OVIDE, *Trist.*, III, IV, 57.)

63. *Excludat*... Dites un chiffre pour éviter toute contestation, sinon j'use de la latitude que vous me laissez, et, de même que j'arracherais crin à crin la queue d'un cheval, je retranche une lieue, puis une autre, jusqu'à ce qu'il ne vous en reste plus et que vous soyez vaincu par la force de mon sorite. (HOR., *Epist.* II, 1, 38 et 45.)

— *Uxor*... Tardez-vous à rentrer, votre épouse s'imagine que vous en aimez une autre, ou que vous en êtes aimé, ou que vous buvez, ou que vous vous amusez, enfin que tout le bon temps est pour vous et le mauvais pour elle. (TÉRENCE, *Adelph.*, acte I, sc. 1, v. 7.)

64. *Il* (La Boétie) *vivoit*...

71. *Verum*... Mais cette simple indication suffira à ton esprit pénétrant pour deviner le reste. (LUCRÈCE, I, 403.)

72. *Un ami que j'ay perdu*. La Boétie.

73. *Les Commorans d'Antonius et de Cleopatra*. Allusion à la confrérie des Synapothanoumènes ou « bande de ceux qui veulent mourir ensemble », formée par Antoine et Cléopâtre après la bataille d'Actium. Voy. PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*, c. 15.

74. *Non ampliter*... Un repas où règne la propreté plus que l'abondance, où se trouve plus d'entrain que de luxe. (Phrase tirée, pour la première partie, d'un ancien poète cité par NONIUS, XI, 91, et, pour la deuxième, de CORNÉLIUS NÉPOS, *Vie d'Atticus*, c. 13.)

76. *Me si*... Si le destin me permettait de passer ma vie à ma guise. (VIRG., *Æn.*, IV, 340.)

— *Visere*... Heureux de visiter les régions brûlées du soleil et celles qu'assombrissent les nuages et les frimats. (HOR., *Od.*, III, III, 54.)

77. *Quæ*... Qui, cachée dans votre cœur, vous consume et vous ronge. (ENNIUS *apud Cicer. De Senectute*.)

77. *Numquam*... La fortune ne se livre jamais sans réserve. (QUINTE-CURCE, IV, 14.)

78. *Interet*. Lisez « interest ».

— *Alter*... Vers déjà cité. Voy. page 267.

79. *Quisque*... Nous subissons tous une expiation. (VIRG., *Æn.*, VI, 743.)

— *Un galant homme*. Il doit être question ici de Théodore de Bèze,

qui, après avoir publié en 1550 des poésies amoureuses, les *Juvenilia*, écrivit, trois ans plus tard, une apologie du jugement et du supplice de Michel Servet.

P. 80. *Curentur*... Que les malades en danger soient traités par les plus grands médecins. (Juv., XIII, 124.)

— *Nemo*... Personne ne croit dépasser les bornes permises. (Id. XIV, 233.)

81. *Ole*... Que t'importe, Olus, comment tel ou telle dispose de sa personne? (Martial, VII, 9.)

82. *Exeat*... Fuis la cour, si tu veux rester pur. (Lucain, VIII, 493.)

83. *At*... Mais toi, Catulle, persévère dans ton obstination. (Catulle, *Carm.*, VIII, 19.)

85. *Egregium*... Si je rencontre un homme intègre et vertueux, je compare ce monstre à un enfant à deux têtes, ou à des poissons qu'un laboureur ébahi trouverait sous le soc de sa charrue, ou bien à une mule féconde. (Juv., XIII, 64.)

— *Ces trois voleurs*. Les triumvirs Octave, Antoine et Lépide.

85. *Quo*... Où vas-tu t'égarer? (Virg., *Æn.*, V, 166.)

86. *Et vois au change*. C'est-à-dire : « Je vais au change, j'aime à changer ».

— *Manco male*. Pas si mal.

87. *De cette ville* (de Rome).

89. *Quanto*... Plus nous nous privons, plus les dieux nous accordent. Pauvre, je ne m'en range pas moins au parti de ceux qui ne désirent rien... A qui demande beaucoup il manque toujours beaucoup. (Hor., *Od.*, III, xvi, 21 et 42.)

— *M'en envoyera*. — *Me r'envoyera* (1595).

— *Nihil*... Je ne demande rien de plus aux dieux. (Hor., *Od.*, II, xxviii, 11.)

90. *Fortunæ*... J'abandonne le reste à la fortune. (Ovide, *Métam.*, II, 140.)

91. *Dernierement que j'y estois*. A Rome, en 1581.

— *Quod*... Sur le rapport fait au Sénat par Orazio Massimi, Marzo Cecio, Alessandro Muti, Conservateurs de la ville de Rome, touchant le droit de cité Romaine à accorder à l'Illustrissime Michel de Montaigne, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi Très-chrétien ; le Sénat et le Peuple Romain a décrété :

Considérant que, par un antique usage, ceux-là ont toujours été adoptés parmi nous avec empressement qui, distingués en vertu et en noblesse, avaient servi et honoré notre République ou pouvaient le faire un jour ; Nous, pleins de respect pour l'exemple et l'autorité de nos ancêtres, nous croyons devoir imiter et conserver cette louable coutume. A ces causes, l'illustrissime Michel de Montaigne, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi Très-chrétien, fort zélé pour le nom Romain, étant, par le rang, par l'éclat de sa famille et par ses qualités personnelles, très-digne d'être admis au droit de cité Romaine

par le suprême jugement et les suffrages du Sénat et du Peuple Romain; il a plu au Sénat et au Peuple Romain que l'Illustrissime Michel de Montaigne, orné de tous les genres de mérite et très-cher à ce noble peuple, fût inscrit comme citoyen Romain, tant pour lui que pour sa postérité, et appelé à jouir de tous les honneurs et avantages réservés à ceux qui sont nés citoyens et patriciens de Rome ou le sont devenus au meilleur titre. En quoi le Sénat et le Peuple Romain pense qu'il accorde moins un droit qu'il ne paie une dette, et que c'est moins un service qu'il rend qu'un service qu'il reçoit de celui qui, en acceptant ce droit de cité, honore et illustre la cité même. Les Conservateurs ont fait transcrire ce sénatus-consulte par les secrétaires du Sénat et du Peuple Romain, pour être déposé dans les archives du Capitole, et en ont fait dresser cet acte, muni du sceau ordinaire de la ville. L'an de la fondation de Rome 2331, et de la naissance de Jésus-Christ 1581, le 13 de mars.

Orazio Fosco, secrétaire du sacré Sénat et du Peuple Romain.

Vincent Martoli, secrétaire du sacré Sénat et du Peuple Romain.

P. 95. *Fugax...* Né pour la tranquillité et le repos, je me dérobe aux affaires. (Ovide, *Trist.*, III, II, 9.)

96. *Incedis...* Tu marches sur un feu couvert d'une cendre perfide. (Hor., *Od.*, II, 1, 7.)

— *Messieurs de Bordeaux m'esleurent maire de leur ville...* Montaigne fut élu maire de Bordeaux pendant son voyage en Italie; il en reçut la nouvelle, le 7 septembre 1581, alors qu'il était aux bains *della Villa*, près de Lucques.

97. *Pacisque...* L'un et l'autre également bons administrateurs et braves guerriers. (Virg., *Æn.*, XI, 658.)

99. *Non ipse...* Tout prêt moi-même à mourir pour mes amis et pour ma patrie. (Hor., *Od.*, IV, IX, 51.)

101. *Festinatio...* Passage de Quinte-Curce, IX, IX, 12, que Montaigne traduit après l'avoir cité.

— Tout ce qui est dit ici d'*un prince* se rapporte beaucoup au caractère du roi de Navarre, depuis Henri IV.

103. *Quo...* A quoi me servirait la fortune si je ne pouvais pas en jouir? (Hor., *Epist.*, I, V, 12.)

104. *Mundus...* Tout le monde joue la comédie. (Fragment de Pétrone, conservé par Jean de Sarisbery, *Policratic.*, III, 8.)

105. *Tantum...* Ils s'abandonnent à la fortune, au point d'en oublier la nature. (Quinte-Curce, III, II, 18.)

108. *Velut...* Tel un rocher qui s'avance dans la vaste mer; exposé à la fureur des vents et des flots, il brave les menaces et les efforts conjurés du ciel et de la terre, et reste lui-même immobile. (Virg., *Æn.*, X, 693.)

— *Ne nos...* Ne nous induisez pas en tentation. (Matth., c. 6, v. 13.)

109. *In tam...* Vers d'un auteur inconnu que Montaigne a traduits avant de les citer.

P. 109. *Ceu...* Ainsi le vent emprisonné dans la forêt; il frémit et ses sourds mugissements annoncent au nautonnier la tempête prochaine. (VIRG., *Æn.*, X, 97.)

110. Sur la *charretée de peaux de mouton*, voy. COMINES, liv. V, c. 1.

— *Cette machine.* C'est-à-dire la république romaine ébranlée par la rivalité de Marius et de Sylla. Voy. PLUTARQUE, *Vie de Marius.*

113. *Fœlix...* Heureux le philosophe! il remonte à la source des choses; dépouillé de toute crainte, il foule aux pieds l'inexorable destin et méprise la mort. Mais heureux aussi le laboureur! il connaît les dieux champêtres, et Pan, et le vieux Silvain, et l'aimable famille des nymphes. (VIRG., *Géorg.*, II, 489.)

— *Jure...* C'est avec raison que j'ai toujours eu en horreur d'élever la tête au-dessus des autres et d'attirer les regards. (HOR., *Od.*, III, XVI, 18.)

— *Cette mienne occupation de ville.* Son mairat de Bordeaux.

117. *Non nobis...* Ce n'est point à nous, Seigneur, ce n'est point à nous que la gloire doit en revenir, c'est à ton nom! (Ps. CXIII, v. 1.)

— *Qui nous le* (l'honneur) *faict coquiner.*

119. *Mene...* Moi! me fier à ce prodige! à la tranquillité de la mer et au calme apparent de ses flots! (VIRG., *Æn.*, V, 849 et 848.)

— *Il y a deux ou trois ans qu'on acoursit l'an de dix jours en France.* C'est en 1582 que le pape Grégoire XIII réforma l'année Julienne. Le chapitre des *Boyteux* fut donc écrit en 1583 ou 1584.

121. *Dare...* Habile à donner du corps à de la fumée. (PERSE, V, 20.)

124. *Nunquam...* Jamais la renommée ne s'en tient à la vérité. (QUINTE-CURCE, IX, 2.)

127. *Majorem...* Les hommes ajoutent plus de foi à ce qu'ils n'entendent point. (*Auteur inconnu.*)

— *Cupidine...* L'esprit humain est porté à croire plus volontiers les choses obscures. (TACITE, *Hist.*, I, 22.)

128. *Entednement.* Lisez « entendement ».

130. Ἄριστα... Proverbe grec traduit par Montaigne.

132. *Seu...* Soit que cette chaleur prépare les voies et ouvre les pores secrets par où monte la sève dans les herbes nouvelles, soit qu'elle rende la terre plus rude et resserre ses veines, ouvertes aux pluies fines, à un soleil trop ardent ou aux froids pénétrants de Borée. (VIRG., *Géorg.*, I, 89.)

— *Ogni...* Toute médaille a son revers. (*Proverbe italien.*)

134. *Est ce pas...* Lisez, conformément à la leçon de 1588 : *Est pas la naïfveté, selon nous, germeine de sottise, et qualité de reproche et d'injure*, c'est-à-dire « et imputée à reproche et à injure? » Le point d'interrogation suffit, à défaut du sens, pour marquer le mouvement de la pensée.

— *Servare...* Régler ses actions, observer le devoir, suivre la nature. (LUCAIN, II, 381, parlant de Caton.)

138. *Hostis...* Un ennemi redoutable est à droite et à gauche, et c'est

des deux côtés qu'un mal prochain me menace. (Ovide, *de Ponto*, I, III, 57.)

P. 138. *Exuperat*... Le mal s'empire et s'aigrit par le remède. (Virg., *Æn.*, XII, 46.)

— *Omnia*... Le juste et l'injuste, mêlés et confondus par nos coupables fureurs, ont détourné de nous la protection des dieux. (Catulle, *de Nuptiis Pelei*, v. 405.)

139. *A durer*... Lisez « à » préposition.

— *Non pas du chef*. C'est-à-dire « non à la discrétion du chef ».

— *Hunc*... N'empêchez pas, du moins, ce jeune homme de relever un siècle qui croule. (Virg., *Géorg.*, I, 500.) Virgile désignait Octave Auguste ; il est vraisemblable que Montaigne a entendu appliquer le passage de Virgile au roi de Navarre, qui plus tard en effet, par son avènement au trône de France, releva l'État de l'abîme où il se débattait depuis près d'un demi-siècle.

— *Par une drogue si mortelle*. Par la guerre civile.

140. *Undique*... Tant il y a de trouble et de désastre dans toutes nos campagnes ! (Virg., *Bucol.*, I, 11.)

— *Quæ*... Ce qu'ils ne peuvent emporter ou emmener, ils le détruisent, et leurs bandes criminelles vont jusqu'à incendier d'innocentes chaumières. (Ovide, *Trist.*, III, x, 65.)

— *Muris*... Nulle sûreté dans les villes, et les campagnes sont dévastées. (Claudien, *in Eutrop.*, I, 244.)

141. *Sit*... Que je conserve seulement ce qui m'appartient, même moins, s'il le faut, et que je puisse vivre ce qui me reste de vie, si les dieux veulent m'accorder ce reste. (Hor., *Epist.*, I, xviii, 107.)

142. *Si je qui*... C'est-à-dire « si moi qui ».

143. *Si fois*. C'est-à-dire « si fais-je ».

144. *Mista*... Vieillards et jeunes gens, mêlés ensemble, se pressent dans la mort ; nul n'échappe à la cruelle Proserpine. (Hor., *Od.*, I, xxviii, 9.)

145. *Videas*... Vous eussiez vu les campagnes désertes et les bois vides jusque dans leurs profondeurs. (Virg., *Géorg.*, III, 476.)

147. *Curis*... Affinant nos facultés par l'expérience. (Id., *Ibid.*, I, 123.)

148. *Incertam*... En vain, mortels, vous cherchez à connaître l'heure incertaine de vos funérailles et le chemin par où la mort doit venir. (Properce, II, xxvii, 1.)

— *Pœna*... Il est moins pénible de supporter un grand malheur tout crû, qui nous arrive subitement, que de vivre longtemps dans la crainte. (*Auteur inconnu.*)

151. *Sic*... Ainsi se renouvelle l'universalité des choses. (Lucrèce, II, 74.)

152. *Que j'avois*... C'est-à-dire « du temps que j'avois ».

155. *Quid*... Qu'ai-je dit, *j'ai ?* C'est *j'ai eu* que je devais dire, Chrémès ! (Térence, *Heaut.*, act. I, sc. I, v. 42.)

P. 155. *Heu !...* Hélas ! vous ne voyez plus en moi qu'un squelette. (*Auteur inconnu.*)

158. *Jam...* Ayant déjà imploré Castor et Pollux. (CATULLE, *Carm.*, LXVI, 65.)

160. *A moy qui ne suis que valet de trefles.* Montaigne entend par là qu'il n'avait d'autre titre de noblesse que celui d'écuyer qu'il avait hérité de son père. La leçon de 1595 porte « escuyer de trefles ».

165. *Mus...* Une souris dans de la poix. (*Proverbe latin.*)

166. *Ainsi voit l'on...* Vers de LA BOÉTIE.

171. *Qua...* Par quel art Dieu gouverne le monde ; par où s'élève la lune et par où elle se retire, et comment, réunissant son double croissant, elle se retrouve chaque mois dans son plein ; d'où viennent les vents qui commandent à la mer et quelle est l'influence du vent du midi ; par quelles eaux sont formés les nuages : cherchez, vous que tourmente le besoin d'approfondir ces mystères. (PROPERCE, III, v, 26, pour les six premiers vers, et LUCAIN, I, 417, pour le dernier.)

172. *Fluctus...* De même, sous le premier souffle du vent la mer blanchit, puis, peu à peu, s'enfle, soulève ses ondes et enfin se dresse du fond de l'abîme jusqu'aux astres. (VIRG., *Æn.*, VII, 528.)

173. *Ce Dieu de science...* Sur le frontispice du temple de Delphes, consacré à Apollon, était gravée la maxime : Γνῶθι σεαυτὸν.

— *Au style qu'on establit les religions et les loix,* c'est-à-dire, dans un style de prophète et de législateur.

174. *Cui...* Qui, lorsqu'il avait touché sa mère, sentait une nouvelle vigueur renaître dans ses membres épuisés. (LUCAIN, IV, 599.)

175. *Sed...* Mais il serait impossible d'en énumérer toutes les espèces et d'en dire tous les noms. (VIRG., *Géorg.*, II, 103.)

176. *Dum...* Lorsqu'un sang plus jeune courait dans mes veines, et que la vieillesse jalouse n'avait pas encore blanchi mes tempes. (ID., *Æn.*, V, 415.)

177. *Quod...* Qui voulût être ce qu'il est et qui ne désirât rien de plus. (MARTIAL, X, 47.)

179. *Tandem...* Enfin, je salue donc une science qui se traduit par des résultats. (HOR., *Epod.*, XVII, 1.)

— *Son eschançon.* Sous-entendez « moi » devant ces deux mots.

180. *A Auguste.* A Augsbourg, *Augusta Vindelicorum.* (*Voyages,* I, 114.)

184. *Ad primum...* Veut-il se promener jusqu'à la première borne milliaire, l'heure est prise dans son livre ; s'est-il frotté le coin de l'œil et qu'il lui en cuise, le collyre devra être composé d'après son horoscope. (JUV., VI, 576.)

— *Desja.* Lisez : « desjà ».

187. *An...* La vie est-elle d'un si grand prix ? On nous force à renoncer à nos habitudes et à cesser de vivre pour prolonger notre existence ; car je ne pense pas qu'il faille mettre au nombre des vivants ceux à qui

on rend incommodes l'air qu'ils respirent et la lumière qui les éclaire. (*Pseudo*-GALLUS, *Eleg.*, I, 155, 247.)

P. 188. *Quem...* Alors que, couvert d'une tunique éclatante, le brillant Cupidon voltigeait autour de moi. (CATULLE, *Carm.*, LXVI, 133.)

— *Et militavi...* Et j'ai combattu non sans gloire. (HOR., *Od.*, III, XXVI, 2.)

— *Sex...* A peine si je me souviens d'être allé jusqu'à six. (OVIDE, *Amor.*, III, VII, 26.)

189. *En quelle foiblesse d'ans*, c'est-à-dire, « en quel âge tendre ».

— *Inde ..* Aussi eus-je de bonne heure du poil sous l'aisselle, et ma barbe précoce étonna ma mère. (MARTIAL, XI, 22.)

— *Defienda...* Que Dieu me défende de moi-même !

190. *Quelqu'un..* Il s'agit de Carneade. Voy. DIOG. LAERCE, IV, 63.

192. *Stulte...* Insensé ! pourquoi, dans tes vœux puérils, demandes-tu des choses irréalisables ? (OVIDE, *Trist.*, III, VIII, 11.)

— *Non secus...* Non autrement qu'on étaie par toutes sortes d'obstacles un bâtiment qui menace ruine, jusqu'au jour fatal où, tout cet assemblage venant à se rompre, les étais s'écroulent avec l'édifice. (*Pseudo*-GALLUS, I, 171.)

— *La folie de Ctesiphon.* Voy. PLUTARQUE, *Comment il faut refréner la colère*, c. 8 de la version d'Amyot.

194. *Quæ...* Nous n'avons droit de nous plaindre que du mal qui nous atteint injustement. (OVIDE, *Heroid.*, V, 8.)

197. *Et s'escrioit au bon Esope...* Voy. PLATON, *Phédon.*

202. *Pulchrumque...* Il vous vient à l'esprit qu'il est beau de mourir en combattant. (VIRG., *Æn.*, II, 317.)

203... *Non hoc...* Mes forces ne me permettent plus de braver les intempéries du ciel à la porte d'une maîtresse. (HOR., *Od.*, III, X, 19.)

204. *Nec...* Mon corps ne participe pas des troubles de mon esprit. (OVIDE, *Trist.*, III, VIII, 25.)

— *Quis...* Qui s'étonne de trouver des goîtres dans les Alpes ? (JUV., XIII, 162.)

206. *Si modica...* Si tu ne sais pas te contenter d'un plat de légumes pour ton dîner. (HOR., *Epist.*, I, V, 2.)

215. *O fortes...* Braves compagnons, qui avez souvent essuyé avec moi les plus grands dangers, noyons aujourd'hui nos soucis dans le vin ; demain, nous parcourrons ensemble la vaste mer. (HOR., *Od.*, I, VII, 30.)

216. *S'amusant et se chatouillant...* Scipion et Lélius auraient pris part, d'après Suétone, aux comédies de Térence.

220. *Morte...* Tels sont ces fantômes qu'on voit, dit-on, voltiger après la mort autour des tombeaux, ou tels ces songes qui trompent nos sens endormis. (VIRG., *Æn.*, X, 641.)

— *A mesme qu'on les fuit.* Lisez : « suit », et non « fuit ».

— *Nil...* Ne croyant avoir rien fait, tant qu'il lui restait à faire. (LUCAIN, II, 657.)

P. 223. *D'autant es tu Dieu*... Vers traduits de PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, c. 7, par Amyot.

— *Frui*... O fils de Latone ! accorde-moi de jouir en paix du fruit de mon travail ; donne-moi une âme saine dans un corps sain, et, je t'en prie, préserve-moi d'une vieillesse languissante, fermée au commerce des Muses ! (HOR., *Od.*, I, XXXI, 17.)

INDEX

ABRA, fille de saint Hilaire, évêque de Poitiers, I, 231.

Absence. Ravive l'affection conjugale, IV, 62. Rend la conjonction des volontés plus riche entre amis, 64.

ÆLIUS VERUS. Ce qu'il répondit à sa femme, qui lui reprochait d'entretenir des maîtresses, I, 207.

ÆMILIUS LEPIDUS. Sa mort, I, 75.

ÆSCHYLUS. Sa mort, I, 75.

Age. Sujet à interprétations diverses, I, 340 et suiv. Quand la force de l'âge et quand son déclin, 342 et suiv.

AGESILAUS. Comment il assura l'avantage qu'il avait douteusement acquis sur les Béotiens, I, 13. Un mot de lui à propos du roi de Perse, 68. Ce qu'il était d'avis d'apprendre aux enfants, 135. Comment il allait vêtu, 239. Manque, par trop de vaillance, l'occasion de défaire les Béotiens, 289 et suiv. Sa réponse aux Thasiens qui l'avaient fait dieu, II, 227. S'il est vrai qu'il ait été puni par les éphores pour s'être rendu trop populaire, III, 132. Pourquoi, en voyageant, il faisait son logis dans les églises, 239. Ce qu'il jugeait de l'amour, 333 et suiv.

AGIS, roi de Sparte. A quelle condition, selon lui, un homme peut vivre vraiment libre, II, 17. Sa réponse à un ambassadeur de la ville d'Abdère, 135.

AIGUEMOND. Voyez EGMONT.

ALBE (Le duc d'). Cruautés qu'il exerça à Bruxelles, I, 24. Comparé avec le connétable de Montmorency, III, 66.

ALBUCILLA, dame romaine. Sa mort, III, 5.

ALCIBIADE. Pourquoi il donne un soufflet à un grammairien, III, 170. Pourquoi il coupe la queue et les oreilles à son chien, 270. Ne veut point de musique à table, IV, 214.

ALÉSIA. Événements extraordinaires concernant ce siège, III, 151.

ALEXANDRE, tyran de Phères. Pourquoi ne pouvait souffrir d'ouïr au théâtre le jeu des tragédies, III, 96.

ALEXANDRE VI, pape. Comment fut empoisonné, I, 232 et suiv.

ALEXANDRE LE GRAND. Sa cruauté envers Bétis, gouverneur de Gaza, I, 6 et suiv. Pourquoi il refusa de combattre la nuit, 23. Dans quelle cir-

constance il montra le plus d'intrépidité, 120. Comment il se moqua de ses flatteurs qui voulaient lui faire accroire qu'il était fils de Jupiter, 274. Profondément endormi un peu avant sa dernière bataille contre Darius, 285. De son cheval Bucéphale, 305. Quelle odeur exhalait son corps, 330. Sa valeur n'était point pleine et universelle, II, 7. Jugement général sur sa personne, III, 171 et suiv. Comparé avec César, 173 et suiv. En quoi il est inférieur à Socrate, 240.

ALEXIA. Voyez ALÉSIA.

ALLEMANDS. Ivrognes, II, 11.

ALPHONSE XI, roi de Castille. En quoi trouvait les ânes plus heureux que les rois, I, 278. Fondateur de l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Écharpe, 308.

ALVIANE (Barthélemy d'), général vénitien. Pourquoi son corps fut ramené à Venise à travers le territoire ennemi, I, 12.

Ambassadeurs. Un trait de quelques ambassadeurs, I, 63 et suiv. Si les ambassadeurs d'un prince lui doivent rien cacher de la vérité, 65.

Ambition. Passion plus forte que l'amour chez les grands hommes, III, 138. N'est pas un vice de petit compagnon, IV, 116.

Ame. Son activité est incessante, I, 17. Ce que les philosophes ont pensé de l'âme, II, 238 et suiv. Conclusion qu'on peut tirer de la diversité de leurs opinions, 280 et suiv. En quoi consiste le prix de l'âme, III, 240. Marques de sa grandeur, IV, 216 et suiv.

AMÉRICAINS. En quel sens ils sont barbares, I, 215. De leurs mœurs, qui, pour être différentes des nôtres, n'en sont pas plus bizarres, 216 et suiv. Autres détails, III, 351 et suiv.

Amitié. Le fruit le plus parfait de la société, I, 177. Liaisons auxquelles ne convient pas le nom d'amitié, *ibid.* et suiv. Exemple de parfaite amitié, 181. Amitiés communes comparées à la vraie, 182 et suiv. Amitié des maris envers leurs femmes, restreinte par la théologie, 205. Encore de la vraie amitié, IV, 64.

Amour. Change l'image des choses, II, 272. Exemples remarquables de résistance à l'amour, III, 135 et suiv. Pourquoi il doit être banni du mariage, 285 et suiv. Tout tend, dans notre éducation, à dresser les femmes aux entremises de l'amour, 293 et suiv. Ce que c'est que l'amour, 318. Il rend l'homme ridicule et le ravale aux bêtes, *ibid.* et suiv. Il n'en est pas moins inspiré par la nature; il a toutes les apparences de la contradiction, 319. Manière de le rendre plus piquant, 321. L'amour chez les Espagnols et les Italiens, 322. Doit être conduit par degrés, *ibid.* Sa violence explique son inconstance, 328. Est rebelle à toute usurpation d'autorité, 330 et suiv. Avantages qu'on pourrait retirer de l'amour dans un âge avancé, 336. A quel âge il est de saison, 338.

AMYOT (Jacques). Loué par Montaigne de n'avoir pas francisé les mots latins dans sa traduction de Plutarque, I, 292. Éloge de son style, II, 29 et suiv.

ANACHARSIS. Quel est, à son avis, le gouvernement le plus heureux, I, 281.

ANAXIMANDER. Son opinion sur la nature de l'âme, II, 239.
ANDOINS (Corisande d'). Voy. GRAMMONT (Mme de).
ANDRODUS. Son histoire merveilleuse, II, 168 et suiv.
Anglais. Vœu d'une troupe de jeunes gentilshommes anglais, III, 91 et suiv.
Animaux. Voyez *Bêtes*.
ANTIGONUS. Assiège Nora, I, 20. Sait mauvais gré à son fils de lui avoir présenté la tête du roi Pyrrhus, 244. Comment il se moqua d'un poète qui l'avait appelé *Fils du Soleil*, 274. Pourquoi il punit les soldats d'Eumènes, III, 229. Sa réponse à un jeune homme qui lui demandait la charge de son père décédé, 286. Comment il se dispensa de rien donner à un philosophe cynique, IV, 132.
ANTISTHÈNES. Pourquoi il conseillait aux Athéniens d'ordonner que les ânes fussent employés au labourage comme les chevaux, IV, 17 et suiv.
APOLLODORUS, tyran de Potidée. Torturé par sa conscience, II, 35.
Apparences. Sont égales partout, II, 203. Philosophes qui ont soutenu qu'il se trouvait dans un même sujet des apparences contraires, 292. Pourquoi nous ne pouvons juger définitivement des choses par les apparences, 312.
Approbation publique. Pourquoi elle doit être recherchée, III, 29.
ARACUS, amiral de Sparte, I, 111.
ARCESILAUS. Ce qu'il dit de la paillardise, II, 290. Sa visite à Apelles malade, IV, 87 et suiv.
ARCHELAUS, roi de Macédoine, III, 281.
ARCHIAS, tyran de Thèbes. Pourquoi périt dans une conspiration, II, 31 et suiv.
ARCHILÉONIDE. N'accepte pas une louange qu'on lui faisait de son fils, I, 269.
Architecte. Courte harangue d'un architecte au peuple d'Athènes, I, 161. Langage pompeux des architectes, 322.
ARCHYTAS. Sa modération dans la colère, III, 120. Son aversion pour la solitude, IV, 76.
Aréopage. Pourquoi ce vénérable sénat jugeait de nuit, II, 266.
ARÉTIN (Pierre). S'il mérite le nom de *divin*, I, 322 et suiv.
ARGENTERIUS, médecin, III, 195.
ARIOSTE. A quel âge Montaigne cessa de prendre goût à ses ouvrages, II, 83. Ne saurait être comparé à Virgile, 85.
ARISTARCHUS. Par quel mot il se jouait de la présomption de son siècle, IV, 173.
ARISTIPPE. Pourquoi ne fait pas difficulté d'accepter une robe parfumée, II, 288.
ARISTODEMUS, roi des Messéniens. Pourquoi se tua, III, 273.
ARISTON. A quoi comparait une leçon, IV, 80.
ARISTOTE. Comment instruisit Alexandre, I, 153 et suiv. A quel âge il voulait qu'on se mariât, II, 61. S'il est véritablement dogmatiste, 205 et suiv. Contradiction que Montaigne relève chez lui, 235.

Arius, I, 229.
Armes. Mauvaise coutume de ne les prendre que sur le point d'une extrême nécessité, II, 75 et suiv. Armes de diverses nations, 76 et suiv.
Armoiries. Incertaines, I, 294.
Arras. Obstination de plusieurs de ses habitants, lorsque la ville fut prise par Louis XII, I, 44.
Arria, femme de Cæcina Pætus. Comment elle encouragea son mari à se dérober au supplice, III, 159 et suiv.
Arsac (Sieur d'), frère de Montaigne, I, 213.
Artaxerxès. Adoucit la rigueur des anciennes lois de Perse, II, 112.
Asinius Pollio. Ce qu'il trouvait à reprendre dans les *Commentaires* de César, II, 95 et suiv. Pourquoi il ne répliqua rien à Auguste, qui avait fait des vers contre lui, III, 368.
Assigni (Seigneur de l'), I, 20.
Atalante. Vaincue à la course, III, 265 et suiv.
Athènes. Comment l'aimaient les étrangers, III, 289.
Atlantide, île. Son étendue, I, 211. Si c'est l'Amérique, 212.
Atticus (Pomponius). Sa mort volontaire, III, 6.
Aubigny (M. d'), assiégeant Capoue, I, 22.
Aufidius. Sa mort, I, 75.
Auguste (César). Comment se venge de Neptune, I, 18. Son désespoir en apprenant la défaite de Varus, *ibid*. Sa clémence envers Cinna, 113 et suiv. Son sommeil profond à l'heure d'une bataille, 287. Quel âge il fixa pour l'exercice des charges de judicature, 341 et suiv. Son caractère impénétrable, II, 2. Libéral de dons et avare de récompenses d'honneur, 49. Épigramme composée par lui, 165.
Augustin (Saint). Miracles attestés par lui, I, 173. Importance de ses écrits, II, 74.
Aurat ou plutôt Daurat. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, III, 66.
Auteurs. Ne devraient écrire que ce qu'ils savent, I, 214. S'ils peuvent prétendre à quelque recommandation par leurs écrits, III, 60.
Avarice. Ce qui la produit, I, 53 et suiv.
Avocats. Comparés aux prédicateurs, I, 33. Comment se forment souvent leurs convictions, II, 270. Trouvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble, 289.

Bains. Comment en usaient les anciens, I, 312. Des principaux bains d'Europe et de l'usage particulier de chacun, III, 201 et suiv.
Baisers. Comment ont été avilis, III, 323.
Barbare. Ce qu'emporte ce mot dans la bouche de chaque peuple, I, 215. Il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, I, 200.
Bayard. Sa mort, I, 14. Quel était son vrai nom, 295.
Beauté du corps. En quoi elle consiste, II, 177 et suiv. Si nous

sommes supérieurs aux animaux, de ce chef, 178 et suiv. De son prix, III, 39; IV, 153 et suiv.

Bebius, juge. Particularité de l'heure de sa mort, I, 75.

Bedoins. Pourquoi allaient nus au combat, III, 112.

Bellay (Guillaume du). Jugement sur ses *Mémoires*, II, 98 et suiv.

Bellay (Joachim du). Comment jugé par Montaigne, III, 66.

Bellay (Martin du). Son extrême rigueur à l'égard du défenseur de Saint-Boni, I, 60. Jugement sur ses *Mémoires*, II, 98 et suiv.

Bembo (Le cardinal), III, 315.

Bertheville, lieutenant du comte de Brienne, I, 23.

Bessus. Comment devint son propre délateur, II, 34.

Bêtes. Se vengent sur elles-mêmes du mal qu'elles ressentent, I, 17. Sujettes à la force de l'imagination, 93 et suiv. Ont droit à quelques égards, II, 116. Se communiquent leurs pensées, 134. De l'industrie et de la sagacité qu'on remarque dans quelques-unes, 135 et suiv. Ont leur langage naturel, 140. Suivent librement leurs inclinations, 142. Leur subtilité dans leurs chasses, 145 et suiv. Discernent ce qui peut les soulager dans la maladie, 146. Sont capables d'instruction, 147 et suiv. Ont de l'équité, 159. Surpassent les hommes en amitié, en fidélité et en gratitude, *ibid.* et suiv.; 166 et suiv. Font choix comme nous en leurs amours, 160. Ont parfois des amours bizarres, 161 et suiv. Mettent de la subtilité dans leurs malices, 162. Quelques-unes ont de la prévoyance, 163. D'autres ont la passion de la guerre, *ibid.* et suiv. Pourquoi Moïse défendit de manger le sang des bêtes, 240.

Bétis, gouverneur de Gaza. Pourquoi mis à mort par Alexandre, I, 6 et suiv.

Bèze. Un des meilleurs poètes latins de son temps, III, 66.

Bias. Mot de lui, I, 248.

Bien. Est la véritable richesse et met l'homme au-dessus des injures, I, 252. Quel est le bien le plus cher, III, 10 et suiv. Il n'en est aucun exempt de quelque mélange de mal et d'incommodité, 78 et suiv.

Biron (Le maréchal de). Maire de Bordeaux, IV, 97.

Blosius (Caius). Degré de son amitié pour Gracchus, I, 181.

Boccace. N'est qu'un auteur plaisant pour Montaigne, II, 83.

Bodin (Jean). Réfuté sur ce qu'il a dit de Plutarque, II, 96, et III, 128 et suiv.

Boétie (Estienne de La). Auteur de la *Servitude volontaire*, I, 176. A quel âge il la composa, *ibid.* Fut le grand ami de Montaigne, 177, 181. Regrets de Montaigne sur sa perte, 186; éloge qu'il fait de son ami, 187 et suiv. Vingt-neuf sonnets composés par La Boétie, 190 et suiv. Il est l'homme le mieux doué qu'ait connu Montaigne, III, 63.

Boiocalus. Sa noble réponse aux Romains, II, 18.

Boire. Est le dernier plaisir que l'âge nous dérobe, II, 13.

Boiteux et *Boiteuses*. Proverbe sur leur compte, IV, 130 et suiv.

Boleslas III, roi de Pologne. Trahi, III, 228.

Boleslas IV, roi de Pologne. Sa chasteté dans le mariage, III, 293.

Boniface VIII, pape. Son caractère, II, 1.
Bonnes (Barthélemy de), au siège de Commercy, I, 21.
Borgia (César), duc de Valentinois, I, 232.
Borromée, cardinal. Sa vie austère, I, 53.
Bouchet, I, 192.
Bourbon (M. de), I, 66.
Boutières (M. de) à Turin, II, 31.
Brienne (Le comte de), I, 23.
Brousse (Le sieur de La), frère de Montaigne, II, 33.
Brutus. Regrets de Montaigne à son sujet, II, 90.
Bucéphale, cheval d'Alexandre, I, 305.
Buchanan. Ce qu'il dit à Montaigne, I, 165. Mis par celui-ci au rang des meilleurs poètes latins de son temps, III, 66.
Bulle. Formulaire d'une bulle accordée à Montaigne, IV, 91 et suiv.
Bunel (Pierre), II, 118.
Bures (Le comte de), I, 67.
Bussaguet (Sieur de), oncle paternel de Montaigne, III, 184.

Caligula. Pourquoi il fit abattre une maison, I, 18.
Cambyses. Ce qui le détermina à faire mourir son frère, III, 273.
Canius (Julius), noble romain. S'applique en mourant à observer les effets de la mort, II, 38 et suiv.
Cannibales, ou sauvages de l'Amérique. Voy. Américains.
Caraffe (Antoine), cardinal. Son maître d'hôtel, I, 321.
Carneades. A soutenu que la gloire est désirable pour elle-même, III, 19.
Caro (Hannibal). Éloge de ses lettres, I, 266.
Carthaginois. Immolaient leurs enfants à Saturne, II, 217.
Cassius Severus. Ne parlait jamais mieux qu'à l'improviste, I, 34. Mot de lui, II, 73.
Castalio (Sébastien), savant allemand. Mourut de faim, I, 236.
Catena, brigand italien. Son supplice, II, 112.
Caton l'ancien ou le Censeur. Sa parcimonie, I, 323 et suiv. Reproche qu'on lui a fait de bien boire, II, 12. S'avisa trop tard d'apprendre le grec, III, 104.
Caton le jeune. Un mot de lui sur Cicéron, I, 161. Jugements divers sur sa mort, 242. Traits de cinq poètes latins à sa louange, 243. Sa tranquillité d'âme à la veille d'une émeute où il devait être mêlé, 286 et suiv. Il se tua par vertu, II, 103. Sa mort comparée à celle de Socrate, 104. Sa vertu plus pure que celle de Caton le Censeur, III, 104.
Catulle. En quoi supérieur à Martial, II, 86.
Catulus (Luctatius). Pourquoi il prit la fuite dans un combat, I, 268.
Caupène (Le baron de), III, 203.
Céa, île de Négrepont. Histoire singulière d'une femme de cette île, II, 28 et suiv.

César (Jules). De combien s'endetta pour arriver au pouvoir, I, 55. Son intrépidité en présence de ses légions mutinées, 121. Moyen qu'il employa pour se faire aimer de ses ennemis, 123. Marchait nu-tête devant son armée, 239. Ses pleurs à la mort de Pompée, 244. Pourquoi a écrit ses *Commentaires*, 262. Ce qu'il reprochait aux soldats de Pompée à Oricum, 297. Excellent cavalier, 305. Pourquoi il fut appelé *la ruelle du roi Nicomède*, 316. Un mot de lui, 326. Éloge de ses *Commentaires*, II, 93. A quelle occasion traité de brigand par Montaigne, 103. Singulières preuves de sa clémence, 111. Quelle mort il trouvait la plus souhaitable, III, 5. A donné et vendu des royaumes, alors qu'il n'était que simple citoyen romain, 89 et suiv. Ses nombreuses amours, 137. L'amour ne nuisit jamais à son ambition, 138. Sa sobriété, *ibid.* et suiv. A quel propos traité d'ivrogne par Caton, 139. Sa douceur et sa clémence envers ses ennemis, *ibid.* et suiv. Égards qu'il avait pour ses amis, 141. Sa justice, *ibid.* L'ambition a terni toutes ses belles qualités, 142. Ses *Commentaires* devraient être le bréviaire de tout homme de guerre, 144. Comment il rassura ses troupes en présence des forces considérables du roi Juba, *ibid.* et suiv. Habituait ses soldats à lui obéir aveuglément, 145. Amusait l'ennemi pour le surprendre avec plus d'avantage, *ibid.* et suiv. Seule vertu qu'il requérait de ses soldats, 146. Voulait qu'ils fussent richement armés, *ibid.* Dans l'occasion, les traitait avec beaucoup de sévérité, 147. Pourquoi fit faire un pont sur le Rhin, *ibid.* Pourquoi aimait à haranguer ses soldats, *ibid.* Rapidité de ses expéditions militaires, 148 et suiv. Voyait tout par lui-même, 149. Aimait mieux la victoire gagnée par prudence que par force, *ibid.* Se jetait dans le péril le plus extrême, en cas de nécessité, 150 et suiv. Sa confiance et sa fermeté au siège d'Alésia, 151 et suiv. N'approuvait pas toute sorte de moyens d'obtenir la victoire, 153. Bon nageur, 154. Affection que lui portaient ses soldats, *ibid.* et suiv. Sa robe troubla Rome, ce que sa mort n'avait pas fait, 271.

Cestius. Maltraité par le fils de Cicéron, II, 91 et suiv.

Charges. Ridicule qu'il y a à les désigner pour la plupart par des appellations superbes, II, 322. Se donnent plus par fortune que par mérite, IV, 14. Comment elles doivent être exercées, 97 et suiv.

Charillus, Lacédémonien. Sa retenue dans un accès de colère, III, 121. Ce qu'on disait de son caractère, IV, 160.

Charles V. Son opinion sur l'armée française, I, 65. Quelle est la plus belle de ses actions, II, 62.

Charles IX, roi de France. S'entretient avec des sauvages à Rouen, I, 226.

Charondas, le législateur. Comment punissait la couardise, I, 62. Châtiait ceux qui hantaient mauvaise compagnie, 249.

Chastel (Jacques du), évêque de Soissons. Sa mort volontaire, II, 27.

Chasteté. Devoir résigné aux dames et difficile à observer, III, 298 et suiv.

Chastillon (Coligny, amiral de), III, 154.

Chélonis, fille et femme de rois de Sparte. Sa tendresse et sa générosité, IV, 207.

Chilon. Précepte de lui sur les amitiés communes, I, 182.

Chrétiens. Se font tort de vouloir appuyer leur créance par des raisons humaines, II, 120 et suiv. D'où vient que leurs mœurs sont moins pures que celles des autres sectes religieuses, 122 et suiv.

Chrysippus. Conseille la loyauté dans la lutte, I, 23. Comment vient à connaître que le chien raisonne, II, 147. Raison ridicule dont il se sert pour prouver que l'âme réside autour du cœur, 240. Ce qu'il pensait de la dignité des philosophes, 290.

Cicéron. Pourquoi recherchait la solitude, I, 257. Écrivait des lettres privées pour en acquérir de la gloire, 262. Pourquoi il donna la liberté à un de ses esclaves, 265. Jugé par Montaigne, II, 88 et suiv.

Cicéron le jeune, fils du précédent. Comment traita l'orateur Cestius, II, 91 et suiv.

Cinéas. Comment réprima l'ambition de Pyrrhus, I, 281.

Cinna. Sa conjuration contre Auguste, I, 113 et suiv.

Cippus. Pourquoi il lui poussa des cornes, I, 89.

Cléanthes. Conclusion qu'il tire de ses observations sur les mœurs des fourmis, II, 155.

Cléomènes, fils d'Anaxandridas, roi de Sparte. Croyait tout permis contre un ennemi, I, 22. Sa réponse à des ambassadeurs de Samos, 160. Ce qu'il répondit, étant malade, à des amis qui lui reprochaient un changement de caractère, II, 266. Comment il se moqua d'un rhétoricien qui haranguait sur la vaillance, III, 118 et suiv.

Cléomènes III. Ce qu'il attendit pour se donner la mort, II, 22.

Clodia Læta, vestale, III, 292.

Clodomire, roi d'Aquitaine. Pourquoi perdit la vie, I, 298.

Clovis assiégeant Angoulême, I, 233.

Cocuage. Quelquefois profitable, I, 53. Braves gens qui furent cocus et qui le surent sans en exciter de tumulte, III, 301. Le mieux est d'imiter cette réserve, 308 et suiv.

Cœlius, l'orateur. Pourquoi il s'emporta contre un homme avec qui il conversait, III, 122.

Colère. De ses effets, III, 116 et suiv.

Collèges. Abrutissent la jeunesse, I, 154. Les enfants y sont maltraités, 156.

Colonne (Fabrice), I, 22.

Comines (Philippe de). Jugement porté par Montaigne sur cet historien, II, 97 et suiv., Mot de lui dérobé à Tacite, IV, 23.

Commander. S'il est plus doux de commander que d'obéir, I, 276.

Commentateurs. Foisonnent, IV, 164 et suiv.

Conférence. Son utilité, IV, 2 et suiv.

Conrad III. Comment se réconcilia avec Guelphe, I, 4 et suiv.

Conscience. Révélatrice, II, 33 et suiv. Les bénéfices d'une bonne conscience ne nous font jamais défaut, III, 237.

Constance. Comment définie et en quoi elle consiste, I, 38 et suiv.

Converser. On doit louer et envier ceux qui savent converser familièrement avec toute sorte de gens, III, 252 et suiv. De l'art de converser, IV, 18 et suiv.

Cornelius Gallus. Son genre de mort, I, 75.

Corras, conseiller au parlement de Toulouse, IV, 126.

Cortez (Fernand). Ambassades qu'il reçoit du roi de Mexico, I, 209 et suiv.

Cossitius (Lucius). De femme, changé en homme, I, 89.

Cotys, roi de Thrace. Pourquoi il cassa des vases de prix, IV, 107.

Couardise. Si elle doit être punie de mort, I, 61. Commune façon de la punir, 62. Mère de cruauté, III, 95 et suiv.

Courtisans. Se donnent les défauts du maître, III, 367.

Coutume. Sa force, I, 97 et suiv. Coutumes bizarres de divers peuples, 99 et suiv. C'est la reine du monde, 103; le fondement de quantité de choses contestables très autorisées, 104. Des coutumes anciennes, 310 et suiv. Elles varient et sont souvent directement contraires d'un pays à l'autre, IV, 180 et suiv.

Cratès. Ce qu'il pensait de l'âme, II, 238.

Crémutius Cordus. Pourquoi se laissa mourir de faim, II, 73.

Crétois. Ce qu'ils demandaient aux dieux quand ils en voulaient à quelqu'un, I, 103. Réduits à boire l'urine de leurs chevaux, 308.

Crœsus. Ses paroles avant de mourir, I, 68.

Cruauté. Conséquence de la cruauté contre les bêtes, II, 113. Cruauté vient de couardise, III, 95 et suiv.

Curiosité. De celle qui doit être inspirée aux jeunes gens, I, 146 et suiv. De celle qui est répréhensible, II, 30 et suiv. La curiosité est un mal naturel et originel en l'homme, 196. Elle est vicieuse partout et pernicieuse quelquefois, III, 307.

Cyniques. Leur façon déhontée de vivre, II 290 et suiv.

Cyrus. Se venge d'une rivière, I, 18. Pourquoi fut fouetté à l'école, 134. Établit, le premier, des chevaux de poste, III, 82 et suiv.

Cyrus le jeune. Pourquoi se préférait à son frère Artaxerxès. II, 12.

Damidas. Sa réponse à quelqu'un qui appréhendait pour les Lacédémoniens la domination de Philippe, II, 17.

Dandamis, sage indien. Ce qu'il blâmait dans Socrate, Pythagore, Diogène, III, 226.

Darius. Proposition qu'il fit tour à tour à des Grecs et à des Indiens, I, 104.

David. Comment et par qui ses psaumes doivent être chantés, I, 334 et suiv.

Démades, Athénien. Jugement qu'il prononce, I, 96.

Démocrite. Comparé avec Héraclite, I, 317 et suiv. Ce qu'il dit et fit, un jour qu'on lui avait servi des figues qui sentaient le miel, II, 208.

Denisot (Nicolas). Poète connu sous le pseudonyme de *comte d'Alsinois*, I, 295.

Denys. Voy. Dionysius.

Deuil. Des différentes manières de le porter, I, 316.

Dicæarchus. Ce qu'il pensait de l'âme, I, 238.

Dieu. Ne doit pas être invoqué indifféremment à toute occasion, I, 333 et suiv. Se fait connaître par ses ouvrages, II, 126 et suiv. Nous ne le voyons ni ne le concevons, 197. Diverses opinions des philosophes sur la nature de Dieu, 210 et suiv. Il est ridicule de raisonner de Dieu par comparaison à l'homme, 217 et suiv. Dieu seul a une substance réelle et constante, 313 et suiv. Il ne peut s'accroître, mais son nom peut être étendu et comment, III, 16 et suiv.

Dioclétien. Sa réponse à ceux qui voulaient lui persuader de reprendre le gouvernement de l'empire, I, 281.

Diodorus le dialecticien. Comment mourut, I, 10 et suiv.

Diogène le cynique. Plus aigre et plus piquant que Timon, I, 318. Pour quelle action il fut raillé, IV, 107.

Diomède le grammairien, ou plus vraisemblablement Didyme, d'après Sénèque (Epist. 88). Nombre d'ouvrages sur la grammaire qui lui est attribué, IV, 28 et suiv.

Dionysius, tyran de Syracuse. Comment mourut, I, 10. Conseil qu'il reçut pour se mettre à l'abri des conjurations, 123. Pourquoi il condamna Philoxène aux carrières et Platon à être vendu comme esclave, III, 368.

Dionysius le jeune, fils du précédent. Comment il traita un Syracusain qui tenait ses richesses cachées dans la terre, I, 57.

Dissimulation. Est une marque de lâcheté, un vice d'esclave, III, 48 et suiv.

Divorce. Si, par l'interdiction du divorce, on a resserré les nœuds du mariage, III, 15.

Doctrines nouvelles. Pourquoi on doit s'en défier, II, 274 et suiv.

Douleur. Ceux qui nient que la douleur soit le souverain mal le confessent par effet, I, 46 et suiv. Comment elle peut être amoindrie, 48. Exemples de fermeté dans la douleur, 49 et suiv. Moyens de la combattre proposés par certains philosophes, II, 190 et suiv. Il n'est pas de plaisir ou de volupté qui en soit exempt, III, 78 et suiv.

Dreux (Bataille de). Ses accidents les plus remarquables, I, 288.

Drusus (Livius). Ce qu'il répondit à un architecte, III, 239.

Duels. Condamnés par Montaigne, III, 96 et suiv.

Duras (Mme de). Fin de chapitre qui lui est adressé, III, 210.

Écrivains ineptes. Devraient être réprimés par les lois, IV, 29.

Edouard Ier, roi d'Angleterre. Quel serment il fit faire à son fils, I, 13.

Édouard III, roi d'Angleterre. Pourquoi, à la bataille de Crécy, il ne voulut pas envoyer de secours au prince de Galles, I, 269. Pourquoi,

en faisant une paix générale avec la France, il ne voulut pas terminer le différend du duché de Bretagne, III, 85 et suiv.

Édouard, prince de Galles, fils du précédent. Comment sa colère fut apaisée, à la prise de Limoges, I, 3 et suiv.

Éducation des enfants. Est une tâche difficile, dont l'accomplissement dépend du choix d'un bon gouverneur, I, 139 et suiv. Elle doit être conduite sans violence, 156. Effets d'une bonne éducation, III, 64 et suiv.

Eginard, chancelier de Charlemagne, II, 98.

Egmont (Le comte d'), I, 24 et suiv.

Eguillettes. D'où procède ce qu'on a nommé *nouement d'éguillettes* et remède à y apporter, I, 90 et suiv.

Égyptiens. Adoraient dans les animaux quelque image des opérations divines, II, 115. Ce que leurs rois faisaient jurer aux juges, III, 227 et suiv. A quelle occasion il fut ordonné chez eux certaines précautions pour l'embaumement des corps des belles et jeunes femmes, 324.

Éloquence. Fleurit surtout dans les États malades, où elle devient l'arme des ambitieux, I, 320 et suiv. Caractère de la véritable éloquence, III, 312 et suiv.

Empereurs romains. Comment excusaient la superfluité de leurs jeux et spectacles, III, 346 et suiv.

Enfants. Pourquoi il est malaisé d'établir sur eux aucun solide jugement, I, 139. Le succès de leur éducation dépend du choix que l'on fait de leur gouverneur, 140 et suiv. Utilité des voyages pour eux, 144. Pourquoi ils ne devraient pas être élevés au giron de leurs parents, *ibid.* et suiv. Il faut leur inspirer le silence et la modestie, et ne leur mettre en fantaisie qu'une honnête curiosité, 145 et suiv. A quel moment ils peuvent aborder l'étude des sciences, 151. Sont aptes à recevoir les leçons de la philosophie, 153. Doivent être élevés doucement et en toute liberté, 154 et suiv. Il importe de plier leurs corps à toutes sortes de coutumes, voire à un peu de dérèglement et de débauche, 157. C'est par leur faire et non par leur dire qu'on doit juger de leurs progrès, 158, et c'est dans la connaissance des choses plus que dans celle des mots qu'il faut les instruire, 159 et suiv. Ont moins d'affection pour leurs parents que leurs parents n'en ont pour eux, II, 56. Toute violence dans leur éducation est condamnable, 60. Moyen de se faire aimer de ses enfants, 61. Doivent être admis, lorsqu'ils sont en âge, à vivre familièrement avec leurs pères, 65. Les mères ont raison de les tancer quand ils contrefont les défauts naturels, III, 92.

Enghien (Le duc d') à la bataille de Cerisolles, I, 298.

Epaminondas. Pourquoi fut renvoyé d'une accusation capitale, I, 6. Un mot de lui, 70 et suiv. Comment il qualifiait les deux victoires qu'il avait remportées sur les Lacédémoniens, II, 74. Pourquoi il refusa des richesses légitimes, 101. Mis par Montaigne au-dessus de César et d'Alexandre, III, 174 et suiv.

Épicure. Ce qu'il pensait des richesses, I, 53. S'il n'aurait pas pré-

féré ses ouvrages à des enfants nés de lui, II, 74. Conseillait de fuir la gloire et n'y était pas insensible lui-même, III, 18. Lettre qu'il écrivit un peu avant sa mort, 19.

Equicola, théologien, III, 315.

Escalin (Antoine). Plus connu sous les pseudonymes de *capitaine Poulain* et de *baron de La Garde*, I, 295.

Escut (Le seigneur de l') au siège de Reggio, I, 20.

Esope. Quel cas Montaigne faisait de ses fables, II, 84.

Espagnols. Leurs procédés violents envers les Américains, III, 355 et suiv.

Esprit. Pourquoi on a raison de le brider, II, 257. Est incapable d'arriver à la connaissance entière des choses, 259 et suiv. Se ressent des altérations du corps, 265 et suiv. Son infirmité, malaisée à découvrir, 267. Comment il s'empêche lui-même, III, 9 et suiv. La plupart des esprits ont besoin de matière étrangère pour s'exercer, 250. Est diverti et détourné par peu de chose, 270. Il est trop étroitement uni au corps, 278. S'amuse plutôt à chercher la raison que la vérité des choses, IV, 120. Se forge des raisons des choses les plus vaines, 128 et suiv.

Estampes (Mme d'), II, 98.

Estissac (Mme d'). Chapitre dédié à cette dame, II, 54.

Estrée (Le seigneur d'), I, 233.

État. Les États sont sujets aux mêmes accidents que le corps humain, III, 84 et suiv. Les réformations générales d'un État sont dangereuses, IV, 43 et suiv. Exemple à l'appui, 45. Une vertu naïve et sincère ne peut être employée à la conduite des États corrompus, 83 et suiv.

Eudamidas, Corinthien. Son testament singulier, I, 184.

Eudemonidas. Mot de lui sur Xénocrate, III, 104 et suiv.

Eudoxus, philosophe pythagoricien. A quel prix il aurait acheté le bonheur de voir le soleil de près, II, 209.

Eumènes. Sa belle réponse à Antigonus, I, 20. Livré à Antigonus par ses soldats, III, 229.

Expérience. Ce n'est pas assez de compter les expériences, il les faut peser et assortir, IV, 12. L'expérience n'est pas un moyen sûr pour nous instruire de la vérité des choses, 160 et suiv.

Eyquem. Voyez Montaigne.

Fatalisme. Quel usage on a fait de cette doctrine, III, 111 et suiv.

Favorinus. Pourquoi il se laissa vaincre dans une dispute de grammaire par l'empereur Adrien, III, 368. Comment il entendait l'ordonnance d'un festin, IV, 205.

Femmes. Action généreuse des femmes de Weinsberg, I, 4 et suiv. Il n'est pas de douleur qu'elles ne supportent dans l'intérêt de leur beauté, 51. Jugées incapables d'une parfaite amitié, 180. Sont surtout sensibles aux atteintes portées à leur chasteté, II, 25. Exemples de femmes qui se sont tuées par affection conjugale, 26. Tendance qu'elles ont à contrarier leurs maris, 66 et suiv. Pourquoi il importe de ne pas leur attri-

buer de trop gros douaires, 68 et suiv.; ni de leur abandonner le soin de distribuer à leurs enfants les biens de leurs pères, 70. Le temps de leur grossesse est indéterminé, 255. De leur coquetterie, III, 13 et suiv. Différence qu'il y a entre leur honneur et leur devoir, 30. Exemple d'une femme qui se noie pour avoir été battue par son mari, 109. Femmes indiennes qui se tuent à la mort de leurs maris, *ibid.* et suiv. Femmes de Gascogne, très obstinées, 131. Les femmes réservent plus communément à étaler leur affection envers leurs maris après qu'ils sont morts, 157. De trois bonnes femmes, 158 et suiv. Si les femmes doivent être savantes, 253 et suiv. Du commerce avec les femmes, 257 et suiv. Elles n'ont pas tort de regimber contre les règles de vie que leur ont imposées les hommes, 290. Si ces règles les ont rendues plus retenues, 297 et suiv. La difficulté de garder leur chasteté leur doit être un stimulant pour ne pas succomber, 298 et suiv. Combien la jalousie les enlaidit, 302 et suiv. A quel prix une femme faisait gloire, dans les Indes orientales, d'abandonner son honneur, 307. Pourquoi, en amour, les hommes ont tort de blâmer la légèreté et l'inconstance des femmes, 328. Il est plus aisé d'accuser ce sexe que d'excuser le nôtre, 339.

Ficin, interprète de Platon, III, 315.

Fioravanti, médecin de Bologne, III, 195.

Flora. Vivacité du tempérament de cette courtisane, III, 11 et suiv.

Foix (Diane de). Voyez Gurson.

Foix (François de), duc de Candale, I, 140.

Foix (Gaston de), à la bataille de Ravenne, I, 298.

Foix (Paul de), IV, 43.

Fortune. A la meilleure part dans presque toutes nos entreprises, I, 117 et suiv. Se rencontre souvent au train de la raison, 232 et suiv. Joue un rôle prépondérant surtout à la guerre, 304.

Foulques, comte d'Anjou. Va se faire fouetter à Jérusalem, I, 52.

Français. Hardiesse incroyable de trois gentilshommes français, I, 4. Rapportent tout à leur patron et règle de perfection, 310 et suiv. Ne s'armaient, du temps de Montaigne, que sur le point d'une extrême nécessité et se chargeaient d'armes trop lourdes, II, 75 et suiv.

François Ier, roi de France. Comment il fit tomber en contradiction un ambassadeur, I, 30 et suiv. Pourquoi il aima mieux attendre Charles V sur ses propres terres que d'aller l'attaquer chez lui, 301 et suiv.

François, duc de Bretagne. Quelle instruction il requérait des femmes, I, 133.

François, marquis de Saluces. Pourquoi trahit le roi de France, I, 36.

Frangeit (Le seigneur de). Pourquoi dégradé de noblesse, I, 62 et suiv.

Fregosse (Le duc Octavien), I, 22.

Froissard, Historien recommandable par sa naïveté, II, 93 et suiv.

Fulvius, familier d'Auguste. Voulant se tuer, est prévenu dans ce dessein par sa femme, II, 26.

Funérailles. Quel soin on doit y apporter, I, 15 et suiv.

GALBA, empereur. Son goût en amour, III, 337.
GALLIO. Pourquoi rappelé de Lesbos, où il avait été exilé, I, 208.
GALLUS VIBIUS. Comment devint fou, I, 88 et suiv.
GASCONS. A quoi avaient accoutumé leurs chevaux, I, 307.
GAULOIS. Pourquoi estimaient à reproche d'accointer les femmes avan l'âge de vingt ans, II, 61. De leurs armes, 77.
GAVIAC (Le seigneur de), oncle paternel de Montaigne, III, 184.
Génération. Est la principale des actions naturelles, II, 159. D'un enfant monstrueux privé des organes de la génération, III, 114 et suiv. Pourquoi l'action génitale est exclue des propos sérieux, 282.
Gentilhomme. De la civilité entre gentilshommes, I, 40 et suiv. Condition des gentilshommes en France, du temps de Montaigne, I, 279. Mariage singulier d'un vieux gentilhomme, III, 47. Il est honteux à un gentilhomme de se dédire, IV, 112. Gentilhomme qui pouvait se passer de boire, 182.
GERMAIN (Marie). De fille devenue garçon, I, 90.
GETA, empereur. Dans quel ordre faisait servir les mets à table, I, 291.
GIRALDI (Lilio Gregorio). Mort de misère, I, 236.
Gloire. La plus inutile, vaine et fausse monnaie qui soit à notre usage, I, 253. Incompatible avec le repos, 260. De ne communiquer sa gloire, 267 et suiv. Ce que c'est que la gloire et du cas qu'on en doit faire, III, 16 et suiv.
Gloses. De leur abus, IV, 164 et suiv.
GOBRIAS. Voulut mourir pour se venger, II, 256.
Gouvernement. Quel est le plus heureux, selon Anacharsis, I, 281. A quoi se réduisent les disputes sur la meilleure forme de gouvernement, IV, 42. Quel est le meilleur gouvernement pour chaque nation, *ibid.* et suiv. Si un gouvernement doit être renversé pour quelque cause que ce soit, 139 et suiv.
GOVEANUS (Andreas), principal du collège de Guyenne, I, 168 et suiv.
GRAMONT (Mme de), comtesse de Guissen. Les sonnets de La Boétie lui sont dédiés par Montaigne, I, 189.
GRAMONT (M. de), comte de Guiche. Tué au siège de La Fère, III, 272.
Grands. Ne doivent point être loués pour des choses qui ne conviennent pas à leur rang, I, 262 et suiv. Ont le devoir de régler leur conduite plus que les petits, 277 et suiv. Pourquoi ils paraissent quelquefois moindres qu'ils ne sont réellement, IV, 12 et suiv. Le silence leur est d'un grand profit, 13. Combien leur rang nous impose, 17 et suiv.
GRECS. Leur nom était un terme de mépris chez les Romains, I, 125.
GROUCHY (Nicolas), I, 165.
GUAST (Le marquis de), I, 39.
GUERENTE (Guillaume), I, 165.
Guerre. Si la passion que l'homme a pour la guerre lui constitue un

privilège sur les animaux, II, 163 et suiv. Les plus grands hommes de guerre du temps de Montaigne, III, 65. De quelle utilité la guerre peut être pour un État, III, 85. Guerre intestine, la pire de toutes, IV, 138.

Guesclin (Bertrand du), connétable de France. Honneurs qu'on lui rendit après sa mort, I, 12. Son nom différemment prononcé, 295.

Guevara. Ses lettres, I, 308.

Guicciardin, I, 20. Jugé par Montaigne, II, 96 et suiv.

Guillaume, duc de Guyenne, I, 52.

Guise (Le duc de). Sa conduite à la bataille de Dreux, I, 288. Comment jugé par Montaigne, III, 65.

Gurson (Diane de Foix, comtesse de). Chapitre des *Essais* qui lui est dédié, I, 136.

Gymnosophistes. A quoi les obligeait la profession de leur règle, III, 110.

Habits. Le sage doit se conformer à la mode de les porter, quelque bizarre que soit cette mode, I, 106. De l'usage de se vêtir, 237 et suiv. Quand les habits de soie commencèrent à être méprisés en France, 283.

Hannibal. Sa réponse à Antiochus, I, 299.

Harpaste, folle de la femme de Sénèque, III, 92.

Hégésias. A quoi ses discours déterminaient ses disciples, III, 267.

Héliogabale. Où tué, I, 229. Ses apprêts en prévision de la mort, III, 4.

Henri IV, roi d'Angleterre, III, 99.

Henri VII, roi d'Angleterre. Sa perfidie envers le duc de Suffolk, I, 24.

Henri VIII, roi d'Angleterre. Comment surprit en faute un ambassadeur, I, 32.

Héracléon. Sa réponse à Démétrius le grammairien, I, 152.

Héraclite. Comparé à Démocrite, I, 317 et suiv. Comment argumentait que tous les sujets ont en eux les causes de leurs apparences, II, 292.

Hermachus. Lettre que lui adressa Épicure, III, 19.

Hésiode, II, 167.

Hiéron. Ce qu'il pense des rois, I, 276 et suiv.

Hilaire (Saint), évêque de Poitiers. Demande à Dieu la mort de sa fille Abra et de sa femme, I, 231.

Himbercourt (Le sieur de). Comment calma la furie des Liégeois, III, 265.

Hippocrate, III, 116, 193.

Hircanus, le chien du roi Lysimachus, II, 159.

Histoire. Son étude, profitable à la jeunesse, I, 147.

Historiens. Il importe, quand on lit une histoire, de s'enquérir du caractère de l'historien, I, 64. Des vrais historiens, II, 92 et suiv.

Homère. Intelligence universelle, II, 293. Sa prééminence sur les plus grands génies, III, 168 et suiv. A d'abord atteint la perfection de son art, 170. Éloge qu'en fait Plutarque et qui ne convient qu'à lui seul, *ibid.* Rien n'est si universellement connu que son nom et ses ouvrages, 171.

Homme. Sujet vain, divers et ondoyant, I, 6. Trop occupé de l'avenir, 11. Étend le soin de lui-même au delà du tombeau, 13. Décharge ses passions sur des objets faux quand les vrais lui manquent, 16 et suiv. Ce qui rend un homme indigent, 58. A combien de revers il est exposé avant sa mort, 68. C'est au jour de sa mort qu'il montre son vrai caractère, 70 et suiv. En philosophant, il apprend à mourir, 71 et suiv. Est ordinairement esclave de la coutume, 97 et suiv. Ce qui constitue son vrai mérite et sa supériorité sur les êtres de son espèce, 223 et suiv. Pleure et rit d'une même chose, 244 et suiv. Si un homme doit être loué pour des qualités qui ne conviennent point au rang qu'il occupe dans le monde, 262 et suiv. Quel est le cours naturel de la vie de l'homme, 340 et suiv. A vingt ans, l'homme fait voir tout ce qu'il est capable de faire, 342. De l'inconstance de ses actions, II, 1 et suiv. Le moindre accident suffit pour déranger l'homme le plus sage, 13 et suiv. A quelle condition l'homme est une bonne discipline à lui-même, 48. Si l'homme a de grands avantages sur les autres créatures, 130 et suiv. Sa maladie naturelle et originelle est la présomption, 132 et suiv. La nature l'a traité plus favorablement qu'on ne l'imagine, 137 et suiv. Il n'est ni au-dessous ni au-dessus du reste et suit la loi commune, 141. Hommes esclaves des autres hommes, 144. Force de l'homme inférieure à celle de la plupart des animaux, 146. Il condamne tout ce qui lui semble étrange et qu'il n'entend pas, 154. A l'égard de la beauté, il n'a pas de privilège particulier au-dessus des bêtes, 178 et suiv. S'attribue des biens imaginaires et fantastiques et laisse les réels aux animaux, 180. L'homme ignorant est plus heureux que l'homme savant. 183. L'homme rapporte toutes choses à ses propres qualités, 228. Il n'a que des connaissances confuses, 233. Combien diversement il juge des choses, 264 et suiv. Il est inconstant dans ses désirs, 281. Confusion où se jettent les hommes sur le règlement de leurs mœurs, 283 et suive Peu d'hommes meurent avec une vraie fermeté d'âme, III, 1 et suiv. L'homme en est souvent réduit à se servir de mauvais moyens pour une bonne fin, 84 et suiv. La lâcheté rend l'homme cruel, 95 et suiv. Il ne sait régler ni ses appétits ni ses espérances, 105. Hommes doubles, à quoi utiles, 223. L'homme n'est ingénieux qu'à se malmener, 318 et suiv. Moyen de juger de la capacité d'un homme dans la conversation, IV, 19 et suiv. Pourquoi l'homme n'aime pas à se connaître et à s'observer, 92 et suiv. Il doit ménager sa volonté, 94 et suiv. Les hommes sont naturellement portés à faire valoir leurs opinions, 123. L'homme est incapable de modération, même à l'égard de la science, 136 et suiv. L'expérience que chacun a de soi-même devrait suffire à rendre sage, 170. L'homme ne doit pas se dérober aux voluptés naturelles, 215, ni lâcher la proie pour l'ombre, 220.

Horace. Cas que Montaigne faisait de ce poète, II, 84. D'où vient que son expression est pleine d'énergie, III, 313.
Horn (Le comte de). Sa mort, I, 24 et suiv.
Hospital (Michel L'). Comment jugé par Montaigne, III, 65 et suiv.
Hypérides. Sa réponse aux Athéniens, qui se plaignaient de l'âpreté de son parler, III, 220.

Ignatius ou mieux Egnatius, père et fils. Leur mort, I, 235.
Ignorance. N'a rien à envier à la sagesse, I, 328. Pourquoi recommandée par la religion, II, 183 et suiv. Ses effets préférables à ceux de la science, 186 et suiv. C'est par ignorance plus que par science que nous sommes savants du divin savoir, 198. Beaucoup d'abus s'engendrent de ce qu'on nous apprend à craindre de faire profession de notre ignorance, IV, 125. Espèce d'ignorance, estimable, 126.
Imagination. Ses effets, I, 88 et suiv. Est une faculté commune aux bêtes et aux hommes, II, 173 et suiv.
Indiens. Ce que certains d'entre eux portaient au combat contre les Espagnols, I, 13.
Intention. Juge nos actions, I, 24 et suiv.
Iphicrate, d'Athènes, I, 264.
Iphigénie, I, 8.
Irénée, I, 229.
Isabeau, princesse d'Écosse, I, 133.
Isabelle, reine d'Angleterre, I, 234.
Isocrate, l'orateur. Ce qu'il dit dans un festin, I, 155. Ce qu'il pensait d'Athènes, III, 289.
Italiens. Leur prudence à la guerre, II, 106. Tiennent leurs femmes dans une trop grande contrainte, III, 325 et suiv.
Ivrognerie. Ses effets, II, 9 et suiv.

Jacques de Bourbon, roi de Naples. Simplicité de sa personne et luxe de son entourage, III, 261.
Jalousie. Action extraordinaire occasionnée par cette passion, III, 108. Constitue une des maladies les plus violentes qui puissent affliger l'âme humaine, 300. Les plus sages ont été les plus exempts de cette fièvre, 301. Quelle prise elle a sur les femmes et combien elle les enlaidit et les corrompt, 302 et suiv.
Jarnac (Bataille de), I, 229.
Jaropelc, duc de Russie. Pourquoi il punit un gentilhomme qui lui avait procuré le moyen de se venger, III, 228 et suiv.
Jason, de Phères. Comment guérit d'un apostume, I, 234.
Jean Ier, roi de Castille, I, 172.
Jean Second. Ce que Montaigne pensait de ses *Baisers*, II, 83.
Joie. Exemples de morts subites causées par la joie, I, 10.
Joinville (Le sire de), II, 98.
Juan d'Autriche (Don). Vainqueur des Turcs, I, 229.

Jugement. Est un outil à tous sujets et se mêle partout, I, 316 et suiv. Sa versatilité, II, 266 et suiv.

Jules II, pape, I, 32.

Julien, empereur. Différentes peines qu'il infligea à des soldats, I, 62. Pourquoi il n'était point touché des louanges de ses courtisans, 280. Son éloge par Montaigne, III, 73 et suiv.

Julius (Caius), médecin. Particularité sur l'heure de sa mort, I, 75.

Justice. Vendre la justice, coutume farouche, I, 105. Ce que signifiait l'épée rouillée de Marseille, 107. Les exécutions de justice devraient être bornées à une mort simple, sans aucune marque de rigueur, II, 111, et III, 103. Justice malicieuse qui, par fraude et par fausses espérances de pardon, amène le criminel à découvrir son fait, 219. Justice universelle, beaucoup plus parfaite que la justice particulière et nationale, 226. Imperfection de la justice humaine, IV, 167. Il n'est pas toujours sûr pour les innocents de se mettre entre les mains de la justice, 168.

Kinge, femme de Boleslas, roi de Pologne. Consent au vœu de chasteté de son mari, III, 293.

Labiénus. Pourquoi se donna la mort, II, 72 et suiv.

Lacédémoniens. Avec quelle constance leurs enfants supportaient la douleur, I, 50, II, 17 et III, 128. Pressés par la nécessité, tournaient la loi plutôt que de la violer, I, 111. Comment instruisaient leurs enfants, 133 et suiv. Ce qu'ils répondirent à Antipater qui leur demandait cinquante enfants pour otages, 135. Leur généreuse réponse au même, qui les menaçait, II, 18.

Lælius, IV, 216.

Lahontan (Vallée de), en Gascogne, II, 189.

Laïs. Ce qu'elle disait des philosophes de son temps, IV, 80.

Langage gascon. Ce qu'en jugeait Montaigne, III, 38 et suiv.

Langey (Seigneur de). Son histoire, I, 64 et suiv.

Langues. Comment la langue est enrichie par les bons esprits, et ce que Montaigne jugeait de la langue française, III, 313 et suiv.

Lanssac (M. de), maire de Bordeaux, IV, 97.

Léon, Hébreu, rabbin, III, 315.

Léon X, pape. Par quoi fut déterminée sa mort, I, 10.

Léon, pape arien. Sa mort, I, 229.

Léonor, fille de Montaigne, II, 60, et III, 293.

Lépidus (M. Æmilius). Ce qu'il défendit à ses héritiers, I, 16. Sa mort, III, 301.

Lettres. Si la connaissance des lettres est d'une absolue nécessité, I, 133. Éloge excessif qu'en fait Cicéron, II, 184 et suiv. D'où vient que les lettrés ne sont pas plus sages que les ignorants, III, 63 et suiv.

Lève (Antoine de). Flatterie ingénieuse de ce courtisan, I, 268.

Libéralité. Si elle sied bien à un roi et jusqu'à quel point, III, 344 et suiv.
Liberté. En quoi consiste la véritable, I, 84.
Licques (Le seigneur de), I, 233.
Lilius Grégorius Giraldus, savant italien, I, 236.
Lipse (Juste), savant belge, II, 284.
Livia (La signora). Ses caleçons, I, 144.
Livie, femme d'Auguste. Détermine son mari à la clémence, I, 114. Un mot d'elle sur la nudité, III, 297.
Livres. Quand on a commencé, à Rome, de brûler les livres qui déplaisaient aux empereurs, II, 72. Avantages qu'on retire de leur commerce, III, 260 et suiv. Inconvénients attachés au plaisir qu'ils procurent, 263.
Lois. Loi très sage concernant les trépassés, I, 11. Lois grecques sur l'inhumation des corps en temps de guerre, 12. Lois d'honneur opposées à celles de justice, 105. S'il est utile de changer les lois qui sont établies par un long usage, 107 et suiv. En quel cas les lois anciennes doivent faire place à des règlements nouveaux, 110. Des lois somptuaires, 282 et suiv. Un vice des lois, 341. Les lois sont nécessaires pour tenir l'homme en règle, II, 257. Lois humaines, sujettes à de continuels changements, 284. Ce qu'on doit penser des lois dites naturelles, 285 et suiv. Les plus justes ont quelque mélange d'injustice, III, 79. Multiplicité des lois, funeste à un État, IV, 161. Il y a plus de lois en France que dans tout le reste du monde ensemble, *ibid*. Lois de nature sont les meilleures, 162. Imperfection des lois qui concernent les sujets d'un État, 167. Ce qui doit maintenir en crédit les lois les plus déraisonnables, 170.
Lorraine (Cardinal de). Comparé à Sénèque, III, 126 et suiv.
Lorraine (René II, duc de), I, 244.
Louis (Saint). Portait la haire et se faisait flageller, I, 52. De quoi il détourna un roi tartare, II, 123.
Lucain. Comment expira, II, 73. Pratiqué par Montaigne, 84.
Lucrèce. S'il peut être comparé à Virgile, II, 85. Ses vers sur les amours de Vénus et de Mars, III, 312.
Ludovic, fils de Guy de Gonzague, marquis de Mantoue, I, 75.
Luther. Premiers progrès de sa réforme, II, 118.
Lycurgue. Ce qu'il défendait aux Lacédémoniens, I, 299. Pourquoi il leur permit le larcin, II, 288. Ce qu'il ordonna aux mariés de Lacédémone, III, 11. Pourquoi faisait enivrer les ilotes, 86.
Lyncestès. Pourquoi fut réputé coupable, IV, 48.
Lysander, I, 19.

Machiavel. Jugement sur ses discours, III, 58.
Macon (L'évêque de). Sa conduite dans son ambassade à Rome, I, 65,
Mahomet. Paradis qu'il promet à ses sectateurs et pourquoi, II, 213.
Mal. Dépend en grande partie de l'opinion que nous en avons, I, 41

et suiv. Le n'avoir point de mal est le plus heureux bien-être que l'homme puisse espérer, II, 190. Conseils de la philosophie sur ce sujet, 191 et suiv.

Maladie. Maladies qui sont l'effet de l'imagination, I, 92 et suiv. Beaucoup proviennent de l'agitation de notre esprit, II, 188. De diverses maladies contrefaites et devenues réelles, III, 90 et suiv. Incertitude sur les causes des maladies, 192 et suiv. Le plus prudent est de laisser les maladies suivre leur cours et s'user elles-mêmes, IV, 191 et suiv.

Manlius Torquatus. Jugé par Plutarque, II, 15.

Marcellin (Ammien). Pourquoi a blâmé Julien l'Apostat, III, 73 et suiv.

Marcius (Lucius, ou mieux Quintus). Dans quelle circonstance fut réprouvé par le Sénat, I, 19.

Marguerite, reine de Navarre. En quoi faisait consister le devoir d'un gentilhomme envers un grand qui va le visiter, I, 40. Étrange idée qu'elle donne de la dévotion d'un jeune prince, 337. Éloge de son *Heptaméron*, II, 110.

Mariage. Quelle sorte de marché, I, 180. Ce qu'emporte cette liaison, 206 et suiv. Quel âge y est le plus propre, II, 61. Si on en a rendu le nœud plus ferme en ôtant tout moyen de le dissoudre, III, 15. Que penser de l'amour dans le mariage, 285. Idée d'un bon mariage, 286 et suiv. Différence qu'il y a entre le mariage et l'amour, 290. Pourquoi les hommes mariés s'abandonnent librement à l'amour qu'ils défendent rigoureusement à leurs femmes, 292 et suiv. Mot plaisant sur ce qu'il faut pour dresser un bon mariage, 310. Bénéfice que le mariage retire de l'absence, IV, 62.

Maris, évêque de Chalcédoine. En quels termes injuria l'empereur Julien, III, 74.

Marius le père. A quoi avait habitué ses soldats, II, 78. Plus délicat dans sa vieillesse, IV, 185.

Marius le jeune. S'endort au moment d'une bataille, I, 287.

Marot, II, 26.

Marseille. Ce qu'on y gardait au temps passé, II, 27.

Martial. Ce que Montaigne pensait de ses épigrammes, II, 86.

Martin (Le capitaine Saint-), un des frères de Montaigne, I, 76.

Massinissa, roi. Sa verte vieillesse, I, 239.

Massiliens, peuple d'Afrique, I, 308.

Matecolom (Le sieur de), un des frères de Montaigne, III, 100.

Matignon (Le maréchal de), maire de Bordeaux, IV, 97.

Maximilien I, empereur d'Allemagne. Son extrême pudeur, I, 14.

Médecine. Sur quoi sont fondés ses succès, I, 117. De l'inanité de la médecine et de la vanité des médecins, II, 186 et suiv. Son incertitude autorise toutes nos envies, IV, 189 et suiv.

Médicis (Laurent de), duc d'Urbin, I, 39.

Mégabyzus. Ce qui lui arriva chez Apelles, IV, 13 et suiv.

Ménander. Sa réponse au reproche qu'on lui faisait de ne pas tra-

vailler à une comédie qu'il avait promise, I, 161. Son mot sur la rareté des amis, 185.

Mensonge. Vice qui exige beaucoup de mémoire et expose à des démentis, I, 28 et suiv. D'où vient qu'aujourd'hui nous sommes si sensibles au reproche de mensonge, III, 69 et suiv. Les Grecs et les Romains n'en faisaient pas un point d'honneur, 71.

Mères. Il est juste de leur laisser la tutelle de leurs enfants, II, 69. Quel fond on peut faire sur leur affection naturelle pour eux, 70.

MERVEILLE, gentilhomme milanais, I, 31.

MESSALINE. Pourquoi elle fut mise à mort, III, 311 et suiv.

MÉTELLUS. Ses belles paroles sur la vertu, II, 101.

MEXICAINS. Nombre prodigieux d'hommes que leurs rois sacrifiaient chaque année, I, 209. Cruautés qu'ils eurent à subir des Espagnols, III, 356 et suiv. De leurs croyances, 360 et suiv. Première leçon qu'ils donnent à leurs enfants, IV, 191 et suiv.

MIDAS. Son vœu imprudent, II, 282. Pourquoi il se tua, III, 273.

Miracles. Ceux que saint Augustin témoigne avoir vus, I, 173 et suiv. Miracles faux, comment accrédités dans le monde, IV, 122 et suiv.

Mode. De l'inconstance de la mode en France, I, 310 et suiv.

Modération. Requise même à l'égard de la vertu, I, 205. Celle qu'on doit garder dans les troubles civils, III, 221 et suiv.

Modestie. Recommandée aux jeunes gens, I, 145, et aux femmes, III, 327.

Monstres. Exemples de monstres, III, 114 et suiv.

MONTAIGNE (Pierre EYQUEM, seigneur de), père de Michel. Soins qu'il prit pour l'éducation de son fils, I, 163 et suiv. Un de ses projets, 236. Recommande à son fils la traduction de la *Théologie naturelle*, II, 119. Aimait à bâtir, IV, 35. Maire de Bordeaux, 98. Nouveaux détails sur la manière dont il éleva son fils, 206.

MONTAIGNE (Michel EYQUEM, seigneur de), auteur des *Essais*.

(Tome I.) N'est pas sujet à la tristesse, 7. A l'appréhension dure, 11. Observe volontiers les lois de la décence, 15. L'oisiveté trouble son imagination plus qu'elle ne la rassoit, 26. Se plaint de sa mémoire, 27. Avantages qui résultent pour lui de ce défaut, 28. Ennemi des vaines cérémonies, 40. Estime que la richesse dépend de l'opinion qu'on s'en fait, et cite, à ce propos, trois conditions par lesquelles il a passé, 54 et suiv. Comment il profitait de la conversation d'autrui, 63. Temps précis de sa naissance, 74. Trouve tous les moyens bons pour se préserver de la mort, et estime, en somme, que le meilleur préservatif est de s'habituer à elle pour n'en être pas surpris, 76 et suiv. Redoute toute espèce de nouveauté en politique, 107 et suiv. Méprise la médecine et pourquoi, 117. A quoi se réduit la connaissance qu'il avait des sciences, 136. Quel style lui plaisait le plus, 162. Comment il apprit le latin, 163, et le grec, 165. On l'éveillait dans son enfance au son de quelque instrument, 166. Est mis au collège de Guyenne, *ibid*. Comment il prit goût

à la lecture dès l'âge de sept à huit ans, 167. Soutint les premiers personnages dans les tragédies latines qui se jouaient au collège, 168. Sa liaison avec La Boétie, 176 et suiv. Se gardait de tout excès dans l'étude, 257. Les livres qu'il préférait, 258. Critique qu'il fait de Pline le Jeune et de Cicéron, 261 et suiv. Son génie pour le style épistolaire, 265 et suiv. Bon cavalier, 305. Comment il juge du prix de son livre, 329. Subtilité de son odorat, 331.

(Tome II.) Pétri de contradictions, 6. Peu sensible au plaisir de boire, 12. Histoire d'un accident qui lui causa un long évanouissement, 41 et suiv. Se maria à trente-trois ans, 61. C'est lui qu'il peint dans son livre, 80. Pourquoi il a caché le nom des auteurs de qui il a emprunté des pensées, 81. Ce qu'il cherchait dans les livres, 82. Pourquoi il préférait les anciens aux modernes, 83. Quels modernes il aimait le mieux, *ibid.* Ce qu'il pensait d'Ovide sur ses vieux jours, *ibid.* Poètes latins qu'il mettait au premier rang, 84. A quoi lui servaient Plutarque et Sénèque, 87. Jugement qu'il porte sur Cicéron, 88 et suiv. Pourquoi il se plaisait surtout à l'histoire, 92 et suiv. En quoi consistait sa vertu, 106 et suiv. Plus réglé dans ses mœurs que dans son jugement, 108. Avait le naturel tendre, 111. Son humanité envers les bêtes, 113. Sa devise, 224. Prétend être né à onze mois, 255. Faiblesse et inconstance de son jugement, 268 et suiv. Pourquoi il ne prenait pas aisément de nouvelles opinions, 273. Comment il obtint l'ordre de Saint-Michel, 282.

(Tome III.) Avait dans son enfance certains gestes qui témoignaient d'une sotte fierté, 32. Embrassait surtout les opinions qui nous ravalent et anéantissent le plus, 34. N'était jamais satisfait des productions de son esprit, 35. S'est essayé sans succès dans la poésie, *ibid.* Peu propre à entretenir les princes, 37. Caractère de son style, 38. Son français était altéré par le langage du pays où il vivait, *ibid.* Ses qualités corporelles, 40 et suiv. Était d'une complexion paresseuse et pesante, 43. Ennemi de la fatigue de délibérer, 45. Dégoûté de l'ambition par l'incertitude qui l'accompagne, 46. Peu fait aux mœurs de son siècle, 47. Haïssait la dissimulation, 48. Conservait son franc parler avec les grands, 50. Avait une mémoire infidèle, *ibid.* Ennemi de toute contrainte, 51. Exemples de son peu de mémoire, 52. Caractère de son esprit, 53. Son ignorance des choses les plus vulgaires, 54. Était naturellement irrésolu, 56. Peu favorable aux changements dans les affaires publiques, 59. Sur quoi fondée l'estime qu'il avait de lui-même, *ibid.* Idée qu'il avait de la justesse de ses opinions, 60 et suiv. Aimait à louer le mérite dans ses amis et même dans ses ennemis, 62. Pourquoi il parle souvent de lui dans son livre, 68 et suiv. Caractère de son courroux dans les grandes et les petites affaires, 124 et suiv. Devenu sujet à la colique, il finit par s'accommoder à ce mal, 176 et suiv. Il en tire même un avantage, 178. N'est pas d'avis qu'on ne doive pas se plaindre dans le fort de la douleur, 179 et suiv. Il pense tenir de son père le mal de la pierre auquel il est sujet, 182. Son mépris de la médecine et sur quoi fondé, 183 et suiv. Croit à l'efficacité des bains, 200. Ses bains

préférés, 201. Ses expériences sur un bouc pour la guérison de la gravelle, 205. Honore les médecins, mais non pas la médecine, 206 et suiv. Il préfère l'estime présente à celle qui pourrait le suivre après sa mort, 211. Pourquoi il a parlé si librement contre la médecine, 212. Ce n'est pas par désir de la gloire, 214. Était ennemi de toute tromperie, 219. Délicatement consciencieux dans ses négociations avec les princes, *ibid.* N'embrassait aucun parti avec trop d'ardeur, 220 et suiv. Sa conduite entre des personnes de différents partis, 223. Fuyait les emplois publics et toutes sortes d'artifices, 224 et suiv. Quel est le plus grand mérite qu'il trouve dans son livre, 235. Rapportait ses actions à sa conscience et non à l'opinion publique, 238. Ne se repentait point de la manière dont il avait conduit ses affaires, 246. Ce qu'il jugeait d'un repentir amené uniquement par l'âge, *ibid.* Il ne répondrait pas de sa concupiscence, s'il recouvrait les appétits de sa jeunesse, 247. Peu attentif aux conversations frivoles, 250. Se blâme d'être trop délicat dans la pratique des hommes, 251. Passionné pour les amitiés exquises, peu propre aux amitiés communes, 252. Quelle solitude il aimait, 255. De quelle sorte d'hommes il recherchait la familiarité, 256. De la douceur qu'il trouvait dans le commerce des femmes, 257. Il voulait que ce commerce fût accompagné de sincérité, 258. En amour, il préférait les grâces du corps à celles de l'esprit, 260. Quel usage il tirait de son commerce avec les livres, *ibid.* et suiv. Ce qu'il dit de sa bibliothèque, 262. Se délivrait d'une passion par une autre, 269. S'est ordonné d'oser dire tout ce qu'il osait faire, 279. Pourquoi il aimait à rendre sa confession publique, 281 et suiv. Comment il fut porté à se marier, 287 et suiv. Ce qu'il jugeait de la langue française, 314. Pourquoi, en écrivant, il aimait à se passer de livres, Plutarque excepté, et à composer dans la solitude, 315. Avait une tendance à imiter, 316 et suiv. Ce qu'il faisait le mieux, c'était par inspiration et à l'improviste, 317. N'aimait pas à être interrompu lorsqu'il parlait, *ibid.* Son goût en amour, 327. Ne pouvait souffrir ni coche, ni litière, ni bateau, 343. N'a jamais souhaité des postes élevés, 363 et suiv.

(Tome IV.) Souffrait sans peine d'être contredit en conversation, 4 et suiv. Pourquoi il se méfiait de l'habileté d'un homme lorsqu'il le voyait dans un grand poste, 18 et suiv. Aimait à railler et à être raillé, 21. Comment il s'y prenait pour juger d'un ouvrage d'esprit dont l'auteur le voulait faire juge, 22 et suiv. Plaisante sur le dessein qu'il a pris d'enregistrer ses propres fantaisies, 28. Était plus sage et plus modéré dans la prospérité que dans l'adversité, 30. Pourquoi il aimait à voyager, 31 et suiv. Était peu sensible au plaisir de bâtir et à d'autres plaisirs d'une vie retirée, 35. Préférait se fier à ses domestiques que de gouverner son ménage de trop près, 37. Nullement enclin à thésauriser, mais habile à dépenser, 39. Redoute les répétitions dans son livre par faute de mémoire, 47. Ne pouvait nullement se fier à elle, 48. Faisait des additions à son livre, mais n'y corrigeait rien, 49. Ne se mêle ni d'orthographe ni de ponctuation, et laisse ce soin à d'autres, 50. Se félicite que sa

maison ait échappé au pillage pendant les guerres civiles, mais il regrette de devoir cette bonne fortune plus au hasard qu'à la justice, 51. Était esclave de sa parole, 53. Était si ennemi de la contrainte qu'il comptait à profit l'ingratitude des personnes avec lesquelles il était lié, 54. Se félicitait de ne rien devoir aux princes, 55. Sa tendresse pour Paris, 58. Regardait tous les hommes comme ses compatriotes, 59. Avantages qu'il trouvait à voyager et comment il voyageait, 60 et suiv. Pourquoi il aimerait mieux mourir ailleurs que chez lui, 65 et suiv. Ce qu'il gagne à publier ses mœurs, 68 et suiv. De quel genre de mort il s'accommoderait le mieux, 72 et suiv. Se prête aux différents usages et aux manières de chaque pays, 74 et suiv. Regrette de n'avoir pas eu un compagnon de voyage avec qui il s'entendît bien, 76. Raisons qui auraient pu l'empêcher de voyager et ce qu'il y répond, 77 et suiv. Pourquoi obligé de se peindre tel qu'il est, 81. Peu propre au maniement des affaires publiques, 82 et suiv. Pourquoi il aimait à faire des digressions, 85 et suiv. Son amour pour Rome, 87 et suiv. Pourquoi ne comptait pas pour un malheur de n'avoir pas eu d'enfant mâle, 90. De sa bulle de bourgeoisie romaine, 91 et suiv. Se passionnait pour peu de chose, 94. Pourquoi il s'opposait aux affections qui l'attachaient à autre chose qu'à lui, 95. Élu maire de Bordeaux, il fut obligé d'accepter cette charge, qui lui fut continuée par seconde élection, 96. Portrait qu'il fit de lui-même à Messieurs de Bordeaux, 97 et suiv. Comment il entendait qu'on se mêlât des charges publiques, 99 et suiv. Pourquoi il étendait ses besoins au delà de ce que la nature exige nécessairement, 102 et suiv. En épousant un parti, il n'épousait point les injustices et les entêtements ridicules de ce parti, 105. Se gardait de devenir esclave de ses affections, 106. S'opposait d'abord au progrès de ses passions, 109. Avec quel soin il a évité les procès, 110. Les passions lui étaient aussi faciles à éviter que difficiles à modérer, 112. Jugement qu'on fit sur son mairat de Bordeaux, 113 et suiv. Ce qu'il croyait des miracles, 122 et suiv. Maltraité des deux partis durant les désordres d'une guerre civile, comment il souffrit cette infortune, 140 et suiv. A quelles extrémités il fut réduit par la peste qui le chassa de chez lui, 143 et suiv. Dans quelle vue il a chargé son livre de citations, 151. Sa bonne physionomie lui a été d'un grand usage, et notamment dans deux occasions très importantes, 153 et suiv. S'étudiait plus qu'aucun sujet, 170 et suiv. Cette étude l'instruisait à juger passablement des autres, 174. A quoi il eût été bon, 176. Pourquoi il croyait que son livre peut fournir des instructions utiles à la santé du corps, 178 et suiv. Malade, il se comportait comme en santé, 179. Fuyait la chaleur qui vient directement du feu, 181. Usages auxquels il se trouvait asservi dans sa vieillesse, 184. Avait soin de se tenir le ventre libre, 186. Sain et malade, suivait ses appétits naturels, 187. Pourquoi le parler lui nuisait dans les maladies, 190. Pourquoi il évitait de consulter les médecins, 192 et suiv. Il aimait à flatter son imagination dans ses maux, 193 et suiv. Était grand dormeur, 200. Avait la constitution saine, dont il sentait les effets jusque dans la

vieillesse, 203. Son visage s'altérait facilement, *ibid.* Ses songes, plutôt ridicules que tristes, 204. Peu délicat à table, 205. Fut dressé, dès le berceau, à la plus commune façon de vivre, et fruit qu'il en retira, 206. N'aimait pas à être longtemps à table, 207. Comment il s'y comportait, 208. De son goût en nourriture, 209. Pourquoi il jeûnait quelquefois, 210. De ses vêtements, 211. Quelle mesure il observait dans son boire, 212. Son goût par rapport à l'air, *ibid.* Plus incommodé par un grand chaud que par un grand froid, 213. Avait la vue longue, mais ses yeux se fatiguaient aisément par l'exercice, *ibid.* Sa démarche ; il ne tenait guère en place, *ibid.* Mangeait avec trop d'avidité, 214. Usage qu'il faisait de la vie, 218 et suiv. Il aimait à en goûter la douceur, et ses discours s'accordaient avec ses mœurs, 220 et suiv.

Montcontour (Bataille de), I, 229.

Mont-Doré. Comment jugé par Montaigne, III, 66.

Montfort (Jean V, comte de), duc de Bretagne, I, 244.

Montluc (Blaise de), maréchal de France, II, 67.

Montmord (Le seigneur de), I, 20.

Montmorency (Le connétable de). Sa conduite au siège de Pavie, I, 60. Sa mort, un des événements les plus remarquables du temps, III, 66.

Mort. Nous acquitte de toutes nos obligations, en quel sens, I, 24 et suiv. Diversité d'opinions touchant la mort, 42. Plaisanteries dites à l'heure de la mort, 43 et suiv. Mort recherchée avec avidité, 45. Unique juge du bonheur des hommes, 68 et suiv. Que philosopher, c'est apprendre à mourir, 71 et suiv. La mort, recette à tous maux, II, 18. Dépend de notre volonté, *ibid.* Mort volontaire : raisons contre, 19 et suiv. ; raisons pour, 22 et suiv. On ne peut l'essayer qu'une fois, et nous sommes tous apprentis quand nous y venons, 38. Comment on peut se familiariser avec la mort, 39 et suiv. Si les défaillances, dans l'agonie de la mort, sont fort douloureuses, 43 et suiv. Ce qu'on doit juger de l'assurance d'autrui dans la mort, III, 1 et suiv. De la mort sur l'échafaud et de la mort dans le combat, 267. Considérations qui nous détournent de la pensée de la mort, 268. La préparation à la mort donne à la plupart des hommes plus de tourment que la mort même, IV, 148. La défaillance d'une vie est le passage à mille autres, 151.

Mucius Scævola. Sa fermeté dans la douleur, I, 50.

Multitude. Quel cas on doit faire de son jugement, III, 23 et suiv.

Muret (Marc-Antoine), I, 165.

Musa, médecin d'Auguste, III, 193.

Muses. Si c'est les avilir de s'en servir seulement de jouet et de passe-temps, III, 262. Sont en grande liaison avec Vénus, 282 et suiv.

Mussidan (Siège de), I, 21.

Nansaut ou Nassau (Le comte de), I, 20 et 63.

Nature. Est supérieure à l'art, II, 136 et suiv. Son étude est une pâture propre à nos esprits, 208. Ce que c'est, d'après nous, que *aller*

selon nature, 222. Elle est le guide infaillible à suivre, IV, 155. Pourquoi c'est injustice de corrompre ses règles, 215.

Nécessité. Est une violente maîtresse d'école, I, 298.

Néron. Son émotion en prenant congé de sa mère qu'il envoyait noyer, I, 246. Ses paroles en signant la sentence d'un criminel, II, 2.

Nerva (Cocceius), jurisconsulte romain. Pourquoi se tua, II, 26.

Neutralité. Condamnable dans les guerres civiles, III, 221.

Nicias, I, 13.

Nioré. Changée en rocher ; le sens de cette fable, I, 9.

Noblesse. Noms fiers et magnifiques de l'ancienne noblesse, I, 290 et suiv. Ce qui la constitue essentiellement en France, II, 53. Noblesse n'est pas synonyme de vertu, III, 285.

Noms. Pris en mauvaise part, I, 290. Noms plus ordinaires dans la généalogie des princes, *ibid*. Il est bon d'avoir un nom facile à prononcer, 291. Confusion que produit l'usage de prendre le nom d'une terre, 293. Noms et surnoms diversement changés, 295.

Octavius (Sagitta). A quelle extrémité l'entraîna la jalousie, III, 303.

Oisiveté. Ses effets, I, 25 et suiv.

Olivier (Le chancelier). Un mot de lui sur les Français, III, 47. Comment jugé par Montaigne, 65.

Opiniâtreté. De celle des femmes, III, 131 et suiv. Opiniâtreté et affirmation sont signes ordinaires de bêtise, IV, 173.

Opinion. Prix qu'elle donne à presque toutes choses, I, 41 et suiv. De la liberté des opinions philosophiques, II, 289 et suiv.

Oracles. Quand ont commencé à perdre leur crédit, I, 35 et suiv.

Ordres de chevalerie. A quelle fin établis, II, 49. De l'ordre de Saint-Michel, 50. Il est difficile de mettre en crédit un nouvel ordre de chevalerie, 52 et suiv.

Orgueil. Ses funestes effets, II, 196.

Origène, III, 281.

Othon. S'endort avant de se tuer, I, 285. Ce qu'il eut de commun avec Caton, 286.

Ovide. De l'influence de ses *Métamorphoses* sur Montaigne enfant, I, 167. Quand Montaigne cessa de prendre goût à ses ouvrages, II, 83.

Paluel (Le), danseur, I, 143.

Panétius. Un mot de lui, III, 333.

Paracelse, médecin alchimiste. Novateur, II, 275.

Paris. Ce que Montaigne pense de cette ville, I, 332 et IV, 58.

Parménides. Son opinion sur la nature de l'âme, II, 239.

Parthes. Vivaient à cheval, I, 306. De leurs armes, II, 78 et suiv.

Passions. Celles qui ne sont que médiocres, I, 10. Dérivatifs qu'on leur cherche, 16 et suiv. Leur impulsion est nécessaire, II, 270. On peut se guérir d'une passion par une autre, III, 269 ; ou laisser ce soin au temps, 270.

PAULINA. Croyait coucher avec le dieu Sérapis, II, 228.
PAULINUS, évêque de Nole. Ce qu'il dit, ayant été dépouillé de ses biens et fait prisonnier, I, 251.
PAULUS ÆMILIUS. Un mot de lui, I, 78.
PAVIE (Siège de), I, 60.
PAXEA, dame romaine. Pourquoi se donna la mort, II, 26.
Pédantisme. Discrédité, I, 125 et suiv.
PÉLAGIE (Sainte). Mort de cette vierge, II, 25.
PELLETIER (Jacques), médecin et mathématicien, II, 276.
PÉLOPIDAS. Pourquoi fut mis en accusation et faillit être condamné, I, 6.
Pères. De l'affection des pères pour leurs enfants, II, 54 et suiv. Indiscrétion des pères qui châtient leurs enfants dans des accès de colère, III, 117. Ressemblances qui passent des pères aux enfants, 182.
PÉRIANDER, médecin. Reproche que lui faisait Archidamus, I, 64.
PÉRIANDER, tyran de Corinthe. Jusqu'où le porta l'amour qu'il avait pour sa femme, 324.
PÉROU. Conquis par les Espagnols, III, 356. Pompe et magnificence des ouvrages du Pérou, 361.
PERROZET, habile cartier, IV, 161.
PERSES. Ce qu'ils enseignaient à leurs enfants, I, 133. Habitude de leurs rois à la fin d'un festin, 207. Traitaient de leurs principales affaires après boire, II, 12.
PERSÉUS, roi de Macédoine. Encourt sa ruine par trop de confiance, I, 19. Son genre de mort, 288.
PESCAIRE (Le marquis de), au siège de Gênes, I, 22.
PÉTRONIUS (Granius), questeur. Sa mort, III, 155.
PÉTRONIUS, favori de Néron. Sa mort, IV, 73.
Peur. De ses effets, I, 66 et suiv.
PHILIPPE, roi de Macédoine. Ce qu'il reprocha à son fils dans un festin, I, 263. Comment satisfit à l'équité et aux formes judiciaires dans un procès, IV, 168 et suiv.
PHILIPPIDES. Sa réponse au roi Lysimachus, III, 223.
PHILOPŒMEN. De quoi loué par Plutarque, I, 111. Sa conduite dans une bataille contre les Lacédémoniens, 289. Ce qui lui arriva dans une auberge, III, 41.
Philosophes. De la différence entre les philosophes de l'antiquité et ceux qu'on appelait de ce nom, du temps de Montaigne, I, 126 et suiv. Les philosophes renoncent malaisément au désir de la gloire, 268. Des trois sectes de philosophes, II, 200 et suiv. Philosophes qui ont prêché le mépris de la gloire, III, 17.
Philosophie. Pourquoi discréditée, I, 151. Nous instruit à vivre et doit être communiquée aux enfants, 152 et suiv. Règle avec la religion toutes les actions des hommes, 205 et suiv. Nous renvoie à l'ignorance quand elle se trouve empêchée à nous roidir contre le mal, II, 190 et suiv. Toute la philosophie divisée en trois genres, 200 et suiv. Vanité

des recherches philosophiques, 238 et suiv. Plan d'un ouvrage de philosophie beau et utile, selon Montaigne, 284.

Phocion. Quel parti il prit contre un homme en colère qui troublait son repos, III, 122.

Physionomie. De ses avantages, IV, 154.

Pibrac (M. de). Son éloge, IV, 43.

Pison, général romain. A quoi l'entraîna la colère, III, 121.

Pitié. Dissipe l'inimitié, I, 3. Réprouvée par les stoïciens, 5.

Pittacus. Son plus grand défaut, III, 310.

Place assiégée. Si le gouverneur doit en sortir pour parlementer, I, 19 et suiv.

Platon. Éloge de ses lois sur l'éducation, I, 155 et suiv. Combien de serviteurs il avait, 324. A quoi son discours sur l'immortalité de l'âme poussa quelques-uns de ses disciples, II, 125. Ce qu'il pense de la fermeté des athées, *ibid*. Combien diversement jugé, 206 et suiv. A accommodé ses descriptions de bonheur futur à notre faiblesse, 212 et suiv. Définition plaisante qu'il donne de l'homme, 241. Pourquoi refusa une robe parfumée, 288. Sa retenue dans un accès de colère, III, 120. Son mot sur ceux qui médisaient de lui, 300. Qualité qu'il requérait d'un vrai médecin, IV, 178.

Plaute. S'il peut être comparé à Térence, II, 85.

Pline l'Ancien. Quelle mort il trouvait la plus souhaitable, III, 5.

Pline le Jeune. Pourquoi conseillait la solitude, I, 256. Dans quel but écrivait à ses amis, 262.

Plutarque. Éloge qu'en fait Montaigne, I, 47 et suiv. Ce qu'il juge de Brutus et de Torquatus, qui condamnèrent leurs enfants à mort, II, 15. Comparé à Sénèque, 87 et suiv. Pense qu'on peut devenir dieu, 254. Son calme philosophique, III, 119 et suiv. Justifié par Montaigne du reproche que lui fait Jean Bodin d'avoir écrit des choses incroyables, 128 et suiv.

Poésie. Des saillies poétiques, I, 117. Poésies bizarres, 326.

Poitiers. Origine de la fondation de Notre-Dame-la-Grande dans cette ville, I, 291.

Pol (Pierre), docteur en théologie, I, 307.

Polémon, jeune débauché. Comment ramené à la vertu, III, 65.

Polycrates. Pourquoi jeta à la mer un joyau de prix, II, 218.

Pompée. Pardonne aux Mamertins en considération de Zénon, I, 6. Ses fautes à la bataille de Pharsale, 301. Bon cavalier, 305. Déclarait ses ennemis tous ceux qui ne l'accompagnaient pas à la guerre, III, 140.

Pompée, danseur du temps de Montaigne, I, 143.

Pompeia Paulina, femme de Sénèque. Se fait ouvrir les veines du bras pour mourir avec son mari, III, 164. Pourquoi Néron empêcha la perpétration de ce suicide, 165.

Pomponius Flaccus, III, 227.

Posidonius, philosophe stoïcien. Ne veut pas avouer que la douleur soit un mal, I, 47 et II, 186.

Poste. Comment pratiquée chez les anciens et au Pérou, III, 82 et suiv.

Pouces. De leur importance, III, 94 et suiv.

POYET, avocat. Comment resta court, I, 33 et suiv.

PRAXITÈLES, III, 324.

Prédicateurs. Comparés aux avocats, I, 33. L'émotion qui leur vient en parlant les anime vers la créance, II, 269.

Présomption. Est notre maladie naturelle et originelle, II, 132 et suiv., et semble être notre unique partage, 184. Ce que c'est que la présomption, III, 31 et suiv.

Princes. Loi très sage, concernant la conduite des princes après leur mort, I, 11. Cérémonie ordinaire à leurs entrevues, 40 et suiv. Effets du soupçon et de la défiance chez les princes, 120 et suiv. De quoi ils doivent se glorifier, 262 et suiv. Sont sujets aux mêmes passions et aux mêmes accidents que les autres hommes, et ne jouissent pas des avantages attachés à la médiocrité, 273 et suiv. Si un prince fait mieux d'attendre son ennemi sur ses propres terres, que d'aller l'attaquer chez lui, 301 et suiv. Leurs âmes sont jetées à même moule que celles des savetiers, II, 166. Combien il importe aux princes de fuir la fourberie, III, 49. Ils doivent leur temps et leurs soins à la chose publique, 81. Leurs secrets sont une importune garde à qui n'en a que faire, 223. En quel cas ils sont excusables de manquer à leur parole, 230. Si la libéralité est bien placée entre leurs mains, 345 et suiv. De l'incommodité de la grandeur, 362 et suiv. S'il faut s'en prendre à eux de la dispensation souvent injuste des charges et des dignités, IV, 14. Soumission qui leur est due, 17. Portrait d'un prince qui était supérieur aux accidents de la fortune, 101. Il serait bon que chaque prince eût à ses côtés quelqu'un qui lui parlât librement, 176 et suiv.

Profit. Profit de l'un est dommage de l'autre, I, 96 et suiv.

PROTOGÈNES, peintre. Comment fut servi par le hasard, I, 234.

PSAMMÉNITUS, roi d'Égypte. Prisonnier de Cambyses, I, 7.

PTOLÉMÉE. Avait fait autorité avec son système du monde, II, 276.

PYRRHON. Par quel exemple il rassura ses compagnons, un jour de tempête, I, 46 et II, 186. Comment dépeint, 204. Essaya vainement de conformer sa conduite à sa doctrine, III, 107 et suiv.

PYRRHUS. Ce qu'il dit des Romains en voyant leur armée en ordre de bataille, I, 210. Sa vaine ambition, 281. Faillit perdre une bataille pour s'être déguisé dans le combat, 300.

PYTHAGORE. Achetait des bêtes en vie pour leur redonner la liberté, II, 113. Sa métempsycose, 114. Ce qu'on doit penser de ses *Nombres*, 209.

QUARTILLA. N'avait point mémoire de son fillage, IV, 189.

RABELAIS. A quel rang est placé par Montaigne, II, 83.

Raison. Ce qu'elle nous a appris de l'âme, II, 238 et suiv. Quelle confiance nous devons avoir en elle, 271.
RANGON (Le comte Guy de), I, 20.
RAVENNE (Victoire de), I, 298.
RAZIAS. Sa mort généreuse, II, 24.
RÉGULUS. Sa parcimonie, I, 323.
Religion. La nôtre n'a pas eu de plus assuré fondement humain que le mépris de la vie, I, 84. La religion relève de la foi plus que de la raison, II, 121 et suiv. Quelle est la plus vraisemblable des opinions humaines touchant la religion, 210. Il faut une religion palpable pour le peuple, 211. Conséquences de trop de zèle en religion, III, 72 et suiv.
RENÉ, roi de Sicile, III, 56.
RENSE (Le capitaine), I, 234.
Réputation. Est mise à trop haut prix, III, 24 et suiv.
REU (M. du), I, 67.
Rhétorique. De sa vanité, I, 319 et suiv.
ROBERT, roi de France, I, 234.
ROBERT Ier, roi d'Ecosse, I, 13.
Rois. Voyez *Princes*.
ROMAINS. De leurs coutumes, I, 310 et suiv. Portaient même accoutrement les jours de deuil et les jours de fête, 327. Armes d'un piéton romain, II, 78. Pourquoi se maintenaient continuellement en guerre, III, 85. De la grandeur romaine, 89 et suiv.
ROME. Était plus vaillante avant qu'elle fût savante, II, 183. Inclination particulière que Montaigne avait pour cette ville, IV, 87 et suiv.
ROMMERO (Le seigneur Julien), I, 22.
RONSARD. Comment jugé par Montaigne, III, 66.
RUSTICUS. Loué par Plutarque et par Montaigne, II, 30 et suiv.
RUTILIUS (Publius), III, 102.

Sagesse. Ne nous garantit pas plus que l'ignorance contre les accidents de la vie, I, 328. Son caractère, selon Montaigne, III, 279.
SALONE. Héroïsme de ses habitants assiégés, III, 155 et suiv.
SATURNINUS. Ce qu'il dit, ayant été élu général, IV, 83.
Savants. Sottise d'un Romain qui se croyait savant parce qu'il avait des savants à ses gages, I, 129. Caractère d'un vrai savant, 131. Les vrais savants, comparés aux épis de blé, II, 198. D'un savant, qui n'étudiait qu'au milieu du bruit, IV, 182 et suiv.
SCÆVA, centurion de l'armée de César, III, 155.
SCANDERBEG. Comment sa colère fut apaisée par un soldat qu'il voulait tuer, I, 4.
Science. Demande à être digérée, I, 129 et suiv. Ne peut se passer de l'entendement, 132. Est un outil de merveilleux service et un grand ornement entre des mains dignes, 140. Si elle exempte des incommodités humaines, II, 183. A le défaut de traiter les choses trop finement et

avec trop d'art, III, 315. Abus qu'on fait de la science, IV, 6 et suiv. C'est un bien dont l'acquisition peut être dangereuse, 136 et suiv. Si, à l'épreuve, nous tirons grand secours des instructions de la science, 146.

Science de gueule. Plaisamment tournée en ridicule, I, 321.

Scipion l'Africain. Accusé devant le peuple, dédaigne fièrement de se justifier, II, 35 et suiv.

Scipion le Jeune. Reproche qu'il fit un jour à ses soldats, II, 77. Sa réponse à un jeune homme qui faisait parade d'un beau bouclier, *ibid*. Simplicité de ses manières, IV, 216.

Scipion, beau-père de Pompée. Ce qu'il racheta par sa mort, I, 70.

Scribonia. Pourquoi conseille à son neveu de se tuer, II, 24.

Scythes. S'abreuvaient du sang de leurs chevaux, I, 308.

Sebond (Raymond). Apologie de sa *Théologie naturelle*, II, 117 et suiv. Elle fut traduite de l'espagnol en français par Montaigne, 119. Objections contre ce livre et réponse, *ibid*. et suiv.

Séjan, Mort de sa fille, III, 230.

Séleucus, roi. Cas qu'il faisait de la royauté, I, 276.

Sénèque. Conseil qu'il donne à Lucilius, I, 230. Comparé avec Plutarque, II, 87 et suiv. Prétend ne devoir sa vertu qu'à lui-même, 185. Comparé avec le cardinal de Lorraine, III, 126. Portrait injuste que l'historien Dion a fait de ce philosophe, 127 et suiv. Sa mort, 162 et suiv. Efforts qu'il fit pour s'y préparer, IV, 137.

Sens. Si l'expérience des sens peut mettre fin à l'incertitude philosophique, II, 237 et suiv. Ils sont le commencement et la fin de toute science, 294. Il y a lieu de douter que l'homme soit pourvu de tous les sens naturels, 295. Contradiction des philosophes sur la valeur à attribuer aux sens, 299 et suiv. Sens des animaux comparés avec les nôtres, 306 et suiv. On ne peut juger définitivement d'une chose par les apparences, 312.

Senteurs. Chapitre sur ce sujet, I, 330 et suiv.

Sertorius, II, 166.

Servitude volontaire, un des ouvrages de La Boëtie, I, 147.

Servius le Grammairien. Comment se délivra de la goutte, II, 19.

Sextilia, dame romaine. Pourquoi se donna la mort, II, 26.

Sforce (Ludovic), duc de Milan. Sa captivité et sa mort, I, 69.

Sforce (François), fils du précédent, I, 30.

Silence. Est d'un merveilleux usage aux grands, IV, 13.

Sincérité. Doit être inspirée de bonne heure aux enfants, I, 146.

Socrate. Ce que c'était que son démon, I, 37. Sa réponse à quelqu'un qui lui demanda d'où il était, 148. Un mot de lui, 250. Comment s'essayait à la vertu, II, 101. Pourquoi la vertu lui devint aisée, 102. Sa mort comparée à celle de Caton, 104. Sa réponse à ceux qui lui demandaient ce qu'il savait, 199. Il est supérieur à Alexandre, III, 240. Comment il voulait qu'on se défendît contre l'amour, IV, 108. Admirable par la simplicité de ses discours et de sa conduite, 134.

Nous avons une connaissance très certaine de son caractère, 135. Discours qu'il tint à ses juges, 149 et suiv. Socrate nous offre l'image de la perfection, 216.

Solitude. Chapitre sur ce sujet, I, 248 et suiv.

SOLON. Mot de lui, I, 68. Permit aux femmes de se prostituer pour gagner leur vie, II, 291.

SOPHOCLE. Mourut de joie, I, 10.

SOPHRONIE (Sainte). Pourquoi elle se donna la mort, II, 25.

Sorciers. Ce qu'en pense Montaigne, IV, 126 et suiv.

Spectacles. Utiles dans les grandes villes, I, 169. Des spectacles à Rome, III, 347 et suiv.

SPEUSIPPUS, philosophe platonicien. Son genre de mort, I, 75.

SPURINA, jeune Toscan. Pourquoi se défigura, III, 143.

STATILIUS. Pourquoi refusa d'entrer dans une conspiration, I, 319.

STILPON, philosophe. Sa réponse à Démétrius Poliorcètes, I, 251.

STOÏCIENS. Tiennent la pitié pour condamnable, I, 5.

STRATON. Loge l'âme entre les deux sourcils, II, 240.

STROZZI, maréchal de France, III, 65 et 144.

SUFFOLK (Duc de), I, 24.

Suicide. S'il peut être justifié, II, 22 et suiv.

SULMONE (Le prince de), I, 310.

SYLLA. Se montre inexorable à Pérouse, I, 6.

SYLVIUS, médecin. Une de ses ordonnances, II, 12.

TACITE. Son génie et son caractère, IV, 24. Sévérité avec laquelle il a jugé Pompée, 25. S'il a bien jugé d'un mot de Tibère écrivant au Sénat, 26. Blâmé pour s'être excusé de parler de soi dans son *Histoire*, *ibid*. Si Tacite et tous les historiens sont dans leur rôle en rapportant les communes créances sans vouloir les régler, 27.

TALNA. Comment mourut, I, 10.

TASSO (Torquato). Meurt fou, II, 189.

TAVERNA (Francisque), ambassadeur du duc de Milan, I, 30.

TÉRENCE. S'il est l'auteur des comédies publiées sous son nom, I, 262. En quoi il est admirable, II, 84. Comparé à Plaute, 85.

TÉRÈS, roi de Thrace, I, 52.

THALÈS. Ce qu'il fit pour répondre à ceux qui lui reprochaient d'être incapable de s'enrichir, I, 127. Histoire de son mulet, II, 162. Tour que lui joua une femme de Milet, 232. Son opinion sur la nature de l'âme, 239.

THÉBAINS. Jugeant Pélopidas et Epaminondas, I, 5.

THÉOPHILE, empereur. Sa stupeur après une défaite, I, 67.

THÉOPHRASTE. Voulait assigner des bornes à la curiosité, II, 259.

THÉOPOMPE, roi de Sparte. Pourquoi refusa certaine louange, I, 269.

THURIENS. Un règlement de leur législation, I, 107.

TIBÈRE. Trait à sa louange, III, 217.

TIGILLINUS ou TIGELLINUS, capitaine du guet à Rome. Sa mort pleine de mollesse, I, 75 et IV, 73.
TIMOLÉON. Pourquoi pleura son frère, à qui il venait de donner la mort, I, 247.
TIMON, surnommé le *Haïsseur des hommes*, I, 318.
TRAPÉZONCE, c'est-à-dire George de TRÉBIZONDE, dialecticien, II, 147.
Tristesse. Chapitre sur ce sujet, I, 7 et suiv.
TRIVOLCE ou TRIVULCE (Théodore). Un mot de lui, I, 12.
TRIVULCE (Alexandre). Sa mort, I, 20.
TULLIUS MARCELLINUS, jeune Romain. Sa mort, III, 6 et suiv.
TURCS. Ont des aumônes et des hôpitaux pour les bêtes, II, 116.
TURNEBUS (Adrianus). Son caractère, I, 131. Son éloge, II, 284 et III, 66.

Vaillance. A ses limites, I, 83. Est la première des vertus pour les Français, II, 53. Ce qui doit l'avoir mise en crédit parmi les hommes, 54. Est une vertu populaire en France, III, 66.
VALENTINOIS. Voyez BORGIA.
VARRON. Ce qu'il demande pour rendre un festin agréable, IV, 214.
VARUS (Quintilius), I, 18.
VAUX (Henry de), chevalier champenois, I, 21.
VELLY (Le seigneur du), ambassadeur de France à Rome, I, 65.
Vengeance. Comment s'assouvit et se contente mieux, III, 97. Moyen de dissiper les désirs de vengeance, 268.
VENISE, I, 332.
VERCINGÉTORIX, roi des Arvernes, III, 152.
Vérité. D'où nous vient sa connaissance, II, 197 et suiv.
Vertu. Si elle peut être recherchée avec trop d'ardeur, I, 205. Tendance qu'ont les hommes à lui attribuer des motifs vicieux, 241 et suiv. Elle doit être aimée pour elle-même, II, 7. La vertu semble supérieure à la bonté naturelle et pourquoi, 99 et suiv. Est vaine et frivole si elle tire sa recommandation de la gloire, III, 20 et suiv. Une vertu naïve et sincère ne saurait être employée à la conduite d'un État corrompu, IV, 83.
VERVINS (Le seigneur de). Condamné à mort, I, 61.
VESPASIEN. Comment entendait qu'un empereur dût mourir, III, 81.
Vices. Ne sont pas tous égaux, II, 9 et suiv. Un vice n'entraîne pas nécessairement tous les autres vices, 109. Vices déguisés sous le nom de vertus, III, 222. Douleur qui accompagne le vice, 236.
Victoire. En quoi consiste la vraie et solide victoire, I, 223. Doit être regardée en gros et être le but principal du capitaine et des soldats, 288.
Vie. N'a qu'une entrée et cent mille issues, II, 18. Mépris de la vie, mal fondé, 21 et suiv. Vie de l'homme, comparée avec raison à un songe, 305. Vie exquise, III, 238. Nous troublons la vie par le soin de la mort, IV, 148.
Vieillesse. Il est rare de mourir de vieillesse, I, 340. Quelle étude

convient à la vieillesse, III, 105. Si la vieillesse doit nous empêcher de voyager, IV, 64 et suiv.

VILLEGAIGNON, chevalier de Malte, I, 210.

VIRGILE. Combien apprécié par Montaigne, II, 84. Si on peut lui comparer Lucrèce ou l'Arioste, 85. Ce que Virgile doit à Homère, III, 168.

VISCHA. Voyez ZISCHA.

VITELLIUS. Comment ranima les soldats d'Othon, I, 299.

Volupté. Recherche l'irritation de la douleur, III, 11. L'extrême volupté confine à la douleur, 78. Une volupté modérée sert de contrepoids à l'esprit, IV, 221.

Voyages. Sont très utiles à la jeunesse, I, 144, et sont d'un grand secours aux vieillards, IV, 64 et suiv.

WICLEF (Jean), l'hérétique, I, 13.

XANTIENS. Assiégés par Brutus, I, 45.

XÉNOCRATE. Comment maintint sa continence, III, 136.

XÉNOPHANES. Ce qu'il dit plaisamment des animaux, II, 228.

XÉNOPHON. Pourquoi a écrit sa propre histoire, I, 262.

XERXÈS. Fouette la mer et envoie un cartel à une montagne, I, 18.

YVOY. Surprise de cette ville par la faute de Rommero, I, 22.

ZELEUCUS. Ses lois pour corriger le luxe, I, 283.

ZÉNOBIE. Sa continence conjugale, I, 206.

ZÉNON de Citium. Avait deux sortes de disciples, I, 163.

ZÉNON, de Mamerte, I, 6.

ZEUXIDAMUS, roi de Sparte. Un mot de lui, I, 158.

ZISCHA (Jean). Ce qu'il ordonna qu'on fît de sa peau après sa mort, I, 13.

GLOSSAIRE

L'orthographe des *Essais* est flottante et comme abandonnée au double courant qui, à partir du XIVe siècle, s'était nettement déclaré dans la langue entre la prononciation et l'écriture, et qui, au XVIe, loin de s'être confondu, avait acquis toute sa violence séparative.

On sait que, des deux systèmes d'orthographe : l'orthographe *phonétique* qui se modèle sur la voix, et l'orthographe *étymologique* qui s'attache plutôt à rappeler l'origine des mots, le moyen âge avait d'abord adopté le premier, n'acceptant en principe que les lettres vivantes et écrivant comme on prononce : *noces, conte* (supputation), *tens, poin, doi, cru, aventure, fait, prise, saut, devoir, avoir, farmacie,* etc. Mais les clercs, dont le latin était la langue habituelle, commencèrent de bonne heure à introduire dans le français la lettre étymologique, et ces mots s'orthographièrent sous leur plume : *nopces, compte, temps, poing, doigt, crud, adventure, faicl, prinse, sault, debvoir, havoir, pharmacie,* etc., à cause de leurs originaux : *nuptiæ, computus, tempus, pugnus, digitus, crudus, adventura, factum, prensum, saltus, debere, habere, φαρμακεία,* etc. et sans que ces nouvelles lettres ajoutassent à la prononciation.

A côté de l'abus, il y eut l'erreur de l'étymologie. Ainsi, en rétablissant *c, l, b,* dans *faict, sault, debvoir,* les érudits ne parurent pas se douter que ces lettres latines étaient déjà représentées en français par l'*i* de *fait,* par l'*u* de *saut,* et par le *v* de *devoir, ct* latin, à l'origine de la langue, s'étant changé en *it, b* en *v,* et *l* appuyé sur une consonne ayant fait *u* à partir du XIIe siècle (*salt, altre : saut, autre*). Les lettres parasites se glissèrent même là où elles ne pouvaient se recommander de l'étymologie, par exemple : *l* dans *peult* (de *potest*), *g* dans *ung, moings* (de *unus, minus*), *h* dans *habondance, autheur, authorité* (de *abundantia, auctor, auctoritas*), *s* dans *pasle, gresle, chestif, throsne* (de *pallidus, gracilis, captivus, thronus*), etc. Toutefois, *s* avait ici son utilité : s'il ne se prononçait pas, il servait à allonger le son de la voyelle précédente. On n'en saurait dire autant d'un certain nombre de lettres doubles dont l'intrusion est manifeste : *ff* dans *proffit* (de *profectus*), *ll*

dans *parolle* (de *parabola*), *mm* dans *homme* (de *homo*), *nn* dans *honneur, donner* (de *honor, donare*), etc. Ces lettres, pour la plupart, n'avaient pas même le mérite de la régularité et de la constance. Ainsi le *mm* de *homme* ne se retrouve plus dans son composé *homicide*, ni le *nn* de *honneur* et de *donner* dans leurs dérivés *honorer, honorable, donateur, donation*, etc. De même encore, le moyen âge écrivait *nacion, ancien*, etc., conservant au *t* un son unique; les érudits rétablirent le *ti* latin et écrivirent *nation, antien :* d'où les inconséquences de langage, telles que « les notions » et « nous notions », « les portions » et « nous portions », « les lois antiennes » et « chanter des antiennes », etc.

Même fluctuation dans l'emploi des voyelles et des diphtongues.

A nasal était pris pour *e*, et réciproquement *e* pour *a* dans plus d'un cas : *ancore, vanger* et *menger, renger*, etc.

E se trouvait à l'état parasite dans *veoir, cheoir, eage*, etc., et correspondait à *ai* dans *fresche, lesse, gresse, esselle*, etc.

I avait le son de l'*e* dans *cerimonie, littré*, et de l'*y* dans *païs, roiaume*, etc.; mais l'*y*, en revanche, avait tendu à se substituer presque partout à l'*i*, parce que, en principe, c'était un moyen de distinguer l'*i* du *j*, qui ne figurait pas encore dans l'alphabet, bien qu'il fût prononcé. On écrivait : *celuy-cy, suyvant, fouyr, lyon, aymoyt*, etc.

O latin s'adoucissait en *ou : arrouser, mouelle, prouffit*, etc., et *u* en *eu : seur, cameu, receu, gageure, eut, peut, feut*, etc.

Ai correspondait à *è* ouvert et quelquefois à *é* fermé : *alaigresse, naiz*, etc., et pouvait être remplacé par *a* devant *g* et *gn : montaigne, villaige*, ou *montagne, village*, etc.

Au, que les Latins prononçaient *aou*, se réduisait souvent à *o*, et la lutte entre les deux formes amenait l'orthographe mixte *ao : povre, pauvre, paovre*.

Ei s'écrivait pour *ai : pleindre, creindre*, etc., et correspondait à *è* ouvert : *reigle;* il s'écrivait aussi pour *i : veistes, feistes*, etc.

Eu, avons-nous dit, servait d'adoucissement à *u*.

Ie se substituait à l'*e* latin : *brief, dangier, legier, estrangier*, etc.

Oi, qu'on prononçait *oé, oué*, prenait parfois cette dernière orthographe : *coeffe, mirouer*, etc.

Ou s'écrivait pour *o* assez fréquemment.

Enfin, *ue* alternait avec les formes *oe* et *eu : cuer, cueur* et *cœur; nuef, noef* et *neuf; deuil* et *dueil, vueille* et *veuille*, etc.

La grammaire de la langue n'offrait pas beaucoup plus de fixité; nous en dirons seulement quelques mots. Le genre dans les substantifs, sans être arbitraire, laissait de la marge. On trouve au masculin des noms aujourd'hui féminins : *dot, fourmi, limite*, etc., et, à l'inverse, au féminin, des noms devenus plus tard masculins : *honneur, poison, ongle, espace, blaspheme*, etc.; plusieurs même étaient employés concurremment dans les deux genres : *art, debte, mensonge, estude*, etc. Certains adjectifs à terminaison variable pouvaient conserver encore une forme unique pour le masculin et le féminin : *grand, vile, puerile*, etc., à

l'imitation du latin *grandis, vilis, puerilis,* d'où ils sont tirés; d'autres suivre la même règle par assimilation, bien que leurs originaux latins distinguent entre les deux genres : *fortuite, publique, decrepite, exacte*, etc., de *fortuitus, publicus, decrepitus, exactus,* faisant au féminin *fortuita, publica,* etc. Les participes présents étaient variables, et les participes passés conjugués avec *avoir* variaient au gré de l'écrivain. Dans plus d'un cas, le pronom personnel était supprimé comme sujet, toujours à l'imitation du latin, et *qui* relatif était mis pour *ce qui; que* pour *ce que*. Quant aux verbes, un grand nombre d'entre eux pouvaient, sous leur forme simple, non seulement passer du sens actif au sens passif, et réciproquement, mais encore au sens pronominal; on disait : *jouir une chose* ou *d'une chose; apprendre quelqu'un à* ou *apprendre à quelqu'un de; despiter* pour *se despiter; desconforter* pour *se desconforter*, etc. Beaucoup aussi comportaient des régimes variables, soit la forme indirecte pour la forme directe, et à l'inverse, comme *sentir à l'huile, au flatteur* ou *sentir l'huile, le flatteur;* soit, dans la forme indirecte, les prépositions prises l'une pour l'autre : *à* pour *avec* (*invoquer Dieu à prieres*); *à* pour *sur* (*se reigler* au *patron d'autruy*); *contre* pour *avec* (*contester* contre *quelqu'un*); *de* pour *par* (*estouffé* de *la presse, forcé* de *famine*); *pour* au sens de *par* (*obeir* pour *crainte*), etc. A la 3e personne du pluriel du passé défini, on trouvait encore des formes en *arent,* dues au dialecte bourguignon : *donnarent, arrivarent,* et, à l'imparfait du subjonctif de la première conjugaison, les deux premières personnes du pluriel fléchies en *i* au lieu de *a*, selon le dialecte poitevin : *donnissions, arrivissiez,* etc. Enfin, le verbe de la proposition conjonctive affectait assez fréquemment la construction infinitive des Latins : « Nous tenons *celuy avoir* l'honneur de la guerre qui en a le profit » (*Essais,* I, 19); et avec la construction *que,* l'emploi du subjonctif n'était rien moins que nettement déterminé : « Nous ne pouvons guieres tordre les hommes de leur pli accoustumé que nous ne *rompons* tout » (IV, 42). Il est même dans les *Essais* telle proposition subordonnée où l'indicatif alterne avec le subjonctif : « Quant à ces mots : Present, Instant, Maintenant, par lesquels il semble que principalement nous *soustenions* et *fondons* l'intelligence du temps... » (II, 316), etc.

Au XVIe siècle, l'admiration générale qu'inspirait l'antiquité n'était pas faite pour éloigner la langue de l'imitation du latin. Les recherches d'orthographe érudite notamment prirent un développement considérable, grâce aux savants imprimeurs de l'époque, tels que les Estienne, qui ne laissaient pas une édition sortir de leurs presses qu'ils ne l'eussent surchargée de toutes les lettres parasites pouvant rapprocher du latin les mots de la langue vulgaire. Contre l'école des étymologistes, Meigret et Ramus, soutenus par la Pléiade, tentèrent un retour au pur système phonétique du moyen âge. Ils échouèrent, mais non sans conserver des fidèles et jeter du désarroi dans le camp des vainqueurs. Ainsi s'explique cette variabilité grammaticale, et surtout orthographique, qu'on observe dans les *Essais*, mais dont Montaigne décline la responsabilité.

« Ne te prens point à moy, lecteur, dit-il, des fautes qui se coulent icy par la fantasie ou inadvertance d'autruy; chaque main, chaque ouvrier y apporte les siennes. Je ne me mesle ny d'ortografe et ordonne seulement qu'ils suivent l'ancienne, ny de la punctuation : je suis peu expert en l'un et en l'autre » (IV, 50). Ailleurs (I, 304), il se défend d'être grammairien. Il pouvait s'en défendre : il était mieux que cela, il créait; et, lorsqu'on crée dans la langue, ce ne sont pas quelques négligences qui enlèvent rien à la précision et à l'énergie du style, elles seraient bien plutôt comme les scories obligées du rude et précieux métal natif.

Abrier, dérivé de *abri*. Le barbarisme *abriter*, moins harmonieux, a fini par prévaloir.

Abuter (S'), viser, tendre à un but. « Il faut tousjours luy fournir d'object où elle (l'âme) s'abutte et agisse » : I, 17.

Accessoire, conjoncture, accident, malencontre, danger. Était pris encore en ce sens au XVIIe siècle :

Et tout ce qu'elle a pu, dans un tel accessoire,
C'est de me renfermer dans une grande armoire.

(Molière, École des Femmes.)

Accouer, lier, attacher à la queue l'un de l'autre comme des chevaux qu'on mène à la file. « Nous n'avons pas fait marché, en nous mariant, de nous tenir continuellement accouez, comme je ne sçay plus quels petits animaux que nous voyons » : IV, 63.

Accoustumance, action de s'accoutumer. Les mots *habitude*, *coutume*, ne sont pas des termes absolument synonymes d'*accoutumance;* ils marquent l'habitude formée, prise, tandis qu'*accoutumance* exprime l'action de s'accoutumer. Le mot a vieilli, mais il n'est pas hors d'usage, et il serait bon de le conserver.

Accoustumer. Se conjuguait le plus ordinairement avec l'auxiliaire *avoir* dans le sens de s'accoutumer, prendre une coutume : « Les parties qu'on a accoustumé de tenir cachées » : I, 14. Montaigne l'emploie dans la même acception avec l'auxiliaire *être* : « Ce qui nous fait souffrir avec tant d'impatience la douleur, c'est de n'estre pas accoustumez de prendre nostre contentement en l'ame » : I, 49.

Adresser, redresser. « N'adresse elle pas (la fortune) nos conseils et les corrige? » I, 234.

Affady, languissant, dégoûté. « Je suis si affady aprés la liberté que qui me deffenderoit l'accez de quelque coin des Indes, j'en vivroys aucunement plus mal à mon aise » : IV, 169.

Affermer, forme ancienne du verbe *affirmer*, de l'ital. *affermare*.

Affrerer (S'), s'unir d'un lien fraternel. « Il (l'esprit) s'est si estroitement affreré au corps qu'il m'abandonne à tous coups pour le suyvre en

sa necessité » : III, 278. On trouve *affreté*, au lieu de *affreré*, dans l'édition de 1595. Cotgrave attribue à peu près le même sens au mot ainsi orthographié.

Affuter, aiguiser, ajuster, disposer. « Il (le médecin) a besoing de trop de pieces pour affuter justement son dessein » : III, 196.

Aguet (D'), de parti pris, de propos délibéré, *ex præparato, dedita opera* (Nicot). « Il la (l'âme) faut tendre et roidir d'aguet » : II, 110.

Ahan, Ahaner, onomatopées exprimant l'effort, l'extrême fatigue du corps et de l'esprit; très usitées autrefois, tombées en désuétude aujourd'hui et employées seulement dans quelques locutions familières, comme *suer d'ahan*. Depuis quelque temps, toutefois, nous remarquons avec plaisir une certaine tendance à remettre en honneur ces vieilles et vigoureuses locutions populaires.

Ains, mais. La forme *mais* figure concurremment.

Ainsin, autre forme de *ainsi*. — *Par ainsin* ou *ainsi*, par là, par cette raison, en conséquence.

Aisnage, aînesse.

Amerrons, pour Aimerons : I, 210. Vieille forme du mot *aimer*, qu'on écrivait d'abord *amer*.

Amette, petite âme. (Cotgrave.)

Ammitoné, autre orthographe d'*emmitonné*.

Ancienneté (L'), l'antiquité.

Apparoir, apparaître. « Ils ne nous en font rien apparoir » : III, 244.

Appiler (S'), se ramasser, se resserrer sur soi. « Vous vous escoulez, vous vous respandez; appilez vous, soustenez vous » : IV, 93.

Apprehender, comprendre. « Nostre parole le dict, mais nostre intelligence ne l'apprehende point » : II, 225.

Argolet, harquebusier à cheval, espèce de soldat d'avant-garde qu'on employait pour les découvertes et les escarmouches. « Et comme ils n'estoient point considerables en comparaison des autres cavaliers, on a dit un *argoulet* pour un homme de néant. » (Ménage.)

Arondelle, hirondelle. Le vieux mot qui servait à désigner l'hirondelle était *aronde*.

Arrousa, pour Arrosa : III, 165.

Ars, se, part. pas. du vieux verbe *ardre* ou *arder*, brûler, forme du latin *ardere*, être en feu.

Asne. « Brider l'asne par la queue » : I, 73, s'y prendre gauchement, faire une chose tout de travers.

Assagir (S'), devenir sage. « J'estudiay, jeune, pour l'ostentation, depuis, un peu pour m'assagir » : III, 262.

Astheure ou Asture, à cette heure.

Astrolabe, instrument autrefois employé pour mesurer la hauteur des astres au-dessus de l'horizon.

Ataraxie, tranquillité parfaite, absolue indifférence; du grec ἀτάραξις

Atout, avec.

Attendre, tendre à, s'appliquer. « Je m'y attens trop ambitieusement » : IV, 39.

Attrempance, modération, réserve, du lat. *temperantia*.

Aucun, Aucunement. Ces mots, qui aujourd'hui ont presque toujours le sens négatif et sont comme des termes synonymes de *nul* et de *nullement*, s'employaient le plus souvent autrefois sans la négation et signifiaient quelque, quelqu'un, en quelque manière.

Avalée (Bride), bride abattue. « Cheval dressé à se manier à toutes mains avec une baguette, la bride avalée sur ses oreilles » : I, 308.

Avantcoureus, avant-coureurs : III, 109.

Aveindre, atteindre, du lat. *ad venire*.

Avenir (S'), se joindre, se rencontrer, s'allier. « Aux actions des hommes insansez, nous voyons combien proprement s'avient la folie avec les plus vigoureuses operations de nostre ame » : II, 188.

Avertance, surveillance, attention, d'où le composé *inadvertance*.

Avoyer (S'), Estre avoyé, se mettre en chemin, être en route, *in via esse*. (Nicot.) « Je suis malaisé à esbranler; mais, estant avoyé, je vay tant qu'on veut » : IV, 60.

Baisse, terrain affaissé, vallée.

Balievre, lèvre d'en bas.

Baller, danser. (Cotgr.) « Ce qu'on appeloit *danser*, on l'appelle maintenant *baler*. » (H. Estienne.)

Balote, petite balle servant à exprimer des suffrages. On dit *boule* à présent.

Bardelle, terme de manège encore en usage pour désigner une sorte de bât, de selle grossière faite de toile et de bourre.

Barguignage ou Barquignage, action de marchander, d'où hésitation à prendre un parti; du lat. *barca*, barque, considérée comme servant à porter les marchandises.

Baste, il suffit, c'est assez; de l'ital. *basta*. « Baste que je me suis meshuy promis de ne prendre plus la charge de parler en lieu de respect » : IV, 49.

Basteler, bateler, faire le bateleur. « Voilà comment ils vont bastelant et baguenaudant en tous leurs discours » : III, 200.

Bavasser, bavarder. Rad. *baver*.

Béer, ouvrir la bouche, s'étonner, être surpris et, par extension, soupirer, désirer, aspirer, du celt. *bea*, trou, ouverture. « Qui ne bée poinct aprés la faveur des princes... » : IV, 109. De ce verbe, qu'on a écrit plus tard *bayer*, nous avons conservé le participe présent *béant* et tiré l'adjectif *bée* dans l'expression *gueule bée*.

Belistresse, fém. de *belistre* : gueuse, mendiante. On disait autrefois *belistrer* pour mendier; il y avait quatre ordres de mendiants connus sous le nom d'ordres des bélîtres.

Benivolence ou Benevolence, bienveillance.

Bergamasque (Le), de Bergame, ville du nord de l'Italie, dont les

habitants parlaient un langage grossier. « Qui a en l'esprit une vive imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque, soit par mines, s'il est muet » : I, 160.

Bicle, louche, bigle.

Bienveigner, saluer, accueillir avec bienveillance, *comiter excipere aliquem* (Nicot). « Sa femme le bienveignant de ses criailleries accoustumées » : III, 108.

Biffe, trompeuse apparence. « Il voit que ce n'est que biffe et piperie » : I, 276. Ce mot veut dire proprement une pierre fausse, selon Nicot, de l'ital. *beffa,* attrape, tromperie.

Bois (Rompre un), synonyme de rompre une lance, par métonymie.

Bolus, composé pharmaceutique, sorte de pilule, du grec βῶλος, motte de terre.

Bon de (Être), être le propre de, appartenir à. « Il fut bon d'un Octavius à Romme » (III, 303), *id est,* C'est ce qui arriva à Octavius, c'est ce qu'Octavius devait justifier. Nous disons encore aujourd'hui : Cela est bon de vous, Il était bien de lui de faire telle chose.

Bonnetade, salutation à coups de bonnet.

Boucler, bouclier.

Boule vue (A), avec certitude, en connaissance de cause, au vu de la boule. « Discourir à boule veue » : II, 235.

Bouquer (Faire), faire embrasser par force, du subs. *bouche* prononcé *bouque,* et au figuré, faire enrager quelqu'un, l'obliger à céder.

Boute-hors, action de mettre ou d'être mis dehors. « Au don de l'eloquence, les uns ont le boute-hors si aisé (le parler si prompt) » : I, 32. « Ils ne sont non plus exempts du boute-hors (d'être déboutés, mis dehors) qu'estoient leurs devanciers » : II, 274.

Boutée, poussée, jet. « Boutées d'un courage eslancé hors de son giste » : II, 16.

Brevet, billet ayant la vertu d'un talisman, I, 199; talisman, III, 213. — *Brevet à cachetes,* billet doux, III, 139.

Brocadel, brocart, brocatelle.

Broche (Couper), empêcher, arrêter, comme on interrompt le cours du vin en coupant la broche ou cheville qui sert à boucher le tonneau. « La mort peut mettre fin et coupper broche à tous autres inconvenients » : II, 72.

Bute, cible. « Ce sont nos exercices que la chasse, la paume, la bute » : II, 297.

Caignart ou Cagnard, coin où les chiens se rassemblent, chenil, du vieux français *cagné,* venant de l'ital. *cagna,* chienne.

Caler, rabattre de ses prétentions, céder, du grec χαλᾶν, abaisser.

Cane (Faire la), faire un plongeon ou se jeter à plat ventre.

Capette, diminutif de *cape.* Terme de mépris par lequel on désignait, à cause de leurs petits manteaux ou *capes,* les écoliers élevés par charité au collège de Montaigu à Paris.

Capirotade, capilotade, espèce de macédoine de viandes. Les Espagnols disent *capirotada;* Rabelais a dit *cabirotade.*

Capriole, cabriole. La première orthographe est plus conforme à l'étymologie latine *capra,* d'où le diminutif *capriola.*

Catze, pénis, de l'ital. *cazzo.*

Ceps, liens, chaînes. « On le (l'amour) met aux ceps quand on le guide par art et par sagesse » : III, 338.

Cercher et Chercher, employés concurremment. Nicot renvoie de *chercher* à *cercher.*

Certes (A), tout de bon, sérieusement. « Il ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes » : II, 206. « Soit par gausserie, soit à certes » : IV, 216.

Chafourré, défiguré, barbouillé. (Nicot et Cotgrave.)

Chaille (Ne vous), n'en ayez souci, que vous importe? du vieux verbe *chaloir,* dont nous n'avons conservé que la 3e pers. du prés. de l'ind. dans cette expression : *il ne m'en chaut.*

Chaire, chaise, qui est la corruption de *chaire.* Aujourd'hui, nous donnons à chacun de ces mots une acception différente; mais, au XVIe siècle, ils étaient employés indifféremment l'un pour l'autre, par suite d'un zézayement que la mode avait introduit.

Chamailler, dans le sens actif, se ruer sur quelqu'un, le frapper. « Plusieurs Macedoniens qui le chamailloient de toutes parts » : I, 6.

Champi, isse, au fig., malin, goguenard. « Ces champisses contenances de nos laquais » : I, 316.

Chaude (Sur la), au moment même : I, 302.

Chaut, voy. Chaille.

Chef, cap, promontoire. « Xantippus fit enterrer son chien sur un chef » : II, 116. — *Au chef de,* au bout de : « Au chef de chaque journée » : III, 361. Voy. Nicot.

Chenevière (Espouvantail de), mannequin pour éloigner les oiseaux.

Cheute, fém. de *cheut* ou *cheu,* chu, du verbe *cheoir,* qu'on écrit aujourd'hui *choir.* Nous n'avons conservé de ce verbe que le présent de l'infinitif et le participe passé, alors que nous conjuguons presque à tous les temps son composé *échoir.*

Chevance, le bien qu'on a, dont on est le chef.

Chevir, venir à chef, à bout : « Si les choses se rendent à nostre mercy et devotion, pourquoy n'en chevirons nous? » : I, 42.

Chevre (Prendre la), prendre de l'humeur. — *Emporter à la chevre morte,* c'est-à-dire, sur son dos.

Cicue, pour Cigue, IV, 129, du lat. *cicuta.*

Clause, proposition. (Meigret.) « On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots et les coudre en clauses » I, 158.

Clerc, lettré, savant : I, 88.

Coches, éclisses servant à comprimer la taille; c'est le corset rudimentaire. « Quelle geine ne souffrent elles (les femmes), guindées et sanglées à tout de grosses coches sur les costez! » I, 51.

COGITATION, pensée, réflexion, du lat. *cogitatio*.

COGNOISSANS, gens de connaissance.

COLLEGE, pris dans le sens de congrégation, couvent : « Nous avons mille et mille colleges qui la (la vie) passent commodéement » : I, 55.

COLLIGENCE ou COLLIGANCE, selon Cotgrave, liaison, connexion, du lat. *colligare*, lier ensemble.

COLOUVRINE, couleuvrine, du lat. *colubra*, couleuvre.

COMMENCER (Se), pour COMMENCER, I, 291. Il y a plusieurs exemples du *se* explétif dans les *Essais*.

CONDIGNE, très digne.

CONDOLU, part. passé du verbe *condouloir*, participer à la douleur de quelqu'un, se lamenter de compagnie.

CONDONNER, concéder. « Toutes choses me semblent pouvoir estre condonnées » : III, 173.

CONFABULATION, entretien familier.

CONNILLER, se cacher dans des trous comme des connils ou lapins.

CONNILLIERE, terrier, garenne; au fig., subterfuge, faux-fuyant, échappatoire.

CONSENT, témoin, du lat. *cum* et *sensus*.

CONTE, histoire. « Le conte dit que Psammenitus... » : I, 7.

CONTREBAS, dans une direction vers le bas.

CONTRECARRE, opposition, résistance en face (Nicot et Cotgrave), du lat. *contra*, contre, et *cara*, mine. « Se faire teste et contrecarre » : IV, 197.

CONTREMONT, vers le haut.

CONTROVERSE, controversée. « Il ne se void aucune proposition qui ne soit debatue et controverse » : II, 263.

CONVIVE, repas, festin, du lat. *convivium*.

CONVOIEMENT, reconduite. Convoyer quelqu'un qui s'en va, *prosequi proficiscentem, deducere aliquem*. (Nicot.)

CORNETER, appliquer des ventouses à l'aide d'un cornet. « Se faire corneter et vantouser avec scarification » : III, 202.

CORNICHON VA DEVANT, selon le dictionnaire de Trévoux, jeu à qui ira le plus vite à ramasser quelque chose en courant.

CORSELET, piquier dans les régiments des gardes, portant une légère cuirasse ou corselet.

COSTIÉ ou COSTIER, qui est à côté. « De la harquebouse, il en tire à l'adventure et se paye de ce que ses gens luy disent qu'il est ou haut ou costié (qu'il a tiré haut ou à côté du but) » : II, 297.

COULPE, faute, du lat. *culpa*.

COURRE, infinitif ancien du verbe *courir*.

COURT, orthographe primitive de *cour*, du bas latin *curtis*, *cortis*.

CRAINDRE (Se), pour CRAINDRE. Encore un exemple du *se* explétif.

CRETENSE, de Crète, du lat. *Cretensis*, Crétois. « Les republiques comme la Cretense ou Lacedemonienne » : I, 320.

CROTESQUE, grotesque.

CUIDER, croire, penser.

Cueus, Cueux ou Queux, pierre à aiguiser, et, par assimilation de forme, lingot. « Les cueus de plomb se fondent » : I, 328. Cotgrave écrit ce mot *queuse* et le fait féminin.

Cul sur pointe, sens dessus dessous. Cul sur teste, *topsy-turvy*. (Cotg.)

Cymmeriennes (Tenebres), du grec Κιμμέριοι, ténèbres profondes que les Grecs plaçaient à l'Occident, chez les Cimmériens, peuple mythologique dont le pays passait pour toucher au séjour des morts.

Dea, forme ancienne de *da;* la première forme était *diva,* composée des deux impératifs *dis* et *va,* d'où, par contraction, *dea,* puis *da.* (Diez.) Interjection quelquefois employée isolément, mais se joignant d'ordinaire aux adverbes *oui, non, nenni* pour leur donner plus de force, et aussi à *voire,* comme nous en trouvons l'exemple chez Montaigne : « Voire dea » : IV, 126.

De la en hors, depuis lors.

Delivre, libre, dégagé de soins.

Deneantise, néant. « L'inanité, la vanité et deneantise de l'homme » : II, 129. On trouve *neanteté* dans les *Cent Nouvelles.* Ces expressions, que l'usage n'a pas consacrées, témoignent des efforts faits pour doter la langue d'un mot qui manque et dont *néant* n'est pas l'exact synonyme.

Desaccoutumance, action de se désaccoutumer.

Desduit. Cette expression, qui est aujourd'hui hors d'usage, signifiait autrefois divertissement, occupation, plaisir de l'amour, du lat. *deducere, deductum,* tirer, faire sortir, divertir, et au fig. amuser, divertir.

Desferre, défroque, dépouille, par analogie avec les vieux fers de cheval. « Employant sa desferre à ses continuelles liberalitez » : I, 240.

Desfuite, défaite, faux-fuyant, réponse évasive.

Desgosiller, égorger.

Desjeuner (Se), se nourrir, se repaître, se régaler. « La plus quereleuse et espineuse reformation theologique de quoy le monde se soit desjeuné il y a longtemps : » IV, 79.

Desmarcher, reculer, *pedem referre.* (Nicot.)

Desmouvoir, déplacer.

Dés lors en avant ou D'ores en avant, d'où nous avons fait par contraction *dorénavant.*

Despartir, partager, de *despart,* partage. « Il despartoit la nuict à trois ou à quatre pieces (parties), dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au sommeil » : III, 74. — *Se despartir,* se disperser : « Et se despartit l'assemblée » : I, 6.

Despendre, dépenser (Cotg.), du lat. *dependere,* payer et au fig. dépenser.

Despit, ite, dépité, ée.

Despiter, maudire. « Je despitois les dieux et encore ma dame » : I, 199.

Desquine, voy. Esquine.

Desseigner, avoir dessein, entreprendre.

Destroussément, brutalement, à la manière des voleurs de grand chemin qui détroussent le voyageur. « Ils vous diront tout destroussément... » : II, 224.

Destourbier, obstacle, empêchement, embarras, trouble, du lat. *disturbare*, disperser.

Destroict, ancien terme de palais et d'administration : ressort, rayon, étendue d'une juridiction et, par extension, localité, endroit.

Det, dé à jouer, qui s'écrivait aussi *dez*, du lat. *dare, datum*, pris dans le sens de jeter, de ce qui est jeté sur la table (Ménage).

Detraction, médisance, diffamation, du lat. *detractio*.

Deult, 3e pers. du sing. du prés. de l'ind. du verbe *douloir*, être douloureux, être pénible, éprouver du mal, qui n'est plus employé aujourd'hui qu'à l'infinitif avec la forme réfléchie.

Dextre, droite, main droite.

Dextrement, avec dextérité.

Dilection, amour, affection. « C'est à la verité un beau nom et plein de dilection que le nom de frere » : I, 178.

Dire (A), de moins. « Eunuques qui ont le nez et levres à dire » : I, 101. — *Avoir à dire*, manquer : III, 262.

Discours. Ce mot est pris par Montaigne dans les acceptions les plus variées. Outre son sens ordinaire d'expression de la pensée, entretien, conversation, il signifie encore, au cours des *Essais :*

Raison, intelligence, entendement : « Le demon de Socrates estoit, à mon advis, certaine impulsion de volonté qui se presentoit à luy sans le conseil de son discours » : I, 37. Voy. aussi II, 47, 148, 153; IV, 67, 121, 194.

Raisonnement, jugement : « J'ay veu quelqu'un de mes intimes amis courre la mort à force, d'une vraye affection et enracinée en son cueur par divers visages de discours » : I, 45. Voy. aussi I, 70.

Opinion : « Il m'a cuidé imprimer non tant son discours que son sentiment » : IV, 186.

Sagesse : « Gallus Vibius se pouvoit vanter d'estre devenu fol par discours » : I, 89. L'édition de 1595 porte « par sagesse ».

Volonté : « Il y a plusieurs mouvemens en nous qui ne partent pas de nostre discours » : II, 45. « De nostre ordonnance » (1595).

Supériorité : « Il y a encore plus de discours à instruire autruy qu'à estre instruit » : II, 149.

Dessein : « Je m'abandonne à la nayfveté et à tousjours dire ce que je pense, et par complexion et par discours » : III, 50. « Et par desseing » (1595).

Art, artifice, ingéniosité, parti pris : « Est ce pas un miserable animal que l'homme? A peine est il en son pouvoir, par sa condition naturelle, de gouster un seul plaisir entier et pur, encore se met il en peine de le retrancher par discours » : I, 207.

Discrepance, désaccord, du lat. *discrepantia*.

Dispathie ou Dyspathie, aversion, du grec δύς, malaisément, et πάθεῖν, souffrir.

Dispenser a (Se), se permettre de, se laisser aller à : « Il y en a qui conseillent de se dispenser quelque fois à boire et de s'enyvrer pour relascher l'ame » : II, 12.

Doint, 3e pers. sing. du prés. du subj. du verbe *donner*.

Dolé, poli, construit : « Renger quelque piece de bastiment mal dolé » : IV, 35.

Domification, en astrologie judiciaire, action de partager le ciel en douze parties appelées maisons, pour dresser un horoscope ; du lat. *domus* et *facere*.

Donroit, contraction de *donnerait*.

Duit, ite, dressé, façonné, du vieux verbe *duire*.

Effray, effroi. La langue aurait dû garder la forme *effray*, puisqu'elle a consacré son dérivé *effrayer*.

Eloise, éclair, du lat. *elucere*. Le mot *éloise* est encore aujourd'hui du langage courant dans les campagnes de l'ouest de la France.

Emboire, imboire, se pénétrer : « Il faut qu'il emboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes » : I, 143.

Emmy, au milieu, du lat. *in medio*. On a écrit d'abord *en mi* de deux mots, puis *enmi* et par attraction *emmi* d'un seul mot.

Empenné, I, 143, et aussi Empanné, I, 234, probablement d'après une prononciation locale. — *Tout empenné*, tout d'une pièce, comme la flèche garnie de ses plumes.

Emperiere, impératrice. On disait avant Montaigne *emperiere* pour *empereur* : « L'emperiere de Rome est mort ». (Froiss., II, 3, 32.)

Empescher, embarrasser. « Ils ne debvroient souhaiter d'empescher de leur misere une grande famille » : IV, 69.— *S'empescher*, se lier, s'engager. « Nous aimons, sans nous empescher, deux choses » : III, 289.

Emploite, emplette, achat, du lat. *implicita*.

Emploiter, employer, débiter.

Enfourner (A l'), au début, au commencement.

Engraveure, gravure. « L'engraveure d'un cachet » : IV, 110.

Enhortement, exhortation.

Enhorter, exhorter.

Ensacher, mettre dans un sac et, par extension, entasser, enfoncer. « Vous ensachez le mal en le remuant » : I, 250.

Ensignieur, le doigt indicateur, en chiromancie.

Ensuerer, envelopper d'un suaire.

Ensuivre, suivre. Nous avons conservé la forme réfléchie *s'ensuivre*.

Entreget ou Entrejet, proposition, ouverture, du lat. *interjectus*. — « Entrejets d'accord » : I, 19, propositions de paix.

Entrejent ou Entregent, civilité, politesse, art de se pousser dans le monde.

Envis ou Envy, involontairement, à contre-cœur, du lat. *invitus*.

« Je le fois maigrement et envis » : III, 304. — *A l'envy*, malgré la volonté de et aussi à qui mieux mieux, en rivalisant avec, ce qui est encore une lutte contre une volonté contraire.

Epechiste, sceptique.

Equabilité, équité, justice, du lat. *æquabilitas*.

Equanimité, égalité d'âme, du lat. *æquanimitas*.

Eringium ou Eryngium, un des noms du chardon à cent têtes.

Es ou Ez, aux, en les, par contraction de la prép. *en* et de l'art. pluriel *les*.

Esboitement, boitement, claudication.

Escacher, écraser en aplatissant.

Eschaffaut (En l'), sur le théâtre, en public. « Chacun peut avoir part au battelage et representer un honneste rolle en l'eschaffaut » : III, 238.

Escharsement, chichement, de l'ital. *scarso*.

Eschever, échapper à, esquiver, de l'ital. *schifare*, d'où le mot *esquif*.

Esconjurer, conjurer, détourner, éloigner. « Tendant seulement les mains au devant, je les (les tentations) esconjure » : III, 247.

Escorgée, escourgée, fouet à plusieurs lanières de cuir.

Escot, escharde, piquant de chardon ou de bois. (Cotg.)

Esgrafigneure, égratignure, du radical *graf* ou *grif*, crochet. « L'esgrafigneure d'un peigne » : I, 75.

Eslochement, dislocation. On trouve *eslocher* dans Nicot, qui le fait venir du latin fictif *exlocare*, déplacer.

Esmoie (S'), s'émeut.

Espagnolé ou Espaignolé, à la mode espagnole. « Un corps bien espaignolé » : I, 51.

Esperons (Chausser les), poursuivre de près.

Espreindre, exprimer, du lat. *exprimere*.

Esquine (Bois d'), racine d'un certain jonc des Indes employé en médecine. (Cotg.)

Esrené, éreinté, du lat. *renes*, reins.

Essayer, éprouver, essuyer. « J'essayois toute sorte d'injures militaires à la fois » : IV, 138.

Estacade (Combattre en), se battre en duel, en champ clos. (Cotg.)

Estançon, étançon, étai, de l'anc. fr. *estance*.

Estançonner, étayer, soutenir.

Estausser, écourter, essimer.

Esteuf, ancienne orthographe d'*éteuf*, balle pour le jeu de paume.

Estimation, appréciation, prix, valeur, et aussi estime.

Estouper, boucher, clore, arrêter. (Cotg.)

Estrenuer, pour Esternuer, éternuer, par un déplacement de l'*r* assez fréquent au XVIe siècle.

Estrieu, anciennne orthographe d'*estrier*, étrier. Les deux formes figurent concurremment.

Estrif, débat, et aussi peine. « Helas! en cest estrif combien ay je enduré! » : I, 201.

Estriver, quereller, disputer, combattre, se défendre, résister à. « Si le condamné estrivoit à leur ordonnance, ils menoient des gens propres à l'executer » : III, 162.

Estroicy et Estrecy, étréci, de *étroit* ou *étreit* suivant la prononciation normande.

Ethique, ancien terme d'école, qui servait à désigner la science de la morale, d'après les *Éthiques* d'Aristote.

Exercitation, exercice. « Là, c'estoit une continuelle exercitation de la langue, ici une continuelle exercitation de l'ame » : I, 135. — Résultat de l'exercice, préparation. « A mourir, qui est la plus grande besoigne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peut de rien ayder » : II, 38.

Expectation, curiosité, attente qu'on excite, du lat. *expectatio*. « On s'estonne du lieu, de l'assistance, de l'expectation, lors mesme qu'il n'y va que de l'ambition de bien dire » : IV, 48.

Expeller, pousser hors de, rejeter, du lat. *expellere*.

Faé, part. passé du vieux verbe *faer* ou *féer*, douer de propriétés magiques. « Armes faées (enchantées) » : III, 365.

Failloit, pour Falloit en mouillant les *ll*. Nous distinguons aujourd'hui entre *faillir* et *falloir;* mais ces deux verbes, qui ont une étymologie commune, *fallere*, se prenaient autrefois dans le même sens et s'écrivaient l'un pour l'autre.

Faintise ou Feintise, dissimulation, tromperie.

Faire (Se), pour Faire : I, 96.

Faitardise, paresse, fainéantise, du fr. *faitard*, composé de *fait* et de *tard*.

Faucée ou Faulsée, choc, charge, incursion, irruption. (Cotg.) « Faire une plus vive faucée dans la trouppe » : I, 259.

Faucer ou Faulser, rendre faux, et aussi fendre, percer tout outre. (Nicot.)

Faudra, faillira, manquera. « Et ne faudra quelqu'un de dire » : II, 243.

Fausit, fallut. « Il se trouva pressé d'un si profond sommeil qu'il fausit que ses amis l'esveillassent » : I, 287. — Faillit. « Il (le malade en voie de guérison) fausit revenir à sa premiere façon » : I, 93.

Faut, 3e pers. sing. du prés. de l'ind. des verbes *faillir* et *falloir*. — *Faut à*, manque à.

Faux du corps, milieu du corps, partie où le corps faut, c'est-à-dire s'amincit.

Favorir, employé neutralement : « Favorir aux gens d'entendement » : III, 29. Ce mot ne se trouve ni dans Cotgrave ni dans Nicot, et semble avoir été fabriqué par Montaigne, qui, d'ailleurs, se sert concurremment de la forme régulière *favoriser*.

Fenoil, fenouil, plante aromatique.

Fermir, affermir.

Feru, blessé, frappé, part. passé du verbe *férir*.

Fiance, confiance.

Fient, subs. masc., fiente, ordure, excrément.

Fiert, 3e pers. sing. du prés. de l'ind. du verbe *férir*, frapper.

Figue (Faire la), mépriser, braver, se moquer. Cette locution vient de la vengeance que Frédéric Barberousse tira des Milanais, qui avaient promené ignominieusement sa femme sur une mule; une figue fut mise dans les parties de la mule, et chaque captif dut, sous peine de mort, retirer la figue avec les dents; rappeler par moquerie cette aventure aux Milanais fut dit : leur *faire la figue*, dont le geste était et est encore de montrer le bout du pouce entre l'index et le médius (Littré).

Filiere. En terme de fauconnerie, on appelle *filiere* une ficelle d'environ dix toises que l'on tient attachée aux pieds de l'oiseau pendant qu'on le réclame, jusqu'à ce qu'il soit assuré (Laveaux).

Finer, proprement, venir à fin, à bout et, par extension, trouver, disposer.

Fluxurs, menstrues.

Foarre, feurre, paille de toutes sortes de blés. — *Faire barbe de foarre*, c'est, proprement, payer la dîme en gerbes qui n'ont que de la paille et, au figuré, traiter avec irrévérence, se moquer. *Barbe* est ici une locution vicieuse et est pris pour *garbe*, gerbe (H. Estienne). On trouve dans Nicot : *faire à Dieu gerbe de foarre*, et dans Rabelais : *faire gerbe de feurre*.

Forcener, que, conformément à son étymologie latine, *foris*, dehors, on devrait écrire *forsener* : aller au delà, perdre la raison, être hors de soi. « Je veux que l'avantage soit pour nous, mais je ne forcene point s'il ne l'est » : IV, 106.

Fouteau, diminutif de *fou*, nom du hêtre en vieux français.

Fratesque, monacal, de l'ital. *fratesco*, dérivé de *fratre*, moine.

Gallée, ancien nom des bâtiments de mer, nommés plus tard *galères*. Montaigne emploie les deux mots.

Galler, dérivé de *galle*, gratter, égratigner, et aussi caresser : « Galler le bon temps » : I, 148.

Garbe, galbe, de l'ital. *garbo*.

Garber, donner de la grâce : « Garber (des noms) à la grecque ou à la romaine » : I, 293.

Garde a (Je me prends), pour *Je prends garde à* : I, 118.

Gast et aussi degast. *Gast* est l'ancien mot français auquel on a ajouté plus tard le préfix *dé*, dans le sens augmentatif.

Gaudisseur, railleur, de *gaudir*, se moquer par jeu et en riant. (Nicot.)

Gayac, arbre d'Amérique, de la famille des rutacées, ayant des propriétés sudorifiques.

Gehene et Geine, peine, souci, chagrin et aussi torture, question. « C'est une dangereuse invention que celle de gehenes » : II, 36.

Genouil, ancienne orthographe de *genou*.

Gentilfemme, femme de gentilhomme.

Gestes, hauts faits, actions.

Get, ou Jet, Ject, du lat. *jactus*, calcul à l'aide de jetons: « Le jet à la plume est plus sûr que celui des jetons ». (Richelet.)

Gobeau, gobelet, coupe à boire, du celt. *gob*, bouche.

Gorgiaser (Se), se pavaner, s'enorgueillir, dérivé de *gorgias*, espèce de collet dont les femmes couvraient leur gorge.

Gosseur ou Gausseur, syn. de *gaudisseur*. « D'une nature debonnaire comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs » : II, 91.

Gourd, perclus par le froid, engourdi, du lat. *gurdus*, lent, paresseux.

Gourmander, dévorer avec avidité, au propre et au figuré.

Gratifier a, rendre grâces, être agréable. « Penser gratifier au ciel et à la nature par nostre massacre et homicide » : I, 208.

Grave, gravier, gravelle.

Greguis et Greguesques, haut de chausses; proprement, chausses à la grecque. « Si nous fussions nez avec condition de cotillons et de greguesques » : I, 238.

Greveure, hernie; dérivé de *greve*, du bas latin *greva*, qui a signifié jambe et partie de l'armure qui couvrait la jambe.

Groisse, grossesse.

Grosserie, ânerie, bêtise.

Guain. « En guain cessant et en dommage emergeant » : (IV, 51), c'est-à-dire, sans profit ni perte, *lucro cessante, emergente damno*.

Guerdon, récompense, de l'ital. *guiderdone*.

Gymnosophistes, philosophes indiens, nommés ainsi par les Grecs parce que la plupart vivaient nus; du grec γυμνός, nu, et σοφιστής, sage.

Hallebrené, se dit, en fauconnerie, d'un oiseau de proie qui a les plumes rompues; d'où, au figuré, fatigué, harassé. « Le crocheteur et savetier tout harassez et hallebrenez qu'ils sont de travail et de faim » : III, 298.

Harper (Se), s'attacher fortement, se saisir l'un l'autre.

Hautaineté, terme vieilli, dérivé de *hautain* « L'orgueil et hautaineté de nos bastimens » : I, 69.

Hautesse, hauteur, élévation; n'est plus employé qu'au figuré.

Herbe du Turc, nom vulgaire de la herniole, *hernaria glabra*.

Hergne ou Hargne, humeur chagrine; d'où *hargneux*.

Heur, syn. de *bonheur*, employé concurremment avec son composé.

Hommenet ou Hommelet, hommeau, petit homme.

Hormais, apocope de *desormais*, qu'on écrivait aussi *des or* ou *hor* (de *hora*, heure), *mais* (de *magis*, davantage, en avant).

Icelui, icelle, celui, celle dont on a parlé auparavant.

Ichneaumon, ichneumon, nommé aussi *mangouste* et *rat de Pharaon*,

mammifère carnassier digitigrade, de la grosseur d'un chat et de la forme de la martre, très friand de serpents et d'œufs de crocodile.

Idoyne, propre à, du lat. *idoneus*.

Importable, insupportable. « Les maladies importables » : IV, 94.

Improuveu, imprévu. — *A l'improuveu*, à l'improviste.

Inculcation, action d'inculquer, de faire entrer dans l'esprit en répétant souvent la même chose; du lat. *inculcatio*, fait de *in*, dans, et *culcare*, fouler, presser. « Je me desplais de l'inculcation, voire aux choses utiles » : IV, 47.

Infrasquer (S'), s'embarrasser, s'embrouiller, de l'ital. *infrascare*, qui signifie couvrir de feuillage.

Injurer (S'), s'injurier, III, 71.

Ire, courroux, colère, du lat. *ira*.

Ireux, courroucé. « Selon que l'eau est ireuse ou bonasse » : II, 4.

Ja, déjà.

Lairray, lairrions, etc., contractions de *laisserais, laisserions*, etc.

Lecteur, professeur, lecteur public. (Nicot.)

Leger (De), légèrement, aisément.

Liaisons des mariages, nouements d'éguillettes. « Ces plaisantes liaisons des mariages dont le monde se voit si plein » : I, 90.

Librairie, bibliothèque. « Ma librairie » : III, 262.

Liture, rature, surcharge, du lat. *litura*.

Loise, 3e pers. sing. du subj. du vieux verbe *loisir*, être permis. « Les ordonnances de Zeleucus estoient telles que, sauf les ruffiens, à l'homme ne loise porter en son doigt anneau d'or » : I, 283.

Loy, prescription émanant de l'autorité souveraine, et aussi :

— Liberté : « Il y a prou (beaucoup de) loy de parler » : I, 296.

— Moyen, faculté : « Il est bien mal aisé de borner les efforts des facultez de l'ame, là où des forces corporelles nous avons plus de loy de les limiter et cognoistre » : III, 128.

— Loisir : « Je seray des derniers sur qui il faudra mettre la main; ce pendant qu'on pourvoira aux plus pressans, j'auray loy de m'amender » : IV, 30.

— Droit : « Nous avons loy de nous appuyer, non pas de nous coucher si lourdement sur autruy » : IV, 70.

Luite ou luicte, Luiter ou luicter, vieille orthographe de *lutte, lutter*.

Lut (Boire à), bien boire, boire d'autant, *pergræcari*. (Nicot.) Le Duchat, dans son commentaire de Rabelais, croit que l'expression *boire allus*, dont on a fait ensuite *à lut* par corruption, vient de l'allemand *all'aüs*, tout au fond, jusqu'au bout.

Magistere, science magistrale, du lat. *magisterium*, fonction, dignité de chef. « Les sçavans chopent volontiers à cette pierre; ils font tousjours parade de leur magistere et sement leurs livres par tout » : III, 253.

Magistrat, se disait au XVIe siècle pour *magistrature*, dont l'expression ne paraît s'être introduite qu'au commencement du siècle suivant.

Mail, dont *maillet* est le diminutif. « A bons coups de mail » : IV, 142.

Main (Avant ou Avant la), d'avance.

Maltalent, dépit, animosité; formé de *mal* et de *talent* dans le sens, attribué primitivement à ce mot, de vouloir, intention.

Malvoulu, haï, détesté, à qui l'on veut du mal.

Maniacle, maniaque. « Maniacle confiance » : III, 151.

Manque, manqué, défectueux. « Je n'ay rien que moy, et si en est la possession manque et empruntée » : IV, 55.

Marc, pris dans son sens étymologique probable de *pulpe*, comme venant de l'allemand *marck* et signifiant, au figuré, le fond par opposition à la surface : « Je ne conseille non plus aux dames d'appeler honneur leur debvoir; leur debvoir est le marc, leur honneur n'est que l'escorce » : III, 30. « Ils inventent marc et tout » : I, 29.

Marine, mer. « Le long de la marine » : IV, 216.

Marchande (Mettre, Tirer en place), développer, faire valoir. « Ils les faut (les discours de Plutarque) tirer de là et mettre en place marchande » : I, 147. « J'oys encore, sans rider le front, les subornemens qu'on me faict pour me tirer en place marchande (pour me tirer de ma retraite) » : IV, 142.

Martin (Faire le prestre), jouer plusieurs rôles. Expression proverbiale fondée sur le conte d'un prêtre nommé Martin, qui faisait les fonctions de prêtre et de clerc en disant la messe.

Maugré, forme ancienne de *malgré*, dont nous avons conservé quelques dérivés : *maugréer*, *maugréeur*.

Mediane, veine du pli du coude. « La veine qui est faite des deux (cephalique et basilique) est appellée vulgairement mediane, à raison qu'elle est faite de deux rameaux et située entre iceux » : (Paré, IV, 21).

Memorieux, qui a de la mémoire. (Cotgrave.)

Mensale, en chiromancie, ligne qui traverse le milieu de la main.

Mercadence, commerce.

Mercy a, grâce à. « Riche, mercy à cette trafique » : III, 243.

— *Sa mercy*, par sa merci, grâce à lui. « Nous autres ignorans estions perdus, si ce livre ne nous eust relevez du bourbier. Sa mercy, nous osons, à cette heure, et parler et escrire » : II, 30.

Merque, pour Marque.

Meshuy, ce jourd'hui, aujourd'hui, du lat. *magis* et *hodie*.

Mesnagerie, économie, soin du ménage. « Quant à la mesnagerie, elles (les bêtes) nous surpassent en cette prevoyance d'amasser » : II, 163. — Conduite, ménagement : « Et me sert cette mesnagerie de quelque consolation » : IV, 54.

Metonomie, métonymie; du grec μετὰ, indiquant changement, et ὄνομα, nom.

Meurte, qu'on écrivait aussi *myrte*.

Mie, pas, du lat. *mica*, parcelle.

Migregeois, qui est à moitié grec. « Le sçavant amour du migregeois Properce » : I, 195.

Mineux, euse, qui fait des mines, minaudier, minaudière, en bonne et mauvaise part; d'où, par extension, pauvre, misérable, et aussi, discret, retenu. « L'amour des Espagnols et des Italiens, plus respectueuse et craintifve, plus mineuse et couverte, me plaist » : III, 322.

Moiau, milieu, centre. (Cotg.)

Mole pour Moule, I, 152.

Moleste, fâcheux, importun, du lat. *molestus*. « Je me compose à perdre la vie sans regret, mais comme perdable de sa condition, non comme moleste et importune » : IV, 218.

Mon, particule affirmative dont l'origine est incertaine. H. Estienne la fait venir de *moult*, Nicot du mot grec *μέν*, et Ménage de *μῶν*, certes, assurément. Diez veut que *mon* réponde à l'adverbe latin *munde*, proprement, certainement. Furetière suppose que l'expression *c'est mon* est l'abréviation de *c'est mon avis;* et la conjecture semble plausible, par exemple dans le passage suivant : « S'ils s'en contenteront? respondit il, vrayment, c'est mon, pour avares qu'ils soient » : I, 299. Quoi qu'on explique, *c'est mon, ce a* ou *ça mon, sçavoir* ou *asçavoir mon* et *faire mon* ont la plus haute origine, et persistaient encore au XVIIe siècle chez Molière.

Monopole, assemblée factieuse pour faire quelque menée (Nicot), et aussi intrigue. « Les symptomes ordinaires de cette autre maladie amoureuse, ce sont haynes intestines, monopoles, conjurations » : III, 303.

Monstre, montre, revue, parade. « Un jour qu'il assistoit aux monstres generales de son armée » : II, 167.

Morfondement, maladie causée par un froid subit. On trouve *morfondure* dans Nicot.

Morguant, hautain, menaçant, méprisant. « Un homme si desdaigneux et si morguant » : IV, 11.

Morrion, casque à l'usage de l'infanterie, comme la *salade* était l'armure de tête de la cavalerie.

Moussé, émoussé. Montaigne a dit également *moussé* dans le même sens. « L'esprit, je l'avois moussé » : I, 166.

Muance, terme de musique : changement d'une note en une autre.

Muer, changer. « Muant de lieu » : III, 269.

Mulcter, condamner, du lat. *mulctare*.

Mussé, caché, tapi. « Me voyant mussé dans un coing » : II, 159.

Nasitort, cresson à feuilles découpées, d'un goût âpre et piquant.

Ne, ni, du lat. *nec*.

Nez (S'en prendre au), s'en prendre à soi. « C'est à elle à s'en prendre au nez » : I, 108. — *Hocher du nez*, dédaigner, repousser. « Alexandre hocha du nez les ambassadeurs corinthiens » : IV, 97. — *Rincer le nez*, se nettoyer, se gratter le nez. « Cicero avoit accoustumé de rincer le

nez, qui signifie un naturel moqueur » : III, 33. Ménage, citant ce passage dans son *Dictionnaire étymologique*, fait venir *rincer* de *ringere*, et lui attribue le sens de *froncer, rider;* mais cette opinion ne semble pas avoir été partagée.

Nouvelleté, nouveauté.

Nue (En), en l'air. « C'estoyent des pensemens vains, en nuë » : II, 46.

Nuisance, tort, dommage, incommodité.

Onc, Onques, Oncques, quelquefois, jamais, au sens positif, du lat. *unquam*.

Orbe (Coup). Un coup orbe, dit Nicot, est un coup qui ne fait que meurtrissure, sans ouverture de plaie.

Ord, sale, dégoûtant, d'où ordure.

Ore, Ores, Or, alors, maintenant; répété, signifie tantôt. — *Ores que*, à présent que.

Orer, parler. Nous avons conservé le composé *pérorer*.

Orra, ouïra, de l'ancien verbe *oïr*, entendre.

Orthographie, orthographe : I, 253. — Ailleurs, *ortografe* : IV, 50.

Ost, armée, du lat. *hostis*, pris dans le sens de troupe, réunion de soldats.

Oubliance, oubli.

Ouvrer, travailler. — *A l'ouvrer*, au travail, à l'ouvrage. « J'ay la veue assez claire et reglée, mais à l'ouvrer elle se trouble » : III, 35.

Ouvrouer, lieu où l'on travaille, ouvroir, atelier. « Megabysus estant allé voir Appelles en son ouvrouer » : IV, 13.

Parangon de (Au), en comparaison de.

Parangonner, comparer.

Parentelle, l'ensemble des parents, toute la famille, du lat. *parentela*.

Parlement, action de parlementer. « Berteville estant sorty pour parlemanter, pendant le parlement la ville se trouva saisie » : I, 23. — Cour supérieure de judicature. « Nos parlemens renvoyent souvent executer les criminels au lieu où le crime est commis » : I, 72.

Partement, départ. « Il suffit de l'accompagner à son partement » : I, 40.

Partir, partager, qui est le sens primitif de *partir*, du lat. *partiri*, diviser en parts. « Comme le monde se voit party » : III, 323. « Nous partons le fruict de nostre chasse avec nos chiens » : II, 145. « La raison fend incontinent le temps et le part en futur et en passé » : II, 316.

Patisser, faire de la pâtisserie. Employé activement au figuré : « Ainsin, à force beaux mots, ils nous vont patissant une belle contexture des bruits qu'ils ramassent és carrefours des villes » : II, 95.

Pauses (A), de temps en temps, par intervalles.

Paux, ancien pluriel de *pal*, pieu.

Peculierement, particulièrement, du lat. *peculiariter*, en pécule, à titre de pécule; au fig., en propre, spécialement.

Pedante, pédant, de l'ital. *pedante*.

Pelaudé, vexé, molesté, mis à contribution, dépouillé. « Je fus pelaudé à toutes mains : au Gibelin j'estois Guelphe; au Guelphe, Gibelin » : IV, 140.

Pellegrin, voyageur, étranger, de l'ital. *peregrino*, dérivé du lat. *peregrinus*. « Oyez dire Metonomie, Metaphore, Allegorie et autres tels noms de la grammaire, semble il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et pellegrin? » I, 322.

Pensement, action de penser, réflexion.

Perenne, perpétuel. « Le monde n'est qu'une branloire perenne » : III, 234. — Coulant toujours. « Deux ruisseaux perennes » : III, 361.

Petalisme. Le pétalisme était à Syracuse ce que l'ostracisme était à Athènes. Les Syracusains écrivaient leur sentence sur des feuilles, πέταλον; les Athéniens, sur des tessons ou morceaux de terre cuite, ὄστρακον.

Picoreur, partisan, soldat irrégulier agissant pour son compte et pillant, le plus ordinairement, pour subsister.

Pieça, depuis longtemps; de *piece a*, il y a pièce de temps.

Piece, morceau, partie et, absolument, temps pour piece de temps. « Aprés avoir esté ensemble quelque piece, ceux cy s'en retournerent » : II, 155.

Pied (Mettre au), rabaisser. « Le plaisir de certain voyage de grande despence ayant mis au pied cette sotte imagination » : I, 57.

Piper, attraper à la pipée, tromper.

Pistole, petite arquebuse, pistolet, de l'ital. *pistola*, fait de *Pistoia*, ville d'Italie où cette arme fut inventée. « Le boulet qui eschappe de nostre pistole » : I, 307.

Planiere, plénière. « Court planiere ». (Cotg.)

Planté, abondance, plénitude, du lat. *plenitas*. — *A planté*, en abondance.

Pleuvir, garantir, promettre. (Nicot.) « Je ne pleuvy aucune certitude » : II, 81.

Poindre, piquer. « Les maux d'autruy ne nous doivent pas poindre comme les nostres » : IV, 58.

Poltronesque, qui rend poltron, qui amollit. « Aprés qu'il eust gousté les doux fruicts des jardins poltronesques d'Epicurus... » : II, 230.

Ponant ou Ponent, occident, de l'ital. *ponente*, couchant.

Pontille ou Ponctille, détail infime, circonstance de peu d'importance; du lat. *punctum*, point.

Poste (A sa), à sa disposition, à sa convenance, à sa volonté, à sa mode.

Postposer, subordonner. « J'estime tous les hommes mes compatriotes et embrasse un Polonois comme un François, postposant cette lyaison nationale à l'universelle et commune » : IV, 59.

Poullier, poulailler, et, au fig., bicoque, place mal fortifiée.

Pourpenser, augmentatif du verbe *penser*, ajoutant à l'idée de penser celle de l'attention, de la réflexion, de la délibération.

Pourpoint (Estre mis, Se trouver en), être dépouillé de tout son bien, n'avoir plus que les habits qu'on porte. On lit dans Nicot : Mis en pourpoint, c'est estre réduit à la besace, *bonis omnibus eversus, ad incitas redactus*.

Pourtant, pour cela, c'est pourquoi, qui est le sens primitif de *pourtant* (pour si grande chose). « C'est le vray avantage des dames que le corps ; les discours, la prudence et les offices d'amitié se trouvent mieux chez les hommes : pourtant gouvernent ils les affaires du monde » : III, 260.

Pouvoit (Se), pour Pouvoit, I, 181.

Pourvoyer, pourvoir.

Precipiteusement, précipitamment.

Predicament, catégorie. On appelle *prédicaments* en logique les dix catégories d'Aristote.

Preoccuper, occuper, saisir d'avance, prévenir.

Prime, premier. « Estre le prime de Grece, c'est estre le prime du monde » : III, 175.

Primement, premièrement.

Primesautier, qui fait ses plus grands efforts du premier coup. « J'ay un esprit primesautier » : II, 82.

Principesque, qui appartient aux princes, qui tient des princes. « Ames principesques » : I, 37. « Avantages principesques » : I, 278.

Prindrent, prirent.

Prinsaut (D'un), d'un premier saut, subitement.

Privé, subs. masc., intime. « Aprés s'estre souvent condolu à ses privez... » : I, 36. — Particulier. « La liberalité n'est pas bien en son lustre en mains souveraines ; les privez y ont plus de droict » : III, 345.

Procerité, haute taille, belle stature.

Profluvion, écoulement, flux, du lat. *profluvio*. « Profluvion de sable » : IV, 194.

Profonder, approfondir.

Profus, du lat. *profusus*, répandu abondamment. « La liberalité des dames est trop profuse au mariage et esmousse la poincte de l'affection et du desir » : III, 290.

Propre (Mettre au). *Mettre quelqu'un au propre de faire une chose*, c'est lui en fournir l'occasion, le mettre dans le cas de faire cette chose. « La mollesse de ses aprets rend plus vray-semblable que le nez luy eust seigné, qui l'en eust mis au propre » : III, 4.

Protocole, souffleur. « Ce fleuteur protocole de Gracchus qui amolissoit, roidissoit et contournoit la voix de son maistre lorsqu'il haranguoit à Rome... » : II, 304. *Protocole*, dit Nicot, est celuy qui porte le roollet par derriere et à l'espaule d'un qui harangue, ou jouë en farces et moralitez pour les redresser et remettre au fil de leur harangue ou roollet, quand ils varient ou demeurent court : *posticus summonitor*.

Prou, assez, beaucoup.
Prouvoir, pourvoir.

Quand et quand, en même temps, tout de suite.
Quant et, ou mieux Quand et, avec.
Quantes fois, combien de fois.
Quartier (A), de côté, à part.
Quatrain, monnaie qui valait à peu près un liard, selon le *Dictionnaire de Trévoux*.
Questuere ou Questuaire, mercenaire, du lat. *quæstuarius*.

Racointer, accointer de nouveau, retrouver.
Racoyser, rapaiser, composé de *accoyser*, venant de *coi*, tranquille, paisible.
Raller a terre, s'éteindre modestement, par opposition à *mourir avec pompe, d'une manière théâtrale*. « En Caton on void bien à clair que c'est une alleure forcée et tenduë ; aux nobles exploits de sa vie et en sa mort on le sent tousjours monté sur ses grands chevaux. Cettuy cy (Socrate) ralle à terre et, d'un pas mol et ordinaire, traicte les plus utiles discours » : IV, 134. Il est des éditions où l'on a mis en note que *raller à terre*, selon Cotgrave, c'est courir vite et raser la terre comme certains oiseaux. Nous ne contestons pas cet éclaircissement si l'on considère *raller* comme étant le réduplicatif de *aller;* mais ce n'est pas le cas dans notre texte. Nous sommes bien évidemment ici en présence du verbe *râler* employé à la troisième pers. du sing. du prés. de l'indicatif; autrement, ce n'est pas *ralle* qu'il faudrait, mais bien *reva*.
Ramentevoir, remettre en l'esprit, rappeler.
Ravasser, rêvasser.
R'aviser, réformer, corriger. « Ceux qui ont essaié de r'aviser les meurs du monde » : III, 241.
Ray, rais, rayon.
Reale, monnaie d'argent d'Espagne.
Reboucher, émousser. « La consideration et le respect d'une si notable vertu reboucha la pointe de sa colere » : I, 4.
Rebours, qui recule en arrière, revêche, intraitable.
Rebrasser, retrousser, relever, écarter. « Il faut rebrasser ce sot haillon qui couvre nos meurs » : III, 280.
Recordation, souvenir, mémoire, du lat. *recordatio*.
Recors, témoin, du lat. *recordari*, se souvenir, se recorder. « De quoy accuserons nous et luy et deux saincts evesques qu'il appelle pour ses recors » ? I, 174.
Récousse et Rescousse, reprise de ce qui a été enlevé par force. « Pendant nos dernieres guerres de Milan et tant de prises et récousses » : I, 45.
Recouvrer, découvrir, rencontrer. « Soigneux, à fort grande des-

pence, de recouvrer des hommes suffisants en tout genre de sciences qu'il tenoit continuellement autour de luy » : I, 129.

Recreu, part. de l'ancien verbe *recroire*, formé du bas latin *se recredere*, se confier, se rendre et, conséquemment, être rendu, excédé de fatigue, harassé. « Un chien las et recreu » : I, 234.

Reffort ou Raifort, espèce de grosse rave, du vieux français *raiz*, racine, et *fort*.

Refreschissement, on disait aussi *rafraîchissement*.

Regard de (Par ou Pour le). Quant à, par rapport à, en ce qui concerne. — *A mon regard*, à mes yeux. — *Pour leur regard*, à leurs yeux.

Reistre, sorte de manteau semblable à celui que portaient les reîtres. « Laisser pendre son reistre » : I, 162.

Reiterer, réitérer, mettre de nouveau. « Le roy de la Mexique changeoit quatre fois par jour d'accoustremens, jamais ne les reiteroit » I, 240.

Rengreger, augmenter, accroître, aggraver.

Remerquer, ailleurs *remarquer*.

Reservation, action par laquelle on réserve; réserve. « Il en faut faire de mesme, mais tousjours avec cette reservation de... » : II, 121.

Reseu, qu'on écrivait aussi *reseul* et *reseuil*, réseau.

Resseant, qui a un séjour fixe quelque part, qui est domicilié, résidant. « S'il y a quelque personne d'honneur, quelque bonne compagnie aux champs, en la ville, en France ou ailleurs, resseante ou voyagere, de qui les humeurs me soient bonnes, il n'est que de siffler en paume, je leur iray fournir des Essays en cher et en os » : III, 278.

Rétrain, restreint, resserré. « Cette jalousie nous rend plus rétrains envers nos enfans » : II, 57.

Riotte, plaisanterie aigre-douce, taquinerie, petite dispute. « Il y a naturellement de la brigue et riotte entre les femmes et nous » : III, 290.

Rommeler, grommeler. (Cotg.)

Rouer, tourner. (Nicot.) « Nous roüons sans cesse en ce cercle » : III, 7.

Rouet (Mettre au), déconcerter. « Le roy François premier se vantoit d'avoir mis au rouet par ce moyen Francisque Taverna » : I, 30. — *Estre au rouet*, être à bout de ressources, d'inventions. D'après Cotgrave, cette locution se dit proprement du lièvre qui, épuisé par une longue course, ne fait plus que tourner autour des chiens.

Route, déroute, défaite, du lat. *rupta*.

Sacraire, sanctuaire, du lat. *sacrarium*.

Salade, casque à l'usage de la cavalerie dans les XVe, XVIe et XVIIe siècles; de l'ital. *celata*, casque, dont les soldats français firent pendant les guerres d'Italie le mot de *salade*.

Salseperille, salsepareille : III, 194.

Sanctimonie, sainteté, pureté, du lat. *sanctimonia*.

Sarbatane, forme primitive de *sarbacane;* de l'espagnol *cerbatana, zarbatana,* venant de l'arabe *zabatana.*

Sauveté, état d'une personne ou d'une chose mise hors de péril. « Il y a tant de hasards et tant de degrez à se reconduire à sauveté que ce n'est jamais faict » : IV, 198. *Sureté* tend à absorber *sauveté;* c'est dommage, car on voit la nuance.

Scarrebillat ou Escarbillat, couvert, échauffé, comme le petit morceau de charbon ou escarbille qui, ayant échappé à la combustion, reste mêlé avec les cendres; par extension, gai, de bonne humeur, éveillé. « Je ne sçay qui demandoit à un de nos gueux, qu'il voyoit en chemise en plein hyver, aussi scarrebillat que tel qui se tient ammitonné dans des martes jusques aux oreilles, comme il pouvoit avoir patience » : I, 238.

Scelleré, scélérat.

Sejour, repos, oisiveté. « Chacun devoit rendre raison de ses actions, non pas de son sejour » : IV, 29.

Sejourner, donner du repos, amortir. « Affoiblissez le (l'amour), sejournez le en le divisant et divertissant » : III, 269. — *Se sejourner,* s'abstenir. « On se sejourne volontiers de tout autre bien faire » : III, 241.

Sens (Je me) pour Je sens. « Je me sens bien que je suis hors d'haleine » : I, 202.

Si, ainsi, autant. « Un tel en mourut. Si ferez vous » : IV, 191. — *Si* et *et si,* pourtant, néanmoins, toutefois. « Ce fruict est plus grand sans comparaison, et si sera plustost meury » : I, 151. — *Si que,* si bien que, de telle sorte que. « Gallus Vibius emporta son jugement hors de son siege, si qu'onques puis il ne l'y peut remettre » : I, 88. — *Si est ce que,* toujours est-il, quoi qu'il en soit : I, 19, 302. — *Si* (employé substantivement), sous cette condition, à ce point. « Le larrecin estoit action de vertu à Lacedemone, par tel si qu'il estoit plus vilain qu'entre nous d'y estre surpris » : I, 50.

Simplesse, naturel sans déguisement, simplicité naturelle. *Simplesse* est un mot charmant et nécessaire, a dit Nodier; nos meilleurs poètes du genre gracieux lui ont donné le droit de cité. *Simplicité* n'a pas la même acception au figuré, où il se prend maintenant pour *grossièreté d'esprit et de manières,* tant les merveilleux progrès de la politesse ont influé sur la modification des mots.

Solenne, solennel, du lat. *solemnis.*

Souloit, troisième pers. sing. de l'imp. de l'ind. du verbe *souloir,* avoir coutume; du lat. *solere.*

Soustindrent, soutinrent.

Splanade, esplanade.

Strette, étreinte, attaque; de l'ital. *stretta,* formé du lat. *stricta.* « A la moindre strette que luy donne la goutte » : I, 275.

Stropiat, estropié.

Stropier, estropier, de l'ital. *stroppiare.*

Suader, persuader.

Suasion, persuasion, conseil, sollicitation.

Succeder, réussir. « Cela luy ayant un peu mieux succedé qu'il n'esperoit » : IV, 124.

Suffragant, humble, subalterne, comme doit être l'évêque suffragant à l'égard de son métropolitain. « S'il plaist à la doctrine de se mesler à nos devis, elle n'en sera point refusée, non magistrale, imperieuse et importune comme de coustume, mais suffragante et docile elle mesme » : III, 257.

Supplissent, suppléassent, de l'ancienne forme *supplir*, venant de l'ital. *supplire*. « Affin qu'ils supplissent sa place » : I, 129.

Surpreignent, surprennent.

Sus, dessus, sur. — *Sus bout*, tout court. « Cette sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre » : I, 4.

Tablier, table divisée en carrés de différentes couleurs où l'on jouait aux dames, aux échecs, au trictrac. « Nous pelotions nos declinaisons à la maniere de ceux qui, par certains jeux de tablier, apprennent l'arithmetique et la geometrie » : I, 165.

Tabourin, diminutif de *tabour*, ancienne forme de *tambour*.

Tabut, querelle, vacarme. — Tabuter, *inquietare, molestare* (Nicot); d'où la forme extensive *tarabuster*.

Targue, proprement bouclier, et figurément garde. « Haster son pas et se mettre sur sa targue » : II, 88.

Tect, toit, du lat. *tectum*.

Testonner, peigner les cheveux. « Un empereur mourut de l'esgrafigneure d'un peigne en se testonnant » : I, 75. Au fig. : « Catulle qui avoit testonné Cesar si rudement sous le nom de Mamurra... » : III, 141.

Tistre, tisser.

Toucher, éprouver comme sur la pierre de touche. « La philosophie, à laquelle se doivent toucher les actions humaines comme à leur reigle » : I, 149.

Tournevirer, tourner et virer en tous sens. « Les moindres choses du monde tournevirent nostre jugement » : II, 267.

Tours (A), tour à tour.

Tout (A), et A tout de, avec. « Les plus jeunes vont à la chasse des bestes à tout des arcs » : I, 218. « Il faut retenir à tout nos dents et nos griffes l'usage des plaisirs de la vie » : I, 259. — On écrivait aussi *atout* d'un seul mot.

Trait, part. passé de *traire*, nu, tiré du fourreau (Nicot) en parlant des armes. « Elle prit un poignart et le tenaht trait en sa main... » : III, 161. « Si, les yeux ouverts, elle attend les espées traites » : I, 272.

Tranchant, franchissant. « Les bois, les monts, les baisses (vallées), vois (je vais) tranchant » : I, 196.

Trasseure, coup de plume *tracé* sur les mots pour les annuler. « J'ay accoustumé les grands qui me connoissent à supporter dans mes lettres des litures et des trasseures » : I, 266

Trestout, Trétout, augmentatif de *tout*. « Nous estimant trestous des mouches et des vessies » : I, 318.

Usance, usage reçu.

Vacation, profession. « Plusieurs vacations, et moindres et plus dignes que la leur (celle des medecins), n'ont fondement et appuy qu'aux abuz publiques » : III, 206. — État, condition. « La vacation sterile (le mariage sans enfants) a bien aussi ses commoditez » : IV, 90.

Val de route (A), en descendant la route, en déroute. « Il ne les peut tourner en fuite à val de route » : I, 290.

Vau le vent (A) ou Avau d'un seul mot, en suivant le cours du vent. « Celuy là s'en va avau le vent » : II, 8.

Vausirent, valurent. « Les assiegez n'en vausirent pas moins » I, 234.

Veniance, vengeance, I, 334. Lisez *venjance*.

Vergoigne, vergogne, honte, par corruption du lat. *verecundia*.

Vespre, soir, du lat. *vesper*. « Le matin et le vespre » : I, 154.

Vilanie, vilenie.

Vin au bas, vin du fond du tonneau, vin arrivé à la lie.

Virer, aller en tournant, du bas lat. *virare*.

Visage, aspect, apparence. « Divers visages de discours » : I, 45.

Visitation, action de visiter, visite. « Le vieux Caton, estant au gouvernement de Sardaigne, faisoit ses visitations à pied » : I, 324.

Voire, vraiment, en vérité, oui, certes.

Vois pour Vais.

Voyager, qui aime à voyager. « Personne resseante ou voyagere » : III, 278.

TABLE

DU TOME QUATRIÈME

Pages.

LIVRE TROISIESME. — VIII. De l'Art de conferer. 1

IX. De la Vanité 28

X. De mesnager sa volonté 94

XI. Des Boyteux 119

XII. De la Phisionomie. 133

XIII. De l'Experience. 160

NOTES 225

INDEX 293

GLOSSAIRE 327

La *Notice sur Montaigne* qui accompagne le présent volume porte une pagination séparée, en chiffres romains, afin qu'on puisse la placer où l'on voudra.

IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION DES CLASSIQUES FRANÇAIS

PARIS, M DCCC LXXX

CLASSIQUES FRANÇAIS

Publiés dans le format in-8 d'après les éditions originales

PREMIÈRE SÉRIE, A 20 FR. LE VOLUME

Cartonnages mobiles. — Tirage à 500 exemplaires. — 15 sur papier de Chine et 15 sur papier Whatman à 40 fr.

REGNIER, *Satires*, publ. par Louis Lacour. 1 vol. . 20 fr.

LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, publ. par Louis Lacour. 1 vol. . . . . 20 fr.

MONTESQUIEU, *Lettres Persanes*, publ. par Louis Lacour. 1 vol. . . . . 20 fr.

RABELAIS, publ. par A. de Montaiglon et L. Lacour. 3 vol. à 20 fr. . . . . 60 fr.

LES TRAGIQUES, d'Agrippa d'Aubigné, publiés par M. Ch. Read. 1 vol. . . . . 20 fr.

Les exemplaires Chine et Whatman des quatre premiers ouvrages sont épuisés.

DEUXIÈME SÉRIE, A 12 FR. 50 LE VOLUME

Tirage spécial d'amateurs
à 100 exemplaires sur papier Whatman à 20 fr. le volume, et 30 exemplaires sur papier de Chine à 30 fr.

LA BRUYÈRE, *Les Caractères*. Notice par L. Lacour. Portrait gravé à l'eau-forte par Flameng. 2 vol. . . 25 fr.

MONTAIGNE, *Les Essais* (éd. de 1588), avec une notice de M. S. de Sacy. Portrait à l'eau-forte par Gaucherel. 4 vol. . . . . 50 fr.

PASCAL, *Pensées*. Portrait à l'eau-forte par Gaucherel. 1 vol. . . . . 12 fr. 50

— *Lettres provinciales*, avec préface par S. de Sacy. 1 vol. . . . . 12 fr. 50

VILLON, *Œuvres complètes*, publiées par Paul Lacroix. 1 vol. . . . . 12 fr. 50

LA FONTAINE, *Fables*, avec notice par Paul Lacroix. 2 vol. . . . . 25 fr.

Nota. — Les acheteurs de cette édition des *Fables de La Fontaine*, ont droit aux gravures de *l'édition des Douze Peintres* pour le prix de 15 fr., au lieu de 30 fr.

1808. Paris, imp. JOUAUST ET SIGAUX, rue Saint-Honoré, 338.